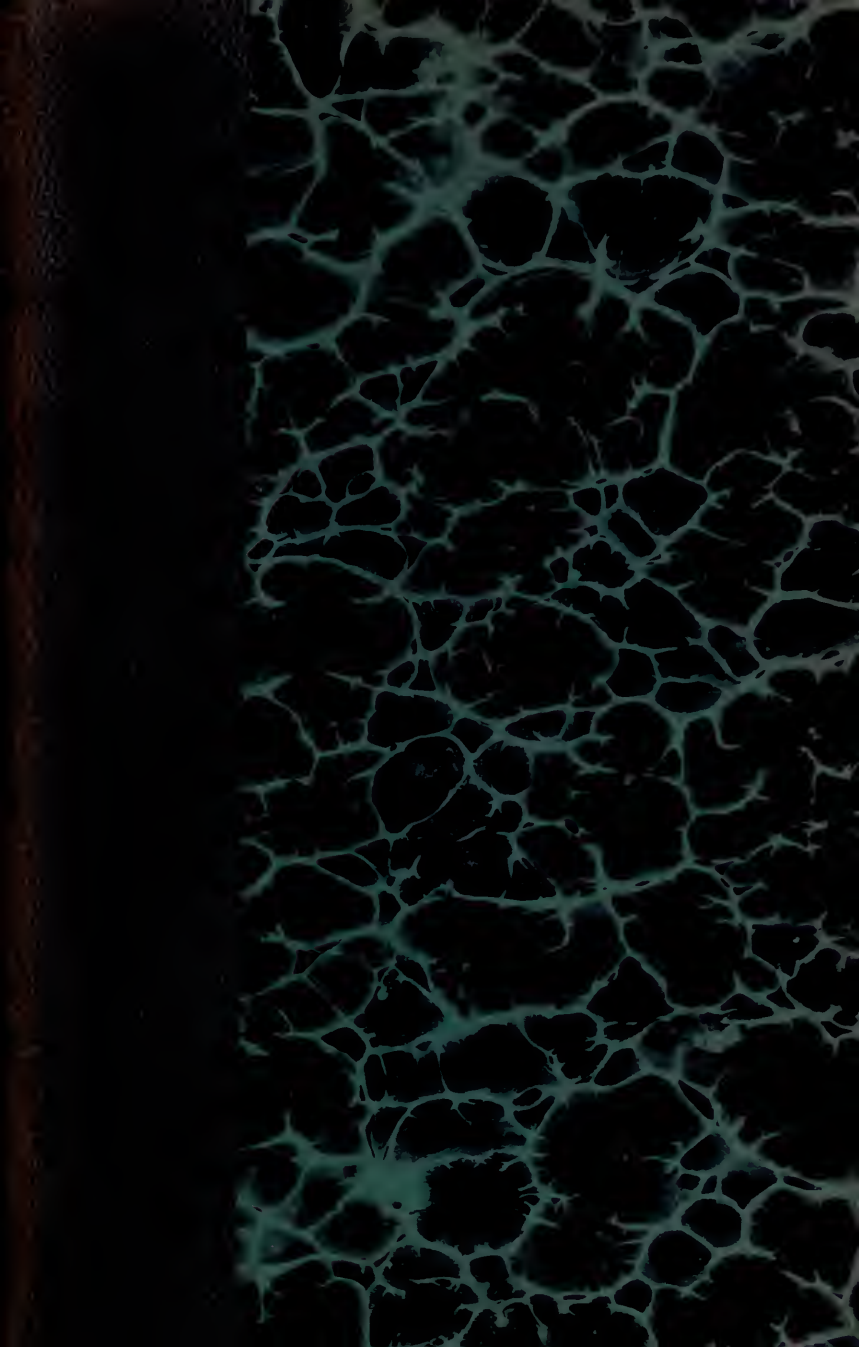
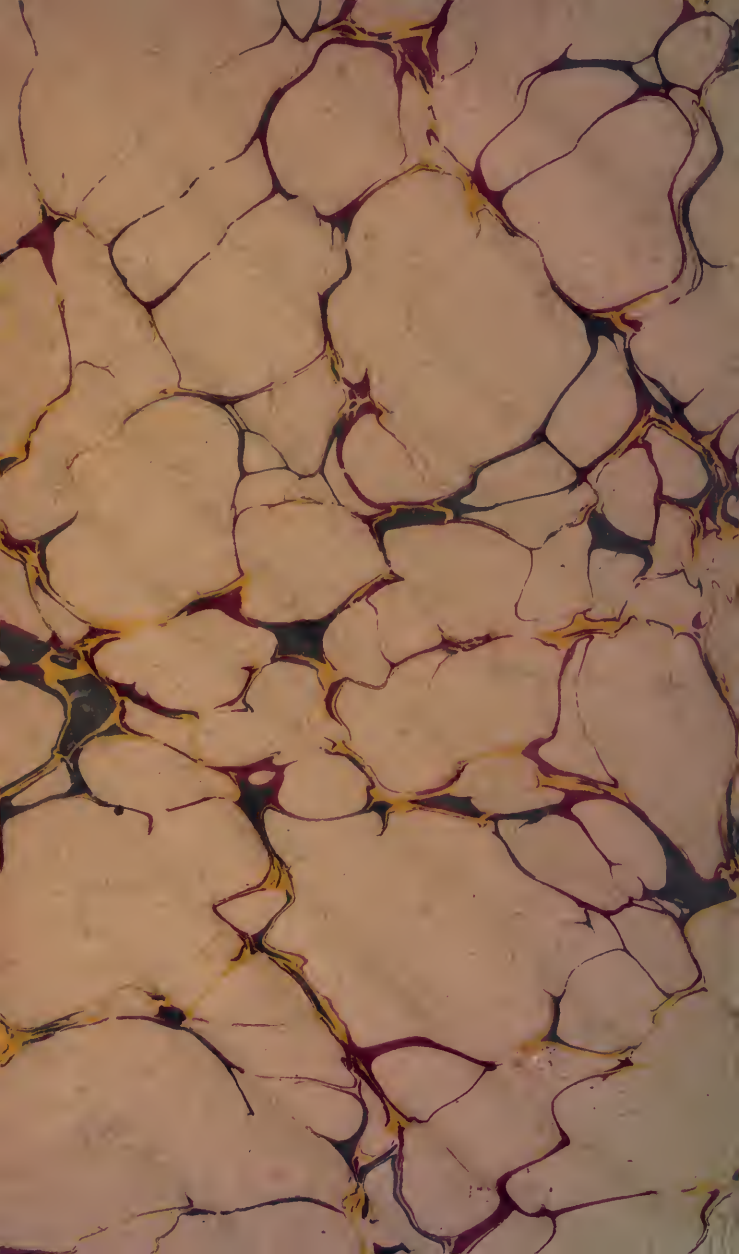
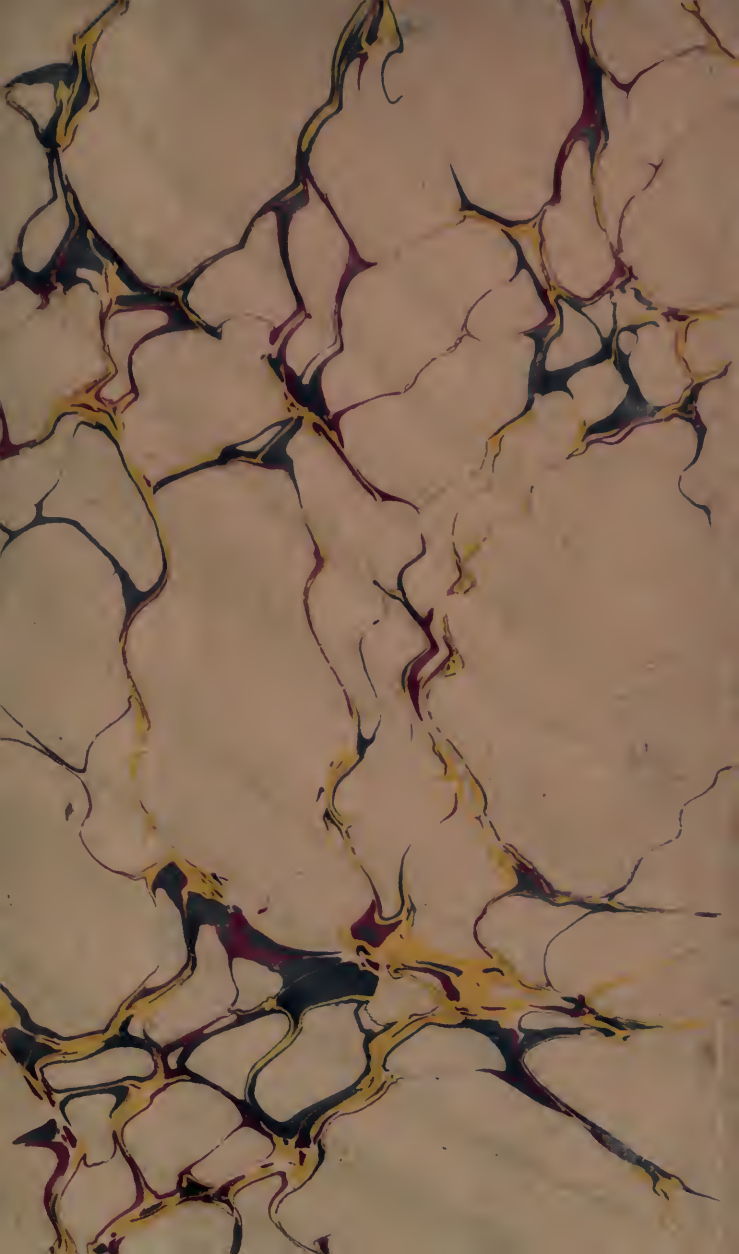








CHRONIQUES

DE

L'ŒIL - DE - BŒUF

LF
T722c

CHRONIQUES

DE

L'ŒIL-DE-BOEUF

DES PETITS APPARTEMENTS DE LA COUR ET DES SALONS DE PARIS

SOUS LOUIS XIV, LA RÉGENCE, LOUIS XV ET LOUIS XVI

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE DU RÈGNE DE LOUIS XIII

PAR

G. TOUCHARD-LAFOSSE

TOME TROISIÈME

102330
8/6/10

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

CHRONIQUES DE L'OEIL-DE-BOEUF

RÈGNE DE LOUIS XIV

(suite)

CHAPITRE XXXVIII

1707-1708

Négociations tentées en Hollande. — Mort de Bayle ; son dictionnaire. — Duel de M. de Tonnerre et de M. Amelot. — Mort du comte de Gramont. — *Astrée et Thyeste* de Crébillon. — Un parti hollandais enlève le premier écuyer du roi près de Marly. — Capitulation pour le retour des Français restés en Italie. — Remarque curieuse sur le règne de Louis XIV. — Mort de M^{me} de Montespan. — La colonne d'Hœchstædt renversée. — Victoire d'Almanza. — Le maréchal de Berwick ; son portrait. — Le duc d'Orléans en Espagne. — Les ennemis en France. — Toulon assiégé. — La duchesse de Bourgogne et le beau Nangis. — M. de Maulevrier. — Les doigts serrés. — La confidente. — Les ennemis repassent les Alpes. — Mariage secret du Dauphin et de M^{lle} Choin. — Le *Diable boiteux* de Lesage. — *Crispin rival de son maître* du même auteur. — Philippe V perd des provinces à Naples et gagne un apanage conjugal chez lui. — Phénomène d'un ministre sans ambition. — Desmarest contrôleur général. — Expédition malheureuse de Jacques III. — Il va servir en Flandre comme simple volontaire. — Coup d'œil sur la campagne de Flandre. — Villars en Savoie. — Le port Mahon. — Siège de Lille par Eugène. — Belle défense du maréchal de Boufflers

— Capitulation. — Sarcasmes contre le duc de Bourgogne. — La capitulation et la partie de volant. — Epigramme de *madame la duchesse*. — Suite des événements militaires. — Quatrain. — *Électre* de Crébillon. — *Le Légataire universel* de Regnard. — Mézerai ; son caractère ; ses manies ; sa mort.

Louis XIV a fait partir le médecin Helvétius pour la Hollande, sa patrie, avec mission de tenter des négociations ; la réussite est peu probable. Les gazettes du même pays annoncent la mort de Bayle, écrivain français, qui depuis longtemps vivait retiré à Rotterdam. Le *Dictionnaire historique et critique* de Bayle serait un chef-d'œuvre de raisonnement, si trop de doute n'était mêlé dans cet ouvrage à des jugements que l'auteur, avec sa dialectique profonde, pouvait porter sans hésitation ni scepticisme. Il faut, quand on aspire à convaincre, paraître soi-même convaincu, et personne parmi les modernes ne se donna, sous ce rapport, plus de garanties. Malheureusement le style de ce philosophe ne répond point à la grandeur de ses pensées, à la rectitude de ses opinions ; il est lâche, diffus et souvent incorrect.

On connaît les édits sévères de Louis XIV contre le duel ; ils sont justes, puisqu'ils reposent sur la première de toutes les lois : l'humanité. Cependant Sa Majesté elle-même sape l'édifice que sa main éleva ; elle vient de faire grâce au jeune comte de Tonnerre, qui tua le mois dernier, en combat singulier, le fils de M. Amelot. Ce gentilhomme passera une année à la Bastille ; il donnera dix mille livres, que M. de Paris distribuera aux pauvres ; de plus, une fois rendu à la liberté, M. de Tonnerre ne pourra jamais entrer dans une maison où se trouvera M. Amelot ; et s'il y est déjà, il en sortira dès qu'il le verra entrer. Voilà sans doute une grande gêne ; mais si M. Amelot fils, infiniment moins noble que M. de Tonnerre, eût eu le malheur de le tuer, il n'en serait pas quitte à si bon marché... Je ne respecterai jamais une justice qui se sert de deux balances.

Ce n'est pas en duel qu'a été tué récemment le vieux

comte de Gramont; il ne courut jamais le risque de faire une telle fin. On se rappelle avec quelle complaisance ce gentilhomme retourna jadis à Londres, sur la simple injonction des frères Hamilton, pour offrir sa main à la sœur de ces Anglais qu'il avait oublié d'épouser avant son départ. Mais nous avons tous un adversaire dont les coups sont inévitables, il ne faut pas se plaindre de lui s'il tarde longtemps à frapper, et Gramont, qui vécut jusqu'à quatre-vingt-six ans, put s'en louer. J'ai souvent parlé de ce modèle de tous les vauriens de la cour : c'était l'escroc le plus jovial, le faiseur de dupes le plus spirituel ! Il volait votre argent au jeu avec des formes tout aimables ; mais pour la médisance, c'était un véritable aspic : ses épigrammes emportaient la pièce ; sa langue portait un poison mortel aux réputations. Gramont n'a jamais cru en Dieu, ce qui, comme on sait, vaut mieux à Versailles que d'être janséniste. Quand on lui parlait de religion, il répondait : « Je n'ai pas vu cela dans les cartes. » Et en effet ce livre, composé de cinquante-deux feuillets, est le seul où le comte ait lu. A l'âge de soixante et treize ans, M. de Gramont, pour la première fois, récita le *pater* après sa femme ; mais cette prière ne put se loger dans sa tête, il fallut y renoncer.

Le nom de Villars a, en ce moment, deux échos : l'un dans le midi de l'Europe, l'autre sur le Rhin. En effet, le comte de Villars, frère du maréchal, reprit l'île de Minorque le 5 janvier, tandis que le célèbre général lui-même occupait les lignes de Bihel, et établissait son quartier à Rastadt après s'être emparé de l'île de Neubourg. Par cette conquête, l'Allemagne est ouverte de nouveau aux troupes du roi ; à l'heure où j'écris, Villars doit être maître du duché de Wurtemberg.

La tragédie d'*Atrée et Thyeste*, second ouvrage de M. Crébillon, a produit sur le public un effet inexprimable : ce n'était point de la satisfaction ; c'était moins encore du mécontentement. Le parterre écoutait sans applaudir, sans siffler ; il n'osait, il ne pouvait peut-être se prononcer ni pour ni contre le spectacle qui s'offrait à lui. L'au-

teur faisait vibrer au fond du cœur une corde tout à fait inconnue. Boileau assistait à la représentation au milieu de plusieurs beaux esprits qui voyant dans *Atrée et Thyeste* toutes les bornes du tragique, tel que nous le concevons, audacieusement dépassées, se prononçaient généralement contre le hardi novateur : « C'est choquant, disait l'un. « C'est horrible, s'écriait l'autre. Voilà le comble du délire, « ajoutait un troisième... Un instant, messieurs, répondit le « grand critique, vous allez trop vite dans vos jugements... « je ne sais pas, moi, si tout ceci ne serait pas admirable. »

Ce mot singulier de Despréaux fut bien confirmé par le public qui sortit du théâtre sans avoir donné le moindre signe d'approbation ni de désapprobation. Je serais fort embarrassée moi-même si l'on me forçait de dire nettement ce que j'en pense... Mais cette coupe, cette terrible coupe remplie de sang... ce breuvage encore brûlant de vie... c'est trop pour des spectateurs formés par Racine.

Je ne dois pas taire un fait qui prouve que nos frontières du nord sont bien mal gardées et que la police du royaume laisse beaucoup à désirer. Le jeudi de la semaine dernière, entre sept et huit heures du soir, M. de Berিংhein, premier écuyer du roi, se rendait de Versailles à Marly dans son carrosse, et précédé d'un domestique à cheval portant un flambeau. Tout à coup, à deux portées de mousquet du cabaret dit le *Point du jour*, quinze hommes montés et armés s'élancent sur la voiture, en tirent M. le premier, le font monter sur le cheval de son domestique, et s'enfoncent avec lui dans l'épaisseur du bois qui borde la route. Le cocher et les trois domestiques étant arrivés à Marly, rendirent compte au château de ce qui venait d'arriver. Le roi ordonna, le soir même, aux ministres de faire partir des courriers pour les frontières, afin que les gouverneurs des places de guerre fissent battre tous les chemins par des détachements, présumant que les ravisseurs de M. de Beringhein appartenaient à un parti ennemi pénétré au cœur de la France. Cette présomption de Sa Majesté fut confirmée le lendemain ; on avait arrêté à Sèvres un homme à cheval, s'exprimant mal en français,

et qui après s'être fait presser un peu, avoua qu'il faisait partie des cavaliers ravisseurs. Cet homme déclara en outre que ce parti, composé de trente maîtres, était sorti de Courtray, sous le commandement d'un colonel nommé Gueston ; que cet officier avait en vue une tout autre capture que celle de M. le premier ; et que si *Monseigneur* qui chassait de l'autre côté de la Seine eût passé la rivière le soir de l'enlèvement, il eût fait incontestablement le voyage d'Ath, ville où Gueston devait conduire celui ou ceux dont il se serait emparé. Le cavalier a même fait entendre que les vues du colonel ne s'arrêtaient pas à l'héritier du trône. Après cette déclaration, M. de Chamillart ayant signifié à cet étranger qu'il allait être traité en espion, c'est-à-dire pendu, il a répondu : « Vous vous gar-
« derez bien sans doute d'effectuer cette menace ; je suis
« lieutenant de dragons, et le parti pris en Hollande est
« de sacrifier cent prisonniers français pour chacun des
« compagnons de Gueston qu'on ferait périr en France. »

Tandis qu'on interrogeait l'homme pris à Sèvres, plusieurs détachements des gardes couraient sur les traces du parti qui emmenait M. le premier. M. de Beringhein, son fils, avec des écuyers et des pages, parcourait de ce côté les chemins aboutissant aux frontières, et le roi apprit bientôt qu'on avait trouvé divers relais préparés pour Gueston et ses cavaliers. Enfin, le matin du troisième jour après l'enlèvement, un maréchal des logis de la compagnie de Livry rejoignit Gueston un peu au delà de Ham. M. le premier qui n'avait pu supporter le cheval parce qu'il relevait de maladie, était dans une chaise, et le colonel, avec huit officiers seulement, escortait sa capture. « Mon-
« sieur, dit-il à M. de Beringhein en voyant qu'il allait
« être atteint, vous êtes mon prisonnier, mais je ne tar-
« dera pas d'être le vôtre. » En effet, ce partisan se rendit sans résistance ; on l'amena à Versailles avant-hier.

Le roi a traité Gueston avec considération : il sera envoyé à Troyes, où il restera sur parole ; mais Sa Majesté lui a dit qu'elle désirait qu'il se trouvât le lendemain à la revue qu'elle passerait de ses gardes, afin de juger si ces mili-

taires étaient en état de défendre leur prince contre un nouveau coup de main. Telle est l'aventure qui n'a pas cessé d'occuper la ville et la cour pendant quatre ou cinq jours ; elle prouve que nos ennemis ne sont pas moins habiles que puissants, et qu'il n'est que trop facile de se tracer une route directe du quartier de Marlborough au palais de Louis XIV.

Par malheur, notre cabinet n'est guère plus en mesure de conserver la grandeur du règne de Louis le Grand, que nos généraux ne sont en état de garder nos conquêtes. Une capitulation honteuse, conclue avec l'empereur et le duc de Savoie, abandonne toute l'Italie au premier, sous l'unique condition du retour des troupes françaises restées au delà des Alpes après la déroute de Turin. Ainsi voilà, d'un trait de plume, Joseph devenu le dominateur paisible d'un Etat pour la conservation duquel tant de sang a déjà coulé depuis le commencement des guerres de la succession.

Le 14 mai, Louis XIV entra dans la soixante-cinquième année de son règne : il est digne de remarque que depuis la naissance de Jésus-Christ aucun souverain de l'Europe n'a porté la couronne aussi longtemps.

La fraîcheur sur laquelle le roi complimenta l'an dernier M^{me} de Montespan était trompeuse ; cette dame mourut le 28 mai aux bains de Bourbon où elle se rendait tous les ans. La marquise se persuada qu'elle avait besoin d'une saignée. Vainement le médecin qui l'avait suivie lui déclara-t-il que non seulement cette saignée n'était point indiquée par son état, mais qu'elle ne pouvait qu'être dangereuse ; elle persista à se faire ouvrir la veine, et, sur l'heure, le transport au cerveau se déclara. Bientôt une complication d'accidents survint ; en peu de jours M^{me} de Montespan fut à la dernière extrémité ; ses femmes crurent devoir alors lui laisser entrevoir de l'inquiétude ; on manda le marquis d'Antin, et l'ecclésiastique auquel la marquise avait l'habitude de se confesser à Bourbon fut appelé. Au milieu de ces dispositions, l'ancienne favorite soutenait au médecin, au prêtre, à tout le monde que jamais elle ne s'était mieux portée. Cependant, ses forces

s'affaissaient à tel point qu'elle n'avait plus sa connaissance quand M. d'Antin arriva. Ce fut au surplus ce dont il s'occupa le moins. Le marquis était venu en poste.

— La cassette de ma mère ? dit-il sans descendre de sa chaise.

— Mais, monsieur le marquis, essaya d'objecter en pleurant une femme de chambre, madame est agonisante, et...

— Ce n'est pas là ce que je vous demande, mais sa cassette...

— La voici, dit la dame en lui remettant un petit coffre d'ébène qu'elle avait été quérir.

— La clef, où est-elle ?

— Madame la marquise ne me la confie point, elle est attachée à son cou.

— Je serai donc obligé de monter ?

— Personne du moins n'est capable, en ce moment, de vous en éviter la peine.

A ces mots, d'Antin saute de sa chaise, monte dans l'appartement de la marquise, écarte son linge de cou et saisit, sur ce sein que soulève le râle de la mort, la clef, unique objet de sa convoitise. Ce fils dénaturé, à deux pas du lit où s'éteint la vie dont il reçut l'existence, au bruit du dernier soupir d'une mère, ouvre le coffre, s'empare de tout ce qu'il contient, le referme et disparaît sans avoir dit une parole étrangère à son cupide intérêt... Le marquis d'Antin est ce caissier fidèle qui au jeu des appartements faisait passer dans ses poches l'or que gagnait *Monseigneur*. On voit par ce dernier trait de son caractère que les Cafres pourraient, en fait de férocité, se perfectionner encore à la cour de France.

Le testament de M^{me} de Montespan portait que ses entrailles seraient déposées à la maison de Saint-Joseph dont elle fut la fondatrice. Je ne doute point que cette communauté n'eût été fort honorée d'un tel dépôt, mais la précieuse relique répandait une odeur si infecte que personne ne voulait se charger du transport. Trompé par sa cupidité, un malheureux journalier de Bourbon prit enfin la boîte pestilentielle... Vaine tentative ! le paysan infecté ne

put faire plus d'une lieue, il revint et remit les intestins illustres aux pères capucins qui se hâtèrent de les enfouir. « Les entrailles de M^{me} de Montespan ! s'écria un courtisan devant lequel on rapportait ce que je viens de dire, « *est-ce qu'elle en avait ?* »

Ainsi finit, à l'âge de soixante-six ans, cette femme qui passa seize années de sa vie à se faire une scandaleuse célébrité, et qui dévora pendant vingt-deux la honte de l'avoir acquise. Rien ne peut être comparé à l'indifférence avec laquelle Paris et Versailles apprirent la mort de M^{me} de Montespan, si ce n'est l'odieuse froideur que tous ses enfants montrèrent dans cette circonstance. D'Antin, après avoir paru inhumain, fut le seul qui ayant méconnu les lois de la nature écouta du moins les bienséances, il porta le deuil : ni le duc du Maine, ni le comte de Toulouse, ni *madame la duchesse*, ni M^{me} d'Orléans ne l'imitèrent. Tous ces fruits de l'adultère eurent cependant, aux derniers bienfaits de la mourante, une part que d'Antin n'avait point obtenue, mais qu'il s'était faite lui-même. Quant à Louis XIV, lorsqu'au moment de partir pour la chasse on lui annonça qu'Athénaïs n'était plus, il dit en faisant jouer négligemment les ressorts de son fusil : « Oh ! oh ! « la marquise est morte, je l'aurais crue plus robuste... « Êtes-vous prêt, monsieur de la Rochefoucauld ? Je crois « qu'après cette petite pluie mes chiens rencontreront bien.. « Partons. » Voilà quels sont à la cour les regrets et les souvenirs de tendresse.

M^{me} de Maintenon, moins indépendante et plus versée dans le bigotisme, assista au service que la communauté de Saint-Joseph fit célébrer pour le repos de sa protectrice. Au sortir de l'église, *madame la duchesse* ne put se contenir ; elle dit à la demi-reine, en présence du duc d'Orléans et de *M. le duc* : « Vos regrets eussent été plus « vifs et plus sincères, madame, si la marquise de Montespan fût morte quand vous étiez encore gouvernante « de ses enfants, et la France entière ne reprocherait pas « à sa mémoire d'avoir fait approcher du roi des gens qui « ont flétri sa gloire. »

M. de Villars après avoir franchi le Rhin et s'être rendu maître du duché de Wurtemberg marcha sur Ulm, y frappa une contribution et passa le Danube. Les troupes du maréchal occupèrent Schorndorf, tandis que lui-même ayant attaqué le général Junus sous les vieux murs de l'abbaye jadis féodale de Lorch, le battit, lui enleva deux mille hommes, et le fit prisonnier. Villars, par un beau clair de lune, traversait ce champ de bataille d'Hœchstædt où des torrents de sang français noyèrent les lauriers qu'il y avait cueillis. De loin il aperçut à travers une brume légère le monument que l'orgueil de Léopold consacra dans cette plaine à la honte de Louis XIV... « A moi, mes amis ! dit « Villars en se retournant vers les officiers qui le suivaient, courons à cette colonne sacrilège !... » et quelques minutes après, ce marbre roulait dans le Danube. « Messieurs, éloignons-nous, reprit le maréchal, qui, les bras croisés et le front soucieux, était resté quelques instants sur les débris du monument renversé, éloignons-nous, il me semble voir s'élever de la terre ou sortir du fleuve les douze mille soldats qui périrent ici... Leurs ombres sanglantes m'accusent de les avoir abandonnés... Marchons, et tâchons de les venger ! »

Les affaires de Philippe V se consolident en Espagne : la bataille d'Almanza, gagnée le 25 avril par M. le maréchal de Berwick, Anglais réfugié, sur lord Galloway¹, Français proscrit par la révocation de l'édit de Nantes, a définitivement rappelé la victoire sous les drapeaux de Sa Majesté Catholique. Le fils naturel de Jacques II est l'homme qui convient à la fortune flottante du roi d'Espagne ; vigilant, actif, sage, intrépide et d'une persévérance à l'épreuve de tous les obstacles, ce général puise dans les revers non le découragement qu'y trouvent les esprits vulgaires, mais le courage et l'expérience qui font reconquérir le succès. Personne ne peut être comparé à Berwick pour la guerre défensive ; il possède au suprême degré l'art de relever les choses désespérées, et l'on doit être assuré qu'il ne

1. Le nom de ce lord était M. de Roumigny.

laisse pas échapper la plus petite des ressources qu'on peut avoir dans le malheur. Du reste, Berwick est le mauvais génie des courtisans; son inflexible probité brise sans pitié toutes les intrigues opposées à sa conduite loyale. « C'est, écrivait à Paris M^{me} des Ursins, un grand diable « d'homme sec et froid, qui, quoiqu'on dise, va toujours « son chemin. » La victoire d'Almanza ouvrit aux armes de Philippe V la province de Valence; M. le duc d'Orléans, arrivé le soir de la bataille, s'empara de cette province, marcha vers l'Aragon et se présenta devant Saragosse. Vainement le clergé de cette ville voulut-il persuader aux habitants que le camp de Son Altesse Royale n'était qu'un prestige causé par un sortilège, il fallut bien se décider à reconnaître dans tout ceci une certaine réalité quand les boulets percèrent les murailles et quand des hommes tombèrent morts sur le rempart. Saragosse capitula après un simulacre de défense qui ne dura pas trois heures. Bientôt Serpa, Alcira, Mequinenza et d'autres places se rendirent au duc d'Orléans, tandis que le duc de Noailles soumettait Puicerda et toute la Cerdagne.

Pendant que Philippe V reconquiert l'Espagne et perd le royaume de Naples, Louis XIV est près de perdre la Provence et le Dauphiné. Le prince Eugène et le duc de Savoie, qui ont pénétré dans le col de Tende, mirent au mois d'août le siège devant Toulon; Marseille est menacée. Craignons que ces ports, dont le premier seul est fortifié, ne puissent tenir longtemps contre une flotte anglaise et une armée de terre qui combinent leurs opérations.

Il faut que tout principe ait une conséquence, après avoir été appliqué plus ou moins longtemps. La cour de France, si dévote en apparence, ne fut jamais en réalité aussi galante, aussi dissolue qu'elle l'est aujourd'hui. Or, M^{me} la duchesse de Bourgogne a trop d'esprit pour avoir pris le change; sa pénétration a percé la mince couche de bienséance qui recouvre nos mœurs, et la princesse a trouvé le plaisir caché plus aimable que la sagesse affichée. M. de Nangis, beau gentilhomme que les dames s'arrachent depuis quelques années, parut à Son Altesse Royale un guide

fort aimable dans la route mystérieuse qu'elle se proposait de parcourir. Elle le pria de la conduire par la main ; et lorsqu'une femme abandonne sa main, il lui est bien difficile de prévoir où l'abandon s'arrêtera. Nangis était, sur les terres de la galanterie, un conducteur fort accrédité ; la duchesse ne tarda pas de découvrir que les soins de ce jeune seigneur étaient partagés entre elle et M^{me} de la Vallière. Son Altesse lui fit observer que pour une voyageuse aussi peu expérimentée qu'elle un cavalier n'avait pas trop de tout son temps. Le cavalier répondit qu'il se garderait bien d'en détourner une seconde ; mais la princesse, qui se formait, s'aperçut très bien que le partage n'avait point cessé. M^{me} de Bourgogne raisonnait fort juste : « Ce qu'on
« ne peut obtenir d'un seul côté, se dit-elle, il est tout
« simple de se le procurer de deux : le résultat est le même
« et l'on y gagne la variété qui a bien son prix. » Son Altesse, tout en laissant sa main droite dans celle de M. de Nangis, tendit un beau matin la gauche au comte de Maulevrier, neveu du grand Colbert. Quand deux extrémités tiennent à un même centre et que ces extrémités sont actives, il est difficile que l'une ne ressente pas le contre-coup du mouvement que l'autre imprime au centre commun. Maulevrier ressentit donc de fréquents soubresauts ; il s'en plaignit à la duchesse qui nia, parce que enfin un contre-coup n'est pas un témoin immédiat. Mais un jour le conducteur de gauche, se croyant certain de son fait, sortit de chez lui avec le dessein tout formé de faire de l'éclat. Maulevrier était violent, brutal ; aucune considération n'était capable de l'arrêter dans l'exécution d'un projet, surtout d'un projet jaloux. Il se rendit à la chapelle où Son Altesse achevait d'entendre la messe, et l'ayant attendue à la porte de la tribune qui est de plain-pied avec les appartements, il lui offrit la main pour retourner chez elle. Les courtisans et les dames ne suivaient que de loin la princesse, de sorte que le comte s'était ainsi ménagé un tête-à-tête ambulant dont il profita avec cruauté. Ce jaloux accabla la princesse de reproches, lui prodigua les noms les moins respectueux, et finit par la menacer

de tout révéler au roi, à M^{me} de Maintenon, au duc de Bourgogne... Joignant au discours la pantomime la plus énergique, Maulevrier, tout en parlant, serrait les doigts de la duchesse à les lui écraser. Arrivée à la porte de son appartement, Son Altesse se vit délivrée de cette espèce de torture... Il était temps; la sueur tombait à grosses gouttes de son front; ses jambes ne pouvaient plus la supporter; elle allait s'évanouir. Éperdue, sans voix, presque sans pouls, la princesse entra précipitamment dans sa garde-robe, coupa elle-même tous ses lacets, et, commençant à respirer, fit appeler M^{me} de Nogaret, sa confidente. M^{me} de Bourgogne découvrit à cette amie intime ce qui venait de lui arriver.

— J'ai toujours dit à Votre Altesse, répondit M^{me} de Nogaret, que ce maître fou lui jouerait quelque mauvais tour.

— Oui sans doute... Mais il a ses bons moments.

— Pas déjà si souvent, madame.

— Dans cette cruelle extrémité que me conseillez-vous, ma bonne dame?

— Je crois, madame la duchesse, que le plus sage est de filer doux avec un homme si dangereux.

— Mais songez donc à quelles scènes je suis exposée.

— Je conçois..., tandis que ce M. de Nangis était si doux, si soumis, si aimable...

— Aimable, il le fut; mais avec cette la Vallière et tant d'autres, comment voulez-vous qu'il le soit encore?

— Eh! oui vraiment, l'amabilité s'épuise.

— Il faut absolument éloigner, n'importe comment, ce fougueux Maulevrier.

— Ah! j'y songe, le maréchal de Tessé, son beau-père, retourne dans quinze jours en Espagne, tâchons d'obtenir qu'il emmène le comte.

— Mais comment motiver...

— Peut-être serai-je obligée de soulever un peu le voile...

— Si j'allais être compromise?

— Vous ne le serez pas autant, dans tous les cas, que par ce jaloux intraitable, et vous y gagnerez au

moins de n'avoir pas les yeux arrachés ou les os moulus.

— Faites donc pour le mieux ; et, plus sage à l'avenir, plus circonspecto, je saurai...

— Faire un meilleur choix.

— Ou plutôt n'en plus faire du tout.

— Ah ! madame, quel projet ! dans le pays où nous sommes engagées... Si vous saviez combien il est difficile de rétrograder... Quand on a parcouru la route, elle était facile, délicieuse, semée de fleurs ; veut-on retourner sur ses pas, ce ne sont plus que cailloux acérés, halliers d'épines, rocs inaccessibles qui vous rejettent toujours en avant.

Cependant l'invasion de la Provence et de la Franche-Comté, le siège mis devant Toulon, le bombardement de ce port poussé avec activité, ne laissaient pas d'inquiéter notre cabinet. Villars était victorieux en Allemagne, ce fut encore lui qui fournit un corps d'armée pour aller au secours de nos provinces. Sans doute il allait falloir renoncer à la conquête dont ce maréchal s'était ressaisi ; mais l'intégrité du royaume devait être rétablie plutôt que le pays ennemi conservé. Villars fit donc partir pour le midi de la France une partie de ses troupes, et résista quelque temps encore avec ce qui lui restait. Mais le marquis de Vivant s'étant laissé surprendre et battre près d'Osterbourg par l'électeur de Hanovre, notre armée, après cet échec, fut contrainte de repasser le Rhin.

Le secours que M. de Villars envoya en Dauphiné suffit pour arrêter la marche des ennemis, à chaque instant entravée par les montagnes, par la rareté des vivres et surtout par la difficulté de se conserver des chemins ouverts pour la retraite. Le siège de Toulon, qui avait commencé dans les premiers jours d'août, fut levé le 22, et à la fin du même mois les ennemis avaient repassé les monts.

Pendant qu'on se réjouissait à Versailles de la retraite du prince Eugène et de son allié le duc de Savoie, il se passait à Meudon un événement tout à fait inattendu. Personne ne songeait plus aux amours de *Monseigneur* et de *M^{lle} Choin* ; mais c'était un feu couvé sous la cendre. Quoi-

que devenue si grosse que les formes humaines avaient presque disparu en elle, cette ancienne fille d'honneur conservait toutes les affections du Dauphin. Chaque fois que ce prince allait à Meudon, elle s'y rendait de Paris dans un carrosse de louage ; tant que le voyage durait M^{lle} Choin restait cachée dans les cabinets de Son Altesse Royale, et l'héritier du trône venait de temps en temps se délasser d'une fatigante représentation près de cette masse aimante. Enfin, au commencement de cette année, la masse aimante déclara à son illustre amant qu'il serait père sous quelques mois et qu'elle le suppliait de songer à ce qu'il lui avait promis. Cette promesse concernait un mariage de conscience auquel le prince s'était engagé, et que M^{me} de Maintenon, malgré sa haine pour *Monseigneur*, travaillait à faire accueillir au roi par un motif plus puissant qu'une stérile inimitié. En effet, M^{lle} Choin une fois mariée secrètement au Dauphin, on travaillerait à faire déclarer son mariage : ce serait un moyen heureux pour traiter à peu près ouvertement une matière délicate que, dans son propre intérêt, la marquise n'avait jamais abordée que par de sinueux détours. Si l'on réussissait pour M^{lle} Choin, il n'y aurait plus moyen que Sa Majesté refusât la déclaration du mariage de 1685 et le complément de légalité qui manque à M^{me} de Maintenon pour être reine de France. Mue par ces considérations majeures, la marquise parvint à faire supporter au roi les liaisons de son fils avec M^{lle} Choin qu'elle peignit comme une fille sans ambition, réservée, remplie de prudence et de timidité. Peu à peu Louis XIV parla volontiers, puis avec empressement, puis avec charme à la demoiselle, qui lui répondait toujours d'une manière aussi respectueuse que spirituelle. Un peu plus tard, M^{lle} Choin manquait à Sa Majesté quand il ne la trouvait pas dans les salons de Meudon ; le monarque finit par lui offrir un appartement à Versailles, qu'elle refusa avec modestie en alléguant son obscurité. Ce fut le moment que M^{me} de Maintenon choisit pour solliciter sans détour le mariage secret. Elle n'eut presque point de résistance à vaincre : sous l'influence d'une prévention

favorable ou défavorable, on peut tout obtenir du roi. La cérémonie se fit le surlendemain dans la chapelle de Meudon, en présence de M. Bordage, gentilhomme de *Monseigneur*, de Dumont, son valet de chambre, et de M^{lle} Chommel, amie de M^{lle} Choin. Le curé de la paroisse donna la bénédiction aux époux.

Depuis ce jour M^{lle} Choin paraît être à Meudon tout ce que M^{me} de Maintenon est à Versailles, avec cette différence qu'elle se fait chérir par son affabilité, et que la marquise se fait seulement redouter par sa hauteur.

Lesage, écrivain rempli de saillies spirituelles et qui sut découvrir pour la critique une nouvelle route, obtient en ce moment deux succès à la fois : son *Diable boiteux* est lu dans tous les salons, et tout Paris court au Théâtre-Français voir *Crispin rival de son maître*. Le livre n'est pas plus un roman que la pièce n'est une comédie ; mais tous deux sont charmants, voilà l'essentiel. Rien d'ingénieux comme cette suite de scènes espagnoles dans lesquelles l'Asmodée de Lesage nous montre le vice sous un costume étranger et nous fait honnir, sans nous en douter, nos propres travers. *Crispin rival de son maître* n'est qu'une farce, mais une farce que nos arrière-neveux verront. Cette petite production n'a pourtant point réussi à la cour ; mais elle fait fortune à la ville, et le *vox populi* a toujours raison.

L'Espagne tout entière sera bientôt soumise à Philippe V ; Ciudad-Rodrigo a été enlevée le 4 octobre par le marquis de Bai, et Lérida, l'écueil du grand Condé, ouvrit ses portes le 12 à M. le duc d'Orléans après une tranchée ouverte de onze jours.

L'intrigue de M^{me} de Nogaret a réussi ; M. de Maulevrier, demandé secrètement au roi par le maréchal de Tessé, a été contraint de le suivre en Espagne où il est arrivé depuis un mois et demi. Décidément le comte en veut à la maison de Savoie ; forcé de renoncer à la duchesse de Bourgogne, il s'est adressé dès son arrivée à Madrid à la reine d'Espagne. Soit que cette souveraine

eût alors auprès d'elle un attentif dont l'amabilité fût épuisée, soit qu'elle ne craignît pas d'avoir les doigts étreints, elle a, dit-on, accueilli avec faveur la déclaration de M. de Maulevrier; Sa Majesté entretient avec lui une correspondance fort active dont M. l'abbé de Caumartin est le facteur. Je ne sais pas bien précisément ce que le roi catholique pourra perdre à cela; mais à l'heure où j'écris il a perdu tout le royaume de Naples. Le général autrichien Thaun, après avoir occupé Capoue dont les délices n'ont énervé ni lui ni ses soldats, a fait son entrée dans la capitale le 8 juillet. Gaëta, le château de Suze, Orbitello et toutes les autres places se sont rendus successivement: la révolution est complète sur toute la surface du royaume; Philippe V est dessaisi d'une de ses plus belles possessions.

M. de Chamillart, le type des ministres honnêtes gens, mais le plus inhabile des secrétaires d'État, accablé du double travail des finances et de la guerre, vient enfin d'obtenir la permission de remettre le contrôle général à M. Desmarets, neveu du grand Colbert. Chamillart sollicita son renvoi du ministère avec toute la persévérance qu'un ambitieux pourrait mettre à s'y faire appeler. Le physique et le moral succombaient en lui; il était pâle, maigre, énervé; il avait des éblouissements, des vapeurs; il ne digérait plus, et c'était peut-être un adoucissement à ses maux qu'il n'eût pas le temps de manger. Enfin il écrivit au roi qu'il n'y pouvait plus tenir, qu'il se mourait. Sa Majesté, pour toute réponse, lui renvoya sa lettre avec ces mots en marge: *Eh bien! nous périrons ensemble.* C'était fort bien pour la conversation; mais le monarque ne faisait rien qui pût le conduire au tombeau par la route difficile que le pauvre ministre suivait malgré lui. Il commençait à se désespérer, lorsqu'il reçut un matin sa libération du trésor royal.

C'est encore trop pour Chamillart de conserver la guerre, dont il ne put jamais suivre les détails ni prévenir les abus. La croix de saint Louis se vend six louis d'or dans ses bureaux: le nommé *Esprit*, simple employé qui ne

peut être un bon esprit, est le dispensateur de cette récompense qu'il accorde à toutes mains pourvu qu'on la lui paye. Avec lui, tous les officiers qui ont de l'argent sont toujours abondamment pourvus de talents et de valeur; mais tout militaire sans espèces est à ses yeux un mauvais serviteur.

Les historiens passionnés par les cours ne manqueront pas d'écrire qu'au moment où Louis XIV maintenait avec peine son petit-fils en Espagne et défendait difficilement ses propres États d'une invasion, il y avait de la grandeur à tenter le rétablissement de Jacques III sur le trône de ses pères. L'Europe n'en jugea pas ainsi; cette tentative lui parut l'effort d'un orgueil insensé, et la postérité la flétrira du même jugement. Que des Écossais oisifs à Saint-Germain se soient mis en tête de persuader au roi que leurs compatriotes gémissaient sous le joug anglais; qu'ils aient essayé de convaincre ce monarque que Jacques, en agitant un lambeau de la pourpre ternie des Stuarts sur la rive écossaise, verrait voler à lui toute une population et que trente mille combattants se rangeraient à ses côtés, tout cela pouvait se concevoir de ces réfugiés dont l'imagination rêvait des espérances et se berçait des agitations d'un parti fantastique. Mais que le roi de France, qui ne put rétablir Jacques II avec une marine reine de la mer et quand l'Europe tremblait au bruit du nom de Louis le Grand, se soit flatté de mieux réussir lorsque ce nom ne rappelle plus que des revers, voilà ce qu'il est difficile de concevoir et ce qui pourtant a eu lieu.

Une petite flotte de huit vaisseaux de guerre et soixante-dix bâtiments de transport, commandée par le chevalier de Forbin Janson, appareilla tout à coup dans le port de Dunkerque. Six mille hommes, ayant à leur tête le comte de Gacé, furent embarqués, et le 18 mars à la pointe du jour cette escadre, portant le prétendant Jacques III, montra ses pavillons dans une mer où les Anglais avaient une croisière de cinquante vaisseaux. Janson, aussi habile que le roi son maître était imprudent, sut éviter la rencontre

des ennemis ; le 23 mars la flotte mouilla à l'embouchure de la rivière d'Édimbourg. Mais, au lieu de cette foule empressée qui devait accourir au-devant du rejeton de tant de souverains écossais, Jacques ne trouva qu'une plage aride, silencieuse, déserte ; ses yeux ne découvrirent au loin que de vieux châteaux couronnant des roches inaccessibles et qui lui rappelèrent les guerres que leurs fiers possesseurs soutinrent jadis contre ses aïeux : nul signal ne répondit aux signaux de l'amiral ; les rochers renvoyèrent les cris des matelots sans qu'aucune voix hospitalière partît de leurs sommets. « Prince, dit tristement Forbin « Janson au prétendant, il faut retourner à Dunkerque ; « j'ai pu tromper la recherche des Anglais, gardons-nous « de les attendre ici. » Et ce marin donna l'ordre du retour. Jacques, debout sur la dunette du vaisseau amiral, vit fuir devant lui cette côte où il espérait ramasser le sceptre échappé des mains de son père. Bientôt la terre écossaise se perdit dans une brume épaisse, et l'on entendit le prince prononcer ces mots avec un soupir : « Adieu « donc, ma patrie... adieu pour jamais. »

Forbin Janson rentra à Dunkerque aussi heureusement qu'il en était sorti, mais avec la douleur d'avoir fait en pure perte une manœuvre digne d'un autre résultat. Dans cette triste expédition, le seul comte de Gacé obtint un sourire de la fortune ; ayant pris connaissance des dépêches qu'il ne devait ouvrir qu'en pleine mer, il y trouva pour lui les provisions de maréchal de France et porta de ce jour le nom de maréchal de Matignon.

Indépendamment des difficultés de l'entreprise, un retard maladroit et des indiscretions imprudentes en compromirent le succès. Au moment où l'expédition fut décidée, l'Angleterre était dégarnie de troupes, il n'y avait en Écosse que trois mille soldats ; et peut-être que si Jacques se fût alors montré aux Écossais, quelques milliers d'entre eux auraient pu se réunir au corps français qu'on lui avait donné. Mais on jasa, on perdit du temps ; le ministère anglais eut le loisir de faire revenir de la Flandre douze ou quinze bataillons et de s'assurer des agitateurs

d'Edimbourg. Il n'y avait déjà plus d'espérance à concevoir quand l'escadre partit de Dunkerque.

En débarquant, l'infortuné Jacques III, se rendit en Flandre où M. le duc de Bourgogne venait de prendre le commandement de notre armée. L'illustre Anglais dit à Son Altesse Royale qu'il venait servir sous ses ordres en qualité de simple volontaire, modestie que le petit-fils de France prit un peu trop complètement au mot. Jacques, sous le nom de chevalier de Saint-Georges, vivait avec les ducs de Bourgogne et de Berry aussi respectueusement que le dernier officier de l'armée. Les princes abusèrent de cette humilité : ils n'avaient pour lui aucune attention, le laissaient dans leur antichambre des heures entières, et ne le distinguaient en rien de la foule des scribes, des gardes et des valets. Ce scandale eût sans doute duré longtemps si le comte de Gamache, gentilhomme plus brave que flatteur, n'eût représenté au duc de Bourgogne « qu'en « traitant le chevalier de Saint-Georges avec cette hau-
« teur, on ne manquait pas seulement à ce prince mais au « roi de France qui l'honorait de son amitié ». Après cette remontrance, le fils de Jacques II fut traité avec plus d'égards.

Le duc de Bourgogne avait en Flandre, au commencement de la campagne, une armée de cent mille hommes péniblement formée pour garantir le succès de Son Altesse dont la gloire importait plus peut-être que le salut de l'État. Vendôme servait sous le petit-fils de France : c'est-à-dire que ce grand général devait se résigner à laisser tous les lauriers au duc de Bourgogne si l'on triomphait, et à se voir flétri de toute la honte en cas de défaite. A la bonne heure, il est entendu que les princes doivent être traités ainsi ; mais il faudrait au moins déférer tout le pouvoir à celui sur qui pèse toute la responsabilité. Il en fut autrement en Flandre. A l'expérience, aux talents, au génie de Vendôme on joignit les avis d'un conseil placé près du prince et qui croisa souvent les projets du général. Cette diversité d'opinions fit faire des fautes.

Dans un pays où le roi s'était ménagé des intelligences et qui supportait impatiemment le joug hollandais, à peine réussit-on à s'emparer de Gand, Bruges et Plassendal, qui n'attendaient que l'occasion d'ouvrir leurs portes. Du reste, la campagne fut pour nous une suite de revers. Marlborough ne réunissait en Flandre que quatre-vingt mille hommes à l'arrivée du duc de Bourgogne; il sentit que vingt mille combattants de plus et Vendôme du côté des Français pouvaient compromettre non seulement sa gloire personnelle, mais encore les succès de la coalition. Le duc appela à son aide le prince Eugène qui était sur le Rhin. Si dans nos rangs il existait une division jalouse parmi les chefs, l'union la plus intime régnait entre le prince allemand et le duc anglais; ils en recueillirent les fruits. Au milieu de cette fluctuation de démarches qui résulte toujours d'une autorité partagée, Vendôme rencontra, le 11 juillet, Marlborough et Eugène près d'Oudenarde. L'armée française fut mise en déroute dans un combat où plusieurs corps ne purent entrer en ligne. Les pertes éprouvées pendant l'action étaient peu importantes, mais nos troupes firent une retraite désastreuse: quatre mille hommes furent pris par les ennemis à plusieurs lieues du champ de bataille faute d'avoir reçu des ordres et une direction. Ce dernier malheur ne fût point arrivé si Vendôme, qui avait choisi sa position, eût attaqué le lendemain de l'engagement d'Oudenarde comme il en avait le projet; mais le duc de Bourgogne émit un avis contraire. Vendôme sentit qu'il allait être forcé d'y déférer, à peine de perdre le peu de crédit qu'il avait à la cour. Il répondit cependant au prince: « Souvenez-vous, monseigneur, « que vous n'êtes venu à l'attaque qu'à condition de « m'obéir. » Tout le monde resta pétrifié de l'audace du général, mais Son Altesse ne répondit point.

Le découragement et la contrariété énervent le talent. Vendôme laissa l'armée se retirer presque en désordre sous Gand et Tournay, tandis qu'Eugène, s'avancant sur un pays découvert et sans défense, vint investir l'importante place de Lille. Cette entreprise, avec des forces bien infé-

rieures aux nôtres, ne paraissait pas dictée par la prudence ordinaire du général autrichien. Lille renfermait une forte garnison que dirigeait Boufflers. Eugène ne pouvait attendre sa reddition que d'un siège long et laborieux. Or il laissait derrière lui Gand, Ypres, Tournay, défendues par des garnisons françaises. D'un autre côté le prince ne tirait ses vivres, ses munitions que d'Ostende qu'occupaient les troupes de la coalition, et l'unique route encore libre qui conduisît de ce port à Lille pouvait être interceptée à chaque instant. Les Impériaux couraient donc le risque d'être privés de toutes les ressources nécessaires dans la tentative hardie qu'ils faisaient. Mais si le prince Eugène avait calculé légèrement les conséquences de son audace, il s'était rendu un compte judicieux des résultats probables de l'incertitude, de l'indécision qu'entretenait dans l'armée française la jalousie de ses chefs. Les prévisions d'un général peuvent aussi s'appuyer d'une habile interprétation des mouvements du cœur humain.

Le maréchal de Villars, que l'on envoie toujours sur le point où les affaires ont le plus triste aspect, comme ces médecins appelés auprès des malades à la dernière extrémité, le maréchal de Villars commande maintenant en Savoie où cet illustre général dispute à Victor-Amédée l'occupation de ses États. Il força le 11 août la forteresse de Sézanne; mais le duc prit à la fin du même mois les forts de Fénéstrelle, d'Exiles et de Pérouse.

Dans le même temps les Anglais se sont emparés de l'île de Sardaigne. Plus tard ils ont occupé le port Mahon qui avait été si mal défendu par M. de la Jonquière, qu'un conseil de guerre réuni à Toulon peu de jours après cette reddition a déclaré cet officier incapable de commander les troupes du roi et l'a dégradé. Revenons au siège de Lille.

Lorsque le prince Eugène mit le blocus devant cette place, il exprima hautement sa joie d'avoir affaire au maréchal de Boufflers, courtisan comblé d'honneurs, qui, disait-il, n'avait point à suivre péniblement la route des grandeurs. au faite desquelles il était parvenu, et dont la résistance

ne serait qu'un simple acquit de conscience. Le général autrichien eût dû se rappeler mieux la défense de Namur, et c'était bien peu connaître le maréchal que d'ignorer qu'il professait un véritable culte pour le devoir. Aucun général ne porta plus loin que Boufflers l'esprit d'ordre, l'exactitude et la valeur réfléchie. A Lille il voyait tout par lui-même : sa prévoyance n'oubliait pas le plus petit détail. Le maréchal, aussitôt le blocus formé, fit établir en sa présence les états de répartition des munitions et des vivres ; pendant le siège il présidait en personne aux distributions de la viande, du pain, du vin. Il ne se passait pas un jour qu'il ne visitât les hôpitaux, et les arsenaux ne fournissaient pas un boulet, pas une cartouche qu'il ne connût l'usage des munitions précédemment livrées. Toujours soigneux d'épargner la fatigue et le péril à ses troupes, il n'en était prodigue que pour lui-même. Souvent il coucha sur l'épaulement entre deux canons, et le matin il présidait le conseil de guerre ayant son habit de maréchal tout souillé de la boue des remparts. Boufflers, depuis l'ouverture de la tranchée jusqu'à la chamade, c'est-à-dire durant quatre mois, ne coucha pas trois fois dans son lit. Au milieu de si pénibles soins, malgré les infirmités inséparables d'un âge avancé, malgré même plusieurs blessures reçues dans diverses attaques, ce vertueux général ne perdit pas un instant le calme, le sang-froid, l'égalité d'âme et la sérénité qui le caractérisent ; aussi la plus grande confiance régnait-elle dans Lille. Officiers, soldats, habitants, tout le monde était tranquille ; personne ne craignait l'événement. La sécurité fut telle pendant la durée du siège, que ni les affaires ni les plaisirs ne furent interrompus : les spectacles, les concerts continuaient comme en pleine paix. Boufflers y paraissait toujours des premiers et ne manquait jamais de dire en riant : « Amusez-vous, mes « enfants, le prince Eugène est trop poli pour trouver cela « mauvais, et je tâcherai d'ailleurs qu'il ne vienne pas « de sitôt troubler vos récréations. » Un soir une bombe étant tombée près du théâtre, la pièce n'en fut point interrompue.

Cependant les ressources touchaient à leur terme. Les assiégeants n'étaient nullement inquiétés par l'armée de Vendôme, sans cesse livrée aux vaines discussions de l'étiquette, discussions augmentées encore par la présence d'un maréchal de France, M. de Berwick. Il avait été renvoyé d'Espagne malgré les grands services qu'il y avait rendus, parce que « *ce grand diable d'homme sec et froid persis-* » tait toujours à vouloir *aller droit son chemin* » et que M^{me} des Ursins aimait beaucoup les détours. Le vainqueur d'Almanza servait sous M. de Vendôme : on le payait de ses victoires par de l'humiliation ; voilà les cours. Nos généraux en Flandre étaient aussi divisés que les jansénistes et les jésuites à Paris. Chamillart se rendit plusieurs fois à l'armée pour arbitrer leurs prétentions ; mais Chamillart ne sut jamais se faire respecter ; les différends subsistèrent. Enfin Boufflers, qui soupçonnait une partie de la vérité, se décida à conclure une capitulation. « Messieurs, » dit-il dans le conseil de guerre qui précéda l'envoi de « son parlementaire, nous avons défendu autant que nous » « l'avons dû la première place de guerre de Sa Majesté ; » « une défense de quatre mois a donné le temps à M. de » « Vendôme d'attaquer avec succès le prince Eugène quand » « même il aurait fallu attendre des renforts d'une autre » « extrémité de l'Europe. On n'a rien fait pour dégager » « Lille : c'est un devoir qu'on a méprisé ou négligé. Le » « nôtre, messieurs, est rempli : nous le dépasserions en » « affamant la garnison et en imposant à une nombreuse » « population des misères et des privations qu'elle serait » « désormais en droit de nous reprocher. » Personne ne répondit à ce discours du maréchal : un signe général d'approbation l'accueillit, et Lille capitula le 23 octobre à sept heures du soir.

L'étrange inaction de l'armée de Flandre pendant le siège de Lille donna lieu à beaucoup de bruits défavorables sur M. le duc de Bourgogne, qu'on accusait plus particulièrement que M. de Vendôme, parce qu'on pensait avec raison qu'il avait plus d'autorité, et que d'ailleurs l'inactivité n'était point une des habitudes du vainqueur de Cassano.

« Le petit-fils de France , disait-on d'un côté, a laissé
« prendre Lille pour déterminer le roi à faire la paix que
« Son Altesse Royale aime beaucoup. Le prince, disait-on
« d'un autre côté avec ironie, s'est arrangé de manière que
« son grand-père restituât une place injustement acquise :
« il s'est dispensé d'attaquer par esprit de justice. Eh !
« non, répondait un discoureur plus malin encore, M. le
« duc est dévot, il évite les combats de peur de damner
« les âmes. Rien de tout cela, messieurs, ajoutait un autre
« interlocuteur, le dieu des armées a visité M. de Bour-
« gogne dans son oratoire et lui a promis d'envoyer au
« secours de Lille une légion d'anges : le prince l'atten-
« dait ; il faut avoir de la foi avant tout. »

La critique dépasse presque toujours les bornes de la modération ; mais il est d'une vérité démontrée que M. de Coatquen, chargé de porter sous Tournay la capitulation de Lille au duc de Bourgogne, le trouva jouant au volant quoiqu'il sût déjà cette triste nouvelle... Le message de M. de Boufflers ne suspendit point la partie. Au surplus, on parlait hautement autour du prince de la honte dont cette campagne abreuvait l'armée, et les officiers se plaignaient sans contrainte du déshonneur qu'elle faisait rejallir sur eux. Un dimanche matin le comte de Gamache revenant de la messe avec Son Altesse Royale lui dit assez brusquement : « Vous aurez, monseigneur, le royaume du
« ciel, mais pour ceux de la terre, Eugène et Marlborough
« s'y prennent mieux que vous pour les gagner. »

Le temps des quartiers d'hiver étant arrivé, M. le duc de Bourgogne revint à Versailles fort irrité des propos qu'on osait tenir. On assure qu'il dit à cette occasion « que si
« les contemporains parlaient mal de lui il en ferait repen-
« tir leurs enfants. » La vengeance peut être aussi le plaisir des princes du sang : il est douteux cependant qu'un élève de Fénelon se soit exprimé de la sorte. Mais *madame la duchesse*, toujours prête à chausonner toutes les Altes-
ses de sa famille, fit le couplet suivant sur la mauvaise humeur du prince :

L'on nous dit que le Bourguignon
Revient avec peu de renom...
Prenons garde qu'il ne nous morde ;
Ne prononçons jamais son nom ;
Il serait sans miséricorde,
Car il est dévot et poltron.

Au retour de M. de Vendôme, il fut reçu avec empressement par la cour de Meudon. Cette faveur parut étrange après les discussions continuelles qui avaient eu lieu pendant la campagne entre ce général et le fils de *Monseigneur* ; mais Vendôme était du parti des *débauchés* et le duc de Bourgogne du parti des *dévots*, voilà qui explique ce fait.

L'électeur de Bavière, maintenant plus actif dans notre cause que nos généraux eux-mêmes, attaqua Bruxelles le 22 novembre, espérant que l'approche de l'hiver empêcherait les ennemis de venir au secours de cette place. Mais Eugène et Marlborough ne redoutent point les frimas. Rendus maîtres de leurs mouvements par la capitulation de Lille, ils franchirent l'Escaut, se portèrent rapidement sur Bruxelles et forcèrent l'électeur à décamper. Peu de jours après cette levée de siège, Gand, acquis pendant la campagne à prix d'argent, ouvrit ses portes aux alliés qui n'y avaient jeté que du fer.

En Espagne M. le duc d'Orléans a soutenu toute l'année la fortune de Philippe V : il s'est emparé successivement, soit en personne, soit par ses généraux, des places d'Alcoi, de Tortose, de Denia et d'Alicante... Mais, en général, les succès de la coalition augmentent dans une effrayante proportion ; nos forces diminuent et nous touchons à une extrémité qu'il devient tous les jours plus difficile d'éviter... A moins d'efforts inouïs de la part d'une nation énervée par la guerre et ruinée, il ne restera bientôt du règne de Louis le Grand que la haine triomphante de ses ennemis... Et Dieu sait à quel degré de vengeance elle s'arrêtera.

Au milieu de ces désastres, les Français, peuple insou-

chiant qui rit de sa misère quand il ne peut se réjouir de ses prospérités, riment toujours des méchancetés. Voici un quatrain dont il existe quelques milliers de copies à Paris :

Le Dauphin s'effrayant de voir comment tout va,
Le roi lui dit : Mon fils que rien ne vous étonne ;
Nous maintiendrons notre couronne...
Le Dauphin lui répond : Sire, *maintenons-là.*

L'Électre de Crébillon a paru dans le temps de nos échecs militaires ; on a couru à cette tragédie. Ce sujet fut traité malheureusement par le pauvre Pradon en 1677 ; je pourrais même dire très malheureusement, car l'auteur, sans qu'on ait pu soupçonner pourquoi, s'étant obstiné à siffler son propre ouvrage, avait reçu deux coups d'épée sur la figure de la part d'un de ces mousquetaires peu endurants qui remplissaient alors le parterre de nos théâtres. *L'Électre* nouvelle s'est produite cette année sous de meilleurs auspices : le genre terrible de Crébillon fait des prosélytes ; les Anglais ne nous reprocheront bientôt plus nos tragédies à l'eau de rose. Il y a pourtant encore des opposants. Cette épigramme envoyée à Crébillon le prouve :

Quel est ce tragique nouveau
Dont l'épique nous assassine ?
Il me semble entendre Racine
Avec le transport au cerveau !

Le poète, après avoir lu ces vers, s'est borné à dire au café Procope, où ils lui avaient été remis : « Grand merci, « monsieur le critique, en fait de poésie n'a pas qui veut « le transport au cerveau ¹. »

Les comédiens nous ont donné aussi *le Légataire uni-*

1. La rigueur du froid était telle au moment où *Électre* fut jouée, que les comédiens avaient été obligés de fermer leur théâtre. Cette tragédie fut représentée dans le foyer, devant le prince de Conti et quelques centaines de seigneurs.

versel de Regnard. La farce de Crispin contrefaisant le moribond a été jugée d'un mauvais exemple, mais on a trouvé toute la comédie charmante. Ce sera encore un des fleurons de la couronne de l'auteur.

A propos de couronne, disons que celle de notre gloire littéraire et savante s'effeuille avec une rapidité toujours croissante et que peu de lauriers croissent en France pour la remplacer. L'an 1708 a vu mourir le célèbre botaniste Tournefort, la Fosse auteur de *Manlius* et l'historien Mézerai, qui sur ses vieux jours s'était mis à dire la vérité. Mézerai fut un écrivain médiocre, un littérateur envieux, un homme pétri d'originalité. Comme il n'aimait pas que les gens de lettres vinssent s'asseoir près de lui à l'Académie française, il mettait toujours une boule noire dans l'urne lors des élections. Le directeur lui demandant un jour le motif de cette permanente opposition, il répondit « qu'il agissait ainsi afin de laisser à la postérité un monument de la liberté des élections faites par l'Académie ». Mézerai avait la manie de travailler en plein jour à la chandelle, et quand on venait le voir il reconduisait ses visites un flambeau à la main par le plus brillant soleil. Lorsqu'on fit l'inventaire du mobilier de cet historien, on trouva dans un sac de mille livres un billet portant ces mots : « Cet argent est le dernier que j'aie reçu du roi ; depuis ce temps je n'ai jamais dit de bien de lui. » Etaient-ce les dons de Sa Majesté qui avaient été supprimés, ou la conscience de Mézerai était-elle revenue ? Un autre sac renfermait un écu d'or enveloppé d'un papier sur lequel on lut : « Cet écu est du bon roi Louis XII ; je l'ai gardé pour louer une place d'où je puisse voir pendre le plus fameux financier de notre siècle. » Il est probable que le grand Colbert n'avait pas jugé que Mézerai fût assez habile ou assez dangereux pour être payé.

CHAPITRE XXXIX

1709

Mort du père de la Chaise. — Encore un mot sur ce confesseur du roi. — Le père le Tellier lui succède. — Portrait de ce jésuite. — Les deux le Tellier. — Anecdotes. — Hiver de 1709 ; tableau. — La misère diminue ; la malice renaît. — Mort du prince de Conti ; encore un mot sur lui. — Humiliantes tentatives de négociations avec la Hollande. — MM. de Rouillé et de Torcy. — Conditions honteuses imposées à Louis XIV. — Belle parole de ce prince. — Le roi, pour la première fois, rend compte à la nation. — Expédients financiers. — Samuel Bernard à Marly. — La vanité plus forte que l'intérêt. — Fureurs de le Tellier contre les jansénistes. — Le jansénisme, son origine. — *Jansénius*. — *Molina*. — Saint-Cyran, Arnauld, Habert. — Les cinq propositions condamnées dans Jansénius. — Port-Royal ; description. — Mœurs, coutumes, occupations des solitaires de cette retraite. — Desmarets, Dufossé, Nicole, Saci, Tillemont, Lancelot, Pascal. — *Le Formulaire* ; les nonnes des deux Port-Royal. — Expulsion des solitaires. — Le miracle. — La France divisée entre les jansénistes et les jésuites. — *Les Lettres provinciales* de Pascal. — Arnauld s'expatrie. — Sa mort ; celle de Pascal. — *Le cas de conscience*. — Dispersion des religieux de Port-Royal. — Le père Quesnel. — Perte du crédit du cardinal de Noailles. — Port-Royal est détruit de fond en comble. — Les os des morts en sont arrachés. — Épigramme. — Mort de *M. le prince*. — Le poète Dufresny, petit-fils de Henri IV, épouse une blanchisseuse. — Reconnaissance par le pape de l'hérétique Charles VI comme *Roi Catholique*. — Disgrâce de Chamillart. — *Quand j'étais roi*. — Daniel Voisin, ministre de la guerre. — D'Antin, machiniste de cour. — Coup d'œil militaire. — L'évêque de Beauvais ; trait courageux. — Villars perd la bataille de Malplaquet. — Vanité déplacée de Villars créé duc et pair. — Ferme conduite de M. de Boufflers. — *Turcaret*, comédie de Lesage. — Anecdotes. — Thomas Corneille ; son caractère ; sa mort. — L'abbé de Vatteville.

Les jésuites ont à exercer le plus beau de leurs droits, le seul qu'ils aient ambitionné comme une compensation de toutes les dignités de l'Église auxquelles ils renoncent

par leurs constitutions : ces pères vont donner un nouveau confesseur au roi. Le père de la Chaise mourut le 20 janvier, à cinq heures du matin, dans la maison de son ordre, rue Saint-Antoine. Il avait atteint sa quatre-vingt-cinquième année, et dirigea plus de trente-deux ans la conscience du roi. Deux jours avant sa mort, le père de la Chaise écrivit de sa main une longue lettre à Louis XIV ; on assure que cet écrit renfermait ce passage : « Sire, ma compagnie est
« fort attachée à Votre Majesté ; mais elle est nombreuse et
« composée de caractères très différents, tous passionnés pour
« la gloire du corps, on n'en *pourrait pas répondre dans*
« *une disgrâce, et un mauvais coup est bientôt fait.* » Le Père le Tellier, provincial, et le père Daniel, supérieur de la maison professe, ne quittèrent point de la Chaise à ses derniers moments. Dès qu'il eut fermé les yeux, ils portèrent au roi la clef de son cabinet dans lequel il y avait beaucoup de papiers importants ; personne ne sera tenté d'affirmer qu'on trouva tous ceux que le défunt avait laissés. Le roi reçut la triste nouvelle que les deux supérieurs apportaient, en prince habitué aux pertes ; un bref éloge de la bonté du confesseur fut l'unique témoignage de regret qu'il obtint de son illustre pénitent. Le père de la Chaise inspira dans le monde des regrets plus vifs dont il n'était pas indigne ; car ce religieux, quoique jésuite, pouvait, à tout prendre, passer pour un honnête homme. Sans doute il intrigua souvent, sans doute il accéda à l'esprit de secte et de parti, mais pour l'acquit des exigences de sa charge, jamais par les inspirations de son caractère. Le fanatisme n'entra point dans l'âme de la Chaise, il ne dirigea en aucun temps sa conduite : ni les jansénistes, ni les protestants, ni les quiétistes n'eurent à se plaindre de lui personnellement ; s'il n'eut pas la force d'arrêter le torrent des controverses religieuses, du moins ne se laissa-t-il point entraîner dans son cours. On eut peu de reproches à faire à ce confesseur comme dispensateur des bénéfices, lorsqu'il exerça librement cet office. Il soutint tant qu'il vécut M. de Cambrai, et sauva le cardinal de Bouillon des persécutions suspendues sur sa tête depuis dix ans.

Les choses vont bien changer; le successeur du père de la Chaise est ce le Tellier que tout le monde redoute, même au sein de sa compagnie. Louis XIV montrait quelque éloignement pour ce moine, d'un caractère âpre, farouche, ardent; mais M^{me} de Maintenon, déjà gagnée pas l'aspirant, a dit au roi que refuser le père provincial pour confesseur serait contrevenir aux intentions de l'ordre. Cette observation a suffi; Sa Majesté, depuis quelques années, n'eut jamais d'autres volontés que celles des jésuites.

J'étais à Versailles quand le père le Tellier a été présenté : c'est un homme d'une taille médiocre, sa démarche est lente, d'une gravité étudiée, son accent a quelque chose de sombre, de terrible. Le visage de ce jésuite me semble être la digne enseigne de son âme : un teint bilieux, des yeux qui à travers d'épais sourcils gris étincellent d'un regard faux et méchant, un nez démesurément long et une bouche pincée, voilà ce qui constitue cette physionomie où le sourire ne peut assurément trouver place qu'à titre d'ironie. Avec un tel confesseur, le plus acharné, le plus impitoyable persécuteur des protestants et de Port-Royal, le roi ne peut qu'être porté à des actes tyranniques que personne autour de lui n'osera désormais arrêter. Consulté déjà par ce prince sur les scrupules qu'il éprouvait en se voyant forcé de surcharger la France d'impôts, le Tellier a répondu : « Sire, les biens de vos sujets sont à vous en propre; et quand Votre Majesté les prend, elle ne fait que prendre ce qui lui appartient. » Louis XIV lui-même rapporta le lendemain cette réponse de son confesseur aux courtisans qui assistaient à son lever, ajoutant « qu'elle lui avait causé une grande joie et qu'il se trouvait bien soulagé. » On peut juger d'après cela ce que nous devons attendre désormais du caractère de Sa Majesté.

M. de Reims, quoique brouillé avec les jésuites, ne manqua pas de faire visite au père le Tellier, dès qu'il eut remplacé le père de la Chaise, ce prélat ayant pour principe qu'on ne doit jamais manquer d'égards envers

l'homme, quel qu'il soit, qui tient la feuille des bénéfices.

— Mon père, dit l'archevêque au jésuite le Tellier, il me semble que nous sommes cousins.

— Cousins, je ne crois pas ! répondit le confesseur avec sa brusquerie ordinaire.

— J'avais cependant cru apercevoir dans ma généalogie...

— Oh ! vous ne trouverez rien là qui me concerne, mon père était un paysan de la Normandie.

— Il est vrai que je suis originaire de la Champagne.

— Sans doute, poursuivit malignement le jésuite, qui savait que le grand-père de l'archevêque avait été marchand de vin, vous êtes d'un pays où l'on exploite le vin ; moi, je suis d'une contrée à laquelle Dieu ne donna que du cidre : il n'est pas probable qu'une partie de votre antique famille ait quitté la Champagne pour la Normandie ; donc nous ne pouvons pas être parents.

Personne ne commande le respect à le Tellier, pas même les saints : un jour de la semaine dernière, un ecclésiastique, ami des maximes évangéliques, opposait à la doctrine fougueuse du père les écrits de saint Paul et de saint Thomas ; il répondit avec une sorte de colère : « Saint Paul ! « s'il vivait, je le ferais mettre à la Bastille. Quant à saint « Thomas, vous pouvez penser quel cas je fais d'un jacobin quand je m'embarrasse peu d'un apôtre. »

Je reprends la plume qui depuis trois mois avait échappé de ma main. Tout ce qui portait un cœur sensible à Paris n'a pu, durant l'hiver meurtrier dont nous atteignons le terme, avoir une idée étrangère aux calamités dont la pauvre France était accablée... Ah ! que je me suis félicitée d'être riche pour adoucir les maux de ceux qui souffraient ! et que je me suis trouvée heureuse d'être exempte de fanatisme pour répandre des bienfaits sans choix de religion ! Maintenant que les plus grands maux sont passés, essayons d'en retracer le tableau ou plutôt l'esquisse ; qui pourrait se flatter de peindre avec assez d'énergie des malheurs auxquels contribuèrent simultanément le froid

et la famine? Les frimas étaient si pénétrants, qu'au fond des appartements bien clos, bien calfeutrés, derrière des paravents aux feuilles redoublées, et devant une cheminée où pétillait un brasier ardent, les privilégiés de la fortune échappaient à peine à l'haleine glaciale de l'hiver. Hélas! qu'était-ce donc dans le grenier du pauvre, dont le corps presque nu était exposé aux sifflantes atteintes des vents qui se glissaient entre les fentes d'une porte mal jointe, ou sous les tuiles d'un toit, unique rempart de l'infortuné contre les rigueurs de la saison? Là, point de feu pendant le jour; la nuit, point de lit pour oublier du moins au sein du sommeil les souffrances de la journée... Et le pain... il n'y en a plus dans ce triste réduit... on ne sait quand il pourra y en avoir... Le père de ces trois petits enfants, l'époux de cette jeune femme est sorti, malgré la neige épaisse qui ne peut adoucir l'âpreté du froid; le malheureux va solliciter la commisération des valets d'un riche ou la bienfaisante pitié d'un digne pasteur. Mais arrivera-t-il à temps pour avoir part à la grossière bouillie qu'on distribue dans chaque quartier, et que cinquante mille Parisiens affamés se disputent? S'il apporte un peu de ce massif aliment aux êtres si chers à son cœur qui l'attendent en se pressant sous un lambeau de couverture, le malheureux, quoique navré, ne s'arrêtera pas à l'un de ces feux allumés aux portes des hôtels, au milieu des places publiques, au centre des carrefours; sa famille souffre, il ne veut point d'un soulagement qu'elle ne saurait partager.

Tandis que tant de privations étaient recélées sous la tuile des maisons de Paris, d'autres êtres souffrants, poussés par la misère hors de son enceinte, allaient dans la campagne implorer la pitié des paysans aussi pauvres qu'eux, ou la commisération des voyageurs... On trouvait sur toutes les routes des femmes, des enfants, des vieillards grelottants; leurs voix suppliantes vous navraient. Souvent les chevaux des carrosses s'arrêtaient tout court devant des cadavres gisants sur le pavé et roidis par la gelée.

Jamais cependant plus de compassion ne se vit dans toutes les classes de la société qui purent soulager la misère publique : tant qu'elle dura, on ne trouva point de cœurs durs ; et l'exemple partit du trône. Louis XIV envoya toute sa vaisselle à la monnaie, aucun des princes ne garda la sienne, et dès lors il eût été honteux pour les seigneurs de conserver la leur. Il devint aussi honorable de manger avec des cuillers d'étain et des fourchettes de fer, qu'il l'est ordinairement d'avoir des couverts de vermeil. Les diamants de la couronne furent mis en gage ; M^{me} de Maintenon vendit carrosses, chevaux, bijoux, meubles, linge, et finit par engager sa terre. Dans ce superbe salon de Marly, où tant de monceaux d'or furent jadis étalés pour satisfaire la plus vile des passions, les courtisans, les princes, le roi lui-même, durant les longues soirées de l'hiver, goûtaient du pain d'orge, d'avoine, de chènevis, et cherchaient à reconnaître ce qui pouvait le mieux tromper la faim du peuple épuisé. Malgré tant de sollicitude, on ne parvenait pas à arrêter les clameurs du pauvre ; des placards injurieux étaient affichés partout, jusqu'au pied des statues du roi, et chaque matin des valets attentifs en déchiraient qu'on avait apposés pendant la nuit sur les portes mêmes des palais de Sa Majesté. Le Dauphin n'osait plus venir à Paris, tant son cœur avait été pénétré des cris déchirants qu'une multitude affamée avait fait entendre autour de son carrosse lorsqu'il s'était trouvé au milieu d'elle.

Un tel état de choses devait finir par une révolte : c'est le dernier recours des peuples qui souffrent ; ils cherchent la fin de leurs maux dans l'excès du malheur, comme pour en finir avec les calamités en les attirant toutes à la fois sur eux. Dès que le froid fut un peu diminué, les échevins de Paris employèrent trente mille bras à enlever une butte qui se trouvait sur le rempart près de la porte Saint-Denis. Un jour que le pain n'avait pas été distribué aux travailleurs à l'heure accoutumée, ils se mirent à piller la maison du fournisseur ; puis, se répandant en divers quartiers, ils enlevèrent tout ce qu'ils trouvèrent de vivres

chez les boulangers, les pâtisseries, les traiteurs, et se dirigèrent vers l'hôtel de M. d'Argenson qu'ils voulaient, disaient-ils, pendre à la porte de sa maison. On fit, par bonheur, marcher à temps tout ce qui se trouvait à Paris de gardes françaises et de gardes suisses, une compagnie de mousquetaires monta à cheval, mais, malgré cette force assez imposante, la sédition, qui avait commencé à sept heures du matin, ne fut apaisée qu'à deux heures après midi. Plusieurs de ces malheureux, sur lesquels on s'était vu forcé de faire feu, furent victimes de leur mutinerie.

Au froid le plus cuisant succéda tout à coup un dégel si prompt, que les rivières débordèrent en une seule nuit. Au point du jour le pont Rouge avait disparu ; Paris était une île ; on traversait en bateau les cours du Louvre ; chaque rue ressemblait aux canaux de Venise ; et des habitants du rez-de-chaussée sentirent en s'éveillant leurs lits flotter sur trois ou quatre pieds d'eau.

Aux armées, la misère était extrême pendant l'hiver ; les distributions manquaient ; la paye n'était point faite au soldat, ses habits tombaient en lambeaux. Cependant personne ne désertait, car il y avait encore moins de privations sous les drapeaux que dans les foyers. Les années précédentes, on se montrait si rebelle aux levées des milices qu'il fallut souvent conduire les recrues à la chaîne comme des galériens. Cette année, les engagements volontaires abondent ; le roi a plus de soldats qu'il n'en veut, ou du moins plus qu'il n'en peut entretenir. A la fin du mois dernier, M. de Berwick, qui ne savait pas sans doute qu'on était encore plus malheureux à Paris que dans son armée, s'empara d'une voiture d'argent que l'on conduisait au trésor royal. M. Desmarets, outré de cette action, écrivit au maréchal pour se plaindre d'une conduite si peu régulière. Ce général répondit « qu'il serait bien moins « régulier de laisser périr de misère des troupes qui garan-
« tissaient les frontières de l'État ». Le roi ne s'offensa ni de l'action ni de la réponse.

A mesure que les souffrances diminuent, le caractère national reprend son essor ; nous voilà revenus aux épi-

grammes : celle-ci court les rues depuis qu'on a entendu un coup de tonnerre quand il gelait encore :

Mes chers amis, en vérité,
La Providence se rebute...
Notre globe a fait la culbute :
Plus de chaleur pendant l'été ;
Pendant l'hiver la foudre gronde...
Grand Dieu ! tout va-t-il au hasard,
Ou pour gouverner ce bas monde
Auriez-vous quelque Chamillart ?

Au milieu de tant d'afflictions, la cour et la ville eurent à pleurer l'un de leurs plus beaux ornements : le prince de Conti mourut au mois de février. Il n'avait que quarante-cinq ans. Le deuil fut général. François-Louis de Bourbon faisait les délices des courtisans ; il était cher aux armées, adoré de la nation, vénéré du parlement ; les savants, les gens de lettres, les artistes n'eurent jamais un protecteur plus zélé ; personne mieux que lui ne sut apprécier leurs ouvrages. Le prince de Conti possédait un esprit lumineux, un sens droit, un tact exquis. Il était estimé de Bossuet, de Montausier, de Fénélon, et cela suffirait à son éloge ; toutefois je dois ajouter que le grand Condé et l'illustre Luxembourg reconnaissaient en lui ce talent qui les avait rendus fameux à la tête des armées. Mais Louis XIV ne l'environna d'aucune confiance, ne lui accorda aucune faveur digne de son rang : il n'eut point de grande charge à la cour, point de gouvernement ; Sa Majesté ne lui fit pas même le don d'un régiment. Disons tout, M. de Conti ne rampa jamais devant M^{me} de Maintenon.

Les dernières années de la vie de ce prince ne furent pas exemptes de dérèglements scandaleux ; non content de plaire à un sexe qui lui montra peu de rigueurs, il voulut devoir des complaisances à un autre sexe... Les excès auxquels ce dernier goût le fit s'abandonner achevèrent d'user son corps déjà faiblement constitué. C'est à tort cependant qu'on a dit que ce prince était bossu ; il avait seulement les épaules trop hautes et portait la tête un peu

inclinée à gauche. On a répandu le bruit qu'au moment de sa mort M. de Conti allait obtenir un commandement : il était heureux que M^{me} de Maintenon permît enfin à cet homme distingué de consacrer ses talents à la défense de l'État.

Après les malheurs que le sort des armes et les intempéries des saisons réunissaient sur la France, Louis XIV sentit que pour éviter de tomber sous les coups de l'Europe il ne lui restait plus qu'à s'humilier devant elle. Il avait, dès l'année précédente, député des négociateurs auprès de cette république hollandaise, qui, depuis la mort de Guillaume, dirige la coalition. Éconduits ou méprisés, les envoyés du roi avaient vainement essuyé la poussière des banquettes d'antichambre de ces orgueilleux marchands, si petits en 1665, si humbles en 1672. Helvétius et quelques autres étaient revenus tristement à Paris sans avoir même obtenu une simple audience. Le président de Rouillé, moins malheureux, vit à Anvers les magistrats Bruys et Van der Dussen ; ils l'écoutèrent. Mais que devint-il lorsqu'on osa lui déclarer que le roi de France ne pouvait espérer la paix qu'en forçant son petit-fils à descendre du trône d'Espagne ! Quand le président fit parvenir à Versailles cette déplorable nouvelle, le conseil en fut d'autant plus affligé et le roi d'autant plus abattu qu'il paraissait plus difficile d'obtenir par les armes de moins rudes conditions. Une peinture déchirante de la situation du royaume, faite par le duc de Beauvilliers, montra les granges vides, la charrue délaissée faute de bras, les ateliers déserts à défaut d'ouvriers, la France entière ruinée par un demi-siècle de sacrifices, et ses habitants livrés à toutes les horreurs de la famine, pour soutenir une gloire qui n'est plus qu'un fantôme. Le Dauphin et le duc de Bourgogne, profondément touchés, versèrent des larmes... Louis XIV ne put se défendre d'une vive émotion. « Sire, » s'écria le chancelier de Pontchartrain, il faut faire la « paix à quelque prix que ce soit. » Cependant le marquis de Torcy, ministre des affaires étrangères, proposa d'aller

en Hollande partager sans doute les humiliations du président de Rouillé mais tenter du moins d'établir les traités sur des bases plus raisonnables. Ce secrétaire d'État courut donc à la Haye, où le grand pensionnaire Heinsius le reçut avec cette hauteur insultante qu'il avait jadis subie du farouche Louvois. Rebuté par Heinsius, Torcy vit Eugène et Marlborough : tous deux voulaient la guerre ; l'un par vengeance, l'autre par amour de la gloire ; ils consentaient néanmoins à une trêve, « à condition que « Louis XIV s'engagerait à *chasser* Philippe V de l'Espagne dans le délai de deux mois, qu'il céderait à jamais « aux Hollandais dix places fortes en Flandre ; que le roi « restituerait Strasbourg et Brisach ; qu'il renoncerait à la « souveraineté de l'Alsace ; qu'enfin les électeurs de Bavière et de Cologne demanderaient grâce à l'empereur, « et attendraient leur sort futur de sa générosité. » Ne pouvant obtenir, à l'aide des négociations ouvertes, que des conditions inadmissibles, Torcy recourut aux séductions : il offrit secrètement quatre millions au duc de Marlborough, mais la conscience de ce général ne pouvait plus être à ce prix ; le ministre français n'obtint pour réponse qu'un sourire dédaigneux. Le marquis, désespéré, revint à Versailles, et, peu de jours après son départ de la Haye, le président de Rouillé, qu'il y avait laissé, reçut d'Heinsius l'ordre d'en partir dans le délai de vingt-quatre heures. « Puisqu'il faut faire la guerre, s'écria Louis XIV « en apprenant ce nouvel échec diplomatique, j'aime mieux « la faire à mes ennemis qu'à mes enfants ! » et Sa Majesté se prépara à tenter encore la fortune. Ce prince fit alors ce qu'il n'avait jamais fait : il rendit compte à la nation de sa conduite dans les campagnes passées, des propositions faites en son nom aux alliés, des refus hautains qu'il en avait reçus. Tout en déplorant l'obligation où il se trouvait d'imposer à ses peuples de nouveaux sacrifices, il s'efforça d'exciter leur indignation, de ranimer en eux l'honneur affaibli par l'excès du malheur, et chercha même à leur inspirer quelque pitié pour ses propres infortunes. Ce moyen produisit un certain effet sur les cœurs, mais il ne

pouvait rien sur des bourses épuisées. On eut recours cette année comme les précédentes à la création de rentes sur l'hôtel de ville; on augmenta, pour la dixième fois, la finance des charges en titres d'offices: mais ces ressources étaient insuffisantes. Dans le besoin, l'imagination fermente, l'industrie crée et féconde. Après un entretien secret entre le roi et Desmarets, on vit un matin ce dernier conduire à Marly Samuel Bernard, le premier banquier de l'Europe, celui qui faisait le plus gros commerce d'argent. Le contrôleur général désirait, disait-il, travailler avec lui; et ce juif opulent, sans trop savoir ce que le ministre pouvait lui vouloir, s'était prêté à ce désir. A peine Desmarets et Samuel étaient-ils ensemble que le roi survint. Sa Majesté salua le banquier d'une manière tout affable, s'informa avec intérêt de sa famille; puis, comme par réflexion, ajouta: « Vous seriez bien homme à n'avoir « jamais vu Marly, venez le voir à ma promenade. » Samuel Bernard obéit. Le roi marchait toujours à ses côtés, ne parlait qu'à lui, le menait partout, et lui montrait tout dans le plus grand détail. Les courtisans s'étonnèrent d'abord de cette sorte de prostitution de la dignité royale; mais ils ne tardèrent pas de deviner le dessous de cartes, et trouvèrent le moyen ingénieux. En effet Desmarets ne savait plus où trouver de l'argent: tous les engagements pris avec les financiers demeuraient en souffrance; aucun d'eux ne voulait plus ouvrir sa bourse au contrôleur général. Bernard, comme les autres, était sourd aux supplications de cet homme d'État; il refusait toute avance. Mais il y avait au fond du cœur de ce juif une corde sensible que Desmarets venait de découvrir, c'était pour la faire vibrer qu'il amenait Samuel à Marly. « Il a de la vanité, « avait dit le ministre au monarque; que Votre Majesté « le flatte un peu, et nous le tenons. » Louis XIV s'acquitta au mieux de son rôle dans cette comédie d'intrigue; Bernard revint de la promenade enchanté. Desmarets, ne perdant pas une minute, reproduisit la demande tant de fois repoussée, et notre juif ne songea pas même à refuser. « J'aime mieux, dit-il, risquer ma ruine que de

« laisser dans l'embarras un prince qui m'a comblé d'honneurs. » Parlez-moi de la nécessité pour humilier le superbe ; il n'est porte si basse que l'orgueil ne se courbe pour la franchir quand l'intérêt l'appelle au delà.

Ce n'est pas assez que les saisons se soient déchainées contre nous, que la famine nous ait décimés, que l'ennemi soit à nos portes, il faut encore que les dissensions religieuses, plus terribles que tous les fléaux, achèvent de porter le désespoir dans les familles et divisent une nation qui ne pourrait triompher des étrangers prêts à fondre sur ses foyers qu'en se réunissant contre eux. Le génie du mal, sous le froc d'un jésuite, secoue sur la France les torches de la discorde : prêtant une réalité à des fantômes qu'il abhorre, le Tellier crée, pour effrayer la vieillesse de Louis XIV, des légions de jansénistes assiégeant son palais. Si l'on en croit ce forcené, tous les ennemis du monarque sont animés de l'esprit de Port-Royal : Eugène et Marlborough refusent la paix, parce qu'ils sont jansénistes ; Philippe V lutte péniblement contre la fortune, parce que des jansénistes délibèrent dans son conseil ; ce sont aussi des jansénistes, ces financiers qui refusent de prêter de l'argent à l'État ; enfin, lorsqu'on voit toutes les calamités dont le ciel frappe la France, il faut reconnaître que Dieu a voulu punir ce royaume à cause des jansénistes qu'il renferme. Peut-être la punition atteindra-t-elle le roi, qui néglige de les détruire, et déjà le pape lui-même courbe le front sous le joug de l'empereur pour les avoir soufferts dans la chrétienté. Telles sont les chimères atroces dont le nouveau confesseur berce l'imagination affaiblie d'un prince accablé de revers : le prêtre, qui, par mission évangélique, devrait offrir à Louis les secours d'une religion consolatrice, ne s'occupe que d'armer la foi de toutes les rigueurs de l'intolérance, et demande à son pénitent de frapper ses sujets, quand il devrait lui recommander l'amour de tout ce peuple qui s'efforce de soutenir son trône ébranlé. Toutes les prédications, tous les avis, toutes les exhortations du père le Tellier se terminent, comme les

discours de Caton dans le sénat romain, par ces terribles mots : *Il faut détruire Port-Royal*. C'est la Carthage de l'irascible jésuite ; il veut en fouler les ruines ; il veut en voir broyer les débris, et de son souffle brûlant disperser jusqu'à la poussière de cet édifice.

Mais qu'est-ce donc que ce Port-Royal ? Le jansénisme lui-même, qu'est-il ? J'en ai parlé souvent, j'aurais dû peut-être expliquer plus tôt son origine ; mais, en vérité, j'étais honteuse pour la France, pour le monde catholique, de l'importance donnée à cet être moral si fameux, et que les plus grands docteurs n'ont pu encore définir nettement. Jetons cependant un coup d'œil rétrograde sur cette prétendue secte, qui n'eut d'abord de réalité que dans l'esprit de ses ennemis.

Un docteur flamand, nommé *Jansénius*, jaloux d'ergoter, comme tous les docteurs, s'avisa, au commencement du siècle dernier, de composer un livre intitulé *Augustinus*, où l'auteur, après son compatriote *Michel Bay*, crut avoir résumé mieux que lui, la doctrine de saint Augustin sur la grâce, le libre arbitre et la prédestination. Cependant, *Jansénius*, en homme sage, déclara par son testament, qu'il n'était pas exempt de doute, et qu'il soumettait son ouvrage au jugement de la cour de Rome.

Le docteur, devenu évêque d'Ypres, étant mort, ses héritiers, sans attendre la bulle romaine, imprimèrent l'ouvrage ; l'esprit de controverse s'y attacha parce qu'il se cramponne à tout : on disputa sur des phrases, sur des mots, et personne, à coup sûr, ne songea à mettre en cause aucun des principes fondamentaux de la religion. Mais on peut aller fort loin dans la dispute sans s'entendre, et même sans savoir ce qu'on prétend prouver ; on ne querellait pourtant pas pour le seul plaisir de quereller : un jésuite espagnol, nommé *Molina*, avait publié, au xvi^e siècle, un livre intitulé *De la concorde de la grâce et du libre arbitre*, livre tout à fait contraire aux idées de Jansénius. Chacun des deux in-folio fut le rempart derrière lequel se retranchèrent les disputeurs. Les défenseurs de Jansénius prirent le nom de *jansénistes*, ceux de Molina reçu-

rent celui de *molinistes* ; mais ces deux noms, écrits sur les bannières, ne furent que des mots d'ordre, et les ouvrages eux-mêmes que des prétextes : le véritable motif de la division, celui pour lequel chacune des légions se recruta, c'est que les molinistes étaient partisans des jésuites, et que les jansénistes ne l'étaient pas. A cela se réduit toute la question : là naît la rivalité des deux partis ; à cette source vinrent s'envenimer toutes les animosités dont nous sommes témoins.

Le jansénisme, ou plutôt la haine des jésuites, réduite en esprit de corps, fut introduite en France par l'abbé de Saint-Cyran, homme ardent, rempli de science, mais hérissé de diffusion et d'obscurité. Tandis que, sollicité par les disciples d'Ignace, Urbain VIII condamnait *in globo* l'*Augustinus*, la faculté de théologie de Paris se contentait d'en condamner cinq propositions, qu'elle produisit dénaturées. Les jansénistes nièrent que les cinq propositions fussent dans Jansénius, ils crièrent à la mauvaise foi ; soixante docteurs sortis de leurs rangs, appelèrent au parlement comme d'abus. La chambre des vacations ordonna que les parties comparussent ; mais elles ne comparurent point et continuèrent de disputer. Habert combattit contre les jansénistes ; Arnauld, disciple de Saint-Cyran, les défendit avec un talent supérieur et impétueux.

Cependant personne n'était d'accord sur les cinq propositions ; on ignorait même à quelles pages de l'ouvrage le texte en était écrit. Quatre-vingt-huit évêques, sans les connaître, demandèrent au pape de les juger ; onze autres, qui ne les connaissaient pas mieux, écrivirent à Sa Sainteté, pour la prier de s'abstenir. Innocent X, aussi conséquent que les prélats, condamna les cinq propositions, sans même se douter où elles se trouvaient. Enfin Mazarin, qui n'aimait pas les jansénistes, fit adopter la bulle, dont il ignorait plus complètement que personne l'objet précis, que l'Université cherchait encore. Voilà pourtant la base sur laquelle repose une discussion qui dure depuis plus d'un demi-siècle : les cinq propositions condamnées, sont-elles ou ne sont-elles pas dans Jansé-

nus ? Répondez *oui* et vous serez l'ami de Louis XIV, de Maintenon, de le Tellier ; votre fortune sera faite. Mais si le *non* s'échappe de vos lèvres, vous êtes pis qu'un athée, vous méritez infiniment moins d'égards qu'un huguenot, et c'est beaucoup si l'on convient que vous appartenez à l'humanité.

J'ajouterai rapidement qu'en 1654, la Faculté présidée par le chancelier Seguier, et grossie d'une foule de docteurs, religieux mendiants ou non mendiants, chevelus ou tonsus, condamna Arnauld et l'exclut de la Sorbonne. « Voilà qui est bien, dit-il en sortant, la majorité est une belle chose, mais il est plus facile de trouver des moines que des raisons. » La persécution d'Arnauld lui fit un grand nombre de partisans, qui devinrent bientôt ses amis jusqu'au point de vouloir se retirer avec lui du monde, pour vivre dans son intimité et dans celle de Saint-Cyran premier fondateur du jansénisme.

A six lieues de Paris, entre Chevreuse et Versailles, dans une vallée profonde et déserte, entourée de bois épais, existait un couvent de filles, dont la flèche, en s'élevant au-dessus de la feuillée environnante, découvrait seule au voyageur cet asile de la pénitence et de la paix. Cette communauté, bâtie sous Philippe-Auguste, avait reçu le nom de *Port-Royal*, parce que ce monarque, longtemps égaré dans les bois qui couvraient ce vallon, retrouva sa suite au lieu même où s'éleva bientôt l'abbaye. Ce vieil édifice fut abandonné depuis par les religieuses, qui, sous le nom de *Port-Royal des Champs* firent élever un autre bâtiment non loin de celui qu'elles abandonnaient. C'est dans ce dernier que se retirèrent Arnauld, Saint-Cyran et leurs compagnons. Ils restaurèrent la maison en ruine, repeuplèrent les eaux, cultivèrent les jardins. Le jansénisme n'avait été jusqu'alors qu'un vain sujet de disputes, les nouveaux solitaires en firent une morale qui eut ses pratiques, ses lois, et qu'ils jurèrent de professer avec rigidité. On fut à Port-Royal dévot dans l'acception pure du mot, charitable sans calcul, humble avec sincérité. La piété était, dans cette solitude, ardente, mais dépouillée de cette os-

tentation qui fait qu'on prie pour être remarqué. Les reclus avaient pris pour maxime ce passage de saint Augustin : « Parler plus à Dieu pour les hommes que de Dieu devant les hommes. » La vie de Port-Royal était remplie d'austérités : des aliments grossiers, de l'eau pour boisson, un cilice pour vêtement, la terre pour lit. Le plaisir, c'était l'étude ; le délassement, on le trouvait dans les travaux manuels. Malgré des règles si sévères, le nombre des jansénistes augmenta promptement ; des prélats, des militaires, des gens de lettres, des savants se réunirent aux disciples d'Arnauld et de Saint-Cyran. Le célèbre prédicateur Desmarets méditait sous les ombrages de Port-Royal des Champs ses exhortations sublimes contre la vanité des grands. Dufossé y écrivait ses Mémoires sur le règne de Louis XIII. Arnauld, jardinier laborieux le matin, cultivait les fruits qu'il envoyait à la reine Anne d'Autriche ; le soir, de la main qui venait d'abandonner la bêche, il traduisait l'*Histoire des Juifs* et les *Confessions* de saint Augustin. Nicole, dans ses *Essais*, enseignait une morale douce et pure ; dont il puisait l'exemple en lui-même. Ces travaux particuliers étaient souvent interrompus par des compositions générales entreprises dans le but d'agrandir la sphère de l'esprit humain. Saci, dont la rédaction était si prompte, si facile, tenait habituellement la plume ; Tillemont apportait dans ces conférences sa vaste érudition, et Lancelot cet esprit d'analyse si favorable au développement de la science et de la pensée. Pascal, le grand Pascal, avant même qu'il vînt se réunir aux solitaires de Port-Royal, les tenait au courant de toutes les découvertes utiles. Grâce à ses communications ils purent faire, au fond des bois, des expériences sur les connaissances les plus récentes dans l'astronomie, la physique, l'anatomie ; en un mot, ces hommes avides de savoir, se jetèrent dans toutes les routes ouvertes à l'intelligence humaine.

Les religieuses voisines des célèbres reclus louèrent d'abord leur piété ; bientôt elles admirèrent leur sagesse, leur génie ; puis elles leur demandèrent des préceptes, des

avis ; et les religieuses de Port-Royal de Paris imitèrent celles de Port-Royal des Champs. Ce fut pour Arnauld et ses compagnons le signal de nouvelles persécutions. On commença par prescrire aux nonnes des deux couvents de signer ce qu'on appelait alors le *formulaire*, modèle de déclaration dressé par les évêques, et que voici : « Je condamne de cœur et de bouche la doctrine des cinq propositions contenues dans le livre de *Cornélius Jansénius*, laquelle doctrine n'est point celle de saint Augustin que Jansénius a mal expliquée. » Les bonnes sœurs répondirent qu'elles ne pouvaient pas condamner de bouche, encore moins de cœur aucune partie d'un livre écrit en latin et qu'elles n'avaient jamais vu. Les conséquences du refus de ces recluses tombèrent sur les solitaires, qui, à vrai dire, n'y étaient pas étrangers. Le lieutenant civil se rendit à Port-Royal des Champs, d'où il expulsa les jansénistes. Les religieuses allaient subir le même sort lorsqu'un miracle vint à leur secours. Elles conservaient à Port-Royal de Paris une épine de la couronne du Sauveur : or, dans le temps où l'on songeait à fermer la communauté, une nièce de Pascal ayant été guérie subitement d'un mal d'œil par l'attouchement de cette épine, les persécuteurs se prosternèrent, et les nonnes obtinrent grâce malgré leur rébellion. Les jésuites essayèrent bien de soutenir que le miracle advenu sous l'influence des jansénistes ne pouvait être de bon aloi ; mais on n'écouta point les pères incrédules et la foi subsista. Ce miracle, qui sauva les nonnes des deux couvents, ne protégea nullement les solitaires ; au contraire, leurs ennemis, irrités du crédit qu'ils obtenaient dans le ciel, n'en montrèrent que plus d'acharnement. Poursuivis par la cour, par le clergé, où dominait le parti jésuitique, les jansénistes trouvèrent des protecteurs dans la nation : la moitié du royaume se déclara contre les jésuites ; ils voulurent faire des miracles, on se moqua d'eux. Pascal, voyant le public en train de rire aux dépens des enfants de saint Ignace, publia alors ses *Lettres provinciales*, chef-d'œuvre de plaisanterie éloquente qui acheva de couvrir ces pères d'un ridicule amer. Il est souvent dan-

gereux d'avoir raison : les jansénistes triomphaient par les œuvres de l'esprit, mais leurs adversaires ne tardèrent pas de triompher par la force. Cette fois deux cents soldats furent chargés de signifier le formulaire aux religieuses de Port-Royal ; quelques-unes le signèrent, le plus grand nombre le repoussa. Ces bénignes obstinées furent enlevées et dispersées dans d'autres maisons, tandis que plusieurs solitaires étaient envoyés à la Bastille. Saci était du nombre : du fond de son cachot s'échappèrent à flots pressés les torrents de son éloquence vive, facile et persuasive. Arnould, de la retraite où il se cachait, seconda son compagnon. Les esprits s'aigrirent plus que jamais. La persécution excite les grands cœurs ; quatre prêtres jansénistes parurent sur la brèche : Arnould, évêque d'Angers ¹ ; Buzanval, évêque de Beauvais ; Pavillon, évêque d'Alais ; et Caulet, évêque de Pamiers, protestèrent ouvertement contre le formulaire. Alexandre VII nomma un tribunal mitré pour juger ces réfractaires. La rigueur du saint-siège ne se fût peut-être pas bornée à la déposition, lorsque le souverain pontife mourut et fut remplacé par Clément IX qui pacifia tout, au moins pour un temps. Port-Royal sortit une seconde fois de ses ruines : les solitaires, mis en liberté, reprirent la bêche et la serpe ; ils arrachèrent les ronces qui couvraient leur jardin, et détruisirent les orties qui obstruaient le seuil de leur maison. Malheureusement Arnould, Saci, Nicole, le Maître, Herman ne se contentèrent pas de manier les instruments du jardinage ; ils reprirent aussi la plume. La duchesse de Longueville était venue s'établir aux portes de Port-Royal ; elle devint l'âme du jansénisme, et par mépris des jésuites et par haine de la cour. Riche, puissante, habituée à la haute intrigue, cette sœur du grand Condé se montra aussi ardente dans la cause de Port-Royal qu'elle l'avait été dans ses amours. Tant qu'elle vécut, le jansénisme se soutint en corps ; mais après sa mort, arrivée en 1679, les jésuites parvinrent de nouveau à faire persécuter leurs ennemis. Arnould dut

1. C'était le frère du docteur.

s'expatrier. Il se retira dans les Pays-Bas, où, séparé du monde, il se montra jusqu'à son dernier moment, arrivé en 1694, ami de la philosophie, ennemi des jésuites et supérieur à l'infortune.

Le principal athlète du jansénisme avait disparu de la France; les *Lettres provinciales* avaient été brûlées par arrêt du parlement d'Aix; Pascal était mort dès l'année 1662; les jésuites triomphaient. L'occasion leur sembla favorable pour porter le coup de grâce à leurs adversaires; dans ce but, ils firent proposer en 1701 un problème théologique conçu en ces termes : « Peut-on donner les sacrements à « un homme qui aurait signé le formulaire en croyant dans « le fond de son cœur que le pape et même l'Église peut « vent se tromper sur les *faits* ? » Ce problème qu'on appela le *cas de conscience par excellence*, allait chercher l'opinion jusque dans le dernier repli de la pensée; la guerre recommença. Les uns se déclarèrent pour le *fait*, dans une foi humaine, d'autres soutinrent qu'il ne fallait croire qu'au *droit* dans une foi divine. Le pape, encore sollicité de prononcer en 1705 (c'était alors Clément XI), ordonna de croire le *fait* sans explication, surtout sans interprétation. Les sœurs des deux couvents de Port-Royal, toujours destinées à l'initiative d'obéissance aux bulles, signèrent, mais avec une réserve respectueuse qu'elles firent développer dans un mémoire que rédigea un avocat du parlement. Louis XIV, à qui la résistance déplait, sous quelque forme qu'elle se présente, demanda à Sa Sainteté une bulle pour la suppression des monastères dissidents, et leur avocat fut mis à la Bastille. En attendant, l'archevêque de Paris priva les religieuses des sacrements, et bientôt elles furent définitivement dispersées.

Malgré l'irritation que réveilla encore dans les esprits jésuitiques la découverte des écrits d'un père *Quesnel* ami de feu Arnauld, le père de la Chaise était parvenu à endormir enfin l'inimitié de Louis XIV contre le jansénisme; des intérêts d'une autre importance excitaient d'ailleurs ses inquiétudes, et la décroissance rapide de ses grandeurs ne lui laissait guère le temps d'écouter ses scrupules reli-

gieux. Néanmoins le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, qui avait cherché à soutenir le père Quesnel, avait perdu son crédit à la cour, et les choses en étaient là quand le Tellier fut nommé confesseur du roi. J'ai dit ailleurs que ce moine ardent avait osé reprocher en quelque sorte au monarque son indulgence envers les jansénistes ; qu'aux yeux de son illustre pénitent, il avait fait découler de cette cause tous les désastres de la France, et que de nouvelles terreurs mystiques assiégeaient les esprits de ce prince, affaiblis par le malheur et l'humiliation. Enfin, profitant du trouble qu'il est parvenu à faire naître dans l'âme de Sa Majesté, le sombre jésuite a montré Port-Royal des Champs prêt à sortir de ses ruines et à devenir un nouveau centre de rébellion où Marlborough et Eugène entretiendraient de faciles intelligences. Louis XIV, effrayé, a mandé sur-le-champ M. d'Argenson. « Prenez mille pionniers, lui a-t-il dit, courez à Port-Royal des Champs ; « que le couvent des religieuses, l'abbaye, l'église, toutes « les constructions soient démolies de fond en comble : « allez, et que sous dix jours il ne reste pas une pierre dans « ce lieu. » D'Argenson obéit : l'édifice fut détruit, les jardins furent arrachés, les pièces d'eau comblées, les bois abattus et déracinés ; ajouterai-je que sur une recommandation expresse du farouche le Tellier, les tombes souterraines des pieuses filles retentirent sous la pioche sacrilège, les os en furent tirés, et ces débris humains, amoncelés avec un bruit lugubre dans de vils tombereaux, furent transportés loin de la terre à laquelle leur poudre devait se mêler !

Cette horrible exécution, terminée il y a peu de jours, excite au plus haut point l'indignation. La critique n'est pas restée muette dans cette circonstance ; et comme elle fait peser sur les rois toute la responsabilité des actes de leur règne, l'épigramme suivante est tombée à-plomb sur Louis XIV :

Tandis que l'ennemi, par plus d'une action,
Cherche à pénétrer en Champagne,
Louis, que la gloire accompagne

Au sein de la dévotion,
Prend, dans une seule campagne,
Sous le général d'Argenson,
Port-Royal à discrétion.

Henri-Jules de Bourbon, prince de Condé, est mort le 1^{er} avril à l'âge de soixante-six ans, qu'il atteignit dans la déplorable situation morale que j'ai décrite il y a longtemps. Le beau nom de Condé sera porté désormais par *M. le duc* ; à peine si le corps de ce petit prince suffira pour contenir un si grand nom.

Voici une autre branche, une branche moins directe de l'arbre illustre dont le grand Béarnais fut la tige, qui promet de nouveaux rejetons : Dufresny, descendant d'une des nombreuses distractions de Henri IV, vient de se marier. Mais voyez jusqu'où peut aller l'originalité bizarre d'un poète. La blanchisseuse de l'écrivain comique, ouvrière dont le compte avec lui était toujours une pièce sans dénoûment, entra un matin chez ce mauvais payeur pour lui demander de conclure enfin en la payant.

— Te payer ! répondit le poète en s'habillant le plus décemment qu'il pouvait derrière le rideau, voilà qui est bientôt dit, mon enfant ; mais depuis quinze jours le brelan et le pharaon sont traîtres en diable.

— C'est si peu de chose que trente pistoles !...

— Comment, peu de chose, trente pistoles ! je voudrais bien en avoir une seule, moi ; je ressaisirais une veine de lansquenet que j'ai été obligé d'abandonner hier au moment où elle allait devenir bonne.

— Écoutez donc, monsieur, je me marie dans huit jours, il faudra bien d'ici là que vous me trouviez l'argent que vous me devez.

— Ah ! ah ! tu te maries, toi, tu as donc de l'argent ! car si tu ne comptais que sur mes trente pistoles...

— Je pourrais bien compter sur une planche vermoulue... voilà ce que vous voulez dire.

— Non vraiment, ma fille, je te payerai quelque jour. Il peut se faire que tu me trouves l'un de ces matins en

possession de la veine que j'ai manquée hier. Mais, dis donc, trente pistoles ne forment pas une dot.

— Assurément non, monsieur Dufresny ; mais à force de battre le linge, de le frotter, de le repasser, je me suis fait un avoir d'environ deux cents ducats.

— Diable ! ma bonne Jeannette ! c'est avoir frotté, comme tu dis, très fructueusement ! Et qui épouses-tu ?

— Un honnête Normand cocher de son métier, et qui m'a promis de conduire notre ménage aussi sagement qu'il mène la voiture de son maître.

— Un cocher, si donc ! une fille d'ordre, une fille intelligente comme toi... cela ne te convient nullement, tu peux trouver beaucoup mieux.

— Qui voulez-vous que j'épouse, un duc et pair ?

— Il y en a qui ne te valent pas, et qui ne gagneraient pas dans un siècle les deux cents ducats que tu as déjà su amasser toute jeune que tu es... Tiens, Jeannette, veux-tu de moi pour mari ?... Je suis valet de chambre du roi et contrôleur de ses jardins.

— Qu'est-ce que vous me dites donc là, M. Dufresny, vous épouseriez une blanchisseuse ?

— Pourquoi pas, ma bisaïeule était bien jardinière !

— Dame ! je ne dis pas que je vous refuse, répondit en baissant les yeux la pauvre Jeannette, qui venait d'être saisie d'un accès de cette fièvre qu'on appelle vanité... Vous êtes valet de chambre du roi et contrôleur de ses jardins ?

— Oui, mon enfant.

— En cas de malheur, pourriez-vous devenir valet de chambre d'un autre ou bien jardinier ?

— Je ne te promets pas cela ; mais je suis poète.

— Oh ! pour ça, je sais que le métier n'en vaut rien, je blanchis vingt poètes et pas un seul ne me paye... Cependant...

— Tes réflexions sont-elles faites ? Tiens, me voilà tout habillé ; tu me donneras le bras, et nous irons faire afficher nos bans.

— Va comme il est dit, répondit la blanchisseuse en

engageant son bras droit dans l'anse que le poète forma avec le sien.

A quinze jours de là, notre blanchisseuse, devenue petite-fille de Henri IV, *frottait* plus fort que jamais pour regagner ses deux cents pistoles que son mari avait vues s'engloutir dans un coupe-gorge qu'il avait subi à l'hôtel de Nesle. Mais une semaine plus tard, Dufresny rentra avec mille pistoles ; Louis XIV venait de les lui donner malgré sa propre misère, en disant : « qu'il ne fallait pas que Jean-« nette, *sa parente*, mourût de faim, pour avoir épousé
« l'arrière-petit-fils bâtard d'un grand roi. » Ajoutons que Sa Majesté était ce jour-là de fort bonne humeur : ses vaisseaux venant de la mer du Sud apportaient une cargaison d'or, et cette ressource ne pouvait, comme on sait, arriver plus à propos.

Quelques lueurs de succès nous brillent en Espagne, tandis que partout ailleurs le sort des armes nous est constamment contraire : le château d'Alicante, qui se défendait encore, s'est rendu le 17 avril au chevalier d'Asfeld ; le 7 mai, lord Galloway fut battu dans les plaines de Gadina par le marquis du Bay, qui le 1^{er} juin suivant enleva aux Portugais le château d'Alconchel. Ces avantages, dont le retentissement est nul en Italie, n'ont pu dispenser Clément XI, qui voit son Etat envahi par les Impériaux, de reconnaître l'archiduc Charles pour roi d'Espagne. Sa Sainteté s'est excusée de cette reconnaissance auprès de Philippe V, en lui écrivant qu'elle ne donnait point un droit nouveau au prince allemand... Ainsi Charles n'est plus seulement roi des catholiques par la grâce des hérétiques, il l'est aussi par l'investiture apostolique du saint-siège... Le *canon* dérange quelquefois étrangement les *canons*.

Le roi confia secrètement le mois dernier au ministre de la guerre Chamillart, qu'il avait l'intention d'aller en personne reprendre Lille ; Sa Majesté demanda dans cette circonstance le plus profond secret à cet homme d'Etat, qui le lui promit et tint parole. Je ne sais pas au juste par quelle cause la réminiscence guerrière de Sa Majesté est

demeurée sans suite ? mais elle a été révélée, apparemment par ce prince lui-même, à M^{me} de Maintenon. Soudain l'humeur pieuse de la marquise s'est allumée ; elle a juré que Chamillart, pour avoir osé obéir à son maître en taisant ce que ce maître lui avait ordonné de taire, serait renvoyé du ministère, et il l'a été.

— Sire, a dit la souveraine de fait à Sa Majesté, dans les calamités où nous sommes, M. de Chamillart ne peut plus diriger la guerre.

— Mais, madame, je n'ai aucun prétexte pour le renvoyer.

— Non, mais Votre Majesté a un motif réel.

— Et lequel ?

— Son incapacité.

— Oubliez-vous que *Votre Solidité* elle-même me l'a recommandé comme le sujet le plus loyal...

— Alors, sire, cette qualité pouvait suffire, il faut davantage aujourd'hui.

— Vous avez beau dire, je ne prononcerai point la disgrâce d'un homme dont je n'ai nullement à me plaindre.

— Et le salut de l'État, sire ! songez que la religion veut qu'il domine toutes les considérations.

— A la bonne heure ; mais à qui pourrais-je donner la guerre ?

— A un homme appliqué, capable, ferme et habitué aux affaires... à M. Voisin par exemple...

— Ah ! je comprends... cet homme vous agréa, madame.

— J'en conviens, sire ; il a la passion du travail, son sens est droit, son tact exercé, il saura trouver les gens de mérite dont Votre Majesté a si grand besoin, et les mettre à leur place.

— Mais, on le dit faux, hypocrite.

— Propos de jansénistes.

— Dur dans ses relations.

— C'est ce que disent les intrigants qu'il a repoussés.

— Allons, madame, allons, je vois que M. Voisin a la première de toutes les vertus : il vous convient, que M. de Chamillart a le plus grand de tous les vices : il vous

déplaît... Ah ! *quand j'étais roi*, murmura Louis XIV en quittant l'appartement de la marquise, quand j'étais roi cela ne se passait pas ainsi !

Le lendemain Chamillart était disgracié, et Daniel Voisin ministre de la guerre. Ajoutons que tout ce que M^{me} de Maintenon a dit de bien au roi sur ce nouveau secrétaire d'État se trouve juste : c'est un hasard heureux.

Si Louis XIV obéit à sa vieille compagne, le reste de la cour rampe aux pieds de ce prince ; et parmi les plus humbles courtisans il faut citer le marquis d'Antin. Quand on songe à la grande faveur de ce gentilhomme, dont j'ai dit les étourderies de jeunesse, on peut se persuader que pour plaire aux souverains la délicatesse et l'honneur sont absolument superflus : la servilité tient lieu de tout. Le marquis d'Antin est pourvu de la première charge des bâtiments et jardins de la couronne ; il accompagne le roi dans tous ses voyages, toujours prêt à déférer aux moindres désirs que manifeste Sa Majesté, soit pour des additions, soit pour des changements ou des suppressions. Or Louis XIV, lors de ses promenades à son château de Petit-Bourg, près de Fontainebleau, avait exprimé le regret qu'une partie de forêt dérobat un point de vue fort agréable qu'il eût pu, sans cet obstacle, embrasser de son appartement. L'attentif d'Antin se trouvait là quand le roi parlait ainsi ; il prit bonne note de ce que ce prince avait dit. Faire abattre le massif de bois pendant l'absence du maître... Fi ! moyen vulgaire ! cela n'aurait pas produit assez d'effet, et le témoignage de zèle eût passé presque inaperçu. Le marquis s'arrêta à quelque chose de plus éclatant, de plus théâtral : bien fixé sur la date à laquelle Louis XIV doit revenir à Petit-Bourg, l'ingénieux courtisan fait scier tous les arbres près de la racine de manière qu'ils ne tiennent presque plus ; une corde est attachée à chaque pied, et plus de douze cents hommes, les extrémités de ces cordes à la main, sont prêts à exécuter le coup de théâtre médité par d'Antin. Sous un prétexte en l'air, il amène le roi et toute sa cour à une petite distance du bois, ne doutant point que Sa Majesté ne répétât ce qu'elle avait

dit du rideau de verdure importun. Cela ne manqua pas.

— Que ce bois me déplaît ! dit le roi en se retournant vers les princesses.

— Eh bien, sire ! s'écria d'Antin enchanté, Votre Majesté n'a qu'à vouloir, et ces arbres disparaîtront.

— S'il ne tenait qu'à cela, reprit le monarque, je voudrais que ce fût tout à l'heure.

— Vous êtes obéi, sire ! répliqua le marquis rayonnant de joie, qui, à son coup de sifflet d'Opéra, avait vu tomber la forêt tout entière.

— Ah ! sire, s'écria M^{me} la duchesse de Bourgogne, ne demandez jamais nos têtes à M. d'Antin, car il est homme à les faire tomber tout aussi vite à vos pieds.

Le roi rit du bon mot de sa petite-fille ; mais il garda un doux souvenir de l'ingénieuse obéissance du courtisan.

Le roi doit au comte du Bourg, le même qui sauva les débris de l'armée française à Hœchstædt, la conservation de la Haute-Alsace. Le comte de Mercy ayant traversé une partie du canton de Bâle avec sa cavalerie, avait rejoint son infanterie entre Huningue et Brisach, où elle venait de passer le Rhin sur un pont jeté vis-à-vis de Neubourg ; mais le comte du Bourg, détaché par le maréchal d'Harcourt avec six bataillons, quatre cents grenadiers et dix-huit escadrons, attaqua Mercy à Rumersheim, lui tua plus de quatre mille hommes, arrêta son mouvement sur l'Alsace et le força de repasser le Rhin. Le vainqueur de Rumersheim fut créé chevalier de l'ordre, et non pas maréchal de France. Villeroi avait fait bien moins quand on lui donna le bâton de maréchal. Dans le même temps, le général Rebender, qui s'était avancé jusque sous les murs de Briançon, fut attaqué et mis en fuite par M. de Dillon. C'est ainsi que du côté de l'Allemagne et en Savoie, nos troupes arrêtaient les ennemis prêts à pénétrer dans le cœur de la France, tandis que Philippe V, quoique peu secondé maintenant par Louis XIV qui a besoin de toutes ses forces pour la défense de ses propres États, lutte néanmoins avec quelque avantage contre les Allemands,

les Anglais et les Portugais. En Catalogne, le duc de Noailles prit ou tua le 7 août deux régiments sortis de Figuières. Dans les premiers jours de septembre, le même général tailla en pièces dix-huit cents chevaux qui laissèrent enlever leur général.

Mais en Flandre nos destinées sont bien différentes. Villars, que Louis XIV appelle partout où de grands désastres ne peuvent être réparés que par un puissant génie, secondé par une haute réputation et soutenu par une grande confiance, Villars est opposé au prince Eugène et au duc de Marlborough. Boufflers, le vertueux et expérimenté Boufflers, qu'anime avant tout l'amour de son prince et de la patrie, a demandé à servir sous Villars dont il est l'ancien. Dans une âme comme celle de Boufflers, l'orgueil et l'honneur ne sont qu'un seul et même sentiment.

Le comte d'Artagnan avait forcé Vaneton sur la Lys ; quelques autres rencontres où l'avantage nous était resté, semblaient promettre une campagne plus heureuse que l'année précédente, lorsque Villars apprit que le marquis de Surville venait d'ouvrir au duc de Marlborough et au prince Eugène l'importante place de Tournay. Les cœurs généreux peuvent se soumettre, mais ils se rendent rarement aux ennemis. M. de Beauvau, évêque de Tournay, ne se soumit ni ne se rendit. Eugène demandait un *Te Deum* à ce courageux prélat, il refusa de le faire chanter. « Non, monseigneur, dit-il au général autrichien, je sais « prier pour tous, mais je ne rends point d'actions de grâces au Très-Haut pour les malheurs de mon roi. »

Après la prise de Tournay, les alliés passèrent l'Escaut et marchèrent sans perte de temps pour investir Mons. Leurs forces s'élevaient à quatre-vingt mille combattants, qui traînaient à leur suite plus de cent quarante canons. Villars ne réunissait que soixante et dix mille hommes ; il n'avait pas au delà de quatre-vingts pièces d'artillerie. L'armée s'avança cependant pour fermer aux ennemis la route de Mons ; elle les rencontra entre les bois de Blangies et le village de Malplaquet. Les Anglais et les troupes

allemandes soudoyées par l'Angleterre formaient la droite de l'armée commandée par Marlborough ; Eugène, avec ses Autrichiens, était au centre ; les comtes de Tilly et de Nassau, à la tête des Hollandais, se présentaient à la gauche. Du côté des Français, Villars dirigeait la droite ; la gauche devait combattre sous les ordres de Boufflers. L'ardeur de nos troupes était extrême ; vieux et nouveaux soldats montraient cet enthousiasme, cette soif du sang ennemi qui furent tant de fois garants de la victoire. L'armée avait manqué de pain pendant vingt-quatre heures, elle jeta celui qu'on lui distribua au moment du combat ! « Nous « n'avons plus le temps de manger, s'écriaient les plus « nouvelles recrues, il faut combattre, » et l'on courut à l'ennemi. Après quelques heures d'un horrible carnage, la gauche des alliés fut rompue, défaite, poursuivie la baïonnette aux reins. Marlborough, plus heureux à la droite, commençait à combattre avec succès. Villars comptant trop peut-être sur un ravin profond qui protégeait son centre, le dégarnit pour opposer plus de résistance au général anglais. Soudain ce même centre fut impétueusement attaqué par Eugène ; l'obstacle fut franchi, nos troupes cédèrent au nombre. Villars accourait pour rétablir le combat, lorsque, frappé d'un coup de carabine au-dessous du genou, il tomba parmi les mourants qu'il venait venger. On emporta le maréchal blessé... la bataille était perdue. Si le triste avantage d'avoir tué le plus de monde donnait la victoire, elle eût été à la France : trente-deux mille morts s'élevaient en collines sanglantes sur le champ de bataille, et vingt-deux mille étaient Anglais, Allemands, et surtout Hollandais. Mais, à la guerre, comme sur un échiquier, c'est la position des combattants qui fait le succès... le théâtre de la plus hideuse boucherie qu'on eût vue depuis plusieurs siècles devint la conquête d'Eugène et de Marlborough. M. de Boufflers effectua une retraite si bien ordonnée que l'ennemi ne fit pas un seul prisonnier ; il ne recueillit pas un canon. L'armée française prit position entre Valenciennes et le Quesnoi, et Mons, entièrement découverte, ne tarda pas d'être assiégée.

Louis XIV, consolé d'un échec qui ne ressemblait à une défaite que par la perte de quelques toises de terrain, reposait avec orgueil ses regards sur des étendards conquis à Malplaquet ; il énumérait au profit de sa gloire les morts que les ennemis avaient eus dans cette journée. Villars était convaincu que sans sa blessure la bataille eût été gagnée ; il le disait au roi, et ce prince le croyait. Le maréchal fut appelé aux honneurs de la pairie. Au sein d'une glorieuse carrière, la vanité est une faiblesse ; dans la mauvaise fortune, c'est un ridicule : et Villars se l'est donné. Retenu chez lui par sa blessure, il recevait les courtisans avec le ton d'une haute protection ; il tenait littéralement sa cour. Le lit de repos du haut duquel ce général laissait tomber quelques sourires sur la foule visitante ressemblait à un trône oriental. Cette conduite peignait bien le caractère de Villars. En effet, doué d'une figure distinguée et d'un air avantageux, il laisse lire sur son front toute sa fierté. Fanfaron presque autant que brave, le maréchal sait mieux que personne se prévaloir de sa part dans un succès et s'emparer du reste. Villars a tout ce qu'il faut pour commander la confiance à des Français : art de se faire valoir, courage, gaieté, dehors brillants ; son humeur est un composé des qualités qui échauffent, séduisent et conquièrent l'imagination. Lorsque ce gentilhomme entra dans le monde, sa mère lui dit : « Parlez toujours de vous « au roi, et jamais des autres. » Il a complètement obéi à cette recommandation. Mais si l'on peut, dans le système de M^{me} de Villars, se dispenser de parler en faveur d'autrui, on doit, d'après les préceptes généralement reçus, ne pas parler contre ; et c'est précisément ce que Villars voulait faire, en insérant dans ses lettres de pairie que sans sa blessure la bataille de Malplaquet était gagnée. Boufflers, justement choqué d'une telle phrase, qui, eût-elle exprimé un fait aussi vrai qu'il était douteux, eût encore été une insulte, Boufflers réclama à la cour, au parlement, devant le public, et demanda au parlement et aux pairs réunis qu'ils s'opposassent aux lettres de Villars. Cette réclamation de la part d'un homme estimé

de toute la France, et pour lui-même, fit faire de sages réflexions à M. de Villars, il envoya les lettres à son collègue avec invitation de rayer tout ce qui lui déplairait. Le maréchal usa de l'autorisation, et l'on ne parla plus de cette affaire, dont les détails s'alliaient assez mal avec la nouvelle de la prise de Mons qui ouvrit ses portes aux ennemis le 20 octobre.

Nous avons à Paris une nouveauté littéraire qui a fait beaucoup de bruit dans le monde, même avant d'être publique : c'est la comédie de *Turcaret* par Lesage. Cette pièce, tissée d'un bout à l'autre de satires sanglantes contre les financiers, a éprouvé les plus grands obstacles, suscités par la classe qu'elle attaque. Une cabale de riches est toujours redoutable ; *Turcaret* courait le risque de ne pas être représenté, lorsque M^{me} la duchesse de Bouillon, présidente inamovible du bureau des beaux esprits parisiens, offrit sa protection à Lesage et lui demanda lecture de son ouvrage. Le jour pris, notre poète comique supplia sa protectrice future de vouloir bien l'entendre avant midi, ne pouvant pas lire après dîner. La nièce de Mazarin accéda à cette prière. Les poètes sont distraits : l'auteur de *Turcaret* avait oublié que, le jour même du rendez-vous, on devait juger un procès duquel dépendait presque tout son avoir, et qu'il eut même le malheur de perdre. Il ne se rappela cette circonstance qu'au moment d'aller à l'audience ; il n'était plus temps de contremander la lecture. Presque aussi troublé par l'attente d'une heure au moins qu'il avait fait subir involontairement à une grande dame que par l'idée de sa ruine prononcée au palais, Lesage, débouté et condamné, court à l'hôtel de Bouillon et trouve la duchesse ainsi que sa compagnie de fort mauvaise humeur. Il est vrai que voler aux plus grands seigneurs de la cour quelques-uns de ces précieux instants dont ils ne savent que faire, quand par hasard ils ne les emploient pas mal, c'était un crime capital de la part d'un misérable vilain.

— Pardon, madame la duchesse, mille fois pardon, s'écria

Lesage en essuyant la sueur qui dégouttait de son visage. J'étais devant des juges qui viennent de me ruiner... Jusqu'au dernier moment, mon avocat a eu besoin de renseignements, et je pouvais seul les lui donner... Moi-même je n'ai pu m'interdire la satisfaction, que je croyais moins triste, d'entendre prononcer l'arrêt... Voilà, madame la duchesse, la cause d'un retard que je vous supplie de me pardonner.

— Rien ne peut, monsieur, vous justifier d'avoir fait attendre une compagnie illustre.

— Je ne demande point, madame, qu'on reçoive mes raisons à titre de justification, mais à titre d'excuse.

— Cela n'est pas possible, reprit sèchement la fière dame, après nous avoir fait perdre impertinemment plus d'une heure.

— Je vais, madame, vous la faire gagner d'une manière très pertinente en ne vous lisant point ma pièce. A ces mots, Lesage remit son manuscrit dans sa poche et disparut.

Presque toute la société courut après le poète fugitif ; ce fut en vain, il ne voulut point revenir : « Non, non, » répondit-il aux instances qu'on lui faisait ; dites à « M^{me} la duchesse que je suis son très humble serviteur, » mais qu'elle vend sa protection trop cher. *Turcaret* « tâchera de faire son chemin sans elle. »

En effet, *Monseigneur*, qui avait à se plaindre des financiers dont aucun n'avait voulu lui prêter de l'argent, protégea chaudement la pièce de Lesage. Elle fut représentée au commencement de l'hiver dernier, et obtint le plus grand succès ; mais les comédiens ayant été forcés de fermer leur théâtre à cause de la rigueur excessive du froid, les représentations de *Turcaret*, comme toutes les autres, furent interrompues. La gent financière profita de cette interruption pour solliciter auprès du lieutenant de police l'interdiction absolue de l'ouvrage. Les réclamants fondaient en apparence leur requête sur les mauvaises mœurs que la comédie nouvelle reproduisait : cette allégation ne manquait pas de vérité ; mais personne moins

que l'immoral d'Argenson n'était propre à l'apprécier. Les traitants, voyant le peu de succès de leurs scrupules, avouèrent qu'il y avait une ressemblance désespérante entre les personnages de *Turcaret* et messieurs tels et tels. Ce moyen a réussi quelques mois : mais enfin le Dauphin ayant enjoint aux comédiens de reprendre la pièce, on la joue tous les jours ; et le peuple, qui meurt de faim, se réjouit deux heures dans la soirée aux dépens des financiers gorgés de richesses, lesquels se moquent des rieurs toute la journée.

Au reste, la misère publique n'attriste pas plus la plupart de ceux qui en sont atteints, que les traitants, à qui elle est due en grande partie. Le public de Paris, comme les personnages de l'Opéra, chante sa douleur, ses chagrins, sa détresse, et l'on verra bientôt ces chanteurs intrépides

Se désespérer en bécarre
Et rendre l'âme en la mi la.

Voici le couplet qui court les rues sur les nombreux engagements financiers que Louis XIV ne saurait remplir :

Cette fameuse banqueroute
Que fait Louis dans sa déroute,
Remplit bien la barque à Caron ;
Il est si gueux, dans son vieux âge,
Qu'on craint que la veuve Scarron
N'ait fait un mauvais mariage.

La France perdit cette année un homme de lettres estimable, un académicien consciencieux : Thomas Corneille est mort. Jamais il ne put aborder la sphère élevée que marqua son frère, et où personne ne plana au-dessus de ce grand génie. Thomas fut un esprit médiocre, mais un savant distingué, un critique judicieux. Il travaillait de sa plume comme un maçon de sa truelle, ou bien un bûcheron de sa hache, c'est-à-dire en vrai mercenaire à la tâche. C'est peut-être pour cela qu'il ne laisse aucun ouvrage supérieur ;

l'imagination ne crée point à l'heure. Corneille le cadet avait de la modestie, de la sensibilité, qualités dont il est aisé de reconnaître l'expression sur son visage calme où brillaient des couleurs fortement prononcées annonçant une bonne santé et révélant l'absence de l'envie. Thomas Corneille travailla durant de longues années au *Mercur* du sieur Visé, dont il était le plus estimable collaborateur. La science de cet académicien avait une grande étendue : littérature, politique, grammaire, législation, tout était jugé par lui avec sagacité, mais peut-être avec un peu trop d'indulgence.

Tandis qu'on enterrait à Paris cet homme de bien, mort pauvre comme presque tous ses pareils, l'abbé de Vatteville finissait en Franche-Comté une vie souillée de vices et de crimes qui ne le privèrent ni des grâces du saint-siège ni de la faveur de Louis XIV. Voici le précis rapide de la carrière de cet abbé : Vatteville était chartreux, lorsque, jeune encore et dominé par d'ardentes passions, il se disposait, pendant une belle nuit d'été, à fuir son couvent. Le père supérieur saisit le moine déserteur au moment où il va franchir la muraille ; il se retourne, brûle la cervelle à l'opposant et disparaît. Arrivé le lendemain au soir dans une auberge où il ne trouve pour toutes provisions que deux énormes poulardes, Vatteville exige que l'hôte les lui serve toutes deux. Un voyageur survenant et affamé représente au vorace religieux que deux poulardes sont trop pour un seul homme, surtout quand un autre homme n'a rien à manger. Le voyageur, après avoir représenté, veut se mettre à exiger ; Vatteville tue encore celui-là, se sauve, s'embarque et arrive en Turquie. Ce chartreux défroqué était un drôle ambitieux, adroit, capable, entreprenant. Moyennant la soustraction d'une bagatelle, le voilà mahométan ; il devient pacha, commande en Morée les Turcs armés contre Venise, les fait triompher d'abord, les trahit ensuite d'après les instigations de la cour de Rome, dépose le turban, reprend la calotte, accourt aux pieds du saint-siège, et est fait blanc comme neige après deux meurtres et une apostas-

sie. Le pape rend de plus l'abbé de Vatteville apte à posséder tous les bénéfices, parce qu'il n'en coûtait pas davantage à Sa Sainteté. Le chartreux devenu Turc, puis général, puis pacha, puis ami du vicaire de Jésus-Christ, vint s'établir dans la Franche-Comté qui n'appartenait point encore à la France. Comme il n'avait pas quitté la Turquie sans en emporter pour douze ou quinze millions de diamants qu'il était légitime de voler à des infidèles, l'aventurier redevenu abbé se lia d'intrigues avec la cour de France, et favorisa de tout son pouvoir à Louis XIV la conquête du pays franc-comtois, ainsi que je l'ai dit ailleurs. On ne peut se dispenser de reconnaître les services loyaux, surtout quand le serviteur a des précédents recommandables : le roi nomma Vatteville à l'archevêché de Besançon. Mais le pape, s'avisant un peu tard de scrupules apostoliques, refusa la bulle d'investiture. Le prélat manqué se consola de cet échec en vivant au large : meute, chevaux magnifiques, superbes équipages, table succulente, cave admirablement choisie, maîtresses charmantes, l'abbé eut tout; il trancha du souverain, se moqua des intendants, marcha de pair avec les maréchaux de France gouverneurs, traita avec hauteur les pauvres gentilshommes, injuria les bourgeois, battit les paysans, et se plut surtout à narguer les chartreux ses anciens frères. La cour trouva cela pour le mieux, et, quand Vatteville venait à Versailles, Louis XIV le recevait toujours avec une grande distinction. Sages de la terre, pâlissez donc sur les préceptes de la vertu !

CHAPITRE XL

1710

Massillon accusé de galanterie. — Amour platonique s'il en fut jamais. — Naissance du duc d'Anjou. — Le couple Ventadour. — Scène domestique à Versailles. — Faveur extorquée pour la

descendance du duc du Maine. — Mort de *monsieur le duc*. — Congrès de Gertruidenberg. — M^{me} la duchesse de Bourgogne à vingt-quatre ans. — Ses traits, ses mœurs. — Distractions données au roi par cette princesse. — Arlequinades de Son Altesse. — La princesse d'Harcourt avec des pétards sous sa jupe. — Le roi soupçonné d'une dernière velléité amoureuse. — La duchesse de Noailles en serait l'objet. — Mort de la duchesse de la Vallière. — Le cardinal de Bouillon s'expatrie. — Il est condamné par le parlement. — Le duc de Fronsac, depuis Richelieu, est présenté à la cour. — Il tourne toutes les têtes. — L'habit de belle-mère. — Nouveaux échecs de Philippe V. — Établissement de l'impôt du dixième. — Débarquement des ennemis à Cette. — Le bréviaire à six livres par mois. — Continuation des bontés de M^{me} de Bourgogne pour Fronsac. — On marie le petit duc. — Sa conduite avec sa femme. — Les ennemis chassés de Cette. — Vendôme en Espagne. — Ce que peut le nom seul d'un grand homme. — Terreur qu'inspirent les jésuites à un curé. — L'ennui d'une courtisane est la cause première de l'affermissement du trône de Philippe V. — Bataille de Villia-Viciosa. — Le lit de la victoire. — Le duc de Berry ; son portrait. — M^{lle} d'Orléans ; son portrait. — Éducation de cette princesse. — Le duc de Berry épouse M^{lle} d'Orléans. — Première nuit des noces orageuse. — *Le curieux impertinent*, première pièce de Destouches. — Mort du poète Regnard. — Fléchier succombe à une assez longue maladie.

Massillon a réussi à Paris comme en province, et à Versailles comme à Paris. Ses oraisons remplies tout à la fois de charme et de piété, d'agrément et de solidité, de philosophie et de morale évangélique, séduisent en édifiant ; aussi Louis XIV y prit-il souvent avec plaisir *cette part de sermon qu'il n'aime pas qu'on lui fasse*. Mais l'éloquence fleurie d'un prédicateur ne peut émaner que d'une imagination un peu mondaine ; et qui se livre au commerce du monde ne saurait tarder d'en contracter les faiblesses. Il paraît que Massillon n'a pas toujours su s'en défendre ; le roi a été informé de quelques galanteries attribuées à cet orateur sacré ; et comme notre maître veut que les ministres d'en haut ne soient pas sensibles à la grâce terrestre, il a fait interdire Versailles au digne émule de Bossuet et de Bourdaloue. Il faut convenir que la dernière passion de Massillon était toute candide : amoureux à la manière des

platoniciens de M^{me} de Simiane, petite-fille de la feue marquise de Sévigné, il allait tous les soirs lire à cette jeune femme, qui aime beaucoup le style soigné, son livre des *Synodes* qu'il composa, dit-on, pour elle... Et qu'on n'aille pas croire que ces lectures du soir se fissent à des heures indues, loin de là : comme il fallait que l'éloquent écrivain fût rentré avant neuf heures à Saint-Magloire, M^{me} de Simiane avait la complaisance de souper à sept ! afin de pouvoir alimenter le corps de celui qui venait de nourrir délicieusement son esprit. Où donc est le scandale ? En vérité, le roi, qui en souffrit tant à feu l'archevêque de Harlay, aurait dû pardonner à Massillon un passe-temps si voisin de l'innocence.

Et voyez ce que c'est que la prévention : Louis XIV a disgracié un prédicateur illustre pour quelques distractions destinées à fleurir son éloquence, lorsque ce monarque vient d'attacher étroitement à la cour une dame qui eut bien plus de distractions encore et n'en est pas plus éloquente. En effet, à peine le canon avait-il annoncé à la capitale l'heureuse naissance du duc d'Anjou, dont la duchesse de Bourgogne accoucha le 15 février, que M^{me} de Ventadour était nommée gouvernante du jeune prince. Elle fut dame d'honneur des deux femmes de feu *Monsieur*, et jamais ce titre ne fut plus violemment détourné de son acception que lorsqu'on le lui donna. M. de Ventadour était, il faut en convenir, d'une laideur repoussante : « Ah ! madame, disait un jour l'abbé de la Victoire « à celle qui venait d'épouser ce magot, il n'y a pas d'apparence que vous refusiez à d'autres ce que vous accordez à votre mari. » M^{me} de Ventadour n'en convint pas sur-le-champ, mais elle prouva bientôt à l'abbé qu'il avait eu raison, et elle le prouva ensuite à tout venant... Telle est la gouvernante du duc d'Anjou. Le couple Ventadour avait été du reste admirablement assorti ; le duc n'était pas seulement débauché, il excellait encore dans cette espèce de subtilités que j'appellerais escroqueries si je ne parlais ici d'un grand seigneur. Un soir que, dans une maison de débauche, le duc avait gagné mille écus

à un provincial avec des cartes préparées, le perdant, ou plutôt la victime, porta plainte et obtint décret de prise de corps contre la maîtresse du logis... Cette femme pressa alors M. de Ventadour de rendre l'argent, lui faisant la menace de tout déclarer... Il s'exécuta, mais avec un insigne regret d'être obligé de restituer ce qu'il avait gagné si loyalement.

On vit dernièrement à la cour l'événement le plus singulier peut-être qui s'y soit passé sous le règne de Louis XIV. Ce prince avait résolu depuis longtemps d'accorder aux enfants de M. le duc du Maine les honneurs, droits et prérogatives dont jouit ce légitimé ; mais la déclaration d'une telle mesure était délicate, Sa Majesté ne savait comment s'y prendre pour la faire : tant le pouvoir suprême lui-même est embarrassé et honteux lorsqu'il s'agit de déroger aux bienséances publiques. Enfin, un soir que le roi était dans son cabinet avec M^{me} de Maintenon et toute la famille royale, légitime et légitimée, il se leva, toussa quatre ou cinq fois, et portant ses yeux sur l'assemblée, sans regarder aucun des auditeurs, Sa Majesté prononça ces mots qui ne s'adressaient à personne : « J'ai réglé que désormais les enfants de M. le
« duc du Maine auront, comme étant mes petits-fils, le
« même rang, les mêmes honneurs, les mêmes traitements
« dont jouit ce seigneur, et j'ordonne que mention de
« cette disposition soit faite sur le registre du grand
« maître des cérémonies. »

Un morne silence ayant accueilli cette déclaration, Louis XIV, la rougeur sur le front, s'enfonça dans le cabinet le plus éloigné de son appartement et il fit appeler *Monseigneur* avec le duc de Bourgogne. Là, pour la première fois de sa vie, ce monarque si fier, ce père si absolu, humilia tant d'orgueil devant son fils et son petit-fils. « Princes, leur dit-il d'une voix chevro-
« tante, vous devez l'un et l'autre régner après moi ;
« agréez, je vous prie, le rang que je donne aux enfants
« du duc du Maine : vieux comme je suis, et ne pouvant

« tarder de subir la loi commune, j'ai besoin d'entendre
« de votre bouche l'assurance que vous protégerez ces
« enfants par amitié pour ma mémoire. » Le Dauphin et
son fils, pénétrés d'attendrissement, mais frappés de surprise, ne répondirent pas un mot à cette sorte de supplication. Le roi, qui voulait cependant les faire expliquer, fit alors entrer le duc du Maine ; puis, s'appuyant de toute sa force sur ses épaules pour le faire courber devant les héritiers du trône, Sa Majesté répéta à peu près ce qu'elle avait dit avant l'entrée du bâtard, avec cette addition qu'elle sollicita, les larmes aux yeux, la promesse de *Monseigneur* et de M. de Bourgogne qu'ils satisferaient au vœu si piteusement exprimé. En ce moment les deux princes se regardèrent comme pour se demander si la scène à laquelle ils assistaient était un songe ou une réalité. Il fallut bien en définitive balbutier une manière de réponse, le Dauphin s'en chargea ; mais elle fut si alambiquée, si obscure, si évasive, que le roi n'y comprit rien, quoiqu'il eût l'air de prendre ce galimatias pour une promesse. Enfin, appliquant une main derrière la tête du Dauphin, et l'autre derrière celle de M. le duc du Maine, il fit cogner les nez de ces deux princes. Le même frottement s'opéra entre le visage du bâtard et la figure du petit-fils de France : cela passa pour un embrassement, et l'on rejoignit la compagnie sans que Louis XIV sût à quoi s'en tenir. Sa Majesté voulant à toute force avoir un assentiment de sa famille, dit en termes très précis qu'elle désirait que chacun félicitât le duc du Maine ; alors tout ce qui n'avait pas assisté à la conférence de l'arrière-cabinet complimenta ce fils naturel qui reçut les félicitations d'un air aussi embarrassé que celui avec lequel on les lui adressait. Les jours suivants une foule de courtisans se présentèrent chez le duc avec un visage allongé, une espèce de contenance d'amende honorable ; ce ton choqua le complimenté plus que la démarche ne le flatta, il finit même par défendre sa porte aux féliciteurs par corvée.

On ne tarda pas à connaître le fond de la pensée des

princes et princesses sur cette ridicule affaire. Peu de jours après la scène des cabinets, M^{me} de Maintenon ayant voulu en causer avec le Dauphin, Son Altesse, dès les premiers mots, lui dit avec véhémence :

— Qui peut avoir été assez osé pour donner un tel conseil au roi ?

— Et si cette idée venait du propre mouvement de Sa Majesté ? répondit la marquise.

— Mon père est donc assez malheureux pour n'avoir pas un ami qui lui ait représenté l'inconséquence d'une semblable décision ?

— L'inconséquence ! le mot est fort, monseigneur.

— Je le maintiens pourtant, madame. N'ai-je pas deux fils, ne puis-je pas me remarier, et les autres princes du sang n'ont-ils pas des enfants !... Allez, allez, c'est vouloir aussi rendre la France trop malheureuse que de l'assujettir à respecter, comme issus d'un sang royal, des princes nés du vice, et qui ne doivent leur illustration qu'à l'ambition ou à l'intrigue de leurs protecteurs. A ces mots *Monseigneur* s'éloigna sans vouloir entendre la réponse que M^{me} de Maintenon essaya de lui faire.

Le duc et la duchesse de Bourgogne ne comprimèrent pas davantage leur mécontentement ; ils dirent hautement à leur cour que le rang des légitimés ne serait point maintenu quand ils régneraient. A l'exception de quelques courtisans archi-serviles taillés sur le patron de Dangeau, toute la cour murmura des égards qu'on lui imposait pour ces princes de contrebande : ce fut une improbation générale. Mais comme les rois, par le privilège de leur rang, ne voient que ce qui les charme, n'entendent que ce qui les flatte, le duc du Maine et M^{me} de Maintenon persuadèrent à Sa Majesté que la France était enchantée d'une disposition qu'elle condamnait, et le prince légitimé resta en possession pour sa descendance d'une grâce véritablement extorquée.

Je ne dirai pas que la cour pleure la perte de *M. le duc*, décédé le 3 mars : ce malheureux prince n'avait pas

un seul ami dans le monde ; sa vie était considérée comme une calamité publique, sa mort est accueillie comme une grâce d'en haut. Je voudrais n'avoir pas à ajouter que *madame la duchesse* répondit par un sourire au dernier soupir de son mari. Louis de Bourbon laisse un fils dont la légitimité pourrait être violemment soupçonnée si l'hymen ne recouvrait pas de son vaste manteau toutes les œuvres de paternité advenues sous ses lois. C'est le dernier rejeton de cette tige devenue doublement illustre par son rang et la gloire du grand Condé ; l'arrière-petit-fils du héros jouira de sa renommée devant une génération nouvelle : ce bon public, sa vue est trop courte pour découvrir la fraude qui soude trop souvent, hélas ! les nouvelles branches des généalogies sur les anciennes.

Après de longues et humiliantes sollicitations de la part du roi, un congrès vient de s'ouvrir pour la paix : le maréchal d'Uxelles et l'abbé de Polignac doivent y soutenir les intérêts de la France et disputer, s'il se peut, quelques parcelles de sa dignité au fier républicain Heinsius, grand pensionnaire des Provinces-Unies. Les ambassadeurs de Louis le Grand traitent obscurément près de Gertruidenberg, dans un petit yacht où les députés de la coalition viennent entendre leurs offres et les reportent à Heinsius, au prince Eugène, au duc de Marlborough et au comte de Zinzindorff. Il est à remarquer que ces divers personnages n'ont pas daigné se mettre en rapport direct avec les envoyés français, auxquels il n'a pas même été permis de sortir du bateau où leur corps doit nécessairement se courber, comme la politique de leur maître.

Toutes les propositions de nos ambassadeurs, si elles laissaient entrevoir quelques traces de la grandeur de Louis XIV, ont été reçues avec mépris. Loin de se relâcher des prétentions communiquées au président Rouillé et au marquis de Torcy, les alliés y ont ajouté des conditions plus dures encore. Poussés à la dernière réserve de leur mission, MM. d'Uxelles et de Polignac avaient été jusqu'à offrir, au nom du roi, de l'argent pour aider

la coalition à détrôner Philippe V. « Non, répondit le « grand pensionnaire, il faut que Louis XIV seul et par « la force de ses armes précipite son petit-fils du trône où « il l'a placé. » Peu satisfaits de cette clause affreuse, les alliés osèrent y joindre un doute insultant sur la bonne foi du roi de France, doute malheureusement autorisé par la conduite que ce prince a tenue dans les affaires de la succession d'Espagne : ils demandèrent que les états généraux du royaume fussent convoqués afin de garantir les traités que Louis XIV signerait. Reconnaissant que toutes les conditions qu'on nous imposait étaient dictées par la réciprocité du mépris que le roi montra autrefois pour le prince Eugène, et par la vieille vengeance qui fermente dans le cœur ulcéré d'Heinsius, si maltraité jadis à la cour de France, nos ambassadeurs cessèrent de communiquer, les négociations n'ayant d'ailleurs nullement arrêté la marche des ennemis, qui, pendant qu'on traitait à Gertruidenberg, assiégeaient Douai, Béthune, Aire, Saint-Venant, et parlaient de pousser des partis jusqu'à Versailles, où, disaient-ils, les chevaux de leurs housards s'abreuveraient dans ces magnifiques bassins de marbre que l'or hollandais contribua à cimenter... La guerre continuera.

Louis XIV se laisse quelquefois étourdir sur tant de malheur et de dégradation par les gentillesses poussées jusqu'à la plus entière liberté que la duchesse de Bourgogne invente et renouvelle chaque jour, M^{me} de Maintenon aidant, pour amuser le monarque. Cette princesse peut, à tout prendre, exercer un certain empire, grâce à sa vivacité, grâce à la gentillesse de sa figure qui pourrait presque s'appeler de la beauté si Son Altesse n'avait pas de si grosses lèvres, et si elle n'eût pas fait évanouir par trop d'émotions puissantes la fraîcheur primitive de son teint. M^{me} de Bourgogne déteste les longues toilettes ; aussi le plus grand désordre règne-t-il habituellement dans la sienne, sa pétulance ne laissant jamais à ses femmes le temps de l'achever. Ce n'est là qu'un désordre piquant dont les hommes sont assez amateurs ; mais la duchesse le porte quelquefois jusqu'à paraître dans le monde avec

les marques d'une extrême malpropreté, et cela passe l'abandon d'un négligé séduisant. Dès longtemps la fille du duc de Savoie a, comme on dit, jeté son bonnet par dessus les moulins : outre que M. de Maulevrier, envoyé en Espagne pour avoir voulu faire sa cour en Roland furieux, et M. de Nangis, jugé digne des invalides, ont eu des successeurs, la princesse a, selon la chronique scandaleuse, un sérail de jeunes dames ; et des gens bien informés, à ce qu'ils assurent, affirment qu'elle ne passe jamais de plus heureuses nuits que celles où elle partage le lit de la reine Maintenon, qu'elle dit elle-même pourvue à soixante et quinze ans des plus heureux privilèges de nature. Que penser du bruit des courses nocturnes de Marly en l'absence du roi, Bacchanales nouvelles dont les jardins de cette résidence seraient le théâtre et une foule de jeunes gens les acteurs ? L'écho de ces lieux est discret ; les initiés ne doivent pas l'être moins. Croyons donc que la renommée de ces parties scandaleuses est calomniatrice ; mais ajoutons, par respect pour la vérité, qu'elle a mille voix. Parmi les détails qu'on publie, je dois citer une singularité qui m'a paru rare : à s'en rapporter aux dires du jour, le plus grand plaisir de M^{me} de Bourgogne serait de se faire traîner par les pieds ; voilà, il faut en convenir, un étrange délasement pour une princesse. Revenons aux soins que celle-ci met en usage afin de charmer la mélancolie du roi.

Plus Louis XIV se montre soucieux, plus les drôleries de la duchesse sont folles, libres, emportées. Tantôt elle saute devant lui comme un jeune faon ; tantôt elle s'assied familièrement sur ses genoux, l'embrasse, puis lui tire la peau des joues, les oreilles et le nez. Dans les grandes occasions, c'est-à-dire quand le rire se montre rebelle, la princesse saisit d'un doigt délicat l'énorme perruque de Sa Majesté, s'en affuble lestement, et se met à frotter avec la main la tête chauve du grand roi. « Arlequin n'est pas mort », dit alors ce prince en riant de manière à faire bondir son ventre et M^{me} de Bourgogne. Quand ces arlequinades sont épuisées et qu'il reste encore une partie de

temps où l'ennui pourrait naître, Marie Adélaïde, passant à un autre genre de récréation, plaisante sur tout ce qui lui vient à l'idée ; les personnes les plus respectables, les affaires les plus graves, les nouvelles les plus désastreuses sont pour elle une mine de bons mots, de saillies piquantes, de réflexions bizarrement gaies. Si le courrier du roi lui est remis lorsqu'il se trouve avec sa petite-fille, elle décachète sans façon ses dépêches, les lui lit, en altère le sens pour égayer le grand-papa, et finit toujours par l'amuser, en substituant des nouvelles baroques ou extravagantes aux avis quelquefois affligeants que les lettres renferment.

On doit penser que la duchesse de Bourgogne, qui vit dans une telle familiarité avec le roi, ne se pique pas de réserve envers les autres personnes de la cour. Il y en a dans le nombre qui lui rendent, non pas liberté pour liberté, mais franchise extrême pour licence : telle est la princesse d'Harcourt, vieille femme qui par son âge et son rang a conquis cet affranchissement de contrainte auquel peu de courtisans oseraient aspirer. Le mois passé, à l'une des soirées de la duchesse de Bourgogne, tous les assistants étant disposés à rire, Son Altesse proposa d'attacher adroitement des pétards sous la jupe de M^{me} d'Harcourt, de coudre une de ses manches à celle du duc de Berry, et de fixer sa robe à son tabouret. Tout cela ayant été fait avec dextérité, un page mit le feu à l'artifice, qui heureusement n'était pas assez fort pour ajouter aux ruines des lieux près desquels il éclata. La douairière, cependant fort effrayée, se lève, et, voulant s'élancer hors de l'appartement, entraîne avec elle un prince et un tabouret, tandis que le feu de sa jupe est encore excité par le mouvement du foyer qui le porte. Enfin, la princesse enflammée parvient dans la salle des gardes où des mains empressées éteignent l'incendie de ses habits, pendant qu'elle crie à s'égosiller : *Sire, vos enfants ne sont que des polissons !* C'était une vérité un peu dure, mais les princes firent la sourde oreille : ils pensèrent avec raison qu'ils devaient passer quelque chose à une vénéra-

ble dame de soixante et dix ans, qui brûlait subitement d'une flamme aussi vive que désagréable.

Les libertés de la duchesse de Bourgogne avec le roi auraient-elles réveillé en lui des passions que l'on croyait anéanties depuis longtemps ? C'est ce que l'on doit présumer, s'il est vrai, comme le bruit s'en répandit généralement au commencement de cette année, que Sa Majesté ait éprouvé une velléité amoureuse pour la duchesse de Noailles, nièce de M^{me} de Maintenon. En admettant l'exactitude de ce fait, il faudrait en conclure, non pas que Louis XIV risque de retomber sous la griffe du péché, mais que la duchesse songe à mériter pour son mari le bâton de maréchal de feu son beau-père, mort en 1708 ; et, dans tous les temps, les yeux d'une jolie femme réussiraient mieux à conquérir les dignités militaires, que la direction d'un plan de campagne ou le gain d'une bataille rangée.

Hier au soir, M^{me} de Maintenon dit au roi, avec une grande tristesse, c'est-à-dire avec un des moyens de comédie que cette femme emploie depuis quarante ans : « Sœur Louise de la Miséricorde est morte, sire ; elle reçoit maintenant au ciel la récompense des longues mortifications qu'elle s'était imposées... » Louis XIV ne répondit rien, mais sa tête tomba sur sa poitrine : il se mit à rêver profondément. Ce prince se rappela sans doute (car la dévotion elle-même ne peut commander aux souvenirs), il se rappela l'abandon de cette vierge aimante, demandant, pour quelques instants encore, la grâce d'une vertu aux abois ; ils retentissaient en ce moment au fond de son cœur ces mots qu'à peine la pudeur expirante de la Vallière put faire entendre au milieu du délire des sens : *Ah ! prenez pitié de ma faiblesse...* Et les transports qui suivirent ce sacrifice, et les dix années de tendre constance si mal reconnue, disons plus, si dédaignée ; et le tiers de siècle écoulé dans les expiations... Quels sujets de touchante rêverie pour le prince qui compta au nombre de ses plaisirs passagers tant de dévouement suivi de tant de pénitence !... Ah ! que les ressouvenirs de Louis XIV

seraient plus mélancoliques encore si pendant une sombre nuit d'hiver il eût vu celle qui fut duchesse, celle que bercèrent la mollesse et les voluptés marcher pieds nus sur les dalles glacées du cloître pour aller offrir au Seigneur les accents d'une voix affaiblie par le jeûne !... l'âme royale eût été profondément émue, un regret amer, un repentir l'aurait effleurée !

M^{me} la princesse de Conti s'est présentée au couvent des Carmélites quelques heures avant la mort de sa mère ; elle n'a point été admise dans sa cellule. « Je bénis, a dit « sœur de la Miséricorde, je bénis cette enfant du péché, « mais je ne puis la voir ; nous n'appartenons plus au « même monde : celui où elle vit s'est fermé pour moi « avec la lourde porte de ce couvent. Il y a trente-cinq « ans que je prie sur le seuil de l'éternité... Demain, je « l'espère, elle me sera ouverte.. Dites bien à la princesse... « dites à ma fille que je la bénis. »

Depuis l'année 1699 le cardinal de Bouillon languissait dans une disgrâce absolue pour n'avoir pas agi assez activement, lors de son ambassade à Rome, dans la condamnation d'un des hommes des plus vertueux qui existent, Fénelon, archevêque de Cambrai. Lassé d'une rigueur aussi obstinée qu'injuste, ce membre du sacré collège, résolu enfin de ressaisir une liberté dont il n'avait plus l'équivalent en crédit et en grandeur, se disposa à quitter la France. Il partit sans suite, sans bruit ; le prince Eugène son parent l'accueillit à la frontière, d'où il écrivit au roi la lettre que je copie ci-après, en lui renvoyant les insignes de l'ordre du Saint-Esprit, et la démission de sa charge de grand aumônier : « Sire, disait-il, je reprends la « liberté que me donnait ma naissance de prince étranger, « fils d'un souverain ne dépendant que de Dieu. Rendu aux « seuls devoirs de ma dignité de cardinal de la sainte Église « romaine et de doyen du sacré collège, je tâcherai de travailler le reste de mes jours à servir Dieu dans la première « place après la suprême. »

Louis XIV fut plus sensible à ce qu'il appelait la tra-

hison de M. de Bouillon qu'à toutes les défaites de ses armées : ce sujet, se déclarant avec fierté indépendant de l'homme le plus orgueilleux qui ait jamais porté un sceptre, blessait profondément son âme altière. « Quoi donc ! » disait-il secrètement, ce prêtre prétendrait-il me braver ? « Nul doute qu'il n'en ait le projet. Je le connais : occupant » la première marche du saint-siège, il fera tout pour y » monter... Alors, de la même famille seront sortis mes » deux plus redoutables ennemis : le prince Eugène et » Bouillon : l'un, du bout de son épée, déchirera ma puis- » sance ; l'autre lancera contre moi les foudres de l'Église. » Ah ! si je ne puis vaincre le premier par les armes, » empoisonnons du moins la réputation du dernier, et » tâchons d'imprimer à sa vie une tache qui lui interdise » tout accès au premier trône du monde chrétien. »

Déterminé par ce motif plus politique que dévot, Louis XIV ordonna au parlement d'exercer des poursuites actives contre le cardinal de Bouillon ; en conséquence, et sur les conclusions du procureur du roi, cette compagnie décréta de prise de corps le doyen du sacré collège, et les revenus de ses abbayes furent saisis.

La cour est un théâtre sur lequel se succèdent les scènes les plus variées, les plus disparates ; rien de moins facile que d'y paraître acteur consommé. Au lever, le front des courtisans doit pouvoir se rembrunir soudain à la nouvelle d'une défaite ; au couvert, il faut qu'il puisse devenir subitement radieux d'un événement qui fait sourire le maître, et, quelquefois un chagrin d'étiquette survenu avant le terme de la soirée commande des soupirs improvisés à toutes les poitrines où les comédiens mobiles de Versailles sont censés porter un cœur. Depuis une quinzaine de jours c'est le genre gai qui prévaut à la cour, bien qu'il n'y ait pas de quoi rire dans les affaires du temps. Mais M^{me} de Maintenon, grande régulatrice des impressions de ce pays, a jeté un voile officieux sur nos malheurs pour n'offrir au roi qu'un aspect riant, comme le décorateur de l'Opéra dérobe au spectateur les voûtes

du sombre séjour en descendant une toile représentant les bosquets fleuris de l'Élysée. Le bijou à la mode, la merveille du jour, c'est le jeune de Fronsac, fils de M. de Richelieu, enfant adorable qui compte à peine quinze ans, et que la dévote marquise présenta elle-même à la fin du mois dernier. Louis XIV est enchanté des manières du petit courtisan, tous les seigneurs le trouvent charmant ; mais les dames paraissent persuadées qu'on peut ajouter à ses perfections, et toutes aspirent à l'honneur de faire un seigneur accompli. On ne sait encore au juste à laquelle sera réservée cette tâche heureuse, mais on peut s'en douter.

Pour moi, je ne préjuge point, je raconte.

M^{me} la duchesse de Bourgogne, dans un bal paré qu'elle donnait à Marly au dernier voyage, devait danser un menuet avec M. de Brissac, qui, distrait, étourdi et peut-être poussé par une préférence amoureuse, oublia son engagement et prit la main d'une autre dame... La faute fut généralement remarquée ; mais le couple était en danse, il n'y avait plus moyen de se raviser : la princesse du sang, bien et dûment oubliée, se pinçait les lèvres avec un juste dépit. Fronsac avait précisément invité, pour le menuet suivant, la dame prise par Brissac au lieu de M^{me} de Bourgogne. Le jeune duc, laissant à son tour la danseuse invitée, saisit la main de Son Altesse Royale en lui disant : « Permettez, madame, que je répare la faute de mon ami Brissac. » Cette conduite passablement légère avec une femme de ce rang, loin d'être prise pour une impertinence comme cela devait être, fut trouvée ingénieuse, délicate, délicate. Louis XIV lui-même admira la présence d'esprit de l'aimable adolescent et dit qu'il irait loin. Mais personne ne fut plus satisfait du trait spirituel de Fronsac que la duchesse de Bourgogne ; depuis ce jour il est de toutes ses parties, entre chez elle à toute heure, et la fait rire de tout ce qui lui passe par la tête, quoiqu'il lui échappe quelquefois des saillies d'une ingénuité un peu vive. « C'est un enfant, dit la princesse aux dames de sa cour en arrangeant les cheveux du petit impertinent... il ne

« sait pas encore mesurer ses paroles, nous le formerons. » Et plus d'une dame de sourire en se disant à elle-même : Son Altesse Royale, qui parle au pluriel, ne penserait-elle pas au singulier ? Le duc de Richelieu, habile calculateur des conséquences, est aux anges de la fortune rapide de son fils dans un monde fécond en faveurs dont il a toujours besoin. Il montre à tout venant une lettre dans laquelle M^{me} de Maintenon lui rend compte du succès prodigieux de Fronsac ; le duc m'a permis de la copier, je lui aurais même rendu service en la livrant à l'impression. « Je suis « ravie, mon cher duc, écrit la dévote, d'avoir à vous « dire que M. le duc de Fronsac réussit très bien à Marly. « Jamais jeune homme n'est entré plus agréablement dans « le monde ; il plaît au roi et à toute la cour, il fait bien « tout ce qu'il fait : il danse à ravir, joue honnêtement « et est à cheval à merveille ; il est poli et n'est point « timide ; il n'est point hardi, mais vif ; il raille, il est de « très bonne conversation. Enfin rien ne lui manque, et « je ne lui ai pas encore vu donner un blâme. J'ai un « grand plaisir à vous offrir de tels témoignages : vous les « croirez sincères, car vous savez que je ne suis point « flatteuse. M^{ms} la duchesse de Bourgogne a une grande « attention pour monsieur votre fils. »

M^{me} de Bourgogne est d'âge à faire cas des qualités que M^{me} de Maintenon énumère dans cette lettre, et la cour s'est bien aperçue de la *grande attention* que Son Altesse Royale accorde aux gentillesse de l'enfant gâté. Mais il me semble que, pour un modèle de piété, la marquise loue ici des perfections un peu mondaines... Il y a dans l'imagination de notre dévote une case particulière où elle puise ses idées quand elle s'entretient avec le duc de Richelieu... Oh ! les souvenirs de jeunesse, il faut toujours que cela se retrouve quelque part !

On sait que le duc de Richelieu épousa plusieurs femmes ; on pourrait même dire qu'il en eut beaucoup, et ma mémoire chancelle en cherchant leur nombre. Mais, peu importe, il suffit de dire que la duchesse actuelle n'est pas la mère de Fronsac ; et comme elle est fort parcimonieuse

quand il s'agit de faire de la dépense pour lui, elle le trouve toujours assez paré par sa bonne mine et les grâces de sa personne. Il résulte de ce système d'économie que le nouveau courtisan n'est pas toujours superbement vêtu ; quelquefois ses amis l'en plaisantent, et l'espiègle, qui n'aime point la duchesse, fait ordinairement retomber sur elle la faute de son extrême simplicité. A l'avant-dernier voyage de Marly, tous les jeunes seigneurs se récrièrent sur l'habit plus que mesquin avec lequel Fronsac paraissait au bal de la duchesse de Bourgogne. « Bon, bon, mes amis, » dit ce jeune gentilhomme, qui voyait entrer M^{me} de Richelieu, plus fort, je vous prie, des remarques plus piquantes encore. » Et, tout en parlant ainsi, il s'avancait suivi de la foule critique vers le lieu où sa belle-mère s'était assise, sans toutefois avoir l'air de l'apercevoir. Lorsqu'il fut bien sûr qu'elle ne pouvait manquer de l'entendre, il se retourna vivement du côté de ses amis et s'écria : « Eh ! messieurs, quand vous vous moquiez toute la soirée de la mesquinerie, de la lésine, de la ladrerie qui a présidé au choix de mon habit, je n'y pourrais rien : c'est un habit de belle-mère. » La duchesse de Richelieu, honteuse, confuse, porta son éventail sur son visage pour cacher la rougeur qui le couvrait. Au bal suivant, M. de Fronsac était le mieux mis de tous les danseurs.

Malgré le soin que M^{me} de Maintenon et la duchesse de Bourgogne mettent à recouvrir aux yeux du roi le spectacle de nos afflictions par des tableaux tour à tour gais et gracieux, le monarque ne peut se cacher entièrement la déplorable situation de ses affaires. Douai, Béthune, Saint-Venant et d'autres places de la Flandre française, rendues aux ennemis, laissent à découvert la capitale du royaume et la résidence même du souverain. Pour comble de malheur, la victoire de Saragosse, remportée par M. de Staremberg, replonge Philippe V, qui luttait avec quelque succès depuis deux ans, dans de nouvelles infortunes d'autant plus difficiles à réparer, que Louis XIV a dû retirer presque toutes ses troupes des possessions de son petit-fils pour défendre ses propres Etats.

Le désordre des finances, autre plaie toujours saignante de la monarchie, ajoute encore à la difficulté de relever la fortune de Louis XIV et les affaires de la France. Un édit terrible, un édit qui ne peut avoir été inspiré qu'au sein de la plus triste extrémité, vient de combler la mesure de nos maux en frappant la propriété d'un impôt fixé au dixième du revenu¹. Mais ce nouveau sacrifice de la part d'une nation épuisée est devenu indispensable ; aucune autre ressource ne reste. Des papiers de toute espèce encombrant les voies de la circulation : billets d'État, billets de monnaie, billets des receveurs généraux, billets sur les tailles, billets d'ustensiles et vingt autres sortes de billets se croisent sur la place et perdent moitié, deux tiers, trois quarts, quoiqu'on force les particuliers à les prendre pour leur valeur nominale... C'est une véritable banqueroute et une banqueroute sans recours, puisque ces signes représentatifs ne reposent pour la plupart que sur des biens chimériques. Dans cette grande nécessité, il fallait donc faire un appel, un centième appel à ce peuple sur lequel doit en définitive peser tout ce qu'il en coûte aux hommes pour se faire gouverner. Le *dixième*, proposé autrefois par Boisguillebert et Vauban comme taxe unique, revint à l'idée de Desmarests. Proposé de nouveau à Louis XIV, il en fut effrayé comme la première fois ; mais la première fois il y avait d'autres ressources, maintenant il n'y en a plus. Le roi voulut cependant consulter la Sorbonne, le dernier des corps dont il eût dû réclamer l'avis sur un impôt qu'aucun de ses membres ne supportera. La réponse des docteurs en théologie fut telle qu'on devait l'attendre de gens à qui le dixième ne pouvait rien prendre : ils dirent, comme précédemment le père le Tellier l'avait dit, que la fortune publique appartenait au roi, et les revenus furent décimés.

On cache tant qu'on le peut au roi qu'une flotte ennemie de vingt-quatre vaisseaux de guerre a jeté quelques

1. Cet édit fut enregistré au parlement le 16 octobre 1710.

milliers d'hommes dans le port de Cette, afin de protéger sans doute un plus fort débarquement et de diriger ensuite des troupes vers les Cévennes et le Vivarais, où l'on ranimerait si facilement les feux de la sédition parmi les protestants. Le duc de Noailles, parti du Roussillon avec mille grenadiers, neuf cents chevaux et du canon, se porte en toute diligence sur le point où les ennemis se sont établis ; on espère qu'il empêchera l'arrivée des renforts qu'ils attendent de la mer.

Pour étourdir le roi sur les bruits vagues qui circulaient hier dans la galerie à l'occasion du débarquement, bruits que Sa Majesté songeait déjà à se faire expliquer, M^{me} de Bourgogne, assise avant le coucher sur les genoux du grand-papa, se mit à raconter l'anecdote suivante qui court en ce moment tous les salons.

L'abbé de Pompadour étant mort sans avoir fait de testament, ses héritiers chargèrent un procureur de recueillir pour eux la succession, de payer les dettes du défunt, et de les envoyer en jouissance de ce qui resterait de ses biens. Or un matin, l'ancien domestique de l'abbé entra chez l'homme de chicane qui l'avait mandé pour lui payer une année de gages.

— Signez cette quittance, lui dit le procureur, comptez votre argent et laissez-moi.

— Voilà bien mes gages, répondit le laquais après avoir signé ; mais ce n'est pas tout.

— Comment, ce n'est pas tout !... Si l'on voulait écouter ces gens-là, jamais on ne serait quitte avec eux.

— Ne vous fâchez pas, monsieur le procureur... Je suis un honnête garçon, et je ne réclame que mon dû.

— Ah ça, que diable me chantez-vous là, bonhomme, votre dû, ne l'avez-vous pas ?

— Eh ! non, monsieur ; vous ne me comptez que l'année de gages, l'année de *bréviaire* reste à payer.

— L'année de bréviaire ! que voulez-vous dire ?...

— Vous n'avez donc pas pris note de cela ? Mais je suis incapable d'en imposer. Le bréviaire avait été réglé entre moi et M. l'abbé à raison de six livres par mois...

— Allons, vous perdez l'esprit...

— Du tout, monsieur, et je ne veux pas perdre davantage mon argent... J'ai lu pendant douze mois, ainsi soixante-douze livres me reviennent encore.

— Vous avez lu, quoi donc, maraud, car la patience m'échappe...

— Eh ! morbleu ! j'ai lu le bréviaire de M. l'abbé de Pompadour dans son antichambre matin et soir...

— Hein ! quoi ! le bréviaire d'un abbé crossé et mitré lu par son laquais !... Et lui !

— Il avait bien autre chose à penser, ma foi ! Ce marché était conclu depuis dix ans entre nous ; et Dieu sait que je n'ai jamais escamoté un verset à mon maître !

— C'est juste, mon garçon, c'est très juste, toute peine mérite salaire, dit le procureur en mouillant ses papiers des larmes d'hilarité qu'il répandait : voilà votre année de bréviaire, c'est de l'argent bien gagné, et l'abbé de Pompadour réglera là-haut comme il pourra ce compte-là.

Cependant M^{me} la duchesse de Bourgogne, en récréant de son mieux le roi, ne néglige pas ses propres récréations. Le jeune duc de Fronsac, qui, comme on sait, est le filleul de la princesse, captive de plus en plus *son attention*. La figure charmante de cet adolescent, le feu qui jaillit de ses beaux yeux, la vivacité hardie de ses bons mots et de ses reparties le rendent l'idole de toutes les femmes de la cour. Tant que ces dames se sont bornées à rire de tout cela, M^{me} de Bourgogne riait avec elles ; mais quand elle vit que princesses, duchesses, marquises, comtesses, présidentes, etc, invitaient Fronsac à les venir voir chez elles, sans doute pour s'égayer plus souvent de ce qu'elles appelaient ses enfantillages, Son Altesse ne rit plus : elle devint rêveuse, triste, mélancolique, et ne le cacha point. Le petit duc n'était pas tellement ingénu qu'il ne reconnût bien ce que cela signifiait ; sa conduite devint alors si légère, si extravagante, si audacieuse avec *la duchesse*, qu'il risqua de se perdre ; mais il ne se perdit point... « Duc, lui disait-elle seulement, c'est vrai-

« ment trop ; mais je suis bonne, et je veux bien ne voir
« en vous qu'un enfant. » Je ne sais à quel terme de son
indulgence Marie-Adélaïde parlait ainsi ; mais le bruit
courut bientôt qu'elle aimait Fronsac, et ce bruit arriva
jusqu'aux oreilles de Louis XIV. Un tel retentissement
effraya M^{me} de Maintenon ; elle commença toutefois par
détourner Sa Majesté de croire à la clameur publique sur
les amours de *la duchesse* avec un petit gentilhomme qui,
disait-elle, attendait encore sa puberté. Cette dernière
circonstance rassura le roi ; mais la marquise, moins tran-
quille qu'elle ne l'avait dit, eut diverses conférences avec
le duc et la duchesse de Richelieu, desquelles résulta le
projet de marier Fronsac avec M^{lle} de Noailles, fille de sa
belle-mère. M^{me} de Maintenon, alliée des Noailles par sa
nièce, voyait ce mariage avec plaisir ; elle se chargea de
décider le jeune homme, soit par de brillantes promesses,
soit par des menaces. Fronsac avait trop d'esprit pour ne
point sentir que, M^{me} de Maintenon se mêlant de cette
affaire, toute résistance deviendrait non seulement super-
flue, mais dangereuse. Il consentit... avec certaines résér-
ves mentales dont on ne tarda pas de connaître l'import-
tance capitale. Le nouveau mari combla la duchesse sa
femme de soins, d'égards, de prévenances, lui fit les plus
jolis présents du monde, lui adressa des compliments
d'une délicatesse exquise ; mais, dix jours après la noce,
M^{me} de Fronsac était encore *intégralement* M^{lle} de Noail-
les, et son mari lui jura qu'il était bien décidé à ne jamais
passer outre.

Les efforts de M. de Noailles en Languedoc ont été
heureux : ayant rejoint les troupes débarquées à Cette, il
les a forcées de quitter Agde, a défait un corps de six
cents hommes sur la côte, et a contraint ces aventuriers
à regagner en toute hâte leurs vaisseaux.

Au delà des Pyrénées, Philippe V avait quitté pour la
seconde fois Madrid ; il se dirigeait en fugitif vers Valla-
dolid, lorsque Vendôme, venu seul en Espagne, mais venu
avec son génie et sa renommée, rejoignit le petit-fils de

Louis XIV. Ce grand général, retiré à Anet après sa déplorable campagne de Flandre, était demandé instamment par le roi d'Espagne depuis que le duc d'Orléans avait, dit-on, songé à saisir le sceptre de Charles-Quint prêt à s'échapper des mains de Philippe V. Ce prince, au moment où Vendôme arriva, n'avait plus que des débris d'armée, ses coffres étaient vides, tout paraissait désespéré. Mais au nom du vainqueur de Cassano, les citoyens deviennent soldats ; ils apportent au roi leur vie et leurs richesses : nul ne doute que Vendôme ne sache les défendre ; « et « s'il faut, disent-ils, que tout notre or, tout notre argent « soient sacrifiés, Vendôme les aura du moins échangés « contre une gloire digne du nom castillan. » Ce beau mouvement de patriotisme, produit par la présence d'un seul homme, mit bientôt Philippe V en état de poursuivre à son tour les troupes de l'archiduc. Le succès était, il est vrai, devenu facile ; il ne fallait qu'attaquer avec résolution un ennemi auquel les Espagnols faisaient éprouver toutes les privations : chaque jour ils brûlaient en secret leurs gerbes, engloutissaient leur bétail dans les puits, enfouissaient leurs fruits, leurs légumes et mêlaient leur vin à l'onde des ruisseaux plutôt que de livrer ces approvisionnements aux alliés. C'est ainsi qu'un peuple généreux entend la guerre ; qu'il persévère dans ces grandes résolutions, et jamais son territoire ne restera le partage de l'étranger. Les Castillans eux-mêmes le prouvent depuis deux mille ans et, s'ils ont vu le Maure possesseur paisible de leur pays, c'est qu'ils s'étaient endormis. Joseph, craignant d'être coupé par le duc de Noailles qui, après avoir chassé les ennemis débarqués à Cette, vient de pénétrer dans le Lampourdan, Joseph s'est mis en retraite sur Barcelone.

Voici encore des petites aventures racontées par la duchesse de Bourgogne pour distraire le grand-papa ; Son Altesse Royale doit en avoir un assortiment, car j'apprends hier que M. d'Argenson lui ouvre souvent son vaste répertoire, le plus complet de tous les recueils scandaleux,

surtout depuis que cet habile lieutenant de police a trouvé le moyen d'enrôler dans ses légions des chevaliers de Saint-Louis, des gens de lettres, voire même des académiciens. Je reviens à l'anecdote. M^{lle} Denesle, fameuse comédienne, se sentant très malade, voulut faire un retour sincère vers la religion ; elle demanda à se confesser. Deux moines théatins de sa famille, qui la veillaient, offrirent d'aller quérir M. de Berby, curé de la paroisse ; comme c'était au milieu de la nuit, le frère de la Denesle accompagna les religieux. Ces trois personnes, vu le danger de damnation, bien constaté par la servante du bon pasteur, furent introduites dans sa chambre à coucher ; l'honnête domestique eût craint d'ailleurs d'être grondée le lendemain en les éconduisant, M. de Berby étant nourri de la piété austère de Port-Royal. Eveillé en sursaut par le bruit que firent les réclamants, le prêtre, voyant deux hommes noirs et un cavalier en habit galonné, se crut assailli par deux jésuites et un exempt...

— Grâce, grâce, messieurs ! s'écria-t-il.

— Il faut nous suivre, monsieur le curé, dit le prétendu exempt...

— Je vous assure que je n'ai rien à me reprocher..., reprit M. de Berby.

— Je le sais bien, répondit Denesle, qui crut que le curé voulait excuser son sommeil, ce n'est pas un crime de dormir.

— Levez-vous vite, dit un des théatins, il y a danger de perdition.

— Suivez-nous sans plus de retard, continua le second moine, ou votre conscience demeure responsable de bien des péchés.

— Nous avons en bas un carrosse pour vous emmener, ajouta l'homme à l'habit galonné.

— Je vous assure, mes révérends pères, que je suis janséniste raisonnable.

— Ce n'est pas à nous d'examiner cette question, poursuivit le premier théatin.

— Nous laissons cela au père le Tellier, ajouta le second.

— Pour Dieu ! ne me conduisez pas devant ce forcené., tuez-moi plutôt.

— Ah ça ! monsieur le curé, s'écria Denesle, pour qui nous prenez-vous donc ?

— Ces messieurs ne sont-ils pas des pères jésuites, et vous un exempt ?

— Eh ! non, morbleu ! je suis le frère de la comédienne Denesle qui se meurt, et je viens, avec ces deux pères théatins, nos parents, vous prier de vous rendre auprès de cette pécheresse agonisante pour lui ouvrir les voies du salut.

— Ah ! Dieu soit loué, dit en se signant le vénérable de Berby... Partons, messieurs... Je confesserai votre comédienne... Je confesserai le diable lui-même pour n'avoir pas affaire aux jésuites.

On part, on roule, on arrive chez la malade ; elle est administrée, se rétablit, et huit jours après elle racontait cette aventure dans le foyer de la comédie.

Parmi les grands événements produits par de petites causes, il faudra comprendre la mémorable bataille de Villa-Viciosa, qui vient de relever les affaires de Philippe V et de raffermir, peut-être pour jamais, son trône si longtemps ébranlé. Lord Stanhope passait incognito à Paris en 1709 pour aller prendre le commandement des troupes anglaises dans la Catalogne. M^{me} de Mucie, femme belle, spirituelle et galante, plut à ce général ; cette dame aimait l'intrigue, le changement, la vie aventureuse ; il lui agréa de suivre en Espagne Lord Stanhope ; déguisée en homme, elle monta dans sa chaise et l'accompagna. Après quelques mois de fidélité, non dans ses amours, car bon nombre d'officiers y avaient eu part, mais à la position qu'elle s'était donnée, M^{me} de Mucie en ressentit un grand ennui. Ce fut bien pis quand cette belle aventurière se vit renfermée avec son amant dans le village fortifié de Brihuéga qu'il était chargé de défendre. Toujours sous les yeux de Stanhope, assujettie à une surveillance que le resserrement de l'espace rendait inévitable, M^{me} de Mucie jugea qu'elle allait être privée de ces distractions

qu'une femme légère trouve dans l'inconstance et qui la consolent de beaucoup d'ennuis. La situation cessait d'être tolérable pour une courtisane plus volage que le papillon ; un matin elle écrivit au duc de Vendôme que si, le 9 décembre de la présente année, il voulait s'approcher de Brihuéga, il s'en rendrait maître facilement, le général anglais devant donner ce jour-là une fête à son armée qui, occupée de son plaisir, ne songerait guère à garder les remparts. Vendôme, profitant de l'avis avec une prudence convenable, s'avança secrètement vers Brihuéga au jour dit, y entra sans obstacle, fit prisonnière de guerre la garnison composée de cinq mille hommes, et se saisit de Stanhope lui-même qu'on trouva à table, tenant sur ses genoux la perfide qui le livrait à ses ennemis.

Cependant le duc de Staremborg, général de l'empereur, avait suivi M. de Vendôme, mais celui-ci l'attendait ; il rangea son armée en bataille, le 10 décembre, dans la plaine de Villa-Viciosa. Là, Philippe V voulut, pour la première fois, combattre en personne dans les rangs de ses défenseurs : il prit le commandement de l'aile droite ; Vendôme se chargea de diriger la gauche. Staremborg, le meilleur général de l'Allemagne après Eugène, fut complètement battu ; mais il fit une habile retraite. Le soir de la bataille, Philippe V n'avait point de lit : « Sire, lui dit Vendôme, je vais vous donner le plus beau lit sur lequel un roi ait jamais couché » ; et le duc fit faire un matelas des étendards et drapeaux pris sur les ennemis.

Quant à M^{me} de Mucie, Vendôme lui exprima-t-il sa reconnaissance en héros de boudoir, après avoir profité de son avis en héros des camps, c'est ce qu'on n'a pu m'affirmer ; mais Philippe V fit une pension à cette dame, et Louis XIV lui en assura une autre ¹.

Telles sont les nouvelles qui occupaient la ville et la

1. M^{me} de Mucie se retira plus tard à Bruxelles, où elle est morte en 1722.

cour au milieu du présent mois de décembre, c'est-à-dire dans le temps même où l'on célébrait les noces du duc de Berry, troisième fils du Dauphin. Ce prince est un gros garçon au teint vermeil, aux cheveux blonds, qui paraissait plutôt né pour le plaisir que pour les grandeurs, pour la franchise bourgeoise que pour les dignités. L'esprit de M. de Berry est médiocre, son imagination sans ressort, son aptitude nulle, aussi ne put-on jamais lui apprendre qu'à lire et à écrire ; encore fût-ce avec une peine infinie que ses précepteurs le firent parvenir à ce degré d'instruction, tant il se moquait des devoirs, des punitions, des maîtres. Le caractère de Son Altesse Royale se compose donc des penchants que la nature a mis en lui ; l'éducation n'y put introduire aucun mélange, et, par bonheur, les qualités heureuses dominant dans ce moral inné. Le duc de Berry est doux, compatissant, généreux ; son humeur est ouverte, vive, enjouée. La fermeté manque rarement aux hommes doués d'un semblable naturel ; mais le prince la pousse jusqu'à l'opiniâtreté. Il se montre, d'ailleurs, ennemi de la contrainte ; et troisième fils de France, il se plie difficilement au partage inégal des égards entre le duc de Bourgogne et lui. Tel qu'il est organisé, le gros, le frais, le robuste duc de Berry ne se trouve point dépourvu de belles qualités aux yeux des dames si spirituelles de la cour de France ; M^{me} de Bourgogne elle-même, qui avait, dit-on, jugé, par l'exemple du beau Nangis, que l'esprit peut se trouver souvent en défaut, accueillit avec une rare indulgence la déclaration amoureuse, sans apprêt, sans emphase, sans détour, mais non pas sans chaleur, que lui adressa son beau-frère. Les inclinations secrètes n'ont rien de commun avec les unions politiques ou de convenance ; dans le temps où Marie-Adélaïde de Savoie éprouvait tout ce que l'esprit de M. de Berry avait de solide, ce qui ne l'empêchait pas d'apprécier ce que l'esprit de Fronsac offrait de gracieux, on parla de l'hymen du premier avec la princesse Marie Stuart, fille de Jacques II au dire vulgaire, mais selon la chronique secrète fruit de l'amour hospitalier de

Louis XIV pour la reine d'Angleterre. Quoi qu'il en soit, la duchesse de Bourgogne détestait cordialement cette princesse parce qu'elle avait sur l'esprit du roi un crédit assez conforme au rapport de la chronique, et qui pouvait, si Marie d'Angleterre devenait petite-fille de France, détruire l'influence de la princesse de Savoie, et peut-être jusqu'au pouvoir de M^{me} de Maintenon. Or, la duchesse de Bourgogne avait tant d'autorité sur le duc de Berry, que non seulement elle le détermina à ne point accepter la main de la jeune Anglaise, mais à solliciter celle de M^{lle} d'Orléans.

Cette princesse, qu'une belle peau, des yeux spirituels, une gorge bien placée et une taille agréable sans être élevée, peuvent faire passer pour belle, ne plaisait point au duc de Berry ; il n'éprouvait cependant aucune aversion pour elle. Quand M^{lle} d'Orléans parut à la cour, bien chapitrée, bien sermonnée par *Madame*, on eût dit une jeune carmélite : elle baissait les yeux, laissait pendre ses bras, faisait de tout petits pas, et osait à peine répondre lorsqu'on lui parlait. Comédie que tout cela. La fille de Philippe a été instruite, à douze ou treize ans, par des femmes libertines, de ces détails qu'une demoiselle ne doit apprendre que de son mari ; les romans ne lui ont jamais manqué : et ce que la lecture ne peut faire comprendre, des gravures obscènes le lui ont montré. Voilà ce qu'on sait de positif sur l'éducation de M^{lle} d'Orléans ; la renommée maligne va plus loin : elle sème partout le bruit que M. le duc d'Orléans a voulu enseigner à sa fille ce que ni ses femmes de chambre, ni les romans, ni la gravure ne lui avaient appris. Mais il faut d'autres témoignages que des propos médisants pour accréditer un tel bruit.

Ce fut encore l'abbé Dubois qu'on mit en avant pour le mariage de M^{lle} d'Orléans avec le duc de Berry ; mais, cette fois, les influences se montrèrent opposées à ce qu'elles étaient lors du mariage du père de la princesse : *Madame* paraissait favorable, tandis que la marquise de Maintenon s'opposait. Ce fut peut-être ce qui porta le duc d'Orléans à solliciter plus vivement ; pour sa femme, étendue

pendant toute la durée du jour sur sa chaise longue, n'ayant de rapports habituels qu'avec son sommelier pour la composition de sa cave, ou bien avec sa fille de garde-robe pour le choix de ses lavements, elle ne s'occupa nullement du mariage de la princesse, et dit que tout lui conviendrait. Le roi donna gain de cause à la duchesse douairière d'Orléans sur M^{me} de Maintenon ; le mariage du petit-fils de France et de sa cousine fut conclu la semaine dernière, sans qu'il y eût, entre les fiancés, ni amour ni antipathie. Le lendemain des noces, m'étant trouvée dans un cercle avec M^{me} de Saint-Simon, dame d'honneur de M^{me} de Berry, elle me dit que dès la première nuit une discussion assez bruyante s'était élevée dans le lit conjugal... Je ne connais qu'un seul motif de ce genre de différend au début de l'hymen.

On a joué cette année, au Théâtre-Français, le *Curieux impertinent*, comédie d'un auteur débutant, nommé Néricault-Destouches ; c'est son premier ouvrage. Cette pièce tirée, comme celle que Brosse le jeune fit en 1645 sur le même sujet, du roman de *Don Quichotte*, annonce dans son auteur une certaine facilité pour la comédie d'intrigue ; mais on ne peut reconnaître ici que des dispositions, et la poésie de M. Destouches manque de couleur et de gaieté. La critique est cependant outrée dans cette épigramme :

On représente maintenant
Le Curieux impertinent ;
 Pour moi j'ai vu la pièce et j'ose en être arbitre ;
 Voici ce que j'en crois de mieux :
 Pour la voir une fois on n'est que curieux,
 Mais qui la verra deux en portera le titre.

Il est à craindre que M. Néricault-Destouches ne fasse jamais oublier l'auteur du *Joueur*, du *Distrain*, du *Légataire*, des *Folies amoureuses*, mort cette année. Thalie a jeté dans la tombe la seconde couronne d'immortelles qu'elle ait tressée pour un comique français ; lui sera-t-il permis d'en former une troisième ?

Elle s'est tue aussi pour toujours cette voix sublime qui nous fit entendre un éloge de Turenne digne de la gloire de ce grand homme, Fléchier a cessé de vivre ; mais ses écrits ne mourront point.

CHAPITRE XLI

1711

L'abus des nudités de gorge. — Sermon du curé de Saint-Étienne du Mont sur ce sujet. — Succès de Philippe V. — Nouvelles du ménage de M. le duc de Berry. — Caractère de la duchesse. — Loth et sa fille. — Plaintes au grand-papa. — Remontrances perdues à la duchesse de Berry. — La Vienne. — Le duc d'Orléans et le duc de Berry croisent le fer. — Traité de paix entre le duc et la duchesse de Berry. — La partie carrée. — Scène scandaleuse au jeu de Marly. — La messe de Fontainebleau. — M^{me} d'Orléans s'en lave les mains. — *Rhadamiste et Zénobie* de Crébillon. — Détails sur ce poète. — Manière dont il compose ; ses habitudes singulières. — Mort du grand Dauphin. — Détails sur sa maladie. — Circonstances relatives à sa pompe funèbre. — Portrait de ce prince. — Les têtes de lapin du maréchal d'Uxelles. — Mort de l'empereur Joseph. — Quatrain. — Le duc de Bourgogne est admis au conseil, sauf quelques restrictions dictées par M^{me} de Maintenon. — Longanimité conjugale du Dauphin. — Fronsac sous le lit de la Dauphine. — Fronsac est mis à la Bastille. — Bulletin des armées. — Du Guay-Trouin s'empare de Rio-Janeiro et y cause un dommage de vingt-cinq millions. — Politique de l'Europe changée par l'avènement de Charles VI à l'Empire. — Eugène et Marlborough résistent à l'Europe. — La duchesse de Marlborough et lady Masham. — Une paire de gants et une jatte d'eau répandue changent la face du monde. — Préliminaires de paix signés à Londres. — Bases des traités. — Mort du maréchal de Boufflers ; un dernier mot sur cet homme de bien. — Mort de Boileau.

La morale donne le jour de l'an des étrennes de sa façon aux dames de Paris ; c'est un ouvrage en deux volumes in-12 intitulé : *De l'abus des nudités de gorge*. Je n'aurais jamais cru qu'on pût en écrire si long sur une telle ma-

tière ; mais elle s'est étendue sous la main de l'auteur. Chaque tentation que cet usage immodeste peut faire naître est traitée dans un chapitre à part, où se déroule une longue énumération de conséquences dont la moindre entraîne le péché mortel ; on peut juger des autres. Il faut convenir que les femmes de notre époque accusent le nu d'une manière toute lacédémonienne ; point de refuge pour les regards dévots, vainement leur chaste prunelle semble-t-elle dire :

Ah ! cachez-moi ce sein, que je ne saurais voir ;

on persiste à le leur montrer ; ici c'est une robe sans ceinture, telle qu'on la met en sautant du lit ; là, c'est une gorge débordant du corset complaisant ; plus loin, ce sont des bras et des épaules dont la nudité se réunit à celle des poitrines pour assaillir les continences ecclésiastiques. Forcé dans les derniers retranchements de sa pudeur sacrée, le curé de Saint-Etienne du Mont s'écriait l'autre jour en chaire : « Pourquoi, mesdames, ne pas vous « couvrir en notre présence, sachez que nous sommes de « chair et d'os comme les autres hommes ! » L'auditoire s'étant mis à rire, le prédicateur ajouta : « Quand on vous « parle à mots couverts, vous faites la sourde oreille ; « quand on vous parle en termes clairs, vous riez : comment donc vous prendre ? » Vous verrez qu'il faudra que le roi envoie ses mousquetaires par la ville, matin et soir, afin de faire rentrer nos coquettes dans le devoir, et les gorges dans les corsets.

M. le duc de Noailles seconde dignement en Espagne les exploits de Vendôme : il s'est emparé le 23 janvier par suite d'un assaut des haute et basse villes de Girone. Philippe V en apprenant cette conquête a fait parvenir à M. de Noailles les titres de la grandesse. Le même jour les habitants des plaines de Vic, qui les premiers s'étaient soulevés en Catalogne contre le souverain légitime, rentraient dans le devoir et recevaient les troupes du roi.

Trois mois à peine se sont écoulés depuis le mariage de M^{me} la duchesse de Berry, et déjà toute contrainte est bannie de ses habitudes : on peut maintenant tracer son portrait. L'éducation de cette princesse n'étant ni le fruit de l'étude ni l'effet de la recherche des convenances sociales, mais un ensemble de connaissances formé selon l'exigence des passions, il en est résulté un esprit aiguisé par toutes les saillies d'un cynisme sans mesure, un esprit qui ne connaît ni la prudence, ni la réserve, ni le préjugé, ni les bienséances. Les voluptés seules règnent dans le cœur de Son Altesse et dévorent de leur empreinte brûlante toutes les autres impressions que la nature y avait gravées. Mais comme les sectateurs du plaisir ne le captivent que par les grâces, ne l'enchaînent qu'avec des fleurs, M^{me} de Berry a toujours le sourire sur les lèvres et de douces paroles dans la bouche. On dirait qu'elle ne sait point haïr, et peut-être ne hait-elle en effet que ceux qui veulent mettre obstacle à ses goûts. Sous ce rapport le duc de Berry s'est affranchi de la haine de sa femme ; ce n'a pas été toutefois sans un grand éclat, qui a fini, comme toujours, par faire rire aux dépens du mari.

Le commerce de la princesse avec son père n'est plus une assertion critique dite à l'oreille des gens, c'est un scandale public : on ne se donne plus la peine d'en parler tout bas. Le duc, ne pouvant supporter la honte que ce bruit imprimait sur son front, résolut à la fin du premier mois de son ménage d'avoir à cet égard un entretien avec le roi. Mais le jeune prince redoutait tant Sa Majesté qu'il ne savait comment aborder auprès d'elle un tel sujet. M^{me} de Berry est petite-fille du monarque ; le pauvre duc craignait que cet arrière-rejeton de l'amour ne fût plus protégé par le grand-papa que lui, petit-fils de France de par l'hymen. Décidé enfin à parler, il entra un matin dans le cabinet de Louis XIV et lui conta sa juste douleur en tournant son chapeau entre ses doigts comme un jardinier devant son seigneur. Le duc finit par demander à Sa Majesté de le délivrer de M^{lle} d'Orléans et de lui permettre de l'enfermer dans un cloître jusqu'à ce que l'âge

eût éteint sa flamme incestueuse. Le roi plaignit beaucoup M. de Berry, promit de rappeler sa femme à des sentiments moins coupables, à une conduite plus régulière ; mais il refusa de sévir avec trop de sévérité contre une princesse dont, au milieu des extrémités fâcheuses où la France se trouvait, il devait, disait-il, ménager le père.

« J'eus en 1709, ajouta Sa Majesté, des motifs encore plus graves de mécontentement contre le duc d'Orléans, lorsque, abusant de ma confiance dans le commandement que je lui avais confié en Espagne, il osa songer à arracher en quelque sorte des mains du roi votre frère le sceptre prêt à s'en échapper, et forma un parti pour lui-même dans ce royaume que je l'envoyais reconquérir au nom de Philippe V. Je me suis tu alors : la raison d'Etat devait être plus forte que le ressentiment de famille ; il en sera de même aujourd'hui. » Le plaignant sortit peu satisfait du cabinet de Sa Majesté : il trouvait que la raison d'Etat avait fort mauvaise grâce d'exiger qu'un père fût impunément l'amant de sa fille et le rival de son gendre. Cependant Louis XIV ne tarda pas d'appeler la duchesse de Berry dans la pièce la plus reculée de son palais. Là, Sa Majesté employa tout ce qu'elle avait acquis de morale à l'école Maintenon pour faire entrer dans le cœur de la princesse une vertu qui n'y avait point de place.

« Le roi, a dit depuis Son Altesse elle-même, eut dans ce moment des périodes oratoires superbes. » Mais tous ces beaux discours glissèrent sur un naturel cuirassé de vices et à l'épreuve des plus dures réprimandes. Louis XIV vit bien qu'il avait fait en pure perte de grands frais d'éloquence ; mais comme un roi veut toujours être obéi en quelque chose, il envoya le jour même l'ordre à M^{lle} de Vienne, femme de chambre de la duchesse de Berry, qui favorisait ses dérèglements, de quitter Versailles sous deux heures et la France dans le délai de trois jours. Sa Majesté n'obtint pas une obéissance entière : la de Vienne se cacha et en fut quitte pour exercer avec plus de mystère les fonctions scandaleuses dont elle était chargée.

Cette répression incomplète ne fit qu'irriter la colère du duc de Berry : il pensa, comme on pense toujours à vingt-trois ans, que la seule justice suffisante en matière de vengeance est celle qu'on se fait soi-même. Ce prince était dans ces dispositions lorsqu'il rencontra un matin sur la terrasse de Marly le duc d'Orléans qu'il évitait ordinairement. A la vue de l'auteur de sa honte, le sang du jeune prince s'allume : il aborde brusquement son beau-père et lui adresse les reproches les plus sanglants.

— Vous êtes ivre ou fou, monsieur, répondit le duc apostrophé, et il allait passer son chemin.

— Non, non, reprit le gendre en écumant de rage, je veux venger aujourd'hui l'injure de Philippe V avec la mienne... Vous avez trahi mon frère aîné et me déshonorez, j'ai soif de votre sang... Défendez-le si le vice vous en a laissé la force... Et le duc de Berry mit l'épée à la main.

— Je dois, répliqua Philippe, mépriser la colère d'un sot et l'insolence d'un fat.

— Lâche, défends-toi, ou je te croise sur le visage l'empreinte du plat de mon épée.

— Ah ! c'est trop fort, rodomont sans vertu dont j'avais pitié, tu seras puni.

L'épée du vainqueur de Steinkerque et de Nerwinde brilla : elle avait joint celle du prince furieux ; mais le nouveau Cid, attaquant le père d'une Chimène infidèle, ne paraissait pas devoir être aussi redoutable que le fier Castillan. Sa lame encore inexpérimentée courait le risque d'être en défaut, lorsqu'une foule de courtisans qui avaient vu le combat des croisées du château accoururent et séparèrent les combattants.

« Messieurs, dit le duc d'Orléans en remettant son « épée dans le fourreau, conduisez ce jeune écervelé « devant les médecins. » Puis le prince s'avança froidement vers son carrosse, monta dedans et disparut.

Cependant Louis XIV, furieux contre son petit-fils, le fit venir devant lui comme un criminel, l'accabla de réprimandes d'une extrême dureté et lui ordonna sous peine

de bannissement de taire cette aventure qu'il appelait ridicule, et sur laquelle il recommanda le plus profond silence aux assistants. Le roi a été si fidèlement obéi à cet égard que le lendemain de la scène, quand je traversai l'*Oeil-de-bœuf*, vingt personnes se disputèrent le plaisir de me la raconter. Quant au duc de Berry on sait ce qu'il était avant son combat; on a vu combien peu il s'en est fallu qu'il n'ait été *battu*, mais il faut convenir qu'ensuite il ne paraissait pas *content*.

Ce que je viens de rapporter se passait il y a deux mois environ. Depuis lors, le duc de Berry fit ce que font presque tous les maris trompés, il prit son parti, mais cette résignation arriva après l'éclat le plus malheureux. Tel fut l'effet de l'inexpérience du prince, qu'il finit par où commencent ordinairement les hommes qui se piquent de philosophie. Le petit-fils de France avant son mariage entretenait un commerce obscur avec une femme de chambre fort laide logée dans les mansardes du palais de Versailles. Son Altesse renoua cette intrigue pour se consoler et se venger tout à la fois des trahisons conjugales de la duchesse. Le moindre privilège des grands est de goûter des plaisirs sans déplacement. Le duc faisait venir de temps en temps chez lui sa complaisante soubrette. Un jour M^{me} de Berry surprit le prince avec elle dans la situation la plus évidemment vengeresse... « Je repasserai », dit la princesse qui referma la porte et se retira. Elle revint effectivement vers la fin de la matinée, parce qu'elle pensa qu'il ne fallait pas laisser échapper l'occasion de conclure un traité après avoir trouvé l'ennemi si complètement en défaut. Le contrat fut établi, quoique verbalement, avec toutes les clauses et conditions d'usage. Il demeura convenu que chacun des deux époux vivrait à sa guise: on s'engagea même, dit-on, à se protéger mutuellement pour la plus grande satisfaction des contractants. Peut-être ce qui suit est-il une extension donnée par la malignité à cette dernière stipulation déjà passablement singulière. On assure donc, et l'on assure généralement que le duc d'Orléans et son gendre, réconciliés, amis même (et ils le

sont en effet), font souvent avec la duchesse des dîners secrets à Saint-Cloud auxquels la femme de chambre de Vienne, qui est aussi jolie que complaisante, est seule admise à servir le *trio*. Ces repas, continue-t-on, dégénèrent bientôt en orgies ; et au terme de la débauche, la confidente, devenant actrice de spectatrice qu'elle était, forme la quatrième partie d'un *quatuor* où cette fille et le duc de Berry chantent le même chant... Voilà qui me paraît bien fort.

M^{me} la duchesse de Bourgogne, pour avoir fait épouser M^{lle} d'Orléans au duc de Berry, n'en aime pas mieux cette princesse, elle la hait même de toutes les forces de son âme ; mais Marie-Adélaïde a recueilli tout l'avantage qu'elle attendait de ce mariage en tenant éloignée de la cour Marie Stuart qu'elle redoutait autant qu'elle méprise M^{me} de Berry. Ce mépris va si loin, que M^{me} de Bourgogne, certaine d'avoir toujours raison auprès du roi et de la reine Maintenon, injurie sa belle-sœur toutes les fois qu'elle en trouve l'occasion. A l'un des derniers voyages de Marly, par exemple, la princesse savoyarde perdant beaucoup au lansquenet, tandis que la duchesse de Berry gagnait, vint brusquement à elle et lui dit : « Levez-vous, « madame, vous avez machaisé. » À peine ces mots étaient-ils lâchés que les garçons de chambre s'avancèrent pour enlever le siège. La princesse insultée regarda en ce moment le roi ; son visage était impassible. Se levant alors, elle jeta sur le tapis l'or qu'elle gagnait ; il roula de toutes parts et passa en grande partie dans les poches des ramasseurs officieux qu'on vit se précipiter pour le relever. La duchesse, fondant en larmes, quitta le salon suivie de son père, qui resta près d'elle deux heures à la consoler. Pendant toute la scène du jeu, Louis XIV n'avait pas dit un seul mot.

Plus récemment, une scène d'un autre genre eut lieu à Fontainebleau : M^{me} de Berry se faisant attendre pour la messe, la duchesse de Bourgogne ne manqua pas de le faire remarquer au roi ; et, afin de rendre sa belle-sœur plus coupable, elle ordonna qu'on retardât l'office. Louis XIV

ayant fait des reproches assez brusques à la duchesse quand elle fut arrivée, la princesse retardataire se tourna vers M^{me} de Bourgogne et lui dit avec un sourire ironique : « Je vous remercie, madame, car je ne doute nullement que je ne vous doive cette réprimande ; je fus cependant plus indulgente le jour où le duc de Fronsac vous fit manquer la messe tout à fait. — Taisez-vous, madame, reprit Sa Majesté, vous devriez mieux connaître et sentir la différence qu'il y a de vous à la duchesse de Bourgogne. » M^{me} de Berry ne répliqua point et l'on se rendit à la chapelle. A l'issue de la messe, le roi rencontra la duchesse d'Orléans sa fille, et lui parla de ce qui venait de se passer relativement à M^{me} de Berry.

— Quelle personne vous nous avez donnée ! ajouta Sa Majesté avec un ton de mauvaise humeur.

— Moi ? sire, je ne la connaissais pas plus que Votre Majesté.

— Quoi ! votre fille ?

— Assurément. Son éducation est l'ouvrage de la duchesse douairière... Elle appelle cela de la franchise allemande.

— Eh ! morbleu ! le duc, mon neveu, ne s'en est bien que trop mêlé, de cette éducation...

— Cela peut être, sire, mais ce n'est pas moi qui vous ai donné ma fille..., et je me lave les mains de ce qui peut arriver.

— Dites donc de ce qui est arrivé ; et si vous vous en lavez les mains, vous pouvez frotter fort.

La quatrième tragédie de Crébillon, *Radhamiste et Zénobie*, fait en ce moment courir tout Paris ; elle fera courir toute la France. L'auteur, dans cette puissante composition, est parvenu aussi haut que Corneille et Racine, mais par des chemins bien différents de ceux que suivirent ces grands maîtres. Jamais l'égal du premier pour la sublimité de la pensée, et toujours inférieur au dernier pour l'élégance du style, il les surpasse tous les deux quant à la force des situations tragiques. L'inégalité, la

dureté même des vers de Crébillon prêtent à son dialogue une âpreté, une grandeur sauvage qui manque quelquefois dans les discours du vieux Horace ou dans ceux de Mithridate. Cette allure franche, ce mépris des entraves de l'école, rendent notre troisième tragique plus fidèle à la nature, le rapprochent plus du cœur humain que le méthodique asservissement que Boileau recommande, et qui, disons-le, l'a quelquefois mal servi. *Rhadamiste et Zénobie* offre de grands défauts, mais on ne pourrait les faire disparaître sans détruire l'ouvrage : c'est le soleil avec ses taches ; elles sont inhérentes à sa nature ; il cesserait peut-être de briller si elles disparaissaient.

Deux choses sont remarquables dans la carrière de Crébillon ; c'est d'abord la facilité surprenante avec laquelle il compose ses ouvrages ; c'est ensuite la douceur de caractère, l'ingénuité d'humeur de cet interprète si terrible, si sombre, si emporté des passions humaines. Relativement à la composition, on n'apprendra pas sans étonnement que Crébillon n'écrit point ses tragédies et ne trace aucun plan du sujet qu'il traite. Les tirades, les scènes, les actes se rangent dans sa tête comme sur le papier : ses cahiers, ce sont les cases de sa mémoire. Si, lorsqu'il récite à ses amis quelques passages de l'ouvrage maintenant en composition, il reconnaît juste un point de critique et qu'il juge convenable de faire des changements, le passage critiqué s'efface de sa mémoire et les nouveaux vers s'y inscrivent aussitôt. De cette manière, Crébillon ne songe à faire écrire sa pièce qu'au moment de la porter aux comédiens ; on assure même que l'une des tragédies qu'il donna avant *Rhadamiste* fut récitée au comité et reçue par lui sans qu'il y eût un seul vers d'écrit.

Parlons maintenant d'une des habitudes privées de Crébillon qui prouve que le calme, je dirai presque l'innocence, règne dans ce cœur d'où s'élancent des torrents de flammes et de fiel. L'auteur d'*Astrée* a le plus grand faible pour les petits chiens ; s'il s'en trouve devant lui dans la rue, il les ramasse, beaux ou laids, sales ou propres, les met sous son manteau, et rentre quelquefois chez

lui portant trois ou quatre de ces pensionnaires quadrupèdes. Il devient alors pour ces orphelins un ami serviable, que dis-je ? un père rempli de sollicitude. Mais, en les comblant de soins et d'égards, il veut en être récompensé par leur aptitude. Instituteur sévère autant que pourvoyeur généreux, le poète exige de celui-ci qu'il fasse le mort, de celui-là qu'il saute avec grâce par-dessus sa caune; un troisième doit se former à boire dans un verre sans renverser la liqueur; un quatrième a pour devoir de refuser un morceau de sucre qu'on lui présente de la main gauche, et de l'accepter de la droite en la léchant. Lorsque Crébillon a réussi dans l'éducation de ses chiens, il les mène au café Procope et jouit de leur subtilité plus que du succès d'une de ses tragédies. Mais si, affligé d'un naturel rebelle, l'un des écoliers reste ignorant, son protecteur le remet sous son manteau, l'emporte du toit hospitalier, le repose doucement sur le pavé à l'endroit où il l'avait trouvé, et s'éloigne en gémissant d'être contraint de faire un infortuné.

La couronne de France, lorsqu'elle quittera la tête sans vie de Louis XIV, aura à franchir une génération royale pour reposer sur le front d'un nouveau roi. Le grand Dauphin est mort... Ce prince, comme il l'a dit lui-même, fils de roi, père de roi, descend dans la tombe sans avoir été roi lui-même. Il mourut à Meudon, le 14 avril, d'une petite vérole maligne; il avait moins de cinquante ans. Vers le commencement du mois, *Monseigneur*, au sortir de table, alla chasser dans le parc de Meudon. S'étant bientôt éloigné de sa suite et ayant soif, il entra dans une maison de paysan, but un verre d'eau, et demanda son chemin. Le prince allait sortir, lorsqu'il aperçut dans un lit une petite fille malade qu'il n'avait pas vue d'abord. Il s'informa alors quelle était la maladie de cette enfant : la villageoise qui la gardait répondit que c'était la petite vérole, et qu'elle était fort mauvaise cette année. *Monseigneur* s'éloigna brusquement de la chambre, ayant l'esprit frappé d'une sombre inquiétude, d'un pressentiment fu-

nesté. Quand ses gens le rejoignirent, il courait à perte d'haleine. Son Altesse Royale leur parla d'un air préoccupé, et ne cessa, jusqu'au château, de les entretenir de la petite fille atteinte de la petite vérole, en répétant à chaque minute : « On dit qu'elle est mauvaise cette année. » Le Dauphin se coucha en rentrant... Il ne se releva plus. Le mal apporté de la Palestine se déclara le lendemain ; il fit des progrès rapides, et le quatrième jour, *Monseigneur mourut suffoqué par le venin*, selon l'expression des médecins.

Telle est l'explication qu'on a répandue sur la fin presque subite d'un prince qui jouissait de la meilleure santé ; mais cette version, vraie ou habilement tissée, a trouvé beaucoup d'incrédulés, et plus de la moitié du public a cru voir un empoisonnement dans cette catastrophe imprévue. Les ennemis de M. le duc d'Orléans ont osé lui imputer ce crime ; mais c'est bien mal connaître les hommes que de croire de tels forfaits compatibles avec le caractère franc, l'humeur expansive et la physionomie ouverte de ce prince. Si tout ce que nous allons remarquer de maladroit, d'embarrassé, d'étrange dans les devoirs funèbres {rendus au Dauphin pouvait donner lieu d'accuser des empoisonneurs, il faudrait les chercher parmi ces êtres ambitieux et intrigants pour qui les brigues ont usurpé des grandeurs dont l'héritier du trône a dû murmurer. Déjà sur la trace d'une vengeance, on aurait ensuite à examiner les précédents de ceux qui ont pu l'exercer : et si dans le passé on les voit abandonner leurs amis, trahir leurs bienfaiteurs, proscrire leur mère, on n'aura plus qu'à chercher dans les traits l'expression d'une âme perverse... Or, que manquera-t-il pour asseoir le soupçon lorsqu'un air hypocrite, un regard faux, un accent patelin, une démarche inquiète feront,

. A des signes certains
Reconnaître le cœur des perfides humains ?

Peut-être, après tout, la maladie seule est-elle coupable ; à moins qu'on ne doive penser avec la duchesse douai-

rière d'Orléans que les médecins ont tué *Monseigneur* en faisant sécher trop vite les boutons de la petite vérole. Que faire dans ce cas? Se consoler d'un de ces meurtres contre lesquels la loi ne peut rien: c'est l'innocence qui les commet... Mais il vaut encore mieux laisser tout l'odieux de la mort du Dauphin à la petite vérole, criminel muet qui ne peut réclamer contre les accusations dont on le charge.

Pendant la courte maladie du prince, les poissardes de la halle députèrent auprès de lui la dame Gelée; elle fut admise dans sa chambre et débita d'une voix rauque mais émue un compliment populaire en passant son mouchoir sur ses yeux. Le mourant répondit à l'envoyée « qu'il la « priait de dire au peuple de Paris que son cœur était tou- « ché du témoignage d'intérêt qu'elle lui exprimait... » Ce fut à peu près le seul.

A peine le prince avait-il rendu le dernier soupir que toute sa cour *dut* quitter Meudon, chassée par le maître des cérémonies. Les feuillants, qui par le privilège de leur ordre doivent prier auprès du corps des rois et de leurs enfants, n'obtinrent pas la permission de remplir ce pieux devoir. La dépouille mortelle du grand Dauphin devait, d'après le cérémonial, rester quarante-huit heures dans sa chapelle ardente, silencieuse et déserte. Dumont, le fidèle Dumont, valet de chambre de *Monseigneur*, prenant sur lui de transgresser cet ordre indécent, appela six pères capucins du couvent de Meudon, et à défaut des moines privilégiés, ils nasillèrent autour du corps les prières d'usage. Tandis que les officiers et les serviteurs du prince s'éloignaient en toute hâte du lit mortuaire de leur maître, on plaçait le corps de Son Altesse Royale dans un cercueil sans avoir été embaumé, sans même avoir été ouvert. Déposé sur deux tréteaux, ce cercueil ne fut point recouvert du poêle fleurdelisé des princes, on envoya chercher à la paroisse celui qui servait aux paysans... Dumont s'opposa à ce qu'on s'en servît. Le convoi du fils unique de Louis XIV répondit à ces dispositions préparatoires. La bière fut jetée dans un carrosse de velours cramoisi, qui, s'étant trouvé trop court pour la contenir, en laissa aper-

cevoir en dehors une partie. On voit qu'il ne s'était pas trouvé même un carrosse de deuil pour le premier personnage du royaume après le roi, quoique en pareille occasion le plus simple particulier en obtienne un. Le peuple, scandalisé au dernier point d'un tel cérémonial, exprima hautement son indignation pendant toute la durée du convoi. « Que ne faisait-on une quête pour subvenir à la pompe funèbre? s'écriaient quelques voix au milieu de la foule; les habitants de Paris auraient donné un million et eussent épargné une honte à la cour... » Enfin, croira-t-on que le duc de Bourgogne et le duc de Berry ne suivirent point les mânes de leur père jusqu'à la dernière demeure de l'humanité! Ce déni de convenance, ce mépris du sang, qui déshonorerait un villageois, était expressément indiqué dans le programme du cérémonial. Mais ce cérémonial, qui donc l'avait ordonné?... Qui? Cette volonté toute-puissante à laquelle *Monseigneur* ne voulut jamais se soumettre, parce qu'elle est fondée sur l'abaissement de la majesté souveraine. N'a-t-on pas reconnu l'omnipotence cachée qui, attirant à elle tout le pouvoir, en dépouille le vieux monarque et jette sur lui le manteau du bigotisme en lui disant : « C'est assez! » Et voilà bien les œuvres de l'hypocrisie ! Elle n'attaque jamais de front ceux qu'elle hait ; rampant dans l'ombre à leurs côtés, elle lance son venin sur eux à la dérobée ; mais dès que la tombe s'est ouverte pour les recevoir, on voit ce monstre s'attacher à leur cadavre, le déchirer avec joie, en déchiqueter les lambeaux avec un sourire affreux ; puis, regardant le public d'un œil plein d'une fausse sérénité, dire après un signe de croix trompeur : « Prions pour le défunt. » Bref, nous avons vu au convoi du Dauphin la vengeance d'une femme dont le rang usurpé fut justement méconnu par celui qui devait, s'il eût vécu, supporter les tristes conséquences de l'oubli de la dignité d'un père... Cette vengeance, Louis XIV la subit, en ordonna les apprêts peut-être ; mais il la désapprouva, il en frémit... et, certes, alors plus que jamais, il s'écria sans doute en gémissant : *Ah ! quand j'étais roi !*

Avant que les marbres de Saint-Denis recouvrent à

jamais les restes du grand Dauphin, éclairons-les d'un dernier rayon du flambeau de la vérité. Ce prince, arrivé à sa cinquantième année, conservait presque sans altération les avantages physiques qui en faisaient dans sa jeunesse l'un des beaux hommes de la cour. Sa taille était assez élevée, mais un embonpoint survenu de bonne heure la faisait paraître ramassée. *Monseigneur* avait de beaux yeux bleus, un visage frais et riant, mais un peu gâté par l'affaissement du nez, aplati dans l'enfance du prince par une chute dont cet organe supporta tout le poids. Le visage plein et vermeil du Dauphin, sa chevelure blonde, la dignité même de sa physionomie, n'en laissaient ressortir qu'une expression de médiocrité morale qu'on pouvait malheureusement considérer comme une enseigne exacte. Le fils de Louis XIV avait une belle jambe, et son pied était si petit que Son Altesse Royale semblait toujours craindre en marchant que ce pied ne pût la supporter. Du reste, la forte corpulence du prince, la rougeur de sa figure et les habitudes un peu lourdes de toute sa personne faisaient dire au roi : « *Monseigneur* a la bonne mine d'un prince allemand. »

Je crois l'avoir dit ailleurs, le Dauphin eût été profondément vicieux s'il avait eu le courage de le devenir ; mais l'apathie et la paresse furent toujours les traits distinctifs de son caractère. L'imagination se développa si lentement en lui qu'au moment de son mariage, et quand il allait par devoir devenir le précepteur de la princesse de Bavière dans la plus douce science qui soit accordée à l'humanité, il fallut qu'une duchesse lui en donnât entre deux portes la première leçon. *Monseigneur* possédait un fonds naturel de gaieté : mais il était si paresseux qu'il s'ennuyait souvent faute d'avoir pris la peine de s'amuser. On le voyait des journées entières étendu sur son lit et bâillant au baldaquin, ou bien assis sur un fauteuil renversé contre une muraille et frappant trois ou quatre heures durant ses souliers avec une badine. D'autres fois, pendant la belle saison, Son Altesse animée d'une activité passagère, partait pour la chasse en se promettant d'immoler cent pièces de gibier ; mais à peine arrivé dans la forêt, le prince

jetait sa perruque sur l'herbe, laissait tomber son fusil, s'allongeait à côté, se mettait à rêver en regardant la voûte azurée, et la chasse en restait là. Pour des livres, *Monseigneur* n'en ouvrait jamais : ses lectures se bornaient à l'article *Paris* de la *Gazette de France*. La paresse du Dauphin, qui ne pouvait tendre en lui les grands ressorts de l'âme, lui permettait de s'occuper des petits détails qu'il affectionnait ; il tenait registre de ses dépenses, marchandait dans les magasins jusqu'au point de faire les marchands dupes, et réglait ses actions domestiques comme un papier de musique. Un homme d'esprit a dit avec raison de *Monseigneur* que « sa vie était un train de petites choses arrangées. » L'apathie engourdissait, par bonheur, la dureté naturelle de son caractère ; mais, par un retour malheureux, elle endormait aussi sa sensibilité. On ne lui vit pas répandre une larme à la mort de sa mère ; il contempla d'un œil sec l'agonie de sa femme. Une seule fois peut-être ses yeux se mouillèrent, ce fut au départ de Philippe V pour l'Espagne.

M^{lle} Choin, comme tout le monde, fut éloignée de Meudon après la mort du Dauphin ; elle devenait désormais inutile aux projets de M^{me} de Maintenon, les égards dont elle avait été l'objet prirent fin... On l'envoya pleurer le prince ailleurs. On l'avait vue jusqu'alors entourée d'une cour au Petit-Saint-Antoine où elle demeurait ; il ne lui resta pas un ami. Voici un trait de courtisan qui mérite d'être cité. M^{lle} Choin avait une chienne qu'elle aimait beaucoup et que du vivant de *Monseigneur* tous les complaisants trouvaient charmante. L'affection du maréchal d'Uxelles pour ce petit animal allait si loin, que tous les jours régulièrement il lui envoyait de son hôtel, situé rue Gaillon, des têtes de lapins rôtis... Le lendemain de la mort du Dauphin l'envoi cessa et les visites de M. d'Uxelles à M^{lle} Choin aussi... Depuis lors, le maréchal ne remit pas une fois le pied chez elle, et la petite chienne ne remit pas la dent sur son mets favori.

La petite vérole fait aussi des siennes en Allemagne ; elle emporta, le 17 avril, l'empereur Joseph I^{er} qui ne

laisse guère de regrets ; il en méritait moins encore . Ce prince ne fut pas plus grand que son père et se montra plus injuste, plus méchant, plus ambitieux. Sans avoir contribué en rien au succès de ses armes, Joseph en abusa souvent avec une déloyauté qui le fit haïr, même de ses alliés. Ce monarque était débauché ; je copie un quatrain qu'on a fait sur lui :

Une v..... salulaire
Du règne de Joseph vient d'arrêter le cours,
Ainsi la petite en dix jours
A fait ce que la grosse en dix ans n'a pu faire.

M. le duc de Bourgogne, devenu Dauphin de France, est admis au conseil depuis la mort de son père. M^{me} de Maintenon a permis que ce prince, appelé à régner prochainement sans doute, fût initié aux affaires de l'État pour lesquelles il paraît né plutôt que pour la guerre. En effet, si le courage héroïque est un don de nature, l'aptitude nécessaire aux gouvernants s'acquiert par l'expérience. Or Son Altesse Royale, douée d'un esprit supérieur, d'un sens droit et d'une certaine facilité dans le travail du cabinet, promet un monarque selon les vœux de la France, après une trop longue période de guerre que ce prince ne prolongera pas, à moins que, contre toute apparence, son naturel ne change beaucoup. Non content d'avoir fait participer le Dauphin aux travaux du conseil, Louis XIV se décida à les lui laisser diriger, au moins en partie, et Sa Majesté envoya les ministres travailler avec son petit-fils. Cette disposition changeait singulièrement l'ordre des affaires : la reine Maintenon avait bien voulu consentir à ce que M. le duc de Bourgogne vînt délibérer au tapis vert où elle avait sa place ; mais les ministres se rendre dans le cabinet du prince, c'était d'une tout autre importance ! Selon son habitude jésuitique, la marquise se garda bien toutefois de manifester une opposition ouverte ; ce furent les ministres qu'elle mit en avant, après leur avoir promis sa protection contre une disgrâce. Leurs Excellences re-

présentèrent au roi que l'usage n'avait jamais été que les secrétaires d'État prissent les ordres du Dauphin ; que cette marche gênerait nécessairement leur administration ; qu'enfin l'autorité de Sa Majesté elle-même serait croisée par la direction que Son Altesse Royale pourrait donner aux soins de l'État. Louis XIV, malgré ces représentations, ne voulut point changer de sentiment : depuis que l'âge et le malheur ont tempéré dans ce prince les élans de la vanité, sa grandeur s'est réfugiée tout entière dans son opiniâtreté... ; il veut être obéi, quand, par hasard, il ressaisit à M^{me} de Maintenon quelques parcelles du pouvoir suprême. La marquise avait donc attaqué le taureau par les cornes : il fallut transiger. Après de nouveaux pourparlers entre la souveraine de fait et les secrétaires d'État, on demeura d'accord que ces ministres travailleraient avec le Dauphin, mais seulement à la suite d'une soumission préalable des affaires à M^{me} de Maintenon. C'est en conformité de cet ordre de travail que tout s'exécute aujourd'hui.

Un homme d'État ne peut pas être jaloux de sa femme ; la sollicitude publique et les inquiétudes domestiques sont d'une incompatibilité irréconciliable. Le Dauphin, au milieu d'une cour remplie du bruit des bontés de M^{me} de Bourgogne pour le jeune duc de Fronsac, vit dans la plus complète ignorance de la réputation que ces intrigues lui font : il a d'ailleurs sur la vertu de sa femme des idées si irrévocablement favorables, qu'une démonstration même ne les ébranlerait pas. Tous les propos de salon qui pourraient l'affliger bourdonnent donc vainement à son oreille ; il sourit aux traits de la médisance, et confie avec sécurité la garde de son honneur au dragon de vertu né pour son bonheur aux rives de la Doire. Louis XIV, dont la bonne foi est moins robuste, sait que Fronsac ne cache point les hommages qu'il rend à la Dauphine ; que, dans un déjeuner de jeunes seigneurs, il montra l'autre jour le portrait de cette princesse ; qu'enfin il ne déguise ni son amour ni les bontés dont on l'encourage, et que son silence sur le surplus est plus indiscret que l'indiscrétion elle-même.

Le roi n'est donc pas loin de se croire offensé ; mais sa faiblesse pour M^{me} de Bourgogne est extrême ; il ne voudrait pas l'affliger pour tout au monde. Il a été convenu que M^{me} de Maintenon se concerterait avec le duc de Richelieu sur les moyens à employer, dans une circonstance si délicate, pour défendre la réputation de la duchesse et protéger celle de son bienveillant époux.

Pendant que les ressorts de la police secrète se développent, Fronsac continue de compromettre la Dauphine, et celle-ci s'en moque. Tout héritière du trône qu'est Marie-Adélaïde de Savoie, l'audacieux petit duc ne voit en elle qu'une femme piquante qu'il est de la gloire d'un roué d'attacher au char de ses bonnes fortunes. Son Altesse Royale, se retranchant toujours derrière l'extrême jeunesse de l'étourdi, trouve ses insolences pleines de gentilleses. Il entre à toute heure dans son appartement, joue avec elle au milieu des instruments les plus secrets de sa toilette, rit et la fait rire de leur usage, et toujours il est rendu le premier dans la chambre de Son Altesse quand les jeunes gens de la cour y vont pour répéter les figures des danses qu'on doit exécuter aux bals de Versailles ou de Marly.

Lundi dernier, Fronsac était arrivé si tôt à ce rendez-vous, que, voulant, a-t-il dit plus tard, savoir comment on parlerait de lui, il se cacha derrière les rideaux du lit de la princesse. En effet, tous les danseurs étant réunis, on s'étonna que Fronsac ne fût point du nombre... « Il aura « préféré, dirent quelques dames, que soutinrent deux ou « trois gentilshommes jaloux du duc, il aura préféré d'al- « ler faire sa cour à d'autres dames. — A son âge, répon- « dit la princesse, il faut lui passer quelque chose ; d'au- « tres que vous peuvent trouver cet enfant aimable, et il « n'est pas étonnant qu'on le retienne. » En ce moment le rideau qui cachait l'enfant aimable s'agita, mû apparemment par son souffle. — Mon Dieu ! s'écrièrent à la fois plusieurs dames, le rideau du lit de Votre Altesse a remué.

— Quelle idée ! dit négligemment la princesse tandis que Fronsac se glissait sous la couchette.

— Encore, princesse, encore, reprirent les observatrices... Voilà un mouvement de rideau bien singulier.

— C'est un homme, affirma Brissac après avoir vérifié le fait.

— Un homme ! répétèrent les assistants avec une surprise qui ne fut pourtant pas générale.

— Parbleu, je le tiens par la jambe ! poursuivit Brissac qui avait effectivement saisi celle de son ami.

— O ciel ! c'est un voleur, s'écrièrent les dames réfugiées péle-mêle dans l'embrasure d'une croisée.

— Non, non, c'est Fronsac, ajouta l'archer officieux en traînant notre honteux adolescent le ventre sur le parquet jusqu'aux pieds de la duchesse.

— Quoi ! vous vous cachez là, monsieur ? dit Son Altesse Royale avec un grand éclat de rire qui déguisait mal son émotion.

— Je vais vous expliquer tout, balbutia le défrisé Fronsac en essuyant ses genoux avec sa manche.

— Allons, dépêchez-vous, monsieur le voleur, minauda la princesse tout à fait remise.

— Pardon, madame ! je voulais tâcher d'apprendre ce que ces dames pensaient de moi... Je vous supplie d'oublier mon étourderie en faveur d'un désir curieux il est vrai, mais qui pouvait me servir à devenir meilleur que je ne suis.

— Charmant, charmant ! dirent toutes les dames.

— Allons, on excuse tout, ajouta la Dauphine, hors la peur que vous avez faite.

Quelle arrière-pensée a laissée cette aventure, je ne sais ; mais à coup sûr l'interprétation la moins critique ne sera pas restée en deçà de la vérité.

Pendant que la cour commentait diversement l'épisode du lit, Louis XIV, M. de Richelieu et M^{me} de Maintenon délibéraient à huis clos sur la conduite de Fronsac. Le duc, rapporteur dans l'affaire, concluait à ce que le roi fût supplié d'accorder une lettre de cachet à sa *sollicitude* paternelle pour la correction de son fils ; les déportements du jeune homme embrassant aujourd'hui les trois principales

divisions des passions humaines : le jeu, les femmes et le vin. L'arrêt du conseil, conforme aux conclusions de M. de Richelieu, fut motivé 1° sur la nécessité de faire cesser les bruits qui ternissaient la réputation de M^{me} de Bourgogne; 2° sur l'urgence qu'il y avait de rompre une liaison sans doute innocente, mais dangereuse, entre Son Altesse Royale et l'étourdi; 3° sur l'espoir que l'on devait avoir d'amener Fronsac, par un emprisonnement, à s'occuper enfin de sa femme. En conséquence, la lettre de cachet fut expédiée, et le lendemain du jugement, M. de Richelieu remettait lui-même son fils au gouverneur de la Bastille.

La chronique galante de la cour m'a fait laisser en arrière les événements politiques; j'y reviens. Dans le courant du mois d'août, un parti de fourrageurs, fort de sept escadrons, après s'être glissé nuitamment entre Maubeuge et Landrecies, chercha à pénétrer dans le cœur de la France; nous avons failli peut-être de le voir, pendant une des belles soirées de cet été, troubler la promenade de nos belles sur le cours de Paris. Heureusement pour les mœurs et pour la gloire de nos armes, le marquis de Coigny a taillé en pièces ces partisans et ne leur a laissé que le regret d'une expédition trop hardie. Le maréchal de Villars a pris position en septembre sur les hauteurs de Cambrai, appuyant sa droite à cette place, et sa gauche au ruisseau de Marquion. Ainsi posté, Villars évite une bataille rangée que cherche le duc de Marlborough et que son habile adversaire ne veut point accepter, dans la situation peu rassurante de son armée. Mais en évitant une fâcheuse extrémité, le maréchal en encourait une autre dont il avait jugé sans doute l'importance moins funeste : Marlborough, ayant passé l'Escaut, a mis le siège devant Bouchain et s'en est rendu maître le 13 septembre.

Poursuivant ses succès en Espagne, l'armée de Vendôme acheva de soumettre l'Aragon le 16 septembre en s'emparant de Vénasque qui ouvrit ses portes au marquis d'Arpajon. Les Portugais, alliés de l'empereur et de l'Angleterre, partageaient alors les échecs que Philippe V fai-

sait éprouver à la coalition ; ils les ressentait même plus vivement que les autres puissances puisque leur territoire courait le risque d'être envahi. Mais un coup plus terrible atteignait dans le même temps le Portugal au delà des mers ; M. du Guay-Trouin, simple armateur, aidé de l'or de quelques marchands, parvint à équiper une petite flotte au printemps dernier, et s'étant dérobé à toutes les escadres ennemies, arriva au Brésil à la fin de l'été. Là, cet audacieux aventurier, après avoir pris Rio-Janeiro de vive force, y causa un dommage de vingt-cinq millions, et en rapporta plus de sept aux négociants dans l'intérêt desquels l'expédition avait été tentée.

Ce ne sont pas toujours les armes qui sauvent les États ; il est aussi pour eux une providence conservatrice, plus forte que toutes les puissances humaines. J'ai dit que l'empereur Joseph I^{er} était mort au mois d'avril dernier ; mais j'ai négligé de dire que ce décès plaçait la couronne impériale sur le front de Charles VI, prétendant au trône d'Espagne. Cet événement devait changer nécessairement la politique de l'Europe, et il l'a changée. Quel était le but des cabinets étrangers en cherchant à détrôner Philippe V ? D'empêcher que la maison de Bourbon ne réunît la France, l'Espagne, Naples, la Lombardie, les Pays-Bas et une grande partie de l'Amérique. Or, un état de choses non moins dangereux allait avoir lieu si Charles VI, possesseur de l'Empire, y joignait tous les pays de l'ancien et du nouveau continent qui composent la monarchie espagnole. Que reviendrait-il maintenant aux alliés en continuant les hostilités contre Louis XIV et son petit-fils, en persistant à s'épuiser pour la défense d'une cause évidemment fondée sur les principes que l'Europe combat ? Ces réflexions faites par les souverains ont attiédi leur ardeur guerrière ; c'est à ce motif que l'on doit attribuer sans doute la mollesse des opérations militaires dans le courant de cette année, particulièrement en Flandre et sur le Rhin.

Mais si les intérêts généraux semblent présager le retour de la paix, des intérêts particuliers presque aussi

puissants paraissent devoir l'éloigner. Marlborough, ce général dont le pouvoir en Angleterre égale celui de sa souveraine, et devant qui s'abaisse en Hollande l'autorité du grand pensionnaire, Marlborough ne veut point déposer l'épée; sa gloire, sa grandeur, sa fortune grandissent toujours sous les drapeaux, et cet Anglais est insatiable d'honneurs et de richesses. Eugène, moins cupide que son allié, n'est pas moins ambitieux de renommée, et son âme vengeresse n'a pas encore abreuvé d'assez d'humiliations ce Louis XIV qui dédaigna jadis l'abbé de Carignan. Le héros de l'Angleterre et celui de l'Allemagne poussent donc toujours les puissances européennes à continuer la guerre; mais ces deux grands hommes, du haut de leur célébrité, n'aperçoivent que les grandes causes; les petites leur échappent, et ce sont ces dernières qui domineront leur ambition. Ils ne se doutent pas qu'une paire de gants et une jatte d'eau répandue vont changer la face du monde.

Tandis que le duc de Marlborough gouvernait l'Angleterre, sa femme Sarah Jennings régnait despotiquement sur le cœur de la reine Anne; il n'y eut peut-être jamais d'exemple d'un crédit porté aussi loin. Dans ces sortes de liaisons le pouvoir des favoris naît ordinairement de leur extrême servilité, du soin qu'ils mettent à prévenir le moindre caprice des princes, enfin de la molle flexibilité de caractère que ces esclaves privilégiés montrent en toute occasion à leurs maîtres. C'était précisément le contraire entre la reine Anne et la duchesse de Marlborough; les caprices, la hauteur, l'inflexibilité de penchants étaient du côté de la favorite; la douceur, la patience, l'empreinte du joug du côté de la souveraine; et par une inconcevable fatalité, cette princesse ne pouvait se dégager de ses liens. Anne aimait, que dis-je, adorait la duchesse, malgré son humeur insupportable: elle avait à son égard toute la faiblesse qu'un amant épris éperdument éprouve auprès d'une maîtresse impérieuse. Les grands du royaume, le parlement, toute la nation gémissaient en secret de l'asservissement de celle qui devait tout soumettre: asservissement d'autant plus dangereux qu'il ajoutait encore au crédit

colossal du vainqueur de Ramillies et de Malplaquet. Tout à coup cet état de choses changea; une femme adroite, douce et prévoyante, milady *Masham*, dame d'atour de la reine, parut avoir attiré l'attention de Sa Majesté : l'attention, je dis trop peu, elle avait captivé son affection, car l'amour seul guérit l'amour. Si la duchesse de Marlborough eût encore en ce moment courbé son inflexibilité ordinaire, elle eût prévenu sa disgrâce. Peut-être eut-elle l'intention d'essayer, mais peu façonnée au langage de la soumission, cette femme impérieuse, en s'efforçant de paraître prévenante, avait l'air d'ordonner. Un jour la duchesse apporta à la reine une paire de gants d'une forme bizarre, lui assurant qu'ils étaient du meilleur goût. « Ils ne sont pas au mien, » répondit Sa Majesté. En cet instant, Anne demanda de l'eau pour se laver les mains; M^{me} de Marlborough se précipite vers un bassin de vermeil placé sur une console, le remplit, et passant auprès de lady *Masham*, renverse avec affectation une partie du liquide sur la robe de cette dame d'atour. La reine avait saisi l'intention de la duchesse dans un sourire malin qui venait de passer sur ses lèvres... Il est des heures où les souverains les plus faibles se rappellent qu'ils règnent : « Madame, dit d'une voix irritée la reine outrée de la méchanceté de M^{me} de Marlborough, vous me manquez... sortez. — Que Votre Majesté daigne m'entendre, voulut balbutier la duchesse... — Sortez, vous dis-je, reprit Anne avec l'accent de la colère, ou je vous fait pousser dehors par mes gardes... » La femme du héros quitta la chambre en lançant sur sa souveraine un regard menaçant.

Toute la cour apprit le jour même cette éclatante disgrâce; le colosse de pouvoir des Marlborough était ébranlé : plusieurs hommes d'Etat lui portèrent de terribles coups dans le conseil de la reine. Ils montrèrent à cette princesse que l'inimitié de cette famille pouvait devenir redoutable dans le rang presque suprême où les bontés de Sa Majesté maintenaient le duc, et dont il abusait pour asservir l'Angleterre. « En effet, madame, ajouta un vieux pair du parti des *torys* auquel Marlborough était opposé, le duc est

« à la tête des armées, où l'autorité même de Votre Ma-
« jesté serait méconnue si elle était contraire à la sienne ;
« Godolphin, beau-père d'une des filles de ce général,
« administre les finances, dont à peine il vous rend compte ;
« Sunderland, gendre de Marlborough et secrétaire d'Etat,
« soumet à son beau-père le cabinet de Votre Majesté ; en
« un mot, soldats, trésor, politique, tout reçoit l'action de
« ce dominateur impérieux... Madame, je ne puis le taire
« plus longtemps à Votre Majesté, la nation murmure, le
« parlement délibère, et peut-être songe-t-on à vous ren-
« dre responsable de l'abus de pouvoir de Marlborough. —
« Mais comment, répondit la reine, comment disgracier
« cet homme à la tête d'une armée qui le chérit, et tout
« couvert des lauriers qu'il a moissonnés ? — Il faut arri-
« ver jusqu'à lui par un détour, poursuit le vieux pair ;
« que Votre Majesté éloigne d'abord Sunderland des affai-
« res, qu'elle renvoie ensuite Godolphin. Il est temps que
« Votre Majesté prouve enfin qu'elle est lasse de porter
« un joug au lieu d'une couronne. Veut-elle un motif
« d'hostilités, je vais le lui indiquer : le frère de lady Mas-
« ham a demandé au duc un régiment qu'il lui a refusé,
« accordez-le, vous, madame ; la glace sera rompue, et
« bientôt vous pourrez en disperser les fragments. » Anne
suivit les avis du vieillard, le régiment fut donné ; bientôt
Sunderland disparut du conseil, Godolphin le suivit de
près. Mais la guerre continuait ; le commandement de
Marlborough était l'arche sainte, la reine n'osait y porter
la main ; le duc, de son camp, semblait braver sa souve-
raine, lorsque l'avènement de Charles VI au trône impé-
rial vint au secours de cette princesse.

Les ennemis du duc, très-nombreux dans un parlement
tout nouvellement reconstitué, ne manquèrent pas de
représenter à la reine que la guerre avec les rois de France
et d'Espagne était devenue impolitique ; ils en donnèrent
les preuves que j'ai détaillées plus haut. Des négociations
furent décidées ; Louis XIV reçut l'avis secret qu'il pou-
vait préparer ses *soumissions*... C'est le mot dont on se
servit. Le roi de France s'étant empressé de faire parvenir

à Londres ce que M. de Torcy nomma, lui, des *propositions*, la reine les fit communiquer à la Hollande par le comte de Strafford, qui *obligea* cette puissance, malgré le prince Eugène, Marlborough et Heinsius, à nommer des plénipotentiaires pour traiter avec ceux du cabinet de Versailles. Dans ces dispositions, les deux généraux ne furent pas même consultés.

Les préliminaires de la paix furent signés à Londres en octobre ; les puissances y ont admis, comme bases des traités à intervenir, que la France reconnaît Anne pour reine de la Grande-Bretagne, et l'ordre de succession à la couronne d'Angleterre tel qu'il est fixé maintenant ; que Philippe V resterait sur le trône d'Espagne, mais qu'il serait irrévocablement déterminé que la même tête ne pourrait jamais porter ensemble les couronnes de France et d'Espagne ; que Louis XIV remettrait entre les mains des Hollandais et de l'Empereur un certain nombre de places fortes devant servir de barrière à ces puissances ; enfin, que les fortifications de Dunkerque seraient démolies.

Pendant que la France recouvrait l'espoir d'une paix sans doute durable, le roi perdait un des généraux qui firent la guerre sinon avec le plus d'éclat, du moins avec le plus de sagesse et de loyauté : le maréchal de Boufflers mourut cette année à Fontainebleau. Cet homme de bien, modelé sur les patriciens de Rome antique, laisse une réputation de probité sans tache : il laisse, gravé dans la mémoire de tous les Français, le souvenir d'une générosité pure, d'une noblesse d'âme que n'altéra jamais la condition de courtisan qu'il remplissait avec une soumission respectueuse mais sans paraître servile. Général doué de la plus précieuse vertu pour ceux qui servaient auprès de lui, Boufflers rendit une justice incorruptible à leur mérite et à leurs actions toutes les fois qu'il eut à demander des récompenses pour eux. Ses propositions à cet égard furent rarement admises : il est, il sera toujours dans les habitudes des cours de favoriser les nullités intrigantes et

d'être ingrates envers les hommes qui servent bien l'Etat, parce que les cours ne se connaissent point en services, et sont flattées des courbettes qui en tiennent lieu. Mais si le maréchal ne réussit pas à faire accorder des honneurs à ceux qui les méritaient, il prouva, par l'estime qu'il faisait de ces bons serviteurs, qu'on avait eu tort de les leur refuser. Ami de ses devoirs, de son prince, de la France, des gens d'honneur, Boufflers fut, dans toutes les acceptions du mot, un honnête homme. Il mourut dans une sorte de disgrâce : ce général avait, il faut en convenir, demandé pour lui beaucoup de faveurs comme il les aurait demandées pour un autre à qui elles eussent été justement acquises. Louis XIV s'irrita de cette sorte d'exigence, précisément parce que les choses sollicitées étaient dues. Si Boufflers eût été un Villeroi, il aurait tout obtenu sans avoir rien mérité : il est des souverains qui n'accordent avec un vrai plaisir que lorsque leurs dons ressemblent à des grâces.

Boileau termina aussi cette année sa carrière irréprochablement honorable en ce qui tient à la vie privée ; Despréaux n'eut pas à se reprocher une action méchante, et sa mémoire est embellie de beaucoup de traits d'une haute vertu. Il faut citer l'achat qu'il fit de la bibliothèque que Patru était forcé de vendre, et dont il lui laissa la jouissance toute sa vie, après l'avoir payée un tiers au-dessus de sa valeur. On ne peut passer sous silence une autre action dont on voudrait ne pas trouver le motif dans un oubli de la justice de Louis XIV. Ayant appris un jour que la pension de Corneille, le moins courtisan des poètes, vient d'être supprimée, Boileau court à Versailles, offre d'abandonner sa propre pension, et redemande avec chaleur celle de l'auteur de *Cinna*... Sa Majesté, un peu honteuse revint sur la suppression prononcée. Mais si Despréaux fournit en toutes choses l'occasion de louer son cœur, on eut plus d'une fois à déplorer les écarts de son jugement. L'auteur des Satires blâma souvent à tort ; peut-être doit-on l'excuser si ce fut avec conviction. Il loua aussi, il loua même à outrance dans ses Epîtres : ce poète

est moins excusable en cela, car on sait que la louange fut un tribut arraché à sa muse par la servilité.

CHAPITRE XLII

1712

Congrès d'Utrecht. — Marlborough perd son commandement et est accusé. — Eugène se rend à Londres pour défendre son allié. — M. le duc est blessé à la chasse par le duc de Berry. — Mœurs de M. de Bourbon. — Echappée de vue sur la Bastille. — M^{me} de Fronsac ambassadrice auprès de son mari. — Danger charmant de la duchesse. — Elle est forcée de se rassurer. — Mort de la Dauphine; détails. — Soupçons d'empoisonnement. — Sur qui dirigés. — Le duc de Bourgogne avait un moment soupçonné la vertu de sa femme. — La Dauphine suspectée de trahison politique. — Mort du Dauphin; description funèbre. — Caractère du duc de Bourgogne. — Le duc d'Orléans accusé hautement d'empoisonnement. — Scène populaire. — Mort du duc de Bretagne. — Le duc d'Anjou, depuis Louis XV, est à l'extrémité. — Le contre-poison de Venise. — C'est le duc d'Orléans qui le donne. — Singulier remerciement de Louis XIV. — Réponse hardie du duc d'Orléans. — La mise en jugement de ce prince est agitée dans le conseil. — Beauvilliers détermine le roi à y renoncer. — Scène orageuse à Sceaux. — Autre au couvent des jésuites. — Le tigre et le renard sont muselés. — La dernière armée de Louis XIV. — Dispositions secrètes pour la retraite de la cour derrière la Loire. — Vendôme meurt abandonné dans un village d'Espagne. — Caractère de ce grand homme. — Son portrait. — L'archevêque d'Auch; la misère au sein de l'opulence. — L'accouchement de l'abbesse de Saint-Aignan. — Toutes les dames de la cour se déchainent contre la captivité de Fronsac; il sort de la Bastille. — Le pont-levis et le marchepied. — Morne aspect de Paris. — Tristesse extrême de la cour. — Le pape Clément XI reconnaît M^{me} de Maintenon comme reine de France. — Bataille de Denain; suites... la France est sauvée. — La maîtresse d'Eugène. — Effet des succès de l'armée à Paris. — Dernières précautions que le roi avait ordonnées. — Retraite d'Eugène. — Reconnaissance ordinaire des cours. — Un dernier mot sur Catinat mort cette année. — Mort de l'astronome Cassini et de Marie Stuart, fille de Jacques II.

Par suite des préliminaires de paix signés à Londres en octobre dernier, un congrès vient de s'ouvrir à Utrecht ; les ministres du roi s'y sont rendus, et, accueillis cette fois avec quelque politesse, ils traitent maintenant d'une manière digne du monarque qu'ils représentent et de la nation dont ils défendent les droits. Les hostilités doivent néanmoins continuer en Flandre ; mais le duc de Marlborough n'y commandera point. Étant retourné en Angleterre à la fin de la dernière campagne, il trouva dans la nouvelle chambre des pairs un parti considérable ligué contre lui et qui l'accusa de malversation. Le général anglais aurait pu répondre à ses accusateurs comme Scipion aux Romains : « Allons dans le temple rendre grâce à Dieu des victoires que j'ai remportées ; » mais l'idée était tombée de son piédestal, la paire de gants et la jatte d'eau avaient fait un homme ordinaire d'un héros mis quelques mois plus tôt presque au niveau de la Divinité. Marlborough avait trop de richesses pour être condamné, surtout lorsque le prince Eugène, son compagnon de gloire, fut venu à Londres plaider la cause de ce grand homme ; le duc ne put cependant conserver son commandement. Eugène revint seul en Flandre, satisfait peut-être de n'avoir plus à partager l'honneur d'une guerre glorieuse contre nous.

Après tant de calamités publiques nées des vues trop ambitieuses du prince qui règne sur nous, doit-il être frappé lui-même de coups redoublés dans les malheurs de sa propre famille ? Un grave accident vient d'y répandre la plus vive affliction ; *M. le duc*, en chassant il y a huit jours près de Marly, a été atteint d'un coup de fusil dans les yeux. On a craint pendant quarante-huit heures pour la vie du prince ; les médecins en répondent aujourd'hui, mais il perdra un œil... *M. le duc de Berry*, auteur innocent de ce coup funeste, est peut-être plus à plaindre que le blessé. Son Altesse Royale ne veut ni manger ni boire et passe ses journées à pleurer. Avant-hier, cet infortuné jeune homme alla se jeter aux pieds de *madame la duchesse* ; il lui fit pitié, quoique la compassion ne soit pas le fort de cette princesse. « Relevez-vous, mon cousin, lui dit-elle ;

« sans doute ce malheur est grand, mais il est involontaire ; mon fils et moi nous vous pardonnons de bon cœur. » Le duc ne savait comment reconnaître cette indulgence peut-être inattendue ; il baisait les mains de la duchesse, la remerciait, pleurait encore, et toutes ses phrases se terminaient par : « Non, de ma vie je ne tirerai un coup de fusil, quoique la chasse soit mon plus grand plaisir ! » *Madame la duchesse* mena elle-même *M. de Berry* dans la chambre de *M. le duc*, qui s'empressa de tendre la main au petits-fils de France : « Ce ne sera rien, » lui dit-il, puisqu'il me restera un œil pour me conduire ; « le seul regret que j'aie, c'est de n'avoir pas perdu l'autre à l'armée plutôt qu'en tirant des lapins. »

Le prince éborgné, dont j'ai pour la première fois occasion de parler, ne mène pas un train de vie précisément exemplaire : fils d'une femme fort légère et d'un homme adonné à toutes les violences, à toutes les passions, il ne trouva pas dans sa première jeunesse d'excellents modèles sous le toit paternel ; on doit présumer même que c'est là qu'il s'est habitué à en choisir de mauvais. Jusqu'ici les femmes eurent peu à se plaindre de l'audace de *M. le duc* ; la complaisance des hommes, qu'il a recherchée ouvertement, ne lui a pas laissé le loisir d'être un galant dangereux. Parmi les liaisons intimes de *M. de Bourbon*, il faut citer celle qu'il entretient depuis sa plus tendre jeunesse avec le marquis de Gêvres. Lorsque *M. le duc* fit ses premières armes, cette intimité devint tellement scandaleuse à l'armée que les généraux ayant trouvé souvent ces deux seigneurs sous la même tente et couchés dans le même lit, écrivirent au roi pour lui demander l'autorisation de mettre ordre à cette intrigue dont le soldat s'indignait. Sa Majesté répondit par l'injonction expresse de faire coucher les jeunes gens aux deux extrémités du camp ; il arriva néanmoins qu'ils se rapprochèrent quelquefois. Depuis que *M. le duc* garde la chambre, Son Altesse ne reçoit personne excepté le marquis de Gêvres, qui entre chez elle le matin et n'en sort qu'à deux heures après minuit. Voilà où nous en sommes dans la cour la plus dévote de

l'Europe, la plus exemplairement catholique et, comme on le voit, la plus *romaine*.

Fronsac, ce petit lutin galant qui du moins fait sa cour à la française, demande souvent à ses geôliers des nouvelles du sexe dont il fut violemment séparé, mais il parle à ces brusques cerbères une langue inconnue. La Bastille est un monde séparé du nôtre par l'épaisseur d'une pierre et par un fossé de vingt pieds qui équivalent à deux mille lieues d'océan. En mettant le pied sur le pont-levis qui communique du sol de la capitale à ce château, il faut dire adieu à la civilisation actuelle : de l'autre côté de ce pont, ce sont d'autres mœurs, d'autres habitudes, une autre vie ; vous êtes enveloppé dans une autre atmosphère. Un matin, Fronsac vit de sa croisée passer dans la cour intérieure quelques nobles prisonniers qui se rendaient à la chapelle : plusieurs d'entre eux portaient les habits de la cour d'Anne d'Autriche. Le jeune duc reconnut ce costume pour l'avoir vu dans les portraits de ses ascendants au troisième degré. Un de ces infortunés était captif pour un quatrain piquant sur la régente... Les os de cette princesse sont en poudre, et le poète expie encore ses quatre vers.

Mais dans sa chambre, le jeune prisonnier communiquait avec notre siècle : l'abbé Saint-Remi, jeune ecclésiastique aimable et lettré, avait consenti à se renfermer à la Bastille pour récréer Fronsac ; c'était un acte de dévouement chrétien dont peu de nos abbés de cour seraient capables. Les deux reclus s'occupèrent ensemble d'une traduction de l'*Enéide*, et Fronsac déclara à son collaborateur qu'il se chargeait des amours d'Énée et de Didon.

Un beau matin, pendant que Fronsac dormait encore, la noire soutane de l'abbé Saint-Remi disparut, et le jeune prisonnier en s'éveillant aperçut, à sa grande surprise, une blanche robe dans sa prison... « Une femme ! » s'écria-t-il en sautant de son lit ; puis, s'étant un peu frotté les yeux, il ajouta avec un soupir : « Oui, mais cette femme est la « mienne. » Le ton du petit duc, qui d'abord visait à l'extrême liberté, devint tout à coup poli, respectueux ; il

se jeta derrière ses rideaux pour passer une robe de chambre, et peut-être quelque chose de plus qu'il paraissait au premier moment fort disposé à négliger. Cependant huit ou dix mois de captivité l'avaient séparé d'un sexe qu'il idolâtrait, Madame, ou, si l'on veut, M^{lle} de Fronsac, était belle ; elle ne pouvait venir à la Bastille sans avoir le projet d'être tendre... Son mari la prit par la main, cette main fut serrée ; elle répondit au serrement par une étreinte, un baiser en fut la récompense : c'était le premier... Fronsac avait fait asseoir la jolie visitante sur son fauteuil, il s'était assis à côté d'elle. On causa avec intérêt puis avec affection, ensuite avec feu. Il se trouva bientôt après que la petite dame n'était plus placée immédiatement sur le fauteuil, enfin il arriva qu'elle avait tout à fait changé de siège et de position... La résolution antimatrimoniale du mari de dix-sept ans était alors bien loin de sa pensée.

— Cruel ! s'écria en ce moment M^{me} de Fronsac d'un accent rempli de tendresse, si vous m'aviez toujours traitée de la sorte vous ne seriez pas ici.

— Ah ! pardon, madame, pardon, s'écria le duc comme si le contact d'un talisman venait de le rendre à lui-même... j'allais oublier que vous devez venir me trouver en qualité d'ambassadeur.

— Devez-vous en être surpris, mon ami, et croyez-vous que mon cœur n'ait pas volé au-devant de cette mission ?

— C'est à merveille, madame ; mais, moi, je dois plus d'égards à votre caractère diplomatique.

— Sachez donc, insensé, que le roi ne consentira à vous rendre la liberté qu'autant que vous tiendrez en ménage une conduite régulière...

— Précisément, et j'allais déroger étrangement à cette régularité vis-à-vis de l'envoyé du plus grand roi de la chrétienté.

— Sa Majesté m'a chargée de vous dire que les plus grandes faveurs vous attendent si vous consentez à vivre avec moi comme vous le devez...

— Comme je le dois... Voilà précisément, madame,

voilà ce qui tuera toujours notre intimité... Je ne veux pas aimer et caresser ma femme *de par le roi*.

— Ne mérité-je donc aucune tendresse ? reprit en pleurant la jeune dame, qui n'avait aucunement réparé le désordre préparatoire où son mari l'avait mise.

— Je serais devenu fou de vos attraits si je vous eusse distinguée de moi-même dans le monde... Vous allez vous enrhummer, madame...

— Je suis donc bien malheureuse de ne vous y avoir pas rencontré, continua en soupirant la sensible duchesse toujours dans la situation de sa demi-défaite.

— Vraiment je le regrette autant que vous, balbutia Fronsac, qui n'avait pu s'empêcher de lancer quelques œillades obliques sur la personne de sa femme... Puis il ajouta avec résolution : Je vous assure, madame, que cette chambre est très froide.

— Voyez cependant combien il vous restait peu à faire pour mériter votre délivrance, semblèrent dire les yeux de l'ambassadrice.

Mais la duchesse venait de tout réparer ; elle s'était levée, l'orgueil avait fini par l'emporter sur l'amour, et M^{me} de Fronsac reprit tristement sa place sur le fauteuil. La conversation continua alors sur le ton d'une politesse de cour : monsieur félicita madame du crédit dont elle paraissait jouir, madame plaignit monsieur de ce qu'il restait toujours sous le poids de la disgrâce du roi... On se fit de part et d'autre des compliments bien affectés, et après une demi-heure la duchesse se leva pour se retirer. Le duc lui présenta la main, la reconduisit jusqu'à sa seconde porte, une profonde révérence répondit à un profond salut, on se quitta. La pauvre petite femme repassa le fatal pont-levis avec le désespoir dans le cœur, tandis que le cruel prisonnier s'avouait qu'il avait adoré plus d'une femme qui n'avait pas la moitié des charmes de la sienne.

— Eh bien, dit le lendemain la marquise de Maintenon à M^{me} de Fronsac, comment se sont passées les choses à la Bastille ?

— Madame, répondit en rougissant la duchesse, j'en suis sortie comme j'y étais entrée.

— Fronsac est donc malade ?

— Non, madame la marquise, il est mon mari.

Un voile funèbre est étendu sur le palais de Versailles ; celui-là est le témoignage d'une douleur sincère, universellement ressentie. M^{me} la Dauphine a cessé de vivre le 12 février... Elle est morte à vingt-six ans frappée d'une foudre imprévue, cachée, et selon toutes les apparences d'une foudre criminelle. Reprenons les détails de ce lugubre événement.

Dans le courant de l'année 1710, M. le duc d'Orléans avait donné à M^{me} la duchesse de Bourgogne une fort belle tabatière ; au commencement du mois de juin dernier, cette boîte se perdit ; la Dauphine la regretta quelques jours, mais Son Altesse Royale n'y songeait plus lorsque, le 5 février, elle se retrouva remplie d'excellent tabac sur la toilette de la princesse. Marie-Adélaïde y puisa à l'instant même une prise et posa ensuite la tabatière sur une table de son cabinet. Quelques heures après, le frisson et ensuite une forte fièvre prirent la Dauphine. Préoccupée cependant de la tabatière, elle en parla avec éloge à M^{me} de Lévi, et la pria d'aller la lui chercher. On ne retrouva plus ce bijou ; vainement fit-on les plus exactes recherches... il avait disparu. Cette circonstance singulière produisit une certaine rumeur dans les appartements ; mais Son Altesse Royale ordonna de cesser toute réclamation, voulant, disait-elle, que Sa Majesté ignorât qu'elle prenait du tabac. Dans la soirée du 6, la princesse, malgré l'avis du docteur Chirac, se leva pour écrire une lettre qu'elle parut tracer avec beaucoup de feu ; elle se recoucha ensuite, et le médecin la saigna au pied. Le 7, un transport au cerveau survint à la duchesse déterminé par une douleur sourde et fixe à la tempe. Deux saignées furent alors pratiquées au bras ; elles ne calmèrent point la douleur qui se changea bientôt en une sorte de rage... Dans la journée du 10, le mal parut se calmer un peu mais la malade se sentait extrêmement affaiblie, et de sombres

pensées assiégeaient son imagination où jamais jusqu'alors une seule idée triste n'avait eu accès. Son Altesse Royale poussait de longs soupirs en se tenant la tête...
« Je m'éteins, disait-elle aux dames qui l'environnaient...
« Bientôt, je le sens, la cour me regrettera. Je vous vois
« déjà, mesdames, avec votre grand habit... Et puis le deuil
« sera jeté dans le coin d'une garde-robe, et je serai oubliée... comme tant d'autres princes qui ont respiré l'encens... quelques jours, quelques heures... après qu'ils
« ont été dormir éternellement sous le marbre... éternellement... Le Dauphin, oh ! lui, quand je serai morte, je
« suis sûre qu'il épousera une sœur grise où bien une tourière des filles Sainte-Marguerite. »

Le même jour la Dauphine voulut se confesser, mais elle refusa le père de la Rue, son confesseur ordinaire, et demanda le père Julien, récollet du couvent de Versailles... La confession fut longue et de fréquents soupirs entendus de la pièce voisine prouvèrent qu'elle était laborieuse. Ce dernier acte de pénitence achevé, Son Altesse Royale demanda une cassette renfermant des papiers que le religieux fut chargé de brûler dans la cheminée. Marie-Adélaïde qui s'était mise avec peine sur son séant, ne perdit pas le moine de vue qu'elle n'eût la certitude que tout était en cendres.

Pendant toute la journée du 12, le roi et le Dauphin, fondant en larmes, restèrent à deux genoux au pied du lit de la malade... Ils savaient qu'il n'y avait plus d'espoir. Vers dix heures du matin, on donna à la princesse de l'émétique qui ne produisit aucun effet. Dans l'après-dînée elle n'eut plus que des intervalles de connaissance durant lesquels on l'entendit répéter plusieurs fois au duc de lui pardonner. Elle pria aussi le roi de payer ses dettes et de récompenser ses domestiques. Enfin vers huit heures du soir, les yeux de la duchesse brillèrent d'un éclat extraordinaire... Elle tendit à Louis XIV et au Dauphin ses deux mains agitées par une terrible convulsion en proférant d'une voix faible : « Souvenez-vous de moi quelquefois... » On entendit un craquement dans toutes ses articulations...

Marie-Adélaïde de Savoie n'était plus. Louis XIV fut pénétré de la plus vive douleur, la seule profondément sentie qu'il ait éprouvée de sa vie.

Le bruit le plus généralement répandu est que la Dauphine mourut empoisonnée par la prise de tabac puisée dans la tabatière un moment retrouvée et enlevée presque aussitôt; les médecins Fagon et Boudin regardèrent le poison comme certain; Maréchal en déclara les indices équivoques; le seul Chirac traita la princesse d'une rougeole à laquelle personne n'a cru.

Après cette fin tragique, des soupçons divergèrent sur plusieurs personnes : les uns se portèrent sur le duc du Maine; d'autres, accrédités par ce fils naturel du roi, planèrent encore sur le duc d'Orléans. On osa appuyer ces derniers du présent fait à M^{me} de Bourgogne par ce même duc d'Orléans, présent qui datait de deux années, et d'autant plus étranger à l'empoisonnement, s'il a eu lieu, que la tabatière avait été donnée vide... Les événements, les probabilités viendront peut-être éclairer les présomptions et donner à l'accusation une direction plus sûre ¹.

Revenons maintenant à cette lettre que dans sa maladie la Dauphine écrivit avec une si vive émotion. Il est affligeant d'avoir à en révéler le sujet, peu favorable à une princesse chérie à tant de titres; mais la perfection ne fut jamais donnée à l'humanité, et l'observateur doit tenir note de tout. Depuis l'emprisonnement de Fronsac, M^{me} de Bourgogne était revenue au beau Nangis, colonel du régiment du roi. Comme cela arrive souvent par une bizarrerie attachée à la condition de mari, ce gentilhomme était le favori du Dauphin, et Son Altesse Royale aurait pris de la jalousie contre le Grand Turc plutôt que contre son cher Nangis. Cependant, pour plus de sûreté, Marie-Adélaïde enjoignit au colonel d'avoir l'air de revenir à ses intrigues avec M^{me} de la Vallière, bru du frère de la feue duchesse. Ce genre de comédie est fort délicat.

1. On trouve dans une simple note des *Tablettes* de la comtesse qu'un M. de Gondrin, qui prit une prise de tabac dans la fatale tabatière, mourut frappé des mêmes symptômes que la Dauphine.

La jeune dame, qui avait de la beauté, de l'esprit, de la grâce, des droits anciens, prit la chose au sérieux, et Nangis ne tarda pas de trouver que ce ton valait bien l'autre. Coquette, jalouse et perfide tout à la fois, la Vallière, non contente de l'emporter de nouveau sur la Dauphine, la compromit gravement en faisant parvenir au Dauphin une lettre de sa femme qu'elle écrivait à Nangis et que celui-ci eut l'indignité de livrer à sa maîtresse après avoir eu l'insuffisante précaution d'en effacer la signature et l'adresse. L'excellent duc de Bourgogne, qui ne put méconnaître l'écriture de la missive, fut désolé. Il avait un ami sincère, incapable de trahir sa confiance, un de ces amis dans le sein desquels on épanche ses chagrins... cet ami c'était Nangis. Le prince alla lui conter sa douleur. Ce confident si bien choisi ne s'attendait nullement à cet épanchement amical : il balbutia, ne sut rien conseiller au duc, perdit la tête et quitta Paris le lendemain de peur des suites d'une si terrible affaire. Le Dauphin ne pouvant réussir à se faire consoler prit à regret le parti de se fâcher... Son Altesse fit une scène à la Dauphine, qui, comme on le pense bien, renia son écriture et se mit en fureur de se voir *si injustement* accusée... Le *coupable* mari eut beaucoup de peine à la calmer. On procéda à la réconciliation que le Dauphin scella du mieux qu'il put. Mais que devint l'honnête homme de prince lorsqu'il apprit le départ précipité de son *fidèle* ami ! Son Altesse Royale se prêtait de tout son pouvoir au doute ; mais il est parfois des lumières... Néanmoins le duc tint bon : il continua de douter. La duchesse, qui ne doutait pas, elle, que Nangis n'eût commis au moins une imprudence, le fit chercher pour en avoir le cœur net. Comment peindre la colère qu'elle éprouva quand on vint lui dire que le colonel avait quitté le service et le pays sans congé?... La princesse brisa tout ce qui se trouvait sous sa main ; une crise nerveuse termina cette scène. Marie-Adélaïde attendit pour écrire au traître que sa tête fût un peu calmée, et l'on sait sous quelle influence elle traça sa lettre dont la réponse ne devait jamais lui parvenir.

Voici maintenant quelque chose de plus sérieux encore, de plus inattendu surtout, mais dont par bonheur il est permis de douter. Le bruit court dans la ville, et l'on répète hautement à l'*OEil-de-bœuf*, que la Dauphine, cette enfant si chère au roi et à M^{me} de Maintenon, si recherchée de toute la cour de France, n'en trahissait pas moins Louis XIV et l'État en instruisant son père, notre ennemi, des secrets du conseil de Versailles et en lui faisant parvenir des copies de nos plans militaires. On assure que Sa Majesté a eu les preuves de cette trahison par des lettres trouvées dans une cassette dont la Dauphine aurait apparemment négligé de brûler le contenu. Le petit duc de Fronsac, à qui l'on parlait de ces bruits à la Bastille, a dit : « Non, non, n'en croyez rien ; je connaissais le fond de son cœur, il était vraiment français. »

La mort n'a pas cessé de planer sur le palais de Versailles. Six jours après l'heure suprême de la Dauphine, l'aile sombre de l'ange funèbre a frappé le Dauphin... Louis XIV vit encore, tandis que son fils et son petit-fils reposent sous le suaire sans que leurs têtes aient été ceintes de la couronne qu'elles devaient porter à leur tour. Ce brillant héritage, qui franchira désormais deux générations, est promis à un front de cinq ans. Le Dauphin de la France, de cette France aux portes de laquelle frappent toutes les calamités de la guerre ; ce prince, appelé à cicatriser tant de plaies qui peuvent encore s'aggraver, c'est un faible enfant dont vingt ambitieux attireront peut-être à eux la pourpre royale... Reprenons notre lugubre narration.

Le lendemain du jour où la Dauphine ferma les yeux, son mari fut saisi d'une forte fièvre. D'affreux symptômes se déclarèrent presque aussitôt, et cette fois les signes du poison parurent évidents. Le corps du prince était couvert ici de tumeurs, là de dartres ou pustules livides : il ressentait dans les entrailles un feu dévorant et d'horribles déchirements. « Je brûle, disait Son Altesse Royale, mais ce sera bien pis dans ce lieu où nos âmes sont purifiées. »

Le 17 février au matin, le Dauphin entendit un bruit

sourd dans l'appartement situé au-dessus du sien... C'était le cercueil de sa femme que l'on clouait... Les yeux de l'infortuné se remplirent de larmes. « Un instant encore, » dit-il en élevant ses mains jointes vers l'endroit où « retentissaient les coups, je te rejoindrai bientôt... » Le mourant prit ensuite son bréviaire et se mit à prier à demi-voix. Dès que minuit eut sonné, la messe, que Son Altesse Royale attendait avec impatience, fut dite dans sa chambre. J'ai vu depuis des courtisans qui avaient assisté à cet office, ils m'ont dit qu'une secrète terreur s'était emparée d'eux en entendant cette psalmodie pieuse au-dessous des lieux où reposait un mort et près du lit d'un agonisant... Le prêtre semblait remplir son ministère sacré entre la vie et l'éternité. Le Dauphin communia au canon de la messe : il reçut l'extrême-onction quand elle fut terminée, et après une nuit qui appartenait moitié à la prière, moitié à l'agonie, ce prince mourut à huit heures et demie du matin. Depuis vingt-quatre heures il ne souffrait plus... ses entrailles étaient entièrement consumées.

M. le duc de Bourgogne est généralement regretté : il promettait à la France un roi juste, exempt de passions malfaisantes, et, ce qui fut rare dans nos dynasties souveraines, un monarque très éclairé. Ce n'était point un héros dans les camps ; mais les nations bien gouvernées ne manquent jamais de bras pour les défendre, et elles doivent s'applaudir de n'avoir pas à leur tête un conquérant pour les opprimer. Le duc de Bourgogne fut un exemple frappant de ce que peuvent exercer d'heureuse influence sur les hommes le commerce de la vie et l'expérience, après les bons préceptes qui mettent à même de discerner le bien et le mal. La première jeunesse de ce prince fut orageuse ; ses passions se révélèrent impérieuses, inflexibles ; son impétuosité allait jusqu'à la fureur ; il était incapable de supporter la moindre résistance, la moindre gêne : on le vit s'emporter avec frénésie contre le tintement, selon lui trop prolongé, de la cloche qui sonnait onze ou douze heures. A vingt ans, le petit-fils de France aimait avec transport les femmes, les hommes, le

jeu, le vin, la bonne chère, la chasse et la musique ; en un mot toutes les puissances de son âme appartenaient à ses sens. De plus, farouche, enclin à la raillerie maligne, à la satire sanglante, M. de Bourgogne attaquait tout le monde de ses sarcasmes, parce qu'il méprisait tout le genre humain.. Mais ce prince, né avec un naturel si violent, possédait une aptitude admirable, un grand amour de l'étude, un esprit vif et étendu, enfin un jugement infaillible : telles furent les heureuses qualités dont Beauvilliers et Fénelon se servirent pour combattre tous les mauvais penchants qui les déparaient. Ces deux hommes vertueux usèrent de ces ressources avec tant de sagesse, quelquefois avec tant d'art, que d'un abîme de vices surgit un prince rempli d'affabilité, de douceur, d'humanité, de modération, de patience, de modestie et de religion. Malheureusement il est bien difficile de se tenir entre deux extrêmes : l'équilibre des passions est le beau idéal de la vertu. L'élève de M. de Cambrai, devenu pieux, poussa la piété jusqu'au bigotisme sauvage, et dans le naufrage de ses violences périrent sa fermeté et son courage. Avec les défauts, les vices de sa jeunesse, M. le duc de Bourgogne eût été abhorré ; avec les vertus de son âge mûr, il ne se fût peut-être pas fait assez respecter et jamais on ne l'eût craint.

Les soupçons d'empoisonnement ont redoublé à la mort du Dauphin. Cela devait être : ils se sont arrêtés plus que jamais sur M. le duc d'Orléans ; on s'y attendait encore : c'était un effet combiné des intrigues de la favorite. Elle sentit qu'un homme plus intéressé que personne à l'extinction de la race légitime avait besoin de repousser des inculpations qui eussent pu l'atteindre lui-même, et la marquise savait qu'en agissant ainsi elle compromettait un prince que le roi n'aimait point. Cette fois les menées secrètes ont été portées loin : le peuple, bien étranger, bien indifférent à toutes les brigues de cour dont il ne s'occupe guère que lorsqu'elles sont traduites en chansons, le peuple est excité contre le duc d'Orléans, et son indignation chèrement payée éclata le 22 février. Ce

prince se rendait à Versailles pour jeter de l'eau bénite sur le corps du Dauphin. Au moment où il allait sortir de la rue Saint-Honoré, son carrosse fut tout à coup environné d'une foule en guenilles qui poussait des cris ou plutôt des hurlements enivrés en y mêlant les vociférations d'assassin, d'empoisonneur et la menace des bâchers de la Grève... Un grand homme, plus hardi ou plus ivre, s'approchant tout près de la voiture, apostropha directement le duc. « Philippe, lui dit-il, le feu des « bourreaux peut précéder les flammes de l'enfer, trem-
« ble ! » L'officier des gardes, indigné de tant d'insolence, tira son épée et frappa à dessein au bras l'orateur en haillons. Cette juste punition pouvait perdre le prince : il le sentit ; et rachetant par un imperturbable sang-froid l'imprudence du militaire : « Monsieur de Ravannes, dit-
« il en mettant la tête hors de la portière, pourquoi avez-
« vous frappé cet homme ? » Et se tournant vers le mendiant, qui, atteint d'une égratignure, criait comme un porc sous le couteau du charcutier, Son Altesse ajouta en lui jetant sa bourse : « Tenez, mon ami, faites-vous gué-
« rir, et ne manquez pas de venir me voir au Palais-Royal. » Soudain l'attention de la populace fut distraite par la bourse dont les yeux avides avaient suivi la direction. On environna le blessé, peut-être pour lui demander part au prix de son audace, et le cocher de M. d'Orléans ayant fouetté ses chevaux laissa loin derrière lui les agents stупendiés de la faction cachée qui poursuivait impunément le neveu du roi.

Un troisième Dauphin de France est au tombeau : le pauvre petit duc de Bretagne mourut le 8 mars d'une prétendue rougeole, dont le duc d'Anjou est aussi très malade. Où donc veut s'arrêter, grand Dieu ! le destin funeste qui épuise le sang de Louis XIV, ou le crime qui moissonne tous les enfants de ce malheureux roi ?... Ah ! qu'il doit regretter d'avoir tant vécu pour voir tant mourir ! Les médecins ont déclaré que la maladie du jeune duc de Bretagne s'était annoncée par les mêmes symptô-

mes que celle de son père, et que l'ouverture du corps avait donné lieu aux mêmes observations. « Maman, disait « cet enfant à sa gouvernante pendant la courte maladie « qui l'emporte, le voyage de Saint-Denis n'est pas un « trop joli voyage !... » Apparemment que l'infortuné se sentait mourir.

Le duc d'Anjou, quatrième Dauphin, celui qui, s'il vit, doit régner sous le nom de Louis XV, était dangereusement malade au moment de la mort de son frère : il avait le corps et le visage tuméfiés, ses petites lèvres refusaient le sein, de continuelles convulsions tordaient ses membres ; un prodige seul paraissait devoir le sauver, M^{me} de Ventadour ne songea cependant qu'à un secours humain.

M^{me} de Verrue, ancienne maîtresse du duc de Savoie, avait souvent parlé depuis quelque temps à la duchesse d'un fameux contre-poison de Venise que lui avait donné autrefois Victor-Amédée et qui lui avait, disait-elle, sauvé la vie. Mais elle ne connaissait pas ce contre-poison, et cette découverte ne faisait qu'augmenter les inquiétudes de M^{me} de Ventadour. Dans le temps où le duc d'Anjou était à la dernière extrémité, M^{me} de Verrue parla par hasard, devant la duchesse douairière d'Orléans, du médicament si regretté. « Attendez donc, répondit *Madame*, je crois « que mon fils le connaît, je vais à l'instant lui écrire par « exprès. » La princesse palatine ne s'était pas trompée ; le soir même M. le duc d'Orléans, ce prétendu empoisonneur de toute la famille royale, envoya le contre-poison qui pouvait conserver un de ses membres. La gouvernante du jeune prince s'empressa de lui faire prendre la drogue salutaire ; mais elle en attendit l'effet pour divulguer sa témérité. Soit crise naturelle de la rougeole, soit action du remède, le Dauphin fut promptement hors de danger. M^{me} de Ventadour ne douta point que la guérison ne fût due au contre-poison, elle révéla alors à Sa Majesté le soin qu'elle avait pris secrètement ; ce monarque l'embrassa, la nomma sa chère fille, et voulut savoir de qui elle tenait le contre-poison. En apprenant qu'on le devait à M. le duc d'Orléans, Louis XIV eut quelque peine à concilier

cet avis avec les bruits calomnieux dont la coterie Maintenon fatiguait son oreille; mais comme il était bien décidé à ne tenir compte à son neveu que des circonstances propres à flatter son aversion pour lui, il lui dit avec humeur dès qu'il le vit : « Si vous l'aviez voulu, monsieur, ces quatre morts ne seraient pas arrivées. » Son Altesse Royale, un moment interdite de cet étrange remerciement, se remit cependant bientôt, et répondit avec calme en regardant M^{me} de Maintenon : « Sire, si les moments qu'on a employés à m'accuser l'eussent été à me demander des secours, je les aurais donnés; mais on aimait mieux faire grand bruit des empoisonnements et se dispenser à en profiter que de travailler à les prévenir... » Personne ne répliqua. « Il est temps enfin que la source de tant de noirceur soit mise au grand jour, » reprit le neveu de Sa Majesté tandis que la marquise se glissait hors du cabinet, « je viens, sire, vous demander des juges; c'est avoir trop souffert d'humiliation. On sait que j'ai un laboratoire de chimie où je m'occupe de quelques expériences avec Humbert, tel est le prétexte dont on se sert pour m'accabler de calomnies auxquelles Votre Majesté croit volontiers. Eh bien, sire! que Votre Majesté m'envoie en prison; que la chambre ardente soit rouverte pour votre neveu. On s'est efforcé de ternir ma réputation, j'ai le droit d'exiger que des formes juridiques éclaircissent ma conduite. Humbert s'est déjà rendu par mon ordre à la Bastille, j'attends la lettre de cachet qui doit m'y envoyer moi-même. » Le roi, troublé, indécis, répondit qu'il y réfléchirait et rentra dans son arrière-cabinet. Le jour même, Louis XIV agita dans un conseil secret cette déplorable affaire. M. de Beauvilliers ¹ s'éleva vivement contre la mise en jugement d'un prince du sang, vers laquelle inclinait le vieux monarque. Ce fidèle et vertueux serviteur développa avec son éloquence ordinaire toutes les conséquences d'un tel

1. Son opinion fut chaudement soutenue par M. de Pontchartrain, homme d'État dont la rigidité de principes est connue.

scandale ; il fit frémir l'assemblée du retentissement qu'il aurait en Europe, et montra dans toute sa laideur la tache qu'il imprimerait à la carrière du roi au moment où nos ambassadeurs, en traitant avec les puissances, avaient si grand besoin de relever toute la dignité, toute la grandeur de Sa Majesté. La lettre de cachet déjà expédiée fut anéantie. Au même instant, *Madame* et le marquis de Canillac faisaient d'un autre côté renoncer le duc d'Orléans à ses projets de justification juridique.

Mais tandis que le même char funèbre portait à Saint-Denis le père, la mère et l'enfant ; tandis que les souterrains où dorment tant de fils de saint Louis s'ouvraient pour engloutir à la fois trois de ses descendants, M. le duc d'Orléans faisait rouler son carrosse rapide vers le château de Sceaux. Les intrigues aussi noires qu'hypocrites du fils naturel de Louis XIV étaient démontrées à son neveu. « La glace est rompue, disait celui-ci, il faut que
« ma justification jaillisse de chacun de ses éclats ! »

Son Altesse Royale entra sans se faire annoncer dans le salon où M^{me} du Maine régnait sur les poètes ses courtisans, sur les adorateurs de ses minauderies et sur les chevaliers de l'ordre de la *Mouche*. L'apparition du prince, dont la figure rembrunie n'annonçait rien moins que de rians desseins, intimida la présidente du cercle des beaux esprits. « Ce survenant, dit-elle tout bas à une fine *mouche* qui se trouvait à côté d'elle, me fait bien l'effet
« d'un frelon. » On va voir que la duchesse ne se trompait point. Traversant la compagnie avec un léger salut, M. le duc d'Orléans marcha directement vers le grand maître de l'artillerie qu'il voyait auprès de la cheminée.

— Monsieur, lui dit-il très haut, il est bien temps, je crois, que nous ayons ensemble un mot d'explication, et je suis fort aise que cela se passe en si nombreuse compagnie.

— Cependant, monsieur, répondit le duc en montrant la porte de son cabinet, si Votre Altesse Royale daignait passer...

— Non, monsieur, interrompit le prince, nous sommes beaucoup mieux ici !... J'ai besoin de publicité.

— Que signifie ceci ? balbutia le duc déjà troublé.

— Cela signifie que je suis las d'être victime des intrigues ténébreuses que vous dirigez très dévotement contre moi, et que vous allez les désavouer à l'instant... où les soutenir sur l'heure, l'épée à la main, dans votre propre parc.

— Monsieur le duc, de grâce ! modérez-vous, voulut dire la duchesse, qui s'était avancée...

— Madame, il ne s'agit ici ni d'acrostiche, ni de bouts rimés, dit M. le duc d'Orléans avec politesse, veuillez, je vous prie, me laisser expliquer avec M. le duc.

— Enfin, monsieur, que me voulez-vous ? demanda le bâtard en essayant d'élever une voix qui trahissait néanmoins une grande émotion.

— Je prétends, reprit le prince d'un ton plus haut et plus assuré, qu'ici, et partout où je voudrai, vous démentiez les calomnies que vous avez pris le soin de répandre contre moi touchant les malheurs de la famille royale.

— Prince, vous êtes dans l'erreur... jamais je n'ai pensé que vous fussiez capable...

— Que faites-vous, monsieur le duc, interrompit à son tour la duchesse... est-il digne de vous de descendre ainsi à d'humiliantes justifications ?

— Madame a raison, poursuivit le duc d'Orléans en portant la main sur son épée... Suivez-moi, monsieur, et soutenez du moins en colonel général les injures que vous m'avez faites en jésuite...

— Mais du tout, prince, du tout, répondit le duc d'un accent cette fois entrecoupé par la frayeur, je suis prêt à reconnaître que vous êtes étranger à tant de malheurs... J'affirme, je jure que tel est mon sentiment.

— C'est indigne, c'est affreux, monsieur, dit la duchesse en se jetant tout en pleurs sur une ottomane... Votre conduite déshonore le noble sang des Condé qui coule dans mes veines.

— En vérité, madame, je ne vous conçois pas, répliqua

le duc plus jaloux de conserver son sang que de ménager la gloire de celui des Condé, je satisfais à ma conscience en rendant hommage à la loyauté de M. le duc d'Orléans. Oui prince, je le répète, poursuit le prudent bâtard, je vous tiens pour le plus homme de bien du royaume, et je le répéterai partout où vous voudrez.

— Cela suffit, monsieur le duc ; et Son Altesse Royale sortit, pendant qu'on faisait respirer à la duchesse de l'eau de la reine de Hongrie.

Le neveu de Louis XIV avait, sinon abattu, du moins privé de son dard une des têtes de l'hydre qui sifflait contre lui ; une seconde lui paraissait invulnérable sous un pan usurpé du manteau royal, mais le duc était bien résolu de se rendre maître de la troisième tête du serpent. Il alla donc à cet effet trouver le père le Tellier aux jésuites de la rue Saint-Antoine, où ce moine conservait toujours un logement. Parvenu, sous l'autorité de son nom, jusqu'à la cellule du confesseur, le prince lui parla d'abord avec calme des calomnies qu'il avait aidé à répandre et même dirigées. Le Tellier, jésuite cuirassé de toutes les subtilités de son état, nia avec assurance : c'était jouer son rôle ; il voulut ensuite devenir insolent, et M. d'Orléans trouva que c'était le dépasser.

— Tout beau, mon père ! lui dit-il...

— Je ne vous crains point, répondit effrontément le moine irascible.

— Je saurai bien me faire craindre, répliqua le prince avec calme, si vous m'obligez à me rappeler qu'une canne entre les mains d'un prince du sang, doit punir les insolents de tous les états qui osent lui manquer.

— Monseigneur, reprit le Tellier en comprimant sa rage, vous oubliez que vous parlez à un ministre du ciel.

— C'est vous qui dès longtemps avez oublié votre mission céleste. A votre caractère, à votre conduite furieuse, on vous prendrait pour un ministre de l'enfer.

— Je serais cependant inconsolable de déplaire à Votre Altesse Royale, dit le Tellier en faisant dominer tout à coup son naturel par l'esprit de sa compagnie.

— Bon, sur ce ton... Maintenant que vous voilà persuadé, je l'espère, que je ne redoute ni l'effet des insinuations perfides auprès du pape, ni les jacobins fanatisés, ni même les conseils envenimés donnés au roi de France, vous allez me promettre de travailler de tout votre pouvoir à calmer les bruits calomnieux répandus contre moi. Si, comme j'en ai malheureusement la preuve, vous y êtes pour beaucoup, c'est une réparation que j'attends de votre conscience, non pas de jésuite, mais d'ecclésiastique ; si au contraire vous êtes étranger à ces calomnies, il est digne d'un interprète de l'Évangile de chercher à les détruire. Je ne dis plus qu'un mot : ne m'obligez pas à conférer de nouveau avec vous sur ce sujet ; car, par ma foi, je ne répondrais pas alors de me servir d'arguments aussi modérés.

Le duc d'Orléans sortit sans attendre la réponse du confesseur de Sa Majesté.

Je ne sais pas bien précisément comment cela se fit, mais huit jours après la double démarche de M. le duc d'Orléans à Sceaux et aux jésuites de la rue Saint-Antoine, la tempête qui avait grondé avec tant de violence contre ce prince était calmée ; le peuple avait cessé de murmurer, et la cour se rappela seulement qu'à la mort de chacun des princes qui venaient de descendre dans la tombe, M. le duc du Maine avait laissé voir plus de joie que de tristesse.

Me voici bien loin du théâtre de la guerre, mais rien ne s'y est passé d'important depuis le commencement de l'année. Les hostilités sont, sinon suspendues, du moins ralenties par les conférences d'Utrecht, et peut-être aussi par la circonspection que le prince Eugène croit devoir montrer devant un ennemi comme Villars. Le duc d'Ormond a remplacé en Flandre le duc de Marlborough ; mais des négociations particulières étant ouvertes entre la reine Anne et Louis XIV, il est probable que ce général et les douze mille Anglais qu'il commande ont reçu l'ordre de ne point combattre en bataille rangée. Indépendamment

des forces de la Grande-Bretagne, Eugène réunit encore près de cent mille combattants auxquels l'armée de Villars, bien inférieure en nombre, ne peut être opposée sans trop d'inégalité que derrière les lignes où le maréchal s'est retranché. Malgré les préliminaires de paix, malgré les suites qu'on leur donne à Utrecht, rien, dans notre situation, ne doit donc paraître rassurant, lorsque le général autrichien peut, par de nouveaux succès, rendre à nos ennemis toute leur exigence nonobstant l'abandon probable de l'Angleterre.

Quand M. de Villars, qui était venu à Versailles, partit pour rejoindre son armée, Louis XIV, dont le maréchal prenait congé au milieu des courtisans, le fit entrer dans son cabinet.

— Vous voyez où nous en sommes, lui dit-il, tâchez que l'ennemi ne s'en aperçoive pas ; cherchez-le et livrez-lui bataille.

— Mais, sire, Votre Majesté songe-t-elle que j'ai sous la main sa dernière armée ?

— C'est pour cela, monsieur, qu'il faut l'employer à relever la gloire de mes armes.

— Je n'atteindrais pas ce but si je la faisais détruire.

— Vous vous trompez, maréchal, et je comprends mieux que vous notre position. Je n'exige pas que vous battiez l'ennemi, mais que vous l'attaquiez. Si la bataille est perdue, vous me l'écrirez à moi seul ; je monterai à cheval ; je passerai à Paris votre lettre à la main ; je connais les Français ; je vous conduirai deux cent mille hommes, et je m'ensevelirai, s'il le faut, avec eux sous les ruines de la monarchie.

— Quoi ! Votre Majesté reparaitrait dans les camps !

— Oui, monsieur ; j'ai l'honneur d'être le plus ancien soldat de mon royaume, c'est à moi de donner à l'armée l'exemple du dévouement.

Le lendemain, le roi répéta dans le conseil ce qu'il avait dit au maréchal de Villars. « Oui, messieurs, s'écriait ce prince avec un geste animé, si nos revers continuent, « je convoquerai toute ma noblesse, et malgré le poids

« de mes soixante et quatorze ans, je la conduirai en
« Flandre : où tout loyal gentilhomme se fera sans doute
« une tâche glorieuse de sauver ma couronne ou de mou-
« rir avec moi en la défendant. » Ce mouvement d'hé-
roïsme du vieux monarque n'empêcha point que la cour
ne songeât à se retirer derrière la Loire ; déjà M^{ms} de
• Maintenon faisait des dispositions secrètes pour qu'en
cas d'alerte la famille royale pût se rendre promptement
à Chambord. Informée que des partis allemands ou hol-
landais s'étaient avancés jusqu'à Noyon, la marquise avait
fait placer des relais sur la route du Blésois afin que la
retraite de Sa Majesté et des princes fût assurée.

Dans cette situation inquiétante, un courrier venant d'Es-
pagne, apporta au roi l'affligeante nouvelle de la mort du
duc de Vendôme. « Grand Dieu ! s'écria Louis XIV en
« apprenant ce nouveau malheur, qu'ai-je fait au ciel pour
« mériter ce déchaînement contre moi de toutes ses ri-
« gueurs ! » Et de grosses larmes roulaient dans les yeux
de Sa Majesté. M. de Vendôme mourut le 10 juin à Vigna-
ros, en Espagne, des suites réelles ou supposées d'une
indigestion. Dans le premier moment de sa maladie, un
médecin qui se trouvait auprès de lui crut qu'il suffirait
de la diète pour dissiper ce mal auquel personne n'atta-
cha d'importance ; mais le lendemain les symptômes devin-
rent si alarmants et d'une nature si étrange, que des
soupçons d'empoisonnement s'offrèrent à l'esprit de toute
la suite du duc. On s'empressa de le traiter en conséquence ;
mais la maladie fit des progrès plus rapides que les se-
cours : en quelques heures, M. de Vendôme fut à la der-
nière extrémité ; il ne put même signer un testament qu'il
avait fait dresser... Qui croira qu'au milieu de la doulou-
reuse agonie de ce grand homme, ses officiers, son secré-
taire, son valet de chambre s'éloignèrent froidement, le
laissant entre les mains de deux ou trois valets, tandis que
les autres pillaient ses effets et s'enfuyaient ? L'infortuné
général passa ainsi les deux derniers jours de sa vie, aban-
donné aux soins d'un barbier espagnol, qui peut-être hâta
sa mort en travaillant de la meilleure foi du monde à le

guérir. A la fin du second jour, les domestiques restés au chevet du moribond, le voyant dans un état désespéré, se mirent à enlever ses couvertures et à tirer de dessous lui les matelas sur lesquels il expirait. Vendôme suppliait, d'une voix éteinte, ces misérables de le laisser au moins mourir sur une pailleasse : triste faveur qu'ils allaient sans doute lui refuser, lorsque le chirurgien, qui s'était absenté quelques minutes, rentra dans la chambre. Ayant trouvé ces indignes valets occupés à dépouiller leur maître, il sauta sur l'épée du héros, dont ils n'avaient osé s'emparer encore et les en menaça. Ils prirent la fuite à l'instant même où Vendôme rendait le dernier soupir.

Ainsi périt, à l'âge de cinquante-huit ans, celui des descendants de Henri le Grand, qui, sous le rapport de la valeur, lui ressembla le plus, avec un caractère d'ailleurs si différent du sien. Vendôme avait de l'esprit, mais un esprit inculte ; son élocution était facile, mais elle visait constamment à l'audace, à moins que ce ne fût à la cour où le duc savait dominer son naturel impérieux. Partout ailleurs, son orgueil, sa hauteur, disons plus, son mépris de tout ce qui l'approchait, étaient insupportables. Quand de beaux exploits et une grande réputation vinrent seconder la vanité de Vendôme, il prit le ton d'un souverain ; ses généraux n'obtenaient de lui que des brusqueries s'ils ne lui donnaient pas à chaque mot la qualification d'*altesse*, quoiqu'elle ne lui fût point due. Ce général nourrissait une dévorante ambition, qui fut longtemps humiliée par les injustices dont la cour paya ses premiers services, qu'il faisait valoir cependant avec une adresse extrême. Personne n'eut plus de défauts que Vendôme : livré à un goût contre nature que Louis XIV ne laissa impuni qu'en lui seul, il le porta jusqu'au plus hideux scandale. Paresseux au delà de toute expression, on le vit compromettre par nonchalance le succès de plus d'une campagne ; souvent il faillit faire prendre lui et son armée, pour s'être opiniâtré à rester dans un quartier où il se trouvait à son aise. La malpropreté du duc peut à peine s'exprimer : ses chiens n'avaient pas d'autre chenil que le

lit de leur maître où les chiennes faisaient librement leurs petits à ses côtés. Lui-même ne se contraignait en aucune manière dans cette couche commune avec sa meute : i soutenait un jour sérieusement à la princesse de Conti que cet usage était général, et que seulement il avait, en l'avouant, plus de franchise que les autres. Des gentilshommes qui ont servi près de Vendôme m'ont affirmé qu'ils l'avaient vu prendre, pour se faire la barbe, un bassin réservé à la plus ignoble destination ; il affectait même de se livrer à un si révoltant excès de cynisme, prétendant que cette simplicité de mœurs rappelait les beaux jours de l'antiquité. Vendôme était le plus grand mangeur du royaume, il eût comme Achille, dont il fut le digne émule dans les combats, dévoré à son repas un mouton tout entier ; et comme il faut que tout dans le monde ait sa conséquence, cet illustre guerrier passait sur sa chaise percée à peu près tout le temps qu'il ne passait pas sur le champ de bataille. On l'a vu, de ce trône singulier, distribuer gravement des ordres à ses généraux, dicter, non sans d'étranges interruptions, des lettres à son secrétaire et même donner audience à des personnes de haute distinction.

Avec tous ces vices, tous ces ridicules choquants, Vendôme fut un des plus grands hommes de guerre qui aient existé. La France avait deux bras capables de la sauver : Vendôme et Villars ; il ne lui en reste plus qu'un. Le physique du petit-fils de Henri IV rappelait un peu celui de ce prince : il était d'une taille ordinaire, assez gros, et ses formes prononcées annonçaient une robuste constitution. Vendôme avait l'œil grand, à fleur de tête et plein de feu ; son visage était noble, régulier, haut en couleur. L'accent du duc ne manquait pas de douceur lorsqu'il voulait le modérer ; mais il devenait sec et dur en présence des inférieurs.

Philippe V avait accordé à M. de Vendôme les plus grands honneurs, ce monarque le traitait comme prince de sa maison. Il fit plus encore après la mort du général qui l'avait aidé à reconquérir ses États : un cortège nom-

breux se rendit à Vignaros pour enlever son corps ; on le plaça dans un magnifique char funèbre qu'escortèrent presque tous les grands du royaume... Vendôme expira sur une poignée de paille, il repose sous les marbres de l'Escurial parmi les souverains... Bizarre destinée, voilà de tes coups !

Après avoir cueilli tant de cyprès, revenons un moment à des événements moins funèbres ; imitons, sur mes tablettes, ces fréquentes transitions du tragique au comique qu'on remarque au sein des sociétés ; un miroir fidèle doit réfléchir toutes les physionomies. Ce sont toutefois de graves personnages qui feront aujourd'hui les frais du genre gai. L'archevêque d'Auch, frère du contrôleur général Desmarets, passe, en dépit du concile de Trente, presque toute sa vie à Paris. Sa conduite y est-elle régulière ? Je n'oserais l'affirmer. Sa Grandeur loge en hôtel garni, et de semblables domiciles ne sont pas d'ordinaire fort canoniques... Las de voir ce prélat éloigné de son troupeau, las surtout d'entendre dire qu'il empruntait de l'argent à toute main, Louis XIV, sachant d'ailleurs qu'il était aux expédients, lui fit enjoindre le mois passé, par Desmarets, de retourner à Auch. Voilà qui est bientôt dit mais comme notre archevêque avait perdu depuis longtemps l'habitude de rendre l'argent qu'on lui prêtait, on s'était facilement déshabitué de lui en prêter : il était donc tout à fait sans ressources quand l'ordre de retourner à son siège lui fut intimé. Or il faut dire que la manie de M. d'Auch était de ne jamais ouvrir les lettres qu'il recevait, de peur sans doute d'y trouver des réclamations auxquelles il ne pouvait ni ne voulait répondre. Enfin le secrétaire de cet homme singulier, sachant qu'il avait des recouvrements considérables à faire, lui proposa un matin d'attaquer la montagne de lettres de toutes formes et grosseurs qui s'élevait dans un coin de sa chambre, afin de voir, disait-il, si par hasard quelque correspondant bénin n'annoncerait pas de l'argent à monseigneur. « Je le veux » bien, répondit celui-ci, mais gardez-vous de me parler

« des demandes, et ne me rendez compte que des envois...
« s'il s'en trouve, » ajouta-t-il en secouant la tête. Que devint le frère du contrôleur général lorsqu'il vit que le dépouillement avait produit pour cent cinquante mille livres de change, auprès desquelles il mourait de faim depuis plusieurs mois ! Le prélat paya ce qu'il devait, à la grande surprise de ses créanciers, puis il partit pour son diocèse, se promettant bien de ne plus négliger à l'avenir sa correspondance. On s'est beaucoup diverti à la cour de cette aventure d'un genre neuf ; elle a paru moins piquante néanmoins que celle-ci :

Au dernier voyage de Fontainebleau, l'on apprit, une après-dînée, qu'une abbesse, voyageant fort vite pour se rendre à Paris, venait d'être forcée de s'arrêter dans une auberge, étant atteinte de certaine indisposition très peu claustrale, et qui était devenue tout à coup si impérieuse qu'il avait fallu recourir en toute hâte à un accoucheur de la ville. L'anecdote parut des plus piquantes à un courtisan logé dans l'hôtellerie ; il l'apprit aussitôt à M. de Beauvilliers, pour que ce dernier pût en amuser le roi au coucher. Le duc n'y manqua pas.

— Vous arrivez trop tard, mon cher duc, répondit Louis XIV en riant, je sais déjà cela.

— Palsambleu ! je me pendrais de dépit, j'espérais être le premier à conter cette drôlerie à Votre Majesté.

— Grand merci, mon féal ; je reconnais bien à ce trait votre attentive complaisance ; mais vous ne savez pas tout.

— Ma foi, sire, je ne vois pas ce qui pourrait me rester à apprendre.

— Quoi ! vous ne devinez pas ?... Cherchez bien.

— Ce serait en vain... Un enfant de fait par une abbesse dans un cabaret, ce n'est déjà pas trop mal.. Le reste m'échappe.

— Et le nom, mon cher duc, le nom... voilà ce qui est véritablement curieux.

— J'en conviens, sire, et je donnerais gros pour le savoir... Je rirais de bon cœur de la commère embéguinée.

— Riez donc ; cette commère est l'abbesse de Saint-Aignan, votre fille.

— L'abbesse de Saint... ma fi... la malheureuse ! balbutia M. de Beauvilliers... Je vais, je cours...

— Bon ! n'allez-vous pas quereller en ce moment cette pauvre fille, lui faire monter le lait à la tête... Laissons-la se rétablir, nous lui donnerons ensuite un nouveau couvent, dont les murs seront bien hauts, les tourières bien sévères, et, pour plus de sûreté, je ferai consigner M. de Ségur à son régiment.

— M. de Ségur ! s'écria le duc avec colère. C'est donc le coupable !... Ah ! je le forcerai bien...

— A quoi voulez-vous le forcer ? M^{me} de Saint-Aignan est religieuse, il ne peut pas l'épouser. Le mieux est d'assoupir cette affaire.

— Hélas ! Votre Majesté a raison... C'est qu'il est si scandaleux...

— Que les abbesses fassent des enfants, sans doute ; j'en demeure d'accord... Mais nous y mettrons ordre à l'avenir, ou du moins nous tâcherons.

Les événements d'une triste importance arrivés au commencement de l'année m'ont fait perdre de vue le petit Fronsac, qu'avait voulu, mais en vain, soumettre sa femme par la plus douce des corrections. Après l'infructueuse entrevue que j'ai rapportée, l'abbé Saint-Remi, las sans doute d'être prisonnier amateur, ne reparut pas à la Bastille : et les travaux littéraires du jeune captif étant finis, il s'ennuya. Quand on s'ennuie, le corps souffre, la constitution s'altère, les maladies surviennent ; c'est ce qu'éprouva Fronsac. Un matin il ne put quitter son lit ; une forte fièvre se déclara, et le lendemain la petite vérole parut. Le duc fut à l'extrémité ; les médecins désespérèrent de sa vie : une saignée le sauva. Lorsque le malade recouvra sa connaissance, un breuvage salutaire lui était présenté par une jolie main : M^{me} de Fronsac avait reparu à la Bastille, mais, cette fois, dans un but bien désintéressé. Chez les jeunes gens la santé revient aussi rapide-

ment qu'elle s'était éloignée, l'aimable prisonnier fut bientôt en pleine convalescence.

Cependant toutes les beautés compatissantes de la cour, qui avaient tremblé pour une vie si chère, firent entendre une voix miséricordieuse en faveur du convalescent. On murmura d'abord sourdement d'une punition que la charité féminine appelait un système affreux de torture; bientôt des clameurs furent proférées à haute voix, et l'on finit par se déchaîner sans ménagement contre la captivité du jeune duc. « C'est une barbarie, s'écriaient quelques « dames, d'avoir, par une prison de quatorze mois, interrompu la carrière d'un enfant qui donnait de si belles « espérances » ; et celles qui parlaient ainsi étaient surtout les belles pour qui les *espérances* s'étaient déjà réalisées. Enfin les murmures, les clabauderies, les aigres représentations devinrent si fréquents que le roi, impatienté plutôt que fléchi, ordonna d'ouvrir les portes du château Saint-Antoine à l'obstiné Fronsac. Le duc de Richelieu et M^{me} de Maintenon sentirent d'ailleurs qu'on n'obtiendrait rien de ce caractère altier par des moyens rigoureux, et qu'il fallait attendre du temps l'accord de ce mari récalcitrant avec sa femme. Mais il fut décidé qu'on ne laisserait pas M. de Fronsac à Paris, même vingt-quatre heures, que du pont-levis de la Bastille il passerait dans une chaise de poste qui le conduirait incontinent en Flandre après avoir pris congé du roi. Quand les beautés compatissantes apprirent cette décision, elles sentirent bien à leur dépit que la compassion avait été essentiellement intéressée en elles ; mais elles n'osèrent rien dire de peur qu'on ne les accusât d'avoir voulu cultiver à leur profit les *espérances* que donnait le petit duc. On assure qu'une de ces dames fut assez adroite, au moment où Fronsac sortait de son château-fort, pour s'intercaler fructueusement entre le pont-levis et le marchepied de la chaise de poste... Voyez cependant jusqu'où peut aller l'industrie des passions !

Le roi a reçu notre prisonnier élargi avec bonté ; Sa Majesté lui a recommandé d'être plus sage, et lui a dit

qu'il allait faire ses premières armes sous M. de Villars qui voulait bien l'accepter pour aide de camp. Cet enfant gâté des dames est parti depuis huit jours, nous verrons bientôt si l'on doit compter la gloire au nombre de ses maîtresses.

Tout ce qu'il reste de vigoureux dans la noblesse se rend à l'armée ; la bourgeoisie est réduite à moitié par les milices, et tous les jeunes gens du peuple cherchent un refuge sous les drapeaux contre la misère qui les accablait dans leurs familles. Paris est triste, consterné ; on n'y chante plus : la gaieté, même chez des Français, est incompatible avec la crainte d'une invasion. Ces chariots chargés d'effets précieux s'acheminant la nuit, sous l'escorte de gardes silencieux, de Versailles vers Chambord, inquiètent les Parisiens ; cette précaution de la cour révèle trop éloquemment l'extrémité à laquelle nous sommes parvenus : extrémité confirmée par les rapports des voyageurs qui rencontrent journellement, à vingt lieues de Paris, des coureurs allemands ou hollandais. Les appartements de Versailles et même l'OEil-de-bœuf sont d'une tristesse lugubre... Le roi ne retrouve plus ce sourire qui au milieu des plus grands malheurs était appelé sur ses lèvres par l'ingénieuse duchesse de Bourgogne... L'appartement vide de cette princesse, ce cabinet de toilette où elle folâtrait avec tant de grâce, ce salon où Sa Majesté allait toujours sûrement chercher l'oubli de ses peines, tous ces lieux naguère encore si animés, aujourd'hui si mornes, si déserts, leur aspect déchire le cœur du monarque : les souvenirs les plus délicieux deviennent les plus déchirants lorsqu'ils comparent un passé qui nous charma avec un présent qui nous désole.

Vainement M^{me} de Maintenon essaye-t-elle de ranimer la bonne humeur de Louis XIV en lui préparant tous les jours de nouvelles distractions : les concerts, les prologues d'opéra louangeurs, les scènes de comédie même se succèdent perpétuellement à Versailles ; soins superflus ! l'ennui surnage. La marquise excite inutilement des fibres

usées, où les sensations sont éteintes : l'étincelle à l'aide de laquelle cette femme, elle-même blasée, cherche à les ranimer est factice... Il faut toute l'ardeur de la jeunesse pour opérer un tel prodige... Marie-Adélaïde avait plus... : le feu des passions brûlait en elle, et celui-là seul est communicatif. « Ah ! s'écrie quelquefois la vieille favorite dans toute l'amertume de ses vaines tentatives, quel supplice d'avoir à amuser un homme qui n'est plus amusable ! »

Au milieu d'une si laborieuse carrière, il paraît que M^{me} de Maintenon réussit du moins à obtenir le prix de ses soins : le bruit court généralement que le pape Clément XI, par une bulle adulatrice, l'a reconnue *pour reine de France*. Voici ce qu'elle écrivait dernièrement à cet égard à M. de Richelieu ; je le tiens de lui-même : « Il est vrai, monsieur, que Sa Sainteté m'a honorée d'un bref *fort obligeant*. J'espère que les affaires tourneront comme vous le souhaitez (Richelieu désire que le mariage soit déclaré), et comme vous ne doutez pas que je ne le désire de tout mon cœur. Quoi qu'il arrive, je conserverai toute ma vie *pour vous l'estime, la tendresse et le goût* que j'ai toujours eus. » Il est réellement malheureux, dans la triste situation d'esprit où le roi se trouve, que la marquise *ne ressente pas* aussi vivement qu'autrefois *la tendresse et le goût* qui n'étaient pas le partage exclusif de M. de Richelieu.

La France est sauvée !... On peut aujourd'hui chanter en toute sincérité de conscience un *Te Deum*.

J'ai parlé ailleurs des négociations, d'abord secrètes, ensuite ostensibles, ouvertes à Londres pour une suspension d'armes entre la France et l'Angleterre, en attendant le résultat des conférences d'Utrecht. J'ai dit aussi que le duc d'Ormond, qui avait remplacé en Flandre le grand Marlborough, ne devait ni livrer ni accepter de bataille. Vers le milieu de juillet, ce général reçut un ordre plus positif, ce fut celui de se séparer du prince Eugène et de se retirer avec ses Anglais au delà de Gand. Une convention venait d'être signée entre les ambassadeurs de Louis XIV

et ceux de la reine Anne, Dunkerque était consigné aux Anglais comme gage des intentions pacifiques du roi.

Eugène ne parut nullement contrarié de cette disposition ; seulement il retint dans son armée les troupes allemandes qui étaient à la solde de l'Angleterre, et qu'il fit dès lors payer par la Hollande. Ce prince s'était emparé du Quesnoy le 7 juillet, et, malgré le départ du duc d'Ormond, il ne laissa pas de pousser avec vigueur le siège de Landrecies.

Les gens qui parlent de la guerre avec connaissance de cause disent que dans la position qu'Eugène avait prise en Flandre, ses lignes étaient trop étendues ; que les corps se trouvaient trop éloignés les uns des autres pour se porter secours mutuellement ; qu'ainsi le général en chef s'exposait à perdre une partie de l'avantage qu'il devait attendre de la supériorité numérique qu'il avait sur son adversaire. On ajoute que les magasins, l'arsenal et le trésor de l'armée ennemie, renfermés dans la ville de Marchiennes avec une belle Italienne, maîtresse du prince Eugène, étaient trop loin du centre d'opération. Peut-être doit-on en effet attribuer à ces diverses fautes de petits échecs que les ennemis éprouvèrent dès le 7 juillet, particulièrement la défaite de huit cents chevaux par le comte de Broglie.

Quoi qu'il en soit, le maréchal de Villars, ayant voulu vainement secourir Landrecies parce que l'ennemi était trop bien retranché sous les murs de cette place, se détermina à forcer le poste de Denain établi pour favoriser les convois venant de Marchiennes à Landrecies. S'il réussissait dans cette tentative, il obtenait le résultat d'affamer l'armée assiégeante, et l'obligeait incontestablement à lever le siège. Si le succès était complet, toute l'armée ennemie, par extension de conséquences, pouvait se trouver séparée de ses approvisionnements. Il n'est pas inutile d'ajouter que l'idée première de ce mouvement n'appartenait point à Villars. Un curé et un conseiller au parlement de Douai, se promenant un matin dans les quartiers français, crurent apercevoir qu'il était facile d'attaquer Marchiennes et

Denain. Cette remarque fut communiquée par le conseiller à l'intendant de la province, puis par celui-ci au maréchal de Montesquiou, lequel en fit part à Villars, qui l'approuva sur-le-champ. Mais ce poste de Denain, que Villars songeait à forcer, il ne fallait pas qu'il parût être le but vers lequel on se dirigerait : à la guerre, une ruse bien combinée est souvent préférable aux exploits les plus audacieux. Une forte colonne de dragons s'avança donc sur le camp de Landrecies et attira de ce côté toute l'attention d'Eugène qui dégarnit même le poste de Denain pour se montrer plus imposant au point menacé. Tout à coup, et au moment où le général autrichien n'était occupé que des dragons qu'il avait en tête, Villars, ayant rangé son armée sur cinq colonnes, attaque impétueusement le général Albemarle dans ses retranchements de Denain défendus par dix-sept bataillons seulement... La résistance était impossible ; tout fut tué ou pris ; le général lui-même et tous ses officiers se rendirent prisonniers de guerre. Eugène, vers la fin de l'affaire, était accouru pour y prendre part, mais ici se réalisait le danger de la trop grande étendue de ses lignes : il arrivait trop tard pour secourir les vaincus. Lui-même eut beaucoup à souffrir en voulant attaquer un pont sur la Scarpe, que les Français défendirent vaillamment... Eugène retourna à ses quartiers le désespoir dans le cœur, car son expérience vit soudain se dérouler la longue chaîne de conséquences funestes que cette défaite allait inévitablement entraîner.

En effet, dès le lendemain de la victoire de Denain, remportée le 24 juillet, les troupes françaises assiégeaient Marchiennes. Le maréchal de Villars, en confiant le siège de cette place à M. de Broglie, lui dit : « Mon cher comte, « je vous donne Brissac, Contades, Fronsac et tout ce qu'il « y a de jeunesse galante dans mon armée, et j'abandonne « la maîtresse d'Eugène à celui de ces messieurs qui la « prendra. » On conçoit que sous les murs de Marchiennes nos bouillants officiers furent tout à la fois excités par la gloire et par l'amour ; chacun se peignait la belle au gré de ses préférences, on ne parlait que d'elle dans la

tranchée ; l'un lui prêtait des yeux noirs, des cheveux bruns, de la vivacité, l'autre se la représentait blonde avec des yeux d'azur et une langueur sentimentale ; celui-ci voyait en elle une beauté à la grecque, celui-là lui accordait tous les charmes d'une Géorgienne. En un mot, jamais conquérants ne s'étaient autant enivrés des délices d'une conquête à faire... Après cinq jours de siège, Marchiennes fut prise ; on y trouva tous les magasins des ennemis, et c'était l'essentiel : mais non pas pour nos ardents officiers. Ils courent au logement de la beauté tant désirée, le sang des étourdis qui songent à se disputer sa possession est près de couler sur le seuil de sa porte ; huit ou dix d'entre eux pénètrent confusément jusque dans sa chambre... Son lit est encore brûlant de la douce chaleur de ses charmes... Mais nos Pâris apprennent bientôt d'un domestique que l'Hélène italienne s'est évadée de la ville avant les premiers rayons du jour, et qu'elle rejoint Eugène au camp sous Landrecies.

« Vive Dieu ! quel dommage ! s'écria Contades tandis
« que le valet parlait encore... voilà son portrait que je
« viens de trouver sur cette cheminée... Je l'avais bien
« dit, elle est blonde, elle est charmante... mais elle n'est
« pas là. N'importe, puisque la belle Italienne m'échappe,
« ajouta ce fou en posant avec force son épée sur une
« table, je m'établis ici et je couche ce soir dans son lit...
« — A votre aise, dirent en éclatant de rire tous les rivaux,
« bonne nuit, nous allons déjeuner. »

Il serait difficile d'exprimer les transports de joie qui ont éclaté à Paris au moment où la nouvelle si consolante et, disons-le, si peu attendue de ces heureux événements y est arrivée. Chez nous, les malheurs qui ne sont plus ne laissent pas la moindre trace. Dans l'espace de quelques heures, la joie la plus expansive, la plus délirante succéda à la tristesse, à la stupeur ; et dès le lendemain on chantait de nouveau. L'allégresse de la cour, quoique moins bruyante, ne fut pas moins vive ; on peut juger par là de l'opinion qu'on y avait du peu de chances favorables de la guerre, opinion qui se révélait dans les dispositions

de plus en plus affligeantes qu'on faisait. Lorsque Louis XIV était parti pour Fontainebleau, il avait ordonné que le château de Versailles fût découvert si l'ennemi devenait maître de Landrecies, parce que Sa Majesté ne croyait plus pouvoir, dans ce cas, revenir à sa principale résidence avec sûreté. Il y a plus, le roi ne devait pas rester à Chambord ; il se proposait d'établir le siège de son gouvernement à Saumur.

Tous les résultats funestes prévus par Eugène se sont réalisés : le siège de Landrecies a été levé le 2 août ; Saint-Amand, Douai, le Quesnoy, Bouchain se sont rendus successivement à nos troupes. L'armée des alliés, affaiblie de trente mille hommes, est en pleine retraite ; nos frontières sont déjà en sûreté ; la suspension d'armes entre la France, l'Espagne et l'Angleterre, qui n'était que provisoire et révocable, est prolongée jusqu'à la paix définitive ; les ministres de Louis XIV et de Philippe V ont signé une semblable suspension avec le Portugal.

Le seul maréchal de Villars, auteur du salut de la France, eut lieu d'être mécontent de la suite de ses exploits glorieux. Le peuple avait proclamé trop haut le nom de ce vainqueur pour que les courtisans ne cherchassent pas à ternir sa gloire... On les vit s'efforcer d'arracher lambeau par lambeau tout ce que ce grand homme avait recueilli de renommée par le succès le plus décisif du siècle. Ils touchaient une corde sensible dans le cœur du roi ; ce monarque, toujours un peu jaloux des victoires qui ne peuvent lui être attribuées, parla froidement de celle de Denain, victoire qui maintenait la couronne de ce prince..... Il est affligeant d'avoir à remarquer de telles faiblesses dans le caractère d'un grand roi.

Pendant que notre premier homme de guerre recueillait un fruit presque amer de la plus belle action de sa vie, un général moins brillant mais plus profond, Catinat, achevait dans sa terre de Saint-Gratien, à l'âge de soixante et quatorze ans, une carrière remplie de véritable honneur

et exempte de faiblesses, à moins que ce n'en soit une d'avoir gardé le célibat. Catinat sut s'élever à force de mérite, et, comme cela devait être, son élévation fut lente. Mais longtemps avant que ce général fût un haut personnage, il avait conquis l'estime publique par une haine franchement exprimée des cabales, des intrigues, par une vertu solide, une philosophie que ne purent ébranler ni l'infortune, ni la disgrâce, ni les préjugés. Catinat ignore toute sa vie deux choses : l'art des amants et le métier de courtisan. Ce fut sans doute à ces deux grandes lacunes dans le cortège de ses passions qu'il put devenir ami sûr, homme actif, instruit, réfléchi et propre à tout. Les soldats avaient surnommé ce général *le père la Pensée*... Une assemblée de moralistes n'eût pas rencontré plus juste.

Cassini, l'un des savants appelés en France par Colbert, mourut cette année ; c'est une grande perte pour l'astronomie. On doit à cet homme célèbre une méridienne qui fit reconnaître et calculer le mouvement de la terre, à laquelle les théologiens veulent bien permettre enfin de tourner autour du soleil. Cassini démontra aussi par la parallaxe de Mars que notre globe est au moins à trente-trois millions de lieues du soleil.

L'aimable, la spirituelle Marie Stuart, fille de Jacques II, s'éteignit, il y a quelques mois, comme une soirée de printemps ; sa vingtième année n'était pas encore accomplie :

Elle était de ce monde où les plus belles choses
 Ont le pire destin,
 Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
 L'espace d'un matin.

CHAPITRE XLIII

1713

Histoire de France du père Daniel ; sa forme ; son but. — Renonciations pour la forme. — Traité d'Utrecht ; principales dispositions. — Réjouissances pour la paix. — L'électeur de Bavière

à la cour de Louis XIV. — Saturnales de Villiers près Paris. — Un lit dans une loge de l'Opéra. — Vie actuelle des princes et princesses. — Mœurs de la cour en 1713. — Réception solennelle du général des capucins. — Amours de la duchesse de Berry. — *M. Tout-Prêt*. — Saint-Simon rappelle le duc de Berry à quelque dignité. — Le coup de pied au derrière. — Mariages de *M. le duc* avec *M^{lle} de Conti* et de *M^{lle} de Bourbon* avec *M. de Conti*. — Les troupes allemandes quittent l'Espagne. — Les troubles civils continuent en Catalogne. — But des révoltés. — Nouvel édit de Louis XIV contre les protestants. — Villars vainqueur en Allemagne ; siège et prise de Fribourg. — Le duc de Mazarin ; étranges manies de ce seigneur. — Préservatif ingénieux contre le péché.

Il parut dernièrement une *Histoire de France* par un jésuite nommé le père Daniel. Cet ouvrage, en dix gros volumes in-4°, est fait pour effrayer le lecteur le plus courageux, le plus robuste, au moins quant à l'épaisseur. Ce n'est point une enseigne trompeuse : elle promet de l'ennui et en procure abondamment. Le lecteur qui lirait deux pages du père Daniel sans bâiller dix fois serait un héros de patience ; qu'on juge combien de bâillements sont renfermés dans les quatre ou cinq mille feuillets dont se compose le livre ! Pour moi, ne me sentant pas capable du dévouement nécessaire même pour se borner à parcourir une telle composition, je m'en suis rapportée au jugement du *Journal des Savants*. Les premiers tomes de la nouvelle Histoire de France offrent quelques éclaircissements raisonnables sur les commencements de notre monarchie ; les événements y sont en général dépouillés de ces merveilles inventées par la superstition, et qui ont aux yeux des gens sensés répandu tant de doute sur les choses les plus vraies. Si l'auteur, qui paraît avoir fait sa principale étude de ces temps obscurs, eût suivi ce système jusqu'à la fin de sa tâche, on pourrait mêler quelques éloges à la critique qu'il a encourue par son extrême diffusion ; mais à peine l'histoire marche-t-elle le flambeau de la vérité à la main, que le père Daniel, grossissant son bagage de détails indignes d'elle, multiplie sans mesure les chapitres du livre et les bâillements du lecteur.

La partie militaire surtout envahit à tel point l'espace, qu'un détachement de vingt-cinq ou trente hommes attaqué par un autre de la même force donne lieu à une narration plus longue que celle de la bataille d'Azincourt dans Mézerai: Daniel ne vous fait pas grâce d'un coup de lance ou d'estocade. Pour les lois, les mœurs, les ressorts des gouvernements, la politique des cours, les dissensions religieuses, le nouvel historien s'en est peu inquiété. Tout ce qui n'est pas guerre ne se trouve consigné que dans de courtes haltes du Pégase que monte le père Daniel, coursier belliqueux qui, après avoir soufflé quelques instants, s'élance derechef dans les places fortes, les tranchées, les camps. Jamais écrivain revêtu d'un froc n'eut des inclinations aussi guerrières, c'est un César... au pied de son bureau.

Comment donc, à une époque où nous sommes si las des guerres, expliquer la vogue qu'obtient l'Histoire de France du père Daniel ? Tout le monde en parle à Versailles, à Paris ; chacun la vante, nul ne la critique. Entrez dans un salon, le premier objet que vous apercevez c'est un Daniel empilé sur la cheminée ; à la cour, un volume de Daniel sort à moitié de la poche de chaque courtisan. Assistez-vous au lever d'une jolie femme, vos yeux sont frappés d'un Daniel usurpant sur sa toilette, qu'il écrase, la place des boîtes à mouches et des flacons... Le mot de cette énigme, le voici. M^{me} de Maintenon fit un de ces matins l'éloge du livre ; le lendemain, Sa Majesté demanda à quelques personnes qui se trouvaient au lever si elles l'avaient lu. C'était peut-être l'unique production historique dont le roi et la marquise eussent parlé ; on comprit que l'ouvrage était en crédit par un motif indépendant de son mérite littéraire ; on s'efforça de le lire, et le *pourquoi* fut révélé. Tout en guerroyant au travers des siècles pour plaire à un monarque ami de la guerre, le père Daniel s'est attaché à multiplier les exemples des princes que leur origine bâtarde, adultérine, et même doublement adultérine, n'a pas empêchés de régner. Il est superflu d'expliquer plus amplement la cause du succès d'une his-

toire de France ainsi conçue; tout au plus dois-je ajouter que le duc du Maine s'en est déclaré le protecteur, et a fait nommer le père Daniel historiographe de France avec une pension de deux mille livres... A quand la légitimation entière, absolue, sans restriction des fils naturels de Louis XIV ? Cela ne peut tarder.

Philippe V, pour satisfaire à l'une des conditions qui servent de base aux négociations d'Utrecht, renonça, dès le 5 novembre 1712, pour lui et ses descendants, à la couronne de France. Par réciprocité, M. le duc de Berry et M. le duc d'Orléans renoncèrent à la même époque à leurs prétentions sur la couronne d'Espagne. Les deux actes ont été enregistrés au parlement le 15 mars de la présente année. On ne saurait s'empêcher de remarquer à cette occasion que dans les stipulations politiques on perd souvent bien du temps en discussions inutiles; quel monarque se croira jamais obligé, surtout en fait de renonciations, de souscrire aux engagements pris par son père, son grand-père ou son bisaïeul, sous l'influence des nécessités de son temps ? C'est la situation des États, leur puissance et la mesure d'ambition des souverains qui règlent la conduite de ces derniers envers leurs voisins : ce fut et ce sera toujours une illusion que de croire qu'un prince qui souvent ne remplit pas les traités revêtus de son propre seing, exécutera ceux consentis par ses prédécesseurs.

Après une année entière de conférences, la paix a été conclue à Utrecht; les divers traités auxquels elle a donné lieu étaient tous signés au commencement de mai, à l'exception de celui entre la France et l'empereur : Charles VI n'ayant pas voulu entrer dans les négociations dont il paraît avoir été détourné par le prince Eugène.

Le duc de Savoie obtient, avec le titre de roi, la Sicile et quelque augmentation de territoire par un sacrifice imposé à la France. Les Hollandais sont mis en possession de la barrière de places fortes qu'ils exigeaient en Flan-

dre. De ce côté c'est l'empereur qui se trouve dessaisi, mais on lui assure aux dépens de Philippe V, trop heureux d'être enfin reconnu, la souveraineté de huit provinces de la Flandre espagnole, plus le royaume de Naples, la Sardaigne, la Lombardie déjà autrichienne et les portes de la Toscane. Les traités garantissent aux électeurs de Bavière et de Cologne la restitution des principautés dont ils ont été expulsés par le sort des armes, et jusqu'à l'exécution de cette clause ils resteront nantis du duché de Luxembourg et du comté de Namur. L'électeur de Brandebourg fait enfin reconnaître à l'Europe ce titre de roi qu'on lui a si longtemps disputé. Ce prince, qui, dit-on, doit cette confirmation aux intrigues des jésuites, s'est engagé en retour à ne jamais souffrir la persécution des catholiques dans ses Etats. Il serait superflu d'ajouter que les enfants de saint Ignace s'y sont en outre ménagé une protection. Quant à l'Angleterre, elle obtient tout ce qui pouvait importer à sa gloire et à sa sûreté : le port de Dunkerque sera démoli en présence d'un commissaire anglais ; Gibraltar, l'imprenable Gibraltar, reste à la Grande-Bretagne ainsi que l'île de Minorque, et la France lui abandonne la baie d'Hudson et Terre-Neuve... Ces diverses cessions ont coûté moins cher à l'orgueil de Louis XIV que l'obligation qui lui est faite par son traité avec la reine Anne de rendre la liberté aux Français détenus pour cause de religion. Mais cette souveraine subit de son côté une condition non moins dure en garantissant l'héritage de la couronne d'Angleterre à la maison de Hanovre... au préjudice du propresang de cette princesse ¹ et contre le vœu secret de son cœur. Pour tout avantage dans cette pacification, Louis XIV rentre en possession de Lille, Aire, Béthune et Saint-Venant... Mais n'oublions pas que ce prince conserve ses États, sa couronne, et qu'au point où nous étions réduits c'est presque une conquête.

Tandis que, par suite de l'obstination de l'empereur, Villars, qui a mis la Flandre française en sûreté, passe en

1. On n'a point oublié que la reine Anne est fille de Jacques II.

Allemagne pour y continuer la guerre, on publie la paix à Paris. Un cortège nombreux, les hérauts d'armes en tête, parcourut, le 22 mai, la capitale: des publications à son de trompe et de tambour furent faites aux douze principales places ou carrefours de la ville. M. et M^{me} la duchesse du Maine, je ne sais pas au juste pourquoi, s'étaient mis en grande évidence ce jour-là sur un balcon de l'hôtel de Rohan, à la place Royale. C'est de ce lieu qu'ils virent la marche du cortège, et lorsqu'il fut passé ils jetèrent au peuple beaucoup d'argent. Le soir tout Paris était illuminé. Le 25, un *Te Deum* fut chanté dans l'église de Notre-Dame; le roi et les princes y assistèrent avec l'électeur de Bavière arrivé depuis peu de jours à la cour. Il y eut à neuf heures un beau feu d'artifice sur la place de Grève, après lequel M. le duc de Gèvres, gouverneur de Paris, donna un souper magnifique à l'hôtel de ville. Cinquante seigneurs et dames de la cour s'y trouvaient. On entendit pendant tout le repas les vingt-quatre violons du roi. L'électeur de Bavière avait été prié; mais il vit le feu d'une autre maison de la place où il soupa ensuite avec des dames qui n'étaient pas de la cour et qu'on recherche secrètement à la ville.

Son Altesse Bavaroise s'est logée à Suresnes pour être à portée de Marly où le roi va maintenant plus souvent que jamais. L'électeur, qui ne hait point le plaisir, a ranimé dans notre vieux souverain l'amour de la chasse, et un événement qu'on se raconte encore en tremblant a prouvé avant-hier que Sa Majesté conserve, si ce n'est toute sa vigueur, au moins l'adresse extrême que nous lui avons connue dans sa jeunesse. Le roi courait le cerf dans sa calèche qu'il n'a point encore cessé de conduire lui-même, lorsqu'un des chevaux de l'attelage s'abattit dans une descente et assez près d'un précipice. L'animal en se relevant pouvait rendre cette proximité fort dangereuse. Un cri spontané révéla l'inquiétude des courtisans. « Soyez « sans crainte », dit froidement Sa Majesté, et portant soudain les trois autres chevaux du côté opposé à la fondrière, en leur faisant traîner le cheval abattu, le royal cocher rétablit l'équilibre de la calèche par un trait digne

du fils de Thésée. Dans la même soirée, le roi, jouant au salon de Marly et perdant avec l'électeur de Bavière, lui jeta de l'autre côté du tapis l'or que ce prince allemand gagnait, en lui disant : « Voilà de l'argent à vous. — Vous
« le voyez, messieurs, répondit Son Altesse, le roi prend
« mes intérêts dans les petites comme dans les grandes
« choses. » Louis XIV parut on ne peut plus flatté de cette allusion adroitement faite à la restitution des États de l'électeur.

On parlait beaucoup ce matin d'une fête fort galante que MM. Moreaux, marchands de Paris, offrirent hier à l'électeur de Bavière dans leur jolie maison de Villiers. Après un souper aussi splendide que recherché, on vit arriver de Paris une foule de masques qui donnèrent envie à l'électeur et aux dames qui avaient soupé avec lui de se masquer aussi. Les derniers convives changèrent alors de costumes avec les premiers, on ne se reconnut bientôt plus. Le désordre devint d'abord piquant, ensuite tumultueux ; on assure qu'enfin le scandale s'en mêla et que les plus tendres quiproquos terminèrent cette nuit d'allégresse... Mais on est si méchant !

Les modernes l'ont souvent emporté sur les anciens dans la recherche du luxe et des voluptés. Sous ce rapport, M. le duc d'Orléans, qui connaît bien l'histoire, ne veut pas rester au-dessous des Athéniens ; il ne désespère même pas d'égaler les satrapes de la vieille Asie. Ce prince, dont le palais communique à la salle de l'Opéra, passe de l'un de ses cabinets dans sa loge, où il a fait placer un lit. Souvent, dit-on, Son Altesse Royale assiste au spectacle dans les bras de celle de ses maîtresses qu'il y a conduite ; ou bien mandant une des actrices dont le chant ou la danse l'a séduit, il lui fait partager son siège voluptueux encore revêtu de ses atours de divinité, de reine ou de nymphe. Un soir Son Altesse appelle Vénus, Pallas, Hébé, et jusqu'à Minerve, qui, comme on le sait, n'est point du tout sévère à l'Opéra ; une autre fois c'est Didon ou Cléopâtre qui vient déposer dans la loge son diadème et sa fierté ; enfin Aréthuse n'échappe à la poursuite du brûlant Alphée

que pour se soumettre à un mortel non moins pressant... Les Sybarites avaient oublié cela.

La cour de Versailles diffère essentiellement de celle du Palais-Royal : tous les plaisirs, toutes les délices sont admis sans scrupule dans la dernière ; tous les ennuis placent au-dessus de la première. Avec l'âme de la séduisante duchesse de Bourgogne se sont envolées toutes les récréations aimables dont Versailles était le rendez-vous. M^{me} de Conti, beauté vieillissante, se jette doucement dans la dévotion, sans toutefois renoncer encore au plaisir ; mais en restant fidèle à cette idole de sa jeunesse, la princesse ne lui reconnaît plus qu'un temple : son boudoir, qu'un ministre : M. de la Vallière. M^{me} la duchesse, toujours maligne, toujours caustique, toujours amie de la bonne chère, fuit la cour où elle ne pourrait librement ni exercer son humeur, ni satisfaire son goût. M^{me} de Berry, dont je reparlerai bientôt avec quelque détail, est enchantée d'être en quelque sorte bannie de Versailles ; cette fougueuse beauté y mourait de continence. M^{me} d'Orléans subit sur sa chaise longue, et fréquemment sur une autre chaise encore, les suites de la préférence trop prononcée qu'elle accorda longtemps au vin d'Aï sur les tisanes pectorales et diurétiques à l'aide desquelles il faut maintenant détendre des fibres trop irritées, tandis que *Madame*, dont la constitution allemande soutint mieux divers genres d'irritation, continue impunément sa belle-fille dans le culte de Bacchus. De toute la famille royale, on ne rencontre plus ordinairement auprès du roi que les princes légitimés : leur faveur, portée au-delà de toute décence, a éloigné la moitié des courtisans. M^{me} de Maintenon, lasse de cette représentation, de cette grandeur, de ces adulations qui de son aveu ne la charmèrent que trois semaines, ressemble à ces oiseaux dès longtemps dégoûtés des bons, et qui ne sont plus sensibles qu'à la tristesse de leur cage. Louis XIV décidément n'est plus amusable ; il est livré sans distraction aux pratiques pieuses, aux pèlerinages à la chapelle de Notre-Dame de Chartres, à la vénération des

petites reliques dont il se couvre le corps, aux cas de conscience que le père le Tellier multiplie de plus en plus pour effrayer son pénitent qui n'osera bientôt plus mettre un pied devant l'autre de peur de faire un pas vers la damnation. Comment, au milieu de cet innombrable cortège de scrupules, d'arguties entretenues par la bulle *Unigenitus* dont je parlerai plus tard, comment, dis-je, trouver des récréations pour le vieux monarque? La marquise en a pourtant découvert encore : l'idée lui est venue tout d'un coup de faire faire au roi des réceptions de généraux des différents ordres monastiques, chef-d'œuvre de conception qui a le rare avantage de faire ressortir les plaisirs de Louis XIV des austérités mêmes qu'il s'est imposées. Sa Sainteté, très complaisante dans tout ce qui peut servir à étendre son pouvoir, a eu la bonté d'accéder à cette heureuse idée de la marquise. Soudain le général des capucins, le plus complètement barbu des disciples de saint François, s'est mis en route pour la France avec une troupe de moines,

Dont le *froc* de fort loin saisissait l'odorat ;

cour digne d'un prince mendiant qui ne provoquait pas moins qu'eux l'usage des eaux de senteur. Tout puant qu'il était, le révérend père déclara qu'en qualité de général, il ne paraîtrait à Fontainebleau où Sa Majesté devait le recevoir, qu'entouré de tous les honneurs dus aux ambassadeurs des grandes puissances. Aurait-on cru que tant de vanité pût se loger sous une robe de bure et qu'un moine voulût marcher en sandales sur un tel pied? En conséquence de ces hautes prétentions, l'introduit alla prendre la députation crasseuse dans les carrosses du roi ; et tout en cachant un petit flacon dans son mouchoir dont il se servait souvent, ce gentilhomme amena le général devant Louis XIV qui le reçut sur son trône. Ce franciscain ne soutint pas mal la représentation : il harangua le roi en italien ; le roi lui répondit dans cette langue et sans interprète.

Il fallait voir le contraste bizarre que formaient une cour étincelante de pierreries et un appartement où l'or brillait de toutes parts, avec ces religieux couverts d'un vêtement sale et grossier, marchant pieds nus et ayant le corps ceint d'une corde. Pour moi qui assistais à cette burlesque réception, je ne perdrai jamais le souvenir de ces figures monacales hautes en couleur, de ces nez bourgeonnés par un motif opposé à l'abstinence, de ces voix sourdes et nasales ; de telles impressions produites dans de telles circonstances ne s'effacent point. Au général des capucins doit succéder celui des minimes, ensuite celui des chartreux ; mais je ne reviendrai plus sur ces ambassadeurs enfroqués.

J'ai promis de donner quelques détails sur la duchesse de Berry, je tiens parole. Après ses amours imitées des filles de Loth, la première inclination qu'eut cette princesse échut à un écuyer de la grande écurie, nommé Salvart ; mais ce fut un goût passager que fit bientôt oublier un page du duc de Berry nommé la Haye. Ce jeune homme n'a cependant rien de séduisant : il est laid, grand, maigre, efflanqué, fat et fort mal élevé ; mais, par une de ces bizarreries que les caprices de l'amour peuvent seuls expliquer, la duchesse distingua ce page parmi vingt Adonis, et depuis deux ans c'est le seul amant qu'elle n'ait pas quitté. Elle se l'attacha d'abord en qualité de gentilhomme, et lui donna ensuite le titre de son chambellan. Mais le public, qui aime aussi à distribuer des titres, décerna un beau matin à la Haye celui de *M. Tout-Prêt*, parce qu'il couchait toujours dans un cabinet communiquant à l'appartement de la princesse. Mais en accordant à cet amant la permanence de ses bonnes grâces, M^{me} de Berry ne lui en avait point ménagé l'exclusion ; et certes avec une telle maîtresse il se félicita plus d'une fois du partage. Au travers de cette passion *constante*, le marquis de la Rochefoucauld, capitaine des gardes, le marquis de Bonnivet, chambellan du duc de Berry, et le comte de Deide, officier des gardes françaises, touchèrent successivement le cœur de Son Altesse... Il est bien entendu que je renonce au

soin minutieux de nommer tous les amants qui passèrent comme des ombres dans la carrière galante de la princesse.

Il y a longtemps, comme on sait, que le duc de Berry a pris son parti sur les galanteries de la duchesse; fidèle à sa femme de chambre des mansardes de Versailles, il va faire sa cour sous les toits tout aussi obscurément qu'un aide de cuisine; et souvent il lui arrive de se heurter dans les corridors obscurs avec de jeunes marmitons qui se trouvent en expédition amoureuse dans les mêmes parages que lui.

Mais tout condescendant que soit le petit-fils de France, il ne veut pas cependant que les amants de sa femme se mettent à lui manquer au delà des limites convenues. Or, c'est précisément ce que la Haye fit plus d'une fois. Ce fat, qu'encourageaient les bontés excessives de la duchesse, crut que par une conséquence toute naturelle de sa faveur, il pouvait se mettre à son aise avec le duc. Souvent il osa passer devant ce prince sans le saluer; outré de tant d'insolence, Son Altesse Royale en parlait un jour à M. le duc de Saint-Simon, son confident intime, qui lui répondit qu'il en souffrait trop. Par un motif qui ne peut être un mépris de soins galants dont la duchesse s'est bien rarement rendue coupable, M. de Saint-Simon n'aime point cette princesse et ne néglige guère d'occasions de la desservir auprès de son mari. Il profita donc de la confiance de ce dernier pour lui montrer une correspondance entre M^{me} de Berry et la Haye, de laquelle il résultait qu'elle l'avait longtemps supplié de fuir avec elle, ce à quoi cet amant s'était refusé. A cette vue, le prince sortant tout à coup de sa léthargie, s'écria: « Ah! c'est trop fort; « ce soir même le roi connaîtra cette conduite qui vise à « la folie. Sa Majesté ne saurait me refuser au moins une « précaution qui me sauve le déshonneur de voir cette « femme enlever un malotru. Le roi est à Rambouillet, « j'y cours. » La duchesse, que l'on informa de la conversation animée que le duc avait eue avec M. de Saint-Simon et qui vit partir précipitamment le prince pour Rambouillet, se douta quel était le sujet de ce voyage, dont il

pourrait lui arriver quelque déplaisir. Elle monta en carrosse et arriva presque aussitôt que son mari auprès de Louis XIV. Le roi et M^{me} de Maintenon se promenaient dans les jardins ; le petit-fils de France les y avait rejoints. Son Altesse Royale expliquait à Sa Majesté la cause de son apparition, et lui montrait la correspondance recueillie par Saint-Simon, quand M^{me} de Berry parut.

— Eh bien, monsieur ! dit le roi, la duchesse n'est point partie, car la voilà derrière vous.

— Vous ici, madame ! s'écria le duc en se retournant.

— Savez-vous, monsieur, qu'il n'est pas galant de ne m'avoir pas accompagnée pour venir, dit ironiquement la duchesse après avoir salué le roi et la marquise.

— Vous êtes bien osée ! répondit le duc en fureur.

— Parce que je suis venue seule... Ah ! je n'ai pas peur.

— Quoi ! reprit M. de Berry hors de lui, quand je puis vous accabler par le témoignage de ces lettres infâmes !

— Voyez, cependant, poursuivit la princesse, combien peu l'on doit s'en rapporter à votre parole ! Nous contractions il y a deux ans un traité, j'y demeure fidèle, vous y manquez, et c'est vous encore qui vous plaignez.

— Il faut donc que je ferme les yeux sur vos viles intrigues avec un écuyer ?

— Ne vous passé-je pas une ignoble femme de chambre ?

— Finissez ces reproches indignes de personnes de votre rang, dit avec feu Louis XIV.

— Que Votre Majesté, continua le prince, envoie donc madame dans un cloître.

— Ah ! plutôt, sire, pour la santé de monsieur, ordonnez qu'on le reçoive aux Petites-Maisons.

La duchesse n'avait pas fini de parler que le pied de son mari, armé par malheur d'une forte bottine de chasse, atteignit rudement cette princesse à certaine partie qui jusqu'alors ne s'était trouvée en contact qu'avec une couche moelleuse ou de flexibles coussins... Son Altesse fit un tour sur elle-même, chancela et allait tomber si M^{me} de Maintenon ne l'eût remise en équilibre... M^{me} de Berry,

rouge de honte, suffoquant de colère, s'éloigna en silence, regagna sa voiture, se jeta dedans, et revint à Versailles au grand galop de ses chevaux. Ses femmes, à qui elle dit être tombée pour avoir occasion de leur demander s'il ne restait pas un témoignage local du coup de pied, lui répondirent, après un examen scrupuleux, qu'elles ne voyaient rien... « L'empreinte est là », ajouta tout bas la duchesse en se frappant le côté du sein.

Cependant Louis XIV, outré de l'audace que son petit-fils avait eue de se livrer en sa présence à un tel emportement, avait levé sa canne sur lui. Le prince, qui n'était pas un héros grec, ne dit point au roi son grand-père : *Frappe, mais écoute* ; il fit, de son côté, une prompte retraite. En sorte que M. et M^{me} de Berry n'étaient venus à Rambouillet, le mari que pour donner un coup de pied, et la femme que pour le recevoir.

Il ne faut pas oublier que la guerre n'est point finie ; mais avant de rentrer en campagne notons que M. le duc a épousé M^{lle} de Conti, fille du prince qui fut élu roi de Pologne, et que le frère de cette princesse, Louis-Armand, a reçu la main de M^{lle} de Bourbon, sœur de M. le duc.

L'empereur Charles VI, n'ayant point accédé aux traités d'Utrecht, se considère toujours comme roi d'Espagne ; mais le maintien de ses droits à main armée lui paraissant difficile aujourd'hui, il a rappelé les troupes qu'il avait laissées en Espagne sous le commandement de M. de Staremborg. Le départ de l'armée allemande, qui occupait une partie de la Catalogne, n'y a point ramené la tranquillité ; le général autrichien, en berçant les Catalans de l'espoir de son prompt retour avec des forces imposantes, a laissé dans cette province, toujours rebelle à Philippe V, un ferment de troubles civils dont Barcelone est devenue le centre. Dans leurs projets séditieux, les Catalans n'ont nullement en vue de servir Charles VI ; les intérêts de ce prince ne sont que le prétexte de leur révolte : le véritable motif, c'est la conquête d'une indépendance que ces peuples ont toujours désirée. Ils se flattent de pou-

voir fonder une république que rendront florissante la richesse du sol, la facilité des relations commerciales, qui lui donneront bientôt des protecteurs, et se persuadent que cette république ne pourrait être soumise par la molle domination espagnole. Telles sont les vues d'une nation intrépide que le joug castillan blessa toujours. L'empereur connaît cet esprit, il le caresse, il s'en sert, et se promet de l'étouffer quand il en sera temps. En attendant, de nombreux agitateurs secouent en Catalogne les brandons de la guerre civile, et Philippe V, délivré de ses ennemis du dehors, doit songer à combattre ses propres sujets. C'est avec un grand regret qu'il tirera l'épée contre eux, il le leur a dit dans plusieurs proclamations qui n'ont produit aucun effet. Moins jaloux que son petit-fils de rétablir la bonne intelligence entre le trône et toutes les classes de la nation, Louis XIV rendit en septembre un édit portant que, nonobstant les dispositions du traité d'Utrecht, les protestants français réfugiés à l'étranger ne pourront rentrer dans le royaume sans sa permission expresse: on dirait que Sa Majesté craint de rouvrir trop vite les sources de nos prospérités.

Le maréchal de Villars, arrivé sur le Rhin dès les premiers mois de l'année, avait fait investir le 21 juin par le maréchal de Besons l'importante place de Landau, après s'être emparé presque sans coup férir de Spire, Worms et Kayserslautern. Landau s'étant rendue le 21 août, Villars passa alors le Rhin et se dirigea vers Fribourg dont il s'ouvrit la route par la défaite du général Vaubonne. La tranchée fut commencée devant Fribourg dans la nuit du 30 septembre au 1^{er} octobre; mais le siège fut long et meurtrier. Enfin le 16 novembre, l'attaque du chemin couvert, faite avec une rare intrépidité par le régiment des gardes, ayant été suivie d'un plein succès, le baron d'Ars, gouverneur de la place, se retira précipitamment dans les forts, laissant la ville ouverte aux Français. Le jeune duc de Fronsac, qui avait été blessé à la tête pendant le

siège, ne s'en rangea pas moins à côté des officiers que Villars envoya prendre possession de Fribourg.

La position du général allemand dans les forteresses étroites où il s'était retiré était extrêmement gênée ; le maréchal, voulant hâter une capitulation qu'il regardait comme inévitable, s'attacha à augmenter encore la gêne de son ennemi, après l'avoir fait prévenir que, s'il tirait un coup de fusil, les habitants seraient passés au fil de l'épée. Il lui envoya donc les blessés et les malades allemands trouvés dans la place. Le baron d'Ars reçut ces pauvres gens. Le lendemain, Villars somma le gouverneur de rendre les forts, à défaut de quoi il verrait arriver au milieu de ses soldats les dames, les enfants et les vieillards. Cette fois, M. d'Ars ne se laissa pas prendre à cette menace ; aussi le maréchal lui tint-il parole en partie : le jour suivant, aux premiers rayons de l'aurore, on vit errer entre les deux camps une multitude de beautés éplorées auxquelles le vainqueur de Denain avait donné le pas dans l'exécution de ses projets d'expulsion. Ces beautés crièrent bien haut, par-dessus les murs, que, si M. de Villars avait la valeur d'Alexandre, il n'en avait pas la clémentie générosité... Plusieurs d'entre elles jurèrent qu'elles se vengeraient. Las de voir ces dames passer et repasser comme des ombres devant ses retranchements, l'officier assiégé envoya un parlementaire au maréchal, lui demandant cinq jours pour recevoir les ordres du prince de Savoie. Villars accorda ce délai, et fit renfermer les Fribourgeoises dans un couvent dont l'entrée fut expressément interdite à MM. les officiers français. Avant l'expiration des cinq jours, la garnison allemande capitula. Les jeunes gentilshommes eurent alors la permission d'aller délivrer les recluses. Elles se montrèrent en général aussi reconnaissantes qu'elles avaient été irritées. Plusieurs conservèrent cependant leurs projets de vengeance et les exercèrent... La conquête peut aller plus loin que le conquérant ne voudrait.

C'est le beau duc de Fronsac qui, rendu plus séduisant encore par le bandeau noir qui couvrait la cicatrice de

son front, vint la semaine passée apporter à Versailles la capitulation de l'ribourg... Heureux messager ! tous les compliments du roi s'adressèrent à lui : « Continuez, lui « dit Sa Majesté, vous êtes destiné à de grandes choses... » Pour le maréchal, pas une félicitation, pas un compliment, pas un mot... Il est vrai que Villars vivait assez mal avec une foule de courtisans en grande faveur ! ce n'était au surplus que le sauveur de la France.

Une petite-fille de Charles IX ¹, M^{me} la duchesse d'Angoulême, est morte cette année, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, dans une petite terre près de Paris, où elle vivait d'une pension de douze mille livres que le roi lui faisait. Cette dame ne parut guère à la cour, même durant sa jeunesse ; je me souviens cependant de l'y avoir rencontrée une fois... Un frémissement involontaire me saisit en songeant que devant moi marchait un enfant du sombre Charles IX... Il me sembla voir briller dans ses yeux un reste de la fureur homicide qui ordonna la Saint-Barthélemy.

Le duc de Mazarin, mort il y a quelques mois dans ses terres, laisse aux moines une ample curée à partager. C'était un cerveau fêlé, dont la dévotion visait depuis longtemps à la folie. Toutes ses extravagances n'étaient pas plaisantes, mais il y en avait parmi elles de fort gaies ; et les religieux du voisinage classaient au nombre de ces dernières la permission que le duc leur laissait de puiser à pleines mains dans ses trésors. Je réunis ici des détails encore plus comiques : par exemple, M. de Mazarin, qui se montrait fataliste en dépit de l'orthodoxie, prétendait que le sort marquait infailliblement la volonté du ciel dans la répartition des biens comme des rangs de la terre. En conséquence, il mit un beau matin en loterie tous les emplois de sa maison ; d'où il résulta que le cuisinier devint intendant, le palefrenier secrétaire intime, le frotteur chef de cuisine. On conçoit l'embarras de tous ce

1. Elle était fille du duc d'Angoulême, fils naturel de Charles IX.

bons serviteurs jetés hors de leur sphère habituelle d'activité ; il n'y eut que le jardinier, qui, ayant passé sa vie à diriger un arrosoir, ne s'en montra pas moins habile dans l'emploi de sommelier. Mais ce brave homme, ne voulant pas perdre l'habitude de son ancienne profession, ne remontait guère de la cave sans être ivre, tant il se plaisait aux arrosements intérieurs qu'il avait fait succéder à ceux de ses jardins. Par suite de son système de fatalité, M. de Mazarin chassa un jour ses domestiques en masse parce qu'ils avaient arrêté les progrès d'un incendie qui allait réduire en cendres le plus beau château de leur maître prétendant que par ce soin impie ces coquins s'étaient opposés à l'accomplissement de la volonté céleste. Mais la vertu la plus robuste du pieux duc, c'était ce sentiment de modestie pudique qu'il avait toujours professé : sentiment d'où ressortit évidemment une incompatibilité d'humeur constante entre ce seigneur et feu la duchesse. Dans sa vieillesse, M. de Mazarin porta si loin ce respect de la pudeur, qu'un dimanche, au sortir des vêpres, il fit défendre dans toute l'étendue de ses terres, aux filles et aux femmes de traire les vaches, afin d'éloigner les mauvaises idées que cela pourrait leur donner... O peintre de Tartufe ! ce trait a manqué à ton divin tableau. Voici pourtant quelque chose de mieux. On se rappelle cette demoiselle de Mazarin, que le marquis, depuis duc de Richelieu, enleva du couvent de Chaillot ; on n'a point oublié cette comtesse de Bellefonds qui se prêta avec beaucoup de bonne grâce à ce coup de main ; et certes, on ne peut guère, en fait de galanterie, refuser au moins une grande indulgence à ces dames ; or toutes les deux étaient filles du duc de Mazarin. Soit qu'étant encore très jeunes elles eussent montré quelques dispositions à des bontés expansives, soit que leur père n'eût été déterminé que par sa prévoyance, il prit la résolution de mettre ordre de bonne heure aux égarements où la beauté de ses filles, qu'il appelait *funeste*, pourrait les entraîner. Ces demoiselles furent appelées un matin dans le cabinet de leur père à Paris : obéissantes et respectueuses, elles

se hâtèrent de s'y rendre. Elles s'attachèrent peu à examiner en entrant un grand homme porteur d'une forte moustache, habillé d'une manière étrange, et dont les doigts étaient garnis de huit ou dix bagues en pierres fausses. M^{lles} de Mazarin jetèrent un œil plus curieux vers un plat d'argent sur lequel étaient rangés divers instruments d'acier crochus, tranchants ou aigus. Mais enfin, comme le quidam à l'épaisse moustache et le plat d'argent ne pouvaient avoir rien de commun avec le motif qui les faisait appeler, elles ne s'en occupèrent pas davantage et demandèrent au duc ce qu'il désirait d'elles.

— Mesdemoiselles, répondit Mazarin, vous savez quel prix j'attache à la sagesse, et combien je désire que vous n'y manquiez jamais...

— Mon père, interrompit l'aînée des demoiselles, cette morale, le choix du moment, la présence de monsieur...

— Tout cela, mes enfants, est à propos... Écoutez-moi : je connais la fragilité humaine, la subtilité du diable et l'attrait du péché... Peut-être son aiguillon séducteur ne vous a pas encore touchées, mes filles ; mais bientôt...

— De grâce, s'écria à son tour la cadette, daignez nous épargner...

— Vous épargner ! c'est précisément pour cela que je vous mande... Oui, mes enfants, je veux vous épargner la tentation, le péché qui lui succède et la damnation qu'ils entraînent.

— Daignerez-vous enfin, monsieur, reprit l'aînée, nous dire précisément ce que vous désirez de nous ?

— Peu de chose, et cependant j'espère que cela suffira pour couper le mal dans sa racine...

— Couper ! s'écria alors le grand homme avec un accent étranger, non, monsieur le duc, non, je ne coupe jamais, j'arrache.

— Est-ce donc une dérision ? dit M^{lle} de Mazarin première.

— Du tout, ma fille ; vous d'abord, ensuite votre sœur, allez vous placer sur ce fauteuil, et monsieur arrachera la racine du mal en vous tirant à chacune deux dents.

— Nous tirer deux dents ! répétèrent avec un grand cri les pauvres filles.

— Oui, les dents de devant... continua froidement le duc.

— Et pour quoi faire, bon Dieu ? demandèrent vivement M^{lles} de Mazarin.

— Pour éviter que vous n'ayez ce funeste don de la nature qu'on appelle beauté, et qu'il ne vous perde...

— Ah ! miséricorde ! quelle idée !

— C'est une inspiration d'en haut... Allons, placez-vous. Deux tours de main de cet habile dentiste, et votre âme est sauvée.

— Sans douleur ! dit emphatiquement l'opérateur qui s'avavançait son instrument à la main.

— N'approchez pas ! lui cria la plus jeune demoiselle en s'emparant d'un bistouri sur le plat d'argent.

Il est difficile de dire comment cette scène étrange se serait terminée, lorsqu'un laquais ayant ouvert la porte du cabinet pour remettre une lettre à son maître, offrit une libre issue à M^{lles} de Mazarin qui se sauvèrent à toutes jambes dans leur appartement, où elles se barricadèrent. Le lendemain la folie du duc avait pris une autre direction : il ne parla plus à ses filles de l'opération préservatrice du péché ; elles gardèrent leurs dents incisives, leur beauté, leurs tentations, et usèrent très activement du tout.

CHAPITRE XLIV

1714

Fronsac rentre dans la lice galante. — La gageure. — Les loups dans la bergerie. — L'aide de camp de Villars dans le ménage du maréchal. — Eugène et Villars à Rastadt. — La médaille. — L'amour tenant une plume. — Question financière. — Mort du duc de Berry. — Le flacon recouvert de maroquin. — Nouvel-

les calomnies contre le duc d'Orléans. — M. de Chalais archer. — Le moine prisonnier. — Les princes légitimés appelés à la couronne. — Inductions tirées de cette disposition. — Pontchartrain refuse de sceller l'édit. — Les sceaux sont remis à Voisin. — Le comte de Toulouse; son portrait. — Testament du roi. — Harangue de Sa Majesté. — Le testament du roi placé dans la muraille d'une tour du palais. — M. du Maine et la régence; le chat et l'oiseau. — Conférences nocturnes d'Anne et de Jacques III. — Mort de la reine Anne. — Georges I^{er} lui succède. — Les promenades du cours à minuit. — La chasse aux belles. — Fières paroles et soumission effective. — Traité de Baden. — Siège de Barcelone; tableau. — Fronsac et la blonde miroitière. — M^{me} Renaud. — La nuit coupée. — Scène matinale. — Coup de théâtre pittoresque. — La petite maison. — *Trio*. — Le livre et l'épingle. — Le point de vue du cabinet. — Tardif amour de Louis XIV pour ses sujets. — Le peuple *gros et gras*. — La bulle *Unigenitus*. — Xerxès de Crébillon. — Les morts et les blessés. — La vengeance ignorée du vengeur. — Mort de Marie-Louise, reine d'Espagne. — Le duc de Beauvilliers. — Réminiscence sur le maréchal ferrant de Salon.

On a dit que l'amour était le frère de la guerre, cette définition me semble trop absolue; peut-être devrait-on se borner à dire que la beauté se trouve souvent parmi les dépouilles des vaincus, et ce n'est point alors l'amour qui devient son vainqueur: c'est le plaisir. Mais ce sentiment plus délicat où les sens empruntent au moins quelque temps le langage de l'âme, on ne s'y livre avec délice qu'au sein de la paix. Les soupirs, qui sont son éloquence ne peuvent s'allier avec la fureur des guerriers; il faut à ce sentiment le silence mystérieux du boudoir, l'obscurité protectrice de l'alcôve parfumée, ou l'ombrage des bosquets fleuris. Nos galants seigneurs ont trouvé tout cela à leur retour de l'armée, avec des essaims de beautés nouvelles; nouvelles, que ce mot a de puissance! son charme suffit pour dissiper ce que sept, huit ou dix ans ont mêlé de froideur à la galanterie de nos belliqueux courtisans. Mais ce que le temps leur a fait perdre, il l'a fait gagner au duc de Fronsac: ses amours, avant la bataille de Denain, n'étaient qu'un enfantillage animé des feux d'une jeunesse débutante, prodiguant à tort et à travers les tré-

sors d'un bonheur qu'elle croyait inépuisable. Deux ans ont bien formé cet enfant : muni de plus de richesses encore à son retour qu'il n'en possédait à son départ (on comprend de quelles richesses je veux parler), il en sait mieux régler l'usage ; il est tout au plus généreux en amour lorsque son amour-propre s'attache à prouver qu'il est prodigue. L'indiscrétion extrême de Fronsac ne se borne pas à divulguer ses bonnes fortunes : elle y ajoute des conquêtes qu'il n'a point faites, c'est-à-dire qu'il n'a pas encore eu le temps de faire, car je suis forcée d'avouer, après y avoir mûrement réfléchi, que je ne vois à la cour aucune vertu assez robuste pour résister aux attaques de ce petit conquérant. C'est ainsi que sa vanité, se montrant plus ambitieuse encore que sa galanterie, lui fait envoyer le soir son carrosse armorié, non seulement à la porte d'une femme chez laquelle il ne se trouve point en ce moment, mais quelquefois près d'un hôtel où il veut aux yeux de ses amis se donner une maîtresse qu'il n'a pas. Aussi le fils de M. de Richelieu pourrait-il à lui seul alimenter la chronique scandaleuse, jamais personne ne montra plus de variété dans un genre d'aventures où tous les aventuriers se dirigent vers le même but. Si Molière vivait encore, Fronsac lui fournirait une mine féconde d'intrigues amoureuses assorties d'une multitude de folies inédites. Je ne me propose point de suivre ce jeune seigneur dans les innombrables ramifications de sa carrière galante, je craindrais que la mobilité de mon style ne pût répondre à celle de ses expéditions... Je choisirai.

Une marquise que notre jeune roué n'a pu jusqu'à ce jour compromettre assez pour que son nom soit divulgué, fut trouvée il y a quelques jours sur les genoux de Fronsac par un mari benévole. Le désordre, quoique peu apparent au premier coup d'œil, était cependant presque complet, et la dame jeta un grand cri.

— Vous avez beau vous défendre, madame, dit l'amant audacieux sansse déconcerter, nous avons fait une gageure, j'avais parié dix louis contre un baiser, vous avez perdu, il faut payer ; j'en fais juge M. le marquis.

— De quoi s'agit-il, demanda le mari d'un ton un peu sérieux, et quel est l'objet du pari ?

— Une énigme dont madame soutenait que je ne trouverais pas le mot, se hâta de répondre Fronsac en retenant toujours la marquise sur ses genoux.

— Eh bien ! ce mot ? reprit le survenant.

— Je l'ai deviné : c'est *cornu*... La chose n'est pas douteuse ainsi... Et l'homme à l'énigme travaillait en sous-œuvre à remettre tout dans l'ordre.

— Ah ! ma foi, madame, poursuivit le marquis, M. de Fronsac a raison... vous devez vous acquitter.

— C'est une tyrannie, objecta la parieuse, qui feignait de se défendre encore afin de faciliter la réparation.

— Du tout, madame, du tout, dit avec résolution l'arbitre, la bonne foi veut que vous soyez embrassée, et vous le serez, affirma-t-il en tenant la tête tandis que le duc prenait le baiser.

— C'est indigne ! s'écria la marquise en se levant avec précipitation... tous les hommes s'entendent comme larons au marché.

— Oh ! mais, ajouta l'honnête mari en se frottant les mains, quand je me mêle d'une affaire, il faut que j'en sorte victorieux.

En effet, le marquis venait d'avoir le front orné d'un nouveau laurier.

L'héroïne de cette aventure n'est pas la seule maîtresse qu'ait Fronsac au moment où j'écris. M^{me} de Villeroi, belle-fille du maréchal, est inscrite au nombre de ses conquêtes. Le vieux général, qui a du moins appris dans ses nombreuses campagnes l'art de découvrir les ruses de guerre, s'étant aperçu des intrigues de sa bru, la relégua le mois dernier derrière la grille d'un couvent près de Paris. « Il y a deux partis à prendre, dit alors Fronsac à un de ses amis qui courtisait une pensionnaire renfermée dans la même communauté, tenter l'escalade ou s'introduire par subtilité. » Nos deux étourdis, ayant choisi le dernier moyen, se présentèrent un beau matin au parloir dégui-

sés en abbés, et vieilliss par des perruques à moitié blanches. On introduisit chez l'abbesse les deux vénérables ecclésiastiques, qui s'étaient annoncés comme revenant d'un pèlerinage au saint sépulcre, sans savoir encore où cela pourrait les conduire. Ils se trouvèrent bientôt environnés de toutes les sœurs, et les pensionnaires furent contraintes de venir se sanctifier aux récits des pieux voyageurs. Des hommes instruits ne sont jamais embarrassés pour discourir sur Jérusalem, le Jourdain, le Calvaire, etc. Mais la curiosité des religieuses n'est pas facile à satisfaire : *c'est*, comme tout autre désir de nonne, *un feu qui dévore*. Après les récits, ces dames voulurent des moralités en forme de sermon... Cela devenait plus embarrassant. L'amide Fronsac, capitaine des gardes de son métier, avait l'esprit peu propre à l'éloquence sacrée; on l'eût vu courir de gaieté de cœur sur une batterie, mais il pâlit au seul mot de sermon. Quant au duc, dont l'imagination est flexible et la mémoire ornée, il se hâta de répondre en se croisant les bras sur la poitrine :

— Que votre volonté soit faite, mes sœurs, nous tâcherons de vous satisfaire.

— C'est-à-dire vous tâcherez, confrère, dit l'autre galant, car moi vous savez que le ciel ne m'a pas favorisé du précieux don de sa parole.

— Oui, reprit Fronsac, mon collègue a l'élocution peu libre... Il est affligé du filet.

— C'est une grande incommodité, dit l'abbesse ; plusieurs de nos sœurs en ont été atteintes, et cela faisait leur désespoir.

— Je le conçois, répondit le capitaine en souriant.

— Mais, poursuivit la supérieure, le médecin de la maison a opéré ces dames avec une merveilleuse dextérité... Eh ! mais, j'y pense, le docteur demeure à notre porte... et si monsieur l'abbé voulait, ce serait l'affaire d'un moment.

— Merci, ma mère, grand merci ! se hâta d'interrompre l'ami de Fronsac en l'envoyant d'intention à tous les diables ; nous sommes attendus dans vingt communautés, et

je n'ai pas le loisir de penser à cette incommodité... j'y songerai plus tard.

— Monsieur l'abbé, nous vous écoutons ; dirent alors les bonnes religieuses en resserrant le cercle qu'elles avaient formé autour du hardi Fronsac.

Je ne sais pas ce que put dire ce missionnaire improvisé ; mais toutes les sœurs, vieilles ou jeunes, furent dans l'enchantement. Jamais, disaient-elles, les pieuses exhortations ne leur avaient offert autant d'onction, autant de grâce, autant de charmes persuasifs. On entendait dans la salle un bourdonnement d'admiration qui eût satisfait pleinement l'amour-propre de l'orateur, s'il n'eût été plus occupé en ce moment à se déclinier à M^{me} de Villeroi ; tandis que son ami, malgré la présence du filet, exposait avec volubilité ses projets à sa maîtresse. Tout cela, néanmoins, ne pouvait conduire loin nos prétendus abbés si la fortune des amants ne fût venue à leur secours ; mais elle y vint. Quand le brouhaha admiratif eut cessé, l'abbesse, tirant Fronsac dans l'embrasure d'une croisée, réclama l'intervention de son éloquence pour un objet plus spécial.

— Nous avons ici, lui dit-elle, une jeune dame appartenant à ce qu'il y a de mieux à la cour... Sa famille me l'a envoyée par mesure de prudence... Elle est jeune, elle est belle, et vous concevez, monsieur l'abbé...

— Oui, oui, ma mère, répondit le duc en levant les yeux au ciel, les dangers du monde, la crainte des séductions du malin...

— Encore plus que cela, monsieur l'abbé ; je crois que le péché était accompli.

— Accompli !... Hélas ! en quel temps vivons-nous !

— Et je voudrais qu'un saint homme comme vous fit rentrer doucement cette pécheresse en elle-même.

— Ah ! je comprends... une mercuriale en bonne forme, une peinture forte des horreurs du péché... un tableau déchirant de la punition éternelle.

— C'est cela, l'abbé, c'est cela même... Tenez, ajouta la supérieure en montrant M^{me} de Villeroi, voilà la dame en question.

— Soyez tranquille, je me charge de faire la leçon complète... Mais, vous concevez, cela ne peut avoir lieu devant toute la communauté... Il ne faut jamais humilier les pécheurs que l'on peut corriger.

— Non, sans doute, et vous entretiendrez cette dame en particulier... cela va sans dire.

— Ah ! ma mère, encore un mot, car la confiance dont vous m'honorez réclame toute la mienne. Vous avez aussi comme pensionnaire, M^{lle} de... ' ; on m'en a parlé lors de mon passage à Paris. Cette jeune personne donne de sérieuses appréhensions à sa famille... Si nous profitons de l'occasion pour lui faire une vigoureuse semonce ?

— J'y consens de tout mon cœur ; mais vous aurez assez à faire avec la dame.

— Je le sais bien ; aussi pensé-je que mon confrère pourrait se charger de M^{lle} de Et, certes, elle y gagnera : c'est dans la semonce qu'il excelle, lui...

— Vraiment ! voilà donc qui va pour le mieux... Attendez un moment ; je vais préparer ces dames à l'entretien : j'ai l'heureux pressentiment qu'elles s'y prêteront.

— Je l'espère aussi.

Pendant que l'excellente supérieure disposait sans peine, comme on le pense bien, les deux pensionnaires à recevoir ce qu'elle appelait les *avis* des sages missionnaires, Fronsac instruisait le capitaine de l'heureuse aubaine qui leur advenait.

Bientôt le double entretien eut lieu ; Fronsac et son ami après l'avoir prolongé autant qu'ils avaient pu, quittèrent leurs belles, dirent à l'abbesse que les deux pécheresses étaient parfaitement converties, sortirent du couvent comblés de bénédictions, rejoignirent leur chaise qui les atten-

1. Il y a ici une note dans le manuscrit : M^{me} de B^{***}, contemporaine de Fronsac, y dit qu'elle sait le nom de la demoiselle, mais qu'elle le tait, afin de ne pas nuire à l'établissement d'une jeune personne de qualité.

dait au coin d'un petit bois, et retournèrent à Paris en riant aux éclats.

Le lendemain le duc et le capitaine des gardes ne trouvaient pas assez d'échos pour répéter cette aventure, dont pourtant ils ne nommèrent pas les héroïnes. L'archevêque de Paris, informé de cet événement scandaleux, adressa de vives réprimandes à l'abbesse, qui s'excusa comme elle put, et promit qu'à l'avenir elle choisirait mieux les convertisseurs.

M. de Villars, déjà loin de la jeunesse, épousa M^{lle} de Varangeville, fille d'un président à mortier au parlement de Rennes, qui, flatté de s'allier à un maréchal de France, ne regarda pas à l'âge de son gendre. Dans les premiers temps de son mariage, M^{me} de Villars s'enivra de l'illustration de son époux ; mais elle était jeune, fortement constituée, et elle ne tarda pas de s'apercevoir que cette sorte d'ambrosie ne pouvait lui suffire. Fronsac était infiniment moins habile que le maréchal dans l'art de la guerre, mais cet art-là importait d'autant moins à la duchesse qu'elle avait acquis en ménage l'intime conviction que deux espèces d'héroïsme sont incompatibles. La réputation du jeune duc sonnait donc beaucoup plus heureusement à l'oreille de cette dame que la renommée du vieux, et l'on assure qu'elle voulut s'assurer, un beau jour, si cette réputation n'était pas usurpée. Le désir curieux de la maréchale fit apparemment du bruit, car l'avis en vint jusqu'à son mari : ce qui laisse sous-entendu que toute la cour le savait. Le vainqueur de Denain, rencontrant d'ailleurs très souvent Fronsac chez sa femme, lui dit un soir de la semaine passée : « Écoute donc, j'ai bien voulu te montrer ton mé-
« tier, tu as été mon aide de camp à l'armée, mais je ne
« me soucie pas du tout que tu le sois ici. » Le jeune duc voulut se répandre en protestations négatives : « Ah ! oui,
« je connais cela, reprit Villars, ce sont vos chemins cou-
« verts, vos batteries masquées, à vous autres galants. En
« tout cas, si tu n'aimes pas ma femme, c'est donc elle
« qui t'aime, car elle me parle continuellement de toi.
« Mais tout beau, pendant que je vais aller négocier la

« paix à Rastadt avec Eugène, ne va pas, toi, me faire la guerre à Paris... De la modération, s'il vous plaît, mon-sieur, de la modération ! »

Villars et Eugène signèrent le 6 mars, à Rastadt, la paix entre Louis XIV et l'empereur. Le choix de ces grands hommes offre le premier exemple, dans les annales modernes, de deux généraux à peine sortis de la lice où ils avaient combattu l'un contre l'autre, et qui vinrent s'asseoir au même bureau pour traiter au nom de leurs souverains. Le maréchal de France, sentant ce que sa première entrevue avec le vicaire général de l'Empire pouvait avoir de délicat, lui dit en l'abordant et en lui tendant la main : « Monsieur, nous ne sommes point ennemis ; vos ennemis sont à Vienne, les miens sont à Versailles. » Cette franchise plut au prince ; et l'estime la plus profonde ayant présidé aux conférences, Louis XIV eut à se louer des résultats plus qu'il ne devait s'y attendre. Le prince de Savoie éloigna des pourparlers, comme une véritable dérision, les prétentions de l'empereur son maître sur la monarchie espagnole, à une époque où Philippe V demeurerait paisible possesseur de cet État. Mais toutes les possessions assurées à Charles VI par le traité d'Utrecht lui furent maintenues à Rastadt. Louis XIV resta maître de Strasbourg et de Landau, qu'il consentait à rendre une année plus tôt. Il conserva les fortifications d'Huningue et de Brisach, qu'il avait offert de raser ; et la réintégration des électeurs de Bavière et de Cologne fut confirmée.

Après la conclusion du traité on frappa, à Rastadt même, une médaille faisant allusion à l'entrevue des deux grands hommes ; leurs têtes s'y trouvent face à face, entourées de cette légende : *Olim duo fulmina belli* ; on lit au revers : *Nunc instrumenta quietis. Rastadt, 1714*. On voit sur ce même revers deux épées entourées de branches d'olivier, un casque pour écritoire, et un amour tenant une plume... Cette dernière allégorie a été interprétée par la malignité : elle a dit que l'amour c'était Fronsac prêt à

écrire au maréchal de rester quelque temps encore en Allemagne pour la *quiétude* particulière de M^{me} de Villars.

Le prince de Savoie et son vainqueur se sont séparés avec les témoignages d'une vénération réciproque ; mais il est peu probable qu'Eugène ait chargé Villars de dire à Louis XIV « qu'il embrassait ses genoux, qu'il éprouvait « un vif regret *d'avoir été forcé* de faire si souvent la « guerre contre lui, et qu'il le suppliait d'accepter son « respect ». J'ai rapporté ailleurs combien le prince de Savoie avait, encore dans les dernières années de la guerre, l'âme ulcérée des injures personnelles que lui fit jadis Louis XIV ; toute l'Europe sait que ce général retarda autant qu'il le put la conclusion de la paix, et s'il contribua enfin lui-même à la rétablir, c'est qu'il sentit que dans des hostilités où l'empereur serait seul opposé à Louis XIV, le généralissime du premier aurait peu de gloire à acquérir, tandis qu'il pourrait en perdre beaucoup. J'ajouterai, toutefois, que le fils de M^{me} de Soissons est peut-être le seul homme dont l'éloignement pour Louis XIV ait été constant. Nous avons vu tour à tour les ennemis de ce prince, auquel la nature accorda une grandeur indéfinissable, tomber à ses genoux après avoir longtemps bravé ou ses armes ou son pouvoir.

Il s'est élevé dernièrement une question financière d'un singulier genre : Marie de Modène, veuve de Jacques II, reçoit de l'Angleterre une pension que l'honnête Dangeau appelle un *douaire* parce qu'il veut relever tout ce qui appartient aux grands, mais qui n'est en effet qu'un secours annuel accordé par la commisération, attendu que la veuve d'un roi détrôné ne peut, aux yeux du gouvernement de la Grande-Bretagne, avoir droit au bénéfice que les lois anglaises accordent aux douairières des souverains morts sur le trône. Ce secours fut longtemps payé à la reine sous un nom supposé qu'elle signait pour donner quittance ; mais des difficultés s'étant élevées à cet égard dans les comptes, on a voulu exiger cette année que Sa

Majesté donnât un reçu en son propre nom... A cela cette princesse voit un obstacle bien autrement réel : il faudrait, pour satisfaire à cette formalité, qu'elle reconnût la souveraineté de la reine Anne, usurpation criante qui ne présente de tolérable que le payement des arrérages de la pension. Les choses sont restées plus de deux mois dans un *statu quo* très préjudiciable à l'activité des cuisines de Saint-Germain ; enfin, grâce à l'intervention du marquis de Torcy, la difficulté financière est aplanie. Ce ministre reçoit la somme destinée à Marie de Modène, en donne quittance diplomatique à l'Angleterre, et la veuve de Jacques II délivre à son tour un récépissé à M. de Torcy. Que de subtilités, bon Dieu ! pour ménager les vanités de la terre !

Louis XIV n'a plus qu'un petit-fils ; le duc de Berry est mort à Marly le 4 mai, sans maladie, sans cause apparente, au sein de la plus robuste santé. Mais les explications ne manquent jamais à la cour, pays où la vérité est le plus rare de tous les biens. Le prince a, dit-on, avoué au père de la Rue, son confesseur, qu'étant à la chasse quelques jours avant celui où il parlait, il s'était rompu une veine dans l'estomac en voulant retenir son cheval qui avait fait une grande glissade. Son Altesse croyait même que sa poitrine avait porté avec violence sur le pommeau de la selle, et que telle était la cause de sa mort. Quand le prince eut cessé de parler, il prit le crucifix que tenait son confesseur, le baisa plusieurs fois ; puis, ayant appuyé sur son cœur l'image du Sauveur, il expira dans cette attitude... La cour portera le deuil deux mois.

Personne dans le monde ne croit à l'accident de la glissade et du pommeau de la selle : c'est bien, selon le bruit général, dans les forêts et le jour indiqué par le duc de Berry qu'il rencontra la mort ; mais elle s'offrit, dit-on, à lui sous un autre aspect... Je me rends ici l'écho de la renommée. Le duc avait poursuivi longtemps un loup ; il avait chaud et éprouvait une soif ardente, lorsqu'il rejoignit la duchesse sa femme qui suivait cette chasse.

— Vos gens, madame, auraient-ils sur eux quelque boisson, quelque liqueur ? dit-il à la princesse en l'abordant.

— Oui, monsieur, j'ai toujours avec moi d'un ratafia exquis, répondit M^{me} de Berry en présentant à son mari une petite bouteille recouverte de maroquin rouge.

— Ah ! donnez, reprit le malheureux prince saisissant cette bouteille avec avidité.

— Comment trouvez-vous cette liqueur ? demanda la duchesse.

— Fort bonne en effet, répondit M. de Berry en rendant à sa femme le flacon vide.

— Bonne chasse donc, ajouta la duchesse ;... et elle s'éloigna au galop.

Voilà ce qui se répète partout. Faut-il croire à l'exactitude de cette version générale ? Doit-on la faire rapporter à l'exclamation que laissa échapper la princesse le jour du coup de pied de Rambouillet en se touchant le cœur ?... *L'empreinte est là...* Ce ne sera pas moi qui prononcerai.

La mort du duc de Berry, plus subite encore que celle des autres princes, a réveillé toutes les calomnies débitées en 1712 contre le duc d'Orléans. Dans l'opinion de ses ennemis, la duchesse de Berry, sa fille, fut armée par lui du flacon recouvert de maroquin rouge qui, dit-on, versa dans le sein du petit-fils de France une liqueur empoisonnée. La vengeance d'une princesse profondément blessée d'une punition brutale ne suffirait pas, aux yeux de la coterie Maintenon, pour expliquer cette catastrophe, c'est le déshonneur de Philippe lui-même qu'il lui faut ; il le lui faut surtout en ce moment, et nous saurons bientôt pourquoi. Or il est important de se rappeler que la cour de France a placé près de celle d'Espagne une sentinelle vigilante, toujours prête à prévenir le cabinet de Versailles des écarts contre ses intérêts que pourrait faire celui de Madrid. Mais la princesse des Ursins n'est pas seulement l'illustre espionne de Louis XIV, M^{me} de Maintenon trouve encore en elle une correspondante assidue, un

agent fidèle de ses desseins secrets. C'est donc cette femme dévouée, au moins en apparence, au vieux monarque et à sa favorite, qui dépêcha dernièrement en France, avec un mystère affecté, M. de Chalais dont le voyage, tout mystérieux qu'il était, fut connu de tout le monde parce que l'on voulait la publicité tout en ayant l'air de rechercher le secret. M. de Chalais passa à deux lieues du château où se trouvaient son père et sa mère sans les voir. Cet envoyé poursuivit en toute diligence sa route vers le Poitou. Arrivé dans la petite ville de Bressuire, il se rendit au couvent des cordeliers, et s'y empara d'un moine de moyen âge, qui, selon la chronique, dit en se voyant arrêté : « Je suis perdu ! » On voit que les rapports de l'expédition *secrete* sont bien circonstanciés. M. de Chalais, continuant ses fonctions d'archer, conduisit le cordelier dans la prison de Poitiers. L'envoyé de M^{me} des Ursins se rendit ensuite à Paris ; M. de Torcy le mena une après-dinée dans le cabinet du roi à Marly, M. de Chalais y demeura une demi-heure en tiers avec Sa Majesté et le ministre. Dès le lendemain, un redoublement de calomnies et de vociférations éclata contre M. le duc d'Orléans. On venait d'arrêter, s'écriait-on de toutes parts, l'instrument de tous les empoisonnements ordonnés par ce prince ; c'était un cordelier de Bressuire qu'on amenait pieds et poings liés à la Bastille, et dont les déclarations en justice allaient jeter le plus grand jour sur les crimes du neveu de Louis XIV. Ces bruits, habilement colportés, se répandirent bientôt dans toutes les provinces et même à l'étranger. L'Europe retentit de l'horrible nouvelle que Philippe d'Orléans avait fait périr nos princes ; on répéta hautement partout que le reste du sang des Bourbons ne tarderait pas de couler sous ses mains, et qu'il le poursuivrait jusque sur le trône d'Espagne. Louis XIV ne prit aucun soin pour démentir les calomniateurs, il les écouta parler avec une sorte de complaisance ; disons plus, il applaudit à leurs discours.

Cependant le moine de Bressuire, que personne n'a vu, dont le nom n'a jamais été prononcé hors de l'enceinte de

la Bastille, fut interrogé, non pas en justice comme on l'avait annoncé, mais par le seul d'Argenson, qui ne rendit compte qu'au roi de l'interrogatoire de ce prisonnier. Si le public réfléchissait, il eût suffi de ces dispositions maladroites pour l'éclairer sur ses injustes accusations ; M. le duc d'Orléans l'espérait ; l'évidence de suppositions si mal soutenues lui fit garder le silence au milieu de ce torrent d'injurieuses imputations. Il vit en souriant de pitié tous les courtisans s'éloigner de lui ; mais il ne remarqua pas sans plaisir que M. d'Argenson, qui évidemment devait connaître le fond des choses, ne cessa point de venir au Palais-Royal.

Au moment où l'indignation contre le duc d'Orléans était européenne, parut un édit portant *que les princes légitimés étaient appelés à la couronne, et même leurs enfants, à défaut de princes légitimes du sang*. Qu'ils se montrent aujourd'hui les hommes qui depuis deux ans versent à pleines mains le fiel de la calomnie sur un prince dont la conduite publique, les exploits guerriers, la physionomie ouverte et le regard assuré eussent dû garantir suffisamment la réputation ! Qu'ils osent nier que l'édit arraché à la vieillesse de Louis XIV, cet édit qui vient de porter l'étonnement dans toute l'étendue de la chrétienté, ne doive détourner soudain des soupçons trop longtemps égarés sur Philippe d'Orléans, et les reporter avec des probabilités plus démonstratives sur un prince dont le but paraît enfin à découvert !... Je m'arrête ; il n'est pas en Europe un être sensé qui ne puisse résumer clairement toutes les brigues que la coterie Maintenon a sourdement tissées à dater de la mort du Dauphin, et qui n'en déduise une conséquence aussi favorable au duc d'Orléans que sévère envers le duc du Maine. *La couronne aux princes légitimés, à défaut de princes légitimes...* Ces termes de l'édit sont une explication terrible des événements passés ; elle est infaillible, elle sera générale... Ajoutons que Louis XIV, en voyant frapper sa famille par des mains cachées, en déplorant sincèrement, quoique avec trop peu

de sensibilité, la perte de ses enfants, laissa flatter deux de ses penchants favoris : la haine qu'il porte au duc d'Orléans, et le désir de légitimer complètement ses fils naturels. Tels sont les deux points auxquels s'est rattachée l'adresse de M^{me} de Maintenon et l'ambition de son protégé, ambition recouverte des dehors d'une feinte indolence; on voit aujourd'hui le résultat de tant de ruse, de tant de perfidie.

Le parlement, par une condescendance digne de sa servilité habituelle, a enregistré le 2 août l'étrange édit de légitimation sans le moindre obstacle, sans la plus brève remontrance : « Ce corps s'en rapporte entièrement, a-t-il dit, à la sagesse du roi. » Dix-neuf pairs ont donné leur voix à l'enregistrement; les princes du sang étaient du nombre, à l'exception de M. le duc d'Orléans qui n'a pas même assisté à la séance. Mais il manquait une formalité à l'édit : c'était l'apposition des sceaux; le roi ne put l'obtenir de M. de Pontchartrain, chancelier de France. « Non, sire, répondit ce digne magistrat, je puis et je dois sacrifier ma vie pour le service de Votre Majesté, mais non pas mon honneur. » Il déposa les sceaux et se retira. Il est presque superflu de dire que M. Voisin succéder au chancelier scrupuleux, c'est une créature de M^{me} de Maintenon.

Une ordonnance qui a suivi de près l'enregistrement de l'édit porte que les princes légitimés peuvent dès ce moment prendre le titre de princes du sang, et que toute distinction entre les uns et les autres a cessé.

Comment la cour a-t-elle pris ces dispositions d'hérédité, si contraires aux idées généralement reçues, non-seulement pour les races royales, mais encore pour toutes les classes de la société? La soumission des courtisans est générale, mais point de félicitations; c'est la première fois que les complaisants de Versailles reculent devant une obligation servile... Le maréchal de Villeroi lui-même s'est tu. Il y a plus, le comte de Toulouse se montre presque affligé de la vaste perspective qui s'ouvre devant lui; il en parlait l'autre jour avec une sorte de chagrin à

M. de Valincourt. « Vous avez raison, monseigneur, »
« répondit ce gentilhomme, voilà une couronne de roses ;
« mais ne sera-ce pas une couronne d'épines quand les
« fleurs en seront tombées ? »

J'ai dit peu de chose encore de M. le comte de Toulouse, et la raison de mon silence est dans la vie à peu près obscure que mène ce prince d'une extrême simplicité. Le second fils du roi et de M^{me} de Montespan est un homme d'honneur dans toute l'étendue du mot : droit, équitable, exempt de vices, il apporte dans toutes les relations une franchise et une générosité qui le font rechercher de tous les honnêtes gens : M. de Toulouse n'est donc pas apprécié par la multitude des courtisans. On pourrait le comparer au milieu d'eux à une pièce d'or pur en circulation avec des pièces de mauvais aloi. Ce bon prince vit loin de toute faction, étranger à tout parti ; il est en défiance de toute coterie et travaille assidûment à rester en dehors des intrigues. C'est en quelque sorte le soin exclusif qui l'occupe ; et si l'on peut lui reprocher quelque chose, c'est une réserve, une timidité outrée visant à l'apathie absolue. Du reste le comte de Toulouse a de la valeur, de la résolution à la tête des armées navales : c'est un marin distingué. On dirait qu'il y a dans ce seigneur deux individus distincts : l'homme du monde et l'homme de guerre. Le premier est doux, affable, poli ; sa figure est toujours empreinte d'un sourire bienveillant. Mais dès que l'amiral de France a mis le pied sur un vaisseau, ses traits, naturellement nobles, prennent une imposante gravité ; son œil s'anime, son accent se renforce, ses expressions acquièrent de l'énergie, sa volonté se raffermir. Le comte de Toulouse paraît grandi dans toutes ses qualités : sur terre, c'était un homme aimable ; sur les gouffres de l'Océan, c'est un général à la hauteur de son rude métier.

Le 27 août au matin M. de Mesmes, premier président, et M. d'Aguesseau, procureur général du parlement, mandés à Versailles par le roi, s'y rendirent à l'issue de la

messe. Louis XIV les reçut dans son cabinet où personne n'entra avec eux. « Messieurs, leur dit-il d'un ton assez brusque en leur remettant un gros paquet cacheté de sept sceaux, voici mon testament. Il n'y a qui que ce soit au monde que moi qui sache ce qu'il renferme ; je vous le remets pour le déposer au parlement à qui je ne puis donner un plus grand témoignage de confiance. L'exemple des rois mes prédécesseurs, celui de mon père particulièrement, ne me laissent pas ignorer ce que celui-ci pourra devenir. Mais on ¹ l'a voulu, on ne m'a pas laissé de repos quoi que j'aie pu dire... Eh bien donc, j'ai acheté ce repos... Prenez-le, emportez-le, il deviendra ce qu'il pourra, au moins je serai tranquille et je n'en entendrai plus parler... » A ces derniers mots, que le roi accompagna d'un coup de tête fort sec, il tourna le dos aux deux grands officiers du parlement, et, passant dans un arrière-cabinet, les laissa stupéfaits et du ton de sa harangue et surtout de sa terminaison.

Louis XIV, en disant que lui seul était informé du contenu de son testament, avait légèrement blessé la vérité ; personne n'ignore que M^{me} de Maintenon, le duc du Maine et le Tellier en connaissent d'autant mieux les dispositions qu'ils les ont, sinon dictées, du moins inspirées. Et puis, je ne saurais trop le dire, les mystères de cour sont transparents.

M. le duc d'Orléans est initié déjà aux clauses testamentaires qui lui ont été révélées, dit-on, par le marquis de Torcy et par M. Blouin l'un des premiers valets de chambre. Son Altesse Royale, loin d'avoir intérêt à cacher

1. Il est aisé de comprendre ce que on signifie ici ; à coup sûr ce n'est point le conseil du roi ; ce n'est point non plus le parlement ; ce ne sont pas davantage les ministres, ni aucun agent du système légal de gouvernement. Aux yeux de tous, il ne pouvait y avoir besoin de testament : à la mort de Louis XIV, le duc d'Orléans avait la régence et remettait le pouvoir à Louis XV parvenu à sa majorité ; on doit donc s'entendre, comme on le verra bientôt, des gens qui voulaient donner la régence de fait au duc du Maine.

les volontés royales consignées dans le testament, s'attache à les divulguer, parce qu'elles lui semblent un déni de justice contre lequel on ne peut trop faire prononcer l'opinion publique. Je sais donc de bonne source que le testament ne fait de Philippe d'Orléans qu'un mannequin du conseil de régence, la véritable autorité est déférée au duc du Maine. Il aura la garde du jeune roi, la direction de ses études, celle de sa conduite ; il veillera à sa *conservation* et exercera toute autorité sur les officiers de sa garde, ainsi que sur toute sa maison. M. le maréchal de Villeroi, nommé gouverneur du prince, rendra compte de ses fonctions à M. le duc du Maine, et recevra journellement ses ordres que personne ne pourra changer. Le bâtard de Louis XIV prendra le titre de *surintendant* de l'éducation du roi. Or, quand il serait vrai, comme les défenseurs du testament le prétendent, que la charge de M. du Maine n'attenterait en rien aux prérogatives politiques du régent, le partage seul de l'autorité suffirait pour nuire aux intérêts de la couronne et de la France. Motivé par une précaution injurieuse au duc d'Orléans, ce partage est d'ailleurs intolérable ; ce prince a juré hautement qu'il n'accepterait point une régence mutilée, et qu'il travaillerait, quand il en serait temps, à faire rétablir ses droits conformément aux lois de la monarchie.

Nonobstant ces protestations verbales, le testament, d'après un édit de dépôt du 30 août, a été remis au parlement. Cet acte est placé dans un trou creusé dans l'épaisseur de la muraille d'une tour du palais. Une grille de fer et une porte garnie de trois serrures referment cette ouverture.

On prétend que tandis qu'on voit M. le duc d'Orléans agir activement pour se mettre au-dessus des clauses testamentaires du roi, M. le duc du Maine s'amuse à traduire l'*Anti-Lucrèce*, ce qui aurait fait dire à la duchesse : « Monsieur, un beau matin vous trouverez en vous éveillant que vous êtes de l'Académie, et que M. d'Orléans « a la régence. » M. le duc du Maine sait mieux son métier d'ambitieux que sa femme ne se l'imagine ; mais il

l'exerce en jésuite. Jamais il ne s'est autant occupé en effet de ce qu'il néglige en apparence. Il me semble voir un chat guettant un oiseau : l'animal rusé détourne négligemment les yeux de sa proie, et c'est dans ce moment même qu'il se prépare à mettre la griffe dessus.

Le roi apprit hier à son lever l'arrivée en Angleterre et le couronnement de Georges-Louis de Brunswick, duc de Hanovre, qui succède à la reine Anne, morte le 12 août. Il s'est répandu des bruits singuliers sur les derniers instants de cette princesse. On assure qu'elle travaillait depuis quelque temps à rétablir Jacques III sur le trône d'où la mort allait la précipiter. On va jusqu'à ajouter que cet illustre proscrit, dont la tête fut mise à prix par cette même souveraine, était le mois dernier à Londres dans le plus grand secret, et que la nuit il conférait avec elle au fond de son appartement de Saint-James tandis qu'on le croyait profondément endormi dans le palais silencieux de Saint-Germain.

Si le prétendant, dit la même version, eût consenti à abjurer le catholicisme, ce dont la reine sa sœur le suppliait en caressant cette tête qu'elle promit autrefois à l'échafaud, la couronne pouvait orner encore le front d'un Stuart ; mais Jacques, grand au moins dans sa croyance, s'était refusé avec horreur à l'apostasie... Il revint en France mouillé des pleurs de tendresse de la reine Anne, et la maison de Hanovre règne sur les Anglais.

Je me suis souvent récriée contre l'envahissement des goûts italiens ; celui que je vais citer n'est que bizarre : cela ne vaut pas la peine de se fâcher. Depuis le commencement de l'été, qui, cette année, est fort chaud, il est du meilleur ton d'aller se promener au cours à minuit. Une longue file de carrosses remplit les allées de cette promenade ; les laquais montés derrière étant munis de flambeaux, cette ligne mobile de lumières produit un coup d'œil curieux. Dans les contre-allées, une multitude de boutiques offrent des rafraîchissements de toute sorte, des

friandises de toute espèce dont le débit est considérable, Pendant que les promeneurs d'un âge mûr se bornent à suivre en voiture les allées, la jeunesse folâtre se perd sous les arbres des Champs-Élysées, où des félicités de plus d'une nature deviennent le partage de quelques êtres qui sont alors un peu plus que des ombres heureuses. Des orchestres établis dans les ronds-points invitent à la danse les jeunes gens plus amis de la gaieté que de la promenade sentimentale ; souvent l'aurore aux rayons dorés a dissipé les ténèbres avant que le bal ait cessé, et les danseurs ne regagnent leurs maisons qu'au moment où le grand jour les avertit que, dans ce système d'habitudes renversées, il est temps d'aller dormir.

Tel est l'usage que Dancourt a mis en scène sous le titre de *Fêtes nocturnes du cours*, comédie avec prologue, musique et danse, qui ressemble assez aux petites saturnales à la mode. Mais on ne peut pas tout représenter au théâtre, et dans cette pièce la critique, finement gazée, supplée avec esprit au spectacle que l'auteur n'a pu montrer.

Tandis que beaucoup de nos jeunes seigneurs profitent des promenades du cours pour se livrer à une galanterie que protègent les ombres de la nuit, M. le duc d'Orléans qui ne s'occupe pas exclusivement de ses droits à la régence, fait une guerre si active à toutes les beautés voisines du Palais-Royal, qu'aucune d'elles ne peut se flatter d'échapper à ses recherches. Tous les jours de nouveaux déménagements se remarquent dans la rue Saint-Honoré ; des mères sauvent, en fuyant, l'honneur de leurs filles qu'elles emmènent ; des maris jaloux soustraient, en s'éloignant, les charmes de leurs femmes aux regards trop amateurs du prince ; il ne reste aux environs que les jolies femmes de bonne volonté, et le quartier est loin d'être désert.

Un vieil axiome dit que pendant la paix il faut se préparer à la guerre. Louis XIV aurait bien voulu, pour son compte, se conformer à cet avis de l'expérience en faisant

construire à Mardick quelque chose d'équivalent au port de Dunkerque que les traités le forcent de combler. Mais les Anglais, qui sentent combien il est important pour eux que nos vaisseaux soient sans refuge dans la Manche, et surtout qu'ils n'aient pas un point de départ si rapproché des Royaumes-Unis, les Anglais ne se montrent pas disposés à souffrir cette petite escobarderie politique. Lord Stair, ambassadeur de Georges I^{er}, a demandé avec hauteur au roi l'explication des travaux de Mardick, lui déclarant que Sa Majesté Britannique regarderait comme une violation des traités l'établissement d'un port sur cette partie des côtes de France. Louis XIV, révolté du ton impérieux de l'Anglais, lui a répondu : « Monsieur l'ambassadeur, j'ai toujours été maître chez moi, quelquefois chez les autres, ne m'en faites pas souvenir. » Malgré ces belles paroles, le conseil a ordonné la suspension des travaux de Mardick. Un prince dont l'âme est grande peut parler bien haut dans son cabinet; mais il faut en définitive qu'il se soumette quand sa fortune est humble.

Lorsque la France rentre dans l'esprit des conventions d'Utrecht à l'égard du roi d'Angleterre qui, s'il eût régné à l'époque du congrès, eût été le dernier à conclure la paix, quelques princes de l'Empire qui n'avaient pas encore posé les armes viennent d'accéder enfin à la pacification générale. Le prince Eugène et les comtes de Goës et de Seilern se sont rendus, au nom de ces souverains, à Baden, où le maréchal de Villars, le comte du Luc et M. de Saint-Contest ont représenté le cabinet de Versailles. Dans ce traité, conclu le 7 septembre, comme dans celui de Rastadt, les droits de Charles VI à la couronne d'Espagne ont été éludés. Ce monarque y a d'ailleurs renoncé par le fait en ordonnant au prince de Staremborg d'abandonner la Catalogne; et ses droits seraient une vaine illusion, aujourd'hui que les révoltés catalans, las d'attendre les secours promis par l'Autriche, ont ouvert les portes de Barcelone au maréchal de Berwick. J'ai dit précédemment quels étaient les projets du peuple catalan en prolongeant la guerre civile sous la trompeuse bannière qu'ils

semblaient élever au nom de Charles VI : ce fut l'esprit républicain dont j'ai parlé qui leur donna le courage de soutenir un siège de onze mois et soixante jours de tranchée ouverte. Le sentiment de la liberté peut inspirer une telle résolution ; mais le fanatisme porta l'opiniâtreté des Barcelonais à son comble. Les prêtres, les moines, et jusqu'à des religieuses, bordèrent constamment les remparts de la ville assiégée ; cinq cents ecclésiastiques périrent pendant le siège le mousquet à l'épaule et le crucifix à la main... Le dixième mois du blocus, un drapeau noir, arboré sur la plus haute tour de Barcelone, annonça que ses habitants voulaient s'ouvrir sous ses ruines un tombeau commun, et Berwick gémit d'être forcé de remplir sa tâche, même à ce prix. Enfin les troupes du roi d'Espagne, après un assaut général, pénétrèrent dans la place dont la population, ayant son clergé en tête, défendit chaque rue, et, pour ainsi dire, chaque maison... Le maréchal, cessant de massacrer tant de braves gens, leur envoya une capitulation qu'ils ne demandaient point ; ils obtinrent la vie et leurs biens, qu'ils n'acceptèrent qu'en se réservant l'exercice ultérieur de leurs privilèges.

Les beautés de la cour sont devenues pour le duc de Fronsac le pâté d'anguilles du bon La Fontaine. « Toujours
« des princesses, des duchesses, des marquises, se disait-il
« un jour en parcourant à pied la grande rue du faubourg
« Saint-Antoine ; toujours des diamants, de l'or, des robes
« de satin, c'est trop monotone, les soupirs patriciens m'en-
« nuient. Tâchons de rencontrer dans ces quartiers éloignés
« quelque collerette de simple mousseline, quelque petit
« bonnet sous lequel se montrent un nez relevé, une
« brune prunelle ; essayons de suivre dans quelque allée
« obscure une jupe écourtée laissant voir un petit pied
« bien serré dans son soulier... » Fronsac disait encore, quand il aperçut à la porte d'une boutique de miroitier la plus jolie blonde qu'il eût rencontrée dans sa vie. Chevelure angélique, regards célestes, bouche de rose, taille d'Hébé et dix-huit ans environ : telle était M^{me} Michelin

dont notre galant lut le nom au-dessus du magasin de glaces. « C'en est fait, s'écria l'inflammable gentilhomme, « voilà celle que je cherchais ; j'en raffole, j'en suis fou : « il faut qu'elle m'appartienne avant l'expiration de la « semaine. »

Le soir même un valet fidèle et intelligent, limier de Fronsac, était établi dans un cabaret vis-à-vis le miroitier. Il apprit là tout ce qu'il voulait savoir : Michelin avait trente-six ans ; la jolie blonde était devenue sa femme à peu près malgré elle, mais elle était sage et même dévote. Tous les jours régulièrement M^{me} Michelin allait entendre au moins une messe à Saint-Paul. Jamais personne ne l'abordait ni en allant à l'église ni en revenant au logis, et, conclusion extrêmement rassurante, l'âge de son confesseur passait soixante et dix ans. Le duc fut très satisfait de tous ces détails ; mais il se voyait en présence d'une vertu armée de toutes pièces. Galant de cour, jamais il ne s'était trouvé en pareille situation ; pour lui, les routes du plaisir avaient toujours été des chemins battus. L'aventure n'en devait être toutefois que plus piquante ; Fronsac en fit l'objet de ses soins exclusifs. Il se rendit tous les jours à Saint-Paul ; il ne manquait point d'y rencontrer la blonde miroitière, mais ses yeux étaient constamment attachés à son livre d'heures. L'assidu voisin s'évertuait vainement à tousser, à faire crier doucement sa chaise sur les dalles, ou bien encore à chanter faux quelques versets, rien ne pouvait distraire M^{me} Michelin. Fronsac revit alors sa bibliothèque espagnole ; elle lui apprit l'art d'entrer en relation avec une belle dévote, soit en lui offrant de l'eau bénite, soit en lui cédant un siège qu'on s'est attaché à rendre nécessaire, soit en lui soumettant une demande respectueuse sur un point de sermon. Le duc était parvenu, par l'emploi successif de ces moyens, à se faire apercevoir de l'adorable marchande, et elle devait avoir reconnu qu'il ne pouvait guère y avoir à Paris un plus joli homme que lui. Rarement une telle remarque est sans danger : les yeux de notre dévote n'étaient plus aussi obstinément fixés sur son livre, quelques

regards dérobés se portaient de temps en temps vers le voisin ; et celui-ci, caché derrière un pilier, avait plus d'une fois observé l'inquiétude de la miroitière lorsqu'il tardait à se placer près d'elle. Les principes de M^{me} Michelin n'étaient nullement ébranlés, mais elle commençait à s'apercevoir que ses affections redescendaient vers la terre. « C'est peut-être, se disait-elle déjà, pour faire aimer « l'homme que Dieu l'a fait à son image. » Les choses en étaient là, quand on apporta, un matin, sur les fonts baptismaux de Saint-Paul, un enfant dont la mère venait d'être blessée par un mari furieux... Cet accident établit quelques entretiens entre les fidèles. Fronsac profita de la circonstance pour lier conversation avec M^{me} Michelin qui ce jour-là, le quitta enchantée de l'avoir vu donner dix louis pour la pauvre blessée.

Le duc ne doutait déjà plus qu'il ne fût aimé, et cette assurance lui fut tout à fait acquise lorsque s'étant rendu chez le miroitier sous prétexte d'acheter des glaces, le visage de M^{me} Michelin prit, en le voyant entrer, la couleur d'une rose âgée d'une aurore. Michelin était absent, ce fut sa femme qui montra au duc les articles qu'il demandait... La dévote n'ignorait pas qu'elle parlait à un grand seigneur ; elle ne pouvait pas ignorer davantage que ce grand seigneur soupirait pour elle : la beauté la moins expérimentée sait cela tout de suite... L'embarras, le respect, l'émotion portaient le trouble de l'intéressante blonde au dernier point.

— Ceci, monsieur le duc, disait-elle en touchant une glace, pourrait-il vous convenir ?

— Beaucoup, madame, beaucoup... Le prix ?

— Deux cents livres...

— Quoi ! si bon marché ?...

— Je me serais bien gardée de surfaire à monsieur le duc.

— Surfaire... impossible... tout ici est inestimable, répondit avec feu l'amoureux Fronsac en saisissant une main qui tremblait comme la feuille agitée par le vent du matin.

— Monsieur le duc est trop bon, reprit la jeune femme en dégageant ses jolis doigts... Puis, s'arrêtant devant d'autres glaces, elle ajouta : Voilà qui vous conviendrait peut-être mieux.

— Oui, je prends celle-ci, et puis celle-là, et ces deux autres.

— Il me semble que vous en vouliez moins...

— Maintenant, s'écria le duc avec une sorte de transport, je prendrais tout le magasin... il n'y a pas une glace où je ne vous aie vue.

Je ne sais ce que M^{me} Michelin aurait répondu, lorsque son mari rentra. C'était un homme franc, ouvert, loyal ; il changea un peu les choix du duc, que ni ce seigneur ni la marchande n'avaient fait bons tant cet objet commercial se trouvait loin de leur attention lorsqu'ils s'en étaient occupés. Fronsac dit au miroitier qu'il venait d'acheter une maison de campagne aux portes de Paris, et qu'il lui rendrait service en se chargeant de la meubler. On conçoit que Michelin accepta avec plaisir ; pour la jeune blonde, elle rougit encore, sans doute par pressentiment.

Que dirai-je, enfin ? la pauvre petite dame aimait Fronsac avec toute la ferveur d'une âme dévote que la créature distrait de l'amour du Créateur... Mais, loin de croire qu'elle pût trouver d'ineffables délices dans un commerce de sens que Michelin lui faisait haïr, le sentiment qu'elle vouait au duc était un culte de pure contemplation qui inonderait son cœur de félicités... Presque tout le charme fut détruit aux premières tentatives de Fronsac contre sa vertu ; elle aperçut le but auquel cet amant audacieux tendait, et ce but, un époux le lui faisait abhorrer. La défense fut vigoureuse, sanglante même... des égratignures sillonnèrent le joli visage de Fronsac. Mais l'élève de Villars était formé aux assauts ; il ne tarda pas de gagner beaucoup de terrain, et s'aperçut bientôt qu'il avait des intelligences dans la place... En effet M^{me} Michelin venait de découvrir en combattant qu'il pouvait y avoir en amour quelque chose de plus heureux que la contemplation... C'en était

fait ; l'occasion seule manquait, mais elle ne manquera pas longtemps.

Le duc, qui avait besoin d'éloigner Michelin, lui procura coup sur coup plusieurs ameublements à renouveler dans des châteaux où le miroitier était obligé de se rendre. M^{me} la maréchale de Villars, devenue l'amie de Fronsac après avoir été un peu plus, s'empressa de donner sa pratique au bonhomme, pour faciliter charitablement le déshonneur de sa femme ; et puis elle se plaisait à se faire expliquer par son jeune ami tout ce qui se passait entre lui et la jolie blonde. La duchesse riait aux larmes quand Fronsac lui disait que sa dévote éprouvait autant de remords qu'il y avait de lacunes dans la série des péchés ; que ces fréquentes réminiscences du scrupule le mettaient quelquefois dans le cas de manquer d'arguments victorieux, et qu'il serait peut-être obligé d'abandonner M^{me} Michelin à son repentir.

Jusqu'alors le duc avait reçu la miroitière à sa petite maison, meublée par le mari ; mais un jour que cet honnête marchand devait coucher au château de la duchesse de Villars, Fronsac déclara à M^{me} Michelin qu'il viendrait le soir remplacer l'absent. Il ne fallait pour s'assurer une sécurité parfaite qu'endormir une grosse fille de boutique âgée d'environ vingt ans, et dont la chambre touchait à celle de la miroitière... On craignait que la demoiselle n'eût le sommeil léger pendant une entrevue nocturne où le calcul des précautions serait difficile ; la marchande reçut des mains de son amant un narcotique bien innocent, mais bien sûr, qui fut glissé au souper dans le verre de la grosse fille, et l'on fut tranquille.

Or je dois dire maintenant pourquoi Fronsac tenait tant à passer la nuit rue Saint-Antoine, car il ne se trouvait au domicile de Michelin aucun élément de bonheur que le duc n'eût déjà possédé à sa petite maison. Mais il avait remarqué chez M^{me} Michelin une jeune et jolie brune nommée M^{me} Renaud ; c'était une voisine, une amie, une amie sincère même, comme on le verra bientôt. Elle était veuve, avait la physionomie animée, l'œil étincelant ; la

conquête semblait assurée. On glissa un soir une lettre qui fut reçue et cachée avec empressement ; elle annonçait qu'on irait en recevoir la réponse chez la veuve, logée dans la même maison que le miroitier. Fronsac y alla en effet en paraissant se tromper d'étage ; et la réponse fut complète... Le veuvage mène quelquefois l'amour un train de poste. Mais notre roué craignait de ne pouvoir se tromper de porte une seconde fois sans éveiller les soupçons de M^{me} Michelin ; il demanda à celle-ci le commencement d'une nuit, pour avoir occasion d'en accorder la fin à M^{me} Renaud.

M^{me} Michelin trouva bien courte la moitié de séance que son amant lui donnait ; il y avait en elle cette nuit-là une source inépuisable de remords ; mais Fronsac lui dit qu'au lever du soleil il devait être à Versailles pour la chasse du roi ; il quitta la désolée miroitière, monta un étage, et se trouva près d'une femme sans remords, mais qui n'en aimait pas moins les consolations. On ne songe pas à tout ; Fronsac fut réveillé en sursaut par la vieille servante de M^{me} Renaud, qui, ayant une clef de l'appartement de sa maîtresse, venait comme de coutume allumer son feu. Le duc, la tête cachée sous les draps, exprima à voix basse son inquiétude à la jolie brune sur la présence d'un témoin qui allait rendre sa retraite difficile. M^{me} Renaud le rassura en lui disant qu'elle allait envoyer sa cuisinière au marché, et que, pendant son absence, il aurait pour se retirer tout le temps nécessaire... et au delà, ajouta-t-elle, par une réflexion matinale de brune. La servante étant partie, Fronsac s'habillait diligemment. Tout à coup la clef tourne dans la serrure, la porte s'ouvre... c'est M^{me} Michelin... Qui pourra peindre la stupéfaction du duc, encore en caleçon, et celle de M^{me} Renaud, sans jupe, à cet aspect inattendu ? Ayant rencontré la vieille servante sur l'escalier, l'intéressante dévote l'avait priée de lui ouvrir l'appartement de sa maîtresse ; elle venait engager son *excellente amie* à déjeuner avec elle. Le coup de théâtre était tout à fait pittoresque... Ici, Fronsac, les yeux fixes, la bouche béante, tenant sa culotte d'une main immobile ;

là, M^{me} Renaud rentrant avec précipitation dans son lit et jetant les draps par-dessus sa tête pour dérober sa honte. Près de la porte M^{me} Michelin, le visage pâle, la respiration haute, le sein agité ; à côté d'elle, l'honnête servante la clef à la main, l'étonnement dans les yeux, un demi-sourire sur les lèvres, et disant sans doute tout bas : « Peste !
« madame n'est pas si veuve... »

Je passe sur les reproches, les larmes, les tentatives de justification, les aveux plus francs et les pardons sollicités en faveur de la fragilité humaine. L'affaire n'était pas si facile à arranger ; mais, comme M^{me} Michelin s'était trahie et qu'elle avait besoin du secret, le duc parvint à rétablir la bonne intelligence entre les rivales ; il les fit même embrasser, et la réconciliation fut scellée par un déjeuner chez M^{me} Renaud.

Mais cette pacification à laquelle Fronsac avait travaillé cessait d'être piquante du moment où elle était obtenue ; le duc en se retirant songea à faire encore jaillir quelques étincelles de plaisir d'une double intrigue dont il allait être las. Il s'arrêta au projet de réunir un soir, à sa petite maison, ses deux maîtresses du faubourg Saint-Antoine, sans les prévenir qu'il s'agit d'un *trio*.

Au jour indiqué, M^{me} Michelin arriva la première... Notre dévote commençait à se former ; elle débuta par montrer une renaissante colère au perfide qui s'était fait, disait-elle, un cruel plaisir de la sacrifier, et sa fureur allait sans doute s'accroître en proportion du désir qu'elle avait d'être consolée, quand le son de la sonnette se fit entendre... Nouveau coup de théâtre, c'était M^{me} Renaud !

— Ah ! c'est trop fort, s'écria M^{me} Michelin en quittant l'ottomane sur laquelle elle était assise... Monsieur le duc, vous êtes un monstre.

— Il y a des jours où je le désirerais, répondit l'effronté.

— Vous êtes un scélérat, monsieur ! dit M^{me} Renaud, dont l'œil noir lançait des traits de flamme sur le duc.

— L'épithète est dure, belle dame, répliqua Fronsac avec un sourire malin... il me semble cependant que je ne vous ai rien volé.

— Laissez-moi sortir, reprit la dévote, que j'aie mourir de honte.

— Du tout, dit Fronsac en l'arrêtant, ce genre de mort ne serait pas de circonstance.

— Finissons, monsieur le duc, poursuivit résolument la veuve... choisissez entre nous, et qu'une seule ait à regretter de vous avoir connu.

— Oui, choisissez, répéta la miroitière avec un sourire amer... et donnez à madame le triomphe qu'elle attend du choix.

— Ah! voisine, ne nous fâchons pas, ajouta M^{me} Renaud avec bonhomie.

— Choisir, mesdames, y pensez-vous bien, continua le duc en conduisant ses deux maîtresses devant une glace, regardez-vous, et jugez si l'option est possible!

— Que prétendez-vous faire? demanda M^{me} Michelin avec surprise.

— Vous rendre un hommage égal, répondit le mauvais sujet.

— Un partage! murmura la brune en accompagnant ce mot d'un sourire dédaigneux.

— Pourquoi pas, si la partie répond à l'idée que vous vous faites du tout? répartit M. de Fronsac d'un ton hautain.

— Voisine, c'est une chose à vérifier, reprit la veuve avec sa vivacité ordinaire, l'amour-propre ne conduit à rien; mettons le nôtre de côté, et réunissons nos efforts pour reconnaître si celui de monsieur est aussi fondé qu'il le prétend.

— Excellente idée, madame Renaud! s'écria l'athlète provoqué; et pour que le stérile honneur du pas ne puisse vous diviser, que le sort décide de la priorité?

A ces mots, le duc prend un livre sur son bureau, puis une épingle, et semble attendre que ses dames devinent sa pensée. M^{me} Renaud est la première à la saisir.

— Allons, voisine, poursuivit-elle, le vin est tiré, il faut le boire; je vous donne l'exemple... A la plus basse lettre piquée appartiendra le pas... F, s'écria la veuve après avoir enfoncé l'épingle dans le livre.

— La lettre est significative, dit Fronsac en riant. A vous, madame Michelin ! ajouta-t-il en guidant un peu de force sa main blanchette.

— C'est un E, s'écria à son tour la miroitière avec un sourire qui n'était pas dévot.

Le duc recommanda alors à M^{me} Renaud de parcourir le livre très curieux qu'elle tenait encore, tandis qu'il allait faire admirer à son amie, d'un cabinet voisin, un magnifique point de vue qu'il lui montrerait ensuite à elle-même.

La sémillante veuve, malgré l'intérêt du volume, trouva que le couple du cabinet admirait bien longtemps la perspective annoncée ; pour l'heureuse miroitière, elle ne se lassait point de ce coup d'œil... Fronsac ouvrait déjà la porte, qu'elle soutenait encore n'avoir joui que d'une échappée de vue. « A votre tour de lire, voisine, » dit M^{me} Renaud en remettant le livre à sa vermeille devancière, et le cabinet se referma.

Au retour des deux admirateurs, on fit un souper délicat qui acheva de rendre à M^{me} Michelin toute sa bonne humeur ; à la fin du repas, ces dames firent entendre qu'elles seraient enchantées d'admirer de nouveau le point de vue.

« Pas ce soir, répondit le duc, il se fait tard et l'œil se fatigue, mais nous y reviendrons ; on ne peut pas tout voir dans un jour. »

Il est survenu dans les derniers temps à Louis XIV une véritable passion pour son peuple ; Sa Majesté veut qu'on le protège avant tout. « *Justice et clémence*, disait dernièrement ce prince tardivement populaire au chancelier Voisin, voilà tout ce que je vous demande. » Le roi gronda le même jour un secrétaire d'Etat qui avait déchiré le placet d'un exilé. « Quoi ! monsieur, s'écria-t-il, vous refusez aux malheureux la consolation de me faire lire leurs excuses !... Je souhaiterais vivre encore quelques années, répète souvent ce monarque, pour voir le peuple *gros et gras*. » Pourquoi faut-il que cette rémi-

nissance de la *poule au pot* du bon Henri arrive si tard à son petit-fils ! Il y a maintenant beaucoup à faire pour *engraisser* la nation, et sans doute il reste trop peu de jours à Louis XIV pour rendre à la France l'embonpoint qu'il lui a ôté. Ce vain effet des terreurs d'une autre vie eût été plus salulaire au temps où toutes les prospérités du royaume étaient sacrifiées à un amour de la vaporeuse renommée, que les rois n'acquièrent qu'au prix du bonheur des peuples et par le sacrifice du plus pur de leur sang. Cette sollicitude royale, que notre maître retrouve au bord de sa tombe, que ne l'inspira-t-elle en 1684, en 1685, lorsqu'une farouche intolérance décimait en son nom les habitants de nos provinces méridionales et substituait les persécutions à la protection que les princes régnants doivent à leurs sujets ?

Encore aujourd'hui, Louis XIV, au milieu des craintes religieuses qui l'obsèdent, persécute les Français par l'instigation du sombre le Tellier : les prisons se remplissent de jansénistes ; des évêques sont éloignés de leurs sièges pour n'avoir pas accédé à la bulle *Unigenitus*, obtenue de Clément XI ; et le vertueux cardinal de Noailles est banni de la cour de France, condamné dans celle de Rome, abreuvé d'amertume, menacé de déposition, parce qu'il ne veut pas voir de crime là où il n'en existe point en effet ; car la postérité rira de pitié en apprenant que cette bulle *Unigenitus* qui divise tout le royaume, qui empoisonne les derniers jours du roi, fut motivée par quelques rêveries écrites trouvées dans les papiers du père Quesnel, et par un livre obscur, ouvrage de sa vieillesse. Mais Quesnel, mort depuis longtemps, fut l'ami du cardinal de Noailles que le Tellier veut abattre parce que l'autorité de cet archevêque de Paris le gêne. La bulle *Unigenitus*¹ ou la *constitution* qui condamne l'ouvrage de Quesnel, avec cent et une propositions dites jansénistes, n'est guère

1. Cette fameuse bulle, devenue si célèbre, et dont les conséquences remplirent presque tout le règne suivant, fut donnée à Rome en septembre 1713.

que le prétexte de la haine sanglante que le jésuite a vouée au prélat. Telle est, en résumé, la grande affaire de conscience pour laquelle des monceaux de lettres de cachet envoient dans les prisons ou exilent les *appelants*. Voilà comment on songe à fermer les plaies de la guerre, à réparer les maux de la patrie, à faire disparaître cette livrée de misères qui couvre toute la France.

Il est une case de nos imaginations françaises où n'entrent presque jamais ni les inquiétudes ni les soucis, et qui n'est remplie que des idées du plaisir. Obéissant aux inspirations qui sortent de ce compartiment moral, les bons Parisiens remplissent chaque soir le parterre des théâtres quand le spectacle les attire; et tant qu'il dure, toutes les cases cérébrales d'inquiétude et de chagrin sont hermétiquement fermées. Le public, mû par cette heureuse disposition d'esprit, s'était porté en foule à la première représentation de *Xerxès*, tragédie de Crébillon; mais la bonne humeur des spectateurs ne s'est pas soutenue. L'ouvrage, vicieux dans toutes ses parties, a provoqué les plus bruyantes expressions de mécontentement. Le rideau étant tombé, l'auteur est monté sur le théâtre, a redemandé froidement aux acteurs les rôles de *Xerxès* et les a jetés au feu devant tous les assistants. « Je me suis trompé, disait Crébillon en consommant cet autodafé littéraire, le public vient de m'éclairer, je complète la justice qu'il m'a faite. »

Quelque résigné que se montre un poète tombé, il lui est bien permis d'éprouver un peu de déplaisir : il n'y a donc pas de charité à le plaisanter en pareille occurrence, et la repartie du dépit est vive. Une actrice fort galante et qui passe pour avoir laissé des suites cuisantes de ses faveurs, eut la malheureuse idée de se moquer de Crébillon parce que tous les personnages de sa tragédie mouraient : « Quand nous donnerez-vous la liste des gens tués dans l'action ? lui demanda-t-elle en riant. — Je vous la donnerai, mademoiselle, répondit le poète, aussitôt que vous m'aurez remis la liste des guerriers blessés »

« dans les combats que vous avez soutenus... » On devine de quel côté furent les rieurs.

M. de Fronsac est devenu duc de Richelieu par la mort récente de son père qui lui laisse une fortune considérable mais embarrassée, le défunt ayant été toute sa vie un dissipateur. Au milieu des nombreuses démarches que les affaires de Richelieu exigent, il a dû ralentir un peu la marche de ses intrigues galantes, et celles qui avaient été conduites précédemment à leur conclusion ont été tout à fait oubliées. De ce nombre est l'amour en partie double de notre roué avec MM^{mes} Renaud et Michelin; ni l'une ni l'autre n'ont eu signe de vie, depuis un mois, de leur amant en commun. Avant-hier, le duc de Richelieu roulait avec fracas sur le boulevard, dans son riche équipage, lorsqu'il aperçut M. Michelin qui marchait lentement sur l'un des côtés de cette promenade... Le miroitier était en grand deuil... Cette vue causa au jeune seigneur un saisissement douloureux. Il tire le cordon, fait arrêter son carrosse, et envoie un laquais prier poliment M. Michelin de venir lui parler. L'honnête marchand, selon le privilège de son état de mari, ignorait l'intrigue de sa femme avec Richelieu, bien que celui-ci l'eût racontée à tout le monde; il estimait, il chérissait même dans le séducteur un homme qu'il avait trouvé ardent à le protéger et à favoriser le débit de ses glaces... Peut-être ignorera-t-il toujours ce qu'il lui doit d'ailleurs. Michelin s'empressa donc de se rendre à l'invitation de son protecteur, qui, l'ayant vu suivre la même direction que sa voiture, le fit placer à côté de lui.

— Que signifie ce deuil, monsieur Michelin ? demanda Richelieu.

— Hélas ! monsieur le duc, répondit le miroitier en portant son mouchoir sur ses yeux, c'est le deuil de ma pauvre femme.

— De votre femme ? s'écria le duc, dont le cœur venait de se serrer de manière à lui couper la respiration.

— Je la perdis il y aura demain huit jours... La chère

créature ! le spectacle de son agonie est toujours là devant moi... Je vois partout son visage angélique...

— Ah ! monsieur, que vous me faites mal ! dit avec un bruyant soupir Richelieu qu'agitait déjà un secret remords.

— Non, jamais je n'oublierai ces beaux yeux bleus, à moitié éteints, et fixés sur moi avec une tendresse suppliante dont je ne puis soupçonner le motif !

— Grâce, grâce, monsieur Michelin... et de grosses larmes tombaient des yeux du débauché que déchirait un poignant regret.

— Que monsieur le duc est bon de partager ma douleur... Ah ! j'ai toujours bien pensé que monsieur le duc était pour moi un respectable ami... Dieu vous bénira, excellent seigneur, il vous bénira.

— Assez, Michelin, assez, vous me faites mourir.

— Que de reconnaissance ! ajouta le mari déshonoré en baisant les mains du perfide séducteur. Puis il poursuivit : Oui, cette malheureuse enfant me regardait avec un air qui me perçait le cœur... Elle me serrait la main de ses petits doigts déjà glacés par la mort, et répétait à chaque instant, dans le transport qui l'agitait : « Vous me pardonnerez ? . Mon cœur était tout à Dieu... J'ignorais que le démon pût prendre une forme si séduisante... Ah ! c'est qu'il était si beau, si beau !... Mais son âme... elle n'était pas changée... » Et la pauvre femme ajoutait avec un rire sinistre : « J'ai vu son âme !... et je meurs... »

— Ah ! cessez, cessez, monsieur, cette terrible description, s'écria le duc dont le visage était entièrement décomposé... voulez-vous donc me déchirer les entrailles ?

— Pardon, mon digne protecteur, pardon, je sens que j'ai été trop loin... Mais quel ange j'ai perdu !... Elle avait bien du respect pour vous, monsieur le duc ; car, au moment où son âme allait s'envoler au ciel, elle m'a dit : « Quand vous verrez M. de Fronsac, vous lui direz que je meurs pour... » Elle n'a pu achever, mais un sourire céleste accompagnait son dernier soupir... La chère petite !

elle songeait sans doute à toutes les obligations que je vous ai.

— Monsieur Michelin, interrompit le duc d'un air sombre, vous m'avez dit que vous alliez rue du Temple, nous y voici... adieu...

Le miroitier salua M. de Richelieu, descendit et s'éloigna tristement. Le pauvre homme était loin de penser qu'il venait d'exercer une terrible vengeance.

Marie-Louise de Savoie, reine d'Espagne, mourut au commencement de l'année. Cette princesse ne fut pas fidèle à son mari, mais elle le fut à sa fortune qu'elle contribua à relever. M. le duc de Beauvilliers termina aussi, en 1714, sa carrière honorable. Son père, mort en 1687, n'avait été que courtisan et membre de l'Académie par usurpation; le Beauvilliers que nous regrettons aujourd'hui eut des titres plus solides à l'estime publique. Ce seigneur se montra digne de seconder Fénelon dans la réforme du naturel vicieux de feu le duc de Bourgogne : à ce vertueux gouverneur du petit-fils de France appartient moitié de la gloire acquise à ses deux instituteurs pour en avoir fait un prince honnête homme. Beauvilliers connut, dit-on, le secret du pèlerinage à Versailles d'un prétendu maréchal ferrant de Salon, en Provence, à qui la feue reine avait apparu un soir au pied d'un arbre. Il est bien vrai qu'il y a longtemps, une espèce de villageois vint à la cour raconter que Marie-Thérèse s'était montrée à lui couverte d'une robe blanche tout étincelante d'étoiles, et lui avait ordonné, du milieu des nuages sur lesquels elle était descendue du ciel, de venir trouver le roi pour lui faire, de sa part, une recommandation qui n'a point transpiré. Le paysan fut d'abord interrogé par M. de Pomponne, ensuite par Louis XIV lui-même qui, selon la chronique populaire, demeura stupéfait de la révélation que lui fit cet homme d'une certaine circonstance connue de Sa Majesté seule. Beauvilliers, que le roi rendit alors confidant de son entretien avec le maréchal de Salon, levait les épaules quand on lui en parlait. Du reste, le

bruit courut, dans le temps, que ce pèlerin n'était qu'un comédien payé par M^{me} de Maintenon, et le message de l'autre monde, que l'injonction supposée faite par Marie-Thérèse à Louis XIV de déclarer son mariage avec la dévote marquise.

Le duc de Saint-Aignan fit constamment entendre, dans le conseil, la voix de la raison, de l'honneur et d'une courageuse fermeté... De semblables voix retentissent rarement à l'oreille des rois, et les peuples doivent s'affliger quand elles se taisent.

CHAPITRE XLV

1715

Mort de Fénelon. — Encore un mot du *Télémaque*. — M^{me} des Ursins est près de régner en Espagne. — Le fanatisme fait changer de résolution à Philippe V. — L'abbé Alberoni. — Ambassade de ce prêtre à Parme. — Le courrier. — Calcul d'un ambitieux. — Élisabeth de Parme, reine d'Espagne. — Disgrâce de la princesse des Ursins. — La robe de cour et de la paille pour lit. — La princesse des Ursins et son écuyer. — L'ambassadeur de Perso. — Longues et singulières difficultés pour l'entrée à Paris de cet envoyé. — Diplomatie à coups de crosse. — Les dames courent chez Méhémet Rizabeg. — Examen qu'il fait de leurs charmes. — Elles dansent devant l'ambassadeur. — Repas persan. — Folies orgueilleuses à la cour. — Cérémonie de la réception. — Réciprocité galante de la duchesse de Richelieu. — Le donneur d'avis officieux. — Caprice de M^{me} de Berry pour Richelieu. — Service d'un écuyer dans un boudoir. — Tendres adieux de Louis XIV et de l'électeur de Bavière. — Le régiment de la calotte. — Départ de l'ambassadeur de Perse. — Son ambassade était une mystification. — Le coin de nappe, les jambes enflées. — Variation dans les modes. — Les hauts talons, les mouches. — Philippe V reprend Majorque. — Fin des guerres de la succession. — L'almanach du diable. — Beau trait du chevalier Voisin. — Maladie de Louis XIV. — Sa mort. — Effet public de cet événement. — Résumé du règne de Louis le Grand.

Le précepteur de feu M. le duc de Bourgogne a suivi

de près dans la tombe son gouverneur. Fénelon mourut le 5 janvier dans son diocèse qu'il ne quittait plus depuis longtemps. Le courtisan Dangeau a reçu du roi la permission de mettre sur le journal qu'il tient à la cour : « On apprit hier la mort de M. l'archevêque de Cambrai, « homme d'un mérite *extraordinaire*, et qui est universellement regretté. » Mais Sa Majesté n'en a pas moins brûlé de sa main, tous les manuscrits que le duc de Bourgogne avait conservés de son précepteur, ce qui prouve que Louis XIV ne prend pas une part bien active au regret universel. Qui ne sait, d'ailleurs, que, depuis l'apparition du *Télémaque*, Fénelon vivait dans la défaveur ? Louis XIV vit dans cet ouvrage enchanteur des allusions critiques sur son règne, et tout porte à croire que l'historien, ou plutôt le poète, se proposa d'y en mettre en effet. Quoi qu'il en soit, le grand roi crut être le modèle de ce Sésostris triomphant avec une fastueuse vanité, et de cet Idoménée plus empressé de favoriser le luxe au sein de la naissante colonie de Salente que de répondre aux premiers besoins d'une nation. Telle fut la cause irrémédiable de la disgrâce du vertueux prélat. La leçon était trop précise, trop directe. Les souverains permettent quelquefois qu'on les éclaire, ils ne pardonnent jamais à ceux qui les ont blâmés.

De cinquante-cinq ouvrages que laisse Fénelon, on ne lit guère que son *Télémaque* : M. de Cambrai composa ce chef-d'œuvre dans son diocèse, au milieu des persécutions que lui faisaient subir les cours de Rome et de Versailles ; il n'est donc point exact de dire que *Télémaque* ait été conçu et exécuté pour servir à l'éducation des enfants de France. Fénelon ne travailla que trois mois à la composition d'un roman philosophique où tous les genres de mérites se trouvent réunis, et l'on assure qu'il n'y a pas dix lignes de raturées sur le manuscrit original. Il faut encore reléguer parmi les fables la version où il est dit qu'un domestique de l'illustre prélat, lui ayant dérobé une copie du *Télémaque*, la fit imprimer à son insu, et que nous devons à cette infidélité l'un des plus beaux mo-

numents littéraires de notre grand siècle. Il est bien constaté que l'énelon livra lui-même son livre à l'impression.

Il serait à désirer pour cet homme supérieur qu'il n'eût jamais aspiré qu'à la gloire des lettres ; on regrette de savoir que M. de Cambrai, n'ayant pas eu assez de vertu pour oublier que le cardinal de Noailles participa, sans fiel, à sa condamnation, se soit réuni aux jésuites pour tourmenter, par ses écrits, ce digne archevêque de Paris... Il est donc bien peu de vertus sur lesquelles les passions n'aient pas quelque prise.

Philippe V, veuf depuis le 14 février 1714, convola à de secondes noces, le 24 décembre de la même année, en épousant Élisabeth, fille du duc de Parme. Un grand événement précéda l'arrivée de la nouvelle reine : Marie-Anne de la Trémouille, princesse des Ursins, dans un but que j'expliquerai bientôt, était allée avec le roi au-devant de la princesse ; elle l'avait rejointe à quinze lieues de Madrid et se disposait à la complimenter, lorsqu'elle en reçut l'ordre, très durement exprimé, de sortir sur-le-champ des terres d'Espagne. Reprenons les détails de cette singulière aventure. -

J'ai dit ailleurs que, dès son arrivée à la cour de Madrid, M^{me} des Ursins avait détourné sur elle une partie des habitudes ardentes que Philippe V tient de son grand-père, et qu'il satisfait, depuis quatorze ans, avec la première femme qui se rencontre sous sa main. A peine Marie-Louise de Savoie avait-elle fermé les yeux, que la vieille favorite recevait un hommage impur dans l'appartement même de la reine, encore drapé de velours noir semé de larmes d'argent ; et le surlendemain du jour où les restes de la feuë reine furent descendus sous les voûtes de l'Escorial, le roi soupait en tête-à-tête avec la *camarera mayor*. Ce repas parut indécent, non seulement à cause de la circonstance inopportune dans laquelle il avait lieu, mais encore parce qu'il montrait une sujette à la table du souverain, innovation contraire aux lois de la monarchie et qui révolta toute la cour. De l'intérieur du palais, les murmures s'éten-

dirent dans la ville : le peuple castillan, habitué à regarder son prince comme un dieu, parce qu'il se croit lui-même au-dessus du commun des hommes, fut indigné que le roi méprisât ouvertement des préjugés héréditaires... Les habitants de Madrid avaient naguère supporté les plus lourds impôts, souffert les plus rudes privations, couru les plus grands dangers, sans laisser entendre une plainte : et peu s'en fallut qu'ils ne se révoltassent pour un souper contre l'étiquette. Pendant que ces agitations éclataient dans la ville, le confesseur du roi, confident de l'amour de ce prince pour la princesse des Ursins, le soutenait théologiquement dans une dispute avec le confesseur de la feue reine, lequel trouvait cette passion hétérodoxe. Or le premier de ces deux pères obtint si complètement raison, qu'il ne tarda pas de prouver au monarque lui-même que Sa Majesté, pour être agréable à Dieu, devait tendre une main conjugale à la favorite et l'élever jusqu'au trône d'Espagne. De son côté, M^{me} de Braccino avait insinué à Philippe V qu'elle n'avait que soixante ans, ce qui n'était que le double de l'âge du prince ; mais il savait que sa maîtresse perdait vingt ans en certaines occasions. Une bien petite circonstance empêcha le mariage au moment où tout était prêt pour le célébrer. La princesse des Ursins, je ne sais pas bien pourquoi, voulait que le roi logeât au palais le duc de Medina-Celi, Sa Majesté y consentait volontiers ; mais il fallait pour cela agrandir ce palais qui n'est pas à beaucoup près un Versailles. On se décida à s'emparer d'un couvent de capucins attenant à l'édifice royal ; car en Espagne, les institutions monacales adhèrent toujours par quelques points aux grandeurs. Ce n'était pas une petite affaire que de déposséder ces pères barbus ; les murmures qu'avait excités le souper scandaleux se reproduisirent lorsqu'on vit les franciscains sortir processionnellement de leur maison ; ils redoublèrent quand on enleva le saint sacrement de l'Église, et les clameurs devinrent extrêmes à la vue des cadavres exhumés des caveaux où reposaient sept ou huit générations de ces bons religieux.

Tout Madrid se rassembla tumultueusement sous les fenêtres du palais ; des cris séditieux parvinrent jusqu'aux oreilles de Philippe V, assis en ce moment sur un lit de repos, à côté de sa vieille favorite... Ce prince se leva précipitamment, et se passant la main sur le front il dit d'un ton soucieux : « Notre commerce, je le vois, scandalise la nation ; princesse, veuillez me choisir une femme. » M^{me} de Braccino était loin de s'attendre à un si brusque changement de résolution ; elle dissimula pourtant son dépit et se prépara à changer aussi la direction de ses batteries.

Il y avait à Madrid un prêtre italien, fils d'un jardinier de Parme, et qui se nommait Alberoni. Cet abbé, que M. de Vendôme avait introduit à la cour de Philippe, possédait toute la confiance de M^{me} des Ursins ; ce fut lui qu'elle consulta sur le parti à prendre pour sortir de la fâcheuse position où elle se trouvait, le priant de la diriger dans le choix d'une femme qui fût d'étoffe à se contenter du titre de reine. « Je vous comprends, madame, » répondit Alberoni, et vous serez certaine de régner encore en disposant de la main du roi en faveur d'Élisabeth, fille du duc de Parme. C'est une princesse douce, timide, facile à mener ; nous chercherions vainement une reine qui pût mieux nous convenir. »

La princesse des Ursins s'empressa de parler d'Élisabeth à Philippe V, et lui proposa d'envoyer à Parme l'abbé Alberoni pour négocier le mariage. Sa Majesté dit à la favorite qu'il épouserait qui elle voudrait, que le choix était indifférent pourvu qu'on lui donnât une femme, et qu'autant valait la princesse de Parme qu'une autre. Mise parfaitement à son aise par cette vocation conjugale d'un cynisme parfait, M^{me} de Braccino fit expédier des provisions d'ambassadeur à son agent qui partit aussitôt pour la cour de Parme, bien décidé à se prévaloir auprès du duc, son souverain, de la haute alliance qu'il faisait former à sa maison.

Mais à peine Alberoni avait-il été présenté au prince italien et à sa fille, qu'il vint à la connaissance de la prin-

cesse des Ursins qu'Élisabeth, loin d'être douce, timide, facile à manier, était, au contraire, hautaine, absolue et disposée à s'emparer de ce pouvoir auquel on la supposait portée à se soumettre. Bien fixée à cet égard, la favorite fit partir sur-le-champ un courrier portant à l'abbé Alberoni l'ordre de suspendre la conclusion. Ce messenger arriva à temps ; mais le prêtre italien était un homme habile, il calcula rapidement les conséquences de ce contremandement. Le résultat immédiat était, dans tous les cas, la ruine infaillible de son crédit auprès de M^{me} des Ursins, qu'il avait trompée afin de se faire bien venir de la cour de Parme ; et, le mariage une fois rompu, tout autre moyen de faveur serait perdu pour lui, puisque, par le fait de la rupture, il mécontentait aussi le prince parmesan. Il fallait donc que, dans l'intérêt bien entendu de son ambition, le négociateur passât outre à la défense de la favorite. L'avantage de cette conduite lui apparaissait clairement : son crédit à la cour de Parme était assuré, de plus l'influence qu'il acquerrait à celle de Madrid, par un service éminent rendu à la jeune Élisabeth qu'il faisait reine d'Espagne, compensait et au delà sa disgrâce auprès de la vieille duchesse de Braccino. Convenons que si Alberoni n'est pas jésuite, il serait bien digne de l'être. L'astucieux abbé, qui avait fait toutes ces réflexions en paraissant lire attentivement la dépêche et avant que le courrier fût sorti de son cabinet, relève tout à coup la tête avec résolution, avec audace, et dit à cet homme : « Écoute, veux-tu vivre ? prends cet or, cache-toi, et arrive « demain. » La bourse était lourde ; la conscience d'un postillon peut être faible. Il sortit secrètement de la ville, passa vingt-quatre heures dans une chaumière du voisinage, et rentra le lendemain à Parme en faisant claquer son fouet comme un messenger de la victoire. Alberoni avait eu, en effet, le temps d'en remporter une éclatante sur les vues dominatrices de la princesse des Ursins : le mariage était conclu ; et les trophées de cette action lui étaient d'autant mieux assurés, que cet ambassadeur avait révélé très précisément au duc de Parme les obligations

que sa maison avait à la politique subtile qu'il venait de déployer. Alberoni partit, sans perte de temps, avec la nouvelle reine d'Espagne, après avoir écrit à M^{me} des Ursins une lettre remplie de témoignages de regret, de lamentations même, sur l'arrivée trop tardive du courrier.

Cependant la princesse, dévorant son chagrin et son inquiétude, se mit en chemin avec Philippe V pour aller au-devant d'Élisabeth que le roi devait recevoir à quinze lieues de Madrid : on peut se faire l'idée de l'entretien des routes dans le royaume catholique, en apprenant qu'il fallut trois jours à Sa Majesté pour franchir cet espace. Le carrosse de M^{me} de Braccino suivait de si près celui du roi que, pendant ce court trajet, personne ne lui parla sans qu'elle s'en aperçût ; le soir, au lieu où ce prince couchait, elle s'enfermait avec lui, et ne laissait auprès de sa personne que des courtisans sur la fidélité de qui elle pût compter. Cette femme adroite espérait ainsi conserver, aux yeux de la reine elle-même, une autorité telle sur l'esprit du monarque, que cette jeune princesse n'osât pas concevoir le projet d'attaquer ce colosse de crédit. Le dernier jour, Philippe V devait pourtant s'avancer seul au-devant de la reine ; il sentit qu'il ne pouvait se montrer à elle accompagné d'une femme dont la renommée pouvait avoir porté la qualité de favorite jusqu'aux oreilles d'Élisabeth. Il partit seul. M^{me} des Ursins se présenta le lendemain devant la nouvelle Majesté ; elle se disposait à complimenter cette princesse, lorsque aux premiers mots de son discours elle fut interrompue par une brusque apostrophe.

— Vous n'êtes pas vêtue décemment ! dit Élisabeth à la favorite dont le sein était en effet découvert...

— Madame, répondit assez brièvement la princesse des Ursins, j'oserai représenter à Votre Majesté que cet usage, général à la cour de France, ne passe point pour une indécence.

— Il cessera, madame, d'en être ainsi à la cour d'Espagne.

— Votre Majesté, reprit l'habile favorite, est bien faite pour y donner le ton, et je le savais, madame, poursuivit

la princesse en appuyant sur les mots, quand je désignais Votre Majesté au choix du roi.

— Vous êtes une impertinente, répliqua Élisabeth avec toute la vivacité italienne, sortez !

— Le mot est fort, madame, vous n'êtes pas encore tout à fait en possession du rang que je vous ai donné.

— Sortez ! répéta avec un éclat de voix Élisabeth, non pas seulement de ma présence, mais des terres d'Espagne... M^{me} des Ursins ne bougeait pas...

— Misérable, s'écria la reine en la poussant hors de sa chambre..., sortirez-vous, enfin... Allez, votre règne est passé.

— Le vôtre n'est pas encore commencé, dit M^{me} de Braccino dans un accès de colère qui bannit sa prudence... Les rois peuvent avoir des maîtres sur la terre...

— Monsieur, poursuivit la reine avec fureur en s'adressant au capitaine des gardes, arrêtez cette femme, faites-la jeter dans un carrosse et qu'elle soit conduite hors de la frontière.

— Madame, répondit respectueusement l'officier, je vais prendre les ordres du roi : je dois représenter à Votre Majesté que lui seul a le pouvoir d'enlever la liberté à une personne du rang de la princesse.

— N'avez-vous pas l'ordre du roi, répliqua fièrement la reine, de m'obéir sans réserve ?

— Il est vrai, madame.

— Allez donc, obéissez sans plus de réflexions... il y va de votre propre sûreté.

La princesse des Ursins voulut en vain pénétrer auprès de Philippe V, il refusa de la recevoir. Ce faible prince, dès sa première entrevue avec Élisabeth, avait senti qu'il allait subir son ascendant ; il n'osa pas soutenir sa vieille favorite, et celle-ci vit bien qu'après cette seconde disgrâce comme après la première, elle ne pourrait ressaisir le crédit qu'à l'aide d'un pouvoir étranger... Mais elle avait peut-être commis une faute irréparable en se prévalant de ce pouvoir.

Conformément aux ordres de la reine, on renferma

M^{me} des Ursins toute parée dans un carrosse à six chevaux où elle fut gardée par deux officiers. Elle roula ainsi vers la frontière pendant une nuit d'hiver, et dans des chemins faiblement éclairés par le reflet de la neige. La pauvre princesse, avec cette gorge découverte qui venait de scandaliser Élisabeth, tremblait de tous ses membres auprès des militaires qui l'accompagnaient. Un d'eux, ayant entendu le craquement de ses dents, lui offrit son manteau qu'elle se hâta d'accepter.

M^{me} de Braccino, au bruit monotone des roues, se perdait en conjectures sur les causes d'une disgrâce aussi subite : elle était loin de soupçonner Alberoni de trahison et ne maudissait que la faiblesse de Philippe V qu'elle appelait de l'ingratitude. L'exilée, toujours en réfléchissant, en se désolant, mais en espérant, continua sa route jusqu'à la frontière au milieu de toutes les privations que les voyageurs rencontrent en Espagne : point de lit dans les auberges, excepté pour les muletiers ; nulles provisions, pas même de table pour manger... Celle qui avait été sur le point de régner couchait en habit de cour sur quelques poignées de paille ; elle se nourrissait de deux œufs au plus, s'estimant heureuse quand elle n'y trouvait pas le poulet tout formé.

Pendant cette déplorable extrémité d'une femme qui régna quatorze ans sur son cœur, Philippe V, nonobstant les lettres déchirantes qu'il en recevait d'heure en heure, se couchait tranquillement chaque soir auprès de la reine italienne qui répondait bien aux désirs impérieux de ce prince. Il n'était pas plus question à la cour de Madrid de la princesse disgraciée que si elle n'y eût jamais vécu ; les grands, plus oublieux encore que les lièvres, n'ont pas besoin de courir pour perdre le souvenir de ceux dont la faveur a cessé. Le roi crut cependant devoir répondre une fois à son ancienne favorite : ce fut pour lui dire que ses pensions continueraient de lui être payées. Là s'arrêta la correspondance du Monarque Catholique ; mais celle de M^{me} des Ursins n'a point cessé depuis son arrivée à la cour de France. Ses lettres prolongent suivant elle la chaîne

de relations qu'elle juge prudent de perpétuer, en attendant qu'elle puisse reprendre auprès du trône espagnol la place qu'elle y occupa jusqu'ici.

Disons, nous qui devons voir plus froidement les choses, que le retour de faveur, ou plutôt de pouvoir, qu'espère M^{me} de Braccino ne paraît nullement probable; avec l'altière Élisabeth, la cour de Versailles doit entretenir à Madrid un agent plus jeune que cette beauté surannée; la finesse ne doit plus être le premier élément à employer dans l'intérieur de Philippe V, c'est la fermeté. D'ailleurs les dérèglements de la princesse des Ursins ont eu tant d'éclat, qu'une cour dévote ne peut en conscience se servir désormais d'une femme si décriée. On avait passé à la galante veuve toutes ses intrigues illustres, y compris même les trois cardinaux dont, au dire d'un souverain pontife, elle faisait autrefois son déjeuner habituel; mais on n'a pu lui pardonner ses amours avec son écuyer *Boutrot d'Aubigné*, fils d'un obscur procureur. Le comité Maintenon fut surtout révolté du cynisme avec lequel M^{me} des Ursins avoua, quelques années avant sa seconde disgrâce, cette inclination roturière, en interceptant un jour une lettre écrite à Louis XIV par l'ambassadeur de France à Madrid. Ce ministre, après avoir donné au roi des détails purement politiques, marquait « que M^{me} de Braccino « exerçait un empire despotique sur Leurs Majestés Espagnoles; mais qu'elle était elle-même subjuguée par « l'écuyer *Boutrot* qui partageait publiquement sa couche... » L'ambassadeur ajoutait qu'on les croyait mariés.

Cette dépêche était importante, la princesse ne crut pas devoir la retenir; elle voulait d'ailleurs prouver au roi que nul écrit ne partait de Madrid à son insu, et qu'elle y remplissait bien sa mission. Elle se borna donc à écrire de sa main en marge de la lettre: *Pour mariés, non*; et le paquet fut expédié à Louis XIV, qui s'écria en reconnaissant l'écriture de la note marginale: « Voilà une hardie commère ! »

Les réceptions à la cour de généraux des ordres religieux sont usées; Louis XIV, après avoir reçu solennelle-

ment tous ces princes tondus et barbus, manque depuis quelque temps de récréations, l'ennui revient sur l'eau. Pour l'éloigner au moins un moment, M^{me} de Maintenon, à force de chercher dans le répertoire à peu près épuisé de ses expédients, a trouvé enfin qu'une audience donnée à l'ambassadeur d'un grand prince de l'Orient pourrait encore amuser le roi ; et comme la Providence aide toujours ceux qui commencent par s'aider eux-mêmes, il se trouva que le mois dernier un envoyé du roi de Perse était débarqué à Marseille et s'acheminait vers Paris.

Le roi ayant été informé de l'arrivée de cet ambassadeur, qui, si je puis me servir de cette locution vulgaire, venait comme mars en carême, envoya M. le baron de Breteuil au-devant de lui jusqu'à Charenton. Ce gentilhomme trouva ce mahométan, appelé Méhémet Rizabeg, couché auprès du feu sur des tapis de Perse recouvrant une espèce de matelas ; il avait les jambes croisées à la manière des Orientaux : M. de Breteuil a dit depuis qu'il lui avait fait l'effet d'un gros singe pelotonné près de la cheminée. En voyant l'officier du roi, Méhémet lui montra un siège et s'appuya sur le coude pour écouter le discours, imitant l'emphase orientale, que le baron lui débita. Après ce premier compliment auquel le Persan fit répondre par son interprète, il déclara qu'il entendait que le *vizir* des affaires étrangères vînt le prendre lui-même pour se rendre à Paris dans un carrosse du roi ; mais qu'il y monterait seul, ne voulant pas se renfermer dans une boîte avec des chrétiens ; qu'au surplus il ferait son entrée à cheval, et ne la ferait qu'après la lune de février pour éviter les jours malheureux.

La recherche du jour heureux ne fut pas l'affaire d'un instant : Méhémet dit qu'il feuilleterait sa loi à tête reposée, et ferait connaître plus tard sa détermination. Pressé de fixer très prochainement le jour qu'il aurait choisi, l'ambassadeur, qui avait longuement consulté ses lunes, finit par trouver que le 7 février pourrait bien être exempt d'influences funestes. M. de Breteuil se rendit donc auprès de lui à cette date, accompagné du maréchal de Matignon. Méhémet commença par signifier à ces messieurs, avec une

franchise plus orientale que diplomatique, que, ne pouvant se lever de son matelas devant les chrétiens, il les invitait à passer dans la pièce voisine, afin qu'il se disposât à partir. Le maréchal grommelait entre ses dents qu'il se sentait une vive démangeaison d'appliquer le plat de son épée sur le visage de son Eminence Persane ; M. de Breteuil le calma en l'entraînant, après avoir dit toutefois à Méhémet que s'il ne devenait plus poli, il ne ferait point d'entrée à Paris, et serait renvoyé sans avoir eu d'audience du roi.

A peine les officiers de Sa Majesté étaient-ils hors de la chambre que le Persan la quitta lui-même brusquement et courut dans la cour se saisir de la bride d'un cheval pour monter dessus et entrer seul dans la capitale. MM. de Matignon et de Breteuil, voyant qu'il allait falloir décidément emporter le cérémonial d'assaut, firent fermer la porte cochère. S'adressant ensuite au diplomate mutin, ils lui dirent qu'ils le forceraient bien de descendre de cheval. Furieux, il parla de son sabre, mit la main sur la poignée et talonna sa monture. Le maréchal fit entendre à Méhémet qu'il fallait bien qu'il se gardât de faire briller son damas, que les têtes étaient beaucoup plus chères en France qu'en Perse et que bien que lui ambassadeur fût l'envoyé d'un cousin germain du soleil, il ne laisserait pas d'être pendu s'il faisait une égratignure à un sujet de Sa Majesté Très Chrétienne. Ce discours énergique, clairement traduit par un interprète français, calma un peu l'effervescence de notre Oriental : il descendit assez paisiblement de cheval ; mais il alla se remettre sur son matelas, jurant qu'il ne le quitterait plus. Il fallait cependant en finir : Matignon appela six grenadiers... Méhémet ne bougea pas. L'étiquette, il faut en convenir, commençait à prendre une singulière direction. « Ma foi, dit Breteuil, le vin est tiré, » soldats, faites lever de force ce Persan intraitable... » Et les militaires avec la crosse de leurs fusils stimulèrent l'ambassadeur à peu près comme un chien couché à qui l'on veut faire quitter la place. Le moyen réussit : l'envoyé se leva, traversa rapidement l'appartement, où il renversa deux gentilshommes qui obstruaient son passage, et

courut se placer dans le carrosse qui l'attendait. Matignon, Breteuil et un introducteur y montèrent : la marche commença. Méhémet se mit à boudier comme un enfant : il ne dit pas un mot pendant toute la route, et, s'appliquant le nez contre les parois de la voiture, il tourna le dos aux trois gentilshommes qui l'accompagnaient.

La vue des dames parisiennes dérida tout à coup le front du boudier ; le sourire reparut sur ses lèvres ; il fut très poli avec M. de Torcy, qu'on lui dit être le ministre des affaires étrangères ; enfin, par la médiation de celui-ci, l'ambassadeur tendit la main au maréchal de Matignon et au baron de Breteuil. Une nouvelle computation des lunes eut lieu pour le jour de la présentation au roi. Sa Majesté daigna accepter le jour que le Persan avait choisi.

En attendant l'audience de réception, Méhémet Riza-beg parcourait la ville à cheval avec son étendard déployé et suivi de quatre cavaliers équipés comme lui à la persane. C'était un spectacle nouveau ; les Parisiens se foudroyaient, s'écrasaient pour en jouir. Les dames, même celles de la première qualité, se portaient avec une telle affluence chez l'ambassadeur, qu'il s'en trouvait souvent quarante dans sa chambre et autant dans la pièce voisine attendant leur tour d'admission. Mais pour être reçues auprès de ce Persan, il fallait que les femmes priassent les cavaliers qui les avaient accompagnées de les attendre à la porte, Son Excellence ne recevant pas les deux sexes ensemble. D'après un ordre que Méhémet avait établi, les hommes entraient chez lui le matin et les dames le soir. Il traitait tout le monde poliment, faisait servir du thé, du café, des sorbets, mais sans se lever, sans quitter sa pipe, à moins que ce ne fût pour examiner les femmes. Il en passait alors une sorte de revue en se tenant très près d'elles : il lui arriva même de se rendre compte de certaines consistances par le toucher, ce qui ne diminua nullement le nombre des jolies visitantes, tant on a le caractère bien fait à Paris. La complaisance des curieuses fut telle, que bon nombre d'entre elles se prêtèrent à danser devant l'ambassadeur : on va jusqu'à dire que la condescendance de plusieurs alla beau-

coup plus loin encore et qu'elles ne s'en repentirent point... Tout cela se passait au son d'une musique placée dans la pièce voisine de celle où se faisaient les réceptions. Cette musique était entretenue aux dépens du roi... Mais il y a gros à parier que quelques honnêtes maris en payèrent aussi les violons.

Méhémet Rizabeg prenait ses repas sur une nappe de brocart d'or qu'on étendait sur le tapis de sa chambre. Son Excellence persane mangeait avec une grande malpropreté : elle saisissait avec les doigts le riz qui était son principal aliment, le pétrissait dans sa main d'une manière fort dégoûtante et le portait à sa bouche à deux ou trois reprises. L'ambassadeur couchait ordinairement sur son matelas en s'enveloppant d'étoffes de Perse ; mais la bonté du lit qu'on lui avait donné dans son hôtel l'invita un soir à en faire l'essai, et il continua de s'en servir jusqu'à son départ.

Le 19 février, jour fixé pour la réception de Méhémet Rizabeg, le roi, enchanté d'avoir à déployer sa magnificence devant l'envoyé d'un monarque opulent et de lui prouver ainsi que sa cour ne le cédait point sous ce rapport à celles de l'Orient, se leva de très bonne humeur. Il ordonna que sa garde fût doublée. La veille, on avait dit à l'ordre que messieurs de la maison du roi seraient revêtus de leurs plus beaux habits, la même recommandation avait été faite aux princes et princesses du sang ainsi qu'à tous les officiers de la cour ; de plus des courtisans empressés s'étaient chargés pendant les trois ou quatre jours précédents de déterminer le plus grand nombre possible de dames à se rendre extrêmement parées dans la grande galerie le jour de la réception qu'on y devait faire. En un mot rien ne fut négligé pour que la pompe de cette cérémonie étonnât l'étranger qui en était l'objet... La royauté a ses jeux et la vieillesse son enfance.

Le roi parut au grand lever avec un habit d'une étoffe mêlée d'or et de moire, brodé de diamants... Il y en avait pour douze millions cinq cent mille livres, ce qui rendait cet habit si pesant que Sa Majesté fut obligée de le quit-

ter immédiatement après la cérémonie. L'habit de M. le duc du Maine était orné aussi d'une broderie de brillants; celui de M. le comte de Toulouse l'était d'une garniture de pierres de couleur. Mais aucun costume ne parut aussi galant que celui de M. le duc d'Orléans : il était de velours bleu avec broderie en mosaïque de perles et de diamants. Cet élégant habit fut admiré... beaucoup plus que le roi n'eût voulu.

A onze heures et demie, l'ambassadeur de Perse qui était descendu de carrosse au bout de l'avenue de Paris pour faire son entrée à cheval dans la cour du château, en fit le tour avec sa suite aussi à cheval, ainsi que le cortège français qui l'accompagnait. Louis XIV et les princes le virent arriver du balcon de la chambre de Sa Majesté ; et au moment où cet étranger mit pied à terre vis-à-vis de l'appartement de M. de Guiche, le roi et sa cour passèrent dans la grande galerie au bout de laquelle le trône était élevé. Quatre cents femmes magnifiquement parées étaient assises sur un gradin à quatre rangs qui régnait tout le long de cette vaste pièce du côté opposé aux croisées. Sa Majesté, après avoir salué les dames en passant très près du gradin, monta sur son trône aux cris unanimes de *Vive le roi !* A la droite du monarque était le Dauphin que M^{me} de Ventadour tenait par la lisière. L'habit et le bonnet de Son Altesse Royale resplendissaient de diamants. M. le duc d'Orléans prit place à la gauche du roi; des deux côtés, les autres princes du sang se groupèrent selon leur rang; derrière eux se tenaient les quatre premiers gentilshommes de la chambre, le grand chambellan et le grand maître de la garde-robe. On voyait dans le milieu de la galerie une foule de seigneurs français et étrangers habillés avec une recherche extrême ; on distinguait parmi eux l'électeur de Bavière... Le roi seul était couvert. Au bas du trône, Coypel, le crayon à la main, jetait les premiers traits du tableau de cette superbe solennité ; M. de Rose, secrétaire de l'Académie des inscriptions, placé près du peintre, se disposait à décrire la cérémonie que cet artiste devait peindre.

Enfin cette foule brillante, qui réalisait les fictions prodigieuses de richesses qu'on admire dans les *Mille et une Nuits*, étant placée entièrement, l'ambassadeur de Perse parut au bout de la galerie et vit Louis XIV à l'autre extrémité. Du point où cet étranger aperçut le roi, ce prince semblait être le centre d'une auréole étincelante de pierres. Méhémet s'arrêta, frappé d'une magnificence devant laquelle eût pâli le luxe même de l'Orient. Jusqu'à ce moment les seigneurs français qui accompagnaient l'ambassadeur n'avaient pas été sans crainte de quelques nouvelles extravagances de sa part, mais ils se rassurèrent lorsqu'ils le virent commencer ses salutations, qui ne finirent qu'à son arrivée au pied du trône. Le roi s'était levé et avait ôté son chapeau : il resta debout et découvert tant que l'Oriental s'avança vers lui. Méhémet s'étant arrêté au bas de l'estrade, le duc de Noailles lui présenta la main pour monter à la plate-forme, de laquelle il tendit au roi sa lettre de créance et ses présents. Il prononça ensuite un discours en langue persane, que traduisit phrase par phrase un interprète de Sa Majesté.

Les présents du roi de Perse sont tels qu'un fermier général n'oserait pas les offrir à la femme d'un premier commis des finances : ils se composent de quatre cents perles fort médiocres, deux cents turquoises très laides et deux petites boîtes d'or remplies d'un baume que les Orientaux disent merveilleux pour la guérison subite des blessures. Ce remède, ajoutent-ils, sort goutte à goutte d'un rocher renfermé dans un autre : il est d'un très grand prix, je veux bien le croire. Quoi qu'il en soit, quand Louis XIV eut remis ces objets entre les mains de M. de Torcy, ce ministre put les garder jusqu'à la fin de l'audience sans en être chargé ni embarrassé.

L'ambassadeur persan n'amuse plus guère les Parisiens ; mais le scandale les amuse toujours : il les enchante surtout lorsqu'il sert plaisamment une vengeance et constitue la revanche d'une trahison galante. C'est précisément ce qui a lieu aujourd'hui. Il n'y avait pas à Paris un ami

de l'équité qui ne désirât que la jeune duchesse de Richelieu ne conçût enfin le projet de se venger d'un époux indigne de son amour. Cent courtisans se tenaient prêts à se faire les avocats d'une requête en réciprocité. M^{me} de Richelieu se passa de leur secours : elle se fit justice à petit bruit.

Le duc a parmi ses domestiques un jeune écuyer fort bien tourné, et dont la prévenance attentive auprès de la duchesse alla, dès la première année d'un trop stérile mariage, jusqu'aux soins les plus minutieux. Les peines que l'on a confiées deviennent de moitié plus légères ; M^{me} de Richelieu se sentit un grand besoin d'épanchement, et personne ne lui sembla plus propre à recevoir ses confidences que l'être complaisant qu'elle voyait si attentif à la servir. L'écuyer reçut donc le dépôt des chagrins conjugaux de la duchesse ; il la plaignit, soupira avec elle, et sa compassion alla même jusqu'à pleurer. L'épouse sans époux se sentit profondément touchée de l'intérêt du bel officier... Un confident qui pleure sur les maux qu'on lui confie, cela ne se voit pas tous les jours ! Celui-ci ne tarda pas de s'imaginer que, si la duchesse lui savait gré de mêler ses larmes aux siennes, elle ne pourrait trouver mauvais qu'il cherchât à en tarir la source, attendu que les consolations valent mieux encore que le partage de la douleur. Un soir que l'écuyer avait suivi M^{me} de Richelieu dans la pièce la plus reculée de son appartement, il osa hasarder le commencement d'un aveu, fut encouragé, écouté avec émotion... Il rentra ensuite dans sa chambre, mais le lendemain matin.

L'écuyer était aussi discret qu'heureux, mais cacher les feux de l'amour n'est pas chose facile ; ce sera toujours l'incendie le plus difficile à comprimer. Malgré toute la prudence des amants, leur commerce fut bientôt connu de tout le monde à l'hôtel de Richelieu, excepté du duc auprès de qui personne dans la maison ne se souciait de prendre l'initiative d'une révélation. Le mari suppléé mit lui-même sur la voie celui de ses domestiques auquel il permettait le plus de libertés :

— Je donnerais cent louis, lui dit-il un jour, pour que ma femme me fît cocu.

— C'est inutile, monseigneur, répondit le valet, ce plaisir vous l'avez gratis.

— Bah ! mais es-tu bien sûr de ce que tu dis ?

— Très sûr, monsieur le duc ; et le valet officieux détailla à son maître ce qu'il avait remarqué de concluant.

— Quant au fait par lui-même, reprit M. de Richelieu, je n'ai rien à dire, et je suis bien aise que ma femme cesse enfin d'être une dame honoraire ; mais le choix...

— Pas si mauvais, monseigneur, un amant qui doit toujours être prêt à aimer par obéissance, peste ! ce n'est point à dédaigner ; n'a pas qui veut le plaisir à ses ordres.

— Tu as parbleu raison, et à ce compte je dois payer double mon écuyer.

— Double ! c'est beaucoup.

— Non pas, puisqu'il fait à l'hôtel son service et le mien.

Le duc s'amusa beaucoup dans le monde de l'intrigue de sa femme qu'il divulgua le premier à la cour. Il en égaya quelques-uns des entretiens secrets qu'il eut pendant huit ou dix jours avec la duchesse de Berry, car Son Altesse Royale avait voulu que Richelieu, l'homme le plus à la mode de l'époque, figurât sur la longue liste : ce fut pour l'un comme pour l'autre une unité de plus dans des centaines de bonnes fortunes. « Voilà qui est très bien fait, » dit la galante veuve quand le duc lui révéla en riant l'« amour de M^{me} de Richelieu pour l'écuyer ; votre femme » est une personne pleine de sens, elle a deviné le véritable usage que les dames doivent faire de leurs écuyers. »

Il manquait encore à M. de Richelieu le témoignage de ses yeux pour être bien convaincu des galanteries de la duchesse ; mais ce complément de conviction ne se fit pas attendre longtemps. Une après-dînée, le duc ayant à causer avec sa femme d'un procès qu'ils devaient soutenir, se disposa à l'aller trouver chez elle pour en conférer. Il traversa tout l'appartement sans rencontrer un seul domestique, et arriva jusqu'au cabinet de la duchesse. Elle y était en ce moment avec l'écuyer, occupée d'un soin

bien opposé au procès dont le duc venait l'entretenir ; l'occupation était même telle que M. de Richelieu, en ouvrant la porte, ne provoqua l'attention ni de l'un ni de l'autre des acteurs du cabinet. Après avoir considéré un moment la scène qui s'offrait à lui, il referma doucement la porte et fit du bruit dans la pièce voisine en s'écriant : « Il n'y a donc personne ici pour annoncer ! » L'indulgent mari rentra ensuite dans le boudoir. La duchesse était alors assise sur une chaise longue, avec une rougeur de teint beaucoup plus vive que celle résultant d'une digestion, même laborieuse : l'écuyer debout devant la croisée parut très embarrassé d'être surpris au fond de l'appartement de madame, quand celle-ci avait le teint si vermeil. « Mon Dieu ! madame, dit Richelieu, il faut chasser tous vos gens... Quoi ! pas un seul de ces coquins n'est dans votre antichambre ! on est obligé d'entrer chez vous sans se faire annoncer ! Ne peut-on pas vous gêner, prendre un moment qui ne soit point le vôtre ? Je vous conseille en ami de punir une telle négligence. » L'écuyer voulut se glisser hors du cabinet : « Restez donc, mon cher, reprit le duc, vous êtes de la maison ; pour mon compte, je ne veux avoir aucun secret avec vous... Et madame non plus, je le parie... N'est-ce pas, duchesse, que mon sieur n'est pas de trop ici ? » Et sur-le-champ notre sardonique époux se mit à parler du procès à sa femme, dont l'esprit était loin des affaires du palais. « Je vous recommande, mon ami, dit le duc en sortant, de prendre avec exactitude les ordres de madame. Elle aime la solitude, et vous m'obligerez, tant que cela ne la gênera pas, de venir la partager avec elle. » A ces mots, M. de Richelieu salua la duchesse et s'éloigna en fredonnant un refrain de l'opéra nouveau.

L'électeur de Bavière prit congé du roi le 22 mars pour retourner dans ses États, qui lui sont rendus par suite des traités d'Utrecht. Sa Majesté s'était attachée à Son Altesse Électorale, qui fut pendant la guerre notre alliée constante, et dont Villars paraît avoir à tort soupçonné la fi-

délité. Les adieux de Louis XIV et du prince bavarois ont été, dit-on, fort tendres ; les deux têtes illustres se sont rapprochées plusieurs fois dans des embrassements mêlés de larmes... Les assistants se sont efforcés de pleurer par courtoisie ; plusieurs y ont réussi.

Le roi entendait parler depuis longtemps d'une institution burlesque appelée le *régiment de la calotte*¹ et dont un sieur d'Aymon, porte-manteau à la cour, est le fondateur. Ce gentilhomme se trouvant le semaine dernière de service dans la chambre du roi, Sa Majesté l'invita à lui expliquer enfin ce que c'était que ce fameux corps. « Sire, répondit M. d'Aymon, sont admis de plein droit au nombre des *calottins* les individus de tout rang qui encourent le blâme, mais surtout ceux dont les actions prêtent au ridicule. Les gens qu'on voit s'évertuer en beaux discours vides de pensées, les écrivains sans cesse occupés à composer des livres qui ne prouvent rien, la vanité sans mérite, la fierté sans illustration, la réserve affectée sans modestie réelle, la prétention à l'esprit sans bon sens, et toutes les gasconnades de la sagesse, me fournissent journellement des recrues. Chacun se laisse incorporer gaieusement dans mes milices : princes, généraux, seigneurs, prélats, robins, savants, littérateurs acceptent volontiers le titre de *calottin* ; il n'y a que l'Académie qui s'en formalise, ses membres prétendant sans doute que, si on leur ôte la réputation, il ne leur restera rien... — Mais, monsieur le général des calottins, demanda Louis XIV en riant, ne ferez-vous jamais défilér votre régiment devant moi ? — Sire, répondit M. d'Aymon, il ne se trouverait personne pour le voir passer. » Cette conversation a égayé un moment le roi ; c'est encore une petite conquête sur l'ennui qui ronge sa vieillesse.

Méhémet Rizabeg, ambassadeur de Perse, est parti la semaine passée, après avoir pris congé solennellement de Sa Majesté. Il emporte un traité d'alliance entre le roi

1. Elle a duré environ cinquante ans et est tombée en désuétude sous le ministère du cardinal de Fleury.

de France et le cousin du soleil, traité que Louis XIV regrette d'avoir signé, à cause de certains bruits, assez fortement appuyés ¹, qui se répandent depuis le départ du Persan. On dit à peu près généralement que cet envoyé de l'Orient n'est autre qu'un jésuite portugais qui, après avoir parcouru la Perse, a été emprisonné à Constantinople, et que sa compagnie a fait remettre en liberté par le crédit de l'ambassadeur français en Turquie pour venir donner la comédie à Louis XIV. On ajoute que les présents de cet imposteur ont été achetés à Marseille en beaux écus de France que M^{me} de Maintenon avait envoyés. S'il en est ainsi, rien de plus sensé que l'économie apportée dans un hommage offert à Sa Majesté au moyen de l'argent sorti de son propre trésor. Il est malheureux que la même réserve n'ait pas présidé aux dépenses faites à Paris pour la réception du jésuite comédien, si ce n'est en effet que cela ; il y a du reste dans les comptes auxquels son séjour a donné lieu des articles passablement scandaleux. Par exemple, ce sont d'étranges frais d'ambassade que les émoluments des femmes ayant servi aux plaisirs de Son Excellence réelle ou prétendue. L'ambassadeur en a cependant exigé le paiement, Sa Majesté s'étant engagée, disait-il, à le défrayer complètement. En vertu de la même promesse, il a fallu payer aussi dix mille livres pour une salle de bains construite à l'usage de Méhémet, mille livres par jour de dépense courante, cinq cents livres encore par jour pour frais de représentation, enfin vingt-quatre mille livres empruntées à des juifs de Marseille, emprunt qui prouve que le grand roi de Perse s'était montré bien parcimonieux envers son ministre. Toutes ces sommes, additionnées au terme de la station de l'envoyé oriental, ont formé un total d'environ cent mille

1. Dipi, interprète des langues orientales, étant mort subitement avant l'audience de présentation, on le fit remplacer, dans cette circonstance, par un curé de campagne qui ayant voyagé en Perse, parlait très bien la langue du pays ; cet ecclésiastique, d'après les conversations qu'il eut avec l'ambassadeur, déclara qu'il ne le croyait pas Persan.

écus, non compris les prodigalités qui ont précédé l'audience royale. Si comme tout porte à le croire, l'ambassade persane n'est qu'une comédie de la façon du comité Main-tenon, il faut convenir que cette farce coûte un peu cher.

Quoi qu'il en soit, Méhémet Rizabeg s'embarqua dimanche à Chaillot pour se rendre à Rouen et au Havre, cachant M^{me} d'Épinay, sa maîtresse, dans un grand coffre qu'il disait être une caisse de porcelaine... On avait même écrit dessus : *Fragile*. Voilà qui sent le jésuite d'une demi-lieue.

Parvenu à sa soixante et dix-septième année, Louis XIV conserve une taille droite ; son attitude est ferme, sa marche libre, quoiqu'un peu ralentie. L'œil de ce prince n'a rien perdu de sa vivacité ; ses traits ne sont pas trop altérés par la vieillesse ; il paraît peu de rides sur son front. Mais la belle jambe que le roi montrait jadis avec quelque affectation, elle s'engorge, elle enfle depuis deux ou trois mois. Cette incommodité, à laquelle Sa Majesté paraît fort sensible, fait que le monarque ne se montre plus en public, si ce n'est pendant le couvert. Pour cacher autant que possible l'état des jambes du roi, les officiers de service ont soin de n'introduire les courtisans que lorsqu'il est à table, et Sa Majesté ne quitte la salle du couvert qu'après la sortie des assistants. Mais quel rempart peut arrêter la curiosité ! Lord Stair, ambassadeur d'Angleterre, qui, dit-on, a parié que Louis XIV ne passerait pas le mois de septembre, et qui, plus probablement, doit tenir sa cour au courant de la situation du roi de France, lord Stair, au couvert de lundi, a osé soulever un coin de la nappe, et mettre ainsi les jambes du roi à découvert. Ce mouvement curieux a été fait avec adresse, mais il n'a point échappé à Sa Majesté, qui s'en est montrée si profondément piquée, que sur-le-champ elle a donné tout haut l'ordre de faire sortir tout le monde. Depuis ce jour personne n'a été admis à voir dîner le roi, et ce prince a défendu d'introduire à l'avenir qui que ce soit à son couvert.

Pendant que l'amour-propre du roi, plus impérieux encore que son amour pour la représentation, opère une ré-

volution dans ses habitudes, la coquetterie en prépare une autre dans les ajustements de nos dames. Un grand conseil féminin, composé de ce qu'il y a de mieux à la cour, s'est réuni le 25 juillet chez M^{me} la duchesse de Berry ; tous les points importants de la toilette y ont été discutés en présence des tailleurs les plus renommés, des couturières fameuses, des coiffeurs en vogue ; et Bertin, dessinateur de l'Opéra, tenait le crayon pour jeter, séance tenante, sur le papier un trait rapide des modes et des atours adoptés. Trois formes nouvelles d'habits furent arrêtées dans ce grave comité après une longue et lumineuse discussion sur les avantages comme sur les inconvénients de ces innovations, à l'égard desquelles on décida, pour le surplus, que le roi serait consulté. En conséquence, M^{me} de Berry, la duchesse d'Orléans et la jeune princesse de Conti firent exécuter en toute hâte les parures modèles, et se présentèrent le lendemain, après souper, dans le cabinet de Sa Majesté. Mais Louis XIV ne tient plus à exercer la souveraineté sur les gazes, les dentelles et les chignons : il répondit à la députation du comité que les dames de sa cour pouvaient s'habiller comme il leur plairait ; qu'elles étaient les maîtresses de prendre les habits qui leur conviendraient le mieux ; que pour lui, cela lui était fort indifférent ; Sa Majesté ajouta toutefois, qu'elle n'avait jamais aimé ni les écharpes ni les tabliers.

On ne sait encore ce que deviendra cette grande révolution ; les nouvelles robes dominant lentement, les anciennes se soutiennent avec honneur. Quant à la coiffure, les hautes frisures reprennent généralement à la cour : il y a toujours unanimité quand il s'agit de paraître plus qu'on n'est. Passe pour s'élever par la tête ; mais, en vérité, ce serait une disposition urgente que de descendre les femmes des talons de quatre pouces d'élévation sur lesquels on les voit juchées, que de grâce cela leur rendrait ! que d'entorses leur seraient épargnées ! Quoi de plus déterminant ? Il y aurait agrément et sûreté à ce que la beauté marchât terre à terre, et, certes ! elle a, dans le monde, assez d'occasions de trébucher. Abordons un point de ré-

forme plus essentiel encore. J'ai souvent demandé aux jolies dames qui affluent dans nos salons si elles changeraient volontiers les traits délicats, la peau veloutée, le coloris de rose qui furent leur partage dans les dons de nature; elles n'ont jamais manqué de me répondre en se pinçant les lèvres qu'elles auraient fort mauvaise grâce de désirer une autre figure que celle qu'on voulait bien trouver *passable*. « Pourquoi donc alors, ai-je repris, vous « efforcez-vous de la cacher? A quoi bon cette multitude « de mouches en taffetas noir gommé et de formes bizar- « res dont vous voustigrezle teint? Croyez-vous que Dieu « ne se connaisse pas mieux que vous en beauté? S'il eût « dû ajouter à vos séductions des étoiles, des croissants, « des losanges, des ronds appliqués aux tempes, près des « yeux, sur les joues, à côté de la bouche, pensez-vous « que ce divin dispensateur les eût oubliés? Quand vous « tenez tant à paraître belles, renoncez donc à vous enlai- « dir. »

Rien n'est plus beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Malgré mes fréquentes remontrances, les mouches subsistent : une femme du beau monde perdrait la tête si elle sortait sans une boîte remplie de ces prétendus ornements; le couvercle de ce petit coffret est garni intérieurement d'un petit miroir destiné à remplacer, en cas d'accident, les mouches qui se seraient détachées.

Philippe V est rentré le 2 juillet en possession de la dernière portion du Royaume Catholique qui ne fût pas soumise à son pouvoir : le chevalier d'Asfeld, débarqué avec quelques troupes dans l'île de Majorque, a fait capituler Palma, qui en est la capitale, et a clos ainsi les dernières hostilités de la trop fameuse guerre dite *de la succession*. Le petit-fils de France règne maintenant en paix sur les Espagnols satisfaits de son gouvernement plus doux que régulier; mais l'activité que Dieu refuse à ce souverain n'est point réclamée par son peuple, le plus in-

dolent, le plus paresseux de la terre quand son orgueil vient d'être excité.

On ne se montre pas aussi satisfait en France des derniers rayons de la grandeur de Louis XIV; le crédit exclusif des jésuites, les fureurs encouragées du père le Tellier, qui frappe à toutes mains ce qu'il soupçonne de jansénisme; l'amertume toujours croissante dont on abreuve le cardinal de Noailles, idole des Parisiens; l'extrême lenteur avec laquelle on ferme les plaies de la guerre; la perpétuité des charges accablantes de la nation, tout mécontente, tout provoque des murmures, des épigrammes et quelquefois des écrits d'une critique sanglante. Parmi ces derniers il faut citer un petit livre intitulé *Almanach du diable*, dont l'immense débit exprime bien l'esprit de mécontentement de l'époque. Cette satire se vend fort cher et les colporteurs mystérieux n'y peuvent suffire. L'aigle de la police, M. d'Argenson, entrave tant qu'il peut la vente d'un tel ferment de troubles civils: il faut user des plus grandes précautions pour se le procurer. Or un filou spécula dernièrement sur cette vogue clandestine: il alla le même soir au parterre des trois théâtres, et, se glissant dans la foule, offrit tout bas pour six livres l'*Almanach du diable*, qui se vend jusqu'à vingt. L'offre était acceptée avec empressement. Le colporteur passait le petit volume de sa manche dans celle de l'acheteur, lui recommandant bien, pour la sûreté de tous deux, de ne lire l'ouvrage que quand il serait rentré chez lui. Le chaland n'avait garde de manquer à cette précaution; mais une fois en lieu sûr il s'empressait d'ouvrir son piquant *Almanach du diable*... c'était un calendrier de la cour. Il est inutile d'ajouter que la spéculation ne dura qu'une soirée, mais elle valut, dit-on, plus de mille écus au filou.

Les satires contre le gouvernement seraient moins recherchées si les hommes d'État, moins courtisans et plus pénétrés de leurs devoirs, imitaient la noble contenance du chancelier de Pontchartrain dans l'affaire des princes légitimés ou la sublime fermeté déployée par M. Voisin, son successeur, dans le trait que je vais rapporter.

Le chancelier ayant appris il y a quelques jours qu'un scélérat condamné à la peine capitale avait eu assez de protections pour obtenir des lettres de grâce, courut chez le roi dans le dessein de faire à cet égard des représentations à Sa Majesté.

— Sire, dit Voisin, la religion de Votre Majesté a été surprise; rien au monde ne recommande le coupable que vous songez à sauver, et le souverain ne peut accorder de lettres de grâce pour un cas pareil.

— J'ai donné ma parole ! répondit le roi qui n'aime pas à être contredit.

— Votre Majesté peut, elle doit même la retirer quand elle a été trompée.

— Je ne le ferai point, allez me chercher les sceaux.

— Mais, sire...

— Faites ce que je veux, monsieur.

— Vous êtes obéi, sire ! dit froidement le chancelier après avoir été quérir les sceaux.

— Cela suffit ! continua le roi qui avait scellé lui-même les lettres de grâce et rendait les sceaux à Voisin.

— Ils sont pollués, reprit le loyal ministre en les repousant, je ne les reprends plus.

— Quel homme ! s'écria Louis XIV... et il jeta au feu les lettres de grâce.

— Sire, dit vivement le chancelier, je reprends les sceaux, le feu purifie tout.

Les rois seraient presque toujours justes si les ministres voulaient avec plus de constance, de bonne foi ou de fermeté éclairer leur justice et éloigner d'eux les intrigants qui l'égarent.

Jusqu'au 12 août, Louis XIV, quoique l'enflure de ses extrémités inférieures fit des progrès, travailla assidûment avec ses ministres. Ce jour-là, le roi sentit augmenter beaucoup la douleur qu'il éprouvait à la jambe et à la cuisse, douleur que les médecins nommaient sciatique. Sa Majesté ne sortit pas de son appartement : elle fit contremander la revue de sa gendarmerie qu'elle devait passer dans l'avant-cour du château. Jusqu'au 15, l'indisposition n'offrit

aucun caractère grave, seulement il était survenu une grande altération. Ce même jour le roi dîna sur son lit à une heure : il mangea d'assez bon appétit, se leva trois heures après et se fit porter chez M^{me} de Maintenon. Du 16 au 24, le monarque eut des alternatives de mieux et de pire qui laissèrent apercevoir peu d'accroissement dans sa maladie : il travailla à peu près régulièrement avec les ministres, présida plusieurs fois le conseil et dîna tous les jours dans la salle du couvert. Cependant les médecins commençaient à s'inquiéter : la douleur devenait très forte ; on craignait la gangrène qui commençait à se manifester par des taches noires sur la jambe. La nuit du 24 au 25 fut mauvaise. Les hommes de l'art déclarèrent que le danger augmentait avec rapidité. M^{me} de Maintenon proposa au roi de recevoir les sacrements. « C'est encore de bonne heure, répondit-il, je me sens assez bien. » Cependant Sa Majesté se confessa et dit ensuite : « Maintenant je suis en paix. » Louis XIV défendit le 25 qu'on changeât rien à ce qui se passait chaque matin au château lorsqu'il était en santé, il parut même écouter avec plaisir les tambours et les hautbois sous ses fenêtres et demanda que ses vingt-quatre violons jouassent pendant son dîner. Dans l'après-dinée, Sa Majesté travailla avec ses ministres ; elle resta ensuite chez M^{me} de Maintenon jusqu'à sept heures au milieu de beaucoup de dames que le roi avait fait appeler. En ce moment les souffrances devinrent très fortes : quelques mouvements convulsifs agitérent les membres du roi. Il rentra dans son appartement où il reçut le viatique et l'extrême-onction des mains de M. le cardinal de Rohan.

Le 26 au matin, Sa Majesté manda M. le duc d'Orléans auprès de son lit. « Mon neveu, lui dit-elle, vos droits à la régence sont reconnus par mon testament. (Le prince savait à quoi s'en tenir.) Je vous recommande le royaume et la personne du roi futur... S'il vient à manquer, vous serez le maître, et la couronne vous appartient. » Le duc ne répondit à ce discours que par des expressions de regret et de douleur ; le reste eut été aussi déplacé que

superflu : c'était d'ailleurs que Son Altesse Royale attendait le maintien de ses droits.

Quelques instants après le départ du duc d'Orléans, Louis XIV fit appeler le duc du Maine. « Ayez soin, lui dit-il, de faire exécuter mon testament dans toute sa force ; songez-y dès aujourd'hui. » Encouragé par cette recommandation le fils de M^{me} de Montespan ne s'occupait plus que de faire préparer le lit de justice que devait tenir l'enfant roi dès que le vieux monarque aurait cessé de vivre. M. du Maine ne donna pas un soupir à l'agonie de son père : ses traits annonçaient le calme de son âme ; le sourire était plus près de ses lèvres que les pleurs ne l'étaient de ses yeux. Ce même jour, 26 août, le roi se fit amener le prince, âgé de cinq ans, qui allait régner sous le nom de Louis XV : on plaça par son ordre cet enfant sur son lit. « Mon fils, lui dit-il, vous allez être bientôt roi d'un grand royaume. Ce que je vous recommande le plus est de n'oublier jamais les obligations que vous avez à Dieu, souvenez-vous que vous lui devez tout ce que vous êtes. Tâchez de conserver la paix avec vos voisins. J'ai trop aimé la guerre, ne m'imites pas en cela non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites et dans l'amour excessif des plaisirs que j'eus... et que je n'ai peut-être pas assez expié. Prenez conseil en toute chose et cherchez à connaître le meilleur pour le suivre toujours. Soulagez vos peuples le plus tôt que vous le pourrez, et faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire moi-même ¹. »

Le Dauphin accueillit par des larmes ce sage discours dont son extrême jeunesse ne lui permettait pas de profiter ; Sa Majesté embrassa ce prince à plusieurs reprises, et le remit à ses courtisans.

Louis XIV ayant rassemblé le 27 tous les dignitaires, tous les officiers de sa maison, leur dit d'une voix ferme, en présence de M^{me} de Maintenon et du père le Tellier :

1. Louis XV avait fait écrire sur vélin ces paroles de son bisaïeul ; on dit qu'elles furent toute sa vie attachées au chevet de son lit.

« Messieurs, je meurs dans la foi et la soumission de
« l'Église ; je ne suis pas instruit des matières qui la divi-
« sent ; j'ai suivi les conseils qu'on m'a donnés, j'ai fait
« uniquement ce qu'on a voulu : si j'ai mal fait, mes guides
« seuls en répondront devant Dieu, que j'en prends à té-
« moin. »

Le roi manda sur les deux heures le chancelier, à qui Sa Majesté fit remettre une cassette remplie de papiers. Elle lui ordonna d'en brûler une partie, et lui donna des instructions pour la destination du surplus. Dans la soirée, le malade appela M. de Pontchartrain, qui compte toujours parmi les secrétaires d'État, et lui parla en ces termes : « Dès que je serai mort, vous expédiez un ordre
« pour faire porter mon cœur à la maison professe des
« jésuites, et l'y faire placer de la même manière que celui
« du feu roi mon père. » Ces paroles furent prononcées avec une tranquillité parfaite, les traits de Sa Majesté n'offraient pas, a dit le marquis de Dangeau, le plus léger signe d'émotion. Le roi reprit d'un ton aussi serein : « Aussitôt
« que j'aurai rendu le dernier soupir et qu'on aura annoncé
« ma mort sur le balcon de ma chambre, selon la forme
« accoutumée, le roi sera conduit à Vincennes. Mais, j'y
« pense, Cavois n'a jamais distribué les logements dans
« ce château où la cour n'a pas séjourné depuis cinquante
« ans. Dans cette cassette, ajouta le malade en la dési-
« gnant du doigt, on trouvera le plan des appartements
« de Vincennes ; qu'on le prenne et qu'on le porte au
« grand maréchal des logis, il lui servira à sa répartition. »

La nuit du 27 au 28 fut très agitée, Louis XIV ne reposa point... Il récita tout haut ses prières et répéta plusieurs fois le *Confiteor* en frappant sa poitrine, dont la cavité retentissait sourdement.

Le 28 au matin, les médecins proposèrent au roi de faire l'amputation de la jambe où la gangrène s'était déclarée. « Ce moyen prolongera-t-il ma vie ? demanda froidement ce prince. — Oui, sire, répondit Maréchal, quelques jours, peut-être quelques semaines. — Cela ne
« vaudrait pas la souffrance que cela me coûterait, répli-

« qua Sa Majesté ; que la volonté de Dieu soit faite. » Louis XIV aperçut en ce moment deux domestiques qui pleuraient au pied de son lit : « Pourquoi ces larmes, » reprit-il ; mon âge n'a-t-il pas dû vous préparer à ma mort, m'avez-vous cru immortel ! »

Dans le courant de cette journée, le père le Tellier revenait, pour la vingtième fois, à la charge auprès du roi dans le but de lui faire signer un papier tendant à forcer le conseil de régence et le parlement à soutenir la bulle *Unigenitus*. Les garçons bleus repoussèrent ce forcené de la chambre du moribond, déclarant avec aigreur qu'ils ne souffriraient pas qu'on parlât davantage à Sa Majesté de cette constitution *qui la tuait*. Le jésuite s'éloigna furieux, et ne songea plus qu'à intriguer contre le régent. Il courut d'hôtel en hôtel, exaltant le duc du Maine, décriant le duc d'Orléans. Le roi fit demander plusieurs fois ce confesseur qui ne se rendit point à cet appel.

Il paraît constant que le soir du 28, un empirique fit consentir Louis XIV à prendre une drogue qu'il lui présenta, et qu'elle le ranima de telle manière qu'on le crut sauvé. La cour offrit alors un spectacle qui augmenterait le mépris que les gens sensés professent pour les courtisans, s'il était possible qu'il augmentât. Depuis que le roi était gravement malade, les appartements du duc d'Orléans étaient continuellement remplis de seigneurs ; le 29 au matin, les salons de Son Altesse Royale furent en un instant déserts... Le bruit venait de se répandre que Louis XIV allait guérir.

L'espoir qu'on avait s'évanouit dans la matinée du 30 ; le roi se sentit plus faible que jamais. « C'en est fait, dit-il » en se tournant vers le maréchal de Villeroi qui se trouvait au chevet de son lit, adieu, mon ami, il faut nous quitter ! » Louis XIV ordonna, dans le courant du jour, qu'on fit entrer tous les seigneurs. « Messieurs, leur dit-il, je vous fais mes adieux. Veuillez me pardonner les mauvais exemples que je vous ai donnés. Priez pour moi. » Tout cela fut prononcé avec courage, avec l'accent de la fermeté ; mais il faut bien le dire, sans la moindre émo-

tion. Ce fut également d'un œil sec que le roi prit un éternel congé du Dauphin, de ses enfants naturels, des princes et des princesses du sang. Il les exhorta cependant à vivre ensemble en bonne intelligence, à se montrer dévoués au jeune roi, à se conduire chrétiennement. Toute la famille royale s'étant un peu éloignée, Louis XIV, enfin attendri, dit à M^{me} de Maintenon : « Je ne regrette que
« vous. Je ne vous ai pas rendue heureuse, mais tous les
« sentiments d'estime et d'amitié que vous méritez je les
« ai toujours eus pour vous. Ce qui me console en vous
« quittant, ajouta Sa Majesté avec une vive émotion, c'est
« l'espérance que nous nous rejoindrons bientôt dans
« l'éternité. » La marquise se retira après ces paroles du roi, et l'on croit lui avoir entendu dire en sortant : « Voyez
« le rendez-vous qu'il me donne... Cet homme n'a jamais
« aimé que lui ¹. »

En s'éloignant de la chambre du roi, dans la journée du 30, la marquise de Maintenon monta en carrosse et se rendit à Saint-Cyr ; le père le Tellier abandonna aussi le prince dans ses derniers moments ; en vain les fit-il redemander l'un et l'autre ; ils ne reparurent plus. Les enfants du roi, les princes, les seigneurs ne firent que de rares apparitions au lit du mourant. Le 31, avant le soir, il resta seul avec le cardinal de Rohan et le curé de Versailles qui récitèrent les prières des agonisants : Sa Majesté y répondit d'une voix forte...

Mais l'agonie du monarque fut empoisonnée par le spectacle des nombreux ingrats qu'il avait faits : il reconnut au lit de mort la méprisable versatilité des courtisans, l'indifférence de ses fils, de ses filles, de ses parents, l'ingratitude de sa favorite, la fausseté du prêtre qui prétendait l'avoir guidé sur la voie du ciel. Quelques larmes mouillaient sa couche funéraire et de simples domestiques les versaient... le grand roi ne trouvait d'êtres sensibles autour de lui que sous la livrée.

1. M. Bolduc, premier apothicaire du roi, assura, après la mort de Louis XIV, avoir entendu ces paroles de M^{me} de Maintenon.

Le dimanche 1^{er} septembre, à huit heures et quelques minutes, le roi, qui avait passé la nuit en prières presque toutes récitées à haute voix, dit tout à coup : « Allons, voici le moment... je sens que la vie m'échappe ; j'avais cru qu'il était plus difficile de mourir..... » On entendit un soupir prolongé... Louis XIV avait vécu.

A neuf heures, les salons de M. le duc d'Orléans ne purent pas contenir la foule qui s'y porta.

Tandis qu'on ensevelissait le feu roi, la nouvelle de sa mort se répandait dans la capitale où elle excitait une satisfaction telle qu'on eût dit que la France venait d'être délivrée d'un fléau. Le peuple se réjouit, dansa, chanta, une joie atroce éclata de toutes parts. M. d'Argenson qui avait fait de vains efforts pour arrêter ce torrent d'impiétés, finit par déclarer qu'il ne répondait pas de pouvoir prévenir les plus grands désordres si le convoi passait à Paris.

Le 9 septembre, dans la soirée, le cortège funèbre partit silencieusement de Versailles, traversa le bois de Boulogne, et gagna la plaine de Saint-Denis par des chemins détournés. Les obsèques de Louis XIV furent d'une extrême simplicité, ce qui, je crois, doit être considéré comme une disposition prudente ; mais comment qualifier le sentiment qui porta les courtisans à se dispenser de rendre les derniers devoirs à un prince qu'ils ont tant adulé pendant sa vie?... Il ne se trouva pas au convoi six personnes qui n'y fussent point appelées par leurs fonctions ; *M. le duc* seul, parmi les princes du sang, accompagnait le corps. Malgré les précautions qu'on avait prises pour éviter que la dépouille mortelle du roi fût insultée, une populace effrénée qui remplissait la plaine faisait retentir les airs de ses indécentes chansons et des éclats d'une joie scandaleuse. Des tentes dressées sur le chemin étaient remplies de curieux qui le verre à la main chargeaient d'épigrammes sanglantes, de sarcasmes obscènes, la mémoire de Louis XIV. D'autres spectateurs, animés par le souvenir amer des persécutions dont la bulle fut l'objet, criaient que des flambeaux du convoi il fallait incendier les maisons des jésuites. Enfin, au milieu de la foule, on récitait

à haute voix ce quatrain, faisant allusion au dépôt du cœur de Sa Majesté à l'église de ces religieux :

C'est donc vous, troupe sacrée,
Qui demandez le cœur des rois...
Ainsi d'un vieux cerf aux abois
On donne aux chiens la curée.

Le bruit court aujourd'hui que, non content d'avoir favorisé constamment la compagnie de Jésus, Louis XIV, à la fin de sa vie, s'y était fait agréger par son confesseur, et qu'à défaut de l'habit ce prince portait sous sa chemise une espèce de scapulaire en signe de cette initiation. Le médecin Maréchal qui a mis à nu le corps du roi pour en faire l'ouverture, atteste cependant qu'il n'a trouvé sur lui que les petites reliques dont, à la connaissance de tout le monde, il avait la poitrine couverte.

On doit s'affliger sincèrement des scandaleuses réjouissances dont les Parisiens ont fait retentir la tombe ouverte du feu roi ; sans doute ils eurent à se plaindre de son règne, mais l'injure grossière ne venge point ceux qui l'exercent, et elle les déshonore. Tant de mépris déversé sur une vie illustre à plus d'un titre n'en ternira que passagèrement l'éclat ; la postérité, moins injuste envers Louis XIV que ses contemporains parce qu'elle sera plus désintéressée, ne flétrira point sa mémoire d'un blâme sans restriction ; disons plus, les grandes actions de ce monarque domineront dans les souvenirs ses fautes, ses erreurs et ses défauts.

Louis XIV n'eut qu'un seul penchant impérieux : ce fut l'amour de la gloire et des grandeurs ; car son goût pour les femmes ne ressembla jamais aux impressions de l'âme ; la religion ne fut en lui qu'une pratique, et l'affabilité ne lui sembla qu'un moyen. Or, l'unique sentiment qu'on ait reconnu dans ce prince peut être alternativement une vertu et un vice, selon l'application qu'il reçoit : dirigé vers les entreprises utiles, c'est une vertu ; excité par les vanités de la terre, ce n'est plus qu'un vice. De cette double source découlèrent les actions honorables ou blâmables du feu roi, et, disons-le, elle alimenta l'or-

gueil de ce prince plus souvent que ses vues légitimes.

Louis XIV n'était ni pacifique ni belliqueux, mais la paix lui déplaisait parce qu'elle relève peu l'éclat d'un règne, et la guerre le séduisait parce qu'elle enfante la renommée. Ce potentat ne s'abusait point en jugeant l'effet que produit sur les peuples la carrière des souverains qui gouvernent avec une grandeur exempte de faste, avec une sagesse ennemie du bruit : ils meurent tout entiers, et, pour racheter l'oubli de son nom, Louis eût épuisé la France de biens et de sang.

J'ai dit que l'amour des choses éclatantes eut seul, dans Louis XIV, le caractère d'une passion ; cette souveraine de son âme ne reconnut qu'un seul ministre, sa volonté. Par un rare assemblage de circonstances, cette volonté fit toute la destinée de ce monarque : elle lui attira la haine de ses sujets, le fit succomber sous les efforts de l'Europe, le releva de sa chute, et, malgré toutes les taches de sa vie, imprimera à sa mémoire un respect universel ¹.

Examinons en peu de mots ce qu'exigea l'inflexible volonté de Louis XIV ; l'opinion découlera des faits, et le jugement du grand roi naîtra simple, précis, sincère de ce rapide examen. Le petit-fils de Henri IV *voulut* un siècle littéraire ; il l'eut sans peine : la nature lui avait accordé tout à la fois Corneille, Molière, Racine, Boileau, Pascal, Quinault, Bossuet, Fénelon, la Fontaine, la Bruyère, Regnard, Fléchier, Bourdaloue, Massillon, la Rochefoucauld, Bayle, Malebranche, Crébillon et tant d'autres. Mais pour jouir avec justice du reflet de ces illustrations, il n'eût pas fallu *vouloir* faire traîner le char du génie par la servitude ; il eût été digne de Louis le Grand d'enrichir l'indépendance de Corneille, de la Fontaine, de la Bruyère, de Bayle, comme la courtoisie de Racine, de Despréaux et de Pélisson. La direction de nos études nous avait

1. Les étrangers accordèrent à Louis XIV mort les marques de vénération qu'ils lui avaient refusées pendant sa vie ; nulle cour n'hésita à honorer sa mémoire. L'empereur en prit le deuil comme d'un père ; et quoiqu'il dût s'écouler quatre ou cinq mois depuis la mort du roi jusqu'au carnaval, toute espèce de divertissement fut défendue à Vienne. Cette défense fut observée exactement.

refusé un Cassini, un Huyghens, un Roemer, il y eut de la grandeur à *vouloir* qu'une générosité bien entendue appellât ces savants du fond de l'Italie, de la Hollande, du Danemark, et les effets de cette volonté du roi demeurèrent sans altération, parce que des astronomes, des mathématiciens devaient être dispensés de se faire courtisans. Mais les beaux-arts payèrent en flatterie leur tribut à Louis XIV ; s'il les *voulut* prospères, leur fécondité dut s'épuiser à reproduire ses exploits, à seconder ses prodigalités, à favoriser ses faiblesses. Le Brun qui peignit vingt fois Louis en dieu des batailles ; Mansard dont la vie s'écoula à construire des résidences royales ; Mignard, toujours prêt à multiplier les traits des odalisques du sultan de Versailles ; Lulli que ses viles complaisances servirent mieux que sa lyre, virent leur célébrité gorgée d'or ; mais le monarque protecteur des beaux-arts ne voulut rien faire pour les Poussin, Puget et Claude Gelée, parce qu'ils ne surent rendre ni la toile ni le marbre adulateurs. Colbert, génie moins brillant que sage et profond, sentit que le commerce pouvait être en France une source abondante de prospérités, il détermina Louis XIV à le favoriser ; ce prince le *voulut* lui-même. Pourquoi *voulut-il* en même temps éblouir par le faste de sa cour, prodiguer les richesses à d'avidés courtisans, consommer des millions en fêtes inutiles ! Au milieu de ces superfluités, les ressorts de l'industrie nationale se rouillèrent sans avoir pu se développer entièrement.

Mais ce que ne cessa de *vouloir* Louis XIV, c'est la guerre, soit pour l'agrandissement de ses possessions territoriales, qui devait lui soumettre plus de volontés, soit pour ajouter à sa gloire, à sa grandeur, idoles brillantes aux pieds desquelles ce monarque sacrifia sans scrupule le repos, la fortune, la vie de ses sujets. Tout en *voulant* dominer en Europe par la victoire, Louis XIV ne fit jamais d'une main équitable la part d'honneur de ses généraux ; il y a plus, la défaveur devint souvent le prix de leurs services éclatants : Condé fut longtemps en disgrâce, Turenne vécut sans crédit, Luxembourg, sur un soupçon ridicule,

parut devant la chambre ardente, on flétrit du titre de calomniateur le loyal Catinat, Vendôme humilia ses lauriers sous les ordres d'un enfant, enfin Villars vit reconnaître par l'ingratitude de la cour et la froideur du prince le salut du trône, qu'il avait conquis à Denain.

Heureux si la volonté de Louis XIV se fût bornée à perpétuer la guerre avec les étrangers ; mais l'intolérance religieuse qu'il professa, même avant d'être dévot, et lorsqu'il se dispensait encore d'être moral, porta le fer et le feu chez ses propres sujets. Qui se rappellera sans la plus profonde affliction, les tortures, les proscriptions, les emprisonnements qu'eurent à subir jansénistes, quiétistes ou protestants sous un souverain qui ne souffrit jamais rien de contraire à ce qu'il *voulait* ! Dans une cause plus générale citerai-je l'établissement despotique de l'impôt direct, l'émission de quinze cents millions de rente, la multiplication des édits bursaux, le recours aux altérations des monnaies, les réductions forcées de l'intérêt de la rente, les engagements toujours pris et jamais tenus dans les emprunts, la création d'une myriade d'offices dont la finance s'élève à deux milliards et qui constituent une dette de quatre... Je m'arrête ; voilà déjà trop d'alliage jeté dans le creuset où doit être fondue, pour la postérité, cette imposante figure historique, que les écrivains pensionnés songent à couler en or pur. Ce qu'on ne pouvait refuser à Louis XIV, c'était une grandeur innée empreinte sur sa physionomie, une noblesse que son attitude, ses manières, sa conversation proclamaient, un ascendant irrésistible sur tout ce qui l'approchait. Des relations plus particulières avec ce prince augmentaient encore la vénération qu'il commandait ; car ce n'était point une âme ordinaire, que celle où toutes les choses de la terre prenaient une forme colossale. Disons donc, en résumé, que, si Louis XIV dut beaucoup à la fortune qui plaça son règne dans l'une des révolutions les plus brillantes de l'esprit humain, la gloire de cette période fut vivifiée par l'essor que ce noble caractère lui donna, et que le grand siècle et Louis le Grand se formèrent l'un par l'autre.

RÈGNE DE LOUIS XV

RÉGENCE

CHAPITRE I

FIN DE 1715

Mesures secrètes prises par le duc d'Orléans pour s'assurer le parlement et les pairs. — Le lit de justice de Louis XV. — Le testament de Louis XIV est cassé. — Forme du gouvernement de la régence. — Droit de remontrances préalables rendu aux parlements. — Portrait du régent. — Philippe d'Orléans considéré comme homme d'État. — Premiers travaux de la régence. — Le père le Tellier à l'audience du régent. — Victimes de ce jésuite réintégrées dans le droit des gens. — Audace des jésuites. — Punition d'un père la Motte. — Les bons pères reprennent leurs masques. — Exil de le Tellier. — Dubois, conseiller d'État. — Le testament inscrit sur le dos d'un maréchal de France. — L'ivrogne par courtoisie. — Rouillé. — Repartie d'un Lorrain. — La maison assiégée. — Orgueil impoli d'un évêque. — Changement dans les physionomies de cour. — Les saturnales du Palais-Royal. — M^{me} de Parabère; les dames admises aux soupers du régent; les roués. — Les soupers du Luxembourg. — Le comte de Riom. — La reconnaissance infinie. — Tyrannie du comte de Riom. — Le sorcier. — *Le Médisant* de Destouches. — Mort de Girardon, de Galland et de Malebranche. — La comtesse de B***, contemporaine de Louis XIV et dont les tablettes ont servi à la rédaction de ces Chroniques, pose la plume à la fin de 1715.

Le duc d'Orléans, ainsi que je l'ai dit ailleurs, connaissait bien les dispositions du testament de Louis XIV : il savait que le feu roi ne l'avait déclaré, par cet acte, que

chef de la régence, qu'un conseil devait délibérer avec lui sur les affaires de l'État, et que les décisions seraient prises à la pluralité des voix, ce qui détruisait toutes les prérogatives attachées à la dignité de régent. Les membres du conseil devaient être les princes du sang majeurs, les ministres d'État, les maréchaux de Villeroi, de Villars, d'Uxelles et de Tallart. Le duc n'attendit point le lit de justice pour faire valoir ses droits à une régence telle que l'avaient réglée les lois de la monarchie, il agit et fit agir ses amis auprès du parlement. Il ne négligea point, dans cette circonstance, la promesse de rendre à ce corps une prérogative qu'il avait dès longtemps perdue sous le règne précédent : celle de faire des remontrances au roi avant l'enregistrement des édits, au lieu de se restreindre à la faculté dérisoire de lui en adresser après. Le parlement flatté de l'espoir de reconquérir le plus précieux de ses droits, parut très favorable aux vues d'un prince si disposé à le lui rendre; il se montra d'autant plus empressé de le servir, que Son Altesse Royale ne demandait, après tout, que l'exécution des lois du royaume, à l'exclusion des volontés personnelles du feu roi qui les avait violées par son testament. D'un autre côté, Philippe d'Orléans s'assura, par le duc de Noailles, d'une bonne partie des troupes et de la maison du roi. Le duc de Saint-Simon et le même duc de Noailles chargés par Son Altesse Royale de dire aux pairs qu'elle les soutiendrait dans certaines disputes d'étiquette qu'ils avaient engagées au parlement, rapportèrent de la part du plus grand nombre de ces seigneurs, des paroles de soumission au régent, et la promesse de se conformer à ses vues. C'est ainsi que dans tous les temps on subjuguera les hommes en favorisant leur fortune, ou bien en servant leur vanité.

Toutes ces mesures secrètes avaient été prises, lorsque, le 12 septembre, à une heure après midi, Louis XV partit du château de Vincennes, qu'il habite, pour aller tenir son lit de justice au parlement. Sa Majesté avait dans son carrosse M. le duc d'Orléans, M^m de Ventadour, sa gouvernante, M. le duc, M. le duc du Maine, M. le comte de

Toulouse et M. le Maréchal de Villeroi. Les grands officiers, montés dans un carrosse qui précédait celui du jeune souverain, jetaient de l'argent au peuple, dont on montrait l'avidité sanglante à l'enfant couronné comme un sujet de récréation. A l'entrée du faubourg Saint-Antoine, et lorsque le prévôt des marchands, accompagné des échevins, fut présenté à Sa Majesté par M. le duc de Tresmes, gouverneur de Paris, on dut éloigner avec la baïonnette la foule qui se pressait autour des carrosses du roi. Demain matin, les gazettes passeront sous silence ce petit incident de la joie publique : il n'y a guère eu que trente ou quarante personnes d'étouffées ou de foulées sous les pieds des chevaux, et cela pour que M. le prévôt des marchands pût librement faire entendre au roi un très soporifique discours pendant lequel Sa Majesté jouait avec la croix de diamants pendue au cou de sa gouvernante.

Arrivé au grand perron du palais, le roi monta à pied les degrés ; mais, parvenu au sommet, il fut porté par le prince Charles de Lorraine jusqu'à l'entrée de la grande chambre. Là, Sa Majesté passa dans les bras de M. le duc de Tresmes, gentilhomme de la chambre en année, remplissant les fonctions de grand chambellan, lequel porta ce prince jusqu'à son lit de justice. Le duc se plaça ensuite aux pieds du roi, le maréchal de Villeroi prit place à droite de M. de Tresmes, M^{me} de Ventadour se tint à sa gauche.

Tous les assistants ayant pris leur rang, le roi se leva et dit d'une voix que peu de personnes entendirent : « Mes-
« sieurs, je suis venu ici pour vous assurer de mon affec-
« tion ; mon chancelier vous dira ma volonté. » Sa Majesté se baissa aussitôt vers M^{me} de Ventadour, qui, sans doute, récompensa en bonbons le petit orateur du récit intelligent de sa première leçon de royauté. Pendant ce temps, M. Voisin vint se mettre aux genoux du roi comme pour prendre ses ordres ; puis il retourna à sa place, et parla le bonnet en tête. Le discours du chancelier était conçu avec une grande adresse : ce magistrat, qui connaissait et les pré-
tentions du prince appelé à la régence et les dispositions

conformes du parlement, ne mentionna que d'une manière vague le testament de Louis XIV dont il était facile de prévoir le sort. Le duc d'Orléans ayant pris la parole après le chancelier, jeta d'abord quelques fleurs sur la tombe du feu roi ; il montra ensuite un avenir prospère promis à la France par le règne de Louis XV ; enfin, se rabattant sur l'époque actuelle, Son Altesse parla avec chaleur de la réparation des malheurs de la France. « C'est parce que
« je suis jaloux d'y travailler, dit Philippe, que je réclame
« aujourd'hui le droit de le faire sans gêne, sans entraves.
« Je ne m'expliquerai point sur les motifs que le feu roi
« peut avoir eus pour mutiler les prérogatives de la ré-
« gence ; il me serait bien facile de prouver qu'elles se ré-
« duisirent à des influences, à des obsessions que personne
« n'oserait soutenir, ajouta le prince en élevant la voix.
« D'ailleurs, continua-t-il, Louis XIV a senti lui-même
« qu'il avait pu se tromper dans son testament. Voici les
« propres paroles qu'il m'a dites dans le dernier entretien
« que j'eus avec lui : *J'ai fait les dispositions que j'ai*
« *cru les plus sages ; mais, comme on ne saurait tout pré-*
« *voir, s'il y a quelque chose qui ne soit pas bien, on le*
« *changera.* Maintenant il appartient au parlement de ju-
« ger si la régence qui m'est offerte est telle que doit la
« recevoir le premier prince du sang, et si quelqu'un en
« France a le droit de s'emparer de la réalité du pouvoir
« pour ne m'en laisser que l'ombre. Du reste, je ne veux
« point que le conseil de régence soit un flambeau qui
« m'éclaire sans profit pour les intérêts de l'État ; j'en-
« tends que les affaires y soient décidées à la pluralité des
« suffrages, excepté en ce qui concerne les charges, em-
« plois, bénéfices et grâces dont je dois seul avoir la dis-
« position. Ce n'est que par le libre choix des hommes que
« je puis répondre de la marche régulière des choses. »

Le parlement, après une courte délibération, *déclara* le même jour, 12 septembre ; M. le duc d'Orléans régent de France pour administrer les affaires du royaume pendant la minorité du roi ; *ordonna* que M. le duc de Bourbon, déclaré dès à présent chef du conseil de la régence sous

l'autorité de M. le duc d'Orléans, présiderait en son absence et que tous les autres princes du sang y seraient admis à l'âge de vingt-trois ans. Le parlement *ordonna* en outre que le prince régent pourrait composer d'ailleurs le conseil de régence ou tous autres conseils des personnes qu'il jugerait les plus dignes d'y figurer. Enfin le parlement *conserva* à M. le duc du Maine la charge de surintendant de l'éducation du roi, mais sans autorité sur les troupes composant la maison de Sa Majesté, ni même sur celles employées à la garde de sa personne, le commandement de ces troupes demeurant à M. le duc d'Orléans. Le roi mineur en son lit de justice confirma toutes ces dispositions, et le testament de Louis XIV eut, comme on l'avait prévu, le sort de celui de Louis XIII.

Ce n'est point une bague au doigt que le gouvernement d'un royaume épuisé de finances, chargé de dettes, et qui réclame toutes les espèces de secours après avoir épuisé toutes les calamités. Le duc d'Orléans s'est empressé d'établir, indépendamment du conseil de régence, un conseil des affaires étrangères, présidé par le maréchal d'Uxelles; un conseil de la guerre, présidé par le maréchal de Villars; un conseil des finances, présidé par le duc de Noailles; un conseil de la marine, présidé par le maréchal d'Estrées; un conseil d'Etat, présidé par le duc d'Antin; un conseil de conscience, présidé par le cardinal de Noailles. Chacun de ces comités, qui remplacent les ministres, a reçu l'ordre de rechercher dans l'étendue de son ressort les malheurs à réparer, les abus à corriger, les vices à détruire, et de proposer des moyens réparateurs ou de répression. Le régent, accomplissant en même temps la promesse faite aux parlements de leur rendre le droit de remontrance préalable ¹, a donné à cette restitution d'autant plus d'éclat, que la déclaration du conseil de régence porte que « le roi entend s'éclairer des lumières de

1. Ce droit avait été supprimé par les ordonnances de 1667 et 1673.

« ses parlements dans tout ce qui se rattache au bien-être
« de ses sujets ».

Mais pour imprimer le mouvement à un tel système et en prévenir les écarts, il faut une puissance d'action, une étendue de capacités, une persévérance de zèle que rien ne peut altérer et que rien ne détourne. M. le duc d'Orléans réunit-il en lui ces précieuses conditions? Je ne le crois pas. Peignons ce prince au physique comme au moral; ce portrait confirmera ou démentira mon jugement qu'on pourrait trouver téméraire ou du moins précipité. Philippe d'Orléans est, d'une taille moyenne, bien fait, élégant dans sa démarche, noble dans son attitude. Les yeux de ce prince étaient beaux, mais on craint qu'il n'en perde un, et comme il voit peu de celui-là, l'autre éprouve une fatigue habituelle qui en diminue l'expression. Le régent a les cheveux noirs, le teint coloré, la bouche vermeille et bien garnie; l'ensemble de sa physionomie est spirituel, plein de finesse et très gracieux. En un mot, les traits du duc annoncent un caractère affable, ouvert, franc, et ne sont point trompeurs. Philippe se montre aimable, bon, d'humeur égale; sa gaieté est presque inaltérable, sa mauvaise humeur est difficilement excitée. Ce prince, exempt de hauteur, aime qu'on lui parle avec franchise et qu'on s'exprime devant lui librement. Son Altesse saisit autant qu'elle le peut l'occasion de dire des choses flatteuses à ceux qui l'approchent; ses saillies sont ordinairement agréables, jamais piquantes jusqu'à humilier. Du reste, ami des grandes actions, de la gloire, du métier des armes, Philippe est doué de toutes les passions héroïques, il admire tous les hommes qu'elles ont illustrés. Le régent adore la mémoire de Henri IV; on ne saurait le flatter plus délicieusement que par une comparaison adroite de son caractère et de son visage avec ceux de ce grand roi, comparaison qui n'est pas sans quelque exactitude. Mais si Philippe possède plusieurs des qualités de son bisaïeul, il en a aussi les défauts. Dominé comme lui par une complexion amoureuse, il a moins d'ingénuité et surtout moins de constance dans les inclinations où elle l'entraîne. L'abbé

Dubois, qui dirigea le premier essor de ce tempérament de feu, sentit que pour perpétuer son vil ministère auprès de son élève, il devait lui inspirer le goût du changement. Une telle disposition est facile à développer chez nos jeunes seigneurs; mais M. le duc d'Orléans les a tous surpassés en légèreté : pour lui l'inconstance n'eut jamais assez d'ails, l'amour assez de prêtresses. Ses liaisons ne sont que des fantaisies ; aussi recule-t-il devant une conquête difficile, prétendant que le salaire serait trop au-dessous du travail. Aux yeux du régent, ce sont des fadaises que ces préliminaires de tendresse qui plaisent tant aux âmes réellement passionnées; il n'admet le *je vous aime* que comme mot d'ordre des voluptés, n'escarmouche point sur les terres du plaisir, et veut que la beauté s'offre d'abord en bataille rangée. Ce que le duc appelle une *affaire de cœur*, bien que cet organe du sentiment n'y joue qu'un rôle fort accessoire, doit se conclure dans l'espace d'un souper; encore le prince consacre-t-il la moitié de ce repas aux joyeux propos, aux saillies des hommes d'esprit admis à sa table. Le premier soupir amoureux de Son Altesse Royale fait explosion avec la première bouteille de vin de Champagne, et quelquefois la tendresse de Philippe est épuisée avec le nectar pétillant du flacon.

L'inconstance naturelle des goûts du régent s'est proménée sur tout ce qui peut attirer un esprit ardent, actif, favorisé d'une grande aptitude, et porté à rechercher partout le beau. Il est devenu en peu de temps musicien, peintre, graveur; ses connaissances en sculpture, en architecture, en médailles se sont développées avec une rapidité qui a surpris tous les artistes; et les savants ont été plus étonnés encore en voyant Son Altesse Royale pénétrer comme en se jouant les secrets de la physique, de la chimie, de la mécanique. Dans le besoin de savoir qui tourmente Philippe d'Orléans, il s'élance avec ardeur vers les objets nouveaux; les entreprises hasardeuses le flattent, les systèmes inconnus le séduisent, et toutes les innovations obtiennent sa protection.

La vie du régent fut, aux distractions galantes et bachi-

ques près, une suite d'investigations de cette nature ; aussi passe-t-il à juste titre pour un des hommes les plus universels du temps ; il serait difficile de lui parler d'une chose qu'il ignorât. La science du gouvernement ne lui est pas moins familière que les autres ; mais il faut pour l'exercer plus que du talent : l'homme d'État a besoin d'une présence d'esprit, d'une liberté de facultés qui manque souvent au duc. Il est rare que les repas nocturnes qu'il affectionne ne dégénèrent en orgies, et presque toujours Son Altesse Royale devient le Silène de ces fêtes de Bacchus. Or si l'on considère que chaque jour est le lendemain d'une semblable débauche, on jugera combien ce prince doit avoir de peine à reprendre les affaires au point où il les a laissées la veille, lorsque, imposant un violent effort à son corps fatigué, il quitte le lit pour donner audience ou s'asseoir au tapis du conseil.

Cependant la régence a déjà réformé plusieurs parties de l'administration ; d'urgentes améliorations ont été proposées par les divers conseils, adoptées et conduites à fin ; de grandes infortunes sont adoucies, quelques maux sont réparés. Mais le bien ne peut s'opérer que lentement, au milieu des désordres de toute sorte que laisse après lui le *grand règne*. Le régent a frémi en voyant qu'il fallait faire marcher le gouvernement avec un système de finances chargé d'une dette publique de deux milliards soixante-deux millions, et qui, pour les dépenses courantes seulement, offrait un déficit où se trouvaient engloutis les revenus de la France jusqu'à la fin de l'année 1717. Effrayés d'une telle extrémité, plusieurs membres du conseil de régence ont proposé, comme unique moyen de rétablir l'équilibre, de ne point reconnaître les dettes du feu roi ; mais ce moyen a été rejeté par une majorité consciencieuse, quoiqu'on ne vît encore aucun moyen d'éviter une si horrible banqueroute. Malgré cette déplorable situation, on devait inévitablement songer à diminuer les charges de la nation, et cela tout en payant les troupes dont la solde était arrêtée, en acquittant les arrérages dus aux rentiers de l'État, et en remplissant une foule d'engagements dès

longtemps exigibles afin de rétablir un peu le crédit du gouvernement. Pour se procurer les premières ressources, on tira des receveurs généraux et des fermes générales une somme considérable, avec la promesse de la rendre du produit d'une opération sur les monnaies. Cette opération la voici : à dater du 1^{er} janvier prochain, les louis d'or anciens vaudront vingt livres au lieu de quatorze, et les écus cinq livres au lieu de trois et demie, ce qui procurera un bénéfice d'environ soixante-douze millions. C'est une manière comme une autre de battre monnaie. Mais quoiqu'on se fût donné une vaste carrière dans cette augmentation de valeur des espèces, elle ne put répondre aux nécessités les plus pressantes ; on dut recourir à d'autres expédients. Les rentes constituées au denier 12 sur les tailles furent réduites au denier 25 ; des offices onéreux et inutiles, quoique privilégiés, furent supprimés : on en liquida la finance à quatre pour cent. Enfin une révision annoncée des comptes de certains entrepreneurs et traitants leur ayant fait redouter de voir leurs malversations punies, plusieurs s'exécutèrent par avance et regorgèrent d'énormes capitaux. La plupart de ces mesures ne pouvaient se justifier que par l'impossibilité de faire autrement ; mais tout irrégulières qu'elles étaient, elles valaient encore mieux qu'une banqueroute : les résultats déguisent au surplus ce qu'elles ont d'arbitraire et de vicieux. Le dixième et la capitation de l'année 1716 seront réduits de quatre millions ; la paye des armées est au courant, et une foule d'engagements sont remplis.

Une réduction du personnel le plus coûteux de l'armée va procurer une forte économie dans les dépenses de la guerre, si longtemps ruineuses pour la France. Les deux compagnies de mousquetaires, fortes ensemble de cinq cents hommes, sont réduites à trois cents ; cinq cents gardes du corps ont été licenciés ; les compagnies des gardes suisses sont diminuées de quarante hommes chacune ; celles des gardes françaises, jusqu'ici portées à cent trente hommes, ne seront plus que de cent dix. Dix hommes par brigade sont retranchés de la gendarmerie ; la cavalerie

sera réduite de dix officiers par régiment ; les dragons feront tous le service à pied. Au total la réforme des troupes se monte à près de vingt-cinq mille hommes.

Les dépenses du jeune roi lui-même ont été fixées par le régent : Sa Majesté a dix mille livres par mois pour ses menus plaisirs, et mille écus pour ses habits.

Dès les premières audiences que le régent a données au Palais-Royal, le père le Tellier s'est présenté à ce prince avec son audace accoutumée.

— Mes fonctions à Versailles ont pris fin, lui dit-il, je viens, monseigneur, vous demander à quoi Votre Altesse Royale me destine.

— Ah ! mon père, il est vrai, répondit le duc, vous voilà sans emploi ; eh bien, je vais vous en donner un.

— Parlez, monseigneur ! dit le jésuite en regardant Son Altesse Royale d'un œil scrutateur.

— Partez donc pour le château de Pierre-Encise...

— Pour le château de Pierre-Encise, moi ! interrompit le Tellier avec effroi...

— Remettez vous, mon père, je vois que vous me comprenez mal : c'est un plaisir que je vous ménage, et non pas une punition.

— Je ne comprends point Votre Altesse Royale.

— Partez pour ce château, dis-je, et tirez-en l'abbé Forgon et le père Guillaume Quesnel¹, que vous y avez fait enfermer.

— Monseigneur, cette ironie...

— Aimez-vous mieux chercher en Europe, pour les ramener charitablement à Paris, les pères Jérôme et Turquois, exilés à votre demande ?

— Je ne conçois pas à quelle fin tendent ces sarcasmes de Votre Altesse Royale.

— Vous êtes loin de l'Évangile, père le Tellier, pour-

1. Frère de feu le docteur du même nom dont les ouvrages causèrent tant de troubles, et déterminèrent en partie l'envoi de la bulle *Unigenitus*.

suivit le régent d'une voix élevée, si vous traitez de sarcasmes le moyen que je vous offre de réparer vos fureurs... Mais je n'avais point attendu ce soin de votre âme endurcie; je voulais seulement vous rappeler vos proscriptions, afin de vous faire sentir que vous ne devez rien espérer de moi... Allez trouver vos supérieurs, ils ne tarderont pas à recevoir mes ordres.

L'ex-confesseur du roi sortit sans répliquer.

Le duc régent annula successivement toutes les lettres de cachet lancées à l'occasion du jansénisme ou de la bulle *Unigenitus* : le vieux marquis d'Aremberg, mis à la Bastille pour avoir fait évader Quesnel de l'archevêché de Malines où il était détenu, recouvra sa liberté après dix ans de prison. Tous les supérieurs des monastères furent autorisés à rappeler les moines *opposants* qui s'étaient expatriés; l'archevêque de Tours et l'évêque de Montpellier, relégués pour la même cause dans leurs diocèses dont ils ne pouvaient s'éloigner, eurent la permission de reparaître à Paris où le duc d'Orléans les reçut avec des marques d'estime et de bonté; en un mot, toutes les victimes de la constitution rentrèrent dans le droit des gens, dont elles étaient véritablement exclues.

Il est facile de concevoir que cette protection ouverte accordée aux adversaires des jésuites, dut paraître fort dure à cette compagnie, habituée par le feu roi à proscrire tout ce qu'elle redoutait, ou simplement tout ce qui lui déplaisait. Elle se crut assez forte pour soutenir ses prétentions ouvertement, en couvrant ses projets séditieux du masque d'une religion qu'elle disait martyrisée. Des prédicateurs jésuites, nouveaux Jérémies, prêchèrent la désolation des désolations, non pas avec des larmes, mais avec des injures. « Hélas ! mes frères, disait à Rouen un « père la Motte, Louis XIV, ce pieux monarque, est mort « dans un temps où nous avons plus besoin de lui que « jamais pour la destruction de l'hérésie. Quinze jours « après sa mort, on a vu avec surprise des gens que la « sagesse du roi avait fait mettre dans les fers, dans les « cachots, pour porter la peine de leurs crimes, en sortir

« avec éclat et être élevés aux dignités. N'est-il pas sur-
« prenant que ceux qui sont à la tête des affaires renver-
« sent ainsi tout ce que la sagesse de Sa Majesté avait
« établi? N'est-il pas étonnant de voir un petit homme bouffi
« d'orgueil, sans science et sans mérite, gouverner l'Etat? »

Le régent, qui ne voulait pas, à l'exemple du feu roi, porter la *sagesse* jusqu'à mettre les jésuites *dans les fers* et dans les cachots, ne pouvait cependant laisser tant d'audace impunie. Des poursuites criminelles furent dirigées contre le père la Motte : il avait déjà disparu ; mais une saisie du temporel de la maison des jésuites de Rouen le fit retrouver. On instruisit sérieusement contre lui... Les prédications séditieuses n'en continuèrent pas moins à Dijon, à Nantes, à Besançon, à Poitiers, où les frères en saint Ignace se croyaient soutenus. Mais le peuple qui avait tant souffert sous le *bon règne* que les jésuites regrettaient en chaire ; le peuple, dont les maux commençaient à s'adoucir, quoique la bulle *Unigenitus* fût moins respectée, murmura partout contre des jérémiades tout à fait contraires à ses opinions. Se voyant abandonnés du public sur lequel ils avaient compté, les bons pères reprirent leurs masques. Le supérieur de la maison professe de Paris vint, le miel sur les lèvres, les yeux baissés, la démarche timide, offrir ses très humbles mais très tardifs respects au régent, et lui demander sa protection. Le père supérieur dut s'apercevoir, au ton avec lequel Philippe d'Orléans le reçut, qu'il était mécontent de sa compagnie : « Je vous
« accorderai, dit-il, la protection que vous me demandez,
« mais à condition que vous ferez quitter Paris à ceux
« de vos religieux qui ont travaillé à exciter des troubles
« dans le royaume... » Le jésuite assura, d'un accent flûté, à Son Altesse Royale, qu'il ne connaissait aucun des hommes dont le prince lui parlait. « Je vous les ferai donc
« connaître », reprit Philippe, et il articula sept ou huit noms parmi lesquels celui de le Tellier ne fut pas oublié. Le père supérieur se retira en promettant qu'il allait répartir les jésuites dénommés dans diverses maisons de la province.

— Allez, mon père, ajouta le régent, et que le Tellier soit envoyé à Amiens.

— Ce choix de Votre Altesse Royale est donc un exil ? demanda le jésuite surpris.

— Qui vous dit le contraire... L'ex-confesseur doit encore me remercier de la forme... En pareil cas il n'eût pas épargné la lettre de cachet à l'exilé.

L'abbé Dubois n'est pas seulement un débauché et un habile pourvoyeur des passions inconstantes du régent son ancien élève, c'est aussi un homme adroit, subtil et propre aux affaires dont il sait merveilleusement découvrir les ressorts cachés. Dubois, avide de richesses, de faveurs, d'honneurs même, se garda bien de laisser dormir son ambition quand il vit Philippe d'Orléans à la régence. Agrandissant la sphère de ses services, il s'initia aux intérêts de l'État pour en épargner les détails à son maître, dont il fit ainsi compatir la mollesse avec les devoirs du gouvernement. Le régent sut un gré infini à son ancien précepteur d'une attention qui allégeait pour lui le fardeau de l'administration sans toutefois détourner le ministre de ses plaisirs des soins qu'ils lui imposaient.

— Vraiment, l'abbé, disait dernièrement ce prince à Dubois, je vois que tu es bon à tout.

— C'est beaucoup dire, répondit-il, mais j'en saurais toujours assez pour faire un ministre.

— Allons, tu es fou, répliqua le régent, contente-toi de gravir l'escalier des petites filles de la rue Saint-Honoré et laisse monter à de moins vicieux que toi les degrés du pouvoir.

— Votre Altesse Royale sait bien que l'un n'empêche pas l'autre.

— Apporte-moi ma canne que je te rompe les os.

— Prenez plutôt cette plume pour signer ce rapport au conseil de régence : c'est celui que Votre Altesse Royale m'a chargé de faire pour un de *ses roués* qu'elle a nommé conseiller d'État.

— Ah ! oui, ce pauvre diable qui ne sait pas mieux écrire que boire.

— D'où je conclus, monseigneur, que moi qui n'écris pas mal et qui bois à merveille, je ferais un excellent conseiller d'État.

— Apporte-moi ma canne, te dis-je !

— Comment Votre Altesse Royale trouve-t-elle ce portrait ?

— Ah ! Dubois, la jolie brune ! les beaux yeux, la belle gorge !

— Elle est là, dans votre cabinet.

— Qui ?

— Eh ! cette charmante créature. Votre Altesse Royale sait bien que je n'ai pas l'habitude de lui présenter des peintures idéales comme dans *les Mille et une Nuits*.

— Je cours la voir ! s'écria le régent en se levant pour aller au cabinet.

— Un instant, monseigneur, cette belle fille a un placet à vous présenter... Je lui ai promis au nom de Votre Altesse Royale la grâce qu'elle demande... Elle est à vous à ce prix.

— Eh ! va donc la chercher !

— La voici, dit l'abbé en ressortant du cabinet avec le modèle du portrait.

— Voyons, ma belle enfant ! reprit le prince en s'emparant du papier que tenait la jeune fille.

— Il ne s'agit que d'une simple signature, dit l'abbé... et il montrait sur le papier la place où elle devait être apposée.

— Que vois-je ! des provisions de conseiller d'État !

— Pour moi, monseigneur... Voyez comme elle est jolie...

— Sauve-toi, maraud, s'écria Philippe qui jetait à Dubois les provisions signées, sauve-toi ou je t'assomme !

— Bonne chance, monseigneur ! dit l'abbé en fermant la porte.

M. de Tallart était primitivement du conseil de régence du choix de Louis XIV, qui avait déterminé par son testament la composition de ce conseil ; mais des avis tran-

chants et quelquefois peu respectueux émis par le maréchal portèrent le régent à l'exclure. « Il ne me reste plus pour
« mon honneur, dit-il en se retirant, qu'à faire inscrire le
« testament sur mon dos. » Le duc de Noailles réussit
mieux auprès du duc d'Orléans : c'est un homme sans
caractère mais spirituel et souple. Renvoyé d'Espagne par
Philippe V pour avoir proposé une maîtresse à ce prince
dans un moment inopportun, il revint à Versailles et dis-
puta d'assiduité à l'église avec M^{me} de Maintenon elle-
même. Depuis la régence, Noailles, le plus sobre des hom-
mes, apprend tout doucement à s'enivrer. L'autre jour par
un effet de son assiduité à l'étude s'étant trouvé complè-
tement ivre, le duc se hâta d'aller trouver le régent dans
sa loge à l'Opéra. « Bravo ! mon ami, lui dit Son Altesse
« Royale en le voyant dans cet état, vous faites des pro-
« grès. »

Mais comme M. de Noailles ne perd la raison que pour
faire sa cour, il n'en est pas moins propre à diriger le con-
seil des finances dans lequel il a rendu de grands servi-
ces. On dit toutefois que ces soins ne sont pas précisé-
ment désintéressés et que certains traitants dont il a fallu
par malheur accepter le secours ruineux lui ont accordé
quelques parts motivées dans leurs bénéfices. C'est sans
doute à ce partage que M. Rouillé de Coudray faisait allu-
sion à l'une des dernières séances du conseil. Rouillé boit
immodérément, non pour faire sa cour, mais par goût ; or
comme il s'emportait dans la discussion d'un projet de
finance, M. de Noailles lui dit : « Il y a ici de la bouteille.
« — Cela se peut, répondit-il, mais il n'y a pas de *pot-*
« *de-vin*. » Le duc ne répliqua point. Il est bien vrai que
pour soutenir l'affaire dont il s'agissait, une compagnie
avait offert une forte somme à M. de Rouillé. « Non, mes-
« sieurs, dit-il aux traitants, je ne pourrais aider à vous
« faire pendre en cas que vous soyez des fripons. »

Le régent, dans sa carrière administrative, conserve
presque toujours les formes affables qui le distinguent ;
mais, si par suite d'une contrariété sa franchise devient
brusque, il souffre volontiers la réplique du dépit, il en rit

même quand elle est spirituelle. La semaine dernière, le duc ayant rencontré dans un lieu public le ministre plénipotentiaire du prince de Lorraine, dont il croit avoir à se plaindre, Son Altesse Royale s'emporta jusqu'à dire : « Monsieur de Stainville, je crois que votre maître se... »
« de moi. — Monseigneur, répondit le diplomate, il ne »
« m'a pas chargé d'en informer Votre Altesse Royale. — »
« Oh ! oh ! dit le prince à M^{me} de Parabère qui l'accom- »
« pagnait, ce Lorrain a la répartie heureuse. »

Le surlendemain de cette aventure, les gens du roi pressaient le régent de s'expliquer sur une matière qui le contrariait. « Allez vous faire..... », leur répondit-il. L'un d'eux repartit : « Votre Altesse veut-elle qu'on fasse registre de sa réponse ? » Le prince se mit à rire, puis il discuta froidement le point en question.

J'ai dit que le fond du caractère de M. le duc d'Orléans est une gaieté que les événements les plus graves altèrent difficilement. Heureux qui peut dans la demande d'une grâce flatter l'hilarité de Son Altesse Royale : les faveurs sollicitées gaiement ne tiennent point à ses mains. C'est ainsi que l'un de ces matins ce prince fit droit à un placet fort plaisant. M. de Villars étant, comme on sait, à la tête du conseil de la guerre, occupe un assez grand nombre de commis. Son hôtel en est plein et cette bureaucratie gêne un peu ses habitudes domestiques. A la maison du maréchal touche celle d'un M. Thierry, avocat au conseil : l'homme de guerre jugea que ses bureaux seraient commodément placés dans ce local. Il envoya quelqu'un pour le visiter afin de faire déguerpir ensuite l'homme du barreau si les lieux convenaient. Mais M. Thierry refusa sa porte aux visiteurs, et les ordres les plus précis du maréchal ne purent changer la détermination de notre avocat. M. de Villars ordonna qu'on procédât d'autorité à l'ouverture de la maison. Outré, mais non pas attristé, par ce moyen militaire, M. Thierry fit parvenir au régent le placet suivant :

« Antoine-Joseph Thierry, avocat, expose très humble- »
« ment à Votre Altesse Royale que M. le maréchal de

« Villars, n'ayant plus d'ennemis à combattre ni de trahissements à faire, vient de mettre le siège devant le cabinet d'un pauvre avocat. Le grand général s'est persuadé que la place se rendrait à la première sommation ; mais l'exposant, qui y commande, est résolu d'attendre le gros canon, c'est-à-dire les ordres de Votre Altesse Royale. Néanmoins il espère qu'ils ne viendront pas, et fera des prières pour Votre Altesse Royale. »

Après avoir ri aux larmes en lisant ce placet, le régent écrivit en marge : « Tenez bon, j'irai à votre secours. » Et, le soir même, M. de Villars reçut l'ordre de lever le siège du cabinet de l'ingénieux avocat.

Il arriva l'autre jour à la cour de Vincennes un petit événement qui n'a point fait rire le régent, tout disposé qu'il est à s'égayer. M. de Coislin, évêque de Metz, avait désiré d'être présenté au jeune roi ; M^{me} la duchesse de Ventadour satisfait à ce désir, elle conduisit le prélat devant Sa Majesté. Sa Grandeur n'a pas une figure revenante, et l'enfant couronné est franc. « Ah ! mon Dieu ! qu'il est laid ! » s'écria-t-il en recevant M. de Coislin. « Voilà un petit garçon bien malappris », osa répondre en se retournant le gentilhomme mitré. M. le duc d'Orléans le fit venir au Palais-Royal, et lui adressa de vifs reproches. « A l'âge du roi, dit Son Altesse Royale en terminant cette semonce, on peut être sincère à l'excès ; mais un évêque n'est jamais excusable de pousser jusqu'à l'impolitesse l'oubli d'une modestie qui devrait être sa première vertu. »

Personne n'avait pris le change sur l'air de componction que les courtisans affectaient pendant les dernières années du règne de Louis XIV ; Molière nous a dès longtemps appris à reconnaître les gens à travers le masque d'hypocrisie dont ils se couvrent. Nos débauchés déguisés en dévots, ne se flattaient pas d'en imposer à leurs contemporains ; mais enfin ils se gênaient, et la contrainte, quoi qu'on en dise, ne rend pas toujours le plaisir plus piquant. Quel changement depuis la régence, non pas dans

les principes, mais dans la physionomie morale du temps ! Les mêmes hommes qui il y a six mois laissaient voir toujours le coin d'un livre d'heures sortant de leurs poches, s'empressent aujourd'hui de se montrer aux croisées de leurs petites maisons avec des *roués* ou des danseuses d'Opéra. Les mêmes femmes qu'on rencontrait journellement dans l'oratoire de M^{me} de Maintenon, parlant *bulle Unigenitus*, reliques et sermons, sollicitent avec ardeur une place aux soupers du régent. Les vœux de bon nombre de ces dévotes revenues au culte des amours sont exaucés, et l'inconstance du prince est telle que toutes peuvent espérer d'être admises aux saturnales qui excitent leur ambition voluptueuse. Mais la marquise de Parabère, maîtresse en titre du régent, tient toujours la première place à ces banquets de la débauche ; c'est elle qui se charge d'y jeter le mouchoir du sultan, quand elle a quelque chose de mieux à faire que de le recevoir elle-même. Jeune, belle, douée d'un tempérament insatiable, cette dame plaît encore plus à Son Altesse Royale que sa devancière M^{lle} de Sery, comtesse d'Argenson. Séparée de son mari, M^{me} de Parabère eut dernièrement une inquiétude grave, que l'habile Dubois parvint toutefois à calmer. Toutes les causes amènent des effets : c'est la loi de nature. Or le régent, qui dans l'émission de certaines causes ne s'inquiète guère d'éluder les effets, apprit un beau matin du mois dernier que M^{me} de Parabère allait bientôt se trouver dans une position critique dont sa séparation d'avec son mari proclamerait l'inopportunité. « Il faut enivrer M. de Parabère, dit le régent, et faire trouver sa femme auprès de lui. — Je m'en charge », répondit l'abbé Dubois. Mais la mort du marquis, survenue peu de jours après cet entretien, dispensa d'employer le prétexte de paternité auquel on voulait recourir. Parmi les beautés complaisantes que M^{me} de Parabère introduit le plus souvent aux soupers du Palais-Royal, on cite la duchesse douairière de Gèvres, maîtresse de Fargi, l'un des *roués* favoris du prince. Cette dame, comme toutes celles admises dans ces parties, a fait ce que le régent appelle les *preuves*. Je ne sais comment expliquer avec

réserve le sens de cette expression, si ce n'est en disant que pour avoir fait ses preuves, une femme doit être aux convives de Son Altesse Royale ce que dans le calcul la dizaine est aux unités... Rien au monde ne plaît tant au duc d'Orléans que les transmutations de la beauté; mais qu'il est honteux pour mon sexe de savoir qu'une duchesse, déjà sortie de la première jeunesse, passe de main en main, roule de genou en genou, et livre ainsi son délire, moitié bachique, moitié amoureux, à la brutalité de six, huit, ou dix débauchés!

Au premier rang des roués figure la Fare, dont l'imagination libertine semble être le crépuscule prolongé de sa jeunesse dès longtemps passée. On compte aussi dans cette société Simiane, ivrogne plein d'esprit, de qui l'ivresse s'exhale en jolis vers et en bons mots piquants. On y voit encore Broglie, amant émérite de la duchesse de Berry, qu'elle a promptement abandonné parce qu'il ne s'est montré riche auprès d'elle que de saillies heureuses et de fines reparties qui lui ont quelquefois paru manquer d'à-propos. Enfin, Nocé se trouve toujours aux orgies du régent; c'est avec M^{me} de Parabère le metteur en œuvre des plaisirs nocturnes de Son Altesse Royale.

Mais Philippe d'Orléans ne sacrifie pas au plaisir dans un seul temple: les soupers du Luxembourg font diversion à ceux du Palais-Royal, et dans cet autre sanctuaire la duchesse de Berry est grande prêtresse. Le régent qui aime beaucoup cette dame, comme fille et comme maîtresse, s'est plu à flatter le goût qu'elle montre pour la représentation et le faste: il lui a donné le palais du Luxembourg, une maison, cinquante gardes à cheval. Tous ces gardes qui sont des jeunes gens bien faits, ont, dit-on, un service très agréable depuis que la jeune veuve est devenue peureuse au point de se faire garder la nuit dans ses appartements, et d'exiger même que les factionnaires y soient doublés. Le duc d'Orléans connaît ces particularités militaires de l'intérieur du Luxembourg; mais il ne s'en met point en peine: « Les scrupules, dit-il à cet égard à sa fille, ne sont faits que pour le vulgaire. »

Quand le régent va souper chez la duchesse avec ses roués, elle a soin d'avoir à sa table une ou deux de ces beautés faciles que ce prince aime à trouver partout. Alors toute possession devient commune ; la fantaisie seule détermine des choix d'un moment, auxquels succèdent d'autres choix non moins passagers... De sorte qu'à la fin du repas toutes les inclinations ont changé plusieurs fois d'objet, et que les plus ambitieuses se sont promenées sur tous les objets.

Ces fréquentes distractions ne suffisent point à la duchesse de Berry, même avec le service régulier que ses gardes font la nuit dans son appartement ; le comte de Riom, leur capitaine, exerce encore des droits journaliers sur la princesse. Ce gentilhomme est un gros garçon court, joufflu, bourgeonné, qui, sous son habit d'ordonnance, ne ressemble pas mal à un abbé déguisé en officier. Le comte, simple lieutenant de dragons relégué dans une garnison de province, sentait fermenter en lui l'ambition ; mais ses talents militaires avaient peu d'éclat ; il ne paraissait pas facile de les faire percer à la cour ; et M^{me} de Pons, dame d'atour de M^{me} de Berry, et qui est parente de M. de Riom, avait plusieurs fois échoué dans les démarches qu'elle avait faites pour lui. Enfin, on vint à parler de la fameuse compagnie des gardes de la duchesse ; M^{me} de Pons savait à quel genre d'activité ce corps était destiné, et elle pensa que son parent, dont elle connaissait la portée sous certains rapports, pourrait jouer un rôle distingué dans cette compagnie. Un matin qu'elle habillait Son Altesse Royale, la dame d'atour lui demanda pour le comte de Riom la lieutenance des gardes.

— M. de Riom, répondit la princesse, je ne le connais point, quel homme est-ce ?

— Un très honnête gentilhomme, madame, et sa noblesse...

— Ce n'est pas ce que je vous demande... Sa taille ?

— Cinq pieds trois pouces environ.

— Bon. Sa poitrine ?

— Large, effacée entre deux épaules musculeuses.

— Sa jambe ?

— Forte et carrée du haut ; du bas, un tendon détaché, une cheville du pied bien arquée.

— Le visage ?

— Deux yeux noirs, un nez un peu long, des dents admirables.

— Faites venir le comte à Paris, je verrai.

M. de Riom étant arrivé, M^{me} de Pons ne lui cacha point le genre d'informations dont il avait été l'objet, et les réponses qu'elle avait faites. « Je vous remercie, ma cousine, répondit-il, de tout ce que vous avez bien voulu dire de favorable sur mon compte, et ma reconnaissance est infinie. » Le lendemain la sensible dame d'atour, sans convenir précisément que son cousin fût reconnaissant à l'infini, était persuadée néanmoins plus que jamais que la lieutenance des gardes de M^{me} de Berry serait très bien remplie par lui ; elle le présenta sur-le-champ à la princesse qui fut très contente de sa tournure et de son air..... Il obtint la charge. Après un mois d'exercice, la duchesse trouva que le comte était un lieutenant si distingué qu'elle crut devoir lui accorder de l'avancement ; elle pria son père de nommer cet excellent officier capitaine. Bientôt M. de Riom n'eut pas seulement le premier emploi de la compagnie des gardes, M^{me} de Berry lui accorda la première place dans son cœur : il devint le favori en titre de Son Altesse Royale. Au moment où j'écris, la passion de la princesse pour cet homme, qui n'est ni beau ni spirituel, va jusqu'à la frénésie. Le comte est absolument le maître au Luxembourg ; pour les officiers, les dames et même les gens du palais, ce gentilhomme est doux, affable, poli ; il se fait aimer de tout le monde ; mais son humeur prend une tout autre teinte auprès de sa maîtresse. Cet amant, qu'elle chérit, qu'elle couvre des plus beaux habits, des plus riches dentelles, cette idole de son cœur, aux pieds de qui elle sème à pleines mains l'or, les bijoux, les pierreries, reconnaît tant de bontés par une véritable tyrannie. Riom, petit-neveu du vieux duc de Lauzun, semble avoir hérité du despotisme de son grand-oncle sur la

partie féminine de la maison d'Orléans. M.^{me} de Berry est traitée par lui comme le fut jadis *Mademoiselle* par le favori de Louis XIV qui rit sous cape de se voir renaître dans ce dominateur d'une princesse petite-nièce de celle qu'il a si longtemps dominée. Le comte, dont le privilège sur les désirs de la veuve est inexprimable, se plaît à la faire languir, à lui donner de la jalousie, à ne vouloir pas se livrer à celle qu'elle essaye de lui inspirer... L'empire qu'il exerce sur ses volontés s'étend jusqu'au choix des habits, jusqu'à celui des moindres chiffons servant à la parure ; et, par un raffinement de maligne bizarrerie, Riom se prononce toujours pour les atours qu'il sait déplaire à la duchesse, et lui défend de choisir ceux de son goût. Cet amant impérieux se divertit à faire changer de coiffure et d'habits à Son Altesse Royale quand il s'aperçoit que sa mise lui sied ou qu'elle en est satisfaite. Souvent il la fait déshabiller au moment de partir pour l'Opéra, surtout si, par quelques paroles indiscrettes, elle laisse voir de l'empressement à s'y rendre. Depuis quelque temps la princesse, pour éviter de faire une toilette qu'il voudrait refaire, s'est mise sur le pied de prendre chaque soir les ordres de M. de Riom pour les atours qu'elle mettra le lendemain. Si quelque chose n'a pas été prévu dans cette demande d'instructions, des messagers alertes circulent du cabinet de toilette de Son Altesse Royale à l'appartement de l'ordonnateur pour déterminer l'adoption d'un point de dentelle ou d'une couleur de ruban. Imposant à l'illustre veuve des démarches, des affections et même des inimitiés, le comte la fait rester au palais quand elle veut sortir, ou la force de se promener quand elle voudrait prendre du repos ; il l'oblige à se montrer fière, impertinente avec des gens qu'elle affectionne, prévenante avec des personnes qu'elle ne saurait souffrir. Enfin la tyrannie du petit-neveu de Lauzun est portée au delà de toutes les bornes de l'audace ; la fille chérie du prince qui gouverne la France ne fait pas un pas sans la permission d'un homme qui n'était rien il y a six mois ; ou si elle se permet une démarche, même de la moindre importance, sans y être autorisée, un

traitement comparable à celui qu'un maître brutal fait subir à une servante arrache des larmes à cette princesse du sang. Il faut vraiment que le comte de Riom ait soumis sa maîtresse ou plutôt son esclave à un talisman qui énerve en elle toute dignité.

Ajoutons cependant que le capitaine des gardes de M^{me} de Berry, dominateur de toutes ses volontés, en a laissé une parfaitement libre : le comte a senti qu'elle devait être respectée et que tout son pouvoir succomberait s'il l'attaquait. Cette volonté, c'est celle qu'a la princesse de se donner au premier homme qui lui plaît. Le tyran du Luxembourg n'entend gêner en aucune manière Son Altesse Royale sur ce point ; mais il se donne de son côté toute latitude. Riom courtise publiquement M^{me} de Mouchy, dame d'honneur de M^{me} de Berry ; on va jusqu'à dire qu'il l'a caressée plus d'une fois en présence de cette princesse, et qu'elle se déclare hautement sa rivale sans que Son Altesse Royale ose l'éloigner du Luxembourg..... « Cet homme vous a donc ensorcelée, dit souvent le régent à sa fille. — J'en conviens, mon père, répond-elle, mais aussi je n'ai jamais rencontré un pareil sorcier. »

On a joué dernièrement sur le Théâtre-Français une nouvelle comédie de M. Néricault-Destouches : c'est *le Médisant*... Des vers, beaucoup de vers ; des pensées très peu, de l'intrigue moins encore, et du succès point du tout. Voilà en peu de mots l'analyse et l'histoire de cette pièce... Il faudrait, pour en dire davantage, être plus médisant que le principal personnage de l'ouvrage, et il n'est pas charitable de médire des morts.

Le grand siècle ne sera bientôt plus que dans les souvenirs et les monuments, un peu plus tard les monuments seuls le rappelleront. Chaque jour enlève un acteur de cette période brillante : en 1715, les arts ont perdu Girardon, qui, pour créer les bains d'Apollon, semblait avoir retrouvé le ciseau de Phidias. Les lettres ont eu à regretter Galland, ce traducteur ingénieux des *Mille et une Nuits*, dont la plume animée sut nous faire aimer les emphati-

ques métaphores de l'Orient en y mêlant la grâce qui trompe quelquefois sur l'absence de la raison. La philosophie pleure Malebranche, cet autre Socrate que de nombreux disciples allaient écouter à l'Oratoire avec plus de fruit peut-être que les Athéniens n'en recueillirent des discours du fils de Sophronisque. Malebranche, dans sa *Recherche de la vérité*, a écrit avec une profondeur de raisonnement qui n'exclut point la lucidité : il définit admirablement les sens et l'imagination ; mais en recherchant la nature de l'âme il imite ces navigateurs hasardés sans boussole sur une mer inconnue.

Aujourd'hui 24 décembre 1715, je pose pour jamais la plume. Ce soir, quand la cloche sonnera le premier coup de la messe de minuit, j'aurai atteint le complément de ma soixante-seizième année... C'est avoir quitté trop tard une cour où la vieillesse joue un bien triste rôle ; à peine, d'ailleurs, me reste-t-il assez de temps pour me préparer à quitter la vie... Je pourrais bien être prise à l'improviste. Bon Dieu ! sur quel monceau de manuscrits je pose ce dernier cahier de mes tablettes ! Cinquante-six années de notes écrites sous la dictée du siècle le plus fécond en grandes choses, en passions désordonnées, en magnificence, en scandales, en folies, cela ne pouvait manquer d'employer beaucoup de papier ; et quand je vois, d'après ma table des matières, combien la sagesse tient peu de place dans cette collection, je suis presque fâchée d'avoir été si vraie. C'est un acquit de conscience que je veux du moins dérober à trois ou quatre générations. Je cachèterai ces volumineuses liasses ; la comtesse ma bru en connaît bien et le contenu et l'esprit ; elle les continuera, dit-elle ; à la bonne heure : tôt ou tard la vérité doit servir aux hommes ; mais il faut, pour qu'elle ne les irrite pas en les instruisant, laisser s'éteindre sous la main du temps les traits toujours vifs de son pinceau... Dans une centaine d'années, nos arrière-neveux consulteront avec fruit mes tablettes, j'en ai le pressentiment ; on regardera alors sans sourciller les gloires que j'ai descendues au niveau de l'hu-

manité ; toute la génération comprendra les jugements empreints de franchise que j'ai substitués, sous l'inspiration de Molière, de la Fontaine, de la Bruyère, au culte aveugle du vulgaire ébloui par l'oripeau des grandeurs.

CHAPITRE II

1716

Notice historique sur la comtesse de B***, contemporaine de Louis XIV. — Sa bru continue ses tablettes. — Envoi de l'année 1716 à l'année 1816. — Louis XV s'établit aux Tuileries. — L'abbé de Fleury nommé confesseur du roi. — La chèvre, le chou et le jardinier. — Commencement des bals masqués de l'Opéra. — Coup d'œil sur ces bals. — Les grands donnent la comédie au peuple. — Mentor et Télémaque pour rire. — Le duc et la duchesse de Lorraine à Paris. — La jeune princesse de Conti. — Clermont, Richelieu, la Fare, Soubise, etc., amants de cette princesse. — Le petit chien gardien de l'honneur de Son Altesse. — M^{lle} de Charolais. — Ses intrigues avec Richelieu. — Rendez-vous roulant. — Une princesse du sang chez le commissaire. — M^{lle} de Valois, troisième fille du régent. — Son amour pour Richelieu. — La surveillante Desroches ; expédients pour la tromper. — Angélique ; substitution. — Le style prolix. — Angélique dénonce au régent l'intrigue des amants. — Colère du prince ; scène faite à sa fille. — Charles XII ; expédition proposée à ce roi paladin. — Intrigues d'Alberoni. — Délire de la vanité. — Première représentation d'*Athalie* devant le public. — Exil de Voltaire. — Les épines cachées de l'indigne rosier. — Horrible excès sur une femme de qualité ivre. — Le duel. — Richelieu pour la seconde fois à la Bastille. — M^{lle} de Charolais va consoler le prisonnier. — Complaisance d'une bonne sœur. — Établissement d'une chambre de justice pour les traitants. — A fripon fripon et demi. — Samuel Bernard ; son portrait. — Un juif généreux et honnête homme. — Querelle entre les pairs et le parlement. — Détails scandaleux qui en ressortent. — La beauté prise d'assaut. — Les soldats jésuites. — Système de Law ; fondation de sa banque ; forme des billets. — Requête des princes du sang contre les princes légitimés. — M^{lle} d'Orléans ; intrigue incestueuse. — Cette princesse se fait religieuse. — L'amour passe partout. — La lanterne magique. — Le régent veut qu'on lui coupe le poing. — Mort du chansonnier Coulanges.

La comtesse douairière de B^{...}, ma belle-mère et ma tante, qui cesse d'écrire des Mémoires historiques qu'elle appelait ses *Tablettes*, resta veuve en 1660 avec un fils âgé de quinze mois ; elle n'avait alors elle-même que vingt et un ans. Le comte de B..., dont elle n'a pas parlé parce qu'on n'aime point à dire du mal de ses enfants, fut un franc mauvais sujet ; ce qui ne m'a pas empêché de le prendre pour mari en 1695, attendu que ce gentilhomme était encore ce qu'il y avait de plus sage à la cour. D'ailleurs l'usage dès longtemps établi dans notre famille est de marier ensemble les cousins pour maintenir plus sûrement un nom illustre, à ce que disaient nos pères. Ma tante a tu aussi cette coutume de ses ascendants, parce qu'elle sent un peu la féodalité, et l'honnête dame, en sa qualité d'esprit fort, ne voulait pas montrer dans les siens des préjugés qu'elle condamnait. Ma belle-mère est amie des lettres : elle a étudié les auteurs de l'antiquité, s'est pénétrée des philosophes grecs, et, dès sa tendre jeunesse, elle méprisait la grandeur qui ne résultait pas de la beauté des actions ou de la noblesse des sentiments. Riche, libre par sa position, encline à la critique, la comtesse fut recherchée par les beaux esprits du temps : elle s'attacha beaucoup à Racine, ce qu'elle a fort ingénument avoué, pensant peut-être que, si l'on ne peut avoir un amant sans un peu de honte, il y a plus que compensation dans l'amour d'un grand homme. Mais la philosophie de ma tante était plus solide que celle de l'auteur d'*Andromaque* ; elle le quitta quand il devint courtisan, et continua de fronder ce qu'elle appelait les *grandeurs pour rire*.

Il y a tantôt vingt ans que la comtesse me lit chaque jour quelque passage des *Tablettes*. L'esprit de ces annales plaît ; c'est un tableau véridique et animé de l'époque, je suis décidée à le continuer. Bien m'en a pris d'écouter attentivement les lectures journalières de ma tante, mieux encore ai-je fait de lire à la dérobée les passages qu'elle me cachait durant les premières années de mon mariage. Je suis à même, au moins quant au plan, de me faire la continuatrice des *Tablettes*, et je tâcherai d'en soutenir le

ton. Pour les opinions, ce sont, à quelques nuances près, les miennes; je ne suis pas arrivée à ma trente-sixième année sans avoir appris à voir les hommes et les choses sous leur véritable jour, et la cour a justifié à mes yeux dans ces derniers temps tout ce que ma tante en pensait.

Les vieillards sont quelquefois plus fantasques que les jeunes gens : la comtesse douairière, qui m'avait promis de laisser ses cahiers à ma disposition pour me guider, a changé tout à coup d'avis. « Non, ma fille, m'a-t-elle dit, « écrivez sous l'inspiration des événements; le temps est « le meilleur conseiller que vous puissiez écouter. Les cou- « leurs varient, les physionomies changent, les caractères « reçoivent de nouvelles influences; peignez d'après na- « ture, cela vaudra mieux que d'imiter ce que j'ai fait... « Au surplus, ajouta ma tante en me montrant la liasse de « ses *Tablettes*, ficelée et scellée de son cachet, voilà mon « bagage empaqueté; si mes intentions sont respectées, et « je les exprimerai dans mon testament, ce paquet arrivera « tel qu'il est à son adresse. » Et je lus sur la liasse : *En-voi de l'année 1716 à l'année 1816* ¹. J'écrirai donc ce que je verrai ou ce qu'on me dira, d'après l'impression que j'éprouverai. Je me mets dès aujourd'hui sur la trace des événements.

Le roi, qui, depuis la mort de Louis XIV, avait habité Vincennes, vint, le 6 janvier, s'établir aux Tuileries. L'appartement de Sa Majesté est celui qu'occupait la comtesse de Soissons, lorsqu'elle était surintendante de la feue reine Marie-Thérèse. Si les murs de cet appartement pouvaient parler, leur rapport serait une chronique bien scandaleuse; il faudrait, pour la conservation des mœurs du jeune monarque, lui faire changer de logement.

Le lendemain de son arrivée, Louis XV reçut, pour la première fois, l'abbé de Fleury, nommé confesseur de Sa

1. L'indifférence des descendants de la comtesse de B^{***} du XVII^e siècle a dépassé ses intentions, puisque sa liasse n'a été ouverte qu'en 1829.

Majesté. « Monsieur l'abbé, dit le régent à cet ecclésiastique en lui annonçant le choix qu'il avait fait de lui, je vous préfère à tout autre, parce que vous n'êtes ni janséniste, ni moliniste, ni ultramontain. » Fleury se montra jaloux de soutenir sa réputation de véritable gallican; il porta même fort loin, comme on va le voir, l'art de ménager tous les partis. Lorsque les jésuites envoyèrent un des leurs, le père Craye, pour complimenter le nouveau confesseur, qui venait d'enlever à leur ordre une charge dont il était en possession depuis la fin du xvi^e siècle, l'abbé répondit au complimenteur : « Mon père, je crois n'être point désagréable aux membres de votre compagnie, car je ne suis point janséniste. » Quand vinrent ensuite les félicitations des jacobins, Fleury leur dit : « J'espère ne pas vous déplaire, mes révérends; vous savez que je ne fus jamais moliniste. » Enfin parut l'abbé d'Orfanne, grand vicaire de l'archevêque : « Monsieur, lui dit le directeur de la conscience royale, assurez mes très humbles respects à monseigneur le cardinal de Noailles; Son Eminence croira à leur sincérité, elle sait que je n'épouse nullement les exclusions de la cour romaine. » Cela s'appelle, comme on dit, *ménager sagement la chèvre et le chou* et même le jardinier... Il n'y a qu'un petit inconvénient à craindre avec un homme si conciliant, c'est que son naturel flexible ne se plie aux passions du jeune roi plutôt que de les faire fléchir. Nous verrons.

Mon mari jouit de l'insigne honneur de compter parmi les *roués* du régent, ce qui est aujourd'hui la première dignité de la cour du Palais-Royal. Le comte de B***, dont le caractère est fort bien fait, aurait voulu, pour augmenter ses chances de crédit, m'initier tout doucement aux *mystères des soupers*; mais, outre que je fus, comme on s'en convaincra facilement, trop généreuse pour me venger des innombrables infidélités que me fit cet époux trop résigné, je ne croirais jamais expier par assez de honte le *roulement* de mes charmes de trente-six ans sur les genoux de dix satyres envinés. Fi ! l'horreur ! la chair de poule me vient en songeant à cette prostitution de la

beauté, devant laquelle n'a pas reculé M^{me} de Gèvres. J'ai répondu au comte que, peu désireuse de me faire actrice dans les scènes nocturnes du palais d'Orléans, je voulais me borner à être l'historiographe de ces prouesses galantes, et que je le priais de restreindre sa complaisance à me fournir des renseignements sur les travaux érotiques auxquels il est agrégé. M. de B*** m'a promis de me tenir au courant; ce bulletin secret de la régence me sera d'un grand secours.

M. le duc d'Orléans, dès le mois de novembre dernier, accorda au duc d'Antin la permission de donner, cet hiver, des bals masqués dans la salle de l'Opéra; le nombre en fut réglé à trois par semaine. Cette fondation d'un amusement nouveau a d'autant plus de succès, que le père Sébastien, religieux carme, qui, tout moine qu'il est, ne veut pas rester étranger aux plaisirs mondains, a trouvé le moyen d'élever facilement le plancher du parterre au niveau du théâtre. La scène, ainsi réunie à la salle, forme un vaste local qu'éclairent une multitude de lustres, et dans lequel les masques montrent leurs costumes bigarrés et leurs intrigues en spectacle aux personnes qui remplissent les loges. Cette comédie en vaut au moins une autre : le plus grand nombre des dames, sous prétexte de la chaleur, se découvrent le visage et y laissent voir, dans des scènes fort animées, des impressions que leur masque immobile n'aurait pas offertes aux assistants. Ce n'est pas trop, en vérité, des cinq livres que les spectateurs payent à la porte pour jouir d'un si joli coup d'œil, surtout quand le régent lui-même, en paraissant au bal de l'Opéra, vient ajouter au plaisir visuel que les Parisiens se procurent à cinq livres par tête. Ils ne sont pas tentés, à coup sûr, de regretter leur argent, lorsqu'ils voient Son Altesse Royale parcourir cette arène de la folie en tenant par la main l'une de ses maîtresses, échauffée comme lui et comme les roués qui l'entourent, par les fumées du vin. Le jour du dernier bal, l'ivresse du prince était si prononcée après son dîner que M. de Canillac, l'un de ses favoris, craignit que, s'il descendait en cet état dans la salle de l'Opéra, le spectacle

ne devînt trop burlesque pour les loges. Il supplia Son Altesse de se coucher, lui insinuant avec douceur que la musique et les lumières lui feraient mal à la tête. Le duc eut l'air d'acquiescer à la prière de Canillac, et, pour le déterminer à sortir plus promptement de sa chambre, il se mit à simuler un ronflement nasal essentiellement caractéristique du plus profond sommeil. Le favori, rassuré par ce témoignage bruyant, se retira sur la pointe du pied. Mais à peine avait-il quitté le régent, qu'il se leva, se fit habiller, et descendit dans la salle du bal qu'il traversa plusieurs fois en décrivant des figures de géométrie bien éloignées de la ligne droite. Le lendemain, M. d'Orléans, sachant que Canillac était informé de son escapade, dit en le voyant entrer : « Voilà mon Mentor qui va bien me gronder de ce que je fis hier malgré lui. — Ne le craignez pas, monseigneur, répondit le gentilhomme, car ja-
« mais vous ne serez mon Télémaque. »

Les fêtes, les divertissements redoublent au Palais-Royal depuis l'arrivée à Paris du duc de Lorraine et de la duchesse sa femme, sœur du régent. Leurs Altesses, qui sont venues rendre hommage au roi à cause du duché de Bar, profitent largement de l'occasion pour goûter dans la capitale de France des plaisirs qui ne se trouvent point à Nancy. Il en est néanmoins que le duc a compris dans ses bagages : sa maîtresse l'a suivi. Le régent l'a reçue avec lui au Palais-Royal, et la duchesse qui ne se formalise nullement de l'amour de son mari pour la jolie Lorraine dont elle a fait son amie, laisse à cette dame l'appartement qu'on lui avait destiné à elle-même. L'indulgente princesse a prié son frère de la loger près de chez lui ; on prétend même qu'elle loge tout à fait chez lui, ce qui, du reste, serait conforme au sentiment d'amitié plus que fraternelle dont ces deux enfants de feu *Monsieur* furent jadis soupçonnés.

La première fois que M^{me} de Lorraine alla à l'Opéra, le régent la conduisit dans la loge où il a fait placer un lit, et dont l'ameublement est de tout point ordonné par la plus voluptueuse recherche. « Voilà qui est on ne peut
« mieux », dit la princesse parvenue à je ne sais quel degré

d'expérience de la commodité de ce charmant réduit.
« M^{me} de Berry s'est fait construire une semblable loge,
« répondit le duc d'Orléans, elle est placée vis-à-vis la
« mienne. Les autres princesses n'ont pas tardé d'imiter
« cet exemple : chacune a son petit boudoir à l'Opéra ; et
« quand elles s'y trouvent avec leurs favoris, tous les ac-
« teurs ne sont pas sur la scène. Tenez, continua le régent
« en désignant à sa sœur une des loges, voici la jeune
« princesse de Conti chez elle avec Clermont, que, par
« renaissance d'intrigue, elle a fait succéder depuis quel-
« que temps à mon capitaine des gardes la Fare, parce
« que toute l'éloquence amoureuse de celui-ci est passée
« dans ses discours. »

Puisque la circonstance m'a conduite au chapitre de la princesse de Conti, racontons en peu de mots ce que j'en sais. Louise-Elisabeth de Condé n'eut jamais la moindre inclination pour son mari : elle vécut cependant en bonne intelligence avec lui pendant une année entière. Mais la bonne intelligence est si fade, si assommante, quand elle n'est pas aiguisée par l'amour ! Dans le courant du treizième mois de mariage, le marquis de Clermont, premier gentilhomme du prince, offrit à M^{me} de Conti quelque chose de plus piquant que cette léthargie conjugale : il est bien difficile de refuser le plaisir quand on s'ennuie ; la princesse n'en eut pas le courage. Les amants sont indiscrets, l'aventure fit du bruit dans le monde : M. de Conti, très jaloux quoique fort débauché, chassa son premier gentilhomme et le remplaça par le marquis de Richelieu. Ce changement arriva précisément dans le temps où la princesse commençait à s'apercevoir qu'un amant peut à la longue devenir aussi ennuyeux qu'un mari. Richelieu succéda à Clermont dans toute l'étendue de ses fonctions. Vint ensuite la Fare, le prince de Soubise, puis bien d'autres, puis une renaissante tendresse pour Clermont. On ne sait pas où cela pourra s'arrêter, car M^{me} de Conti est la personne du monde la plus susceptible de s'ennuyer.

Cependant le prince ne veut pas absolument prendre son parti, il continue d'être jaloux comme un tigre, et sa femme

continue de s'en moquer. Une de ces nuits que la princesse ne dormait pas, il lui prit fantaisie de s'amuser de monseigneur son époux. La dame a un petit chien qui couche souvent avec elle et qu'elle se plaît à déchaîner contre ceux qui s'approchent de son lit, quand il s'y trouve, s'entend. Or, la nuit en question, Son Altesse fit un grand bruit pour donner à croire au prince, dont l'appartement est au-dessus de celui de sa femme, que quelqu'un s'était introduit dans ce dernier. M. de Conti s'étant imaginé en effet qu'un galant se trouvait avec madame, se lève furieux, saisit son épée, quoiqu'en costume flottant très peu ressemblant à un habit de combat, et descend à la chambre de la princesse... Elle, qui fait semblant de s'éveiller en sursaut, lui demande ce qu'il veut. Au lieu de répondre, notre jaloux se met à chercher partout, et au moment où, pour terminer son investigation, il se fourre sous le lit, la princesse lâche son petit chien qui mord le prince jusqu'au sang... où ? je n'ose le dire... mais la morsure dut être très douloureuse... M. de Conti, relevé comme par enchantement, voulait plonger son épée dans le corps du hargneux quadrupède. « Ingrat ! s'écria M^{me} de Conti « en arrêtant le bras de l'Altesse en chemise, ne voyez-vous « pas que cet animal est votre plus fidèle serviteur ! qui « oserait la nuit s'approcher de moi avec un tel gardien ! « Reconnaissez donc enfin combien vos soupçons jaloux « sont injustes : c'est moi qui ai dressé mon chien à ce « service défensif, et ce témoignage seul vous prouve ma « sagesse et ma fidélité. »

M. de Conti, persuadé par une preuve si convaincante, demanda pardon à sa *chaste* moitié ; il voulut même, pour l'obtenir, se glisser auprès d'elle... « Non, non, monsieur, « reprit Son Altesse, ce n'est pas là le traitement qu'il « vous faut ; allez, croyez-moi, faire panser votre blessure. »

M^{lle} de Charolais, sœur de M^{me} de Conti, n'est pas moins qu'elle portée aux tendres faiblesses de l'amour, et elle n'a pas même attendu pour s'y livrer les licences que la beauté reçoit trop souvent de l'hymen. Depuis assez longtemps déjà, cette très jeune personne entretient une intrigue avec

le duc de Richelieu dont la vogue continue d'être telle, que toute femme comme il faut se croirait méprisée si elle n'avait pas été déshonorée par lui. M^{lle} de Charolais a tout ce qu'il fallait pour acquérir ce précieux déshonneur : sa taille est divine, sa beauté enchanteresse, et ses yeux brillent d'un si vif éclat, qu'au bal ils ne manquent jamais de la faire reconnaître sous le masque.

L'appartement que M^{lle} de Charolais occupe, situé au rez-de-chaussée de l'hôtel de Condé, donne sur le jardin dont Richelieu a la clef. Le duc entre donc chez sa maîtresse avec la plus grande facilité, et c'est avec la même aisance qu'il en sort le matin, lorsqu'il commence à voir une lueur dorée éclairer la cime des grands marronniers. Quelquefois les amants se donnent rendez-vous dans le jardin, quand une lune indiscreète ne peut les trahir. Mais si cet astre, ennemi des galants et des filous, trompe l'espoir du couple charmant, M^{lle} de Charolais, d'un pied alerte et léger, sort du palais avec une fille de garde-robe, chargée seule de répondre au suisse, soit en sortant, soit en rentrant, et se rend auprès de l'église des Cordeliers où Richelieu l'attend. Alors la confidente s'éloigne jusqu'à une certaine heure marquée pour son retour. Le duc a eu soin d'amener un carrosse de place : il y monte avec sa maîtresse; le cocher fait rouler doucement sa voiture et va... où bon lui semble, jusqu'au moment désigné où il doit ramener ses *bourgeois*, comme il les appelle, au point de départ. Dans ces sortes d'entrevues, la jeune princesse, vêtue très simplement, s'enveloppe la tête dans une coiffe qui la fait ressembler à une femme de la plus modeste condition.

Toutes ces dispositions avaient été faites, il y a quinze ou vingt jours, lorsque la princesse, en roulant dans une voiture plus dure que de coutume, fut atteinte d'un mal de tête violent, et proposa à son amant de revenir à pied au lieu où elle devait retrouver sa fille de garde-robe.

La fille des Condé et Richelieu quittèrent leur carrosse de louage près de Saint-Eustache, ils suivirent la rue des Prouvaires, puis celle du Roule, et le petit pied de M^{lle} de

Charolais, peu habitué à presser le pavé inégal des rues, venait de toucher le trottoir du Pont-Neuf, lorsqu'un homme assez mal mis s'approcha de la princesse et parut la considérer assez longtemps... Tout à coup cet individu s'écrie : « C'est elle, je la retrouve ! » Effrayée par cette exclamation, M^{lle} de Charolais presse le bras de Richelieu et double le pas. Les amants étaient arrivés au commencement de la rue Dauphine; mais ils avaient toujours sur leurs traces l'importun qu'ils avait escortés sur le pont. Devenu plus hardi, il eut l'insolence de vouloir soulever la coiffe de M^{lle} de Bourbon. Un violent coup de poing, plus prompt que l'exécution de son projet, envoya l'audacieux tomber sur une borne; le duc avait frappé comme un portefaix. Le battu crie au meurtre, au voleur; Richelieu recommande à la princesse de ne point parler, et lui promet de faire tête à l'orage. Cependant des marchands sortis de leurs boutiques aux cris de l'inconnu entourent le couple illustre, qu'il leur désigne avec les épithètes les plus injurieuses, en disant que c'est sa femme qu'on lui enlève. Il n'y avait pas à résister : le duc sentit qu'il allait y avoir du commissaire dans cette aventure; il s'efforça de rassurer la princesse dont le bras tremblait sous le sien. Pendant ce temps arrivait le guet, dont le commandant, revêtu du grade éminent de caporal, enjoignit à nos amants de marcher au milieu de sa troupe. Rien à répliquer à cela; Richelieu et M^{lle} de Condé cheminèrent entre huit soldats, suivis d'une populace qui insultait, chemin faisant, les prétendus délinquants.

On arriva chez le magistrat du quartier : la princesse, en montant l'escalier, était au supplice; elle craignait d'être reconnue, circonstance qui pouvait avoir pour elle les plus graves conséquences. Le plaignant était un parfumeur de la rue de Buci dont la femme avait disparu depuis deux ans, et cet homme croyait l'avoir retrouvée dans M^{lle} de Charolais. Le duc se fit connaître au commissaire, qui, d'abord disposé en faveur du parfumeur, se déclara contre lui dès qu'il sut que la plainte atteignait un grand seigneur. Celui-ci prit alors la parole avec le ton hautain

qu'autorise un beau nom : « Je veux bien vous déclarer, « dit-il au plaignant, que cette dame est ma maîtresse et « qu'elle appartient à l'Opéra. Ce n'est donc point votre « femme; en conséquence, si vous persistez dans votre « sottise réclamation, je vous fais mettre à Bicêtre. » L'entêté parfumeur ayant voulu malgré cette menace saisir le bras de la princesse, un second coup au travers du visage lui fit lâcher prise; et le commissaire, après avoir dit que c'était fort bien fait, envoya coucher le pauvre diable au Châtelet, en complimentant, faute de mieux, M. le duc sur la manière dont il administrait un coup de poing.

M^{lle} de Bourbon, que sa fille de garde-robe avait en vain attendue près des Cordeliers, ne put pas rentrer à l'hôtel de Condé par la porte; Richelieu l'aida à franchir une des croisées du côté des jardins, et le duc n'eut pas trop du reste de la nuit pour la consoler de l'aventure de la rue Dauphine. Le lendemain, M. d'Argenson fit transférer le parfumeur à Bicêtre; il y restera, dit-on, six mois pour lui apprendre à ne pas donner la peine aux grands seigneurs de le battre et de le faire emprisonner.

L'intrigue de M. de Richelieu et de M^{lle} de Bourbon avait déjà duré quelque temps, lorsque le duc et la duchesse de Lorraine arrivèrent à Paris. Les fêtes se multiplièrent au Palais-Royal à l'occasion du voyage de Leurs Altesses; les dames de la cour, rentrées dans tous les droits de leur coquetterie depuis la mort du vieux monarque, s'ingénierent à l'envi pour briller aux cercles du régent. Mais elles furent toutes éclipsées par M^{lle} de Valois, troisième fille de M. le duc d'Orléans, qui fit son début dans le monde au premier bal donné en l'honneur de sa tante. Tout le monde fut véritablement ébloui de la beauté de cette princesse à peine sortie de l'enfance, et Richelieu, le plus inflammable des hommes, en tomba subitement amoureux. Or, on sait que l'amour du jeune duc ne se borne point à la contemplation : dans son système, aimer c'est aspirer à la possession; il jura donc d'obtenir M^{lle} de Valois. Il fallait être dominé par une grande présomption pour se flatter de réussir dans un tel projet : cette prin-

cesse était la fille du maître actuel de la France, elle habitait le palais de ce prince, et des centaines d'yeux étaient ouverts sur sa conduite de tous les instants. Mais Richelieu ne connaissait pas de rang que son mérite n'égalât, pas d'obstacles que son adresse ne pût vaincre. Sa vanité ne l'abusait point : peu de jours après la première entrevue, qu'avait suivie de près une déclaration, il put être convaincu que la princesse partageait la bonne opinion qu'il avait de lui-même. Un tendre aveu ne tarda pas d'échapper à ce cœur sans expérience, conséquemment sans détour, séduit par la bonne mine du duc non moins que par ses compliments et ses douces protestations. Mais les difficultés, comment les vaincre ? M^{lle} de Valois avait une vieille gouvernante nommée M^{me} Desroches, véritable argus, dont la surveillance ne se démentait pas un instant. Ne pouvant mettre en défaut la surveillance de cette vénérable duègne, Richelieu usa successivement de plusieurs expédients pour la tromper : quelquefois il se présentait au palais sous les habits d'un marchand, d'un garçon de boutique, d'un homme de peine, d'un commissionnaire, d'autres fois il se couvrait du burlesque accoutrement d'un bohémien ou des haillons d'un mendiant. Tout cela ne conduisit notre amoureux qu'à obtenir de loin quelques baisers envoyés à la dérobée, quelques serments répétés à voix basse, quelques soupirs significatifs mais stériles, faveurs insignifiantes qui demeuraient en deçà même des tendres chuchotements que les amants pouvaient se permettre dans les salons au bruit de la musique des fêtes. M^{lle} de Valois, dont la petite imagination ne travaillait pas avec moins d'ardeur que celle de son amant, lui indiqua un moyen plus heureux. La princesse avait une fille de garde-robe nommée Angélique ; sa taille ne différait guère de celle du duc, on l'avait fait habiller en homme pour s'en assurer. M^{lle} de Valois pouvait, disait-elle, compter sur la discrétion d'Angélique, et elle invita Richelieu à s'entendre avec elle. Le duc comprenait à demi-mot, et sa maîtresse venait de dire le mot à peu près entier. Dès le lendemain il était d'accord avec Angélique qui fit por-

ter chez lui plusieurs de ses habits pendant qu'elle se disposait à passer agréablement, avec un valet de chambre du prince, les heures durant lesquelles Richelieu remplirait ses fonctions.

Angélique portait tous les soirs dans un cabinet où M^{lle} de Valois se déshabillait, les effets qui lui étaient nécessaires pour se mettre au lit, et c'était cette fille qui aidait la princesse à se déshabiller. On ne peut donc s'empêcher de remarquer ici que l'aimable enfant avait calculé d'avance toutes les chances de la substitution, et que sa pensée s'était résignée à tout. La prétendue Angélique parut, passa dans le cabinet sans que la vieille Desroches eût le moindre soupçon, et l'amante de Richelieu ne tarda pas de le rejoindre. Il est aisé de concevoir que la fille du régent dut se déshabiller ce soir-là beaucoup plus lentement que de coutume; M^{lle} de Valois, prévoyant elle-même cette lenteur qui pourrait trouver sa gouvernante moins indulgente qu'elle, lui avait dit qu'elle allait avant de se coucher écrire quelques lettres dans son cabinet. Au bout d'une heure M^{me} Desroches, trouvant que son élève avait un style singulièrement prolix, lui cria au travers de la porte : « Allons, princesse, venez donc vous coucher, « vous achèverez demain votre correspondance ! — Cela « ne peut se remettre à demain, répondit M^{lle} de Valois ; « encore quelques instants, ma bonne, et je crois que « j'aurai fini. »

Ce moyen fut employé quelques jours ; mais M^{me} Desroches, qui vit que M^{lle} de Valois se mettait sur le pied d'écrire tous les soirs et d'écrire très longuement, prit le parti d'entrer dans le cabinet afin d'empêcher que Son Altesse ne finît par s'échauffer à cette correspondance obstinée. Il fallut songer à d'autres expédients.

Ce changement forcé des batteries de nos amants ne convint nullement à la brune Angélique, qui faisait payer fort cher au duc la location de ses habits, et dont les émoluments cessèrent avec les effets de sa complaisance. Elle fut mécontente, cria à l'ingratitude, et résolut de se faire une ressource nouvelle en divulguant le secret qu'on ne

lui payait plus. Il n'est pas inutile de dire que le régent abaissa l'année dernière quelques regards de convoitise sur cette fille; la vertu d'antichambre ne fut jamais sévère. Son Altesse ordonna à Angélique de lui vendre ses bonnes grâces; elle consentit au marché, et en remplit les conditions avec une générosité qui fit époque dans les souvenirs du prince. Angélique le savait; il lui arrivait quelquefois d'entrer assez librement dans le cabinet de Son Altesse, où elle n'était jamais mal reçue. Elle y entra donc un matin avec des projets de délation, et révéla au régent toute l'intrigue du cabinet et de la prétendue correspondance, « qui, lui dit-elle, n'est autre chose qu'une correspondance « de soupirs ».

Le duc à ce rapport se mit en fureur, non parce que Mlle de Valois avait un amant heureux, mais parce qu'elle s'était permis de disposer d'un trésor qu'il réservait pour lui-même, et que sa troisième fille lui refusait obstinément depuis dix-huit mois. Il courut dans l'appartement de la princesse... « Je sais tout, mademoiselle, lui dit-il en l'abordant, votre conduite est pleine d'ingratitude... Moi « qui vous chéris plus que vos sœurs, vous me préférez un « jeune libertin, un enfant qui au premier jour vous abandonnera; je ne vous le pardonnerai jamais, et je saurai « bien punir l'audacieux duc. » Mademoiselle se jeta tout en pleurs aux pieds de son père, s'efforçant de l'apaiser par mille protestations de tendresse, et lui assurant qu'il ne s'était rien passé que d'honnête entre elle et Richelieu... Les larmes de la princesse, le soulèvement précipité de son sein, le tremblement de ses petites mains passées autour du cou de M. le duc d'Orléans portèrent au plus haut point d'exaltation sa fureur mêlée de colère et de luxure... Il proféra les plus terribles menaces contre celui qu'il nommait hautement son rival, jusqu'au point de dire qu'il le ferait périr au secret. Les caresses de Mlle de Valois parvinrent cependant à calmer ce transport; elle finit même, tant l'amour croit aisément ce qui le console, par rétablir le doute dans l'esprit enflammé de son père sur la défaite qu'il lui avait reprochée.

Ma tante a parlé de cet esprit ardent, de ce génie aventureux qui règne sur la Suède; ses débuts dans les camps furent, comme on l'a vu, des traits d'héroïsme : à dix-huit ans il expulsa de son royaume d'injustes agresseurs. Sa fortune grandit pendant neuf années; pendant neuf années il se fit redouter dans le nord de l'Europe, dont il était devenu le dominateur par la puissance de l'épée. Mais il lassa la fortune, après avoir fatigué la victoire : une destinée contraire l'attendait en 1709 à Pultawa. Déjà vainqueur du czar Pierre I^{er}, Charles marchait vers la capitale de ce prince; son ambition et son courage furent trompés dans une bataille qui renversa ce colosse hyperboréen. L'exaltation fait les héros, mais elle fait aussi les fous : Charles XII, voulant résister dans une maison de Bender à une armée turque à la tête de ses laquais et de ses palefreniers, n'est plus qu'un rodomont ayant le transport au cerveau. Que dire aussi de ce monarque qui sort de son traîneau pour croiser le fer avec un commis de barrière!... Avouons-le, les grands hommes sont quelquefois de grands insensés.

Ce n'était qu'à un paladin, à un chevalier errant de cette trempe, qu'on pouvait offrir la direction d'un projet dont il est beaucoup question en ce moment : j'en dirai quelques mots. Le chef de la régence n'ignore point les sources menées que l'Angleterre met en usage pour séparer les Bourbons de France de ceux d'Espagne : ces liens de famille, unissant deux nations puissantes et maritimes, inquiètent la politique de Georges I^{er}, de ce prince ennemi constant de la cour de Versailles, qui, s'il fût parvenu au trône avant les traités d'Utrecht, n'eût posé les armes qu'après la ruine complète de Louis XIV. Le duc d'Orléans, causant un jour avec le baron de Besenval de cette inimitié du monarque anglais, demandait à ce gentilhomme s'il n'y aurait pas quelque moyen d'occuper ce prince inquiet et rancunier. « Rien de plus simple, monseigneur, répondit Besenval : jetez-lui Charles XII aux jambes; c'est un dogue qui ne demande qu'à mordre, et je parie qu'il en-

« treprend la conquête de l'Angleterre sans la moindre réflexion. »

Si la voix publique ne ment pas, M. le duc d'Orléans a trouvé ce projet praticable, et l'a fait suggérer à Charles XII qui, dit-on, est enthousiasmé de cette idée jusqu'au point d'en préparer l'exécution. Quoi qu'il en soit, le régent est trop sensé pour compter sur la réussite d'une telle expédition de la part d'un prince presque dépourvu de marine, et dont les forces de terre sont peu imposantes depuis que les vieilles phalanges de la Suède ont été défaites à Pultawa.

Il y a malheureusement plus de probabilités de succès dans les brigues qu'un intrigant habile, Alberoni, suscite à la cour de Madrid contre celle du Palais-Royal. Ce prêtre qui a fait Élisabeth de Parme reine d'Espagne, a désigné lui-même ses récompenses. Devenu favori du roi et dominateur des volontés de la reine, dominatrice elle-même de celles du monarque, cet homme est le maître de la monarchie. Or son premier soin fut d'envenimer la jalousie de Philippe V contre le duc d'Orléans, et de lui insinuer que la régence du royaume de France appartenait à lui, petit-fils de Louis XIV, plutôt qu'au neveu de ce monarque.

Il est difficile de prévoir, avec une tête aussi faiblement organisée que celle du Roi Catholique, à quel degré de prétention s'arrêtera l'ambition excitée de ce prince. Le régent, informé de ce qui se passe à cet égard à Madrid, y envoya vers la fin du mois dernier le marquis de Louville muni de pouvoirs spéciaux; mais il paraît que ce diplomate n'est pas de force à lutter avec Alberoni et qu'il laisse déborder sa politique par celle de cet Italien.

La duchesse de Berry, qui n'avait pas paru à la comédie, au moins ouvertement, depuis la mort de Louis XIV, s'y montra le 2 mars avec un étrange appareil. Un dais avait été dressé dans sa loge; les comédiens allèrent la haranguer avant le spectacle, et la salle était éclairée à l'extraordinaire en bougies. Quatre des gardes de la prin-

cesse étaient en sentinelle sur le théâtre au bas de la loge de Son Altesse Royale; quatre autres se trouvaient aux entrées du parterre. Il y a dans ces témoignages d'ambition et d'orgueil de véritables symptômes de folie. Mais voici quelque chose de plus caractéristique : un ambassadeur, par acquit de politesse envers une fille du régent, demanda la permission de saluer M^{me} de Berry au Luxembourg, demande à laquelle elle répondit par l'indication d'un jour et d'une heure de présentation. Cette disposition toute royale surprit un peu l'étranger; il s'y conforma pourtant. Mais que devint-il, lorsqu'à l'audience accordée, il trouva la princesse assise dans un fauteuil en forme de trône placé sur une estrade à laquelle on parvenait par trois marches... L'ambassadeur ne sait s'il veille; il s'arrête, regarde Son Altesse avec étonnement, et semble hésiter sur ce qu'il va faire. Enfin, la dignité de ses fonctions dominant son incertitude et son embarras, il salue, tourne le dos à la souveraine pour rire, sort du salon... et M^{me} de Berry ne recueille que l'humiliation d'une tentative inouïe de sa vanité.

Le chef-d'œuvre de Racine aurait peut-être dormi longtemps encore dans nos bibliothèques sans obtenir les honneurs de la représentation, si la situation de Joas n'offrait pas une certaine allusion au règne de notre jeune monarque. Les courtisans ont fait jouer cette tragédie pour se faire un mérite des rapprochements qu'ils se sont empressés d'établir entre l'enfant-roi de la Judée et celui de la France. La pièce a été représentée avec beaucoup d'ensemble par les comédiens, et le public en a saisi toutes les beautés.

Des vers extrêmement satiriques sur les mœurs du régent, de ses filles, de ses favoris, ont rappelé, par le style, surtout par la malignité des pensées, une satire sanglante contre le règne du feu roi, et qui parut peu de temps après la mort de ce prince. Un jeune poète très malin, nommé Arouet, le même à qui Ninon légua deux mille livres pour acheter des livres, fut soupçonné d'être l'auteur de cette diatribe rimée; et c'est encore à lui qu'on attribue les épi-

grammes nouvelles. Ce petit satirique, dont la critique blesse profondément parce qu'elle n'est pas moins vraie que mordante, vient d'être exilé à Tulle; il quitta Paris hier soir.

Dans le premier temps des amours de M^{lle} de Valois et de M. de Richelieu, il n'avait pas été facile à ce seigneur de concilier cette flamme nouvelle avec celle qu'il devait entretenir à l'hôtel de Condé. M^{lle} de Charolais s'apercevait que cette dernière manquait quelquefois d'aliment; elle s'en plaignit avec douceur à son amant qui, sentant bien qu'il allait mériter des reproches de plus en plus graves, s'avisa d'un expédient qui lui donna du répit... La scène se passe dans l'appartement de M^{lle} de Bourbon; il est minuit. Richelieu vient d'entrer par une fenêtre; sa maîtresse, animée d'un doux espoir, est négligée dans sa parure, comme la beauté pressée de hâter sa défaite. Mais le duc est pâle, triste; on dirait même qu'il est honteux. Sa maîtresse s'informe avec le plus tendre intérêt de ce qui le fait souffrir, le console, le rassure, et se croit certaine de pouvoir le guérir.

— Non, chère princesse, non, répond le duc... il faut y renoncer.

— Qu'entends-je! Et pour quel motif?...

— Je suis un misérable, un malheureux...

— Calmez-vous, mon cher duc, tous les malheurs peuvent se réparer.

— Sans doute, princesse, mais il faut du temps.

— Quelques minutes sont bientôt écoulées... quoiqu'elles puissent sembler longues.

— Ne parlons pas de minutes, c'est d'un mois au moins qu'il s'agit.

— Un mois! n'êtes-vous plus Richelieu?

— Je ne le suis que trop, princesse... Un fatal penchant... un caprice... une folie... que sais-je? me jeta l'autre soir sur les traces d'une danseuse...

— D'une danseuse! ah! monsieur, c'est donc cela! et je vous prie de me le dire, où était la nécessité d'une telle perfidie...

— Sans doute, princesse, je suis inexcusable quand vos bontés généreuses... Aussi le ciel m'a puni, et les épines cachées d'un indigne rosier...

— Je vous entends, monsieur... C'est bien fait.

— Il y a un peu de cruauté dans ce que vous dites là, mademoiselle... mais enfin la vengeance vous est permise.

— Vous mériteriez bien qu'on l'exerçât autrement.

— Je ne la craindrai pas tant que vous m'en menacerez, les femmes ne se vengent des infidélités que lorsqu'elles cessent de s'en plaindre.

La conversation se soutint quelque temps encore sur ce ton piquant, puis Richelieu demanda un baiser à M^{lle} de Charolais qui le lui donna rancune tenante, et le duc quitta cette nuit-là l'hôtel de Condé après la plus innocente visite... A quinze jours de là, M^{lle} de Charolais reçut une lettre de son amant; elle était datée de la Bastille. Remontons aux causes de son emprisonnement.

Il n'y a pas qu'au Palais-Royal et au Luxembourg des soupers licencieux : l'exemple qui vient de haut manque rarement de fructifier. Vers le commencement de février, une orgie du même genre eut lieu dans la petite maison du prince de Soubise. Ce seigneur y avait invité entre autres personnes Richelieu, le marquis et la marquise de Nesle, M^{me} de Nassau, et la comtesse de Gacé, l'une des plus jolies dames de la cour. La comtesse aime beaucoup le vin de Champagne, mais elle le supporte mal; les convives trouvèrent plaisant de l'enivrer. L'ivresse de cette belle, aussi passionnée qu'amie du nectar mousseux, fut un tendre délire dont tous les hommes présents profitèrent. Jusque-là, les choses ne dépassaient pas de beaucoup la coutume des petits soupers-modèles du régent; mais on alla plus loin, et, après avoir mis M^{me} de Gacé dans la parure que Coypel impose à ses modèles quand il peint Vénus sortant des eaux, on livra la charmante Érigone aux amateurs de l'antichambre. Il faut, pour sauver l'honneur des acteurs d'une telle scène, se persuader qu'ils n'étaient pas moins ivres que leur victime; on aurait trop à s'affli-

ger sur de semblables horreurs, si l'on pensait qu'un seul grain de raison y préside.

L'aventure de la petite maison de Soubise fit un grand éclat; Gacé sentit qu'il ne pouvait se dispenser de tirer vengeance de la hideuse souillure de sa femme. Il s'en prit à Richelieu, le moins coupable peut-être des convives de l'orgie, mais celui que le comte haïssait le plus. Gacé rencontra le duc au bal de l'Opéra, et, comme il voulait l'amener à une querelle, il dit à une dame masquée que ce même duc courtisait de « ne pas écouter un « homme aussi perfide. » Richelieu provoqua à l'instant le comte; ils sortirent, et un combat fort animé s'engagea sous un réverbère rue Saint-Thomas-du-Louvre. Le duc blessa le comte trois fois, mais légèrement. Gacé, supérieur en force à son adversaire, lui passa son épée au travers du corps, sans toutefois atteindre aucune partie noble. Le duc d'Orléans, déjà informé, fit transporter les deux blessés à la Bastille. S'il est probable que Son Altesse Royale trouva avec plaisir l'occasion de faire renfermer l'amant de sa fille, le prince fut contrarié d'être obligé d'emprisonner en même temps Gacé qu'il aimait beaucoup. Mais il ne pouvait, sans injustice, l'épargner, puisque le duel était le sujet apparent de la punition et que le comte avait provoqué.

Richelieu mandait à M^{lle} de Charolais, dans la lettre dont j'ai parlé, qu'il serait le plus heureux des hommes si elle daignait le visiter en prison. Le duc ajoutait que les *épines cachées de l'indigne rosier* étaient une fable qu'il justifierait auprès d'elle, s'il était assez fortuné pour la recevoir. M^{lle} de Charolais parla de ce rendez-vous à la princesse de Conti, sa confidente ordinaire, qui lui proposa d'aller à la Bastille déguisées en femme du commun. Cet expédient réussit plusieurs jours de suite; M^{me} de Conti, sœur tendre et serviable, laissait les amants ensemble, et s'en allait dans un corridor exhumer de ses souvenirs quelque chose de semblable aux doux entretiens qu'elle favorisait. Mais les visites des deux prétendues femmes du peuple devinrent si fréquentes que la cour en fut in-

formée. Le gouverneur reçut l'ordre de faire examiner attentivement ces deux commères, et cet officier reconnu, en rougissant un peu plus que nos beautés déguisées, les deux filles de M. le duc de Bourbon... Il ne fut plus permis à ces consolatrices empressées de visiter le jeune prisonnier.

Le régent a menacé, dès l'année dernière, les traitants de leur faire les honneurs d'une chambre de justice chargée d'examiner leur conduite financière à la fin du règne de Louis XIV. Son Altesse Royale se flattait d'établir une sorte de torture sur leur imagination, qui les porterait à rendre gorge par crainte et à venir d'autant au secours de l'État. Mais les oreilles des traitants sont dures; la majorité n'a rien voulu entendre : M. le duc va voir si l'exécution réussira mieux. En conséquence, une chambre de justice chargée de les juger fut instituée, par un édit, au milieu du mois de mars. On assure que cette mesure peut produire trois cents millions, et que les gens de finance n'auront pas encore restitué tout ce qu'ils ont pris au delà de ce qu'ils doivent voler par état. Ce n'est pas impossible; mais, pour obtenir ce résultat d'espèces sonnantes, il ne faudrait pas en recherchant des fripons, le devenir autant qu'eux. La première taxe frappée par la chambre s'élève à cent soixante millions; essayons d'évaluer, par la marche des choses, ce qu'on versera de cette somme dans les coffres du roi. Des traitants s'empressent, comme on le pense bien, de réclamer contre la fixation de leur quote-part de restitution, et là commence l'abus. Les femmes des juges qui, à l'exemple de M^{me} Dandin, voudraient

. . . du buvetier emporter les serviettes,
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes,

vendent des réductions aux gens imposés, les maîtresses s'en mêlent aussi, et les magistrats *imposeurs* eux-mêmes ne sont pas étrangers à ce petit commerce que messieurs

les courtisans trouvent également à leur gré. Un partisan fut condamné, la semaine passée, à verser au trésor un million deux cent mille livres; certain grand seigneur lui offrit de le faire décharger moyennant trois cent mille livres. « Vous venez trop tard, monsieur le comte, répondit-il, j'ai fait marché avec madame votre épouse pour moitié. » Il paraît que dans ce noble ménage la femme spéculait pour son compte particulier.

La chambre de révision a fait comparaître devant elle le fameux juif Samuel Bernard, accusé d'avoir fait sortir de France plusieurs voitures d'or et d'argent. Ce banquier israélite est un homme au-dessous de la plus petite taille; son corps est presque contrefait et ses jambes sont tournées de telle sorte qu'on pourrait croire que les mollets se trouvent placés à la partie antérieure. Les cheveux de Samuel sont d'un blond ardent; sa bouche en s'ouvrant ne montre que des ruines de dents comparables à une implantation de clous de girofle, et ses yeux un peu louches ne rachètent point les autres traits disgracieux de son visage. Au moral c'est autre chose : Samuel, à part un peu de vanité, défaut assez peu judaïque, possède de belles qualités, et son intérêt n'est nullement sordide. Ce banquier se montre calculateur par état, mais hors de son bureau vous le trouverez généreux, quelquefois prodigue par caractère, ce qui le fait aimer assez généralement, excepté de ses coreligionnaires pour lesquels donner et perdre sont synonymes.

Bernard produisit devant la chambre les ordres de Louis XIV, en vertu desquels il avait fait sortir du royaume plusieurs tonnes d'argent destinées à exercer diverses séductions. Il présenta en même temps ses comptes. Le régent les examina lui-même, les trouva purs et renvoya le juif comblé de témoignages de satisfaction. Son Altesse Royale espère peut-être en recueillir bientôt le prix dans les besoins pressants de l'État.

Les désordres résultant des opérations de la chambre de révision sont affligeants. La querelle qui se renouvela récemment entre les ducs et les membres du parlement

n'est que plaisante. Ces robins ont la prétention d'être les égaux des seigneurs qui viennent siéger parmi eux, prétention repoussée par ces derniers, lesquels déclarent essentiellement leurs inférieurs des hommes sortis pour la plupart du peuple et parvenus au siège par l'ignoble canal de la basoche. Nonobstant ce superbe dédain, la cour suprême assimile hautement son premier président à l'ancien connétable et les présidents à mortier aux ducs. Les pairs, pour rétorquer l'argument, soutiennent qu'aucun descendant de l'antique chevalerie ne consentit jamais à jeter une robe de palais sur son noble baudrier, preuve évidente de la dérogation qu'il eût subi en le faisant. Outrés de cette insultante assertion, les gens de robe, après de longues et savantes recherches, ont présenté au régent un mémoire duquel il résulte que les ducs et pairs, leurs fiers adversaires, descendent, dans la proportion des trois quarts au moins, d'avocats, de greffiers, de procureurs, d'huissiers, d'apothicaires, de barbiers, de joueurs de luth, de marchands de marée et de valets... La pairie crie au libelle calomnieux; mais le mémoire rapporte les dates. Le public rit aux dépens de la haute noblesse; M. le duc d'Orléans imite la multitude, et l'imite d'autant plus volontiers que beaucoup des maisons ducalcs convaincues d'origine roturière se disent plus nobles que la famille royale. Les archives viennent d'être bouleversées par les pairs rabaissés : ils font voler la poudre de mille liasses de parchemins centenaires, mais ils ne peuvent réussir à en jeter aux yeux de leurs adversaires. De son côté, le peuple persiste à désigner les plus grands personnages du royaume par le nom de leurs ascendants roturiers avec addition des professions de charron, de maréchal ou de barbier que ces derniers ont exercée; et le conseil de régence refuse décidément de prononcer sur une question environnée de tant de ridicule.

Au milieu même des habitudes d'une société débauchée, il est des traits d'immoralité qui révoltent : tel est celui dont la cour s'entretient tout bas, mais que le public condamne tout haut. En voici les circonstances un peu

mitigées de réserve. M. de la Rochefoucauld, ancien capitaine des gardes du duc de Berry, gentilhomme que la duchesse honora, dit-on, de ses bontés passagères, épousa l'an passé la fille du financier *Prondre*. Le régent, en faveur d'une dot d'un million donnée à M. de la Rochefoucauld, fit grâce au partisan de la part de restitution à laquelle il était imposé ; peut-être alors son Altesse Royale eut-elle en vue une action purement généreuse. Mais ayant vu la jeune dame au Luxembourg, le prince la trouva si jolie qu'il se persuada qu'elle devait avoir au nom de son père un acquit de gratitude à exercer envers le chef de la régence. M^{me} de Berry, devenue confidente des désirs du duc, promit de l'aider à les satisfaire, et prit jour à cet effet. Un déjeuner amical fut le prétexte que la duchesse employa pour attirer M^{me} de la Rochefoucauld dans sa chambre à coucher, où celle-ci trouva avec surprise le père de cette princesse. Ce repas du matin fut gai. La duchesse versait souvent à la jeune dame, qui ne buvait pas toujours, mais qui but assez pour se trouver fort étourdie quand on se leva de table. Assis sur une ottomane auprès de la charmante convive, le duc devint pressant. La dame du Luxembourg encouragea l'attaque, elle avança en riant la défaite. M^{me} de la Rochefoucauld, excitée, lutinée par M^{me} de Berry et pressée par M. d'Orléans, n'avait déjà plus de charmes secrets pour lui. Bientôt elle se sent renversée sur les genoux de la princesse qui lui retient les bras en se faisant aider par une femme de chambre sortie tout à coup d'un cabinet. Vainement la dame violente oppose-t-elle ses larmes aux entreprises les plus audacieuses ; elle ne tarde pas d'en subir la conséquence.

Ce combat ne fut pas sans danger pour l'assaillant ; M^{me} de la Rochefoucauld en se débattant atteignit le duc à son œil malade, qui du coup faillit être détaché de l'orbite. Il est probable que son Altesse le perdra.

Que peut dire le pauvre mari de la conquête d'un rival auquel toute la France est soumise ?... Il se tait et se contente de se réjouir secrètement du sacrifice douloureux que la vertu de sa femme a coûté au vainqueur. C'est une

consolation que peu de maris obtiennent aujourd'hui : les vertus prises d'assaut sont si rares !

Tandis que l'on s'emparait de vive force d'une chasteté conjugale qu'il eût fallu conserver comme un bijou précieux, les pères jésuites exerçaient dans l'ombre un autre genre de séduction d'autant plus adroite qu'elle eût pu leur soumettre la force, seule base réelle de tout pouvoir. Ces bons pères faisaient parcourir à leurs agents toutes les villes de garnison : là, sous prétexte de fortifier la piété dans le cœur des soldats, ils y insinuaient les principes de leur compagnie et créaient au sein des armées des associations jésuitiques. Les colonels, à qui le plaisir ne laisse jamais le temps de s'occuper de leurs régiments, ne s'aperçurent point de ces intrigues : elles avaient déjà subjugué une notable portion de l'infanterie, lorsqu'elles furent révélées au régent par un placet signé de quarante soldats du régiment de Bretagne. Ce placet, adressé au colonel, le suppliait de prendre sous sa protection l'*association pieuse* que formaient les signataires et de daigner lui-même s'y agréger. « Ouais, dit cet officier, me prend-on « pour un général des capucins ? Je ne connais rien à tout « cela, l'ordonnance de 1676 n'en fait pas mention. » Le colonel parla au régent de cette circonstance qu'il ne s'expliquait qu'imparfaitement. Son Altesse Royale, qui s'en rendit un compte plus net, fit venir devant lui les soldats jésuites. Tout fut découvert. Un édit supprima les confréries formées dans les régiments et prescrivit aux troupes de Sa Majesté de s'en tenir en matière de religion à la direction de leurs aumôniers.

Le malheureux qui se noie s'attache au moindre roseau, il se croit sauvé si ce frêle soutien résiste quelques instants. Un écossais nommé Jean *Law*, obligé, dit-on, de s'expatrier pour un meurtre, vint, dans une audience qu'il obtint du régent au mois d'avril, proposer l'établissement en France d'une banque générale, où chacun serait libre de porter son argent et de recevoir en échange des billets payables à vue. Le novateur concevait la possibilité de

donner pour hypothèque aux dépositaires le commerce des compagnies françaises du Nouveau-Monde que le système lui-même ferait fructifier. Ce projet parut si séduisant au prince qu'il en demanda l'explication détaillée pour la soumettre au conseil de régence. Le mécanisme de Jean Law a des ressorts compliqués qui ne peuvent être aperçus que par des yeux exercés. On ne s'attacha point à les découvrir, on vit uniquement les bénéfices énormes promis par cette espèce de jeu où les joueurs parient les uns contre les autres. Quant au gouvernement, il pensa qu'il ne pouvait adopter trop tôt le plan d'une association qui payerait en papier les dettes de l'Etat et ne se rembourserait que par les profits résultant de son industrie. La banque de Law est du reste une imitation de celle de l'Angleterre dont les intérêts se confondent avec ceux de la compagnie des Indes, fusion que le fondateur proposait d'adopter en France.

Personne dans le conseil de régence n'ayant opposé au projet un raisonnement fondé sur des probabilités équivalentes à l'évidence de ses avantages, deux édits, l'un du 2, l'autre du 20 mai, autorisèrent le sieur Law à fonder à Paris la banque dont il avait proposé l'établissement. Elle fut placée rue Vivienne dans une partie de l'ancien palais Mazarin. Indépendamment du directeur de l'entreprise, M. Trudaine et deux autres négociants furent désignés pour signer les billets dont voici la forme :

Nº... Ecus d'espèces.

La Banque promet de payer au porteur, à vue. . .

*.
écus d'espèces de poids et titre de ce jour, valeur reçue.*

A Paris, le... de... 171...

Il fut émis sur-le-champ pour deux cent cinquante millions de ces billets, qui remplacèrent les anciens papiers royaux et eurent cours dans toute l'étendue du royaume. L'édit de création portait privilège en faveur du sieur Law et de sa compagnie de « tenir et exercer en France une

« banque générale pendant l'espace de vingt années, à « dater de l'enregistrement de l'édit », lequel fixait le fonds de cette association à douze cents actions de mille écus chacune, formant un capital de six millions d'argent comptant ¹.

Cependant tous ceux qui possédaient de l'argent, alléchés par les produits considérables que la banque offrait en perspective, coururent le porter dans ses bureaux en échange des actions qu'elle venait de créer. Ce fut une fureur, un délire, un enivrement général. Il fallut se hâter d'augmenter le nombre des actions; nonobstant la fixation déterminée par l'édit, il en fut émis pour quarante millions au lieu de six. Les billets prirent en même temps une faveur inimaginable : en ce moment même une foule de particuliers les préférèrent aux espèces; on court s'étouffer dans la rue *Quincampoix*, où s'est établie une espèce de bourse pour les négociations du papier de la banque. Je reviendrai plus d'une fois sans doute sur la manie spéculatrice qui s'empare de toutes les têtes.

A peine, au milieu de cette folie financière, le public s'est-il aperçu d'une circonstance qui dans tout autre temps eût excité l'attention générale; mais je ne dois pas la passer sous silence. Les princes du sang ont présenté au roi le 22 août une requête tendant à la révocation de l'édit de 1715 qui donne aux *légitimés* le droit de succéder à la couronne à défaut des princes du sang. La même requête demande aussi l'abrogation de la déclaration qui permet aux mêmes légitimés de prendre la qualité de princes du sang. Nous verrons ce que cela deviendra.

Le régent, dégoûté de la duchesse de Berry, avait jeté, comme on le sait, des regards de convoitise sur M^{lle} de Valois; mais l'amour exclusif qu'elle voue au duc de Richelieu a lassé la patience du prince: il a tourné ses vues vers M^{lle} d'Orléans sa seconde fille. Cette princesse, non moins jolie que sa jeune sœur et plus spirituelle que l'aî-

1. Il faut se rappeler qu'en 1715 la valeur de l'écu a été portée de trois francs dix sous à cinq livres.

née, n'opposa qu'une courte résistance aux désirs de son père, ne lui sacrifiant qu'un goût fort vif mais aussi volage pour toutes les jolies femmes de chambre qu'elle avait auprès d'elle. La passion fut mutuelle, mais elle dura peu. M^{lle} d'Orléans, ne pouvant supporter l'idée de se voir préférer à toute heure soit M^{me} de Parabère, soit une danseuse d'Opéra, soit une fille des cuisines du Palais-Royal, s'avisa soudain de scrupules bien tardifs et révéla tout à M^{me} la duchesse d'Orléans. La confidente était, il faut en convenir, singulièrement choisie : les détails de la confiance ne furent pas moins étranges. « Il est trop difficile, » dit la jeune princesse à sa mère, de vivre avec mon père, « non comme une fille ni comme une amante, mais à la « manière de ses conquêtes de coulisses ou de magasins. » Après cet aveu M^{lle} d'Orléans déclara qu'elle se sentait une vocation décidée pour la vie du cloître. La fille de Louis XIV avait bien assez de couleuvres à avaler dans sa vie domestique : elle ne s'opposa point aux projets de retraite de sa fille ; mais elle lui conseilla de les taire au régent, qui sans doute n'y donnerait point son adhésion. M^{lle} d'Orléans se conforma à ce conseil, mais elle prit secrètement des informations afin de ne s'enfermer que dans un couvent dont elle pourrait devenir abbesse, non par ambition, mais dans le but de se livrer avec sécurité à la passion effrénée qu'elle avait pour son sexe. Déterminée en faveur de Chelles, la princesse qui se trouvait à Saint-Cloud avec *Madame*, lui demanda le 14 septembre la permission d'aller faire ses dévotions à ce monastère. Elle s'y rendit en effet, accompagnée de M^{me} Desbordes sa sous-gouvernante ; mais le soir, au lieu de revenir à Saint-Cloud, comme elle l'avait promis à sa grand'mère, M^{lle} d'Orléans écrivit à cette douairière et à la duchesse, femme du régent, qu'elle réalisait le projet dès longtemps formé de s'enfermer à Chelles, où elle se proposait de se faire religieuse. Vainement le duc d'Orléans employa-t-il tous les moyens pour déterminer sa fille à changer de résolution, elle fut inébranlable dans ses projets.

Tandis que M^{lle} d'Orléans renonçait au monde, à quel-

ques restrictions près, sa jeune sœur ressentait tous les tourments que l'absence fait éprouver aux amants bien épris. Richelieu était sorti de la Bastille; mais depuis les révélations faites au régent par l'infidèle Angélique, les entrevues de M^{lle} de Valois et de son amant avaient été difficiles et conséquemment fort rares, ce dont M^{lle} de Charolais avait profité de son mieux. Personne n'est plus ingénieux qu'une femme qui désire : la princesse découvrit un jour dans le mur d'une de ses garde-robes une petite ouverture près de la terre par laquelle il lui sembla qu'un homme pourrait passer en s'aidant de toute la bonne volonté que prête l'amour. Le duc, averti par sa maîtresse, ne tarda pas à profiter de l'avis. Richelieu avait la taille très fine, mais le trou était bien petit; et l'homme le plus amoureux diffère au moins du chat en ce qu'il ne peut comme lui se tirer en quelque sorte à la filière et passer partout. Notre amoureux ne voulait pourtant pas renoncer à cette aventure sans avoir essayé de tous les moyens praticables. Il quitta son habit et les épaules passèrent, mais les hanches s'arrêtèrent à l'entrée de l'ouverture. Le duc se débarrassa du vêtement qui les couvrait ; cela suffit : Richelieu déboucha à plat ventre dans la garde-robe où M^{lle} de Valois le vit

La culotte à la main demandant son salaire.

Il l'obtint ce jour-là, et d'autres fois encore; mais si les amants sont féconds en ruses, la surveillance des jaloux est difficile à tromper, surtout quand ils sont régentes d'un grand royaume, et qu'ils peuvent à leur gré multiplier les argus. M. le duc d'Orléans fut bientôt informé que Richelieu s'introduisait chez la princesse par une espèce de chatière ; on la montra à Son Altesse Royale qui refusa d'abord de croire qu'un homme pût y passer. Il voulut s'assurer du fait par ses yeux, s'aposta le soir même à proximité, et vit le duc se glisser dans la musse dont il s'agit. Le lendemain elle fut bouchée avec de grosses

pierres bien maçonnées, bien cimentées, au grand désespoir de M^{lle} de Valois, et au grand profit de M^{lle} de Bourbon.

Le marquis de la Fare, l'un des roués les plus dévoués au régent, est depuis quelques jours en défaveur auprès de Son Altesse Royale ; je demandais hier à mon mari la cause de cette disgrâce, et voilà ce qu'il m'a raconté. Il y eut la semaine passée un petit souper au Luxembourg. Les convives hommes étaient le régent, la Fare, Riom, Fargis et Richelieu, que le duc d'Orléans, malgré sa jalousie, voit avec quelque plaisir dans ses orgies nocturnes. La partie féminine de la société se composait de M^{mes} de Berry, de Parabère, de Gèvres, d'Averne et du Dessant. Jamais deux armées n'offrirent un nombre plus égal de combattants.

En se mettant à table le régent dit qu'il fallait griser les dames afin de connaître leur caractère dans le vin. Son Altesse Royale devait déjà savoir à quoi s'en tenir sur ce point ; mais les jolies convives avaient l'esprit trop bien fait pour lui refuser une nouvelle expérience : elles se laissèrent griser. Le duc alla plus loin qu'elles ; sa tête, à la fin du souper, était tellement échauffée qu'il se mit à chanter des chansons entièrement *dégazées*, qu'il accompagna d'une pantomime plus expressive que les vers... Quand ce prince eut fini, la Fare déclara qu'il avait inventé une lanterne magique bien autrement démonstrative, et que si Leurs Altesses Royales voulaient bien le lui permettre, il allait montrer cette pièce curieuse à la compagnie. Chacun des hommes répondit qu'on serait enchanté d'un tel spectacle ; les dames ne dirent pas qu'il les effrayerait. On prépara l'appartement, les spectateurs se placèrent, les lumières furent éteintes ; on vit ce que la Fare avait à montrer... ou bien on ne le vit pas, car rien ne prête aux distractions comme une lanterne magique. Je dois dire pour les personnes qui n'étaient pas là que les ombres colorées produites sur la blanche toile par le facétieux capitaine des gardes du régent étaient les figures de l'Arétin avec explication en vers de la compo-

sition de la Fare... Ce n'était pas édifiant. Il y avait longtemps que le spectacle était terminé, et les lumières ne se rallumaient point ; elles reparurent enfin. Les convives songèrent à se retirer.

Le régent roulait vers le Palais-Royal ayant la Fare et Fargis dans son carrosse. Le prince ne disait rien ; les deux gentilshommes crurent qu'il dormait ; ils le crurent d'autant mieux qu'en quittant le Luxembourg, il était dans un état voisin d'une complète ivresse. Tout à coup Son Altesse Royale, prenant la parole assez haut pour couvrir le bruit des roues, dit à la Fare :

— Mon ami, je te prie de me faire un plaisir.

— Monseigneur, je suis prêt ! répondit le marquis.

— Oh ! mais c'est qu'il ne faut pas songer à me refuser.

— Votre Altesse Royale sait bien qu'elle peut compter sur mon respectueux dévouement.

— Dispose-toi donc à me couper à l'instant la main droite.

— Il y a quelque fine plaisanterie cachée sous ce que Votre Altesse Royale me fait l'honneur de me dire.

— Du tout ; je t'ordonne très sérieusement, très positivement, de me couper le poing... c'est un parti pris.

— Certainement, monseigneur, je n'y consentirai pas.

— Comptez donc sur les amis ! s'écria le régent avec douleur... les ingrats ! vous les voyez reculer quand il faut vous rendre le plus léger service !

— Mais Votre Altesse, reprit la Fare, ne songe donc pas à ce qu'elle exige de moi ?

— Si fait, mon ami, j'y songe à merveille ; je veux me purifier... Cette lanterne magique, cette obscurité... ce qui s'en est suivi... ces femmes... ces caresses... Coupe-moi la main, te dis-je...

— Mais, monseigneur...

— Quoi ! tu refuses encore... Eh bien ! marquis, ajouta le prince en mettant sa main sous le nez de la Fare, tiens, sens l'odeur pestilentielle, et coupe...

A ce point de la discussion le carrosse entra dans les cours du Palais, on ouvrit la portière, le prince monta

chez lui, se coucha ; sa paupière, surchargée par l'ivresse, se ferma bientôt, et sa ridicule prétention s'évanouit dans le sein du sommeil.

La Fare, ami intime de M. de Turgi, eut l'imprudence de lui raconter cette bizarre anecdote, qui revint aux oreilles de M^{me} de Parabère. Elle se plaignit au régent de l'indiscrétion du capitaine des gardes, et Son Altesse Royale, mécontente elle-même de la Fare, lui défendit sa présence jusqu'à nouvel ordre. Mais le marquis est trop libertin pour que le régent puisse se passer longtemps de lui.

Tandis que les mœurs s'affranchissent de toutes les bienséances et que la galanterie est poussée jusqu'au dernier degré du libertinage, un poète qui chanta longtemps des plaisirs, sinon plus innocents, du moins mieux voilés, du règne précédent, vient de quitter la vie. M. de Coulanges, connu par des chansons agréables, mourut cette année à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il compta autant d'années qu'Anacréon, mais il ne vivra pas autant que lui dans les souvenirs. Les couplets de nos jours sont trop légers pour résister aux atteintes des siècles.

CHAPITRE III

1717

Triple alliance entre la France, la Hollande et l'Angleterre. — Les Espagnols s'emparent de l'île de Sardaigne. — But secret d'Alberoni. — Saint Antoine au milieu des diables. — On ôte les lisières au roi. — M. le duc de Ventadour à l'hôpital. — Polichinelle de la foire et les courtisans polichinelles. — Le fouet par substitution. — Affaire des princes légitimés. — Leur Mémoire. — C'est une femme qui le rédige. — Mort du chancelier Voisin; d'Aguesseau le remplace. — Brève notice sur Destouches. — J.-B. Rousseau; belle conduite de ce poète. — Fontenelle; un mot sur lui. — Expédient comique du poète Dufresny. — L'abbé de Saint-Pierre rêveur vertueux. — Vie profane de

M^{lle} d'Orléans au couvent de Chelles. — Le czar Pierre le Grand à Paris. — Portrait de ce prince. — Particularités de son séjour. — Départ du czar. — Salle d'audience vacillante. — Voltaire est mis à la Bastille. — Causes de cet emprisonnement. — Intermittence de dévotion et de péchés. — Histoire du diamant le *régent* ; son acquisition. — Édit qui révoque celui de 1714 sur les princes légitimés. — Faveur de la banque. — Création de la compagnie du Mississipi. — Il est défendu de parler ou d'écrire pour ou contre la bulle *Unigenitus*. — Suppression de la chambre de justice. — D'Argenson sous la gouttière. — Troubles en Bretagne. — Le *bel air* et le *bon ton*.

Pour que je n'aie pas eu à parler de Dubois dans toutes les aventures scandaleuses que j'ai rapportées, il fallait qu'il fût absent, et il l'était. Cet abbé s'était rendu à la Haye, où la France, l'Angleterre et la Hollande discutaient les conditions d'une triple alliance conclue le 4 janvier de la présente année. Il fut stipulé par ce traité que le prétendant Jacques III sortirait immédiatement de France, qu'il ne pourrait être creusé de port à Mardick pour suppléer à celui de Dunkerque détruit en exécution des conventions d'Utrecht, et qu'aucune des puissances contractantes ne pourrait à l'avenir donner asile aux personnes prosrites par les autres. On se garantit réciproquement, par les conventions du 4 janvier, les bases fondamentales de la dernière paix : entre autres, l'inviolabilité de la succession du trône d'Angleterre dans la maison de Brunswick ; l'interdiction de la couronne d'Espagne aux Bourbons de France, et de celle de France aux Bourbons d'Espagne ; enfin, des secours mutuels entre les parties contractantes pour les cas de troubles intérieurs ou extérieurs, particulièrement s'ils tendaient à la violation des clauses ci-dessus.

Pendant qu'on traitait à la Haye, Philippe V, qui ne voulait rien avoir de commun avec le duc d'Orléans, même en politique, bien que ce fût son allié le plus naturel, Philippe V avait armé une escadre dans le but apparent de secourir les Vénitiens contre les Turcs. Mais le projet réel d'Alberoni, qui gouverne l'Espagne, était de s'emparer de l'île de Sardaigne acquise à l'empereur par le traité d'Utrecht.

En effet, huit mille Espagnols, sous la conduite du marquis de Leide, ne tardèrent pas à débarquer dans cette île, dont ils viennent d'achever de faire la conquête. Or cette conquête elle-même n'est encore qu'un moyen du subtil Italien : le résultat auquel il aspire, c'est de brouiller le régent avec ses nouveaux alliés en leur faisant entendre que les hostilités de l'Espagne en Italie sont concertées avec le cabinet du Palais-Royal. Ce bruit est effectivement semé dans toutes les cours de l'Europe par les agents d'Alberoni, ce qui a obligé M. le duc d'Orléans à faire notifier aux puissances le démenti formel de ces propos. L'ambassadeur de France à Madrid a été chargé en même temps de déclarer que la régence ne consentirait jamais à voir troubler la tranquillité de l'Europe, et qu'elle désapprouvait formellement l'occupation de la Sardaigne par les troupes de Sa Majesté Catholique.

Le concierge du Palais-Royal, nommé d'Ibagnet, est un homme vertueux dont les mœurs forment un contraste singulier avec tout ce qui l'environne : on dirait saint Antoine au milieu des démons. En vain est-il entouré de séductions, elles n'ont aucune prise sur lui ; les passions glissent sur ce caractère stoïque comme les traits de l'Amour sur le bouclier de Minerve. Ibagnet, ancien serviteur de la maison d'Orléans, a vu naître Philippe ; il l'aime tendrement, le sert avec zèle et se permet quelquefois de blâmer sa conduite. Le régent ne l'écoute guère, mais il a l'air de l'écouter : tant la vertu a d'ascendant sur le vice, même quand il est tout puissant. Une seule fois le duc d'Orléans osa donner à d'Ibagnet un ordre qui avait rapport à ses plaisirs : « Votre Altesse Royale se trompe, » répondit le concierge, elle croit s'adresser à quelque grand seigneur de la cour... Je suis un homme trop obscur pour être vicieux ; je vais quérir M. le marquis de la Fare, ou M. le comte de Nocé. » Souvent l'honnête vieillard, un bougeoir à la main, conduit son maître jusqu'à la porte de la chambre où se célèbrent les saturnales du Palais-Royal : « Entrez donc, Ibagnet ! lui dit un jour le régent.

« — Monseigneur, répondit-il, mon service finit ici, je ne vais point en si mauvaise compagnie. »

Le 13 février, surveillance du jour où Louis XV eut sept ans accomplis, on ôta les lisières à Sa Majesté, et M. le maréchal de Villeroy commença à la servir au couvert. Le 15, M^{me} la duchesse de Ventadour, en présence du régent, remit le roi, qui sortait des mains des femmes, entre celles des grands officiers de sa maison. La gouvernante, en prenant congé de son illustre élève, lui baisa la main qu'elle mouilla de larmes. Louis XV sauta alors à son cou, et, l'embrassant tendrement, la supplia de ne pas le quitter. « Mais, sire, lui répondit-elle, il faut écouter la raison. » — Ah ! maman, répliqua Sa Majesté, je ne connais plus de raison quand il faut me séparer de vous. » M. le duc d'Orléans, témoin de cette scène pathétique, dit à M^{me} de Ventadour que la tendresse du roi était un tribut aussi mérité qu'il était honorable, et, après l'avoir remerciée des soins qu'elle adonnés au jeune monarque. Son Altesse Royale a confié ce prince à M. le maréchal de Villeroy, son gouverneur. Arrivée à son appartement, M^{me} de Ventadour y a trouvé un présent de pierreries estimé trois cent mille livres.

Pendant que cette cérémonie touchante se passait aux Tuileries, M. de Ventadour, mari de l'ex-gouvernante, était acteur dans une scène grotesque qui doit trouver place ici. Les personnes au-dessus du commun peuvent se procurer à l'hôpital des Incurables des appartements commodes et d'un prix peu élevé. Le duc, dont la santé n'est pas meilleure que la fortune, par l'abus qu'il a fait de l'une et de l'autre, s'était retiré dans cette maison, tandis que sa femme résidait à la cour. Or, le jour où la duchesse remettait le roi entre les mains des hommes, et voyait en conséquence finir ses fonctions, M. de Ventadour, en sortant de l'église, fut accosté par un pauvre, qui lui demanda l'aumône. « Parbleu, mon ami, répondit le duc, tu prends bien ton temps ! ma femme est sortie aujourd'hui de condition, et tu me vois à l'hôpital... Adresse-toi mieux, je te prie. »

Voilà déjà le pauvre petit roi victime de l'étiquette ; il

né règne pas encore, et ce tyran règne sur lui. Avant-hier Louis XV voulait aller à la foire Saint-Germain, Sa Majesté se promettait un plaisir bien vif du spectacle de Polichinelle se moquant du commissaire et donnant des coups de bâton au diable. Mais M. le duc du Maine, surintendant de l'éducation du roi, et M. le maréchal de Villeroi, son gouverneur, voulaient tous deux s'asseoir à la droite de Sa Majesté, le légitimé prétendant qu'en sa qualité de prince du sang cette place lui était due, le gouverneur soutenant qu'il ne devait la céder qu'au régent. La question ne pouvait être décidée sur-le-champ ; on rentra au château, et l'enfant couronné dut renoncer ce jour-là au plaisir qu'ils s'était promis... Le lendemain, cette affaire ayant été portée au conseil de régence fut réglée en faveur de M. le duc du Maine. On monta en carrosse ; mais Polichinelle était absent de son théâtre quand on y arriva : il parcourait les rues de Paris ; d'où il résulta que les marionnettes du château avaient privé décidément le roi de voir celles de la foire Saint-Germain.

Le roi montre infiniment moins de goût pour l'étude que pour les gambades de Polichinelle, qu'on est enfin parvenu à lui faire admirer. Il repousse les livres obstinément, et les met en pièces si l'on persiste à les lui présenter. C'est avec une peine extrême qu'on est parvenu à lui montrer à lire, et à loger dans sa tête quelques éléments de grammaire. M^{me} de Ventadour avait inventé un genre de punition vraiment ingénieux pour le prince inappliqué : je ne dois pas le taire, il fait trop d'honneur à l'imagination des courtisans. Un petit garçon, né d'une pauvre famille, et de l'âge de Louis XV, avait été placé près de lui ; il devint l'émule de ce prince qui le prit en amitié. Dans l'éducation commune aux deux enfants, quand le roi manquait à ses devoirs son condisciple recevait des fêrules ; s'il plaisait à Sa Majesté d'être complètement rebelle aux leçons, le pauvre compagnon d'étude avait le fouet. Ce moyen demeura sans le moindre succès : la paresse fut plus forte chez Louis XV que l'amitié ; et comme les coups de martinet administrés sur le derrière du pauvre diable

ne retentissaient point sur les fesses royales, il fallut se résigner à attendre que l'envie d'apprendre vînt à Sa Majesté.

Le lundi 22 février, les pairs ont remis un placet au régent à l'appui de la requête présentée l'année dernière au roi par les princes du sang contre les fils légitimés de Louis XIV. La députation chargée de remettre ce placet était composée de l'évêque de Laon, de celui de Châlons, des ducs de la Force, de Noailles et de Chaulnes. Ces seigneurs ont dit à Son Altesse Royale que si elle refusait de prononcer, les pairs étaient déterminés à porter l'affaire devant la justice réglée pour faire déclarer les princes légitimés fils de M. le marquis de Montespan.

Cette protestation produit un grand éclat dans le monde ; mais, quoique les princes du sang aient raison en principe, ils ont raison trop tard pour que l'estime publique accueille leur démarche comme une action empreinte de dignité. Si les réclamants eussent élevé la voix au moment où le feu roi oubliait tout ce qu'il devait à sa famille, à la noblesse, à toute la nation, en plaçant les fruits d'un double adultère au niveau des rejetons de la race royale, il y aurait eu alors de la grandeur dans l'opposition ; il y a même eu de la bassesse dans le silence. Mais aujourd'hui ce n'est plus qu'une misérable vanité qui réclame, et les princes légitimés peuvent, avec une certaine justice, lui opposer à leur tour l'autorité de la chose jugée. C'est ce qu'ils font : le duc du Maine et le comte de Toulouse ont rédigé un Mémoire dans lequel ils contestent à leurs adversaires le droit de revenir sur ce qu'a fait Louis XIV. Ils s'appuient principalement sur l'enregistrement de l'édit de 1714 sans la moindre contradiction ni de la part des parlements, ni de celle des princes et autres pairs qui protestent aujourd'hui. Les légitimés ajoutent que le parlement de Paris a lui-même exécuté l'édit en diverses occasions, notamment dans un lit de justice, assemblée dont la solennité est l'acte le plus imposant d'une monarchie après la réunion des états généraux. Le duc du Maine et le comte de Toulouse

concluent en disant : « Nos adversaires demandent au parlement qui enregistrerait l'édit de révocation, un arrêt « contre la loi : *non bis judicatur idem* ; ils exigent même « plus : car leur requête tend non seulement à faire juger « deux fois, mais encore à ce que la cour juge, dans la « même cause, contre ce qu'elle a jugé. » Sans doute tout cela n'est pas tellement fondé en saine jurisprudence, qu'on ne puisse y répondre très légalement ; mais je le répète, les princes du sang et les pairs recueilleront plus de honte personnelle de leur requête tardive qu'ils ne feront restituer d'honneur à la monarchie.

On attribue en grande partie la rédaction du Mémoire des légitimés à une demoiselle qui remplissait naguère auprès de M^{me} la duchesse du Maine les doubles fonctions de femme de chambre et de secrétaire. La princesse, dans cette grande affaire, s'entoura d'une montagne d'in-folio ; ce fut M^{lle} Delaunay qui les compulsa, pour chercher dans l'histoire et dans les vieux digestes des exemples en faveur des légitimations. La suivante écrivit sur cette matière comme l'eussent pu faire Domat ou d'Aguesseau ; mais il est bien entendu que M^{me} la duchesse du Maine eut tous les honneurs de cette composition. Si plus tard elle produit quelques fruits amers, M^{lle} Delaunay sera là pour les recueillir.

Les princes légitimés n'ont pas donné beaucoup de larmes au chancelier Voisin, mort au mois de février. Ce magistrat austère ne se fût pas montré favorable à leur cause ; ils espèrent davantage de M. d'Aguesseau qui le remplace, parce que, nonobstant sa profonde sagesse, il se rangea du côté des muets lorsque le parlement, dont il était procureur général,registra l'édit de 1714.

Le régent est ami des lettres, non à la manière de Louis XIV, qui les favorisait pour qu'on l'en proclamât le protecteur, mais par un amour réel de leurs beautés. Malheureusement les rangs des littérateurs illustres, si pressés dans le cours du règne précédent, sont bien clairs aujourd'hui ; la tâche du duc d'Orléans n'est pas de récom-

penser, mais d'encourager. Néricault-Destouches est celui de nos poètes auquel Son Altesse Royale accorde le plus particulièrement sa protection. Tour à tour commis libraire, soldat, comédien, directeur d'une troupe de comédie, il montra, dans ces divers états, de l'esprit, de l'intelligence, et plusieurs des pièces que nous avons de lui annoncent de l'imagination. Il est affligeant, toutefois, d'avouer qu'au moment où j'écris, Destouches est le premier auteur comique de la nation qui produisit Molière et Regnard. Étant directeur de spectacle, cet écrivain eut occasion de prononcer une harangue, à la tête de sa compagnie, devant le marquis de Puysieux, ambassadeur en Suisse. Ce ministre, frappé de l'éloquente facilité de Destouches, pensa qu'il pourrait porter dans la diplomatie cette élégance, cet esprit insinuant qui en sont l'âme ; il se l'attacha. Lorsque Néricault-Destouches publia ses premières pièces, il était donc comédien : il était secrétaire d'ambassade quand les dernières parurent : s'il en fait jouer à l'avenir, elles seront d'un ambassadeur. En effet, M. de Puysieux ayant donné cette année Destouches au régent comme un homme habile, Son Altesse Royale l'envoya presque aussitôt à Londres avec l'abbé Dubois qui ne tarda pas de le laisser seul en Angleterre, chargé des affaires de la France.

Jean-Baptiste Rousseau, que ses odes ont élevé presque au niveau des poètes lyriques de l'antiquité, vit, depuis 1708, éloigné de la France, sous le poids d'une condamnation au bannissement perpétuel, pour des couplets satiriques que ce poète a constamment désavoués. Dès que le duc d'Orléans a été parvenu à la régence, il s'est rappelé ces vers faits par Rousseau en sa faveur après ses brillants succès en Espagne :

En moins d'un mois prendre ville rebelle,
Faire sauter mines et citadelle,
Tours, bastions, remparts, et cætera,
Pour maint guerrier c'était un opéra ;
Pour mon héros c'est une bagatelle

Cet hommage ne se ressentait guère des inspirations de

Pindare et d'Horace ; mais un poète flatteur paraît toujours éloquent à celui qu'il a loué. Philippe fit expédier l'an dernier des lettres de rappel pour Rousseau ; mais, fort apparemment de son innocence, il demanda la révision du jugement qui l'a condamné. « Des grâces et des « accommodements, écrivait-il au régent, ne conviennent « qu'à des fripons, et non pas à un honnête homme. J'aime « bien la France, mais j'aime encore mieux mon honneur « et la vérité. Je préférerais toujours la condition d'être « malheureux avec courage à celle d'être heureux avec « infamie. » La demande de Rousseau fut rejetée ; et, persistant dans sa noble détermination, comme dans la dénégation de la faute qu'on lui impute, celui que l'opinion publique a revêtu du beau titre de *prince des poètes lyriques français* reste éloigné de sa patrie. Rousseau est retiré à Bruxelles où il mène une vie obscure et presque nécessaire.

Fontenelle, que le régent comble de grâces, de bontés, et qu'il loge dans son palais, est peut-être l'homme le plus spirituel de l'époque ; mais une ambition de célébrité qui ne veut point s'imposer de limites, et le désir insensé d'obtenir la réputation d'un talent universel, firent arriver cet écrivain à sa soixantième année sans avoir pu acquérir en rien la réputation d'un homme de génie. Dans tous ses ouvrages, on reconnaît l'empreinte d'un esprit fin, délicat, profond de temps en temps ; mais aucun n'offre le cachet d'une imagination féconde, ni même celui d'un caractère élevé. Aussi voit-on Fontenelle affecter la philosophie sous la régence, après avoir loué la révocation de l'édit de Nantes sous Louis XIV. Ajoutons que cet écrivain manque de reconnaissance : « Philippe d'Orléans, « disait-il un jour avec une vanité ridicule, voudrait se « familiariser avec moi, mais je le repousse par le respect. » Sans doute on peut refuser son estime au régent ; mais ce ne peut être que dans le secret de l'âme, quand on accepte ses bienfaits.

Le comique Dufresny, mari de la blanchisseuse Jeanette, est aussi fort aimé de M. le duc d'Orléans. Ce poète,

dans les pièces duquel on ne trouve que des fragments heureux comme dans une mosaïque où l'on n'admirerait que quelques pierres, vit toujours au sein d'une alternative de richesse et de pauvreté, situation ordinaire d'un joueur. Il y a quelques mois, le vent du lansquenet ayant été plusieurs semaines à la perte pour le petit-fils de la belle jardinière d'Anet, il jugea convenable d'aviser le régent de sa détresse et tira à cet effet un moyen de son répertoire d'expédients comiques. « Monseigneur, écrivit-il au prince, il « importe à la gloire de Votre Altesse Royale qu'il reste « en France un homme assez pauvre pour retracer à la nation la misère dont vous l'avez tirée; je vous supplie donc « de me laisser dans mon état. »

Le duc d'Orléans écrivit *néant* au bas du placet, et envoya deux cent mille livres à Dufresny. La somme était un peu forte pour un poète; mais c'était un poète de la famille et qui n'avait jamais demandé d'être légitimé. Cela méritait des égards particuliers.

Philippe d'Orléans fit toujours du bien à l'abbé de Saint-Pierre, qui fut autrefois aumônier de la duchesse d'Orléans, emploi qu'il abandonna en 1695, moins parce qu'il venait d'être admis à l'Académie française que pour s'éloigner du Palais-Royal. Le jeune duc de Chartres commençait dès lors à mener une vie essentiellement opposée aux rêveries vertueuses que Saint-Pierre méditait; il alla dans la solitude élaborer une foule de systèmes politiques qui seraient délicieux pour gouverner une nation d'anges, et ne tarda pas d'imaginer un *projet de paix perpétuelle* que, d'après une lecture faite devant moi sur manuscrit, je considère comme la chimère la plus heureuse qu'on ait conçue depuis la république de Platon.

Louise-Adélaïde d'Orléans, retirée depuis la fin de l'année dernière à Chelles, y prit l'habit au mois de mars; mais elle ne fera profession qu'à vingt ans, et cette princesse n'en a pas encore dix-neuf. M^{lle} d'Orléans, pour une novice, mène une vie tant soit peu dissipée dans la communauté, passe pour s'y livrer à l'étude de la chimie, de

l'histoire naturelle et de l'anatomie, bien que cette dernière science oblige à des observations passablement mondaines ; mais Son Altesse, après de graves recherches, se procure des délassements fort légers. Par exemple, elle donne chez elle des concerts auxquels sont appelés les chanteurs de l'Opéra, gens excommuniés par état, dont M^{me} de Villars, abbesse de Chelles, trouve l'introduction dans un couvent singulièrement profane. Louise-Adélaïde mande entre autres à ces fêtes musicales un acteur nommé Cauchereau ; il fut le maître de chant de la princesse, et sa méthode lui plaisait tant qu'un jour, étant à l'Opéra avec sa mère, elle s'écria en entendant chanter à cet acteur une romance passionnée : « Ah ! mon cher Cauchereau, que c'est bien ! » L'exclamation admirative parut un peu forte à M^{me} la duchesse d'Orléans, et ce fut, dit-on, ce qui la détermina à laisser entrer sa fille au couvent. Quelquefois l'illustre novice se permet des promenades dans les environs avec ses équipages dont le luxe ne rappelle guère les austérités du cloître ; elle emmène alors avec elle de jeunes religieuses, particulièrement M^{me} de Fretteville, qu'elle caresse comme un amant caresse sa maîtresse, et qui n'est pas sans de nombreuses rivales.

Le vendredi 7 mai, Pierre I^{er}, czar de Russie, dont le voyage en France était annoncé depuis quelque temps, arriva au Louvre à neuf heures du soir. On le conduisit dans l'appartement qu'occupait jadis la reine Anne d'Autriche, et qu'on avait magnifiquement meublé et éclairé. Deux tables de vingt-cinq couverts chacune étaient splendidement servies pour Sa Majesté Moscovite. Mais elle déclara qu'elle trouvait tout cela trop riche, trop fastueux, et ne voulut ni souper ni coucher au Louvre. On mena alors Pierre le Grand à l'hôtel de Lesdiguières où il s'établit, quoiqu'il trouvât ce logement encore trop beau. Ce prince, n'ayant pu se décider à prendre possession d'un lit de damas avec franges d'or et panaches, fit dresser son pliant de voyage dans une garde-robe, assurant qu'il ne

coucherait pas ailleurs pendant toute la durée de son séjour à Paris.

Quand le général des franciscains fit son entrée à Fontainebleau, il exigea que l'introducteur des ambassadeurs vînt le prendre dans les carrosses du roi ; l'empereur russe, plus modeste que ce capucin, refusa les voitures de la cour et monta dans celle du maréchal de Tessé qui avait été au-devant de lui.

Le 8, dans la matinée, M. le duc d'Orléans alla voir le czar ; il y avait deux fauteuils dans le salon où ce monarque reçut Son Altesse Royale, ils s'assirent, et le prince de Kourakin, qui leur servit d'interprète, resta debout entre eux. Pierre I^{er} et le régent furent enfermés ensemble environ une heure ; à son retour au Palais-Royal, Philippe dit que le souverain du Nord avait beaucoup d'esprit. Le 10, sur les quatre heures, Louis XV fut conduit à l'hôtel de Lesdiguières par le maréchal de Villeroi. Le czar vint recevoir Sa Majesté à la descente de carrosse. Il l'enleva lui-même de sa voiture pour le poser à terre. Laissant ensuite la droite à l'enfant roi, Pierre le Grand le conduisit par la main à son appartement, et le fit asseoir à sa droite après l'avoir embrassé à plusieurs reprises. Le roi répéta alors un petit compliment qu'on lui avait fait apprendre, et qu'il débita avec beaucoup de gentillesse. Après la visite, qui ne dura qu'un quart d'heure, le maréchal de Villeroi, remettant la main de Louis XV dans celle du czar qui le reconduisait, dit avec le ton de courtisan qu'on lui connaît : « Sire, nous le laissons sous votre conduite ; il ne saurait avoir un meilleur guide. » Ce fut de l'éloquence de cour en pure perte, personne ne s'étant chargé de traduire en russe ce fade compliment. Ce même jour on fit avec beaucoup de peine accepter à Pierre I^{er} un détachement de cinquante gardes françaises ou suisses pour garder sa porte, et un détachement de huit gardes du corps commandés par un exempt, pour l'accompagner quand il sortait. Le 11, Sa Majesté Moscovite alla voir le roi entre quatre et cinq heures ; il lui fut rendu aux Tuileries tous les honneurs que Louis XV avait reçus à l'hôtel de Lesdi-

guières. En y entrant, le czar admit en sa présence le prévôt des marchands et les échevins de la ville de Paris, conduits par le marquis de Dreux, grand maître des cérémonies. Ces officiers civils offrirent à Sa Majesté les présents d'usage.

Mais essayons d'esquisser le portrait de l'illustre voyageur. Il est grand, très bien fait, et porte la tête haute. Il a le teint brun et animé, les yeux noirs, grands, vifs; son regard, ordinairement scrutateur, perçant, devient quelquefois dur et même farouche. L'ensemble de la physionomie du czar a de l'expression, de temps en temps de la grâce; mais elle est fréquemment altérée par un tic convulsif, suite d'un poison qui fut donné à ce prince dans sa première jeunesse. La majesté de Pierre I^{er} a quelque chose de brusque, de sauvage, de sarmate enfin. Ses gestes précipités décèlent l'humeur impétueuse qui le distingue, la violence de ses passions, l'activité de son âme. Tout son air annonce une grandeur audacieuse, un despotisme habitué à voir tout fléchir devant lui. Les volontés, les désirs, les caprices de ce prince du Nord se succèdent avec rapidité, et il ne peut supporter ni difficulté ni retard à l'accomplissement de ce qu'il veut. Plus d'une fois déjà, depuis l'arrivée du czar, il congédia d'un geste les courtisans qui remplissaient ses appartements, ou les quitta brusquement pour se rendre à l'endroit où il se proposait d'aller avant l'arrivée de cette cour inopportune. Quand il a résolu de sortir, si ses équipages tardent une minute, il monte dans la première voiture qui se présente, fût-elle même de place. Avant-hier, Pierre le Grand se jeta dans le carrosse de M^{me} de Matignon, qu'il avait laissée sans façon chez lui; cette dame dut se faire reconduire à son hôtel par le maréchal de Tessé.

Le czar porte un habit de bouracan ou de drap sans la moindre broderie, sans aucun ornement. Un large ceinturon lui ceint la taille, pour soutenir un sabre large de trois doigts. L'extrémité inférieure de ses manches laisse apercevoir une chemise à laquelle il n'y a point de manchettes. Sa Majesté est coiffée d'une perruque ronde qui

ne passe pas le cou. L'un de ces jours, le perruquier en apporta une neuve que Pierre avait demandée ; l'artisan français avait cru devoir l'établir à la mode, c'est-à-dire longue et fournie. Le czar s'empare d'une paire de ciseaux, la fait agir de sa main souveraine, et en moins de rien la perruque se trouve réduite à la dimension qui lui convenait.

Pierre le Grand dîne à onze heures, soupe à huit, et mange excessivement à chaque repas. Il boit deux bouteilles de vin pendant les services principaux ; au dessert il est rare qu'il ne vide pas sa bouteille de liqueur. Mais tout ce qui, dans un couvert, tient au luxe ou à la recherche, déplaît à Sa Majesté ; aussi ordonne-t-elle chaque jour des retranchements à sa table : la dépense s'en élève cependant à dix-huit cents livres par jour. Le czar a coutume de faire manger avec lui, surtout le soir, ceux de ses officiers qui boivent le mieux. Son aumônier est très fort dans cet exercice, aussi l'aime-t-il et l'estime-t-il beaucoup. Quelquefois Sa Majesté se livre avec ses convives du souper à des excès dont les suites ont besoin, dit-on, d'être ensevelies dans l'obscurité.

Du reste, on cite du prince des Russes quelques traits qui prouvent que la grandeur et même le génie ne sont pas incompatibles avec des mœurs empreintes de barbarie. Par exemple, il y a dans l'antichambre de ses palais un ours dressé à se jeter sur les importuns, ce qui lui paraît plus simple que d'entretenir un chambellan pour les éconduire avec un sourire menteur. Si c'est là de la franchise, il faut convenir qu'elle sent un peu la Scythie. Mais voici quelque chose de plus caractéristique : la czarine a pour fille d'honneur une belle-sœur de Menzikoff dont la laideur est repoussante. Tous les gentilshommes du czar la fuient comme un objet hideux. Un jour qu'une troupe d'officiers allaient s'élancer hors d'une chambre où ils la voyaient entrer, Pierre qui survint, les arrête, s'empare de la fille d'honneur et lui rend, en leur présence, l'hommage le plus tendre qu'un homme puisse rendre à la beauté. « Messieurs, dit-il ensuite, j'espère que j'aurai des

« imitateurs, et ceux d'entre vous qui deviendront les
« adorateurs de mademoiselle n'auront pas à s'en repentir. »

Il y a plus d'un mois que le czar Pierre est à Paris : il a visité successivement tous les établissements publics, les édifices, les institutions particulières d'une certaine importance, les curiosités, les hommes célèbres dans les sciences, les lettres, les arts et même les métiers. Il a voulu assister à une audience du parlement, à une séance de l'Académie. Ayant parcouru les ateliers de la Monnaie, ce prince a vu frapper en sa présence avec autant de surprise que de plaisir une médaille où il est représenté fort ressemblant. On lit autour de son effigie : *Petrus Alexiovitz czar mag. Russ. Imp.*, et à l'exergue : *Vires acquirit eundo*. Sa Majesté a examiné à diverses reprises dans la grande galerie du Louvre les plans des places fortes, elle a surtout étudié avec une attention extrême ceux des ports. Ce prince a vu plusieurs fois l'Opéra dans la loge du régent. Un soir, Son Altesse Royale, dont l'œil unique en vaut dix pour les remarques galantes, s'aperçut qu'une danseuse avait fait une profonde impression sur les sens hyperboréens de Pierre I^{er}... En rentrant à l'hôtel de Lesdiguières, Sa Majesté y trouva la jolie disciple de Terpsichore, ce qui l'obligea à se servir, au moins pour cette fois, du lit de damas à panaches et à franges d'or.

Le jour de la Pentecôte, Pierre visita l'hôtel royal des Invalides où M. le maréchal de Villars s'était rendu d'avance pour recevoir Sa Majesté. L'illustre voyageur voulut tout voir, tout examiner : il mangea du pain des vieux soldats, goûta leur soupe, but de leur vin à leur santé en leur frappant sur l'épaule et en les appelant camarades. Ce monarque observateur alla ensuite à l'église qu'il trouva fort belle, à la lingerie, à l'apothicaire, enfin à l'infirmerie. Là, Pierre I^{er} tâta le pouls d'un soldat agonisant et déclara qu'il n'en mourrait pas, prédiction qui se réalisa.

Pendant le séjour du czar à Paris, le roi, le régent, les princes, la cour, les particuliers, se sont empressés de lui

rendre ce séjour agréable et aussi fructueux qu'il a pu le désirer. Dans ses courses, il ne parut jamais frappé de quelque chose qu'il ne le trouvât chez lui à son retour.

Pierre le Grand ne voulut pas quitter la France sans avoir vu cette fameuse favorite dont le nom retentit quarante ans d'un bout à l'autre de l'Europe. Le czar se rendit à Saint-Cyr, après avoir défendu de prévenir M^{me} de Maintenon ; il entra dans sa chambre sans s'être fait annoncer et la surprit au lit. Le prince russe tire les rideaux de la veuve de Scarron et de Louis XIV, la considère avec la plus attentive curiosité, puis lui fait adresser un compliment par son interprète. A cette inspection si cavalière, si tartare, on vit une vive rougeur animer le visage de quatre-vingt-deux ans de la vieille dévote ; les dames de Saint-Louis qui se trouvaient alors dans la chambre, ont assuré depuis qu'un instant, l'espace d'un éclair peut-être, elle avait paru belle encore. Ce fut apparemment au moment de cette lueur de beauté que le czar prononça quelques mots russes, qu'il accompagna d'une action fort vive.

Après avoir salué la marquise, Pierre parcourut la maison de Saint-Cyr, traversa les classes, assista à divers exercices, et parut prendre plaisir à voir la récréation des pensionnaires. Ce prince dit à la directrice avec une franchise un peu sarmate qu'il était surpris de trouver si peu de beautés parmi tant de jeunes personnes. Avant de quitter Saint-Cyr, le czar en fit lever le plan.

Enfin, le 20 juin, Pierre le Grand, ayant pris congé de la cour des Tuileries et de celle du Palais-Royal, partit pour les eaux de Spa, où la czarine devait l'attendre. Il donna son portrait enrichi de diamants au duc d'Antin, aux maréchaux de Tessé et d'Estrées, au marquis de Livri et à M. de Verton. Sa Majesté avait témoigné une affection particulière à ce dernier gentilhomme qu'elle avait toujours fait manger à sa table ; elle obtint même pour lui une pension de six mille livres sur les bénéfices. Le czar distribua en outre à diverses personnes de grandes médailles d'or et d'argent représentant les principales actions de

sa vie ; il laissa quinze cents ducats pour les officiers de sa bouche, et en fit remettre autant à ceux des maisons royales. Ce prince fit encore d'autres présents dont le détail ne m'est point parvenu, mais je sais que le montant de ses dons s'élève à cent mille livres environ. Le roi a fait accepter au monarque russe deux magnifiques tentures des Gobelins ; on lui avait offert aussi de la part de Sa Majesté une épée à poignée de diamants, mais il n'a pas voulu la recevoir. Pierre le Grand a refusé également l'escorte d'honneur que le régent voulait lui donner jusqu'à la frontière ; il ne veut être accompagné de personne.

On a répandu le bruit que le voyage de ce prince russe à Paris avait eu pour sujet des pourparlers politiques ; il y a probabilité qu'il n'en est rien. Pierre a voulu voir la France, et particulièrement notre capitale, comme il a vu une grande partie de l'Europe, pour observer les mœurs, étudier la marche des gouvernements, s'initier aux secrets de la diplomatie, s'éclairer des lumières de la science, et reporter ensuite dans ses États tout ce qui pourra y favoriser l'élan d'une naissante civilisation. Cependant le roi d'Angleterre, profitant du séjour de Sa Majesté à Paris, la fit prier par le régent de retirer les troupes qu'elle entretenait dans le Mecklembourg et en Pologne, le séjour de ces corps armés aux portes de l'Allemagne donnant une juste inquiétude aux souverains de cette partie de l'Europe. Mais chaque fois que le duc d'Orléans est revenu sur cette question, le prince du Nord l'a toujours éludée, et Son Altesse Royale a fini par engager l'ambassadeur d'Angleterre à parler lui-même. « Je m'en garderai bien, « s'est écrié ce ministre ; je me rappelle trop bien le tour « que ce Tartare joua à un envoyé anglais qui lui fut « envoyé à Amsterdam pendant qu'il faisait en Hollande « le métier de charpentier. Imaginez-vous, monseigneur, « que mon compatriote ayant fait demander une audience « au czar Pierre, il la lui accorda à bord d'un vaisseau « sur lequel il se rendait. L'ambassadeur alla trouver « le prince au lieu indiqué ; mais à peine le malicieux monarque, qui n'est pas moins habile qu'un mousse de

« douze ans, vit-il venir le diplomate, qu'il monta sur la
« première hune du grand mât, et cria à l'Anglais de venir
« recevoir son audience. Le ministre de Sa Majesté Bri
« tannique, déjà vieux, était peu ingambe, je laisse à juger
« à Votre Altesse Royale la peine qu'il eut de se hisser
« jusqu'à l'étrange cabinet où le czar devait l'entretenir ;
« il y parvint toutefois avec l'aide de plusieurs matelots
« qui charitablement le poussèrent par le derrière. Arrivé
« sur la hune, mon pauvre collègue fut très mal reçu de
« l'empereur, toujours irrité contre le roi Georges parce
« qu'il s'est opposé à la continuation d'un canal que Pierre
« faisait ouvrir, et qui devait traverser une petite partie
« du territoire allemand. Cependant ce n'était pas tout
« d'être parvenu à la salle d'audience vacillante ; il fallait
« en descendre, et Votre Altesse Royale saura que c'est
« le plus difficile. Le ministre anglais essaya vainement ;
« il fallut recourir à un palan, que, du reste, le czar aida
« fort obligeamment à faire mouvoir. »

Je n'ai pas dû interrompre ma narration sur le czar Pierre pour une anecdote beaucoup moins importante à laquelle je reviens. Le jeune poète Arouet, dont le talent déjà très distingué justifie la prédiction de M^{lle} de Lenclos, ne se montre malheureusement pas moins malin que spirituel. C'est un esprit turbulent, frondeur, jaloux, toujours prêt à frapper du fouet de Juvénal les ridicules, hélas ! trop nombreux de notre époque ; et par un principe peu compatible avec cette critique active, Arouet souffre impatiemment les justes éloges qu'on accorde à ce qui est bien ou beau... Il y a de l'envie dans ce caractère. On avait déjà attribué à ce poète une satire sur les dernières années du règne de Louis XIV et une épigramme contre le régent qui l'avait fait exiler. M. le duc d'Orléans, sachant qu'Arouet se proposait de présenter aux comédiens une tragédie d'*OEdipe* dont on disait beaucoup de bien, ferma les yeux sur le retour de l'auteur à Paris. Mais il recommença bientôt à rimer des malices : une ode contre la chambre chargée de juger les traitants parut, on

y reconnut la verve du petit satirique. Quelque temps après, le régent, par mesure d'économie, ayant diminué de moitié le nombre des chevaux du roi, on prétendit que le petit Arouet avait dit « qu'il eût été plus convenable de « supprimer la moitié des ânes dont Sa Majesté était « entourée ». Cette méchanceté était plaisante, Philippe voulait la pardonner au malin rimeur ; Dubois représenta qu'impuni, il ne tarderait pas de recommencer et d'aller beaucoup plus loin. Arouet fut envoyé à la Bastille le 19 mars ; il est à craindre que ce moyen ne soit comparable à l'essai de prendre des mouches avec du vinaigre.

Un de ces charlatans connus sous le nom de bohémiens, qui exploitent la crédulité publique pour gagner de l'argent, dit, il y a quelques mois, à la duchesse de Berry qu'elle ne passerait pas vingt-cinq ans ; l'avis n'était pas flatteur, mais le devin était payé d'avance, et la princesse avait exigé qu'il fût sincère. Depuis cette prédiction, M^{me} de Berry eut des avis de conscience, des accès de repentir qui lui firent songer à la pénitence. Mais n'ayant pu obtenir de son caractère, encore moins de son tempérament, une continence absolue, elle partagea le plus également qu'elle put son temps entre la dévotion et le plaisir, et choisit au couvent des filles du Calvaire un appartement où elle se retire périodiquement, surtout aux approches des grandes fêtes, Là, tirant sur sa vie mondaine un épais rideau, elle vit comme une simple religieuse, couche sur un dur matelas, porte une chemise de crin, et fait jouer la discipline sur sa blanche peau. La période pénitente est-elle terminée, Son Altesse Royale retourne au Luxembourg, rouvre les bras aux voluptés, et double le *service intérieur* de ses gardes. Si l'âme peut être sauvée ainsi, la route du salut n'est pas trop difficile.

Depuis environ un an, on parle beaucoup en Europe du diamant le plus gros qu'on ait encore vu : il pèse plus de six cents grains et n'offre pas de défauts. Voici l'histoire de cette pierre extraordinaire. Un ouvrier libre des mines

du Mogol ayant trouvé cet énorme diamant, se l'insinua dans le fondement avec une rare habileté, puis il se fit à la cuisse une large incision d'où le sang jaillit par torrent. La gravité apparente de cette blessure fit qu'on sortit l'ouvrier de la mine sans avoir pris les précautions ordinaires, qui sont de purger les travailleurs, et de leur donner un lavement, afin de leur faire rendre les diamants qu'ils pourraient avoir avalés. Le mineur étant resté seul après le pansement de sa cuisse, retira le diamant du lieu où il l'avait caché, et le plaça dans une cachette plus sûre. Bientôt cet homme, feignant de ne pouvoir plus travailler, se fit payer ce qui lui était dû pour ne pas déceler sa richesse, et passa en Europe.

Arrivé en Angleterre, le possesseur du diamant le vendit à M. Pitt¹, beau-frère du secrétaire d'Etat Stanhope. Un agent chargé de revendre en France ce diamant en demandait quatre millions ; le régent en fit offrir deux il y a deux mois. Le courtier ayant pris les ordres de M. Pitt, et nul autre acheteur ne se présentant, M. le duc d'Orléans a pu terminer la semaine dernière ce marché, que tous les joailliers trouvent avantageux. La vente a été faite à terme ; on payera l'intérêt des deux millions au denier vingt, et l'on donnera en nantissement au vendeur des pierreries de la couronne pour une valeur équivalente à celle de l'acquisition. Il est stipulé dans le traité que Louis XV, à sa majorité, pourra rompre le marché s'il le veut, ce qui paraît peu probable. Le diamant acheté de M. Pitt, et qui portait son nom, a reçu celui du *régent*.

L'affaire des princes légitimés est enfin terminée. M. le duc du Maine et M. le comte de Toulouse avaient préparé, au mois de juin, une nouvelle protestation contre les requêtes qui les concernent ; mais *M. le duc* et M. le prince de Conti, s'étant rendus au parlement le 21, obtinrent de cette compagnie que la protestation ne serait point reçue.

1. C'était l'oncle du célèbre chancelier de l'échiquier qui dirigea longtemps la politique de l'Angleterre.

Enfin le conseil de régence, après plusieurs séances consacrées exclusivement à la question dont il s'agit, rendit dans les premiers jours de juillet un édit portant révocation de celui de 1714 qui accordait aux princes légitimés les mêmes droits qu'aux princes du sang. Le parlement a enregistré sans discussion le nouvel édit. MM. du Maine et de Toulouse ont montré beaucoup de grandeur d'âme quand il leur a été notifié; mais la duchesse du Maine a, dit-on, éprouvé de longues vapeurs, dont le cardinal de Polignac a eu beaucoup de peine à la guérir. Quant à la pauvre demoiselle Delaunay, avocat en jupes qui avait si bien et si longuement fait plaider sa plume en faveur des légitimés, on est venu l'enlever un de ces matins à Sceaux pour la conduire à la Bastille, sans que sa maîtresse, déjà guérie de ses vapeurs, ait daigné dire un mot en sa faveur. M^{me} Delaunay, que l'on dit être la plus obligeante personne du monde, a déjà rendu des services mieux reconnus au chevalier de Mesnil, prisonnier fort aimable qu'elle a rencontré au château Saint-Antoine; tout le monde n'est pas ingrat.

La banque de Law, ses actions et ses billets font toujours fureur; cet établissement a pris cette année une grande extension. Un arrêt du conseil, en date du 10 avril, porte que les billets de banque seront reçus dans toutes les caisses royales. Ce n'est pas tout: des lettres patentes, motivées sur l'accroissement d'activité que le nouveau système a donné aux compagnies déjà formées pour l'exploitation de nos colonies, créent une nouvelle association sous le titre de compagnie d'Occident ou du Mississipi, à laquelle le roi abandonne toutes les terres de la Louisiane. Le fonds social est fixé à cent millions, répartis en deux cent mille actions dont la valeur peut être fournie en billets. A chacune de ces actions est attribué un dividende de quatre pour cent, indépendamment des répartitions qui pourront résulter des bénéfices du commerce. M. Law est nommé principal directeur de cette nouvelle compagnie.

Tandis que notre commerce reprenait quelque faveur

par le crédit, le prince régent a senti qu'il ne fallait laisser entraver ses relations ni par les disputes religieuses qui rompent la bonne intelligence parmi les hommes, ni par des appréhensions inspirées aux spéculateurs sur leur propre sûreté. En conséquence, une déclaration du roi, en date du 7 octobre, défend d'écrire ou de parler en public pour ou contre la bulle *Unigenitus*; et une amnistie générale accordée à tous fournisseurs, receveurs des finances ou traitants, a paru dans le même temps. L'édit qui consacre l'amnistie porte suppression de la chambre de justice. Cette mesure a reçu la plus bruyante sanction de la part des habitants de Paris, parce que les riches financiers, toujours en crainte de se voir enlever leurs richesses, les resserraient et faisaient peu de dépense. En général, le peuple n'aime point les dispositions répressives, et c'est pour cela qu'il ne manque guère l'occasion de faire un mauvais parti à M. d'Argenson, le plus attentif des hommes à réprimer tous les vices, excepté les siens et ceux de ses amis.

Il y a quelques jours, les *dames* de la place Maubert, ayant vu ce magistrat descendre de voiture près de l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet, mirent ses laquais en fuite par une mitraille soutenue de poires, de marrons, de pommes crues et cuites; puis, s'emparant du lieutenant de police, elles le portèrent sous une gouttière qui versait les restes d'une pluie d'orage. Là, M. d'Argenson, maintenu sous la cascade par cinquante mains vigoureuses, reçut, pendant huit ou dix minutes, une douche complète sur sa tête aussi dépourvue de cheveux que le genou d'un enfant. Pendant ce temps, la perruque noire du magistrat voltigeait au-dessus de la foule, renvoyée d'une fruitière à une marchande de poisson, et de celle-ci à sa voisine l'écaillère. Enfin après avoir été gratifié de l'assortiment le plus riche d'épithètes injurieuses, le lieutenant de police obtint grâce de l'étranglement pour lequel deux ou trois furies à éventaire avaient opiné. Il entra dans l'église tout grelottant, tout dégouttant, mais le sourire sur les lèvres, et pria le suisse de Saint-Nicolas d'aller lui chercher des habits pour réparer l'effet de ce qu'il appelait une plaisan-

terie de ces dames. Si M. d'Argenson est sévère, il faut convenir qu'il a d'ailleurs le caractère bien fait.

Un incident financier très grave marque la fin de cette année : les États de Bretagne ont refusé le *don gratuit*, en alléguant qu'ils ne pouvaient l'accorder sans connaître l'état de leurs finances... On dit tout bas qu'Alberoni, toujours occupé de susciter au régent des embarras et des entraves, a soudoyé des agents dans l'une des provinces les plus remuantes du royaume. S'il en est ainsi, cet Italien a réussi peut-être au delà de ses espérances : les États de Bretagne ont été cassés, et cet acte d'autorité produit dans la province une grande fermentation. On craint une révolte, que le parlement de Rennes lui-même fait redouter.

Au milieu des vices propres à notre époque, il en est deux qui s'offrent sous un aspect nouveau, et dont je dois enregistrer la vogue : ce sont le *bel air* et le *bon ton*. Le *bel air* consiste à montrer la plus apathique indifférence pour ses affaires, à se moquer de ses dettes, à se mésallier en épousant la fille d'un riche financier pour faire croire qu'on les payera, et à s'acquitter finalement en faisant distribuer des volées de coups de bâton à ses créanciers. Le *bon ton* est de nier la vertu des femmes, même celle de sa mère; attendu qu'il n'y a pas absolue nécessité d'être le fils de son père, puisque, grâce à nos lois, on est toujours sûr d'hériter des titres et des biens. On voit que le XVIII^e siècle commence à marcher sur un bon pied.

CHAPITRE IV

1718

Richelieu et M^{lle} de Valois à Saint-Cloud. — La duchesse douairière d'Orléans aime le *système* de Law. — M^{lle} de Valois et de Charolais à l'Opéra. — Duel de M^{me} de Nesle et de Polignac pour Richelieu. — Reconnaissance du duc. — La cour des Cui-

sines. — Le chevalier de Die. — Substitution forcée. — Cela finit comme cela avait commencé. — Rétablissement des secrétaires d'État. — La chandelle flottante. — Nouvelle refonte des monnaies. — Mort de Marie de Modène, veuve de Jacques II. — Le Brutus du Nord. — Déchéance absolue des princes légitimés. — Honneurs personnels accordés au comte de Toulouse. — Belle conduite de ce seigneur. — Quadruple alliance. — *OEdipe*, tragédie de Voltaire. — Particularités sur ce poète. — Prise d'habit d'Adélaïde d'Orléans. — Délices mondaines dans le couvent de Chelles. — Les *Philippiques*. — Nouvelle bulle de Clément XI sur la constitution. — Troubles nouveaux qu'elle cause. — Mort de Charles XII. — Coup d'œil sur la Suède. — La banque de Law est déclarée banque royale. — Richesses colossales de Law. — Ce financier est décrété de prise de corps par le parlement. — Exil du chancelier d'Aguesseau. — D'Argenson obtient les sceaux. — Réjouissance des filles publiques à cette occasion. — Amours de M. d'Argenson. — Le pacha des couvents. — Vue intérieure du monastère de la Madeleine du Trainel. — La Fillon ; histoire de cette fille. — Les dames de la cour se prostituent chez la Fillon. — Singulier quiproquo. — Conspiration de Cellamare. — Son objet. — Arrestation du prince de Cellamare. — Arrestations. — Compliments du cardinal de Noailles. — L'ambassadeur de Franco quitte Madrid. — Le duc et la duchesse du Maine sont arrêtés. — Les lavements redoublés. — Mort des Maréchaux d'Harcourt et de Montrevel.

Depuis que le duc d'Orléans a fait boucher la chatière par laquelle Richelieu s'est introduit quelque temps chez M^{me} de Valois, les entrevues des amants sont devenues fort difficiles à Paris ; mais il arrive souvent que la jeune princesse suit sa grand'mère à Saint-Cloud, où elle va une ou deux fois par semaine, même l'hiver. Alors le duc monte dans sa chaise de poste à onze heures, arrive à minuit dans le jardin du château, et entre sans obstacle chez sa maîtresse dont les croisées se trouvent de plain-pied avec un parterre. Ces expéditions amoureuses sont le plus ordinairement sans danger, parce que, de deux choses l'une, ou l'honorable douairière d'Orléans laisse évanouir dans un sommeil profond les vapeurs du vin d'Aï, ou bien elle prodigue au financier Law, qu'elle aime encore plus que le régent ne l'estime, l'assurance que son système lui plaît beaucoup. Dans l'un ou l'autre cas, Son

Altesse laisse sommeiller en paix sa surveillance, et M^{lle} de Valois veille pour son amant. Mais quoique, de son côté, le duc ne dorme guère, la petite princesse ne laisse pas de lui reprocher la continuation de son intrigue avec M^{lle} de Charolais. Le lendemain, à l'hôtel de Condé, c'est la contre-partie que Richelieu entend. Il répond de son mieux à cette double série de reproches; mais, comme les protestations évidemment menteuses qu'il fait de part et d'autre ne sont pas rassurantes, les deux tendres Altesse se haïssent cordialement. Il faut voir les princesses placées vis-à-vis l'une de l'autre à l'Opéra, quel mépris mutuel elles affectent, quels regards de fureur réciproque partent de leurs beaux yeux, surtout lorsque l'amant commun excite par sa présence ces transports jaloux. C'est un spectacle plus curieux pour le public, que la pièce que l'on joue sur le théâtre. Heureux temps où les princes du sang royal donnent la comédie à la nation !

Mais voici deux dames qui s'envoient, pour le duc de Richelieu, des munitions bien autrement sérieuses que des sourires amers et des œillades courroucées; il n'est question, de la porte Saint-Antoine à la porte Saint-Honoré, et de la barrière Saint-Denis à celle d'Enfer, que du duel de M^{me} de Polignac et de M^{me} de Nesle. Les vieux livres de chevalerie, comme les romans modernes, sont pleins de combats singuliers soutenus pour les belles, mais il appartenait à notre époque d'offrir le premier exemple connu de deux femmes disputant le pistolet au poing la possession d'un amant.

Il était dix heures du matin; M^{mes} de Nesle et de Polignac, sans rouge, vêtues en amazones, accompagnées chacune de deux témoins, et se faisant suivre de leurs laquais portant des pistolets, arrivèrent au bois de Boulogne. On avait entendu dire, la veille, à M^{me} de Nesle, « qu'il s'agissait de faire décider par le sort des armes à laquelle des deux appartiendrait le *mortel chéri*; que, « pour elle, rien ne lui serait plus doux que de tuer sa « rivale, et qu'elle comptait pour peu de chose de rester « sur le carreau. » M^{me} de Polignac avait raisonné à peu

près de la même manière. C'était dans ces dispositions que ces dames arrivaient sur le terrain. S'étant enfoncées dans le bois, où elles choisirent le lieu propice au combat avec un sang-froid qui eût fait honneur à deux mousquetaires, les rivales s'arrêtèrent, et, après une révérence préalable, tirèrent chacune un coup de pistolet. M^{me} de Nesle chancelle, tombe, et au même instant l'albâtre de son sein est ensanglanté. « Va, dit M^{me} de Polignac fière de sa victoire, « je t'apprendrai à vivre, et à vouloir aller sur les brisées « d'une femme comme moi... Si je tenais la perfide, je lui « mangerais le cœur après lui avoir brûlé la cervelle ! » Un des témoins, en reconduisant le trop irascible vainqueur à son carrosse lui fit observer qu'il n'était pas généreux d'insulter son ennemie après l'avoir blessée. « Taisez-vous, jeune étourdi, répondit M^{me} de Polignac, il ne vous « convient point de me faire des leçons. » Cette réponse prouva aux assistants que le *jeune étourdi* ne s'était pas toujours borné, près de la dame, au rôle de témoin, et que si elle voulait aimer Richelieu sans rivales, elle ne se faisait pas de scrupule de lui donner des rivaux.

Cependant les témoins de M^{me} de Nesle s'empressèrent auprès d'elle ; on ouvrit sa robe un peu plus que la pudeur ne le permettait, mais juste autant que la nécessité l'exigeait, et l'on reconnut par une douce percussion que la gorge n'était point atteinte. Le sang venait d'une simple égratignure à l'épaule, sur laquelle le plomb fatal avait heureusement glissé. « Ah ! tant pis, s'écria M^{me} de Nesle, « j'aurais voulu qu'une blessure au sein fût l'enseigne de « celle que l'amour me fit plus profondément pour lui. — « Mais *lui*, dit un étranger qui avait aidé les témoins à « panser la blessée, *lui*, mérite-t-il un si beau sacrifice ? — « S'il le mérite ! reprit avec feu M^{me} de Nesle. Ah ! que « n'ai-je un sang plus beau à verser pour Richelieu ! je le « répandrais jusqu'à la dernière goutte ! Toutes les femmes de la cour lui tendent des pièges, mais j'espère que « la preuve que je viens de lui donner de mon amour me « l'acquerra sans partage. »

L'étranger sourit avec un air d'incrédulité et l'on va

voir s'il avait tort. Le soir même, Richelieu apprit le duel dont il avait été la cause, et serait sans doute le prix, ajouta celui qui l'informait. « La cause, bon, s'écria l'in-
« signelibertin, mais pour le prix... le diable m'emporte s'il
« en est rien. Au reste, ces dames ont été bien bonnes de
« se battre pour moi ; je ne sacrifierais pas un de mes che-
« veux ni à l'une ni à l'autre. C'est de l'histoire ancienne
« que mes intrigues avec elles... ; et puis je ne m'en sou-
« ciais guère... ; ce sont elles qui ont absolument voulu de
« moi... : elles m'ont eu, qu'elles me laissent en repos et
« cherchent fortune ailleurs. »

Si le duc s'exprime de la sorte sur des femmes qui se battent pour lui, que sera-ce de celles qui l'imitent dans ses infidélités ? On en va juger. M^{me} de Gœbriant avait eu son tour ; mais ce tour était passé et M. de Broglie consolait cette dame de la fuite du volage Richelieu. Celui-ci avait trouvé tout naturel que cette beauté délaissée eût cherché des consolations ; mais il trouva impertinent le retour qu'elle avait voulu faire vers lui après l'avoir remplacé. Un jour que, par *post-scriptum* à des reproches, M^{me} de Gœbriant marquait au duc qu'elle l'attendait le soir au Palais-Royal dans la cour des Cuisines, il écrivit au bas de son billet, qu'il lui renvoya : « Le rendez-vous
« est bien choisi ; vous pouvez rester dans la cour des
« Cuisines, car vous n'êtes faite que pour charmer des
« marmitons. Adieu, mon petit ange. »

A peu près dans le temps où le duel de M^{mes} de Nesle et de Polignac était le sujet de tous les entretiens, il se passait une aventure galante d'un genre neuf, bien que la carrière soit battue dans presque toutes ses directions.

Le comte de Riom, amant en titre de la duchesse de Berry, avait en province un cousin nommé le chevalier de Die, auquel il prit fantaisie de venir à Paris pour tâcher de mettre en œuvre une taille élégante, une jambe heureusement tournée et la figure la plus agréable. Die alla d'abord trouver son parent qui lui procura l'honneur de faire sa cour à M^{me} de Berry. Le beau provincial plut tout de suite à la princesse ; elle ne tarda pas de lui donner un

logement dans son palais. Une quinzaine de jours après l'installation du chevalier, Son Altesse Royale étant seule avec M^{me} de Mouchy, sa dame d'honneur, lui parla de M. de Die.

— Vous le connaissez? lui dit-elle.

— Je crois que oui, madame; il me semble que je l'ai rencontré dans les corridors.

— Il vous semble... dans les corridors... vous rougissez, madame.

— Votre Altesse Royale se trompe, il n'y a aucune raison pour...

— Pardonnez-moi, il y a des raisons pour... M. de Die est votre amant.

— Je vous assure, madame.

— Épargnez-vous la peine de chercher à me donner le change; quand je ne saurais pas de longue main que tous les nouveaux venus au Luxembourg sont favorisés de vos bonnes grâces, j'ai fait épier le chevalier... et, cette nuit, à une heure et demie du matin...

— Pardon, princesse, pardon ..

— Je ne vous fais pas un crime de votre sensibilité, ma chère; mais avec moi il faut avoir de la sincérité.

— Votre Altesse est si bonne...

— Écoutez, madame de Mouchy, vous donnerez rendez-vous pour ce soir, à minuit, au chevalier.

— Si M^{me} la duchesse me l'ordonne...

— Cela m'obligera... Vous n'aurez point de lumière.

— Il est vrai qu'il n'est pas indispensable d'en avoir...

— A cette même heure vous serez ici, dans mon appartement.

— Et M. de Die?...

— Je me charge de le recevoir chez vous.

— Votre Altesse Royale me fait l'honneur de me dire...

— Je vous dis que vous passerez la nuit dans mon lit et que je la passerai dans le vôtre... Trouvez-vous cela clair?

— Très clair, madame, j'obéirai.

Les choses s'étant passées comme la princesse en avait

ordonné, M. de Die trouva que sa maîtresse, dont la taille était, la veille, fine et élancée, avait pris beaucoup d'embonpoint dans un seul jour; mais bientôt d'autres détails lui révélèrent la substitution, et M^{me} de Berry qui était satisfaite de l'épreuve, se déclina.

Cette intrigue ne dura que six semaines; au bout de cet espace de temps, le chevalier que la duchesse avait cru digne de figurer parmi les demi-dieux, redevint à ses yeux un homme à peine ordinaire. Il s'était rendu comme de coutume chez la princesse, lorsque, au lieu des formes un peu fortes qui lui étaient offertes depuis un mois et demi il retrouva sa taille fine et élancée... Une nouvelle substitution terminait l'aventure comme elle avait commencé et M. de Die se tint pour averti.

Les conseils établis par le régent au lieu des secrétaires d'Etat, pouvaient avoir quelques avantages sur eux quant à la sagesse des actes de l'administration, parce que plusieurs avis assurent un meilleur choix de moyens qu'un seul. Mais l'exécution devait être lente, comme toute action à laquelle concourent divers agents mus par des volontés différentes. D'ailleurs, en multipliant les membres du pouvoir on peut multiplier aussi les séductions, et peut-être est-ce là le vrai motif qui a déterminé le conseil de régence à rétablir cette année les secrétaires d'Etat.

Une de ces pratiques superstitieuses qu'il serait du devoir des gouvernants de combattre dans le public au lieu de laisser un avide clergé en faire son profit, causa dernièrement un grand désastre à Paris. Une bonne femme dont le fils s'était noyé dans la Seine et qui voulait retrouver son corps pour lui donner la sépulture, reçut l'assurance des commères, ses voisines, qu'en plantant le soir une chandelle allumée sur un pain qu'elle laisserait aller au fil de la rivière elle verrait la lumière s'arrêter, par le pouvoir de saint Antoine de Padoue, à l'endroit où le noyé était gisant. La chandelle s'arrêta en effet, mais ce fut près d'un bateau de foin qu'elle enflamma et d'où le feu communiqua à un autre attaché auprès. La flamme ayant bien-

tôt consumé les câbles qui retenaient ces bateaux, ils descendirent le cours du fleuve, s'arrêtèrent sous le *Petit-Pont* et incendièrent les maisons bâties dessus. Les malheureux habitants, surpris par l'élément destructeur qu'une sorte de prodige faisait élever de l'élément qui lui est le plus opposé, se troublèrent, perdirent la tête. Un grand nombre d'entre eux furent brûlés; d'autres n'échappèrent aux flammes qu'en se précipitant dans la Seine où ils trouvèrent la mort.

Les maisons du *Petit-Pont* ont été presque entièrement détruites, espérons qu'elles ne seront point rebâties et qu'il sera permis enfin de respirer un peu d'air pur dans ce quartier insalubre ¹.

Un édit du 31 mai ordonne une refonte générale des monnaies et une nouvelle augmentation dans la valeur numéraire des espèces d'or et d'argent. On assure que cette mesure a pour but de donner plus de faveur aux actions et aux billets de la banque, en tenant le public dans une continuelle incertitude sur les matières métalliques. Si le moyen n'est pas d'une rigoureuse loyauté, il est du moins d'une adroite politique; mais il fait murmurer, parce que, nonobstant le mépris que M. Law fait de l'or, la multitude ne paraît pas encore disposée à lui préférer le papier.

Marie de Modène, veuve de Jacques II, est morte à Saint-Germain au sein de la piété la plus exemplaire, qui, à quelques lacunes près, dit-on, l'anima toute sa vie. Lorsque cette princesse se réfugia en France à la fin de 1788, le comte de Lauzun fut, comme on sait, son conducteur, son appui, son défenseur, et l'on assure que, touchée de ses soins assidus, elle ne put se défendre d'un sentiment de reconnaissance que les séductions du favori de Louis XIV entraînaient fort loin. Ce prince lui-même

1. Les maisons du *Petit-Pont* n'ont point été rebâties, un double trottoir les a remplacées; mais ce n'est que beaucoup plus tard qu'elles ont disparu des autres ponts.

avait tant fait pour la reine d'Angleterre qu'il y eût eu de l'ingratitude, toujours selon les on-dit, à lui refuser les marques de gratitude que Lauzun avait obtenues à meilleur marché. Marie Stuart, qui mourut il y a quelques années, prouva, suivant une opinion presque universellement admise, par un témoignage vivant, que sa mère n'avait point été ingrate envers le grand roi.

Lorsque le czar Pierre vint à Paris, il était brouillé avec son fils qui avait quitté ses États. Le monarque russe dit alors qu'il voyageait tranquillement et ne craignait point une révolution. Il paraît cependant qu'elle était à craindre; Sa Majesté avait même ordonné qu'on fortifiât Saint-Pétersbourg. Il est devenu évident depuis que le czarowitz, ou héritier présomptif de la couronne de Russie, songeait à se faire un parti pour s'en emparer du vivant de son père. Arrêté par ordre de Pierre, ce prince a été traduit devant un tribunal composé de huit archevêques, huit archimandrites, beaucoup d'autres ecclésiastiques et cent vingt boyards, qui, après l'avoir convaincu de haute trahison, l'ont à l'unanimité condamné à mort le 4 juillet. « Le jugement rendu contre mon fils, écrivait le même « jour Pierre à son envoyé de Paris, me jette dans un « grand embarras : j'ai peine à le faire mourir parce que « la nature s'y oppose ; j'ai peine aussi à lui faire grâce « parce que j'ai tout lieu d'en craindre de nouvelles cons- « pirations. »

« Dieu m'a délivré de l'inquiétude où j'étais, écrivait « le czar trois jours plus tard ; mon fils mourut ce matin « des suites d'une attaque d'apoplexie qui lui prit en « entendant lire son arrêt... Je ferai ouvrir son corps « demain pour éloigner tout soupçon d'empoisonnement. » Ce soupçon subsiste. On n'appelle plus Pierre 1^{er} que le *Brutus du Nord*. Le czarowitz laisse deux enfants, un fils et une fille, qu'il eut de la princesse de Volfembutel.

Les événements que nous voyons en France sont d'une gravité moins tragique ; mais en voici un qui ne manque pas d'importance. Le 26 août, à huit heures du matin, un conseil extraordinaire de régence se réunit aux Tuileries.

Le parlement avait reçu la veille l'ordre de s'y rendre en robes rouges ; les pairs, les maréchaux de France, les gouverneurs des provinces, les chevaliers de l'Ordre et le conseil d'État étaient également convoqués. On vit dès sept heures et demie plus de cent soixante membres du parlement en costume longer sur le quai les bâtiments du Louvre pour se rendre au château, après s'être réunis au palais. Pendant ce temps, le régiment des gardes se divisait en deux détachements : dix compagnies se rendirent au bout de la rue de Richelieu sur le boulevard ; dix autres occupèrent le préau de la foire Saint-Germain. Les gendarmes, les cheveau-légers et les mousquetaires, consignés dans leurs quartiers, se tenaient prêts à monter à cheval ; les chevaux étaient sellés, bridés, et il était enjoint aux officiers d'envoyer d'heure en heure prendre des ordres aux Tuileries.

M. le duc du Maine et M. le comte de Toulouse étaient arrivés des premiers au conseil de régence ; on remarqua qu'ils se plaçaient au dernier banc des pairs et cette modestie avait trouvé des admirateurs dans l'assemblée, lorsqu'un conseiller d'État s'étant approché de M. le comte de Toulouse, lui parla quelque temps à l'oreille. Un instant après, l'amiral de France dit tout haut à M. le duc du Maine : « Mon frère, sortons ; je sais qu'il va se passer des choses que nous ne devons ni voir, ni entendre. » A ces mots les fils naturels de Louis XIV se levèrent et quittèrent la salle.

A peine les princes légitimés étaient-ils sortis, que Louis XV entra en habit de lit de justice, et se plaça sur son trône, avec toute la dignité qu'on peut attendre d'un monarque de huit ans. Le duc d'Albret, grand chambellan, resta debout aux pieds de Sa Majesté, tandis que le garde des sceaux venait s'asseoir au bas de la dernière marche de l'estrade devant une petite table préparée pour lui. Le régent était assis en tête du premier banc des pairs.

La séance s'ouvrit par la lecture que fit le garde des sceaux d'un arrêté du conseil de régence rendu le 21 de ce mois et qui casse un arrêt du parlement dans lequel ce

corps avait agrandi ses prérogatives et sa juridiction. L'arrêté du conseil de régence, tout en rendant hommage à l'autorité du parlement, l'a fait rentrer dans les limites d'où elle voulait sortir. M. le garde des sceaux requit l'enregistrement immédiat. M. le premier président voulut demander, au nom de sa compagnie, le temps d'examiner cet acte du conseil de Sa Majesté ; mais le chancelier, après avoir appuyé le genou sur la dernière marche du trône, comme pour prendre les ordres de Louis XV, dit en se retournant vers l'assemblée : « Le roi veut être obéi sur-le-champ. » M. le duc d'Albret m'a rapporté depuis que l'enfant couronné s'était écrié en ce moment : « Tiens, mais je n'ai pas dit cela, moi... » Néanmoins personne ne répliqua plus.

M. le garde des sceaux lut ensuite un édit qui ôte à M. le duc du Maine et à M. le comte de Toulouse le rang de primatie sur les pairs que ne leur avait point enlevé l'édit du mois de juillet de l'année dernière, lequel ne faisait perdre aux légitimés que le titre de princes du sang et le droit de succéder à la couronne ; de sorte que, d'après le nouvel acte, les fils naturels de Louis XIV doivent prendre rang parmi les pairs dans l'ordre d'ancienneté à la pairie. Mais un second édit, lu immédiatement par M. d'Aguesseau, rend à M. le comte de Toulouse personnellement les honneurs que le premier lui ravit, et ce, en considération de son mérite éminent et des grands services qu'il a rendus à l'Etat.

Cette disposition si glorieuse pour l'amiral de France est en même temps le plus sanglant outrage qu'on pût faire à M. le duc du Maine. Peut-être le régent, si calomnié, si desservi auprès de Louis XIV par le bâtard de ce monarque, doit-il être excusé jusqu'à un certain point dans l'exercice de ses vengeances ; mais il eût été plus digne d'un descendant du vertueux Louis XII de dire à son exemple : « Le régent de France ne venge point les injures faites au duc d'Orléans. » Cependant l'humiliation de M. le duc du Maine allait encore devenir plus amère : quand les édits eurent été enregistrés sans qu'une

seule voix se fût élevée pour s'y opposer, M. le duc de Bourbon demanda la surintendance de l'éducation du roi que sa naissance lui déférait de droit. M. le duc d'Orléans ajouta que par son rang à la pairie M. le duc du Maine marchant après M. le maréchal de Villeroi, il ne pouvait pas conserver l'autorité sur lui. La requête de *M. le duc*, ainsi motivée, lui fut accordée sans la moindre contestation. Si M. le colonel général des Suisses n'a pas plus de partisans à Paris que parmi les pairs, je ne vois pas pourquoi le régiment des gardes a planté le piquet six heures durant sur le boulevard et à la foire Saint-Germain ; car d'ailleurs je ne crois pas que les Parisiens aient jamais été tentés depuis la Fronde de se faire tuer pour la plus ou moins grande autorité des perruques du parlement.

Dès que l'assemblée fut finie, on se mit, selon les ordres exprès du régent, à démeubler l'appartement de M. et M^{me} du Maine aux Tuileries ; le lendemain avant la fin de la journée, *M. le duc* y était établi.

M. le duc du Maine ressent vivement l'humiliation qu'on lui fait subir ; il a déjà demandé plusieurs fois audience à M. le duc d'Orléans, afin de lui prouver, dit-il, qu'il n'a rien fait qui ait pu lui mériter un sort si rigoureux. Le régent se refuse constamment à l'entrevue, déclarant « que
« ce n'est pas sans des raisons essentielles qu'il agit, et
« ajoutant que M. le duc du Maine doit lui savoir gré du
« soin qu'il prend de les taire. »

M. le comte de Toulouse, justifiant la haute idée que l'on s'est faite de son caractère, a refusé tout honneur qui ne lui serait pas commun avec son frère ; la signification formelle de son refus a été faite au parlement et aux pairs, « auxquels on ne reconnaît, a-t-il dit, ni le droit de lui
« enlever des prérogatives ni le pouvoir de lui en confé-
« rer. Mon frère et moi, ajoute ce seigneur dans son mé-
« moire, saurons nous soumettre à la nécessité ; mais je
« me garderai bien, moi, de me prévaloir des grâces
« illégales qu'on a prétendu m'accorder. »

L'affliction est grande dans toute la progéniture légitimée de Louis XIV : M^{me} de Conti s'est rendue à Sceaux

pour essayer de consoler la duchesse du Maine ; M^{me} d'Orléans et même M^{me} de Bourbon ont fait une semblable démarche auprès de la princesse éplorée, et ces dernières lui ont juré qu'elles étaient loin d'approuver ce qu'ont fait M. le régent et M. le duc. Ce serment devait être sincère, puisque *madame la duchesse* et M^{me} d'Orléans sont sœurs de M. le duc du Maine.

Pendant que ces événements se passaient à Paris, une nouvelle alliance était conclue à Londres entre la France, l'empereur et la Grande-Bretagne ; les Etats Généraux de Hollande n'y ont point encore accédé. Ce traité, conclu en août, porte renonciation absolue de Charles VI à tous ses droits sur la couronne d'Espagne, à condition néanmoins que, par un traité à intervenir, Philippe V renoncera de son côté à toutes les possessions en Italie ou dans les Pays-Bas qui ont appartenu autrefois à la monarchie espagnole, sauf les successions éventuelles des duchés de Parme et de Toscane dont l'empereur s'oblige à donner, quand il y aura lieu, l'investiture à la reine d'Espagne. Il est stipulé par l'alliance de Londres que le duc de Savoie se dessaisira de la Sicile en faveur de l'empereur, et qu'en échange on lui fera céder par Philippe V l'île de Sardaigne qu'occupe indûment ce dernier souverain.

Sa Majesté Catholique est, comme on le pense bien, fort éloignée d'accéder à de telles stipulations dans lesquelles, pour la renonciation dérisoire de Charles VI à une illusion, on impose au monarque castillan des renoncations sérieuses et effectives. Mais Alberoni, dont l'audace et la subtilité diplomatique sont extrêmes, ne montre pas autant de ressources d'esprit et d'assurance pour soutenir la guerre. Avant même que les ambassadeurs qui traitaient à Londres fussent séparés, l'amiral anglais Bing attaqua l'escadre espagnole qui protégeait les troupes débarquées en Sardaigne, s'empara de plusieurs vaisseaux, dispersa le reste et obligea les conquérants à quitter précipitamment l'île qu'ils avaient occupée quelques mois.

Les comédiens français ont joué, vendredi 18 septem-

bre, l'*OEdipe* de M. Arouet, qui, depuis quelque temps, a pris le nom de *Voltaire* à cause de la prévention presque générale attachée au sien par suite des satires de ce jeune poète. L'auteur de la nouvelle tragédie étant encore à la Bastille le jour de la première représentation, n'a pas joui du succès de cet ouvrage, succès que l'on peut qualifier de triomphe. Mais, trois jours après, M. Voltaire a pu moissonner lui-même les lauriers que le public lui décernait ; M. le duc d'Orléans, pardonnant aux égarements de l'esprit en faveur des élans du génie, avait rendu la liberté à l'auteur d'*OEdipe*. Pendant huit jours Voltaire a été, dans l'opinion des spectateurs, placé au-dessus de Corneille et de Racine ; mais le neuvième jour, l'enthousiasme était un peu calme et la critique est venue. La grande supériorité du nouveau tragique ressort d'une versification noble, pompeuse, étincelante, qui séduit et entraîne. Mais, j'oserai le dire, cette versification brille presque exclusivement par le choix des expressions, par l'arrangement coquet des mots. Les vers de Voltaire me semblent d'autant plus sonores que la pensée y tient moins de place. Sans doute les admirateurs du brillant écrivain me jetteront la pierre ; les fanatiques sont absolus : il faut qu'on adore l'objet de leur culte ou qu'on succombe sous leurs coups. Mais la saine partie du public, celle qui ne loue ou ne blâme qu'avec connaissance de cause, confirmera tôt ou tard mon jugement. Quant au choix du sujet, il n'y a que des éloges à donner à Voltaire, qui d'ailleurs fut guidé par Sophocle. Il n'est pas hors de propos de dire que le grand Corneille fit jouer un *OEdipe* en 1659, et que le sujet lui avait été indiqué par le surintendant Fouquet. Ce ne fut pourtant pas ce financier qui exhuma le fils de Laïus de la poudre des bibliothèques de l'antiquité ; Jean Prévot, dès l'année 1605, donna une tragédie d'*OEdipe*, et Nicolas Sainte-Marthe, en 1614, en fit jouer une seconde. Aucune de ces trois compositions ne méritait de rester au théâtre, celle de Voltaire y restera. L'auteur avait d'abord composé son poème sans le ridicule épisode de l'amour de Philoctète, mais les comé-

diens ont voulu à toute force une flamme amoureuse ; ce sont eux, et non le poète, qui doivent supporter le blâme de ce grand défaut.

Aussitôt que Voltaire fut sorti de la Bastille, il alla au Palais-Royal remercier le régent. « Soyez sage, lui dit le prince, et j'aurai soin de vous. — Je vous suis infiniment obligé, répondit le tragique, mais je supplie Votre Altesse Royale de ne plus se charger de mon logement et de ma nourriture. — Je vous le promets, répliqua le duc, si vous me promettez à votre tour de renoncer à établir la réputation de vos contemporains. » Philippe proposa ensuite en riant à Voltaire de porter la queue du grand prêtre dans sa tragédie d'*OEdipe* ; le poète prit la chose au sérieux, et suivit l'hiérophante de Thèbes en habit français. Le public, qui crut qu'on se moquait de lui, murmura d'abord, il applaudit quand il eut reconnu l'auteur ; et celui-ci obtint ce qu'il avait recherché, une espèce d'ovation à brûle-pourpoint.

Cependant les ennemis de Voltaire ne tardèrent pas d'insinuer à M. le duc d'Orléans, que l'inceste d'*OEdipe* était une allusion à la conduite de ce prince : « Vous verrez, répondit-il, que c'est pour me jouer pièce que Sophocle a imaginé ce sujet » ; et Son Altesse Royale donna deux mille écus au jeune écrivain. Fontenelle, jaloux de cet acte de munificence, fit dire à Voltaire qu'il trouvait trop de feu dans sa tragédie. « Pour me corriger je lirai ses pastorales », répondit l'émule de Corneille. Le régent promet au poète à la mode de le mettre bientôt à même d'échapper aux persécutions de son père qui, dans une obstination très peu poétique, le presse de prendre un état. Voltaire vient de temps en temps faire sa cour au Palais-Royal : un jour qu'il attendait Philippe au sortir du conseil, il le vit tout à coup paraître suivi de quatre secrétaires d'État. « Arouet, lui dit Son Altesse Royale, je ne t'ai pas oublié, je te destine le département des niaiseries. — Merci, monseigneur, répondit le malin rimeur à demi-voix, j'aurais trop de rivaux : en voilà quatre derrière vous. » Le régent pensa étouffer de rire.

Au bruit qu'a fait, pendant au moins quinze jours, la tragédie d'*Œdipe*, a succédé celui de la magnifique prise d'habit d'Alélaïde d'Orléans. Rien d'aussi brillant que cette cérémonie ne s'était encore vu dans un couvent; toutes les plus riches tentures du garde-meuble royal garnissaient l'église de Chelles; une partie des diamants de la couronne avaient été montés au soleil du saint sacrement; plus de cinquante évêques, dans tout l'éclat de leur costume pontifical, remplissaient le chœur, enfin tout ce que la cour offre de plus distingué se pressait dans la nef, tandis qu'une musique enchanteresse et cachée portait l'âme au recueillement, auquel pourtant peu de personnes se livraient... Ce spectacle enivra à tel point une jeune provinciale, qu'elle s'écria : « N'est-ce pas ici le paradis? — « Eh! non, madame, répondit quelqu'un, il n'y aurait « pas tant d'évêques. »

La novice, belle comme Vénus, parée comme pour un bal, découverte comme si elle se fût proposé d'exciter les désirs, parut au milieu des religieuses dont elle allait devenir pour jamais la compagne, et qu'elle devait imiter dans leurs austérités... Le sourire, un sourire du monde, était sur les lèvres de M^{lle} d'Orléans; elle vit tomber sans regret à ses pieds l'opulente parure qui la couvrait. « Ces atours, « semblait-elle dire du regard, ne sont que l'appât des « voluptés, elles me souriront ici belles de tous les char- « mes du mystère; » et l'illustre novice jetait les yeux sur trente jeunes sœurs qui l'entouraient.

La vie mêlée de pénitence et de plaisirs mondains que M^{lle} d'Orléans menait à Chelles pendant son noviciat, faisait le désespoir de M^{me} de Villars, abbesse de cette communauté. Lors de la prise d'habit de la princesse, cette dame, dont la piété est solide et fervente, était déjà résolue à se retirer d'un couvent d'où les austérités du cloître disparaissaient tous les jours de plus en plus pour faire place à des pratiques qui ne sont tolérées nulle part. Peu de temps après la prononciation des vœux de la fille du régent, l'honnête supérieure se démit en faveur de la nouvelle religieuse, et se retira chez les bénédictines de la

rue du Cherche-Midi avec une pension de douze mille livres dont M. le duc d'Orléans paya la cession de sa dignité.

Dès que M^{me} de Villars eut quitté Chelles, la nouvelle abbesse bannit toute contrainte ; son salon devint le rendez-vous ordinaire des religieuses jeunes, jolies et peu soucieuses de la règle. On faisait de la musique, non de cette musique grave qu'on entend sous la voûte noircie de nos temples, mais de celle dont on s'enivre sous la riante coupole de l'Opéra. Quelquefois il prenait à la princesse des velléités de peinture, de dessin ; son appartement se changeait en atelier où toutes les religieuses qui savaient manier le crayon ou le pinceau venaient s'asseoir devant un chevalet. Heureux pour la règle quand les couleurs ou les pastels ne servaient qu'à reproduire des paysages, des fruits ou des fleurs ; mais souvent, et par préférence, Adélaïde d'Orléans voulait que ses émules peignissent des académies... Je ne sais, en vérité, ce que pouvaient dire les vénérables confesseurs, quand toutes ces nonnes artistes s'accusaient d'avoir peint en pied Hercule, Apollon ou Antinoüs. Tandis qu'on chantait des scènes d'Armide ou que l'on copiait de belles formes musculaires chez l'abbesse, trente maçons abattaient toutes les clôtures que M^{me} de Chelles voulait faire reconstruire. Mais on avait démoli en un clin d'œil et l'on réédifiait avec une extrême lenteur. Pendant ces travaux, la communauté resta ouverte comme une halle ; tout le monde put y entrer à loisir. Les concerts, les soupers se succédèrent plus fréquemment que jamais. L'abbesse et quelques religieuses admises dans son intimité ne paraissaient, il est vrai, à ces repas qu'au dessert ; mais il arriva souvent que les convives du sexe masculin s'égarèrent le soir dans les corridors, et l'erreur les dirigeait toujours vers les cellules des plus jolies nonnes. Enfin, quand l'architecte de la maison parcourait ces mêmes cellules pour ordonner des réparations, il se trouvait que tous les barreaux des croisées étaient descellés.

Quant à M^{me} d'Orléans, elle reçoit, dit-on, sans déplacement de grille, et le nommé Augeard, son intendant, et

le duc son père, et même Richelieu, dont l'illustre abbesse paraît avoir voulu connaître aussi les talents renommés. Les désordres de Chelles ont pris dans ces derniers temps un caractère si scandaleux que beaucoup de familles ont fait sortir de ce couvent un grand nombre de novices qui avaient perdu cette qualité par des vœux un peu différents de ceux qu'elles devaient prononcer un peu plus tard. Ajoutons que le public a tant crié contre les récréations mondaines de cette maison, que Philippe d'Orléans lui-même s'est cru obligé de faire défendre à sa fille les concerts, les séances de peinture et les repas du soir. M^{me} de Chelles se borne maintenant à souper avec ses religieuses.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans Adélaïde d'Orléans, c'est qu'elle fait marcher de front, si ce n'est l'austérité de la règle, du moins les offices, les pratiques, les devoirs religieux, avec les lectures galantes, les délices de la société et les plaisirs de l'amour demandés à deux sexes à la fois. Quand l'abbesse de Chelles écrit à son père, elle ne manque jamais de mettre au-dessous de sa signature : *Epouse de Jésus-Christ...* ce qui fit dire un jour au prince : « Je ne sais, mais je ne me crois pas au mieux avec mon « gendre. »

Ma tante a parlé quelquefois dans ses *Tablettes* d'un poète nommé la Grange-Chancel, auteur de quelques tragédies médiocres, et qui, comme tous les poètes, croit son talent bien supérieur à ce qu'il est. La Grange n'ayant pas trouvé au Palais-Royal les faveurs accordées à Destouches, à Fontenelle, à la Motte-Houdart, à Voltaire, à Dufresny, accusa le duc d'Orléans d'ingratitude ; bientôt il le chargea de tous les vices, de tous les crimes, parce que personne n'est plus coupable aux yeux des ambitieux que les princes qui ne les favorisent pas. Or, il suffit de se plaindre de la cour du régent pour avoir des droits aux faveurs de celle de Sceaux : les ennemis de Philippe y sont toujours bien reçus. La Grange-Chancel s'y fit introduire, et bientôt il mérita la protection de la duchesse du Maine par la composition d'un ouvrage qui, peut-être, a blessé le

duc d'Orléans plus profondément que toutes les calomnies dont il fut accablé à la fin du règne de Louis XIV. Cet ouvrage est une satire intitulée *les Philippiques*, composition où le régent est traité de la manière la plus injurieuse, la plus effrénée. Ce libelle n'a point été imprimé parce que personne n'eût voulu se charger de l'impression; mais en moins de quinze jours plus de dix mille exemplaires manuscrits ont inondé la capitale et les provinces. La duchesse du Maine a trouvé dans les greniers deux cents plumes mercenaires pour multiplier cet écrit, où la peinture hideuse des vices du régent n'offre qu'un coloris couleur de rose auprès des horribles suppositions de meurtre et d'empoisonnement que renferment ces mêmes vers. Les *Philippiques* couraient depuis longtemps les salons et les rues que le régent n'en avait point encore entendu parler; enfin, dans un souper au Palais-Royal, une dame indiscreète hasarda quelques mots sur la fameuse satire; Philippe déclara qu'il voulait la voir, et le lendemain M. de Saint-Simon eut ordre de la lui apporter. « Lisez », dit le régent au duc, qui lui présentait en hésitant le papier. Saint-Simon s'excusa en balbutiant. « Donnez donc », reprit Son Altesse Royale; et s'approchant d'une croisée elle lut les *Philippiques*. M. le duc d'Orléans était homme à rire du libelle s'il n'eût attaqué que ses vices; il commença même par là, et dit plusieurs fois: « Voilà de bons vers. » Mais quand le prince fut arrivé à la strophe où la Grange le représente comme l'empoisonneur de la famille royale, ses yeux se remplirent de larmes, il frémit, pensa s'évanouir, et laissant échapper le papier en même temps qu'il tombait lui-même sur un fauteuil, il dit d'une voix étouffée: « Ah ! c'en est trop, cette horreur est plus forte que moi... j'y suc-
« combe. »

L'auteur des *Philippiques* fut bientôt connu du régent. La voix, disons plus, l'indignation publique le désigna à la vindicte de Son Altesse Royale. Le duc se fit amener la Grange dans son cabinet: « Crois-tu réellement, lui dit-il, tout le mal que tu as écrit de moi? — Oui, mon-
« seigneur! répondit le poète sans hésiter. — Tu as bien

« fait de répondre ainsi, reprit le régent, car si tu m'eusses dit que tu avais écrit contre ta conscience je t'aurais fait pendre. Je connais le misérable sentiment qui t'a mis la plume à la main, j'en ai pitié... Tu iras seulement mûrir ta raison aux îles Sainte-Marguerite. »

La Grange-Chancel partit la semaine dernière pour sa prison. La duchesse du Maine qui lui avait soufflé la rage dans le cœur, le vit s'éloigner d'un œil sec ; elle accompagna cet exilé de la même indifférence qu'elle montra au départ de la comtesse de Murat, exilée aussi pour un libelle que M^{me} de Sceaux lui avait commandé : les deux satiriques n'excitèrent pas plus de regrets dans le cœur de cette femme que la pauvre demoiselle Delaunay, cet avocat en jupes qui expie encore à la Bastille le Mémoire défensif des princes légitimés. En général, c'est un sentiment assez rare que la reconnaissance..., mais la reconnaissance des princes c'est le phénix.

La renommée scandaleuse des *Philippiques* commence à se taire, surtout depuis que Voltaire y a répondu par des vers en faveur du régent beaucoup plus beaux que ceux du libelliste la Grange. Une discussion d'un intérêt plus général occupe aujourd'hui les esprits. Des lettres apostoliques du pape, en date du 8 septembre, enjoignent à tous les fidèles, de quelque rang qu'ils soient, de se soumettre à la constitution *Unigenitus*, sous peine d'être séparés de la communion de l'Église romaine. Dès que ces lettres parvinrent en France, les parlements de Paris, Rouen, Metz, Aix, Rennes, Bordeaux, Dijon, Grenoble et le conseil souverain de Roussillon, s'élevèrent avec force contre cette tyrannie du saint-siège ; des arrêts fulminants furent rendus contre la prétendue infaillibilité des papes, après de lumineuses discussions où ces pontifes n'ont point été épargnés. « En vain, s'écriait le procureur général du parlement de Metz, en vain la primitive Église se trouvant
« déchirée par des hérésies qui lui furent plus funestes
« que les persécutions elles-mêmes, eut-elle recours à ces
« conciles fameux où elle rassembla avec tant de peine

« presque tous les évêques du monde chrétien, pour savoir
 « si elle pouvait trouver des règles de foi immuables dans
 « le successeur de saint Pierre... Mais ce prince des apô-
 « tres lui-même, sans se prévaloir de sa primauté, se ren-
 « dit aux raisons de saint Paul, qui, plus nouveau que lui
 « dans l'apostolat, lui résista longtemps. Si la constitu-
 « tion *Unigenitus* n'est pas une loi infaillible et une déci-
 « sion irréfragable dans l'Église, comment donc a-t-on pu
 « séparer de sa communion ceux qui ne refusent de s'y
 « soumettre que parce qu'on ne veut pas lever leurs doutes
 « par les explications qu'ils demandent? — Quand vous
 « croyez pouvoir séparer tout le monde de votre religion,
 « disait en même temps M. de Gauffredy, avocat général au
 « parlement d'Aix, en apostrophant Sa Sainteté, c'est vous
 « qui vous séparez de la communion de tout le monde. »
 Ces harangues et les arrêts qu'elles préparèrent irritent au
 dernier point Clément XI; il songe, dit-on, à procéder par
 les voies extrêmes. Le régent travaille à concilier les exi-
 gences du saint-siège avec la tranquillité dont nous avons
 si grand besoin; puisse-t-il y réussir! car il est bien affli-
 geant de voir sans cesse des guerres excitées par les minis-
 tres de la paix, de la miséricorde, de l'Évangile en un mot.

Au milieu des discussions religieuses que, par malheur, on
 entend retentir encore d'un bout à l'autre du royaume,
 on apprend dernièrement la mort du fameux Charles XII,
 ce paladin couronné qui depuis dix-huit ans remplit l'Eu-
 rope de son nom. Charles se hâtait de terminer une guerre
 en Norvège pour revenir à son projet favori, celui de por-
 ter ses armes en Angleterre. Depuis l'alliance de la France
 avec Georges I^{er}, cette expédition, imaginée par le baron
 de Bezenval et proposée au roi de Suède par Philippe
 d'Orléans, était devenue le rêve d'Alberoni; il promettait
 au monarque aventurier de l'appuyer des forces navales de
 l'Espagne et de fournir aux dépenses d'une telle entre-
 prise à l'aide des trésors du Mexique. Mais la mort vint
 arrêter l'essor de l'ardente imagination de Charles; un
 coup de fauconneau mit fin, le 30 novembre, sous les murs
 de Fredericks-Hall, aux destinées non moins illustres que

bizarres de ce prince qui atteignait à peine sa trente-sixième année. Charles XII avait reçu de la nature toutes les qualités nécessaires pour faire un grand souverain, mais elles furent étouffées par une frénésie guerrière qu'il ne put jamais dominer. Il brisa à coups d'épée tous les ressorts d'une politique équitable et d'une sage administration. Abattus sous le despotisme obscur de Charles XI qui accabla de charges la nation, abaissa les nobles, anéantit les lois, les Suédois se relevèrent un peu au début du règne de Charles XII ; l'éclat de sa gloire les éblouit ; mais bientôt il leur demanda plus que leur dignité, plus que leurs richesses ; il lui fallut tout leur sang. Au moment où j'écris, la Suède est un désert ; on chemine des journées entières dans ses tristes plaines sans y rencontrer un seul homme... La charrue est dirigée par la faible main des femmes ; de timides vierges ont dû s'habituer à enfourcher les chevaux de poste pour faire le service pénible des courriers ; un sexe privé de force porte de lourds fardeaux dans les villes ; il n'y a pas jusqu'aux bains publics où, contre les lois de la décence, les hommes sont servis par des jeunes filles. Vous ne rencontrez, en traversant les villages, que des femmes, des vieillards et des enfants, couverts des lambeaux de la misère que leurs époux, leurs fils ou leurs pères, leur ont laissés pour tout partage en allant livrer leur vie aux caprices belliqueux du souverain.

Ulrique-Éléonore, sœur cadette de Charles XII, lui succède, au préjudice du prince de Holstein, fils de la sœur aînée du feu roi, les Suédois ayant profité des circonstances pour rentrer dans le droit antique qu'ils avaient d'élire leur roi. Le prince de Hesse, mari de la reine, a été associé à son pouvoir ; mais ils règnent avec une telle délimitation d'autorité que, ni par eux ni par leurs descendants, le despotisme ne peut se reproduire de longtemps dans la monarchie. Occupons-nous d'événements qui nous touchent de plus près.

Par un édit du 4 décembre, la banque est déclarée *banque royale*. Cet acte porte que le roi ayant remboursé en argent les actionnaires qui n'avaient payé leurs actions

qu'en billets, Sa Majesté devient seule propriétaire de toutes ces actions. Law est nommé directeur de la banque royale qui aura des bureaux dans les principales villes du royaume. En conséquence, il est défendu de faire des paiements en espèces au-dessus de six cents livres.

Voilà deux coups d'État d'une haute importance, et, disons-le, d'une criante tyrannie. Quoi ! des spéculateurs ont risqué leurs capitaux pour acheter les actions d'une association dont les bénéfices n'étaient rien moins qu'assurés originairement, et parce que le gouvernement les croit certains aujourd'hui, on dessaisit les actionnaires des chances de prospérité qu'ils avaient acquises en courant les hasards d'une sorte de loterie... Ceci ne continue pas trop mal le règne de Louis XIV. Ensuite, lorsque la régence s'est emparée de tous les ressorts de la banque, quand elle peut les changer, les altérer peut-être à son gré, on oblige les citoyens à reconnaître les billets comme monnaie à peu près unique... Cette mesure arbitraire l'emporte encore sur l'autre. Le public crie, et les écrivains satiriques broient du noir.

Mais ce qui surtout excite les murmures et même l'indignation, c'est la fortune colossale du sieur Law que le public ne saurait expliquer par des gains licites. En moins d'un mois, ce financier a acheté huit cent mille livres du comte d'Évreux le comté de Tancarville, en Normandie, et une terre de cinq cent mille livres de la marquise de Beuvron. Law offrait en même temps quatorze cent mille livres de l'hôtel de Soissons appartenant au prince de Carignan, et il était en marché avec le duc de Sully pour la terre de Rosny estimée à peu près la même somme.

Ces richesses énormes, amassées si promptement, dépensées avec une telle facilité, donnent l'idée à la nation de beaucoup d'autres qu'elle ne voit pas ; on se persuade, non sans de puissantes raisons, que le directeur de la banque ne peut avoir gagné tant de biens sans qu'un grand nombre de personnes aient fait des pertes ou soient menacées d'en faire par la suite. De si grandes clameurs se sont élevées depuis quinze jours sur ce fait, que le par-

lement, sollicité de toutes parts, en a délibéré et a donné un ajournement personnel contre M. Law. Mais, soutenu par le régent, l'Écossais ne comparut point et se moqua de ses juges en établissant à Paris une manufacture de montres anglaises, pour laquelle il a fait venir d'Angleterre une centaine d'ouvriers. Irrité au dernier point, le parlement a changé le décret d'ajournement en un décret de prise de corps; vaine tentative! cette compagnie vient d'être réprimandée, et Philippe a mis Law sous la protection d'un arrêt du conseil d'État.

Le régent ne s'en est pas tenu là: informé que le chancelier d'Aguesseau abondait dans le sens du parlement, il lui a ôté les sceaux et l'a exilé à sa terre de Fresne. La charge de garde des sceaux est donnée à M. d'Argenson, lieutenant de police et conseiller d'État, qui en même temps remplira les fonctions de chef du conseil des finances, dont M. le duc de Noailles s'est démis par suite de son opposition aux dernières mesures relatives à la banque. M. de Machault, maître des requêtes, a été nommé lieutenant de police.

L'élévation de Voyer d'Argenson a donné lieu à un singulier genre de réjouissances: les filles de joie renfermées à la Salpêtrière ayant été mises en liberté par l'ordre de ce magistrat, on vit cette honnête jeunesse parcourir les rues en chantant les louanges de son protecteur qui lui avait fait distribuer de l'argent pour célébrer son avènement à la première magistrature du royaume.

Pendant que M. d'Argenson dirigeait la police, son plus grand plaisir était de se faire amener le soir ce qu'il y avait de plus jolies femmes parmi les courtisanes du domaine public. Il les admettait à son souper, se faisait le sultan de ces étranges houris, et jetait le mouchoir sans aucune précaution préalable à celle dont les yeux libertins flattaient le plus sa confiante lubricité. Il advint de là que les présents considérables que d'Argenson faisait à ces favorites d'un jour eurent bientôt la plus douloureuse réciprocité. M. le lieutenant de police recourut alors à des passe-temps moins dangereux. Il était déjà vieux, mais

son esprit avait de la finesse, sa gaieté de l'enjouement : à table, c'était l'épicurien le plus aimable du monde. Un peu par ces motifs, un peu par intérêt, M^{me} de Tencin, religieuse relevée récemment de ses vœux grâce à l'argent de l'abbé de Louvois, s'attacha à d'Argenson ; cette dame, pour obtenir plus sûrement sa sécularisation, s'était d'abord fait enlever de sa communauté, et elle occupait un petit appartement hors du couvent de la Conception, où le lieutenant de police l'allait voir. Mais l'envie lui ayant pris de soupirer dans l'intérieur des communautés, il se dégoûta promptement d'une femme qui résidait à l'extérieur. D'Argenson s'éprit d'un beau feu pour certaine petite hospitalière du faubourg Saint-Marceau qu'il engagea à s'évader de son couvent, ce à quoi la jeune sœur consentit volontiers, parce que l'hôtel d'un conseiller d'Etat lui sembla préférable à une maison de charité. Mais la supérieure, avertie des projets d'évasion, trouva sans peine le moyen d'y mettre obstacle. Bien mal elle s'en trouva : M. le lieutenant de police avait fait commencer un bâtiment longtemps sollicité par les hospitalières ; les travaux cessèrent tout à coup. La supérieure, au désespoir, fit dire à M. d'Argenson qu'elle était prête à donner une *hospitalité* sans réserve à son amour, pourvu que le bâtiment fût achevé.

D'Argenson se trouvait à merveille de ses galanteries de couvent, et sa place lui donnant la libre entrée dans toutes les communautés, il exploita partout les bonnes volontés cloîtrées. Mais il ne trouva rien qui lui convînt mieux que le monastère de la *Madeleine de Trainel*, où il avait fait recevoir une de ses maîtresses nommée M^{lle} Husson. La supérieure, grosse femme aux yeux noirs, à la peau blanche, au sein rebondi, et qui, malgré ses quarante ans, pouvait être une conquête encore désirable, fixa bientôt l'attention du lieutenant de police : elle, de son côté, pensa que ce serait une fort bonne connaissance pour le couvent : dans l'intérêt de sa maison, elle fit un accueil fort gracieux au vieux galant et ne tarda pas de supplanter M^{lle} Husson. Possesseur des bonnes grâces de cette dame, l'administrateur des réverbères qui faisait cas

des charmes en raison de leur volume, trouva que son amour avait gagné deux cents pour cent sous ce rapport : il y avait dans une seule cuisse de la supérieure l'étoffe de deux demoiselles Husson.

Mais les fortes pièces sont celles dont un convive, même glouton, se lasse le plus vite. M. d'Argenson, devenu garde des sceaux, dit il y a quelques jours à sa volumineuse supérieure qu'il était disposé à faire beaucoup de bien au couvent de la *Madeleine de Trainel*, mais qu'il voulait y avoir tous les droits qu'un mahométan exerce dans un harem. M^{me} de Trainel commença par se plaindre doucement d'être restreinte dans les affections de monseigneur du tout au dividende ; mais comme elle connaissait le moyen de faire d'ailleurs un entier avec des fractions, elle se hâta d'ajouter qu'il n'était rien qu'elle ne fit pour être agréable à Sa Grandeur. Toutes les jeunes sœurs destinées à devenir les odalisques du sultan en perruque et en simarre furent consultées sur cette addition au devoir de la règle, aucune d'elles ne se plaignit de ce surcroît d'austérité.

Bien sûr de n'être pas contrarié dans ses amours par le régent, M. d'Argenson a fait construire dans la communauté un appartement qui communique à celui de sa principale favorite, laquelle, au premier mot de monseigneur, introduit par cette issue les beautés embéguinées qu'il admet auprès de lui. Tous les soirs il se rend à la *Madeleine de Trainel*, il ne couche plus ailleurs. A peine le garde des sceaux est-il arrivé qu'il se met au lit : alors la supérieure et ses religieuses s'empressent à qui mieux mieux autour du grave magistrat. Ces dames frottent avec une flanelle entretenue chaude la tête de monseigneur qui doit trouver cela beaucoup plus doux que la douche intempestive des dames de la place Maubert. Le frottement passe ensuite de la tête aux pieds, avec addition d'un peu d'eau-de-vie pour ranimer les chairs engourdies de Sa Grandeur. En cas d'engourdissement obstiné, des doigts délicats et légers, en se promenant sur la plante des pieds de monseigneur, y produisent un doux chatouillement, souverain pour le raffermissement de la fibre. Ces petites

précautions d'hygiène étant prises, les sœurs qui entourent le lit de M. le garde des sceaux visitent par son ordre ses poches remplies ordinairement de papiers, et lisent haut les placets qu'on a pu lui remettre. Heureux les solliciteurs qui ont des amies à Notre-Dame de Trainel, leur demande passe comme une lettre à la poste; chaque nonnette est une excellente protectrice, et l'on assure que madame la supérieure, qui ne laisse pas d'exploiter son crédit, vend les grâces au plus juste prix.

Quand toutes les affaires sont expédiées par le ministre et ses commis en guimpe, on se met à souper gaiement auprès du lit de monseigneur. Si, pendant le repas, les propos galants ou les vins choisis excitent quelque hilarité de sens dans Sa Grandeur, elle fait un signe et l'on court au-devant de son désir. Enfin, lorsque toutes les nonnes, la supérieure en tête, ont défilé devant M. d'Argenson pour l'embrasser en sortant, une sœur, à dessein retardataire, reste un peu plus, un peu moins longtemps dans sa chambre, pour clore la série des bonsoirs et les rideaux de Sa Grandeur.

Tous les mauvais sujets de Paris connaissent la Fillon, fameuse directrice d'une maison de débauche, et qui, sous ce rapport, ne mériterait pas moins le titre d'abbesse que la supérieure de la Madeleine de Trainel. La Fillon est une femme de cinq pieds dix pouces; ses formes sont admirables, sa figure est ravissante; enfin les peintres assurent qu'elle réunit en elle seule tout ce qui constitue le beau idéal des anciens. Dès l'âge de quinze ans, cette beauté modèle pensa que la nature ne l'avait pas pourvue de tant de trésors pour les enfouir; elle les mit en circulation, et, comme beaucoup de riches, en fut prodigue. Après avoir usé de la prostitution par goût, par entraînement, M^{lle} Fillon reconnut aux offres brillantes qui lui étaient faites qu'elle pourrait s'en faire une grande ressource. A tous seigneurs tous honneurs: le duc d'Orléans, longtemps avant la régence, rechercha la belle courtisane, il en raffola pendant une année entière. Son Altesse Royale avait fait construire dans une partie retirée des jardins de Saint-

Cloud une espèce de grotte, éclairée mystérieusement par quelques rayons de lumière dirigés sur un lit de nattes. Le duc y faisait placer sa maîtresse sans autre voile que ses cheveux blonds qui lui descendaient jusqu'aux genoux. C'est là que le prince faisait pénitence avec Madeleine Fillon, et admirait, comme artiste, comme amant, toutes les perfections de cette pécheresse qui ne songeait guère à devenir repentante.

La Fillon eut des aventures où elle déploya du caractère, de l'audace, de l'ambition et de la finesse ; M. d'Argenson ne tarda pas à la distinguer parmi ses semblables ; il la donna d'abord à son humeur libertine, puis il songea à l'attacher à son administration, ayant remarqué en elle des ruses originales, une résolution froide, et le grand art de captiver la confiance par les séductions. Le lieutenant de police monta pour la Fillon une maison de débauche distinguée. La ville et la cour y affluèrent. Il entraînait dans le plan de M. d'Argenson que cette prostituée à titre d'office eût quelque chose de semblable à un mari ; elle y consentit, mais elle voulut que cet époux de parade, comme elle l'appelait, fût le plus bel homme de France. On lui donna le suisse de l'hôtel Mazarin, qui n'avait pas moins de six pieds et demi de haut, et qui passait pour l'homme le plus beau, le mieux fait, le plus fort du royaume. Avec de telles qualités, un mari croit être propre à quelque chose de plus que la représentation ; celui-ci voulut exiger tout ce que l'hymen comporte d'effectif ; on le repoussa. Il battit sa femme, fut battu par ses amants, et mourut de chagrin. Un second époux se montra plus sage : il ne voulut que de l'argent ; on lui donna en peu de mois plus de cent mille écus : tout lui sembla pour le mieux. La Fillon reprit le cours de ses intrigues, divisées en deux branches : la galanterie et l'observation. Dans cette seconde partie de ses attributions, l'agent femelle de M. d'Argenson entretenait une correspondance comme un ministre d'État : non seulement elle écrivait au lieutenant de police, mais elle avait à donner des instructions journalières aux filles dont elle était la supérieure, et qui

lui faisaient parvenir chaque matin leur rapport. C'était par cette voie surtout que, pendant les deux dernières années du règne de Louis XIV, on découvrait les intrigues secrètes, les épigrammes, les pamphlets, la cause des murmures du jour. Le libertinage est expansif, indiscret; les prostituées de la Fillon apprenaient tout, le plus souvent sans rien demander, quelquefois par des provocations qu'elles savaient exercer habilement. La Fillon s'est ménagé jusqu'à ce jour des rapports directs avec le régent, soit pour l'intérêt des plaisirs de Son Altesse Royale, soit pour des communications qu'il veut tenir de la première main. En conséquence, cette courtisane conserve la clef d'une petite porte qui la conduit de la rue dans l'intérieur du Palais-Royal, et jusqu'au cabinet du prince, sans passer par les grandsescaliers, sans traverser les antichambres. Elle a également ses entrées à toute heure de jour et de nuit chez Dubois.

Les prix des plaisirs dont la Fillon est la dispensatrice dans sa maison furent d'abord très élevés. Tout à coup ils baissèrent considérablement : il n'est pas inutile à l'histoire des mœurs de dire pourquoi.

L'austérité que la cour devait afficher à la fin du dernier règne, l'exacte surveillance exercée par ordre de M^{me} de Maintenon jusqu'au sein des familles, gênaient à tel point les intrigues galantes, qu'une foule de dames nobles virent éloigner leurs amants qui craignirent de perdre un crédit qu'ils préféraient au plaisir même. La beauté calcule moins que l'ambition : les belles délaissées cherchèrent, en descendant quelques degrés de l'échelle sociale, à se procurer un bonheur que l'ambitieuse noblesse leur refusait. Elles allèrent demander à la Fillon des conquêtes passagères, des cabinets mystérieux, et le secret, qu'elles offrirent de payer largement. Il y a plus : craignant que les voluptés mises à un trop haut prix ne leur manquassent, elles obtinrent de la courtisane dirigeante qu'elle baisserait en apparence son tarif ; les nobles dames promirent de lui tenir compte et au delà de la réduction. Le marché fut conclu, et la Fillon eut plus de beautés exter-

nes qu'elle n'en voulait. C'est par suite de cet arrangement qu'il arriva, du vivant de Louis XIV, chez cette prostituée, une aventure que ma tante n'a pas trouvée l'occasion de rapporter. La voici :

Un magistrat d'Alençon, nommé le président Fillon, vint, en 1710, à Paris avec sa femme, jeune Normande, jolie, aimable et vertueuse. M^{me} la présidente Baillet ayant appris l'arrivée de la *présidente Fillon* crut de son devoir d'aller lui rendre visite. Elle fit demander par ses gens l'adresse de cette provinciale ; et, soit malice soit erreur, un laquais indiqua à M^{me} Baillet le domicile de la courtisane Fillon. Voilà donc la présidente parisienne, qui avait de la jeunesse, de la beauté, arrivée chez cette fameuse directrice. Tout pouvait lui servir à lui faire prendre le change : elle parlait à une femme superbe, elle se trouvait dans une belle maison, l'ameublement était magnifique, les domestiques étaient richement vêtus, jamais présidente ne s'annonça mieux.

— Madame, dit la visitante, dès que j'ai su votre adresse, je me suis empressée de venir vous offrir mes hommages et mes services.

— A qui ai-je l'honneur de parler ? demanda avec aisance la Fillon qui savait prendre tous les tons.

— Je suis la présidente Baillet, répondit la dame abusée, et je vois qu'on ne m'avait pas trompée en me disant que j'aurais l'honneur de voir dans madame Fillon la plus belle femme du monde.

— C'est moins de ma beauté qu'il s'agit en ce moment que de la vôtre, madame, et je reconnais à mon tour que la renommée est à cet égard au-dessous de la réalité.

— Madame est en vérité trop bonne.

— Du tout, et je vous assure qu'il y a longtemps que je vous attendais.

— Ah ! ce que vous daignez me dire est trop gracieux... et si je puis vous être agréable en quelque chose, hâtez-vous, je vous prie, d'ordonner.

— N'en doutez pas, madame, je profiterai de vos bontés pour la satisfaction commune.

— La vôtre doit passer avant tout, répondit la présidente Baillet un peu surprise de ces paroles.

— Il faut que nous y ayons toutes les deux notre compte, reprit la courtisane en riant ; je me ferais un scrupule d'user de votre bienveillance si vous ne trouviez pas à cela votre plaisir.

— Je ne puis manquer d'être heureuse en faisant quelque chose pour votre agrément...

— Oh ! mais j'espère vous faire partager les plus jolies aventures.

— Elles seront toujours telles avec vous.

— Est-ce que vous préférez les dames aux hommes ?...

— Mais la société des deux sexes me charme quand elle est ce qu'elle doit être.

— Précisément, je reçois demain un prince polonais, je veux vous faire trouver avec lui...

— Il paraît que madame a déjà beaucoup de connaissances, dit la présidente d'un air à faire juger que l'opinion qu'elle s'était faite de la vertu de notre provinciale commençait à baisser.

— Des connaissances, j'en ai par centaines ; et, pour bien vous amuser, vous ne pouviez, madame, choisir une maison plus commode que la mienne.

— M'amuser... une maison commode... que voulez-vous dire ?... Où suis-je ?...

— Eh ! ne le savez-vous pas ? vous êtes chez M^{me} Fillon...

— Chez la présidente Fillon, répéta M^{me} Baillet.

— Présidente si vous voulez... car je préside aux plaisirs publics.

— Dieu ! qu'entends-je ?... En effet, ce nom... je me rappelle... Ah ! fuyons, fuyons cet horrible lieu.

— Doucement, doucement, madame ; quelques tons plus bas, je vous prie... Vous vous êtes trompée, je veux bien le croire ; mais il vient chez moi des présidentes qui vous valent bien pour le rang, et dont la réputation de vertu n'est pas au-dessous de la vôtre... Vous n'êtes pas encore ici volontiers, à la bonne heure, mais cela viendra quelque jour... Adieu, madame Baillet, au revoir.

La présidente, éramoisie de honte, descendit l'escalier en se cachant le visage, s'élança dans son carrosse, et courut chez elle s'évanouir. Elle n'avait pas demandé le secret, la Fillon ne le lui garda point ; toute la cour sut au bout de trois jours cette singulière anecdote. M^{me} Baillet passa près de deux ans dans ses terres sans oser reparaitre à Paris, et quand elle y revint, personne ne croyait encore que son apparition chez la Fillon eût été une erreur.

Le plus drôle de l'aventure, c'est que le pauvre président Fillon, qui n'en pouvait mais, eut le crève-cœur d'apprendre que la fameuse courtisane, son homonyme, n'était pas appelée autrement que la *présidente Fillon*... Vainement les cours souveraines firent-elles des remontrances sur cette qualification ; le lieutenant de police empêcha toujours le conseil de satisfaire à ces réclamations. « Pourquoi, disait-il, ces messieurs veulent-ils troubler cette présidente dans ses fonctions ? elle ne trouble jamais les leurs. » En désespoir de cause, le président Fillon demanda à changer de nom, et la cour fit droit à sa requête en l'autorisant à prendre celui de Villemur... Mais parlons d'un événement d'une tout autre importance.

Le 2 décembre de la présente année, le secrétaire du prince de Cellamarc, ambassadeur d'Espagne, avait un rendez-vous avec une des filles de la Fillon qui l'attendit longtemps ; arrivé à près de minuit auprès de sa belle, il alléguait pour motif de son retard l'expédition d'une multitude de dépêches de haute importance qu'avait dû emporter l'abbé Porto-Carrero parti pour Madrid. La Fillon était présente quand le secrétaire parlait ; au mot de Madrid qui est toujours suspect à la cour du Palais-Royal, à la nouvelle du départ nocturne de cet abbé qui emportait tant de dépêches importantes, notre fine courtisane conçut quelques soupçons ; elle laissa les amants ensemble et courut chez le régent. Il était alors hors d'état d'entendre un rapport ; la Fillon alla trouver Dubois, et lui rendit compte de ce qu'elle avait appris. A l'instant même il expédia un courrier sur la route d'Espagne, avec les ordres

nécessaires pour obtenir main-forte. Le courrier joignit l'abbé Porto-Carrero à Poitiers ; il le fit arrêter ; on s'empara de tous les papiers dont cet ecclésiastique était porteur, et le 8 décembre au soir, ces dépêches furent apportées au Palais-Royal. Philippe venait d'entrer à l'Opéra ; ce fut encore Dubois qui le premier ouvrit les paquets interceptés.

Après le spectacle, l'abbé essaya de rendre compte au duc d'Orléans de ce qu'il venait de découvrir en lui annonçant qu'il s'agissait d'une conspiration. Mais il y avait ce soir-là *petit souper* au Palais-Royal ; rien ne passait avant cela. « A demain les affaires », répondit le prince, et il alla rejoindre ses roués. Mais Dubois qui n'était roué que lorsqu'il n'avait rien de mieux à faire, passa la nuit à préparer la direction qu'il voulait donner à cette affaire pour qu'elle tournât le plus possible à son avantage. « J'aspire
« à tout, se disait à lui-même cet habile intrigant ; mais
« je ne suis encore rien, ou à peu près rien. Qui sait quels
« changements pourraient arriver dans l'État si Philippe
« venait à mourir ? Sachons donc nous ménager des pro-
« tecteurs pour les circonstances imprévues. Me voici
« maître d'une grande conjuration où bien des gens sont
« compromis, tâchons de ne sacrifier que ceux dont la
« perte sera sans conséquence, et sauvons ceux auprès de
« qui je pourrai au besoin me faire un mérite de leur
« salut. » Bref, les choses furent combinées de telle sorte que le régent ne vit rien que par les yeux de Dubois dans la fameuse conspiration de Cellamare qu'il est temps d'expliquer.

Louis XV est d'une santé délicate ; il est d'ailleurs, disent les ennemis du régent, environné de dangers sans cesse renaissants. La cour de Sceaux, particulièrement, fait courir les bruits les plus étranges sur ces prétendus dangers : un jour, ce sont des biscuits empoisonnés qu'on a trouvés dans les poches du jeune monarque ; le lendemain, c'est une prise de tabac qui eût tué le roi comme un coup de foudre, et dont le maréchal de Villeroi l'a garanti ; une autre fois, M^{me} de Ventadour est arrivée à

temps pour empêcher Sa Majesté de toucher à une collation entièrement saupoudrée de poison. Le public, ami de l'extraordinaire, écoute ces nouvelles, les répète, elles s'accréditent; les menées séditeuses des ennemis du régent sont motivées aux yeux d'une partie de la nation, et ces conspirateurs croient leur parti assez fort pour renverser le duc d'Orléans. Telle fut la pensée qui présida à la conspiration du prince de Cellamare; il faut noter avant tout que cet ambassadeur n'était que l'agent d'Alberoni devenu cardinal et placé à la tête du ministère espagnol. Or j'ai déjà dit quelques mots des insinuations de cet intrigant, dont les projets ne tendent à rien moins qu'à gouverner l'Espagne et la France en qualité de premier ministre des deux États. « Sire, a-t-il dit à l'inexpérimenté Philippe « qu'il est on ne peut plus facile de tromper en flattant « ses penchants, le duc d'Orléans est éloigné du trône; il « ne descend que de Louis XIII, tandis que Votre Majesté « descend directement de Louis XIV : c'est donc à vous « qu'appartient dès ce moment la régence du royaume de « France, c'est à vous qu'appartiendrait la couronne si le « débile Louis XV venait à manquer. Votre Majesté ne « saurait se croire liée par des traités qu'imposa le malheur « des temps; les lois fondamentales de la monarchie française sur la succession du trône appuient vos droits de « toute leur autorité. D'ailleurs le duc d'Orléans a prouvé « qu'il craignait l'exercice de ces mêmes droits dans les « alliances qu'il a faites avec l'empereur, l'Angleterre et « la Hollande: alliances qu'il a dû acheter, dans ses pressantes appréhensions, par le sacrifice de la politique de « Louis XIV et des infortunés Stuarts, alliés naturels des « puissances catholiques. »

Alberoni ajouta : « Votre Majesté a en France un parti « considérable; si elle daigne mettre à ma disposition les « ressources nécessaires, je promets de conduire les choses de telle manière que la régence arrivera d'elle-même « à Votre Majesté. » Philippe V et surtout l'ambitieuse Elisabeth dirent : *Faites...* La conspiration de Cellamare eut lieu.

L'objet principal des conjurés était de se rendre maîtres en même temps de la personne du jeune roi et de celle du régent sous le prétexte insidieux que les jours de Sa Majesté n'étaient point en sûreté, tant qu'ils dépendaient d'un prince intéressé à en abrégier le cours et capable de cet attentat. On devait convoquer ensuite les états généraux, afin d'annuler tout ce qui avait été fait depuis la mort de Louis XIV, particulièrement la cassation du testament et des deux traités de 1717 et 1718. Mais Alberoni avait senti que pour arriver à ce grand résultat, il fallait se former en France un parti imposant et capable à l'époque de l'événement de donner une empreinte nationale à la révolution. Le prince de Cellamare réussit en effet à exercer de puissantes séductions : des pairs, des évêques, des cardinaux, des grands du royaume, des ordres entiers de religieux, accédèrent à la conspiration. Tout était prêt ; l'ambassadeur n'attendait plus, comme il le disait dans sa correspondance, que l'ordre de *mettre le feu aux mines*, quand une velléité amoureuse d'un simple scribe déjoua des complots si habilement et si fructueusement ourdis.

Les dépêches saisies sur l'abbé Porto-Carrero renfermaient les noms des soixante personnes de haute distinction inscrites parmi les conjurés. Le paquet contenait aussi des projets de lettres de Philippe V à Louis XV pour l'informer des prétendus dangers qu'il courait, et de la fallacieuse nécessité de ravir la régence au duc d'Orléans. On trouva encore sous les cachets du prince de Cellamare un manifeste qui devait être adressé aux états provinciaux de la France dans le but de les soulever. Enfin l'ambassadeur envoyait à la cour de Madrid une requête qu'on devait supposer présentée par ces mêmes États à Sa Majesté Catholique pour lui demander appui et protection.

Toutes ces pièces étaient signées ou contre-signées de la main du prince de Cellamare ; la conspiration était flagrante, et vainement se fût-il retranché derrière les droits et prérogatives attachés à son caractère d'ambassadeur. On mit donc en sa présence les scellés sur ses papiers, dont l'abbé Dubois et un M. Leblanc firent préalablement

la visite. Le Castillan affectait pendant cette disposition de traiter M. Leblanc avec une grande politesse, et l'abbé avec un froid mépris. Cette affectation fut portée si loin qu'au moment où le premier allait ouvrir une petite cassette d'ébène, Cellamare lui dit : « Monsieur Leblanc, cela
« n'est pas de votre ressort, ce sont des lettres de femmes, laissez cela à l'abbé, qui toute sa vie a été maq.....
« — Monsieur l'ambassadeur est jovial, répondit le favori
« du régent; mais j'entends la plaisanterie et je désire que
« la Tournelle l'entende aussi bien que moi... ce serait
« trop dommage qu'un seigneur aussi gai que monsieur
« l'ambassadeur fût décapité en place de Grève. »

Cette répartie était bonne, mais le régent n'avait pas l'intention de porter les choses si loin. L'inventaire des papiers étant terminé, on les renferma dans trois caisses, que M. de Cellamare lui-même scella des cachets de sa légation, et qu'on tint à la disposition de la personne que Sa Majesté Catholique désignerait pour les réclamer. Pendant ce temps, le conseil de régence notifiait aux ministres étrangers résidents à la cour de France les justes motifs que le roi avait de sévir contre l'ambassadeur d'Espagne ; des copies de toutes les pièces interceptées étaient jointes à chaque note. M. le duc d'Orléans laissa le prince de Cellamare dans son hôtel depuis le 8 jusqu'au 13 décembre, c'est-à-dire cinq jours après la conspiration, afin de donner le temps aux ambassadeurs des autres puissances de le voir si bon leur semblait. Aucun d'eux ne se présenta chez lui. Je dois ajouter que la garde de mousquetaires qu'on avait donnée dans le premier moment au diplomate espagnol eut ordre de se retirer après la visite des papiers, et qu'elle ne reparut que le 13 à quatre heures et demie du soir. Ce jour-là, M. de Hibois, gentilhomme de la manche, déclara à M. de Cellamare qu'il venait le prendre pour le conduire au château de Blois. L'escorte ne se composa que de deux capitaines de cavalerie montés dans un carrosse qui suivait celui dans lequel voyageait l'ambassadeur.

Ainsi échoua cette conspiration dont le but principal

était de transporter la régence à Philippe V, et de soumettre ainsi les destinées de la France aux vues du cabinet espagnol, ou plutôt aux vues particulières du cardinal Alberoni. On verra que la sentence rendue contre les princes légitimés contribua à fomentér cette conjuration. Indépendamment des soixante personnes dont j'ai parlé et qui ont pris la fuite, les cardinaux de Polignac, de Bissi, de Rohan, sont soupçonnés ; le duc et la duchesse du Maine le sont davantage, et leur conduite est examinée de près. On sait déjà que la dame de Sceaux a fait travailler M. Malezieu, de l'Académie française, au projet de la lettre que Philippe V devait écrire à son neveu pour le décider à ôter la régence au duc d'Orléans. La duchesse reçoit ses amis déguisés, mais ces beaux masques sont tous connus de la police et des agents de Dubois.

A tout instant on apprend des détails nouveaux sur la conspiration ; le lendemain du jour où elle fut découverte, Cellamare avait donné son meilleur cheval à l'abbé Brigaut qui s'était élancé bride abattue sur la route d'Espagne, pour essayer de porter à Madrid l'avis que les mines étaient éventées. Cet intrigant allait continuer son chemin avec des chevaux de poste, lorsqu'il fut arrêté à vingt lieues de Paris, ramené et jeté à la Bastille.

M^{me} du Maine tremble, dit-on, pour sa liberté ; l'abbé Brigaut est un de ses agents secrets.

On a remarqué qu'aucun des opposants à la constitution n'a pris part à la conspiration d'Alberoni ; aussi le cardinal de Noailles s'en est-il prévalu dans le compliment qu'il a fait à cette occasion au régent. « Monseigneur, lui a-t-il dit, je viens vous offrir deux épées : mon clergé et ma famille ; je suis assuré qu'il n'y a point d'ennemis ni dans l'un ni dans l'autre. »

Cependant un courrier a été envoyé dès le 8 décembre à M. le duc de Saint-Aignan, ambassadeur de France à Madrid, pour l'informer de l'arrestation du prince de Cellamare, et lui prescrire de quitter sur l'heure la cour d'Espagne, de peur qu'on ne l'arrêtât lui-même. Mais le 14, jour de l'arrivée du courrier, Alberoni n'était pas encore

instruit de ce qui s'était passé à Paris, et pourtant il envoyait ce même jour à M. de Saint-Aignan l'ordre du Roi Catholique de partir dans le délai de vingt-quatre heures; voici pourquoi : Philippe V étant atteint d'une hydropisie dont les progrès assez rapides semblaient menacer ses jours, fit, au mois de novembre, un testament par lequel il donnait la régence à Élisabeth et au cardinal Alberoni. « Il pourrait bien en arriver de ces dispositions testamentaires, dit Saint-Aignan à quelqu'un, comme de celles de Louis XIV. » Ce mot déplut au premier ministre qui fit signifier au duc et à la duchesse de *vider Madrid* dans vingt-quatre heures. La signification fut remise le soir, et l'on pense bien que l'ambassadeur, ayant eu des nouvelles de Paris, se disposait à se mettre en route promptement. Mais le lendemain de grand matin, un exempt vint faire lever le duc et la duchesse pour les faire monter en voiture à l'instant... Que devint le cardinal lorsque, quarante-huit heures plus tard, il apprit que M. de Cellamare était prisonnier à Blois, et qu'il ne pouvait plus exercer la réciprocité sur le ministre français !

Quand la nouvelle de l'échec de Cellamare parvint au premier ministre, il venait précisément d'écrire à cet ambassadeur de ne point sortir de Paris, à moins qu'on ne voulût l'y contraindre, et, dans ce cas, de *mettre auparavant le feu aux mines*.

Tout porte à croire que nous aurons la guerre avec l'Espagne ; déjà même le régent a fait publier et parvenir dans les cours étrangères un manifeste où le roi de France expose ses justes griefs contre le cabinet de Madrid.

Depuis trois jours, les mousquetaires avaient ordre de ne point s'éloigner de l'hôtel, et de se tenir prêts à monter à cheval, ce qui fortifiait le bruit qu'on faisait courir de la prochaine arrestation de gens fort considérables. Ce bruit était fondé, M. le duc et M^{me} la duchesse du Maine ont été arrêtés ce matin ; le premier par Labillardière, lieutenant des gardes du corps, qui le conduit à la citadelle de Dourlens ; la princesse, par un autre lieutenant des mêmes gardes qui la mène au château de Dijon. On

s'est saisi en même temps de M^{lle} de Montauban, fille d'honneur de la duchesse, de plusieurs domestiques considérables de sa maison et même de quelques laquais. L'académicien Malezieu et son fils viennent d'être envoyés à la Bastille, où plus de trente autres personnes ont été renfermées par suite de l'affaire Cellamare.

Les enfants de M. le duc du Maine ne sont point restés à Sceaux : le prince de Dombes est parti pour Moulins, le comte d'Eu est conduit à Caen, et M^{lle} du Maine se rend à Maubuisson.

Le duc d'Orléans a recommandé que toutes les personnes emprisonnées dans l'affaire Cellamare soient traitées avec douceur ; on ne les a point mises au secret, comme cela se pratique en pareil cas, et chacune d'elles peut recevoir des visites quand bon lui semble. Le comte de Laval, détenu à la Bastille, pour avoir plus souvent des nouvelles de la ville prétend qu'il a besoin de trois lavements par jour, ce qui lui donne l'occasion d'être en rapport avec son apothicaire le même nombre de fois autrement que par le rapprochement de deux faces d'espèces différentes. Dubois signalait l'un de ces matins au régent ces clystères redoublés comme autant d'abus. « Eh ! l'abbé, répondit Son Altesse Royale, puisqu'ils n'ont que ce délasement, ne le leur ôtons pas. »

Le roi a perdu cette année deux braves officiers : le maréchal d'Harcourt, connu surtout par son adroite conduite à la cour de Madrid, relativement à la succession de Charles II ; et le maréchal de Montrevel, dont la fin prouve qu'une grande valeur n'est pas incompatible avec la plus déplorable faiblesse de caractère. Montrevel dînant chez le maréchal de Biron, laissa tomber une salière sur la nappe et s'écria : « Je suis mort ! » Après cette exclamation, le superstitieux général tombe en faiblesse ; on l'emporte, la fièvre le prend, et le surlendemain il n'était plus.

CHAPITRE V

1719

Déclaration de guerre à l'Espagne. — Excès révoltants de libertinage. — Richelieu conduit pour la troisième fois à la Bastille. — Motifs diversement expliqués de son arrestation. — Une mère consolant l'amour libertin de sa fille. — Toutes les dames de la cour passent sous les murs de la Bastille pour voir Richelieu. — Manège curieux. — Efforts de M^{lle} de Valois auprès du régent. — Les instruments brisés. — L'essai du tombeau. — Mosaïque de manies de l'abbesse de Chelles. — Le régent et sa famille. — Mort de M^{me} de Maintenon. — Guerre en Espagne. — Les croix de Saint-Louis sur des robes de palais. — Affluence du papier ; délire des Parisiens à cet égard. — Les Moabites et les Ammonites. — Grossesse hors de propos. — La divineresse. — Maladie et mort de la duchesse de Berry. — Encore un mot sur elle. — Nouvelles concessions du gouvernement à la Banque. — Philippe V se déclarant le libérateur de la France. — Richelieu sort de la Bastille. — Négociation entre M^{lle} de Valois et le régent. — La chambre du cuisinier. — Le jeu du placard. — Projet de faire une tête doublement couronnée. — Procureur sans procuration. — Le dieu Papier. — L'or effectif sacrifié à l'or en espérance. — Prodiges de folie. — La bosse pupitre. — La courtisane diplomate. — Protection maladroite de la Banque. — Law se fait catholique. — Prodigiousités qu'il fait. — Sa fortune colossale. — Law académicien. — Le croc-en-jambe de l'orgueil. — Force de l'habitude chez un laquais parvenu. — Nouvelle expédition malheureuse de Jacques III. — Mort du jésuite le Tellier.

La guerre est déclarée à l'Espagne, d'après une résolution prise dans une séance du conseil de régence en date du 2 janvier. La politique du cabinet des Tuileries n'est point toutefois de pousser vivement les hostilités contre Sa Majesté Catholique, oncle de Louis XV. On a plutôt en vue de contraindre ce prince à recevoir les conditions d'une paix solide, conditions déjà arrêtées entre la France et la Grande-Bretagne.

D'après ces vues mitoyennes, la guerre qu'on prépare ne fait qu'une légère diversion aux débauches de la cour,

et comme les plaisirs sans frein conduisent bientôt à la satiété, il n'est pas de moyens que la dépravation n'emploie pour exciter les sens émoussés... On ne trouve plus, au sein du libertinage, de distinctions de rang, d'âge ni même de sexe. Des nobles recherchent des bourgeoises, des paysannes ; les jeunes gens se plaisent à réveiller la vieille galanterie de beautés surannées, et, j'ose à peine le dire, les femmes se livrent aux stériles caresses des femmes. De cet horrible excès d'immoralité, il résulte que l'exemple réitéré des hautes sociétés a fructifié dans les classes inférieures... La corruption est maintenant au sein de la multitude, et s'y montre d'autant plus hideuse que le défaut d'éducation y laisse exister plus de brutalité. Les roués de la cour, dégoûtés du cynisme des duchesses, avaient cherché, chez l'avocat, le procureur, le marchand, des charmes abandonnés avec moins d'effronterie ; mais les bourgeoises se sont formées, et leur amour est presque aussi grossier aujourd'hui que celui des princesses.

Il y a peu de jours, dix-sept gentilshommes furent aperçus, au clair de la lune, sous les fenêtres du jeune roi, aux Tuileries, s'abandonnant aux excès les plus révoltants d'une luxure contraire aux lois de la création. M. le duc d'Orléans, informé de cette scène dont on lui nomma les auteurs, ne fit d'abord qu'en rire. Il dit pourtant qu'il faudrait faire une réprimande à ces messieurs. « Car, en « vérité, ajouta Son Altesse Royale, ils n'ont pas le meilleur goût du monde. » Dubois voulait qu'on laissât ces indignes tranquilles ; Villars opina pour qu'on les punit légèrement. Le régent après avoir pesé tous les avis se décida à mander sans éclat les coupables dans son cabinet, afin de leur faire à chacun une sermonce ; après quoi on les enverrait à leurs régiments. Philippe se sentait en un mot très porté à l'indulgence ; mais plusieurs de ces gentilshommes ayant prétendu lui prouver à lui-même qu'il avait tort de condamner leur penchant sans avoir d'abord cherché à s'en rendre compte, le régent, enfin irrité, les envoya à la Bastille pour les punir au moins d'avoir voulu le corrompre lui-même.

Il était environ sept heures du matin, Richelieu venait de se coucher après une nuit laborieuse, il dormait très profondément, lorsqu'un exempt suivi de trois mousquetaires et qui n'avait pas voulu s'en rapporter à un valet de chambre pour réveiller son maître le tira brusquement du sommeil réparateur dans lequel il était plongé. Le duc parut peu surpris de cette visite matinale et se borna à dire en sautant du lit que ces messieurs auraient dû venir un peu plus tard. « Monsieur le duc connaît donc le motif « qui nous amène ? demanda l'exempt avec respect. — Je « m'en doute, répondit Richelieu ; M. le régent, dans tout « ce qui vient de se passer, aurait eu bien du malheur s'il « n'avait pas trouvé l'occasion de me punir de l'amour que « sa fille a pour moi. Je vois qu'il s'agit de vous suivre à « la Bastille ; partons. »

Le motif de l'arrestation de Richelieu n'était peut-être pas sans une sorte de conformité avec ce qu'il venait de dire ; cependant on prétend que le duc ayant écouté les propositions des Espagnols avait promis de leur livrer Bayonne, gardé en ce moment par son régiment et celui de M. de Saillans, son ami, qu'il espérait, dit-on, entraîner aisément dans cette trahison. Pour prix de sa condescendance aux vues de nos ennemis, le duc avait, ajoutet-on, reçu la promesse d'avoir le régiment des gardes françaises dès que Philippe V serait déclaré régent de France. Voilà maintenant une autre version ; M. le duc d'Orléans toujours amoureux de sa fille, M^{lle} de Valois, pensait avec raison que jamais elle ne consentirait à lui céder tant qu'elle pourrait voir un amant qu'elle idolâtrait, et elle le voyait malgré tous les soins jaloux du régent. Un emprisonnement pouvait seul éloigner sûrement ce rival. Philippe V eut la coupable faiblesse non seulement de le décider, mais encore de le provoquer avec perfidie. Le régent envoya donc un matin chez Richelieu un Napolitain nommé *Marin*, qui parlait espagnol, et qui, dans un baragouin moitié français, moitié castillan, fit à ce jeune seigneur, au nom de Sa Majesté Catholique, la proposition et la promesse dont j'ai parlé plus haut. Cette ver-

sion ne dit pas si le duc a accédé aux offres trompeuses qui lui étaient faites ; mais à cet égard le régent lui-même a donné des éclaircissements. « J'ai dans ma poche, disait « Son Altesse Royale le jour de son arrestation, de quoi « faire couper quatre têtes au duc de Richelieu s'il les « avait. Ce sont quatre lettres signées de lui écrites au « cardinal Alberoni et dans lesquelles il lui promet de « livrer Bayonne aux troupes de Sa Majesté Catholique. »

Ainsi, en admettant qu'il y ait eu séduction de la part de M. le duc d'Orléans, il faut convenir qu'il n'y en a pas moins félonie du côté de Richelieu, et que si le premier est coupable d'avoir provoqué, le second l'est bien davantage d'avoir trahi, car il ne peut venir à l'idée de personne que le régent ait supposé, surtout publiquement, l'existence des lettres qu'il a citées.

Quel que soit le crime du beau prisonnier, M^{lle} de Charolais éprouve la plus vive douleur d'être séparée de son amant : elle est dangereusement malade depuis le jour de son arrestation. La mère de cette princesse ne l'aime point, la sensibilité ne fut d'ailleurs jamais son faible ; elle paraît cependant touchée du chagrin de sa fille. La douairière de Bourbon n'ignore point que cette jeune personne a donné au duc ces preuves d'amour qui font perdre aux demoiselles le droit de porter la couronne blanche à leur noce ; mais comme cette fille de Louis XIV n'est pas scrupuleuse sur ce point, elle chercha de son mieux à consoler la belle affligée. « Eh ! mon enfant, lui répéta-
« t-elle souvent, c'est à M^{lle} de Valois à s'affliger et non à « vous. — Hélas ! répond l'intéressante malade, que « M^{lle} de Valois le sauve et je consentirai à ne plus le « recevoir. » Cela ressemble bien à un serment d'ivrogne.

Pendant que M^{lle} de Bourbon, dévorée de fièvre, pousse des soupirs d'amour et de regret, Richelieu se résigne avec légèreté à une prison qui lui donne l'importance d'un héros conspirateur. Il est vrai que grâce aux sollicitations de M^{lle} de Valois, le régent a donné au gouverneur de la Bastille l'ordre d'accorder au duc tout ce qu'il demanderait. On lui a permis d'avoir son valet de cham-

bre, deux laquais, des jeux, des instruments ; rien ne lui manque, si ce n'est la liberté. Le charmant captif a du moins celle de prendre l'air pendant une heure sur les tours du château-fort, ce qui donne lieu à des scènes journalières dont je dois toucher quelques mots. Les femmes qui furent, qui sont ou qui aspirent à être maîtresses du duc de Richelieu, informées de l'heure à laquelle il paraît au sommet du gothique édifice, vont se promener tous les jours de ce côté, et leurs carrosses forment sans exagération une file longue de cinq cents pas dans laquelle le moraliste doué de la meilleure volonté ne pourrait voir un témoignage de la pudeur de ces dames. Les tendres observatrices font circuler leurs voitures depuis le bas des tours jusqu'à la porte Saint-Antoine ; puis elles retournent sur leurs pas, heureuses d'avoir à parcourir le même espace pour revoir le même objet. Il faut voir les gestes expressifs, les œillades enflammées, les baisers voyageurs que ces beautés dirigent de bas en haut ! Le duc répond à tout cela avec une pantomime éloquente, qui, faute de mieux, satisfait les amours-propres en circulation devant la Bastille. On dit même depuis quelques jours que certain langage suivi s'établit par signes entre les promeneuses et le prisonnier. Par exemple le chapeau agité au-dessus de la tête veut dire : « Je vous aime ; » la réponse de la dame est de lever la main, et l'on assure que toutes les mains sont en l'air.

On ne m'a pas dit si M^{lle} de Valois va lever la main sous les murs de la Bastille ; mais je sais qu'elle travaille de tout son pouvoir à dissiper l'orage formé sur la tête de Richelieu. Elle doit se féliciter dans cette circonstance de n'avoir encore rien accordé à son père pour lui promettre tout s'il rend la liberté au mortel qu'elle chérit. Mais, décidée à faire ce grand sacrifice, la jeune princesse est contrariée par sa sœur, M^{me} de Berry, qui, furieuse de n'avoir eu Richelieu qu'un instant, ne saurait pardonner à M^{lle} de Valois de le garder des années. Or, exerçant sur le duc d'Orléans la double influence d'une fille et d'une amante, la dame du Luxembourg éloigne de l'esprit du prince tout

projet de clémence. Les choses en sont là : on ne pleure pas moins au Palais-Royal qu'à l'hôtel de Condé. Épuisons cependant la chronique du jour sur la maison d'Orléans.

Les nouvelles qui arrivent journellement de Chelles forment la gazette la plus curieuse du monde. Les goûts de M^{me} l'abbesse produisent une suite d'anecdotes de plus en plus singulières, bizarres ou plaisantes. Il y a quelque temps, un accès de dévotion étant survenu à Marie-Adélaïde d'Orléans, elle prit tout à coup en horreur la musique, déchira ses partitions, brisa harpe, clavecin, guitare et jeta le tout au feu en faisant chanter le *Veni creator* à toute la communauté. Le lendemain M^{me} la supérieure bâilla; le surlendemain elle déclara hautement qu'elle s'ennuyait; le troisième jour on vit arriver de Paris un chariot chargé d'instruments et de cahiers de musique avec une calèche de laquelle descendit un chanteur de l'Opéra qui venait remettre l'abbesse sur le ton de l'harmonie...

Quand l'acteur fut reparti, une nouvelle atteinte de mélancolie obscurcit le front de M^{me} de Chelles : un soir après souper, elle annonça qu'elle voulait visiter le tombeau qu'elle avait fait creuser pour elle. Une longue file de religieuses ayant chacune un flambeau à la main se dirige à onze heures du soir vers l'église du couvent. Les jardiniers, munis de pinces, soulèvent la dalle qui recouvre l'entrée du caveau funéraire. On y descend avec une échelle. Les nonnes se rangent en cercle autour du sépulcre ouvert. La princesse s'y couche, se place, s'arrange, se croise les bras comme si elle était morte, déclare qu'elle est satisfaite de son lit éternel, et va se coucher dans un lit plus doux.

Toutes les fantaisies d'Adélaïde d'Orléans ne sont pas aussi extraordinaires : il est des saisons durant lesquelles la communauté se remplit d'ateliers où des ouvrières venues de Paris s'occupent de toutes sortes d'ouvrages de broderie, de lingerie, de modes, de couture. On pense bien que les jeunes personnes appelées de la capitale pour enseigner aux sœurs ces divers travaux leur apprennent

bien autre chose ; mais c'est à peu près sans inconvénient pour des nonnes habituées à peindre en pied des Hercule et des Ajax. La supérieure s'exerce tour à tour dans tous les métiers : elle travaille à la forge, à l'étau, à l'établi, fait des fusées volantes, des feux d'artifice et paraît quelquefois noire comme une charbonnière devant ses religieuses... Dans d'autres moments vous voyez la princesse tresser des cheveux d'un doigt agile ; elle s'est réservé le droit exclusif de fabriquer les perruques de son confesseur.

De temps en temps, les armes occupent M^{me} de Chelles. N'ayant pu habituer aucune des novices à manier le fleuret, elle passe des heures entières à faire plier sa lame sur un mur en frappant du pied, ou bien, saisissant une paire de pistolets que son père lui a donnés, elle tiraille dans les cloîtres et fait mourir de peur les vieilles mères agenouillées auprès de leur prie-Dieu.

Viennent ensuite à Chelles des savants, des théologiens. Adélaïde d'Orléans parle avec les uns astronomie, physique, chimie, médecine, mathématiques ; avec les autres elle discute sur les conciles, les schismes, les bulles ; en un mot cette princesse est universelle comme son père, et cependant ainsi que lui elle a perdu bien du temps en douces niaiseries... Récapitulons ce qui se passe dans la maison d'Orléans.

Tandis que le régent gouverne mollement la France et fort mal ses mœurs, sa fille aînée se livre aux rêves de la vanité et aux réalités trop scandaleuses du plaisir ; sa fille cadette mène la vie étrangement religieuse dont je viens de rapporter quelques détails ; M^{lle} de Valois soupire sur l'absence du péché ; et M^{me} d'Orléans, l'Héraclite de la famille, pleure les égarements de ses filles et de son époux. La princesse se retire souvent à l'abbaye de Montmartre où elle a un appartement, et là des larmes qu'essuie M^{me} de Sforce, sa confidente et sa meilleure amie, coulent des yeux de cette Madeleine par procuration. Si la duchesse a le malheur de ne pouvoir pleurer, de noires vapeurs l'accablent ; alors son attentive compagne lui raconte quelque chose de bien triste, les pleurs survien-

ment, elle est guérie... Semblable aux plantes aquatiques, Son Altesse Royale ne végète à l'aise que dans l'eau.

Les grands acteurs du monde comme ceux du théâtre cessent d'occuper la renommée dès qu'ils ont quitté la scène. M^{me} de Maintenon vivait depuis quatre ans à Saint-Cyr oubliée de cette cour qu'elle dirigea si longtemps, de ce public dont elle excita tant de fois les murmures. Peu de personnes la visitaient : ses nièces, le duc de Noailles et quelques autres personnes étaient seuls admis auprès d'elle. Mais si la vieille marquise avait peu de rapports avec le monde, les dames de Saint-Cyr trouvaient qu'elle en avait beaucoup trop avec elles. L'autorité que Françoise d'Aubigné a toujours exercée dans cette maison dont elle fut la fondatrice, était devenue en dernier lieu une véritable tyrannie, non pas seulement absolue, mais exigeante, tracassière, minutieuse. Les religieuses ainsi que les élèves avaient à supporter la censure remplie d'aigreur de cette suzeraine. Elle faisait venir chaque matin chez elle les dames pour leur donner des instructions et le plus souvent pour leur donner des reproches. Les pensionnaires étaient également assujetties à cette sorte d'inspection, où leur démarche, leurs vêtements, l'expression de leurs physionomies étaient examinés avec un soin scrupuleux et presque toujours critiqués. Les jeunes personnes un peu jolies devaient particulièrement s'attendre à des réprimandes qu'un rien provoquait ou plutôt prétextait. On eût dit que M^{me} de Maintenon voulait les punir d'oser être pourvues d'une beauté dès longtemps évanouie en elle et qu'elle se proposait d'enlaidir ces pauvres petites à force de tourments.

La veuve de Louis XIV ne tenait compte à personne des égards, du respect, je pourrais presque dire du culte dont elle était l'objet à Saint-Cyr. Tout ce qu'on faisait pour elle lui paraissait au-dessous de ce qu'on devait faire ; et si par hasard un service dont elle ne pouvait se dispenser de paraître reconnaissante lui était rendu, elle s'attachait du moins à en diminuer l'à-propos. Au com-

menacement de l'hiver dernier, les dames firent faire quelques réparations dans la chambre de cette douairière d'un poète et d'un grand roi afin de lui épargner l'atteinte du froid. « C'est bien la peine, dit-elle, pour deux instants
« que j'ai encore à vivre. »

Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon, mourut le 15 avril à cinq heures du soir, elle entraît dans sa quatre-vingt-quatrième année. Si les pratiques sévères de la religion, les démonstrations d'une piété affectée, les jeûnes fréquents, les coups redoublés sur la poitrine suffisaient pour ouvrir la route du ciel ; si une jeunesse prostituée, des perfidies atroces et quarante-trois ans d'intrigues souvent funestes à toute une nation ne ferment point aux âmes le séjour d'une béatitude éternelle, la favorite de Louis XIV en doit jouir. Peut-être elle-même avait-elle des doutes à cet égard quand elle disait à M. de Noailles le matin du jour de sa mort : « Adieu, mon cher duc ;
« dans quelques heures je vais apprendre bien des choses. »

Toutes les habitantes de Saint-Cyr ont exprimé beaucoup de regrets, ont versé prodigieusement de larmes en confiant aux souterrains de leur église le corps de la marquise... Mais c'était une nouvelle tragédie *jouée* dans cette maison.

Tandis qu'on enterrait M^{me} de Maintenon à Saint-Cyr, les hostilités commençaient en Espagne. Le marquis de Silly, détaché sur le port du Passage par le maréchal de Berwick, général en chef de l'armée, s'est emparé de cette place vers le milieu d'avril. On y a trouvé six vaisseaux de guerre sur les chantiers, des matériaux pour la construction de vingt autres et cinquante pièces de canon. Une partie de cette capture a été livrée aux flammes ; on transporte le reste à Bayonne. Ce début de campagne coûte environ quinze millions à Philippe V.

A l'occasion de la guerre, un édit du roi crée des officiers de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, à l'instar de ceux qui existent dans l'ordre du Saint-Esprit. On se félicitait d'une fondation qui procurerait au régent l'occasion d'honorer encore quelques généraux de haute

distinction... Quelle a été la surprise lorsqu'on a appris que le garde des sceaux devenait chancelier de l'ordre de Saint-Louis, M. le Blanc, prévôt, maître des cérémonies, et M. Fleurieu d'Armenonville greffier ! On chansonne ces hommes de robe portant sur leur noire simarre une étoile d'or avec ces mots : *Præmium bellicæ virtutis*... et chacun se demande si les campagnes de M. d'Argenson à la Madeleine de Trainel comptent comme des exploits guerriers.

Les frais de la guerre paraissent inquiéter fort peu le régent, la Banque y pourvoira ; et MM. les Espagnols, s'ils se laissent battre, voudront bien se tenir pour dit que nos billets d'État valent mieux que leurs lingots de Potosi ou du Pérou. La mine de nos richesses est aussi beaucoup plus féconde que les filons d'or du Nouveau-Monde, puisque d'un trait de plume le conseil de régence peut mettre en émission d'inépuisables trésors. C'est ainsi qu'un arrêt de ce conseil, en date du 22 avril, ordonne la fabrication de cent millions de billets : « Ce papier, dit « expressément l'arrêt, ne sera sujet à aucune diminution « comme les espèces, attendu que la circulation des bil- « lets est plus utile aux sujets du roi que les matières « d'or et d'argent, et qu'ils méritent une protection plus « particulière que les monnaies faites de métaux apportés « des pays étrangers. » Dieu veuille que nos neveux, qui sans doute n'auront pas les mêmes raisons que nous de croire à l'excellence du papier, ne pensent pas que le conseil de régence de 1719 était composé uniquement d'échappés des Petites-Maisons.

Mais le succès des diverses compagnies prouve que si l'engouement pour le système Law est, en certains points, porté jusqu'au délire, il offre réellement des avantages qui ne s'évanouiront peut-être que parce qu'ils sont exploités avec trop peu de sagesse. La compagnie des Indes occidentales, déjà en possession des droits et actions de celle du Sénégal, est devenue, par un édit récent, propriétaire du privilège de la compagnie des Indes orientales et de la Chine fondée en 1716, et, à l'occasion de cette cession,

on a permis à cette société d'Occident d'émettre pour vingt-cinq millions de nouvelles actions de la valeur de cinq mille cinq cents livres chacune. Elles sont payables en argent, « parce qu'il s'agit d'un commerce lointain où « la valeur des billets de banque ne peut pas atteindre ». Voilà un considérant d'une grande modestie ; mais messieurs de la compagnie ne désespèrent pas de faire l'éducation financière des Hindous, des Chinois, et l'on tâchera d'en amener à cet effet quelques-uns rue Quincampoix.

Si l'hymen ne fut pas fécond dans le ménage de la duchesse de Berry, il ne dut pas au moins y accepter les présents de l'amour. Mais le bruit se répandit, en 1717, que la princesse venait d'avoir un enfant, et on se dit alors à l'oreille que cette innocente créature offrait tout à la fois deux degrés de la descendance directe du régent. Voici le couplet qui courut :

Enfin votre esprit est guéri
Des craintes du vulgaire ;
Belle duchesse de Berry,
Achevez le mystère.

Un nouveau Loth vous sert, mère des Moabites ;
Donnez-nous promptement un peuple d'Ammonites ¹.

M. le duc d'Orléans qui voulait, dit-on, cacher la fécondité de sa fille, fut très irrité de ces vers ; il en rechercha l'auteur, et la voix publique lui désigna le jeune Arouet. Mais ce poète nia l'épigramme d'une manière si originale qu'il désarma le prince. Je ne puis me défendre de copier ce désaveu singulier que Voltaire envoya à Son Altesse Royale par M. de Brancas :

Non, monseigneur, en vérité
Ma muse n'a jamais chanté
Ammonites ni Moabites,
Brancas vous répondra de moi :

1. L'Histoire sainte a pris soin de nous apprendre l'inceste de Loth avec ses deux filles, l'une appelée *Moab*, l'autre *Ammon*, noms desquels sont venus ceux de *Moabites* et d'*Ammonites*.

Un homme instruit chez les jésuites
Des peuples de l'ancienne loi
Ne connaît que les Sodomites.

« Allons, dit le régent à M. de Brancas, j'ai ri, je ne
« punirai point Arouet ; cependant recommandez-lui de
« modérer sa malice, car ses satires ne me trouveraient
« pas toujours disposé à rire. Du reste, le couplet qu'il
« désavoue est une critique en l'air ; M^{me} de Berry n'a
« pas eu d'enfant... On tient à cet égard des propos que
« je veux laisser tomber... Mais, je vous le répète, dites
« au petit Arouet qu'il soit prudent. » Il est probable que
le malin rimeur n'écouta pas cet avis, puisque, dans le
courant de la même année, il fut renfermé à la Bastille.

Philippe a nié l'accouchement de la duchesse de Berry
en 1717, on peut donc au moins douter de ce fait ; c'est
pour cela que je l'ai tu : dans le doute, je me suis abste-
nue. Il ne serait pourtant pas impossible que les amours
de la princesse eussent offert, il y a deux ans, le même
résultat qu'ils ont eu cette année, et celui-là est indubita-
ble. Tout Paris connaissait, cet hiver, la grossesse de
M^{me} de Berry, malgré les précautions qu'elle prenait pour
la déguiser. Cette situation ne l'empêcha pas de se reti-
rer pendant la semaine sainte au couvent des Ursulines,
où elle se livra aux pratiques les plus ferventes de la
dévotion.

Le lendemain de Pâques, Son Altesse Royale, déguisée,
se rendit chez une de ces femmes qui prétendent lire dans
l'avenir les décrets encore invisibles du destin. Tout l'art
de ces soi-disant pythonisses consiste à savoir tirer de
leurs dupes la clef des prophéties qu'on va leur demander ;
soit que la duchesse se fût trahie, soit que la devineresse
l'eût reconnue, elle lui dit après avoir étudié sa main :
« Vous êtes la veuve de votre cousin et l'épouse de votre
« père dont vous êtes amoureuse et grosse. Votre accou-
« chement sera périlleux, mais si vous en réchappez
« vous vivrez longtemps. » Son Altesse Royale, frap-
pée de cette prédiction, jeta quelques louis sur la table de

cette femme et sortit. Une terreur secrète ne l'a pas quittée depuis... Dans les derniers jours du mois de mai, M^{me} de Berry fit une chute qui sans doute causa la mort de son enfant. Le lendemain une forte fièvre se déclara, le délire la suivit de près, et, au milieu de plusieurs accidents, Son Altesse accoucha, le troisième jour, d'une fille privée de vie et déjà putréfiée. Le tempérament de la princesse, usé par tous les genres d'excès, exigeait un traitement spécial ; les médecins reconnaissaient la nécessité des saignées ; le régent, qui se pique d'avoir des connaissances en médecine, conseillait l'émétique. Le Dr Chirac fut alors obligé de rappeler au prince qu'il s'agissait d'une suite d'accouchement ; Philippe parut surpris... En effet, sa fille lui avait laissé ignorer sa grossesse de peur d'exciter le mécontentement qu'il avait exprimé au seul bruit des couches de 1717. Par suite de cette même réserve, la princesse quitta trop promptement sa chambre ; elle se fit voiturier, tantôt à Meudon, tantôt à la Meute ; une révolution laiteuse survint. En peu de jours, des douleurs de tête insupportables, accompagnées d'une fièvre chaude et du transport, mirent Son Altesse au bord de la tombe. A cette extrémité, la dévotion prit sur M^{me} de Berry un empire très démonstratif ; elle se livra à tous les devoirs des chrétiens avec une rare ferveur. Son agonie fut, du reste, un mélange singulier de soins pieux et de regrets mondains ; de sa bouche sortaient alternativement des prières et des vœux pour le bonheur de M. de Riom qui est à l'armée. Elle recommande son âme à Dieu, et le comte au régent de France. Si le Seigneur exauce cette pécheresse sur le premier point, il est à craindre que Philippe ne remplisse pas ses intentions sur le second. L'amant de la duchesse osa, l'an dernier, manquer de respect à M. le duc d'Orléans pendant un souper du Luxembourg ; depuis lors, Son Altesse Royale, malgré les supplications de sa fille, n'a plus voulu voir cet audacieux, et, dès que la guerre avec l'Espagne fut commencée, Riom reçut l'ordre d'aller prendre le commandement d'un régiment de cavalerie qu'il venait d'obtenir

sans l'avoir demandé. C'est ainsi que, pour le comte, la faveur jaillit de la disgrâce, circonstance plus commune qu'on ne pense dans les cours.

Enfin la duchesse de Berry rendit le dernier soupir au château de la Meute, le mercredi 21 juin, à l'âge de vingt-quatre ans et quelques mois. Un devin lui avait prédit qu'elle n'atteindrait pas sa vingt-cinquième année ; le hasard s'était plu à favoriser la prétendue prescience de ce charlatan. Tous les vices de cette princesse découlèrent d'une mauvaise éducation, des exemples pervers dont sa jeunesse fut environnée, et d'un tempérament impérieux excité par trop de séductions. Il ne s'offrit qu'une seule occasion de la soupçonner de méchanceté, ce fut à la mort inexplicquée de son mari. Mais si l'on compare l'horrible action qui lui fut alors imputée avec la conduite de toute sa vie, il est presque impossible de la croire coupable. M^{me} de Berry n'eut pas l'idée d'une noirceur, d'une perfidie, d'une simple malice... elle ne fit jamais de mal à personne, et ne sera damnée, si elle l'est, que pour avoir fait le bien outre mesure. Le ressentiment du coup de pied ne suffirait pas même pour expliquer un projet d'empoisonnement de la part d'une femme très accessible à la vanité, mais qui ne l'était nullement à la honte.

La dame du Luxembourg est vivement regrettée de son père, très peu de ses sœurs qui étaient jalouses de l'empire qu'elle avait sur l'esprit du régent. Quant à M^{me} d'Orléans, elle a considérablement pleuré le jour de la mort de sa fille; mais, comme elle pleure sans cesse, il est au moins douteux qu'on doive attribuer à la tendresse maternelle les larmes qu'elle a versées en date du 21 juin dernier.

Les faiseurs de nouvelles ont prétendu que M^{me} de Berry avait épousé secrètement le comte de Riom au commencement de l'année dernière ; cette princesse a déclaré avant de mourir qu'il n'en était rien, quoiqu'elle ait eu souvent le désir de contracter cette union. Mais Son Altesse Royale, voyant sa fin approcher, avait chargé M^{me} de Mouchy de faire parvenir au comte un paquet

renfermant des pierreries d'un grand prix. Cette libéralité, tenue sans doute trop peu secrète, fut dénoncée au régent qui réclama, comme héritier de sa fille, le dépôt confié à sa dame d'honneur, et M. de Riom en fut privé.

Nous venons de voir paraître un arrêt du conseil un peu plus dans l'intérêt du public que dans celui de la Banque, ce qui est rare, attendu la prévention du régent en faveur de cette institution. Cet arrêt ordonne que les dividendes des actions seront payés à raison de douze pour cent, les bénéfices de la Banque devant la mettre à même de faire les plus grands avantages aux actionnaires. Mais, comme si le gouvernement eût voulu s'empresser d'offrir une compensation à la compagnie privilégiée, un autre arrêt du conseil résilie le bail des fermes générales actuelles, et les donne à l'association Law moyennant cinquante-deux millions par an. Un troisième arrêt cède pour neuf années à la compagnie des Indes le bénéfice sur les monnaies pour le prix de cinquante millions de papier payables en quinze mois. Il ne manque plus au financier écosais que d'avoir part au gouvernement, et l'on dit qu'il n'en désespère pas.

Pendant que ces dispositions se font à Paris, le roi d'Espagne, par un manifeste répandu à profusion dans notre armée, invite les soldats à passer sous ses drapeaux. La régence, au dire de Sa Majesté Catholique, lui appartient incontestablement; aussi s'est-elle armée pour reconquérir le droit dont elle se voit injustement dessaisie. Philippe V termine en se donnant pour le *libérateur* de la France opprimée par le duc d'Orléans.

Malheureusement le Dieu des armées ne répond pas aux vœux de notre protecteur; le maréchal de Berwick, qui fut autrefois pour la Castille un *libérateur* beaucoup plus réel, occupe Fontarabie, Saint-Sébastien, une partie de la Catalogne, et s'est rendu maître de la ville et du château d'Urgel. Il serait temps que les armes du monarque espagnol commençassent à *protéger* ses propres Etats.

Si la guerre et l'amour peuvent marcher de front, c'est

sous un gouvernement comme celui du régent : aussi expédie-t-on tout à la fois au Palais-Royal des dépêches pour le maréchal de Berwick, des billets doux pour les favorites de Philippe, et des invitations aux roués pour les soupers bachiques... C'est avec des plumes tirées des ailes de l'Amour que tout est écrit dans le cabinet du dispensateur galant de nos destinées.

N'oublions pas que nous avons laissé M. de Richelieu à la Bastille, jouant de divers instruments, charmant l'ennui de mille autres façons et faisant, du haut de la Bastille, l'amour en pantomime avec les dames qui circulaient en bas, tandis que M^{lles} de Valois et de Charolais se désolaient, chacune de son côté, à l'intention de ce mortel léger. Mais le duc fut bientôt troublé dans ses récréations par les interrogatoires très durs de M. d'Argenson, qu'il appelait *Minos en perruque noire*. Six mois s'écoulèrent ainsi en intermèdes mêlés de galanterie par signes, de musique et de procédures; au bout de cet espace de temps le cardinal et le duc de Noailles obtinrent la liberté de Richelieu contre lequel il n'existait que des préventions : ses lettres, principales pièces du procès, n'étant pas suffisamment claires pour baser une accusation formelle. Le régent consentit à ouvrir les portes de la Bastille au duc, mais sous la condition que M^{me} de Richelieu, sa belle-mère, le garderait à Conflans. Le beau prisonnier sortit donc, le 30 août, du château Saint-Antoine, pour se rendre au lieu de son exil, où il recevait le jour ses amis, et d'où il sortait la nuit par escaladé pour venir à Paris visiter ses maîtresses.

Cependant M^{lles} de Valois, toujours folle de Richelieu, se consumait en sollicitations, en prières, pour obtenir de son père que l'exil du duc, qui était celui du bonheur de cette princesse, fût enfin révoqué. Elle avait déjà obtenu que l'exilé habitât Saint-Germain-en-Laye et la terre de M. de Noailles, d'où il pouvait s'échapper plus commodément la nuit, n'y étant gardé que par un vieux lieutenant-colonel de cavalerie plus empressé de dormir que de surveiller son prisonnier. Mais le régent qui vou-

lait tirer parti de cette circonstance pour satisfaire enfin ses désirs incestueux, se montrait inflexible.

Un jour pourtant, dominé par une ardeur dont l'expression étincelait dans ses yeux, Philippe dit avec emportement à la belle suppliante : « Eh bien, satisfaites mes transports, et je rends la liberté pleine et entière à votre « amant. Bien plus, je vous donne ma parole qu'à ce prix « je vous procurerai tous les moyens de voir Richelieu « tant que vous le voudrez... Faites vos réflexions... Je « vous accorde vingt-quatre heures. Demain, vous serez à « moi ou le duc quittera la France. »

La princesse était à peu près décidée, mais elle ne voulait rien faire sans l'aveu de son cher Richelieu. Elle se proposa de le consulter dans une entrevue nocturne qu'elle parvint à grand'peine à faire réussir. On ne s'occupa pas d'abord de la convention proposée ; on finit toutefois par en parler. Le duc, tout aussi coulant en matière de scrupules que le père de la princesse, conseilla à celle-ci d'accepter le marché dans lequel il trouvait, outre l'avantage de voir librement sa maîtresse, le bénéfice non moins réel d'une liberté absolue. Mais il ajouta qu'elle devait bien se garder de rien accorder avant d'avoir la lettre de grâce et la promesse écrite de l'accession du régent à leur doux commerce. « Donnant donnant, ajouta-t-il ; il faut que « M. le duc d'Orléans dépose avant tout les titres de la « convention sur l'autel où le sacrifice devra se consommer. » Le lendemain, M^{lle} de Valois avait perdu le droit de reprocher à ses sœurs leurs expansives complaisances pour le régent.

Philippe remplit fidèlement sa promesse, ainsi qu'on va le voir. Il y a, dans la cour des cuisines du Palais-Royal, une chambre dont le mur est mitoyen avec une garde-robe de M^{lle} de Valois ; cette pièce était occupée par un cuisinier. Le prince ayant délogé ce domestique, fit percer une porte dans le mur mitoyen, laquelle porte fut recouverte, du côté de la chambre du cuisinier, par une armoire qui la masquait, tandis que, dans le cabinet de la princesse, l'ouverture en était cachée par un placard

dont l'amante de Richelieu eut seule la clef. Ainsi le duc pouvait à toute heure de nuit arriver chez M^{lle} de Valois, qui, au gré de son impatience, n'ouvrait jamais trop tôt le bienheureux placard. De sorte que le régent devint précisément à l'égard de Richelieu et dans une intrigue de sa fille, ce qu'est pour lui-même l'abbé Dubois. Il est vrai que Son Altesse Royale avait son tour ; mais le jeune amant ne s'était point engagé à une réciprocité de complaisance.

M. le duc d'Orléans, on ne peut plus satisfait du traité, excéda plus d'une fois les conditions qu'il s'était imposées ; par exemple, il poussa la bonté paternelle jusqu'à servir à souper aux amants dans le temple de leurs plaisirs. Ils étaient servis, à ces repas, par cette Angélique qui les avait trahis autrefois, mais qui ne pouvait rien désormais contre leur félicité. Richelieu quittait sa maîtresse environ une heure avant le jour ; Philippe le remplaçait. Son plus grand plaisir était alors de se faire raconter ce qui s'était passé dans la scène précédente, et ce récit animait celle qui commençait... Un soir, le prince et le duc se trouvèrent ensemble chez la princesse ; ce fut Son Altesse Royale qui sortit en disant : « Je m'en vais ; « c'est trop juste, ce n'est pas mon heure ; l'équité avant « tout. »

Rien de funeste à l'amour comme le bonheur sans mélange ni obstacles ; cette vérité, vieille comme le monde, se confirme mille fois par jour dans la seule ville de Paris. Un mois à peine s'est écoulé depuis la convention que j'ai rapportée, et le placard ne s'ouvre plus que rarement ; M^{lle} de Valois est délaissée par le volage Richelieu ; M^{lle} de Charolais, environnée de plus de difficultés, offre au duc des nuits plus piquantes ; les larmes de l'amour coulent au Palais-Royal, elles sont taries à l'hôtel de Condé.

A l'époque où les battants de l'armoire mystérieuse étaient dans leur plus grande activité, le régent avait écouté avec faveur la demande faite de la main de M^{lle} de Valois par le roi de Sardaigne. Philippe savait bien que

sa fille préférait Richelieu à tous les potentats de la terre ; mais il n'en aspirait pas moins à faire du monarque sarde une tête doublement couronnée en lui donnant pour femme une princesse de la maison d'Orléans. La vanité a ses heures dans la pensée du prince le plus libertin. Le mariage manqua par l'indiscrétion de la duchesse douairière ; cette princesse, qui passe sa vie à écrire dans tous les États de la chrétienté, eut la maladresse de mander à Turin, avec la meilleure intention du monde, que le bruit qui courait à Paris sur les intrigues de la chambre du cuisinier était calomnieux. Victor-Amédée entendit parler de cette aventure qu'il ignorait ; et comme il voulait dans une femme plus de sagesse que d'expérience, il ne donna pas suite aux démarches qu'il avait commencées à la cour du Palais-Royal.

M. le duc de Modène, plus philosophe que son voisin, demanda le mois dernier la main de M^{lle} de Valois. Cette princesse eût accepté à peu près volontiers de partager le trône de Sardaigne, parce qu'en fait de galanterie une reine a pour l'ordinaire ses coudées franches, et que des chevaux de poste conduisent vite un amant de Paris à Turin. Mais elle résista à son père relativement au mariage avec un simple duc de Modène, qui, dans son étroite capitale, ne perdrait pas un instant sa femme de vue. L'amante de Philippe avait beau jeu pour colorer ses refus : sa tendresse filiale, à double face comme la tête de Janus, rendait cette résistance digne d'intérêt ; elle la prolongea longtemps avec succès ; mais, soit inconstance d'un amour déjà dégoûté, soit ambition ou tout autre motif, le régent déclara qu'il voulait être obéi, et la princesse fut épousée, il y a dix jours, par procuration. Dans ces sortes de solennités, les prérogatives de l'ambassadeur sont limitées ; le soir de la cérémonie l'envoyé souhaita le bonsoir à la nouvelle duchesse de Modène... et ce fut le duc de Richelieu qui sans mission du prince italien devint son procureur.

Jusqu'ici les habitants de Paris seuls avaient porté avec empressement leur or à la Banque pour en rapporter des

actions et des billets : ce n'était encore que dans notre enthousiaste capitale qu'on élevait des temples au *dieu Papier*. Mais depuis quelque temps le délire a passé de la métropole aux provinces, et de celles-ci à l'étranger. On afflue de toutes les parties de l'Europe dans les bureaux de la rue Vivienne, et la rue Quincampoix est une seconde Babel. Une circonstance toute récente a mis le comble à la frénésie des spéculateurs : des nouvelles de la Louisiane, qui peut-être sont nées de la féconde imaginative de M. Law, annoncent, dit-on, que la compagnie qui exploite cette partie de l'Amérique vient d'y découvrir deux mines d'or abondantes et d'une facile exploitation. Le jour où cette nouvelle fut débitée, huit ou neuf personnes furent écrasées dans les portes de la Banque, et les chirurgiens eurent à remettre trente jambes ou bras cassés dans le quartier Saint-Denis. Saisissant la balle au bond, ou bien jouant le beau jeu qu'il s'était fait, Law obtint, le 23 septembre, un arrêt du conseil qui diminue la valeur des espèces d'or d'un douzième, et celle des espèces d'argent d'un trentième. On annonce même des diminutions successives, et c'est d'une grande sagesse. Les mines de Louisiane devant nécessairement faire affluer l'or en France, sa valeur intrinsèque doit diminuer à mesure que la quantité augmentera. Il y a bien quelques esprits étroits qui prétendent qu'il serait conséquent d'attendre pour avilir les espèces existantes que les galions de la Louisiane entrassent à pleines voiles dans nos ports ; mais on se moque de ces gens méticuleux, et en attendant, le prix des actions est doublé. La Banque, depuis les caves jusqu'aux greniers, est remplie d'argent, et je crois en vérité que les portes resteraient ouvertes chaque nuit, qu'il ne se trouverait pas à Paris un seul voleur pour enlever ce métal décrié... Mais on entend crier de toutes parts : « Du papier, « messieurs, de grâce, du papier ! » Les juifs ne durent pas jadis demander d'une voix plus fervente la manne nutritive du désert. « Vous voyez bien, s'écria Law au conseil de « régence en entendant ces clameurs, vous voyez qu'ils ont « faim d'actions, laisserez-vous jeûner ces braves gens ? »

Il dit, et le 2 octobre, huit mille nouvelles actions de cinq mille livres chacune furent créées en vertu d'un arrêt. Mais il y en eut à peine pour les privilégiés, et deux jours plus tard il fallut en émettre encore vingt-quatre mille. Ces actions montèrent en peu de jours à dix mille livres ; il est douteux que nos neveux ajoutent foi à ces prodiges... de folie. En voici de nouveaux témoignages : les Parisiens qui ont le bonheur de posséder des maisons ou d'avoir de simples locations rue Quincampoix tirent une pistole par chambre et par jour des spéculateurs qui veulent leur fureur paperassière à l'abri des injures du temps. D'autres familiers de cette bienheureuse rue y spéculent en plein air ; c'est avec ces derniers sans doute qu'un bossu industriel a gagné cinquante mille livres rien qu'à prêter sa bosse, disposée par la nature en forme de pupitre, pour signer les innombrables transactions contractées sur les lieux.

Veut-on avoir une idée de la gravité avec laquelle le régent traite les affaires de haute politique ? Voici une anecdote bien caractéristique, qui a surpris les roués eux-mêmes. L'aventure arriva lundi dernier. Dubois avait reçu fort tard dans la soirée de dimanche des dépêches importantes venant d'Angleterre : Philippe donnait à souper dans sa loge-boudoir à l'Opéra ; il n'y avait pas moyen de lui parler d'affaires, il fallut remettre la communication au lendemain. Lundi donc, l'abbé entra chez Son Altesse Royale à sept heures du matin, et trouva le prince couché avec *Emilie*, jeune et jolie courtisane pour laquelle il a une estime particulière, bien qu'elle appartienne au magasin public de la Fillon. Dubois allait se retirer, lorsque M. le duc d'Orléans lui ordonna de dire ce qui l'amenait si matin.

— Mais, monseigneur, il est question d'une affaire d'État, répondit le confident.

— Qu'est-ce que cela fait ? *Emilie* est discrète, tu peux parler.

— Que Votre Altesse daigne donc considérer qu'il y va de l'intérêt du peuple.

— Raison de plus pour que cette petite, soit présente ; elle fait partie du peuple, et conséquemment elle a sa part de l'intérêt dont il s'agit.

— Si Votre Altesse m'ordonne de m'expliquer...

— Sans doute, je te l'ordonne... Emilie a un excellent esprit, peut-être nous donnera-t-elle un bon avis.

L'abbé expliqua au régent l'objet des dépêches.

— Qu'en penses-tu, mon enfant ? reprit le prince en se retournant vers sa compagne de lit.

Émilie, qui avait en effet du jugement et de l'esprit, fit une réponse pleine de sens.

— Vois-tu, Dubois, s'écria Son Altesse, ne l'avais-je pas dit qu'elle nous donnerait une bonne solution ! Exécute donc ce qu'Émilie a prononcé... Il y a plus de raison sous ce petit bonnet de dentelle que sous les lourdes perruques de mon conseil.

— En ce cas, monseigneur, dit l'abbé avec assez de mauvaise humeur, il faut envoyer ces messieurs faire leur apprentissage diplomatique chez la Fillon.

— Cela ne vous a pas déjà trop mal réussi ! cria Émilie à l'abbé qui sortait.

Il est difficile, quand on voit le temps actuel courir, de ne pas revenir à chaque instant sur le bagage de papier qu'il traîne à sa suite. Un arrêt du conseil du 21 décembre défend de faire des paiements en argent au-dessus de dix livres, et en or au-dessus de trois cents livres. Les moyens prohibitifs réussissent rarement au pouvoir parce qu'ils trahissent un défaut de confiance dans les choses qu'on veut substituer à celles qu'on défend ; ce qui est favorable au public n'a pas besoin de lui être ordonné, comme il est inutile de lui interdire ce qui lui nuirait : la multitude ne se trompe jamais. L'arrêt du 21 décembre a porté atteinte au système Law ; c'est peut-être un premier pas vers la décadence.

Mais l'inquiétude n'est ressentie que par les gens habitués à réfléchir ; l'enivrement de la tourbe spéculante n'a pas diminué. Vainement l'a-t-on avertie que la valeur chi-

mérique des billets des actions équivalant à trois fois la totalité de l'argent en circulation dans le royaume, cette même tourbe ne s'est pas même arrêtée à la mesure suspecte du remboursement précipité des rentiers de l'État en papier de la Banque.

Le bruit court depuis quelques jours que M. Law doit être revêtu de la charge de contrôleur général, rétablie pour lui. Ce qui fait croire généralement à l'exactitude de cette nouvelle, c'est que le financier écossais vient de se faire catholique. Il abjura la semaine passée à Melun entre les mains de l'abbé Tencin, qui sans doute ne manquera pas de profiter d'une si brillante conversion. Law a fait sa première communion apostolique et romaine dans l'église Saint-Roch, dont le clergé a reçu de lui à cette occasion une somme de cent mille livres pour achever son bâtiment. Le nouveau converti assure à l'hôpital général une aumône annuelle de cinquante mille livres dont il a payé d'avance une année. Tandis que la maison du Seigneur et l'asile de la charité publique recevaient les bienfaits du généreux financier, le temple du plaisir et de la folie avait part aussi à ses prodigalités. Law, peu satisfait de voir des chandelles à l'Opéra, a donné de l'argent pour que la salle ne fût éclairée qu'en bougies.

Cependant le directeur de la Banque royale, peu de jours après son abjuration, se rendit à la chambre des comptes pour y faire enregistrer les nouvelles lettres de naturalisation qui venaient de lui être accordées¹, et le lendemain il prêta foi et hommage au roi en qualité de propriétaire de quatorze terres magnifiques dont il est devenu possesseur. M. Law a trop d'opulence pour n'être pas un homme du plus grand mérite ; aussi l'Académie des sciences s'est-elle empressée de l'admettre parmi ses membres honoraires, et, comme il faut qu'un savant ait une bibliothèque, le fastueux Écossais a acheté celle de l'abbé Bignon pour la somme de cent quatre-vingt mille livres.

La vanité est le complément presque inévitable d'une

1. On croit que cette chambre refusa l'enregistrement.

grande fortune ; il est si difficile en toutes choses d'user sans abuser ! M. Law ayant appris que le maréchal de Villeroi avait imaginé de faire danser Louis XV dans un ballet, à l'exemple de Louis XIV, demanda que son fils fût admis parmi les danseurs privilégiés qui devaient figurer avec Sa Majesté. Le régent trouva cette demande toute simple ; mais Villeroi en fut scandalisé. Ce grand distillateur de l'étiquette prétendait sans doute que l'enfant d'un financier était trop obscur pour gambader sur un théâtre ; le gouverneur eût mieux fait de penser que le jeune prince était trop illustre pour faire le saltimbanque devant ses sujets. Les petits seigneurs, auxquels on avait fait le mot, accueillirent fort mal l'innocent danseur ; ils lui firent mille niches, et pendant la représentation du ballet l'un d'eux lui donna un croc-en-jambe qui le fit tomber à plat ventre au milieu d'une chaconne. Law fut outré de l'insolence des jeunes orgueilleux ; mais il fallut dévorer cette humiliation : elle lui prouva du moins qu'il est imprudent de vouloir usurper les niaiseries ambitieuses des grands, qui seules les distinguent de la multitude.

Passes pour les apanages de l'opulence : c'est à la disposition de tout le monde ; et l'on voit, par le temps qui court, d'étranges suites des caprices de la fortune. Voici, dans ce genre, une anecdote comique. Un laquais s'est enrichi à tel point par l'agiotage du papier, qu'il a pu se donner un carrosse. On pense bien que, pour cela, notre parvenu n'a pas renoncé à ses négociations de la rue Quincampoix ; il y aurait eu de l'ingratitude de sa part. Il se fait donc voiturier chaque jour aux lieux où la destinée lui prodigua ses faveurs ; sa voiture, tandis qu'il spéculé, stationne rue Bourg-l'Abbé, et ses gens l'attendent au cabaret où lui-même attendait naguère son maître. Hier, surpris par la pluie vers la fin de la bourse, l'ancien laquais quitte la rue Quincampoix, accourt à son équipage ; mais, emporté par la force de l'habitude, il saute derrière le carrosse au lieu de monter dedans. « Eh ! monsieur, que faites-vous ? lui crie le cocher. — Tais-toi, répond le parvenu en descendant, je voulais voir par moi-même

« combien de laquais peuvent tenir là, car j'en veux prendre encore au moins deux. »

D'après le traité dit de la *quadruple alliance*, auquel les états généraux ont accédé cette année, Jacques III devait s'éloigner de la France; il a trouvé asile en Espagne où ce prince arriva dans le courant de mai. A cette époque, le cardinal Alberoni rêvait le renversement de Georges I^{er} du trône de la Grande-Bretagne; les droits du prétendant, le parti qu'il avait en Écosse, et la présence de ce prince au milieu de ses partisans, semblèrent au premier ministre espagnol des éléments précieux pour l'exécution de ses vues. Il proposa à Jacques de se mettre à la tête d'une expédition. Le descendant des Stuarts a du courage, de la résolution; il brûle de ressaisir le sceptre de ses pères, cette proposition le combla de joie. Les préparatifs furent prompts : le prince anglais s'embarqua à Cadix sur une escadre composée de dix vaisseaux de guerre et d'un grand nombre de bâtimens de transport. Six mille hommes, presque tous Irlandais, accompagnaient le prétendant; de plus, il emportait des armes pour quinze mille soldats. Mais la fortune n'était pas lasse de tourmenter les Stuarts : éloignée d'abord de sa route par les vents contraires, la flotte expéditionnaire ne tarda pas d'essuyer une tempête qui la dispersa. Deux frégates seulement purent aborder à Kintal, en Écosse, où elles débarquèrent environ trois cents Espagnols, quelques seigneurs irlandais et des armes pour sept à huit mille hommes... Mais l'âme de l'expédition, Jacques, n'avait pu prendre terre, et, jouet des tempêtes, il voguait loin de la côte écossaise. Cependant le petit nombre d'aventuriers débarqués à Kintal forma le noyau d'un corps de sept à huit mille mécontents qui s'emparèrent de quelques postes. Mais un corps de troupes organisées ayant marché contre eux, ils furent bientôt réduits à chercher un refuge sur les frégates. Elles n'avaient apporté en Écosse que trois ou quatre cents combattants, elles remportèrent trois ou quatre mille fugitifs.

Le Tellier, ce jésuite farouche, dont la vie ressembla à un long accès de fureur, mourut, cette année, à la Flèche. Il était parvenu à sa soixante-seizième année. L'enfer fut lent à s'emparer de sa proie.

CHAPITRE VI

1720

Law contrôleur général. — Portrait de cet Écossais. — Cupidité des grands. — Le ministre pissant en pleine audience. — L'or et l'argent devenus, sans figure, de vils métaux. — Le financier joué par le robin. — Un opéra de M. le duc d'Orléans. — Grécourt ; ses contes, son épitaphe. — Mise en liberté du duc et de la duchesse du Maine. — La cour de Seeaux ; sa composition, ses plaisirs. — Assassinat commis par le comte de Horn. — Son supplice. — Les Algonquins ; leur arrivée, leur réception. — Villeroi Algonquin. — Mort du marquis de Dangeau. — Ses Mémoires. — Le duc de Richelieu le remplace à l'Académie. — Fragments de son discours de réception. — La Bourse et les agioteurs. — Harangue malheureuse du maréchal de Villars. — Recherches inquisitoriales sur l'argent. — Anecdotes. — Décadence rapide du papier. — Mouvements séditieux. — Danger de Law. — Dubois demande un archevêché. — Scène dans le cabinet du régent. — Le ministre des plaisirs du régent est archevêque de Cambrai. — Sacre de Dubois. — M^{me} l'archevêque de Cambrai. — Singulière demande de la Fillon. — L'archevêque Dubois apprend à dire la messe. — Peste de Marseille ; Belsunce. — Paix avec l'Espagne ; conditions ; le jésuite Daubenton. — Ce qu'il faut à Philippe V le matin ; ce qu'il lui faut le soir. — Suite de la décadence du système Law. — Nouvelle émeute populaire dont cet étranger est le sujet. — Refrain de vaudeville improvisé par le premier président du parlement. — Projet mystérieux de cette compagnie. — Rappel du chancelier d'Aguesseau. — Les billets sont mis hors de circulation. — Le parlement est exilé à Pontoise ; pourquoi. — Souveraineté du premier président à Pontoise. — Dubois est jeté aux jambes du parlement. — Ce que n'a pu faire Louis XIV, Dubois l'accomplit. — Law se démet de ses charges. — Pelletier de la Houssaie contrôleur général. — Évasion de l'aventurier. — Vive discussion dans le conseil de régence. — Résumé du système de Law. — Opinion sur ce financier.

Law est contrôleur général ; un arrêt du conseil en date du 5 janvier l'a revêtu de cette charge, ce qui ne l'empêche pas de conserver l'emploi de directeur de la compagnie des Indes. Ainsi cet Écossais obtient un privilège dont personne encore n'a joui en France : celui d'être tout à la fois administrateur et administré ; si, dans cette duplicité d'attributions, la Banque a besoin du secrétaire d'État des finances, il est probable qu'elle le trouvera bien disposé à faire tout ce qui pourra lui convenir. Au reste, on a du plaisir à voir M. Law donnant ses audiences ministérielles ; nul ministre ne représente mieux : grand, bien fait, doué d'une figure agréable et noble, il est, de sa personne, séduisant comme son système financier. De plus, notre contrôleur général a de l'esprit, de la politesse, de la noblesse sans fierté. En un mot, l'Angleterre nous a cédé un fonctionnaire charmant... si son air, son affabilité, ses actions et ses billets ne sont pas des menteurs.

Jamais peut-être aucun homme d'État n'eut autant de courtisans parmi les plus grands personnages du royaume : les princesses lui baisent la main, les princes le saluent jusqu'à terre et s'honorent d'avoir à échanger avec lui le titre de monseigneur. Mais cette courtoisie où l'orgueil s'humilie par calcul est bien payée : le faste des hauts et puissants seigneurs est le gouffre sans fonds dans lequel s'engloutit une forte partie des richesses numéraires de la France, en traversant ce tonneau des Danaïdes qu'on appelle Banque Royale. Demandez à *M. le duc*, au prince de Conti, aux favoris du régent, à tant d'autres, combien ils se sont procuré de rames de billets dont ils envoient journellement recevoir en espèces le montant au bureau de la rue Vivienne ! Ils seraient bien en peine de dire en quelle monnaie ils ont acheté ce papier... On le leur a donné ; c'est le prix de leurs complaisances pour l'Écossais Law, c'est le salaire des opinions favorables au système émises dans le conseil de régence : car le régent, tout seul peut-être, y est animé par une conviction désintéressée, fruit de son amour pour les innovations. Parmi

ces sangsues avides, il en est d'insatiables : le prince de Conti nommément. A la fin de l'année dernière, cette Altesse cupide s'était fait prodiguer à tel point les actions et les billets, dont elle exigeait presque aussitôt le payement à la Banque, qu'un jour son intendant en ramena trois fourgons chargés d'argent. Law, effrayé, prévint le régent, et lui dit que si l'exemple de M. de Conti était suivi, il en résulterait la ruine prochaine du système. Philippe ordonna au prince de se modérer.

Revenons au contrôleur général. Ce personnage est devenu si important, on a tellement exalté son mérite, qu'il a fini par se croire d'une nature supérieure. Il se permet avec ses clients, de quelque rang qu'ils soient, des hardiesses étranges : en voici une que l'on croira difficilement, et qui cependant m'a été affirmée la main sur la conscience. Pressé, à l'une de ses dernières audiences, par un grand concours de solliciteurs, Law laissait apercevoir l'intention de se retirer un instant pour satisfaire à une nécessité impérieuse. Les dames craignant sans doute que l'absence du contrôleur général ne se prolongeât, lui dirent : « Eh ! monseigneur, si vous n'avez pas d'autre « besoin que celui de pisser, ne vous en allez pas ; pissez « ici, et écoutez-nous. » Le ministre, usant de la permission, fit apporter ce qu'il fallait pour se satisfaire, et, se détournant un peu, se soulagea en pleine assemblée.

L'éloquence de Law est si insinuante, si persuasive, qu'il est parvenu à convaincre la masse des spéculateurs que l'or et l'argent sont inutiles, embarrassants, que nous touchons au jour où la force des choses va déprécier entièrement ces métaux, et qu'ils se vendront au poids du cuivre et du fer. Je suis quelquefois tenté de croire que le financier écossais a la conviction intime de ce qu'il avance : le fait suivant tendrait à le prouver. Déjà possesseur de quinze ou vingt belles terres, Law voulut dernièrement acheter un superbe domaine que vendait le président de Novion. Le prix de cette propriété était de cinq cent mille livres que le vendeur exigeait en espèces. « Mon Dieu ! « qu'à cela ne tienne, répondit l'acheteur, vous allez me

« délivrer d'un métal qui ne me cause que de l'embarras. » Deux heures plus tard, les cinq cent mille livres étaient chez M. de Novion. Ce n'est pas tout ; à peine l'acquisition venait-elle d'être consommée que le fils du président fit assigner Law en nullité de la vente, le père n'ayant pas eu le droit de l'effectuer. On offrit de rembourser en papier ; soit confiance, soit politique, l'Écossais accepta de bonne grâce, et l'homme à la protestation qui avait, lui, peu de confiance dans les billets, se frotta les mains. Peut-être y avait-il accord entre le père et le fils ; s'il en fut ainsi, la ruse de ces robins était digne de deux procureurs.

Les caprices du régent furent tournés à la musique pendant les derniers mois de 1719 ; il en résulta un opéra de *Panthée*, que Son Altesse Royale composa sur des paroles du marquis de la Fare. La pièce fut représentée il y a trois jours dans les appartements du Palais-Royal ; le prince n'y admit que des courtisans, et cet ouvrage eut, comme on le pense bien, un succès prodigieux. « Comment trouvez-vous cela ? demanda Philippe au compositeur Campra. — La musique est excellente, répondit l'artiste informé qu'il s'adressait à un amour-propre d'auteur tout-puissant ; mais le poème n'est pas aussi bon. » Le duc appela alors la Fare, et lui dit : « Campra trouve tes vers mauvais et ma musique bonne. Parle-lui en particulier, ce sera le revers de la médaille : il trouvera la poésie délicieuse et la musique détestable. — Non pas, monseigneur, répliqua la Fare, à moins que Votre Altesse Royale ne me cède sa dignité de régent. »

L'abbé Grécourt n'est pas régent, ce n'est qu'un chanoine fort irrégulier du chapitre de Saint-Martin à Tours, et pourtant on aime beaucoup ses vers qui sont tout à fait à la hauteur des mœurs du jour. Grécourt a pris pour devise : *Courte messe et long repas* ; on pense bien, d'après cela, que son bréviaire l'occupe infiniment moins que sa cave. Cet ecclésiastique, beaucoup plus disposé à se séculariser que les canons ne le comportent, passe sa vie au

joli château de Veret-sur-Cher dans une vie dissipée. C'est de là qu'il a lancé dans le monde littéraire des contes en vers que la Fontaine n'eût pas désavoués et que Boccace n'eût pas composés plus égrillards. Law, qui s'y connaît bien, voulant tenir compte à Grécourt de ce petit chef-d'œuvre érotique, lui a fait offrir un emploi ; mais notre chanoine, non moins paresseux que libertin, a refusé poétiquement par l'envoi au contrôleur général d'une fable philosophique intitulée *le Solitaire et la Fortune*. Grécourt m'a tout l'air bien vivant, on trouve pourtant son épitaphe dans le recueil qu'il vient de publier. Il est de mode aujourd'hui de s'enterrer par métaphore. Cette épitaphe, où le poète dit qu'il s'est fait un caractère d'après Verville et Rabelais, ne fera croire à personne que la pierre sur laquelle on la gravera recouvre un candidat à la sainteté.

Après une assez longue détention de M. le duc et de M^{me} la duchesse du Maine, le conseil de régence, au vu des interrogatoires qu'ils ont subis, vient de les déclarer non coupables au sujet de la conspiration de Cellamare. La princesse est retournée à Sceaux et son mari s'est rendu à Clagny pour y demeurer jusqu'à nouvel ordre. Le prince de Dombes, le comte d'Eu et M^{lle} du Maine sont de retour chez leur mère.

Je profite de l'occasion pour jeter un coup d'œil sur cette société papillonnante, sur cette distillerie d'esprit qu'on appelle la cour de Sceaux. Anne-Louise-Bénédict de Bourbon, petite-fille du grand Condé, ne possède ni beauté, ni grâces extérieures ; sa physionomie n'est que fine, spirituelle, un peu fausse, et M^{me} du Maine a le malheur de porter une bosse qu'elle n'esquive qu'imparfaitement. Mais cette princesse possède une heureuse compensation intellectuelle de tant de défauts corporels. Son esprit est orné, délicat, subtil ; Anne-Louise-Bénédict serait une femme d'un grand mérite, si l'ordre qui manque à ses idées les rendait aussi claires qu'elles sont vives et saillantes. On regrette, en entendant parler cette dame,

qu'elle n'ait pas une opinion arrêtée; ses paroles ont toujours l'air de courir après la pensée; nul plan ne se laisse remarquer dans ses discours, et le moindre examen fait reconnaître que son caractère est incapable d'asseoir un projet solide. Cette irrésolution de facultés morales sert ordinairement mal les pensées de M^{me} du Maine qui sont la vanité, l'intrigue, l'ambition. Tel que je viens de le peindre, le caractère de la princesse est bien supérieur à celui de son mari auquel M^{me} de Maintenon ne parvint à donner que l'adresse de l'hypocrisie, parce que la nature n'avait pas mis en lui les ressources puissantes de l'esprit. L'habitude des subtilités eût pu tenir lieu à ce seigneur de finesse et d'imagination; mais le courage lui manqua toujours pour soutenir ses entreprises; la peur le domina au milieu des intrigues comme sur le champ de bataille. Tant que la favorite de Louis XIV agit pour lui, le grand maître de l'artillerie s'enivra du règne de la souveraine puissance; il se laissa aller au désir d'être un galant prince; mais aujourd'hui qu'il est abandonné à ses propres forces, il n'aspire plus qu'à n'être rien; et peu s'en faut qu'il ne soit disposé à s'abandonner réellement à l'humilité qu'il affiche.

Cependant à peine M^{lle} de Bourbon eut-elle épousé le duc du Maine, que, fatiguée du bigotisme et de l'assommante représentation de la cour du vieux roi, elle se retira à Sceaux où bientôt elle sut se former une société plus conforme à ses goûts, à son humeur, au besoin qu'elle avait sans cesse de faire du bel esprit. On vit se presser dans les salons de Sceaux : Chaulieu, poète sourd, aveugle et vieux, mais dont la grâce toujours jeune savait se passer de vue et d'ouïe pour charmer; le marquis de Lassay, répertoire vivant, plus riche d'anecdotes que les volumineux in-folio; la Grange-Chancel, qui, pour quelques applaudissements que les *Philippiques* reçurent de M^{me} du Maine, épuise aujourd'hui la coupe amère de l'exil; le cardinal de Polignac, que son esprit aimable rendit, plus intimement que personne, le courtisan de la duchesse; l'abbé Genest, ecclésiastique du monde, dont l'imagina-

tion est un foyer pétillant de saillies toujours gracieuses et décentes; le duc de Brancas, roué du Palais-Royal et familier de Sceaux, qui, de l'un et de l'autre côté, adressait plus de compliments aux pages qu'aux dames réunies dans les salons; enfin les poètes Voltaire, Fontenelle, La Motte, Saint-Aulaire, et quelques autres. Parmi les femmes, on distingua la présidente Dreuillet, M^{me} Delaunay, M^{me} Lambert et la marquise de Simiane, toutes spirituelles, toutes nourries des riens mousseux de l'hôtel de Rambouillet.

Au retour de M^{me} du Maine, cette volée de beaux esprits, dispersée par la disgrâce de la princesse, revint à tire-d'aile à ses pieds, et les niaiseries charmantes recommencèrent à la cour de Sceaux. Les bals, les jeux, la comédie, s'y succèdent sans discontinuité; et pour que l'originalité que la duchesse recherche en toutes choses préside à ses fêtes, elles ont toutes lieu du soir au matin, ce qui leur a fait donner le nom de *nuits blanches*. Un nouveau genre d'amusement excite au plus haut point l'émulation des courtisans de M^{me} du Maine: on s'est imaginé de faire une loterie des vingt-quatre lettres de l'alphabet, dont chacune doit servir d'initiale au nom d'une pénitence que la dame du lieu indique. Par exemple, celui qui tire un C donne une comédie, le B commande pour l'ordinaire un ballet, l'O annonce un opéra. On a remarqué que lorsque à ce jeu le cardinal de Polignac prenait un A, la pénitence lui était demandée à l'oreille, quoique, depuis bien longtemps déjà, il n'y ait plus rien de mystérieux dans les obligations de ce prince de l'Église à l'égard de la duchesse.

M. de Saint-Aulaire, que la dame de Sceaux appelle alternativement son *berger* et son *Apollon*, lui représentait dernièrement que sa compagnie devenait bien nombreuse et par trop mélangée de gens obscurs. « Que prétendez-vous faire, demanda-t-il à la duchesse, de tant de gens qui vous conviennent si peu? — Que veux-tu, mon berger, répondit-elle, j'ai le malheur de ne pouvoir me passer des choses dont je n'ai que faire. »

Ce même Saint-Aulaire, poète à l'eau de rose, sentit un beau matin sa muse éclore avec sa soixantième année. Il

devint académicien, parce que l'Académie tient à se recruter de marquis, attendu qu'il n'est pas toujours possible de trouver parmi les ducs de beaux esprits qui sachent lire. Je vais citer les quatre plus jolis vers de Saint-Aulaire. La duchesse du Maine, au jeu du *secret*, ayant demandé à son *Apollon* de lui dire le sien, il répondit à l'instant :

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon ne serait pas ma muse,
Elle serait Thétis et le jour finirait.

Mais l'auteur de ce joli quatrain est trop vieux pour être le *blond Phébus* de M^{me} du Maine, et c'est d'un autre flambeau que le sien qu'elle se plaît à faire jaillir des étincelles.

Jamais la fortune ne fut plus rapide qu'aujourd'hui, soit pour arriver, soit pour fuir. Eh bien ! il est des gens qui la trouvent encore trop lente, témoin un jeune gentilhomme, qui, le 22 mars, voulut s'enrichir tout d'un coup par un assassinat. Il n'est bruit à Paris que du meurtre commis par le comte de Horn, capitaine réformé, appartenant à l'une des premières familles du Piémont. Cet officier, âgé d'environ vingt-deux ans, voulant, disait-il, acheter pour cent mille écus d'actions, donne rendez-vous, rue Quincampoix, à un riche agioteur, qui arrive muni de son portefeuille renfermant plus que la somme demandée. Horn, qui s'est fait accompagner de M. Laurent de Mille, autre Piémontais, et du nommé Duterne, entraîne le négociateur dans un cabaret de la rue de Venise où les quatre personnes se renferment dans un cabinet au premier étage. A peine la porte est-elle fermée que les scélérats frappent le porteur des actions de plusieurs coups de poignard, s'emparent de son portefeuille et cherchent à prendre la fuite. Mais en se débattant l'infortuné a fait du bruit, un garçon trouvant à la porte la clef que

les assassins ont oublié de retirer, se dispose à entrer dans le cabinet; mais apercevant un homme noyé dans son sang, ce garçon referme aussitôt la porte à double tour et crie au meurtre. On accourt avec main-forte, on entre précipitamment, on s'empare de Horn et de Mille, tandis que leur complice se mêlant aux curieux qui remplassent la maison, fend la foule en disant qu'il va chercher le commissaire et disparaît.

Le comte de Horn, avant ce dernier crime, avait la réputation d'un escroc; sa conduite était d'ailleurs celle d'un libertin, d'un mauvais sujet. Sa mère est fille du prince de Ligne, duc d'Aremberg, grand d'Espagne et chevalier de la Toison d'or; son frère aîné est Maximilien-Emmanuel, prince de Horn. Ce dernier, instruit des déportements de son cadet, avait envoyé à Paris un gentilhomme chargé de payer ses dettes et de le ramener en Piémont, après avoir obtenu du régent la permission d'enlever le comte de vive force. Par malheur pour la famille, l'express n'arriva que le lendemain de l'assassinat.

Tandis que Horn et Laurent Mille reçoivent la question qui déjà leur a fait avouer d'autres crimes et déclarer des complices, la famille du premier s'agite fort auprès du régent pour obtenir la grâce de cet assassin, allié d'une foule de gens illustres; mais le prince se montre inflexible.

— Monseigneur, disait à Son Altesse Royale une proche parente du criminel, qu'on le traite comme fou et qu'on l'enferme aux Petites-Maisons.

— Non, madame, répondit le duc, ce n'est pas assez d'enfermer les fous qui tuent leurs semblables, on ne saurait trop tôt s'en défaire.

— Que Votre Altesse Royale daigne donc considérer quelle infamie ce serait pour une famille illustre et qui appartient à tant de souverains de l'Europe de voir un de ses membres périr sur l'échafaud.

— Détrompez-vous, l'infamie est dans le crime et non dans le supplice.

— Enfin, monseigneur, s'écria la dame, faut-il vous le rappeler, le coupable a l'air de vous appartenir à vous-même!

— Eh bien ! madame, je partagerai la honte avec vous.

Avant-hier 26 mars, sur les quatre heures du soir, le comte de Horn et son complice furent roués vifs en place de Grève, aux acclamations unanimes de la multitude qui loua beaucoup M. le duc d'Orléans de sa juste sévérité. Il est probable que le noble piémontais était le premier auteur du complot, car pendant l'exécution, et tandis que ses bras et ses jambes brisés pendaient sur la roue, il demanda pardon à son complice qui respirait encore. On rapporte que le matin du supplice, Horn s'étant entretenu avec M. Guéret, curé de Saint-Paul ¹, venu pour le confesser, lui dit : « Je mérite la roue ; mais j'espérais
« qu'en considération de mon rang on m'accorderait la
« faveur d'être décapité. Au surplus, je me résigne à tout
« pour obtenir de Dieu le pardon de mon crime... » Puis il ajouta : « Souffre-t-on beaucoup quand on est roué?... » On ne m'a pas dit quel genre de locution employa le confesseur pour répondre qu'il n'en savait rien.

L'impression de cette catastrophe n'était pas encore effacée, quand les Parisiens se portèrent en foule sur les bords de la Seine pour voir arriver 'un petit canot de forme bizarre qui la remonta jusqu'au Pont-Royal. Ce batelet, fait de l'écorce d'un tronc d'arbre, pesait environ cinquante livres, et j'appris qu'il avait été apporté jusqu'à Chaillot sur l'impériale d'une voiture publique. Mais, à la hauteur des Bons-Hommes, deux Canadiens et un petit sauvage de la Californie montèrent ce frêle esquif pour avoir l'air d'arriver par mer devant le château de Sa Majesté, qui d'un balcon jouit du coup d'œil de cette arrivée. M. de Breslay, prêtre missionnaire, conducteur de ces sauvages qu'on appelait des *Algonquins*, les alla prendre sur la plage et les présenta au roi. Ce missionnaire, pour rendre le jeu plus amusant, prononça au nom des Américains la harangue suivante en style approprié à la circonstance :

1. Ce fut ce même ecclésiastique qui depuis confessa le régicide Damiens.

« Notre père, la cour de Népissingues et des Algonquins,
« tes enfants aînés de ceux qui sont au delà du grand lac,
« s'est beaucoup réjouie d'abord que ses yeux ont vu ton
« portrait que tu as eu la bonté de lui envoyer (1717),
« en l'assurant, comme notre grand-père ton bisaïeul, de
« ta puissante protection. Les Algonquins ne sauraient se
« rassasier de le regarder, de l'admirer, et leur joie devient
« d'autant plus grande qu'ils entrevoient que tu seras
« homme vaillant et généreux. Nous avons chargé notre
« père à la robe noire d'un collier de porcelaine pour t'en
« remercier et pour te supplier, maintenant que tu crois
« en esprit plus qu'en âge, le bruit s'en étant répandu jus-
« qu'à nous, de te souvenir de ta parole et de ne point
« oublier tes enfants, qui veulent toujours être attachés
« aux Français tes sujets et nos alliés. »

Après ce discours, pendant lequel les Algonquins avaient émis un assortiment de grimaces fort variées dont Louis XV s'était singulièrement amusé, ils se mirent à danser devant Sa Majesté une danse assez grotesque pour des ambassadeurs, mais qui ne l'était pas beaucoup plus que la harangue de M. de Breslay, et ce fut encore une matinée royale de passée gaiement.

Tandis que les sauvages s'éloignaient à travers la foule qui remplissait le jardin des Tuileries, M. de Villeroi s'écriait avec emphase en montrant au roi cette affluence de spectateurs : « Voyez, mon maître, voyez ce peuple !
« eh bien, tout cela est à vous, tout vous appartient,
« vous en êtes le maître. » En vérité, le gouverneur de Louis XV est plus Algonquin que personne au monde.

Le marquis de Dangeau, ce prototype de tous les courtisans, ce modèle de tous les joueurs, vient de mourir dans un âge avancé. Il laisse pour bagage académique un volumineux fatras de Mémoires qui lui ont acquis le titre on ne peut plus juste d'*historiographe de la garde-robe*. Ouvrez ces in-folio de niaiseries, vous y verrez que Louis XIV chassa le lundi en casaque bleue ; que ce prince donna à manger à ses chiens le mardi, une demi-

heure plus tôt que la veille ; qu'il fit trente pas pour traverser son cabinet le mercredi, et n'en fit que vingt-cinq le jeudi ; que Sa Majesté éternua quatre fois dans la matinée du vendredi ; enfin qu'elle prit une médecine samedi, à huit heures dix minutes du matin, laquelle détermina trois déjections de plus que la précédente. Voilà, ou du moins à peu près, ce qui, dans les Mémoires du marquis de Dangeau, s'appelle une semaine d'observations à la cour. Que nos neveux seront heureux de trouver sous leurs mains ces documents *historiques* ! et qu'ils auront bien raison de vanter l'*authenticité* d'un tel ouvrage !

On m'avait donné huit jours pour deviner quel était le candidat porté à l'Académie en remplacement de Dangeau ; eh bien ! je l'ai nommé tout de suite... C'est Richelieu, Richelieu qui n'a pas encore vingt-quatre ans, et dont les titres académiques se composent d'environ deux mille billets doux épars dans les ruelles de Paris et remplis de fautes d'orthographe. Du reste, on ne peut pas dire que les ouvrages de cet immortel manquent de sentiment... L'auteur de ces œuvres amoureuses a été élu à l'unanimité, et soudain trois de ses nouveaux collègues, Fontenelle, Destouches et Campistron, lui ont proposé de composer son discours de réception. Richelieu s'est empressé d'accepter des trois côtés ; mais il a fait des fragments empruntés de chaque harangue un tout auquel il a mis aussi du sien. J'ai pu me procurer quelques phrases du discours de Richelieu, je les transcris ici avec le français du nouvel académicien. « Il était bien juste, dit-il en « parlant de Louis XIV, qu'un prince sous le *reigne* duquel « les arts et les belles-lettres ont eu tant d'éclat, fût le « chef d'un corps qui *doit* et mérite d'en être juge. Louis « le Grand voulait *l'être* partout, et faire triompher l'es- « prit et le *goust* dans le *seint* de son royaume... *Sa court*, « ajoute plus loin l'éloquent orateur, a été l'asile des mal- « heureux. *Pront* à répandre ses bienfaits, il savait les « accompagner des grâces qui en doublent le *pris* . . . « « Il est mort avec un courage héroïque et *crétien*, regretté

« de tout son royaume, et admiré de l'Europe *antière*. »

Je ne sais pas ce qu'il y a de Fontenelle, de Destouches et de Campistron dans ces fragments ; mais ceux qui les ont lus auraient pu dire à Richelieu, avec une légère variante, ce qu'il disait un jour à M^{me} de Gœbrillant : « Restez dans la cour des Cuisines, vous n'êtes bonne « qu'à écrire pour les marmitons. »

L'espace était devenu trop étroit rue Quincampoix pour l'affluence d'agioteurs de tous les rangs qui s'y portait : on ne vit jamais ailleurs aussi confusément mêlées toutes les classes de la société ; jamais l'œil observateur ne saisit un tel mélange d'uniformes, de manteaux d'abbés, de tabliers d'artisans, de cordons bleus et de livrées : les plus vils coquins et les plus grands seigneurs, devenus égaux par l'avidité, se confondaient dans un ruisseau fangeux ; c'était une vallée de Josaphat financière. Aussi compte-t-on à Paris les personnes que n'a pas atteintes l'enivrement général ; à la cour, M. de Villeroi, le maréchal de Villars, le duc de Saint-Simon et le duc de la Rochefoucauld seuls se sont tenus éloignés de la foule agiotante. Pour éviter du moins que les spéculateurs ne s'écrasent entre eux, le régent a permis que la bourse s'établît à la place Vendôme ; et c'est là qu'eut lieu, dès le lendemain de ce transport, l'aventure que je vais rapporter. Le maréchal de Villars, pur, comme je l'ai dit, de la manie du jour, mais toujours assez maladroit pour diminuer son mérite en se livrant à la fanfaronnade, traversait le nouveau théâtre de l'agio, lorsque son carrosse fut arrêté par la foule. Le vainqueur de Denain crut l'occasion favorable à sa vanité ; il mit la tête à la portière et déclama contre le système, « opprobre, disait-il, de « tous ceux qui s'y livrent, et qui fera succéder leur ruine « à la honte dont il les couvre. Pour moi, ajouta-t-il, je « suis, Dieu merci, bien intact sur l'argent. » A peine l'orateur avait-il lâché ce dernier mot, qu'il partit de la multitude une huée générale... « Et les sauvegardes, et les « sauvegardes ! » criait-on de toutes parts, pour rappeler

au maréchal qu'il en avait tiré grand parti quand il commandait les armées... Bientôt les cris, se répétant par échos d'un bout à l'autre de la place, firent entendre à M. de Villars un tonnerre de *sauegardes* accusatrices qui l'obligèrent à se renfermer dans son carrosse. Il passa comme il put, et promit bien de ne plus faire de harangues sur les places publiques.

Cependant le chancelier, fatigué de voir sous ses croisées onduler des milliers de têtes et d'entendre un murmure continuel semblable au bruit lointain d'une tempête, représenta au régent que la présence des agioteurs devant la chancellerie en troublait les travaux importants, et que ses commis se plaignaient de ne pouvoir travailler. « Mais
« où voulez-vous que je mette ces gens-là ? demanda Phi-
« lippe. — Monseigneur, répondit le prince de Carignan
« qui se trouvait au palais, je leur offre l'hôtel de Sois-
« sons. — L'emplacement est très convenable, reprit
« M. le duc d'Orléans ; je ferai donner l'ordre d'effectuer
« ce nouveau transport. » Le prince, dont la proposition était basée sur une spéculation, fit construire en peu de jours dans le jardin de l'hôtel proposé une grande quantité de petites baraques ; la location en fut fixée à cinq cents livres par mois, ce qui assura tout d'un coup à Son Altesse un revenu d'un demi-million. Les agioteurs, après un séjour d'un mois au plus sur la place Vendôme, prirent possession du local disposé pour eux, où ils crièrent tant qu'ils voulurent sans que personne s'en plaignît.

Mais la spéculation ne fut pas aussi bonne que M. de Carignan s'en était flatté ; on verra bientôt pourquoi.

Dès le 27 février dernier, un arrêt du conseil, rendu sur la supposition que douze cents millions d'espèces d'or et d'argent étaient en stagnation par le resserrement des bourses, défendit à toutes personnes, de quelque qualité qu'elles fussent, de garder dans leurs maisons plus de cinq cents livres en monnaie métallique, à peine de dix mille livres d'amende et de la confiscation des espèces, dont moitié serait au profit des dénonciateurs. Cette mesure fut exécutée à la rigueur : les officiers de justice eurent

l'injonction de faire des visites dans tous les endroits qui leur seraient désignés par les directeurs de la compagnie. Cet acte d'une tyrannie encore sans exemple répandit l'alarme dans toute la France ; mais elle ne fut ressentie que par une partie de ses habitants, parce que les partisans du système étaient au moins aussi nombreux que ses détracteurs. Le coup était néanmoins suffisant pour ébranler le crédit du papier, et cet ébranlement eut lieu. Beaucoup de capitalistes, craignant d'être dénoncés par des domestiques ou des proches, portèrent leur or à la Banque ; mais un plus grand nombre l'enfouit... Partout la terre reçut le dépôt des trésors qu'on craignait de perdre et qui seront perdus également pour la famille de ceux que la mort enlèvera avec leur secret.

L'arrêt du 27 février fit naître des incidents variés qui occupèrent l'attention du public et l'étourdirent sur le danger même qui le menaçait. M. de Pontchartrain, soit par obéissance, soit par crainte, envoya à la Banque en un seul jour cinquante-sept mille louis d'or. Le président Lambert de Vermont, déterminé par un autre motif, se présenta un matin au Palais-Royal :

— Monseigneur, dit-il au régent, je viens, en conformité de l'arrêt du conseil, vous dénoncer un homme qui possède cinq cent mille livres en or.

— Ah ! monsieur le président, s'écria Philippe, quel f.... métier vous faites là !

— Comment donc ! j'obéis à la loi, et c'est elle que Votre Altesse Royale accuse en ce moment !

— En réclamez-vous aussi le bénéfice ?

— Pourquoi pas, monseigneur ? deux cent cinquante mille livres sont bonnes à gagner.

— Ah ! monsieur le président, monsieur le président !

— Que la conscience de Votre Altesse se rassure, le détenteur des cinq cent mille livres, c'est moi-même, et je viens me dénoncer dans l'espoir de conserver au moins partie de cette somme. Je supplie Votre Altesse Royale de me pardonner d'en faire plus de cas que de tout le papier créé par la Banque.

— Vous êtes, monsieur le président, un fin renard ; mais la loi est là, vos deux cent cinquante mille livres vous resteront.

— Je souhaite, monseigneur, que le surplus fasse grand bien à la compagnie, et je vais le lui faire porter.

Le premier président de la chambre des comptes ne se montra pas d'aussi bonne composition : « Je vous déclare, » dit-il aux inquisiteurs, que j'ai là dans mon cabinet « cinq cent mille livres en or ; vous pouvez le dire à ceux « qui vous envoient. Ajoutez que je réserve cette somme « pour le service du roi, mais que je ne crois avoir de « compte à rendre qu'à Sa Majesté quand elle sera ma- « jeure. »

Un agioteur désenchanté, nommé Vernesabre, agissant moins ouvertement que le président, réalisa trente millions d'espèces, et, craignant de se les voir enlever, quitta la France avec cet énorme capital.

Le discrédit du papier croissant toujours dans une partie de la nation, quoique l'engouement du surplus continuât, les gens de mauvaise foi payèrent leurs dettes avec des billets, ce qui, vu leur défaveur toujours croissante, n'était qu'une banqueroute légale dont le gouvernement avait donné l'exemple par le remboursement des rentiers de l'État. Ceux qui ne devaient rien ne pouvant, sans être inquiétés, convertir leur papier en argent, achetèrent des bijoux, des pierreries, de la vaisselle plate à tout prix ; d'autres entassèrent chez eux des meubles, du linge, des habits dont ils n'avaient nul besoin ; d'autres payèrent des biens fonciers trois ou quatre fois leur valeur. En un mot, tous les Français qui ne s'étaient point laissé entraîner sur le char de Law échangèrent les valeurs conventionnelles dont il a inondé la France contre des objets qui pourront conserver une valeur réelle après la chute possible du système... Tout devint d'une cherté extrême ; il fallut des liasses de billets pour se procurer un habit ou un chapeau. Le gouvernement poussa alors la tyrannie prohibitive jusqu'à défendre les pierreries, les bijoux, et même les couverts d'argent. Toute la population de Paris

^et des principales villes du royaume se divisa en deux partis : les espions, amis du système, et les gens espionnés, qui s'en étaient déclaré les adversaires. « On ne saurait douter de la catholicité de Law, disait à cet égard lord Stair, ambassadeur d'Angleterre; il établit l'*inquisition* après avoir réalisé la *transsubstantiation* par le changement des espèces en papier. »

Malgré tout ce que je viens de dire, on croyait, même parmi les détracteurs du papier, que le gouvernement, après les actes tyranniques auxquels il s'était livré pour faire triompher le système Law, serait à même de le soutenir, et qu'il en trouverait les moyens dans le résultat des mesures prohibitives qu'il avait employées. Quelle fut la stupeur universelle lorsqu'un édit en date du 21 mai ordonna la réduction graduelle, de mois en mois, des billets et des actions jusqu'au taux de la moitié de leur valeur, laquelle réduction devait être opérée au 1^{er} janvier 1721 ! Ce coup terrible jeta la consternation et le désespoir dans toutes les familles ; toutes, de force ou de gré, avaient été bourrées du fatal papier. Mais l'édit était publié par l'ordre personnel du régent, sans avoir été communiqué au conseil. Le duc de Bourbon, le prince de Conti, le maréchal de Villeroi et quelques autres seigneurs coururent au Palais-Royal ; ils peignirent avec de vives couleurs le désespoir du peuple, qui, dirent-ils, remplissait les cours du palais. En effet un mélange confus de cris d'alarme, de murmures, de vociférations, de menaces, s'élevait de ces cours ; les gardes contenaient avec peine ces bandes désolées ou furieuses. Bientôt le parlement envoya les gens du roi joindre les remontrances de cette compagnie à celles des membres du conseil de régence ; le premier président lui-même, traversant la foule séditieuse, se rendit auprès du régent. Celui-ci fit un prompt retour sur lui-même : Philippe est léger, mais il possède une certaine puissance de jugement capable de le bien conseiller lorsqu'il la consulte. Ce prince sentit qu'au lieu de gouverner la machine compliquée du système, il avait été entraîné dans son mouvement rapide et

s'était laissé gouverner par elle. « Monsieur le premier président, dit Son Altesse Royale à M. de Mesmes, je suis bien aise que cette occasion serve à me rapprocher du parlement ; je vais suivre aujourd'hui son avis, et désormais je le suivrai en tout. »

Le soir même (27 mai), l'édit du 21 fut rapporté. Law alla en personne dans ses bureaux annoncer que les billets de la Banque étaient rétablis dans leur valeur ; en conséquence, il ordonna à ses commis de les payer intégralement. Mais le coup porté à la Banque par l'édit du 21 était mortel ; tout le monde courait au remboursement des billets ; personne n'en voulait plus recevoir ; il ne se trouvait que des vendeurs à l'hôtel de Soissons... Tous les yeux étaient ouverts ; on comprenait enfin généralement que ces richesses de papier, toujours fondées sur des paroles d'espérance, jamais sur des résultats obtenus, n'étaient qu'une belle chimère, qui, en s'évanouissant, laissait voir la ruine de cinq cent mille dupes et la fortune colossale de quelques centaines d'intrigants. On reconnut que, quand même le système eût été bon en soi, l'abus devait finir par en détruire le principe, et la confiance ne put se rétablir un seul instant.

On doit regarder comme une sorte de prodige que du sein d'une association aussi générale, une révolution menaçante ne se soit pas élancée contre le chef du gouvernement que le peuple a pris en aversion. Mais, énervée par le malheur, la nation se livre à un désespoir sombre, à une consternation stupide qui gronde en murmures sourds ; on dirait que les cœurs sont trop avilis pour exercer une vengeance. Cependant le 29 mai, M. Law fut sur le point d'être déchiré par la populace, il ne dut la vie qu'à l'adresse de son cocher et à la vitesse de ses chevaux. Effrayé, hors de lui, cet Écossais courut au Palais-Royal remettre entre les mains du régent la charge de contrôleur général. « Nous verrons, lui répondit Son Altesse Royale ; je vais d'abord faire gérer les finances par Pelletier des Forts, on prendra plus tard conseil des événements. » M. le duc d'Orléans donna ensuite à Law un

major des gardes suisses chargé de le suivre partout et de le protéger. Cette précaution, sur laquelle le peuple se méprit, sauva ce financier, on crut qu'on ne le faisait accompagner qu'afin d'empêcher qu'il ne s'enfuît ; la foule s'ouvrit pour le laisser passer, persuadée que cette victime était ménagée à sa fureur : comme ces infortunés que les sauvages engraisissent avec soin avant de les dévorer. Ajoutons que, nonobstant ces événements, Law conserve la direction générale de la compagnie.

Donnez des spectacles aux Parisiens et vous leur ferez oublier leurs calamités, au moins tant que cette distraction durera. Les spectacles comiques sont ceux qu'ils préfèrent, bien différents en cela des Anglais qui ne s'amuse jamais mieux que lorsqu'ils pleurent. Or il était difficile qu'il pût se rencontrer une farce plus plaisante que l'élévation de Dubois à la dignité d'archevêque, il y avait de quoi faire rire Héraclite lui-même. Racontons.

Le cardinal de la Trémouille étant mort à Rome à la fin de mai, l'archevêché de Cambrai restait vacant. Dubois informé de cette mort par la correspondance diplomatique, entra chez le régent.

— Monseigneur, lui dit-il, j'ai rêvé que j'étais archevêque de Cambrai.

— Tu fais des rêves bien impertinents, répondit Son Altesse Royale avec un sourire de mépris.

— Pas si impertinents ! pourquoi Votre Altesse Royale ne me donnerait-elle pas cet archevêché ?

— A toi, le siège de Fénelon !... C'est maintenant que tu rêves.

— Je vous tiendrais la matinée entière si je nommais tous les mauvais, plats ou ignorants sujets qui ont été mitrés par Votre Altesse Royale.

— Soit ; mais songe donc qu'il n'y en a pas un seul dans le nombre qui ne vaille mieux que toi... Dubois mitré !... bon Dieu !... passe pour crossé, et j'ai bonne envie de t'accorder cet honneur très effectivement...

— Ce n'est pas le plus pressé.

— Tu réunis en toi les vices de tous ces indignes prélats ensemble.

— C'est possible, monseigneur ; mais peut-être n'ont-ils pas à eux tous une seule de mes qualités.

— Eh ! qui diable voudrait être assez osé pour te sacrer ?

— Ah ! s'il ne tient qu'à cela, mon affaire est bonne ; j'ai mon consécrateur tout prêt.

— Je serais bien curieux de le connaître.

— Votre Altesse Royale le connaît à merveille, c'est son aumônier, M. de Tressan, évêque de Nantes.

— Tu mens, je le parie.

— Parbleu, ce prélat est dans votre antichambre, je vais vous l'amener, il sera charmé de la préférence que Votre Altesse Royale lui donne... Car elle m'a promis l'archevêché... c'est convenu... Aussi ma reconnaissance, mon respect, ma vénération...

— Moi, je n'ai rien promis...

— L'attachement, le dévouement sans bornes...

— Tout le monde me jetterait la pierre.

— Et l'empressement de servir Votre Altesse Royale seront jusqu'à la mort mes lois suprêmes...

— Tu perds réellement l'esprit, et je ne veux pas t'imiter...

— La politique, la science du gouvernement sont arides, et mes soins empressés...

— N'es-tu pas comblé de mes bienfaits, maraud ?

— Les femmes jolies et encore innocentes deviennent d'une extrême rareté, et mon zèle... Ah ! monseigneur, ce n'est pas trop d'un archevêché... Je fais entrer M. de Tressan.

Dubois dit hardiment à cet évêque qu'il vient d'obtenir l'archevêché de Cambrai, et que le régent veut que lui, Tressan, soit chargé du sacre. Le prélat, qui sait que l'abbé est tout-puissant, n'a garde de refuser ; il se laisse conduire par la main devant le prince, lequel, rendu muet par la surprise que lui cause l'audace de son favori, ne répond rien au compliment du consécrateur. Dubois prend dans

son acception la plus forcée le fameux *Qui ne dit mot consent* ; il sort, et répand dans tout Paris la nouvelle de sa nomination. Les roués trouvent la chose délicieuse, les libertins applaudissent. Le régent, revenu à lui, soutient pourtant qu'il n'a pas promis ; mais le soir une dépêche de Londres se trouve sur son bureau quand il revient de l'Opéra... « Ah ! par ma foi, s'écrie Son Altesse Royale « après l'avoir lue, Dubois sera archevêque de Cambrai. » Expliquons cet incident. Aussitôt qu'il sut la mort de M. de la Trémouille, l'ambitieux abbé écrivit à son ami Destouches, resté à la cour de Saint-James comme chargé d'affaires de la France, et l'on va voir quel était l'objet de sa lettre. A la première audience que le diplomate eut de Georges I^{er}, il le pria d'écrire au régent pour l'engager à donner à Dubois le siège de Cambrai. « Eh ! comment « voulez-vous, répondit ce monarque, qu'un prince protestant se mêle de faire un archevêque de France ? le « régent en rira, et sûrement n'en fera rien. — Pardon- « nez-moi, sire, reprit Destouches, il rira, mais il fera ce « que vous voudrez. » Et sur-le-champ il présenta une lettre prête à signer. « Je le veux donc bien », dit Georges en signant. On connaît le résultat.

L'inimitié trouve partout son aliment ; le cardinal de Rohan, ennemi juré du cardinal de Noailles par suite des querelles du jansénisme, voulut être le consécrateur du nouvel archevêque, se persuadant que M. de Paris serait humilié de voir un abbé à qui il avait refusé les ordres sacré par un cardinal prince de l'Empire. Le régent, dont ce procédé excusait un peu le choix, exprima sa satisfaction à M. de Rohan, et Dubois lui témoigna vivement sa reconnaissance. Il demeura donc convenu que l'évêque de Nantes serait le premier aide-consécrateur ; Philippe choisit pour le second Massillon, qu'il avait fait évêque de Clermont. L'orateur sacré ne fut pas très satisfait de cette mission qui excédait de beaucoup la latitude philosophique qu'il donnait à ses devoirs religieux ; mais Massillon devait au régent un siège auquel il ne serait jamais parvenu avec le secours d'un grand mérite qui n'est point une condition

épiscopale. De plus, comme l'évêque de Clermont ne possédait pour toute fortune que son talent, il avait fallu que M. le duc d'Orléans payât ses bulles et lui avançât de quoi meubler son palais et acheter un carrosse. Sans ce secours, Massillon risquait fort de ressembler un peu trop aux évêques de l'Eglise primitive : humilité qui l'eût couvert de ridicule. Par tous ces motifs, il accepta d'être le second assistant du consécrateur de Dubois. Les rigoristes le blâmèrent, mais il fut excusé par les gens raisonnables qui se rendirent compte de sa position.

Avant de faire un prélat de l'abbé Dubois, il fallait d'abord en faire un prêtre ; ce fut M. de Tressan qui se chargea de ce soin quelques jours avant la grande cérémonie. On improvisa pour lui, comme jadis on le fit pour l'abbé de Choisy, tous les degrés des ordres ; on lui donna le même jour la tonsure, les quatre mineurs, le sous-diaconat, le diaconat et la prêtrise... On dit que le célébrant impatienté s'écria : « Ne vous faudra-t-il pas aussi le « baptême ? »

Le sacre de Dubois fut fixé au dimanche 9 juin, et toute la cour était invitée à se rendre au Val-de-Grâce où il devait avoir lieu. Le duc de Saint-Simon, qui ne manque jamais l'occasion de se vanter, et qui trouve en cela peu d'échos, prétend qu'il eut seul parmi les courtisans l'honneur d'être excepté dans les invitations du favori ; qu'il offrit pourtant au régent d'aller à la cérémonie si Son Altesse Royale voulait s'abstenir d'y paraître, et qu'elle y consentit. Il y a dans cette assertion beaucoup trop d'improbabilité pour qu'on puisse y croire : d'abord on ne voit pas pourquoi Dubois, *par respect* pour M. de Saint-Simon, comme celui-ci l'a avancé, se serait dispensé de l'inviter, à moins que l'abbé ne partageât avec ce seigneur l'opinion qu'il est l'homme le plus respectable de la cour. Ensuite par quelle considération le régent se serait-il cru remplacé à la cérémonie par M. de Saint-Simon, qui offrait de s'y rendre pourvu que Son Altesse Royale n'y allât pas ? Le duc se regarde-t-il donc comme le lieutenant général du régent de France ? En vérité de telles prétentions

sont aussi trop ridicules, trop empreintes d'un amour-propre qui veut se produire à tout prix. Il faut, en général, écouter avec une certaine réserve tout ce que prétend M. de Saint-Simon, et je dois dans la circonstance dont il s'agit, dire que M. le duc d'Orléans avait résolu de ne point se montrer au sacre de Dubois. Ce fut M^{me} de Parabère qui le matin même, au lit, l'obligea à changer d'avis. « Je sais, dit-elle, que c'est un scandale, mais Dubois saura
« que nous avons passé la nuit ensemble, il m'accusera de
« vous avoir détourné, et, avec l'ascendant qu'il a pris
« sur vous, il finira par nous brouiller. » Le régent essaya de la rassurer, et lui dit qu'elle était folle d'avoir l'idée qu'il pût se détacher d'elle. « Folle tant que vous voudrez,
« répondit la favorite; mais vous irez au Val-de-Grâce, ou
« je romps avec vous, ne fût-ce que pour ôter à l'abbé
« l'honneur de nous désunir lui-même. » Le régent, subjugué, passa du lit de sa maîtresse au sacre de l'abbé Dubois, afin que toute la journée se soutînt sur le même ton.

La cérémonie fut d'une éclatante magnificence, toute la cour avait été invitée et personne n'y manqua. Princes et princesses du sang, seigneurs, ministres, ambassadeurs, remplissaient des tribunes richement ornées. Les grands officiers du régent faisaient les honneurs, ses gardes occupaient les avenues du temple, le parlement avait envoyé une députation au Val-de-Grâce. En un mot, rien ne fut omis pour faire du plus grand scandale qu'on eût vu de mémoire d'homme le spectacle le plus brillant.

Dubois, pour devenir archevêque et même prêtre, avait eu à vaincre une petite difficulté qu'il s'était bien gardé de divulguer : il s'était marié jeune, dans un village du Limousin, avec une paysanne fort jolie. La misère avait bientôt forcé les époux de se séparer pour chercher fortune chacun de son côté. M^{me} Dubois vit, dit-on, encore ; mais son indiscretion a dès longtemps reçu un frein doré. L'abbé redoutait davantage les traces de la célébration matrimoniale, qui eussent convaincu monseigneur d'une incohérence de sacrements excédant les *libertés de l'Église gallicane*. S'il était passablement scandaleux d'être devenu

prince de l'église après avoir été pourvoyeur des plaisirs du régent, il l'eût été bien plus encore de laisser constater l'existence de M^{me} l'archevêque de Cambrai. Dubois fit la confidence de son embarras à M. de Breteuil, intendant de Limoges. Cet administrateur se mit à la recherche des titres redoutables, les trouva, et parvint à les faire disparaître des registres sur lesquels ils étaient inscrits. L'archevêque a promis à M. de Breteuil le prix de cette complaisance, il ne tardera pas sans doute de trouver l'occasion de le lui donner.

Déjà, dit-on, le nouveau prélat songe au chapeau de cardinal; il ne cache point cette prétention qui est venue aux oreilles du régent. « Si le coquin, disait l'autre soir ce prince à ses roués, était assez osé pour penser au cardinalat, je le ferais jeter par la fenêtre. » Le favori ne fit que rire de ce propos quand on le lui répéta : « Laissez donc, dit-il, Son Altesse Royale me sollicitera de me faire faire cardinal. »

Il s'est passé dernièrement au Palais-Royal une scène des plus grotesques, mon mari riait encore ce matin en me la racontant. La Fillon a toujours ses entrées à toute heure chez le régent; elle arriva, le jour dont il s'agit, dans le cabinet du prince au moment où il travaillait avec Dubois.

— Monseigneur, dit-elle avec un air de componction qui ne lui est nullement familier, je viens demander à Votre Altesse Royale une grâce qui ferait le bonheur de ma vie.

— Parle, lui dit Philippe, tu sais que je te veux du bien, et si ce que tu désires est à ma disposition, je promets de te l'accorder.

— Oui, monseigneur, reprit la prostituée, ce que je désire dépend de vous.

— Et tu veux avoir?

— L'abbaye de Montmartre, dit la Fillon du ton le plus sérieux.

— L'abbaye de Montmartre! répétèrent ensemble le régent et Dubois en partant d'un éclat de rire.

— Pourquoi ris-tu de ma demande? reprit la courtisane en s'adressant au prélat.

— Ne veux-tu pas que je la prenne sérieusement? répliqua Sa Grandeur...

— Rien ne s'oppose à ce que je sois abbesse, toute p... que je suis, puisque te voilà bien archevêque, toi qui n'es qu'un maq...

— Écoute donc, Dubois, dit Philippe, je suis obligé de convenir qu'elle a raison.

Ce n'est pas le seul brocard que le nouveau prince de l'Église se soit attiré; on ne l'appelle que *M. l'archevêque comme cela*, parce que c'est le terme dont il se sert pour indiquer, à l'aide d'un signe, les ornements de la prélature dont il ignore le nom. Il y a bientôt un mois que Dubois est sacré, et il ne s'est encore pourvu ni de la crosse, ni de la mitre, ni de l'anneau, ni d'une chapelle; du reste Sa Grandeur apprend d'un pauvre chapelain à dire la messe, mais elle est encore fort peu avancée dans cette étude... Tout cela me paraît bien plaisant.

Pendant que la ruine publique marche à grands pas, grâce au papier dont la décadence est aussi rapide que le fut sa prodigieuse faveur, la peste désole plusieurs villes du Midi, et particulièrement Marseille. Une affreuse mortalité frappe de son glaive invisible les habitants de cette malheureuse cité. Le citoyen se lève fort en apparence contre la contagion; à midi sa paupière s'appesantit, sa vue devient terne, son visage pâlit, d'affreux vertiges lui prennent; une heure après ses lèvres tremblent, ses muscles se contractent, il chancelle, il tournoie sur lui-même, il tombe... il est mort. Les médecins ont employé avec succès un vomitif; mais le fléau est devenu promptement supérieur à ce remède, et les pestiférés privés de vie s'amoncellent dans les maisons, dans les rues, sur les places publiques... D'autres, emportés par le délire précurseur de la mort, courent au-devant d'elle en se précipitant au milieu des flots qui leur apportèrent l'horrible épidémie ¹.

1. On pense généralement que la peste fut apportée par un navire du Levant, et qu'une balle de coton en refermait le principe.

Cependant, au milieu de ces mortels livides, plus semblables à des ombres qu'à des êtres appartenant encore au monde, un homme dont le fléau semble respecter la vie porte en même temps les secours de la terre et les consolations du ciel; quelquefois il parvient à sauver une victime; plus souvent, hélas! sa noble mission se borne à purifier une âme fugitive. J'ai désigné Belsunce. Ce vertueux prélat, interprétant la piété comme les apôtres dont il est le digne successeur, confond dans sa pensée, ainsi que dans ses actions, la bienfaisance effective avec les devoirs spirituels; il se montre ainsi le digne ministre d'une religion miséricordieuse et charitable, qu'un trop grand nombre d'insensés croient servir par des rigueurs.

Parlons d'un autre fléau, la guerre, dont les ravages viennent de cesser en Espagne. Le maréchal de Berwick, maître de plusieurs places et d'une partie de la Catalogne, avait mis le siège devant Roses, lorsque des négociations furent ouvertes entre les cours des Tuileries et de Madrid. Philippe V n'était pas éloigné d'accéder à la quadruple alliance; mais le régent exigeait qu'il renvoyât son premier ministre, le cardinal Alberoni. Cette condition devait souffrir peu de difficultés : Alberoni avait échoué dans ses grands projets; c'était un intrigant abandonné de la fortune, et de telles gens sont promptement sacrifiés dans les cours, où l'on fait moins de cas qu'ailleurs des vases brisés. De plus, le duc d'Orléans, qui, en ramenant Sa Majesté Catholique au pacte de famille cimenté jadis par tant de sang, voulait le consolider encore, faisait une seconde condition du mariage de don Louis, prince royal d'Espagne, avec *mademoiselle de Montpensier*, sa quatrième fille, et de l'infante, fille de Philippe V, avec Louis XV. Le monarque castillan paraissait peu disposé à la première de ces deux unions, son éloignement pour la maison d'Orléans dominant les nécessités de sa politique; mais Sa Majesté était gouvernée par son confesseur le jésuite *Daubenton*. Dubois, chargé de gagner ce moine, réussit du moins à négocier avec lui : il promit de déterminer le roi d'Espagne au double mariage,

si le régent s'engageait à protéger les jésuites et à faire enregistrer la *constitution*. Philippe d'Orléans y consentit; la paix fut conclue sur la parole de ce prince, Alberoni eut ordre de sortir des terres d'Espagne. Le roi vit partir d'un œil sec un ministre qui avait toute sa confiance et dont le génie, tout en s'égarant sur plusieurs points, avait cependant relevé la dignité espagnole. Dubois, sous prétexte de veiller à la sûreté du ministre disgracié, envoya un officier à Antibes où il devait s'embarquer; mais le cardinal, aussi fin que son rival, reconnut aisément un espion dans ce prétendu protecteur. Il ne s'en gêna pas plus dans ses propos sur la cour de Madrid. « La reine, » dit-il à dessein devant l'envoyé de l'archevêque de Cambray, la reine a le diable au corps; si elle trouve un général, on la verra troubler l'Europe. Il lui sera si facile de gouverner son mari! Dès qu'il a dit bien bas : *Je veux être le maître chez moi*, on peut faire tout ce qu'on veut pour qu'il ne le soit pas... Il ne lui faut qu'un prie-Dieu le matin et une femme le soir. »

Malgré le discrédit toujours croissant des billets, croirait-on qu'il en fut encore fabriqué le 26 juin pour cent millions? Mais le talisman était détruit; l'idole du *dieu Papier* était brisée; personne ne voulait plus de cette monnaie décriée; on donnait cent livres en billets pour unouis d'or. Law ne dirigeait plus ouvertement les finances; mais il conservait toujours la direction de la Banque, et c'était surtout à ce titre que le peuple lui en voulait. Poursuivi le 15 juillet par une foule irritée, cet Écossais entra dans la cour du régent au moment où les mutins allaient le saisir et le déchirer. Au défaut de sa personne, la populace, au pied même du palais d'Orléans, se jeta sur son carrosse et le mit en pièces. Après cette expédition, mille cris s'élevèrent pour demander avec menaces le supplice de l'imposteur qui, disait-on, avait ruiné la France. Plusieurs personnes furent étouffées dans la foule; quand elle fut écoulée, huit ou dix cadavres, longtemps foulés aux pieds, furent tirés des cours du Palais-Royal.

C'est à l'occasion de cette catastrophe que le premier président du parlement, le sourire sur les lèvres, improvisa fort mal à propos ces deux vers détestables :

Messieurs, messieurs, bonne nouvelle,
Le carrosse de Law est réduit en cannelle !

Mais on ne se bornait pas dans le parlement à improviser des refrains de vaudeville sur la situation la plus grave et la plus triste; cette compagnie se proposait d'instruire secrètement contre l'aventurier qui dirigeait encore les affaires. Des commissaires nommés d'office avaient déjà entendu des témoins; on ne songeait à rien moins qu'à s'emparer du coupable pour terminer son procès en deux heures. On devait le faire pendre ensuite dans la cour du palais dont les portes auraient été fermées pendant l'exécution; après quoi elles eussent été ouvertes pour livrer au public le cadavre de Law. Mais cet étranger fut mieux servi que le parlement; il échappa à ses projets qui, parvenus aux oreilles du régent, l'irritèrent contre cette compagnie. Mais Philippe la ménageait; il sentait que l'accomplissement des promesses faites à l'Espagne nécessitait l'intervention de la cour suprême; Son Altesse Royale comprima son mécontentement; elle voulut même se ménager des intelligences dans un corps dont elle avait un si grand besoin. Le chancelier d'Aguesseau exerçait sur la robe une influence très puissante; il fut rappelé de son exil, et il fit plier sa gloire à des menées peu dignes de lui, qui tendaient à circonvenir le parlement.

Les espèces d'or et d'argent avaient été remises en circulation par la force des circonstances, plus impérieuses que les lois. Le 30 juillet, le marc d'argent fut porté à cent vingt livres, le marc d'or à dix-huit cents livres: étrange augmentation, contre-partie bizarre de la dépréciation idéale qu'on avait imprimée précédemment à ces deux matières. En ce moment, les billets perdaient plus de soixante et dix pour cent. Enfin, et pour dénouement du drame, tantôt grave, tantôt risible, mais toujours ridicule,

dont le système de Law fut le sujet, deux arrêts du conseil mettent hors de circulation les gros billets à dater du 1^{er} octobre prochain, et les petits à partir du 1^{er} novembre.

Sans doute le parlement, toujours opposé au système de Law, dut faire de vives remontrances au régent, lorsqu'une triste extrémité vint réaliser aux yeux de toute la France ruinée les prudentes prévisions de cette compagnie ; mais ces remontrances étaient trop justes pour que le chef du conseil pût les condamner ouvertement. Le parlement donna à Philippe un autre sujet de mécontentement, et celui-là fut puni. La bulle *Unigenitus*, dont l'adoption légale était l'une des conditions de la paix avec l'Espagne, n'avait été enregistrée encore que par le grand conseil, en présence des princes et des pairs ; l'enregistrement au parlement devait être l'indispensable complément des promesses faites à cet égard à la cour de Madrid : cet enregistrement fut refusé, et le parlement exilé à Pontoise.

Après cet acte d'autorité qui eût pu soulever la population de Paris, si elle n'eût pas été absorbée par le sentiment de ses pertes, le régent démentit la fermeté qu'il venait de déployer. Dès le soir, il fit porter chez le procureur général cent mille livres en argent, et la même somme en billets, pour aider les membres du parlement qui en auraient besoin. Il fut en même temps accordé une allocation considérable au premier président pour subvenir aux frais de sa maison. Ce magistrat tint table ouverte à Pontoise ; non seulement la chère y était exquise, mais tout le monde y était bien venu, ce qui mit M. de Mesme dans la prétendue nécessité de tirer plus de cinq cent mille livres du régent au delà de la somme allouée. Après dîner, des tables de jeu étaient disposées dans les appartements de la première présidence, tandis que des calèches attelées attendaient dans la cour les convives qui préféraient la promenade au jeu. Quand le premier président montait en voiture, il désignait, parmi la compagnie rangée sur son passage, les personnes qui devaient l'accompagner. A neuf heures, un souper somptueux et déli-

cat était servi aux joueurs et aux promeneurs ; presque toujours des dames et des hommes du *bel air*, attirés de Paris par les délices de la cour en robe, contribuaient à rendre ces repas du soir charmants. Les fêtes, les spectacles, les concerts se succédaient à Pontoise avec une merveilleuse rapidité ; la route de cette ville à Paris était aussi suivie, aussi bruyante, aussi lumineuse que le fut celle de Versailles aux beaux jours du règne de Louis XIV. Un jour, le duc d'Orléans délibéra avec lui-même s'il n'irait pas contribuer à divertir le parlement qu'il avait exilé. Tandis que ces robins en goguette semblaient se moquer du régent, les affaires portées au parlement demeuraient en souffrance ; *messieurs* buvaient, chantaient, dansaient, se promenaient, courtoisaient les dames, mais ils jugeaient très peu, et les plaideurs seuls étaient punis. Pour achever de narguer le chef du gouvernement, la chambre des comptes et la cour des aides envoyèrent des députés à Pontoise complimenter la cour exilée ; enfin ces deux corps, à la procession du vœu de Louis XIII, affectèrent de laisser vide la place du parlement.

Ce dernier trait ouvrit les yeux de Philippe : « Ah ! dit-il à Dubois, tous ces robins orgueilleux prétendent me braver ; parbleu ! nous verrons. » De ce jour, les frais extraordinaires alloués au premier président cessèrent ; Son Altesse Royale déclara qu'elle aurait à l'avenir pour désagréable le pèlerinage des courtisans à Pontoise, et le parlement fut menacé d'un exil à Blois s'il ne s'occupait pas davantage de ses devoirs. Dans le même temps, l'archevêque de Cambrai revint à la charge auprès de cette compagnie pour l'enregistrement de la bulle, déclarant que si *messieurs* persistaient dans leur obstination, la régence prendrait le parti de ne faire enregistrer les édits qu'au grand conseil, mesure qui proclamerait bientôt l'inutilité du parlement et ne manquerait pas de ruiner son crédit. Dubois ajoutait que l'exil à Blois était prochain, en cas que la constitution ne fût pas sanctionnée ; elle le fut, et le parlement revint à Paris. Bien plus, ce que n'avaient pu obtenir ni les menaces de le Tellier, ni les prières de

M^{me} de Maintenon, ni la volonté de Louis XIV, un prélat la honte de l'Église et de l'épiscopat l'obtint : M. le cardinal de Noailles révoqua son appel de la bulle *Unigenitus*, il s'y rallia, au moins par soumission. Rome et Madrid furent satisfaites, et le double mariage stipulé dans le traité de paix avec l'Espagne fut décidé.

Cependant il n'était plus possible que le régent laissât le maniement des affaires à l'Ecossais Law, la sûreté de Son Altesse Royale elle-même exigeait qu'un homme contre lequel s'élevaient des clameurs de plus en plus fortes, de plus en plus séditeuses, disparût enfin du théâtre qu'il avait couvert des ruines de tant de fortunes. Cet étranger lui-même sentit qu'il ne pouvait continuer de faire tête à l'orage ; il se démit volontairement de ses charges, le 10 décembre, et Philippe lui permit de se retirer dans son marquisat d'Effiat en Auvergne. Le jugement porté sur la carrière financière de Law était unanimement défavorable ; mais la même unanimité n'accueillit point la nouvelle de sa retraite : si les uns se félicitèrent d'être délivrés de la cupidité industrielle de cet aventurier, les autres regretterent que la France fût privée de l'adresse d'un homme qui seul pouvait démêler le fil des affaires qu'il avait brouillées.

Le 11 décembre, M. Pelletier de la Houssaie, conseiller d'Etat, fut nommé contrôleur général des finances ; M. Pelletier des Forts lui remit tout ce qui concernait l'emploi de commissaire général qu'il avait paru exercer depuis le mois de juin.

Le parlement étant rappelé, Law, qui n'avait point oublié les vues judiciaires de cette compagnie, pensa qu'il ne serait nullement en sûreté dans sa terre d'Effiat ; il se décida à quitter secrètement la France. Il partit donc le 12 du présent mois de décembre dans une chaise aux armes de *M. le duc*, et suivi de domestiques portant la livrée de ce prince. Son Altesse ne devait pas moins à un homme qui rétablit ses affaires à tel point que ce seigneur naguère encore le plus pauvre des membres de la famille

royale, en est aujourd'hui le plus riche. L'évasion de Law causa une grande rumeur à Paris, le peuple demandait la tête de cet étranger auquel on prêtait tous les crimes qu'un homme peut commettre, ainsi que cela ne manque point d'arriver à l'égard de ceux que poursuit la vindicte publique.

Une vive discussion s'éleva hier dans le conseil de régence relativement au système de Law ; tous les membres, même ceux que ce financier gorgeait de richesses, dirent qu'ils avaient eu constamment la main forcée par M. le régent lors de la signature des arrêts favorables à la Banque, et que c'était bien contre leur gré qu'il s'était trouvé en circulation pour deux milliards sept cent millions de billets. Philippe poussé à bout, fut contraint d'avouer que Law en avait émis pour douze cent millions au delà des fixations déterminées, et que, la chose une fois faite, il était devenu indispensable, dans l'intérêt même de l'État, de couvrir cette irrégularité par des arrêts souvent antidatés. *M. le duc* demanda alors comment, étant instruite d'un tel attentat, Son Altesse Royale avait laissé sortir Law du royaume. « Vous savez, répondit Philippe, que je vous « lais le faire arrêter, c'est vous qui m'en avez empêché « et lui avez envoyé des passeports pour la Flandre. — Il « est vrai, reprit *M. le duc*, que je n'ai pas cru qu'il fût « de votre gloire de laisser prendre un homme dont vous « vous étiez servi ; mais outre que je n'étais pas instruit « de la fabrication frauduleuse que vous venez de révéler, « je n'ai demandé ni son évasion ni ses passeports, c'est « vous qui me les avez envoyés pour lui... Je déclare ici « devant le conseil que j'aurais été d'avis de le retenir. — « Et moi, répliqua le régent, je proteste que si je n'ai pas « fait mettre Law en prison, c'est que vous m'en avez « dissuadé, et que je l'ai ensuite laissé partir parce que je « craignais que sa présence ne nuisît au crédit public. »

Ainsi finit le système qui séduisit presque toute la France, mais non pas une partie de l'Europe, comme l'ont prétendu quelques écrivains ; on verra bientôt de quelle manière les étrangers y accédèrent. Disons d'abord que ce

système, dans la situation affligeante où nos finances se trouvaient, pouvait avoir une fin heureuse si la Banque n'eût émis que pour douze cents millions de billets et n'eût créé que pour une somme égale d'actions, sans les faire monter par le charlatanisme au double de leur valeur nominale. Dans cet état de choses, le papier-monnaie n'eût pas excédé les espèces en circulation, et les bénéfices réels des compagnies eussent pu profiter aux porteurs. Mais de quelle importance pouvaient être ces produits, quand même ils ne se fussent pas évanouis au sein des malversations, lorsqu'ils devaient être répartis sur huit ou neuf milliards de valeurs nominales ou conventionnelles ? Expliquons un vice plus grand, le vice capital du système, celui que les hommes d'État n'eussent pas manqué d'apercevoir s'ils n'avaient pas été, ainsi que la multitude, sous le charme de l'enchanteur Law. Une affluence prodigieuse d'étrangers, particulièrement d'Anglais et de Hollandais, vinrent à Paris échanger avantageusement de l'or, des diamants et d'autres matières précieuses contre des billets aussitôt qu'ils virent le crédit de ceux-ci baisser ; et dès qu'ils étaient en possession de ce papier payable à vue, ils couraient à la Banque se faire compter le montant en espèces. Ainsi ces étrangers emportèrent dans leur pays plusieurs centaines de millions d'or dont le royaume fut pour jamais appauvri¹. Car si dans leurs relations avec nous, ces voisins cupides devaient faire des paiements dans nos comptoirs, ils avaient bien soin de ne les effectuer qu'en papier. Telle est la principale cause de la disparition

1. Il n'est aucun de nos lecteurs qui n'ait été frappé de la ressemblance du système de Law avec celui des *assignats* créés pendant la révolution : sous plusieurs rapports, ces deux fondations soutiennent la comparaison ; mais si l'adjonction des compagnies à la Banque donnait l'avantage aux billets sur les assignats, ceux-ci en présentaient un beaucoup plus grand en ce que, n'étant pas payables à vue, les étrangers ne pouvaient s'en servir pour enlever les espèces de la France. Nos voisins trouvèrent pourtant le moyen de faire tourner à leur profit le système des assignats ; ils en fabriquèrent de faux, particulièrement les Anglais, en inondèrent le commerce français, et ce papier tomba dans le mépris.

de tous nos trésors réels que nous avons follement échangés contre du papier qui seul nous reste avec la profonde misère qu'il a fait naître.

Maintenant faut-il, à l'exemple de la multitude, demander des potences et des roues pour l'auteur du système ? le parlement eût-il agi sagement en le jugeant et en le faisant exécuter entre deux guichets ? Je ne le pense pas. Je le répète, il est reconnu, par des calculateurs réfléchis, que les opérations de la Banque eussent été salutaires renfermées dans de justes limites, ce n'est donc que l'abus qu'il faut condamner. Or, cet abus, démontré par les plus tristes conséquences, ne laisse apercevoir que le charlatanisme de Law ; on ne peut en rien le convaincre de mauvaise foi ni de spoliation. Il enfla les avantages futurs de l'institution qu'il avait fondée ; il berça la nation d'espérances chimériques, et, sur la foi de ses rêves brillants, sollicita de Philippe, séduit lui-même, toutes les mesures législatives qui pouvaient servir ses vues. Mais il ne fit en cela qu'imiter tous les novateurs, dont l'imagination est toujours montée au delà du positif lorsqu'il s'agit de leurs projets. Le grand crime de Law aux yeux du public est d'avoir fait une fortune colossale : oui, cet aventurier posséda vingt terres, plusieurs hôtels, les meubles d'un souverain. Mais il eût été bien plus surprenant que lorsqu'un laquais gagnait, rue Quincampoix, des millions, un hôtel, un équipage, le créateur du système eût oublié de profiter pour lui-même des bénéfices qu'il jetait à la tête des spéculateurs. Et d'ailleurs ces domaines, ces châteaux, ces palais, a-t-on vu Law en réaliser la valeur en espèces lorsque le crédit des billets et des actions commençait à fléchir ? a-t-il placé d'énormes capitaux sur les banques étrangères ? emporte-t-il des trésors avec lui ? Trois fois non ! Le financier écossais, visité à la frontière par l'ordre de M. d'Argenson l'aîné, intendant de Maubeuge, a été trouvé nanti de mille louis seulement.

Tout se réunit donc pour démontrer que l'Écossais Law fut la première dupe de ses calculs exaltés, que d'abord sage directeur de son système, il devint ensuite charlatan,

parce qu'il ne lui était plus possible de remonter le cours du torrent qui l'entraînait, qu'enfin il fut lui-même écrasé sous l'édifice qu'il avait élevé, et se trouve suffisamment puni d'une tentative qui fut une folie, une déplorable folie, mais non pas un crime que le supplice doive racheter.

CHAPITRE VII

1721

Mode des *paniers* ; leur description. — Les bacchantes. — Liquidation des billets de la Banque. — Poursuites exercées contre diverses personnes à l'occasion du système. — Exécution mystérieuse. — M^{lle} Delaunay devenue baronne de Staël. — L'ambassadeur turc. — Mort de d'Argenson. — M^{me} du Trainel lui avait donné un tombeau pour sa fête. — M^{me} d'Averne. — Dubois cardinal. — Sarcasmes et propos singuliers sur la pourpre de Dubois. — La messe de ce cardinal. — Le régent émule des habitués de Vaugirard. — Maladie de Louis XV. — Nouvelles calomnies contre le duc d'Orléans. — Réjouissances universelles pour le rétablissement du roi. — Article secret du traité de Rastadt. — Fin de la peste de Marseille. — Engoutissement de la ville de Tauris. — Premiers essais de l'*inoculation* en Angleterre. — *Esther* est jouée par les comédiens. — *Les Machabées*, tragédie de la Motte. — Préliminaires du mariage de Louis XV avec l'infante d'Espagne, et de M^{lle} de Montpensier avec don Louis. — Le roi mauvais coucheur.

Pendant la funeste idolâtrie des Parisiens pour le *dieu Papier*, leur idole ordinaire, la mode a vu ses autels déserts ; jamais la parure ne fut plus négligée ; les hommes ne songeaient qu'à spéculer, et les femmes spéculaient sur les spéculations de leurs amants ou de leurs maris ; maintenant qu'il ne reste du système de Law que des regrets amers et des monceaux de papier à mettre au poivre, nous revenons à nos goûts coutumiers. La frivolité reprend ses droits : plutôt à Dieu qu'elle ne les eût jamais perdus ! Nous avons calculé à perte de vue, et les folies graves

sont les pires. Ce n'est pas au nombre de ces dernières que l'on comptera la vogue des *paniers* que les gens du bel air, hommes et femmes, portent depuis quelques mois. Ces paniers consistent dans une carcasse de baleine, quelquefois d'osier, recouverte d'une toile et que les femmes introduisent sous leurs jupes et les hommes dans les basques de leurs habits, pour les tenir roides et étendues. Cette machine se développe considérablement de chaque côté de la personne, mais très peu de la partie antérieure à la partie postérieure ; de sorte qu'une dame, avec sa taille mince et ses énormes paniers, ressemble à un battoir de blanchisseuse. Rien d'amusant comme les manœuvres que cet étrange usage nécessite : il n'est pas de porte assez grande dans nos salons pour qu'une femme puisse entrer de face, ce n'est que la hanche en avant qu'elle peut se présenter en société ; et s'il y a seulement quatre ou cinq élégantes dans une chambre, elle se trouve complètement remplie quelque grande qu'elle soit. En carrosse ou en chaise à porteurs, il faut de toute nécessité tenir les portières ouvertes pour laisser voyager en dehors les paniers de madame. A table, une dame ne saurait se trouver commodément assise qu'en s'aidant de toute la bonne volonté de ses voisins : c'est-à-dire qu'elle doit obtenir des deux cavaliers dont elle est ordinairement flanquée la permission d'étendre sur leurs genoux les parties latérales de sa parure tandis qu'eux-mêmes relèguent derrière leurs sièges les basques de leurs habits, qui, par bonheur, peuvent se replier. C'est ainsi que, dans un repas, on n'aperçoit guère que la tête des hommes, enfouis pour ainsi dire sous les atours de leurs voisines... Du reste, cela forme pour ces messieurs une espèce de chez-soi dont nos roués tirent, dit-on, quelquefois un grand parti, dans l'habitude où ils sont d'abuser de tout.

Ajoutons que les paniers ont envahi toutes les classes, tous les états : une lingère a les siens comme une princesse ; et la première, grâce à cet ample ajustement, ne tient pas moins de place dans le monde que la seconde. Une femme, de quelque rang qu'elle soit, qui sort de chez

elle sans paniers, est considérée comme malade. Quant aux hommes, les basques de leurs habits, qui ne représentent pas mal deux vastes ailes de papillon, s'agitent à tel point pendant la marche, que chacun de leurs angles décrit un demi-cercle, et, frappant l'air environnant avec force, ils produisent sur les passants l'effet d'un éventail, que l'on se prête ainsi mutuellement dans les rues. Mais, s'il fait du vent, il est imprudent de donner un rendez-vous à heure précise, à moins qu'on ne soit favorisé d'un vent en poupe.

Il y a longtemps que l'usage du rouge existe à la cour, mais les femmes en mettaient avec assez de mesure pour que ce pût être réellement une addition à l'éclat naturel de leur teint ou bien une habile substitution au coloris qui leur manquait. Depuis quelques années, elles se couvrent le visage d'une couche épaisse de ce fard qui les fait ressembler à des bacchantes ivres de vin ou de luxure. Ce n'est pas tout : non contentes de simuler à l'aide du rouge une fraîcheur qu'elles n'ont pas ou qu'elles n'ont plus, elles emploient encore le blanc et le bleu pour blanchir la peau et dessiner sur cette couche de céruse des filets veinés que la nature a cachés sous un tissu trop épais. Jadis une femme qui se fût montrée ainsi peinte dans un autre temps que le carnaval, aurait passé pour folle ; aujourd'hui c'est commettre une *indécence* que de sortir sans être plâtrée de couleurs, et bientôt on ne trouvera plus les figures de femmes que dans les tableaux qui sont beaucoup plus naturels en ce genre que la nature.

Un traité d'alliance vient d'être conclu à Madrid entre la France, l'Espagne et l'Angleterre. Les puissances contractantes s'engagent à restituer tout ce qui a été pris durant la guerre. Les autres prétentions respectives seront discutées dans un congrès ouvert immédiatement.

Tandis que les intérêts généraux de la France et ses alliances politiques sont agités à Cambrai, on s'occupe à Paris de sauver quelques débris des fortunes particulières après le grand naufrage financier dont nous avons été

témoins et victimes. Il faut convenir que les funestes résultats du système Law ont été outrés ; la valeur des billets ne se réduira pas précisément à rien, ils seront seulement liquidés dans une proportion combinée de leur valeur particulière et de la masse générale des actions. Pour parvenir à cette liquidation, une opération telle que l'histoire de tous les peuples n'en fournit point d'exemple a été proposée au gouvernement, qui l'a acceptée. On fait un recensement de tout ce qu'il y a de la fortune des citoyens d'engagé dans le système, c'est-à-dire de tous les billets émis. Un arrêt du 16 janvier ordonne en conséquence qu'ils seront assujettis à un *visa*, et que les porteurs devront déclarer authentiquement à quelle époque ils ont reçu ce papier, et le prix qu'ils l'ont payé. Cette étonnante révision, dont l'idée est due aux quatre frères Pâris, financiers habiles, s'opère devant des bureaux composés de maîtres des requêtes et de conseillers au grand conseil. Jamais peut-être mesure ne fut plus rapidement exécutée ; déjà cinq cent mille particuliers ont produit ce qu'ils possédaient de billets ; le chaos est presque débrouillé ; encore un mois et la dette sera liquidée. On peut annoncer dès aujourd'hui que les billets de liquidation qu'on remet en échange de ceux de la Banque s'élèveront à dix-sept cents millions au plus, ce qui équivaut à peu près au quart de la valeur nominale des effets retirés ; les nouveaux seront acquittés en valeurs numéraires au trésor royal ; on les recevra comme capitaux pour le payement de certains offices, lettres de maîtrises, surenchères des domaines royaux ; enfin ils serviront à l'achat des rentes perpétuelles ou viagères, tant sur les tailles que sur l'hôtel de ville de Paris. Les actions restent au compte de la compagnie des Indes ; elles sont au nombre de cinquante-cinq mille quatre cent quatre-vingt-une, formant à peu près trois cents millions. Ce n'est point un acte injuste que de charger cette association de ces valeurs : outre qu'elle seule peut encore en tirer parti, les pertes qu'elles pourront causer seront supportées avec plus d'équité par l'établissement qui mit ce papier en émission que par les porteurs

dont la confiance fut trompée. D'ailleurs, si l'on examine la situation de la compagnie indépendamment du système, on verra que son commerce conserve des sources de prospérité qui pourront la dédommager de ses pertes. Au moment où j'écris, notre compagnie des Indes, fondée jadis par le grand Colbert, ruinée depuis par la perpétuité des guerres, relevée enfin par le système de Law, est encore rivale de celles de Londres et d'Amsterdam.

Au moment où l'on s'occupait de la liquidation des billets, l'administration des revenus publics fut enlevée à la compagnie; le bénéfice des monnaies rentra dans les mains du roi. Les receveurs généraux des finances sont rétablis, mais les fermes générales étant trop délabrées pour être confiées à des traitants seront, au moins quelque temps, régies au compte de l'État.

L'examen des archives de la Banque ayant fait soupçonner des malversations de la part de plusieurs de ses gérants, la conduite des directeurs, caissiers et commis fut examinée par des membres du grand conseil assistés d'un procureur général. On constate que M. Jean Law, fondateur, devait dix-huit millions. Guillaume Law, frère du directeur général, et qui était également détenteur de sommes considérables, avait été renfermé à la Bastille; on l'a transféré à la Conciergerie, où il restera, dit-on, jusqu'à ce qu'il se soit acquitté. Un des directeurs de la Banque, M. Right, aussi détenu au fort Saint-Antoine, a détourné sept millions qu'on l'accuse d'avoir envoyés à l'étranger. En un mot, tous les jours on fait le procès de personnes ayant participé à la gestion de la trop fameuse Banque.

Il y a trois jours, quelques habitants de la place de Grève, qui ne dormaient pas, entendirent à deux heures du matin le bruit inaccoutumé d'une voiture et le piétinement d'un assez grand nombre de chevaux. Au même instant, une grande lueur passa devant leurs croisées; ils se levèrent, et virent un carrosse escorté par trente ou quarante cavaliers portant des flambeaux. La place était silencieuse et déserte; mais un échafaud, dressé dans la nuit même, se trouvait au milieu. Un homme, tiré du car-

rosso qui venait de s'arrêter devant cet échafaud mystérieux, y monte d'un pas assuré. Cet individu est d'une taille élevée, ses traits sont nobles ; il abaisse un regard de mépris sur ceux qui préparent son supplice. Un bourreau le saisit par sa noire chevelure ; il tombe, et l'écho nocturne répète au loin le coup fatal de la hache... Personne ne sait ni le nom ni le crime de ce personnage, sans doute distingué... Est-ce une victime ? est-ce un criminel ? Je ne sais, mais la justice ne doit point frapper dans l'ombre.

J'ai laissé sortir M^{lle} Delaunay de la Bastille sans enregistrer sa mise en liberté, qui eut lieu peu de temps après le retour de la duchesse du Maine à Sceaux. Cette pauvre fille supporta plus de deux ans de captivité, parce qu'elle avait fait de l'éloquence pour le compte des princes légitimés. Selon l'usage du grand nombre, ils ne s'occupèrent nullement d'elle quand elle fut en prison ; et le public, auquel le nom de M^{lle} Delaunay était parvenu lors de l'apparition du Mémoire, ne tarda pas de l'oublier aussi. Mais depuis que notre jolie plaideuse est rentrée dans le monde elle a donné de l'ouvrage à la renommée. M^{me} la duchesse du Maine se disposait à reprendre avec sa femme de chambre ses anciennes habitudes, c'est-à-dire qu'elle se proposait de la faire lire ou écrire toute la nuit ; mais cette demoiselle, qui tenait à réparer le temps perdu sous les verrous, déclara à Son Altesse qu'elle voulait d'abord se marier. La dame de Sceaux essaya de s'y opposer, prétendant qu'elle lui était nécessaire. M^{lle} Delaunay répondit « qu'elle venait de faire une station de deux années à la
« Bastille, pendant laquelle Son Altesse n'avait pu trouver
« un seul moment à donner au souvenir de sa très humble
« servante ; qu'elle était sortie de prison parce qu'on était
« las de l'y garder, et que, bien que Son Altesse lui eût
« dit avec une grande bonté en la revoyant : *Ah ! vous*
« *voilà, j'en suis bien aise*, elle avait eu de la peine à
« couvrir, depuis, sa nudité, presque absolue. » La femme de chambre ajouta tout de suite « que remplie de dévoue-
« ment pour le service de Son Altesse, et ne voulant y
« mettre aucune restriction, il lui paraissait au moins

« prudent de s'assurer d'un protecteur pour le cas où ce
« même dévouement la conduirait de nouveau à la Bastille,
« et que, dans cette nécessité, un mari lui semblait être
« ce qu'il y aurait de plus convenable. »

La duchesse, passant sur le reproche assez clair que lui adressait M^{lle} Delaunay, promit de lui trouver un époux, puisqu'il entraît dans ses vues d'en prendre un. Les recherches furent assez longtemps infructueuses vu le défaut de naissance et de fortune de la demoiselle à marier, défaut que ne compensait point, aux yeux des épouseurs, un luxe de réputation peu recherché des maris. Enfin un vieux colonel suisse retiré, auquel on promit le brevet de maréchal de camp, consentit à admettre la compensation. Le baron de Staël épousa M^{lle} Delaunay ; mais elle ne tarda pas de s'apercevoir que son union avec l'honnête Helvétien n'était absolument qu'un manteau conjugal qui, par bonheur, lui sembla de nature à s'étendre complaisamment, et dont elle usa dans toute son ampleur. Je n'essayerai pas d'énumérer tous les amants que la baronne inscrivit en moins d'une année sur la liste de ses faiblesses, la mémoire la plus fidèle se brouillerait dans un tel calcul. L'abbé Vertot fut un des premiers adorateurs de M^{me} de Staël, et, quoiqu'il eût beaucoup plus de la soixantaine, son amour alla jusqu'au délire. Elle refusa ses hommages en lui disant : « Mon cher historien, il faut renoncer à cette
« passion-là ; à votre âge, cela ressemble trop à un roman », Chaulieu, plus vieux encore que son rival, mais aussi plus aimable, parvint à se faire écouter de cette dame, s'il faut s'en rapporter aux épithètes de coquette, de friponne, de libertine qu'il lui donne, non pas seulement dans ses vers, ce qui ne serait qu'une licence poétique, mais dans ses lettres que l'on doit croire plus sérieuses. La baronne a brûlé pour le marquis de Silly d'une flamme qu'elle n'a pu faire partager. « Cela, disait-elle à quelqu'un dans le
« temps qu'elle poussait des soupirs malheureux, cela me
« garantira de toute autre séduction, et je m'en tiendrai à
« la pitié que quelques hommes aimables pourront m'ins-
« pirer. » M^{me} de Staël est excellente mathématicienne,

et voici qui le prouve. Elle se plaignait un jour à une de ses amies du refroidissement d'un jeune robin dont elle avait eu pitié : « Dans le commencement, disait-elle avec « tristesse, il prenait, en me reconduisant chez moi, son « chemin par les côtés d'une place ; plus tard il la tra- « versa par le milieu, d'où je jugeai que son amour était « diminué de la différence de la diagonale aux deux côtés « du carré. » Laissons M^{me} de Staël suivre le cours des rêveries de M^{me} la duchesse du Maine, laissons-la démontrer, par des figures géométriques, l'ingratitude de ses amants, et dire que, lorsqu'elle écrira ses Mémoires, elle ne s'y *peindra qu'en buste* ; j'ai à tracer d'autres détails.

Un ambassadeur de la Porte nommé Méhémet Effendi, et qui, cette fois, n'était pas un diplomate pour rire comme le Persan Méhémet Rizabeg, a obtenu, le 20 mars, une audience du roi. Le but apparent de son ambassade paraissait être de déclarer à Louis XV que le sultan son maître prend sous sa protection les moines qui desservent le saint sépulcre à Jérusalem ; mais le motif réel était la demande d'un traité de commerce. L'archevêque de Cambrai, avec lequel ce mahométan eut à s'entendre, parla de l'objet sacré avec toute la componction d'un Pierre l'Ermite et traita de l'affaire commerciale en homme qui avait étudié la matière, indépendamment des relations qu'il eut de tout temps avec les lingères, les mercières et les marchandes de draps, pour d'autres articles encore que ceux renfermés dans leurs boutiques. L'envoyé turc est reparti satisfait.

Il y a dans la vie comme dans la mort d'étranges coïncidences ; le même mois et presque le même jour virent périr, à Rome, Clément XI, connu par sa trop fameuse bulle *Unigenitus*, et, à Paris, M. d'Argenson, que les roués ont surnommé le pacha de la Madeleine de Trainel. Et voyez la bizarrerie des destinées humaines ! le saint pontife qui descend dans la tombe a jeté, d'un bout à l'autre de la chrétienté, des brandons de discorde, tandis que l'homme le plus immoral, le plus dissolu du monde

civilisé, est parvenu à établir une fort bonne police à Paris ; et dans le peu de temps qu'il conserva les sceaux de la chancellerie, la justice fut religieusement observée tant qu'il put en être le libre dispensateur.

L'abbesse de la Madeleine de Trainel avait fait présent à M. d'Argenson, pour sa fête, d'un joli tombeau élevé d'avance dans une chapelle de l'église de ce couvent : c'était un bouquet d'un singulier genre ; mais l'intention était excellente, et le garde des sceaux eut gré à la supérieure de sa prévoyante attention. Mais le cœur seul de Sa Grandeur est resté parmi les bonnes sœurs : vivant, il avait battu pour elles ; mort, c'est une relique un peu profane déposée dans leur maison. Le corps de M. d'Argenson est enterré à Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Les hommes qui l'y ont porté assurent qu'il ne pesait pas dix onces. D'Argenson a dû mourir bien dévot si, durant son séjour au milieu des nonnes, le spirituel s'est enrichi de tout ce que l'état corporel perdait.

L'amour est comme on le sait, un tyran, et de plus un tyran capricieux, ce qui n'empêche pas tous les humains de vouloir vivre sous ses lois ; le bonheur qu'il procure est si séduisant qu'on oublie à quel prix il faut l'acheter. Néanmoins quelque chose de plus sans doute retenait M^{me} de Parabère dans les lacs amoureux du régent, car si cela put être jadis un bonheur pour la favorite, il était depuis longtemps si partagé qu'il devait se réduire à un *infinitement petit* de félicité. Disons donc que, selon toutes probabilités, le quelque chose dont il s'agit se composait de bienfaits, souvent renouvelés, qui doraient et surdoraient la chaîne de M^{me} de Parabère ; que, cette chaîne étant bien dorée, la dame n'a pas été fâchée de la voir rompre pour en emporter les débris ; et que lorsque, le 30 mai, un ordre de M. le duc d'Orléans a exilé sa maîtresse à sa terre du *Blanc* en Touraine, elle a fait un *Ouf !* très significatif ; on va jusqu'à dire que c'est M^{me} de Parabère elle-même qui a fait connaître au régent M^{me} d'Averne que Son Altesse Royale lui préfère aujourd'hui. Le 26 mai, Philippe vit à l'Opéra cette beauté remarquable qu'il

n'avait encore rencontrée qu'au souper du Luxembourg le jour de la lanterne magique, rencontre où la vue ne fut pas celle de leurs facultés que les convives exercèrent le plus. Au sortir du spectacle, le prince, en cachant son cordon bleu, présenta la main à M^{me} d'Averne ; et comme Son Altesse Royale n'aime pas les intrigues qui languissent, elle lui fit offrir le lendemain matin cent mille livres en espèces, une capitainerie des gardes pour son mari, et pour elle le titre de favorite. Malgré ces brillants avantages, cette dame refusa d'abord ; un second message plus pressant encore que le premier, lui fut envoyé avec une offre additionnelle de cinquante mille livres. M^{me} d'Averne répondit cette fois qu'il n'y aurait rien à *frir* tant que M^{me} de Parabère et Nocé seraient en faveur à la cour du Palais-Royal. Deux jours après l'ancienne favorite était exilée, Nocé se rendait à son régiment, et la nouvelle maîtresse était *frite*, pour me servir de son expression. Cependant il est à présumer que les choses n'ont pas tourné tout à fait au goût de M^{me} d'Averne, car elle s'est montrée peu satisfaite de sa première entrevue avec le régent ; elle assurait hier à une de ses amies qu'elle avait fait un marché de dupe. Mais M. d'Averne, qui partage les avantages du traité, s'est rendu garant de son exécution auprès de Philippe. « Votre Altesse Royale, lui disait-il l'un de ces « jours, m'a donné le commandement d'une compagnie « des gardes ; je l'emploierai, s'il le faut, à garder ma « femme, afin que Votre Altesse Royale seule puisse en « approcher... Il faut, dans tout engagement, de l'honneur, « beaucoup d'honneur. »

Malgré toute sa condescendance pour les volontés de M^{me} d'Averne, le régent lui a fait signifier de rester étrangère aux affaires publiques. Il lui refuse en cela le privilège accordé à la petite Émilie ; il est vrai qu'elle n'a pas été formée à l'école de la Fillon qui est une autorité dans l'État.

Dubois n'en a pas eu le démenti, il est cardinal, et M. le duc d'Orléans ne l'a point fait jeter par les fenêtres.

On devise diversement sur les causes de cette étrange faveur romaine, mais il y a grande probabilité que le principal motif est le don fait par l'aspirant à la cour du Vatican, ou plutôt au pape Innocent XIII, d'une somme de deux millions. Le souverain pontife a pourtant écrit à Louis XV « qu'il avait revêtu l'archevêque de Cambrai de la pourpre à cause des grands services qu'il a rendus à l'Eglise. » Quoiqu'en dise Sa Sainteté, l'enregistrement de la bulle *Unigenitus*, à laquelle cette phrase fait allusion, est, je crois, pour fort peu de chose dans l'envoi du chapeau à Dubois ; la reconnaissance n'a jamais été une vertu très papale ; et dans les *accommodements* qu'Innocent XIII conclut au nom du ciel, on assure qu'il est fort sensible aux arguments qui se résument en rouleaux métalliques. Du reste, je ne sais si le régent a poussé la faiblesse pour son favori jusqu'à le *solliciter* de se faire nommer cardinal, comme Dubois l'avait annoncé, mais je tiens de bonne source que Son Altesse Royale le voit avec plaisir revêtu de cette nouvelle dignité. Philippe est maintenant accablé par le moindre travail ; la plus légère contention d'esprit le fatigue et l'ennuie. Or Son Altesse Royale n'a rien tant à cœur que d'introduire Dubois dans le conseil de régence, non seulement pour s'épargner le soin de lui rendre compte de ce qui s'y est passé afin d'aider au travail du cabinet, mais encore afin de s'affranchir de la discussion même des affaires de l'État. Voilà ce que le rusé favori a prévu dès longtemps, il ne risquait pas de se tromper en disant que le régent, malgré les épithètes de *coquin*, de *maqu...*, de *garnement*, prodiguées à monseigneur l'archevêque, et d'ailleurs très méritées, serait toujours le premier à favoriser son élévation.

Mais voici bien une autre prétention, d'après laquelle ce ne serait ni la bulle *Unigenitus*, ni la volonté du pape, ni les deux millions, ni le *motu proprio* du régent, qui auraient fait Dubois cardinal, mais bien les soins de la Fillon... La directrice d'une maison de prostitution faire un membre du sacré collège ! c'est neuf, mais ce n'est pas impossible au temps où nous vivons. Toujours est-il que

la belle courtisane répète à tout venant : « Personne ne
« saura jamais ce que j'ai fait pour qu'il soit cardinal : tout
« ce que je puis dire, c'est que dans le fond tout a été
« affaire de p..., car ce qu'il a négocié à Rome, à Vienne,
« à Madrid, n'a été que pour la forme... ; la grande diffi-
« culté était au Palais-Royal. »

Quoi qu'il en soit, le jour où Dubois reçut le chapeau des mains du roi, il détacha sa croix épiscopale, et la présentant à Fleury, il lui dit : « Prenez-la, elle porte bon-
« heur. » Le confesseur du roi, en courtisan consommé, se décora de l'insigne, mais non pas sans rougir. A peine la nouvelle Éminence fut-elle sortie du château, que les courtisans donnèrent carrière à leur malignité. « On con-
« naissait bien le rouget, disaient-ils en pirouettant sur le
« talon, mais on n'avait pas encore vu de maquereaux
« rouges. » Les lazzis passèrent bientôt de la cour à la ville et des salons aux halles. Les *dames* n'appellent plus les maquereaux qu'elles vendent que des *cambrais*. Il n'y a pas jusqu'aux laquais qui égayent les soirées d'antichambre aux dépens du nouveau cardinal. Les domestiques de Dubois, habitués à l'entendre jurer comme un corsaire, disputaient plaisamment l'un de ces soirs avec ceux de l'archevêque de Reims et du cardinal de Rohan sur la prééminence entre ces trois dignitaires de l'Église. « Mon
« maître, dit un valet de M. de Rohan, sacre les évêques
« et archevêques. — Le mien, répondit un des gens de
« M. de Reims, sacre les rois... — Belle affaire que cela !
« ajouta un laquais de Dubois, mon maître sacre Dieu
« cent fois par jour. » Il faut convenir que sous ce rapport, jamais conversation ecclésiastique ne fut plus que celle du cardinal archevêque de Cambrai ornée de fleurs empruntées de la rhétorique des soldats aux gardes. Avant-hier, Dubois ennuyé des obsessions de la princesse d'Auvergne, oublia la dignité de sa pourpre et le rang de sa cliente jusqu'à envoyer cette dame faire... Elle courut se plaindre au régent de cet excès d'irrévérence, mais le prince lui répondit : « Eh ! madame, ce cardinal est quelquefois
« de bon conseil. »

Le cardinal, devant officier pontificalement le jour de l'Assomption, avait recommandé la veille à son valet de chambre de l'éveiller de bonne heure, ce que ce domestique oublia. Dubois débuta, dès qu'il fut levé, par un déluge de jurons ronflants adressés au pauvre valet qui l'avait laissé dormir si tard un jour où il allait dire la messe. On s'empressa de l'habiller, toujours jurant et frappant du pied. Quand il fut revêtu de ses habits pontificaux, il se rappela une dépêche dont l'expédition pressait ; un secrétaire fut appelé, et non seulement Dubois ne songea plus à dire la messe, mais il oublia même d'aller l'entendre.

Le cardinal sait bien ce qu'il fait en se montrant par-dessus toute chose assidu dans les affaires de l'Etat : personne n'ignore plus qu'il s'achemine à grands pas vers le ministère ; et pour accoutumer le public à l'idée de lui voir enfin diriger le timon de la monarchie, Philippe donna dernièrement à ce favori la surintendance des postes, enlevée à M. de Torcy, qui néanmoins conserve sur cette charge une pension de quarante-cinq mille livres.

Il arriva la semaine dernière au régent une aventure qui prouve que si l'opinion peut se révolter contre le choix de l'homme auquel il veut remettre la direction des affaires, ce prince a grandement raison d'en vouloir déposer le fardeau. Ses passions effrénées dominant tout à fait sa dignité ; le sentiment de la gloire est désormais sans force chez lui. Son Altesse Royale revenait de Saint-Cloud après une orgie qui s'était prolongée jusqu'au milieu de la nuit ; tiré de sa voiture au milieu du chemin pour obéir aux suites convulsives de son ivresse, il tomba par terre aux pieds de ses gardes et de ses valets. Étendu sur la poussière, le duc ordonna à un écuyer de retourner à Saint-Cloud et d'amener en croupe, disait-il, M^{me} d'Averne pour le soigner. L'officier, qui était parti en murmurant, revint au bout d'une demi-heure dire que la favorite, déjà couchée, avait refusé de se lever... Enfin, las de se vautrer sur un grand chemin comme un savatier ivre revenant des guinguettes de Vaugirard, le régent de France consentit

à ce qu'on le remit dans son carrosse, et rentra au Palais-Royal souillé des résultats de sa débauche.

Le lendemain, l'évêque de Troyes, révolté d'un tel scandale, réprimanda fortement M^{me} du Dessant, sa nièce, de ce qu'elle fréquentait une mauvaise compagnie comme M^{me} d'Averne et le régent, Informé de ce propos du prélat, Philippe pria d'abord la duchesse douairière de lui exprimer son mécontentement, ce qu'elle fit en présence de la maréchale de Rochefort. Mais soit que M. le duc d'Orléans pensât que sa mère n'avait pas assez morigéné M. de Troyes, soit qu'il voulût, comme il le disait, laver lui-même cette tête épiscopale, il se disposa à l'aborder au conseil de régence. Tous les membres présents furent alors témoins d'une partie fort récréative entre l'évêque et le prince du sang : le premier tournant autour de la table du conseil pour éviter Son Altesse Royale, et celle-ci circulant autour de la même table afin de joindre le prélat... Enfin Philippe saisit à bout de bras l'homme d'église, et force lui fut d'entendre une semonce qu'il promit de ne plus mériter. « De quoi vous mêlez-vous ? » lui avait dit le régent, ma conduite n'est nullement « assujettie à vos censures, je ne suis pas de votre diocèse. »

Il est dans la destinée des nations des circonstances qui révèlent sans réserve leurs affections ou leurs haines, et quelquefois les unes et les autres tout à la fois. Telle fut la maladie de Louis XV, qui se déclara le 13 juillet et jeta toute la France dans des alarmes fondées, disons-le, sur l'aversion que la nation a vouée au régent plus que sur l'amour qu'elle éprouve pour le jeune roi. Une fièvre violente se déclara dès le premier jour de la maladie ; le lendemain, des symptômes sinistres survinrent, la tête s'embarassa, et les médecins effrayés perdirent eux-mêmes le jugement. Le plus jeune d'entre eux, Helvétius seul, conservant toute sa présence d'esprit, raisonna froidement sur la nature du mal et proposa la saignée du pied comme unique moyen de salut... « Entendez-vous bien, messieurs,

« répéta le docteur en élevant la voix, l'unique moyen de
« salut. » Ce ton d'assurance n'en imposa point aux consultants, tous se montrèrent opposés à l'avis d'Helvétius.
« S'il n'y avait qu'une lancette en France, ajouta Maréchal, il faudrait la briser pour ne pas faire cette saignée. » La consultation avait lieu en présence du régent, de *M. le duc*, du maréchal de Villeroi, de la duchesse de Ventadour, de la duchesse de la Ferté, marraine du roi, et d'une foule d'officiers, qui tous étaient consternés de voir si peu d'unanimité dans une conférence de laquelle pouvait dépendre la vie du jeune monarque. Des médecins de la ville furent appelés à l'instant pour ajouter à ce foyer de lumières trop divergentes. On vit aux Tuileries Dumoulin, Silva, Camille, Falconnet. « Messieurs, dit Helvétius aux survenants, si l'on ne saigne pas le roi, il est mort : c'est le seul remède décisif et même urgent. Je sais qu'en pareille matière je ne puis démontrer la certitude du succès, je sais à quoi je m'expose s'il ne répond pas à mon avis ; mais je ne dois ici, d'après mes lumières, consulter que ma conscience et la conservation du roi. » Les quatre médecins de la ville se rangèrent à l'avis d'Helvétius ; Louis XV fut saigné, et moins d'une heure après, les symptômes effrayants avaient disparu. Le second jour tout danger était passé, le roi n'avait presque plus de fièvre ; le cinquième, Sa Majesté entrait en convalescence. Helvétius eut tous les honneurs de cette guérison, mais on ne le nomma pas premier médecin : à la cour, rendre un grand service et obtenir une grâce sont rarement deux choses qui se suivent... On aime mieux y accorder des faveurs gratuites, cela exprime mieux le bon plaisir du maître ¹.

Des transports de joie éclatèrent dans toute la France quand on y apprit la convalescence du roi ; ils furent unanimes comme l'avait été la consternation. Je l'ai dit, cette

1. Helvétius ne fut même jamais premier médecin du roi, ce fut la reine Marie Leczinska qui essaya plus tard de le récompenser en le nommant son premier médecin.

double explosion de douleur et d'allégresse signala surtout la crainte d'avoir le régent pour maître, et ensuite le plaisir de ne l'avoir pas. Aux prières douloureuses qu'on avait entendu psalmodier tristement dans toutes les églises succédèrent d'imposants *Te Deum*. Des fêtes publiques furent plutôt réglées qu'ordonnées: la joie universelle était un besoin et non un témoignage d'obéissance; on ne se réjouit point par ordonnance de police, mais par un épanchement spontané. On dansait sur toutes les places, on chantait le long de toutes les rues. Le soir, favorisés par une belle saison, les bourgeois faisaient servir leur souper devant leur porte; ils invitaient les passants à venir y prendre part: on eût dit que Paris donnait chaque jour un repas de famille... Il y a déjà trois semaines que ces réjouissances durent; elles dureront deux, trois mois, peut-être, si le beau temps se prolonge.

Ces transports seraient louables s'ils n'étaient en même temps les élans du plaisir et de la haine: cette haine, pendant la maladie du roi, fut poussée jusqu'à la plus révoltante injustice. A peine Sa Majesté a-t-elle été alitée, que des soupçons d'empoisonnement, soupçons accrédités par la cour, ont de nouveau plané sur le duc d'Orléans: cette fois le peuple a fait entendre un concert unanime de vociférations malveillantes, et cela parce que le régent a compromis beaucoup de fortunes par l'adoption aveugle du système de Law. Ce gouvernant s'est trompé dans ses calculs financiers: cela suffit pour que la vindicte publique le charge de tous les crimes... Voilà le peuple. La duchesse de la Ferté, ennemie du régent, sans autre motif peut-être que les vains efforts qu'elle a faits pour fixer l'attention de ce prince sur les vestiges de ses charmes, la duchesse de la Ferté répétait à toute heure pendant la maladie de Louis XV: « Hélas ! tout ce qu'on fait est bien inutile, le « pauvre enfant est empoisonné. » Croirait-on que telle était la prévention de la cour et de la ville à cet égard, que ni les symptômes du mal, ni les moyens curatifs, ni même la guérison de Sa Majesté n'ont pu détruire les injustes soupçons qui planaient sur Philippe ? Les enne-

mis du duc avaient eu soin de les fortifier encore en faisant remarquer qu'il venait de faire revivre pour le duc d'Orléans son fils la charge de colonel général de l'infanterie dont les prérogatives pourraient, disait-on, devenir fort dangereuses sous la main d'un premier prince du sang. Il est vrai que M. le duc d'Orléans, dont le plus grand défaut peut-être est la confiance, s'est trop facilement conformé au conseil que le maréchal de Villeroi lui donnait de rétablir ce grand office ; comment Son Altesse Royale n'a-t-elle pas vu qu'on lui tendait un piège pour la rendre de plus en plus suspecte d'aspirer à la couronne ? Toutefois ce piège était tout aussi maladroit qu'il était perfide car Villeroi devait bien penser qu'une fois maître de l'infanterie par l'autorité de son fils, Philippe saurait, en cas d'entreprise ambitieuse, se servir mieux que personne d'un secours si puissant.

Mais ces vues sont bien loin de la pensée de Philippe, prince aussi las du gouvernement et du pouvoir qu'on le croit désireux de les retenir dans ses mains. Le régent se montra plus affligé que personne pendant la maladie du roi, et Son Altesse Royale témoigna plus franchement que qui que ce fût la joie qu'inspirait le rétablissement de Sa Majesté.

Les souverains étrangers firent exprimer par leurs ambassadeurs la satisfaction que leur causa cet heureux événement. « Louis XV, dit l'empereur à ses courtisans, « Louis XV est l'enfant de l'Europe, elle pouvait être « plongée dans une nouvelle guerre si la France eût eu le « malheur de le perdre. » A l'occasion de ces paroles de Charles VI dont on cherchait l'interprétation au cabinet du Palais-Royal, on a découvert que par un article verbal des conventions de Rastadt, l'empereur s'est engagé sur l'honneur à n'entrer ni directement ni indirectement dans aucune guerre contre la France pendant la minorité du jeune roi. M. de Villars avait tu au régent cette circonstance importante que le hasard seul lui a fait apprendre d'une bouche autrichienne. « Monsieur, dit Son Altesse « Royale au maréchal quand ce secret lui fut révélé, je ne

« puis m'expliquer le motif de votre silence envers moi sur
« un point de politique aussi capital. Dans l'affreuse extré-
« mité où j'ai trouvé la France, j'ai dû former une alliance
« avec l'Angleterre qui ne peut jamais être notre alliée
« naturelle ; mais je n'aurais point couru au-devant de ce
« traité si j'eusse su que je n'avais rien à craindre de
« l'empereur, sur lequel je devais, à cause de ses pré-
« tentions subsistantes à la couronne d'Espagne, tenir
« encore ouvert un œil de défiance. Alors, au lieu de me
« livrer en quelque sorte aux Anglais comme je l'ai fait
« pour éviter une nouvelle guerre maritime qui eût achevé
« de ruiner notre commerce, je me serais fait acheter moi-
« même par cette puissance qu'agitaient encore des trou-
« bles intérieurs ; l'alliance eût été faite également, mais
« avec des conditions plus avantageuses pour nous, fon-
« dées sur notre sécurité du côté de l'Allemagne. J'ignore,
« monsieur le maréchal, ce qui vous a décidé à me taire
« la convention secrète de Rastadt ; mais, comme il y
« allait de la gloire du trône, je vous le dis tout net, les
« raisons de cet étrange mystère ne peuvent que diminuer
« mon estime pour vous. » Et sans attendre la réponse
de M. de Villars, Philippe s'éloigna brusquement de lui.

Il y a plus d'un an que la peste moissonne en Provence ; des populations presque entières ont été enlevées par ce fléau ; les villes sont désertes ; dans les campagnes de rares laboureurs se traînent, livides et chancelants, derrière la charrue, qui les soutient plutôt qu'ils ne la dirigent. Partout dans les maisons règne le silence de la mort. Marseille est veuve des deux tiers de sa population... Quatre-vingt mille Marseillais ont passé de la surface de la terre dans son sein. Avignon, où l'on comptait cent mille âmes, en renferme aujourd'hui moins de trente mille ; Toulon, de vingt-cinq mille habitants, n'en conserve que cinq mille ; et Arles, la spacieuse Arles, offre à l'œil attristé du voyageur l'herbe croissant de toutes parts entre les pavés, que ne presse plus une foule ambulante ; l'ortie envahit le seuil des magasins, des hôtels, des temples même, où la

voix suppliante des victimes ne put désarmer le courroux céleste... Enfin l'horrible épidémie a cessé ; mais l'éternelle Providence a voulu nous prouver en y mettant un terme qu'on doit toujours la remercier, si ce n'est du mal qu'elle nous fait dans la répartition mystérieuse des destinées de l'univers, du moins de celui qu'elle nous épargne en adoucissant ses coups... Tandis que nous pleurions deux cent mille Français enlevés par la peste dans le cours de quelques mois, un navire nous apportait la nouvelle qu'un tremblement de terre engloutit en un seul jour, au commencement de l'année, deux cent cinquante mille Persans sous les ruines de Tauris.

Ah ! que les recherches de la science pour la conservation de l'espèce humaine semblent marcher lentement après de tels désastres ! Consignons cependant une découverte faite récemment en Angleterre. L'esprit observateur des Anglais avait dès longtemps remarqué que la petite vérole est rarement dans son état de simplicité une maladie mortelle, mais qu'elle le devient en se combinant avec d'autres principes morbifiques qu'elle rencontre chez le sujet attaqué. Dans cet état de complication, l'épidémie fait naître dans un corps sain des accidents funestes que son virus seul n'y eût point déterminés, et de là l'affreuse mortalité qu'elle entraîne. Cette circonstance étant constatée, l'idée naissait naturellement de prévenir l'invasion pour en tempérer la rigueur en insinuant sous la peau du virus pris sur un sujet sain... Mais la petite vérole n'atteint pas tout le monde : un dixième à peu près des populations meurt sans l'avoir eue. Les spéculations médicales furent donc longtemps arrêtées, d'abord par la crainte de communiquer à l'individu une maladie qu'il n'aurait jamais eue, ensuite par une appréhension plus sérieuse encore, celle d'*inoculer* une vérole compliquée d'un principe délétère caché et de donner ainsi la mort en voulant prévenir un danger incertain. Cependant les présomptions favorables ont dominé : on a fait depuis l'année dernière une foule d'expériences de l'*inoculation* (c'est le mot consacré) sur des criminels condamnés, et les plus habiles méde-

cins de la Grande-Bretagne viennent de constater (août) que tous ces hommes ont échappé aux graves accidents de la petite vérole.

Les comédiens français ont donné cette année la belle ode dialoguée d'*Esther* ; mais le public l'a accueillie froidement. Il n'y a plus à la cour d'altière *Vasthi* dont les courtisans aiment à voir humilier la fierté ; plus d'*Aman* dont on oublie les grands services pour ne se rappeler que ses dédains ; plus d'*Assuérus* dont les vices soient des vertus et les attentats contre la nation des traits de grandeur ; enfin plus de courtisane assise au rang des reines, aux genoux de laquelle les grands de l'État veulent acheter des faveurs au prix de toute leur dignité. Le public n'a vu dans *Esther* qu'une fable sublime désormais sans allégorie.

Mais, comme on admirera toujours la versification de cette tragédie, l'honnête la Motte a été bien mal inspiré de donner presque en même temps ses *Machabées*, et plus mal inspiré encore de laisser croire que cette insipide production était une œuvre posthume du grand Racine. « Ceci, » a dit un habitué du parterre en entendant les premiers « vers, ressemble à la poésie de l'auteur d'*Andromaque* » comme un brin de laine ressemble à un fil de laiton. » Deux vers ont failli renverser l'édifice poétique de la Motte. Antiochus, en ordonnant d'arrêter Antigone et Misaël, qui s'aiment, dit :

Gardes, conduisez-les dans cet appartement,
Et qu'ils y soient gardés tous deux séparément.

La précaution décente a paru si drôle, que la plus grande hilarité a éclaté dans toute la salle, et c'est un triste avantage pour un tragique que de faire rire les spectateurs. Baron reparaissant à l'âge de soixante et dix ans dans le rôle du jeune Machabée, a contribué aussi à entretenir la bonne humeur du public. On a beau dire, à la scène le talent ne peut pas être jeune quand le corps ne l'est plus.

Les mariages de Louis XV avec l'infante d'Espagne et de M^{lle} de Montpensier avec don Louis ayant été arrêtés par le traité de paix conclu en 1720, le marquis de Maulevrier avait été chargé de suivre à Madrid les détails préalables de cette double union. Philippe V étant d'accord avec cet ambassadeur sur tous les points, il ne resta plus qu'à faire consentir le jeune roi à l'hymen projeté. Ce prince fut amené à cet effet au conseil de régence le 24 septembre dernier. On y lut une lettre de Sa Majesté Catholique par laquelle ce monarque accordait sa fille au roi son neveu. Philippe V, dans le même écrit, demandait la main de M^{lle} de Montpensier pour le prince des Asturies, son fils aîné. Après cette lecture, le régent debout et découvert devant Louis XV, le pria d'exprimer son vœu quant à l'alliance qui le concernait. Sa Majesté répondit « qu'elle « était très satisfaite de l'honneur que lui faisait le roi « son oncle et qu'elle acceptait avec joie la main de l'in-
« fante sa cousine. »

Après ces dispositions, le conseil désigna M. le duc de Saint-Simon pour aller à la cour d'Espagne faire la demande solennelle de la princesse. Le marquis de la Fare reçut aussi la mission de se rendre à Madrid pour complimenter le roi et la reine au nom du régent. Le duc d'Ossone porteur de la dépêche de Philippe V, avait déjà complimenter de sa part Louis XV et le duc d'Orléans.

Il y eut le soir de cette séance un incident inattendu au coucher du roi. Sa Majesté s'étant mise à pleurer après avoir fait sa prière, M. de Villeroy, son gouverneur, lui demanda avec empressement la cause de ses larmes.

— Mon Dieu ! mon bon ami, répondit ce prince, il faudra donc que je me couche dans le même lit que ma cousine quand elle sera ma femme ?... L'abbé de Fleury m'a dit que c'était indispensable.

— Il a raison, sire, il ne peut en être autrement.

— Eh bien ! c'est pour cela que je pleure, car je suis sûr que la princesse ne m'aimera plus dès que j'aurai couché avec elle.

— Qui peut avoir donné une semblable idée à Votre Majesté ?

— Personne, bon ami, elle m'est venue d'elle-même... J'ai le malheur de remuer beaucoup au lit... je donnerai des coups de pied à ma cousine et elle ne m'aimera plus... c'est bien sûr, elle ne m'aimera plus... Et le roi de pleurer encore.

— De grâce, calmez-vous, sire ! la princesse, au moment où elle aura l'honneur de partager la couche de Votre Majesté, aura l'esprit trop bien fait pour se fâcher de quelques petits coups de pied donnés en dormant.

— Vous croyez, maréchal... Eh ! mais, dites-moi, ma cousine serait plus à son aise si elle couchait seule, et moi je serais plus tranquille... Tenez, j'en suis certain, je serai mauvais coucheur...

— Sire, répondit en riant le vieux gouverneur, il n'en peut être ainsi... la reine doit donner à la France de nouveaux rejetons de l'illustre race de Votre Majesté.

— Cela n'en empêchera pas ; je lui dirai que je veux qu'elle me donne des princes, des princesses... Je serai toujours le maître, ainsi...

— Nous reparlerons de cela dans quelques années, sire ; ce n'est pas de longtemps que Votre Majesté doit reposer auprès de la reine... Alors vos idées seront différentes, et je vous assure, moi, que vous ne vous croirez plus un mauvais coucheur.

— Ah ! voilà qui me console ; mais je suis bien aise d'avoir du temps devant moi pour me déshabituer de ces vilains coups de pied.

Le contrat de mariage de M^{lle} de Montpensier avec don Louis a été signé le 16 novembre au Palais-Royal par le roi, la maison d'Orléans et le duc d'Ossone représentant la cour de Madrid. Le lendemain la fiancée est partie sous la conduite de la princesse de Soubise et de la duchesse de Ventadour ; le voyage durera quarante-huit jours, et Son Altesse aura juste douze ans quand elle entrera dans le palais de Philippe V. Les deux conductrices de M^{lle} de

Montpensier doivent ramener l'infante, future reine de France. Cette princesse est âgée de quatre ans ; elle doit habiter un pavillon du Louvre du côté de la rivière ; sa maison sera partie française, partie espagnole ; on lui donnera pour compagne d'étude et de jeu la fille de M^{me} de Soubise qui est du même âge qu'elle. Il faut convenir que si l'on ne veut pas croire cette fois aux efforts que fait le régent pour maintenir le pacte de famille, ce sera bien mauvaise volonté toute pure. Aller prendre en Espagne une reine de quatre ans et l'élever en France à la brochette... voilà de la prévoyance, ou je ne m'y connais pas

CHAPITRE VIII

1722

L'île des Faisans. — Échange de M^{lle} de Montpensier et de l'infante d'Espagne. — Mariage effectif de M^{lle} d'Orléans et de don Louis. — Marie-Anne-Victoire d'Espagne à Paris. — Son mari et sa poupée. — M^{lle} de Beaujolais, cinquième fille du régent, fiancée à don Carlos. — Admission du cardinal Dubois au conseil de régence. — Incidents qui s'ensuivent. — Deux faveurs pour un éclat de rire moqueur. — Les fêtes d'Adam. — Les flagellants. — Les flagellations nocturnes à Saint-Cloud. — Démonstration entre les hommes de plaisir et les hommes d'affaires. — *Romulus*, tragédie de la Motte. — Louis XV s'établit à Versailles. — Singulière scène faite par Villeroi à Dubois. — Exil du maréchal de Villeroi. — Disparition de l'abbé de Fleury. — Convention secrète entre Villeroi et Fleury. — Dubois premier ministre. — Les jésuites donnent de nouveau un confesseur au roi. — Dubois et les gueux de l'Hôtel-Dieu. — Sacre de Louis XV à Reims. — Quelques réflexions sur cette solennité. — Fantasmagorie de souvenirs. — Le sacre du roi proprement dit. — Escapade des otages de la sainte ampoule. — Mort d'Anne de la Trémoille, princesse des Ursins. — Encore un mot sur cette femme célèbre. — Mort du marquis de la Fare.

La princesse de Soubise et M^{me} de Ventadour, qui conduisaient à Madrid la fiancée de don Louis, se sont arrê-

tées aux frontières, où l'échange de l'infante et de M^{lle} de Montpensier devait avoir lieu dans l'île des Faisans, lieu célèbre par tous les traités dont il fut le théâtre. L'infante fut remise à la France par le marquis de Sainte-Croix et M^{lle} d'Orléans à l'Espagne par le prince de Rohan ; mais de part et d'autre les dames conductrices continuèrent d'accompagner les princesses jusqu'à leur destination. M^{mes} de Soubise et de Ventadour assistèrent même au mariage de don Louis qui fut célébré à Lerma le 21 janvier, tandis que Marie-Anne-Victoire d'Espagne ne prenait possession à Paris que d'une grande quantité de beaux joujoux auxquels Son Altesse Royale fit un accueil beaucoup plus empressé qu'au roi son futur époux.

Il faut tout dire, Louis XV qui avait été au-devant de l'infante jusqu'à Bourg-la-Reine, l'embrassa sans lui dire un mot. Sa Majesté conduisit sa fiancée au Louvre, où il l'installa toujours en silence. Ce qui fit dire à cette princesse « que le roi était beau, mais qu'il ne parlait pas » plus que sa poupée. » Marie-Anne-Victoire d'Espagne est jolie et elle promet d'avoir beaucoup d'esprit. Le lendemain, quelqu'un complimentant le roi sur son prochain mariage, Sa Majesté répondit : « Oui, je serai plus heureux qu'un autre, j'aurai tout à la fois une femme et un » enfant. »

A peu près dans le même temps, on avait aussi expédié en Espagne M^{lle} de Beaujolais, cinquième fille du régent, fiancée le 26 novembre avec l'infant don Carlos ; ce furent la duchesse de Duras et le chevalier d'Orléans, fils naturel de Philippe, qui accompagnèrent cette princesse jusqu'à Madrid.

Pendant que l'on concluait ces mariages politiques, les cardinaux de Rohan et Dubois, admis au conseil de régence, y prenaient place immédiatement après les princes du sang au-dessus du chancelier et des pairs. La haute naissance du cardinal de Rohan le rendait digne du rang où il venait s'asseoir, mais un cri d'indignation s'éleva de toutes les parties de l'assemblée lorsqu'on vit Dubois, le roturier, l'indigne Dubois, occuper une telle place ; le

maréchal de Villeroi et le duc de Noailles, qui venaient d'accompagner le roi jusqu'à son fauteuil, sortirent furieux; le chancelier s'éloigna de même; bientôt les ducs, les maréchaux de France, tout ce qui devait s'asseoir au-dessous des cardinaux quitta également la salle du conseil. Le régent, indigné de l'injure qu'on faisait au roi et à lui, déclara « qu'il maintiendrait les deux cardinaux au rang
« que leur assignait la pourpre romaine, nonobstant l'or-
« gueilleuse opposition des pairs; et que pour M. le chan-
« celier il n'aurait plus à disputer sur ses droits de pré-
« séance au conseil. » En effet les sceaux furent de nouveau enlevés à M. d'Aguesseau et remis à M. Fleurieu d'Armenonville.

Ce même jour le cardinal Dubois rencontra M. de Noailles au Louvre. « Cette journée, lui dit le duc, sera
« fameuse dans l'histoire, monsieur; on n'oubliera pas
« d'y marquer que votre entrée dans le conseil en a fait
« désertir tous les grands du royaume. — La chose est
« vraie, monsieur, répondit le favori du régent, mais per-
« sonne ne pensera que les affaires en aient été moins
« bien; car tout le monde sait que les grands n'y inter-
« viennent guère que pour en profiter. » Cette réponse, dont le sens était une allusion claire et vraie à la conduite du duc, lui fit continuer son chemin sans répliquer un mot.

Cependant le chevalier d'Aguesseau, qui s'est retiré de lui-même à sa terre de Fresne, est vivement regretté de toute la magistrature et du public. Un des roués du régent, ami de ce magistrat disgracié, se permit, à un souper du Palais-Royal, de plaisanter un peu sur les fréquentes transmissions des sceaux. « En vérité, disait-il, il n'y a que la
« place du *hoqueton* qui soit à l'abri de ces vicissitudes,
« cet honnête homme suit toujours les sceaux. Le même
« hoqueton a été au service de MM. de Pontchartrain,
« Voisin, d'Aguesseau, d'Argenson et d'Armenonville...
« C'est un fonctionnaire inamovible. — Du tout, répondit
« le régent, car il me prend envie de vous nommer hoque-
« ton, vous qui trouvez le poste avantageux... » Tous les convives partirent d'un grand éclat de rire, et le plaisant

convint que Son Altesse Royale lui avait damé le pion.

On a vu, par la réplique de Dubois au duc de Noailles, que l'impétuosité de son caractère domine quelquefois son adresse, même avec les personnes dont il redoute le crédit. Ainsi, quoique Son Eminence craigne un peu M. de Saint-Simon sous ce rapport, il reçut fort mal un capitaine d'infanterie que ce seigneur avait expédié de Madrid pour apporter en France le contrat de mariage du roi. Le duc avait assuré à cet officier qu'à sa sollicitation Philippe lui accorderait de l'avancement et la croix de Saint-Louis; mais Philippe, pour l'expédition des affaires, c'est Dubois, et celui-ci fit venir un mois entier à son audience le protégé de M. de Saint-Simon sans même le regarder. Las de ces démarches vaines, le capitaine s'adressa au secrétaire d'Etat de la guerre. Ce ministre consentit à parler au cardinal; mais il en fut très mal reçu, et ne voulut plus s'occuper de cette affaire. L'officier se remit bravement à meubler de son corps la salle d'audience du Palais-Royal. « A force de le harceler, dit-il, il me satisfera peut-être, » ne fût-ce que pour ne plus me voir. » Un jour que notre pauvre militaire était à son poste de solliciteur avec des ambassadeurs et beaucoup de personnages distingués, quelqu'un ayant impatienté l'irascible Dubois, il se mit à jurer de manière à faire reculer le soldat aux gardes le plus versé dans le dialecte des jurons. Le nonce du pape, présent, fit un bond d'un pied sur son fauteuil, tandis que mon capitaine, frappé du contraste de l'habit et de l'éloquence du cardinal, laissa échapper un éclat de rire vainqueur de toute sa prudence. Dubois se retourne brusquement, voit le rieur, et lui frappant sur l'épaule à le faire rentrer en terre : « Tu n'es pas trop sot, lui dit-il, » je dirai à Leblanc d'expédier ton affaire. » Le lendemain, mon homme avait en poche sa commission de lieutenant-colonel et son brevet de chevalier de Saint-Louis.

M^{me} de Tencin, cette religieuse sécularisée dont j'ai déjà parlé, a pris beaucoup d'empire sur le cardinal Dubois; elle est le canal de ses grâces, s'en attribue souvent le

prix, et fait les honneurs de sa maison. Son plus grand soin toutefois est d'imaginer des divertissements nouveaux pour le régent, qui à quarante-huit ans n'est guère plus *amusable* que Louis XIV ne l'était à soixante et dix, tant les sensations sont usées dans ce prince. M. le duc d'Orléans, comme feu la duchesse de Longueville, « n'aime pas les plaisirs innocents », et dès longtemps il a épuisé ceux qui ne le sont pas. Mais M^{me} de Tencin a de l'érudition; on l'a vue feuilleter les livres grecs et latins pour demander des inspirations libertines à Laïs, Alcibiade, Cléopâtre, Messaline, Néron. Les annales, les médailles, les pierres gravées ont offert en ce genre des exemples précieux à la savante antiquaire. Elle emprunta des anciens, pour en orner les fêtes nocturnes de Saint-Cloud, des danses où dépouillant toutes les pompes du monde les danseurs figuraient dans ce costume primitif dont la nature fait tous les frais. Ces ballets, que le régent faisait exécuter par quelques jeunes gens des deux sexes tirés de l'Opéra, cessèrent bientôt d'amuser le pacha du Palais-Royal; il prescrivit au cardinal Dubois de lui chercher des récréations plus piquantes, et M^{me} de Tencin se remit à compulser les fastes des vieux siècles. Elle n'avait consulté jusqu'alors que l'antiquité païenne; cette fois ce fut à l'histoire ecclésiastique qu'elle s'adressa, sans être pour cela forcée à une trop brusque transition. Les fêtes des *flagellants* frappèrent notre érudite; les roués et les beautés complaisantes de la société secrète du régent étaient capables de se prêter au renouvellement de ces étranges divertissements, et les sens émoussés de Son Altesse Royale ne pourraient manquer d'être excités par un plaisir si *vif*. La découverte, d'abord communiquée au cardinal, lui parut plaisante; il courut au Palais-Royal. Philippe, très occupé quand Dubois demanda à l'entretenir, lui envoya dire de remettre l'affaire à un autre moment; mais le favori insista, en faisant répliquer à Son Altesse Royale que l'objet dont il voulait lui parler était trop important pour être retardé. Le cardinal fut introduit. Le régent était seul; mais Dubois vit en entrant disparaître

un coin de robe bleue dans une porte dérobée qui se refermait.

— C'est donc une grande nouvelle que tu as à me communiquer ? dit le duc.

— Très grande, très curieuse surtout.

— Venant de Londres, de Madrid peut-être ?

— Vous aurais-je dérangé, s'il ne s'était agi que] de cela ?

— Diable ! tu piques ma curiosité ; parle vite, que viens-tu m'annoncer ?

— Un plaisir nouveau.

— Ah ! tu as raison, c'est bien plus important qu'une affaire... Et ce plaisir, c'est...

— La fête des flagellants, renouvelée avec des variantes de ma façon.

— Bon ! ces fanatiques qui se fouettaient jusqu'au sang en manière de récréation...

— Et qui n'étaient jamais plus puissants que lorsqu'ils s'étaient mis de la sorte aux abois.

— L'idée n'est pas mauvaise.

— Tenez, monseigneur, dit le cardinal en tirant un martinet de dessous sa simarre, voici le modèle de l'instrument.

— Ah ! morbleu ! que ne m'apportais-tu cela un moment plus tôt !

— Oui, mais Votre Altesse aurait moins goûté la fête que Broglie, M^{me} de Tencin et moi préparons pour ce soir.

— Ah ! M^{me} de Tencin, je parie que c'est elle qui a renouvelé l'idée des flagellations ?

— Précisément. Cette femme est pleine d'imagination.

— Et de science. Je veux la faire recevoir à l'Académie des belles-lettres.

— Votre Altesse Royale plaisante, mais elle en serait bien digne. Personne n'a porté plus loin qu'elle la connaissance des mœurs...

— Qui ne sont pas morales... C'est dommage que ce bel esprit soit une femme, on n'a pas encore vu d'académiciennes.

— Ma foi, monseigneur, si je suis bien informé des habitudes de M^{me} de Tencin, on pourrait en faire un académicien.

— *Gaudeant bene nati*, mon cher Dubois. Revenons à la fête des flagellants.

— Votre Altesse Royale y viendra.

— J'y consens à condition que tu seras de la partie, et que nous t'écorcherons.

— Pourquoi ne m'amuserais-je pas comme un autre ?

— Et les acteurs seront ?

— Tous vos roués.

— Et parmi les femmes ?

— M^{mes} de Gêvres, d'Averne, de Sabran, quelques autres dames de la cour, et quatre ou cinq jeunes personnes de bonne volonté que la Fillon doit envoyer, les yeux bandés, à Saint-Cloud.

— J'aime assez cette confusion des rangs... c'est dans le vice que se retrouve l'égalité. Et tu crois que M^{mes} de Gêvres, d'Averne, de Sabran...

— Elles ont reçu ce matin, comme tous nos convives des petits soupers, les martinets que j'ai envoyés à chacun pour s'exercer à l'avance, et ces dames n'ont pas réclamé contre l'envoi.

— A ce soir donc.

Avant onze heures tous les invités, hommes et femmes, étaient rendus à Saint-Cloud. Personne ne manquait... Je tire le rideau sur une scène dont les détails ne peuvent découler d'une plume réservée... Le régent, retiré dans un coin avec une de ses favorites qu'il avait appelée d'un geste du milieu des flagellants, riait, applaudissait et caressait tour à tour... Le lendemain Philippe dit à Dubois : « Vraiment nous avons passé une nuit délicieuse, il faudra me donner une seconde représentation de cet heureux divertissement. — Je le veux bien, monseigneur, » répondit le cardinal, nous recommencerons aussitôt que « la peau de mes reins sera revenue. »

Quelques jours après le ballet des flagellants, la Fillon vint au Palais-Royal. Le régent lui demanda comment

ses pensionnaires s'étaient trouvées à la fête, et si, malgré la précaution qu'on avait prise de bander les yeux à ces prostituées, elles n'avaient pas reconnu le lieu de la scène. « Non, monseigneur, répondit la courtisane, elles n'ont pu deviner où elles se trouvaient, mais toutes ont pensé qu'il n'y avait que Votre Altesse Royale et le cardinal Dubois capables d'imaginer de pareils divertissements. »

Malgré cette vie si licencieuse, si dissolue, Philippe s'est pourtant corrigé d'un défaut qui, au commencement de la régence, a singulièrement nui aux intérêts de la couronne : je veux dire cet abandon, cette légèreté qui confondaient sans cesse dans l'esprit de ce prince les devoirs de l'homme d'État et les plaisirs de l'homme du monde. Le régent a tiré depuis quelque temps une ligne de séparation bien marquée entre les personnes qui sont en rapport avec lui pour les affaires et celles qu'il admet dans son intimité. Aussi le duc de Brancas disait-il l'autre jour « qu'il jouissait d'une grande faveur, mais que son crédit était nul. » Dans l'ivresse même où, par malheur, nous voyons souvent le prince se plonger, sa réserve et sa discrétion avec les roués ou les favorites ne se dément point. A l'une des dernières orgies du Palais-Royal, la comtesse de Sabran ayant voulu interroger Philippe sur les secrets de l'État, Son Altesse Royale conduisit en chancelant cette dame près d'une glace : « Regarde-toi, lui dit-il, et vois si c'est à un aussi joli visage qu'on doit parler d'affaires. »

Mais le duc d'Orléans lui-même n'est plus guère capable de s'en occuper, quoi qu'il soit encore dans la force de l'âge. La continuité des excès a détruit avant le temps cette constitution robuste qui eût pu résister aux fatigues, mais qu'ont usée les jouissances sans frein, plus préjudiciables à l'homme que la peine et le travail. Il reste chaque matin à Philippe un engourdissement, une sorte de torpeur, suite de l'orgie de la nuit. Peu à peu l'âme de ce prince perd de son énergie ; son esprit est moins vif, sa conception devient plus lente, et la moindre application l'énerve et le dégoûte. En un mot, les ressorts de la vie

morale, comme ceux de l'existence physique, sont brisés dans le régent par les secousses violentes que les passions ont imprimées à l'une et à l'autre. Son Altesse Royale avoue que les vins exquis sont pour lui sans saveur, et que des femmes charmantes ont souvent à déplorer dans ses bras l'injure la plus grave qu'on puisse faire à leurs attraits. Les hommes raisonnables qui approchent le régent ont essayé plus d'une fois de profiter de sa vieillesse anticipée pour le ramener au sentiment exclusif des devoirs de son état et à la dignité de son rang. « Vous m'ela donnez
« bonne, messieurs, a toujours répondu Son Altesse
« Royale, comment voulez-vous que la raison m'amuse
« quand les plaisirs les plus vifs m'ennuient?... C'est abso-
« lument comme si vous me conseilliez de prendre de
« l'opium pour m'éveiller. »

En parlant d'un narcotique, le régent aurait pu citer le *Romulus* de M. de la Motte, que les comédiens jouèrent cette année pour la première fois. Ce poète a beau faire, il n'a pas plus que l'honnête Pradon, d'antitragique mémoire, la jambe taillée pour le cothurne de Melpomène. Des pointes, des pensées fleuries, de petites finesses d'esprit constituent la poésie de M. de la Motte. Des personnages froids et guindés, qui parlent toujours de leurs passions que personne n'aperçoit, tels sont les caractères tracés par cet auteur. Des événements vulgaires, sans nœud, sans couleur; un dénouement tombant des nues, quoiqu'au lever du rideau on puisse deviner cette catastrophe : voilà pour la marche de l'ouvrage. L'effet du tout, c'est un orage qui depuis la première scène jusqu'à la dernière, va toujours se grossissant au parterre de murmures, de lazzi, de rires moqueurs et de ces sons aigus qui font le désespoir des poètes... Cependant à la représentation de *Romulus*, on a tant bâillé qu'il a été impossible de siffler, et M. de la Motte a pris cela pour un brillant succès.

Avec toutes les qualités négatives que je viens d'énumérer dans la tragédie de M. de la Motte, cet écrivain méritait bien qu'on lui décernât un honneur particulier.

En effet c'est de la présente année que datera l'usage adopté par les comédiens de donner une seconde pièce après un ouvrage nouveau, ce qui n'avait eu lieu jusqu'à présent qu'à la dixième ou onzième représentation... Grâce à cette innovation, le public, si bien, si dûment endormi l'an passé par *les Machabées*, est venu néanmoins à *Romulus* en disant : « Il y aura quelque chose après. »

MM. Lesage et Fuzelier ont fait une parodie intitulée : *Pierrot-Romulus* ; elle a été jouée sur le théâtre des Marionnettes. « Ah ! dit à ce sujet un plaisant du parterre, « quel dommage que cette pièce soit représentée ici ! « Pierrot parle réellement en roi de Rome, tandis que le « *Romulus* du Théâtre-Français s'exprime comme un « Pierrot. Il faut envoyer la parodie aux comédiens et « faire venir M. de la Motte aux Marionnettes. »

Tandis que M. Dodun, intendant des finances, prenait possession du contrôle général, charge dont M. Pelletier de la Houssaie n'a pu supporter le poids, le roi quittait Paris (le 15 juin) pour aller s'établir dans le château de Versailles. L'infante d'Espagne, fiancée de Sa Majesté, habitera aussi le vaste palais élevé par Louis XIV ; elle occupera l'appartement de la duchesse de Bourgogne. « Ah ! l'abbé, que c'est grand ! dit le jeune monarque à « son précepteur en entrant dans la chambre du feu roi ; « et ce château, c'est un monde ! — Le roi votre bisaïeul « remplissait tout cela, répondit Fleury ; et ce vaste édifice « était loin de pouvoir contenir toute sa renommée. « Si Votre Majesté veut lui ressembler, il est temps qu'elle « consente à se laisser instruire mieux qu'elle n'a fait jusqu'à « présent. Que dirait Votre Majesté si elle avait un « jour un Dauphin qui n'en sût pas plus qu'elle ? Elle « pourrait fort bien le renvoyer avec une pension, ce « qu'on fit jadis à Childéric quoiqu'il régnât déjà. — « Quoi ! répliqua Louis XV assez peu touché de la remontrance, on peut renvoyer ainsi les rois !... Eh ! dites-moi, « l'abbé, la pension est-elle forte?... » Fleury ne trouva

pas de réponse à cette demande, mais il dit tout bas
« Attendons. »

Cependant les grands, toujours outrés de l'admission du cardinal Dubois au conseil de régence et du rang qu'il y tient en tête des pairs, continuent de se déchaîner contre cette prodigieuse élévation du fils d'un apothicaire. Les plus obstinés s'abstiennent de prendre leur place dans ce conseil ; les plus raisonnables, ou les plus serviles, ou les plus ambitieux, se sont soumis à la nécessité. Mais le vieux maréchal de Villeroi n'est pas au nombre des seigneurs résignés. Dubois, qui, dit-on, sera premier ministre avant la fin du mois, fait des efforts inouïs pour apaiser les mécontents, et particulièrement Villeroi. Le cardinal lui a souvent envoyé des messagers de paix chargés de l'assurer que malgré ses propos, ses injures et cet orage de mécontentement qu'il faisait gronder en tous lieux, lui, Dubois, était toujours le serviteur du maréchal, « attribuant sa « mauvaise humeur, ajoutait-il, au désir qu'il avait de voir « gouverner l'Etat d'une manière encore plus parfaite. » Villeroi agréait ces soumissions du rusé cardinal : « C'était « toujours, disait-il, autant de pris sur l'ennemi. » Le vieux gouverneur ne manquait jamais de rendre à Dubois les visites qu'il lui faisait, on l'a même vu lui serrer la main. Mais le feu couvait sous cette cendre en apparence refroidie : on va voir comment il éclata. Il est bon de remarquer que le favori donne depuis longtemps des audiences comme s'il était ministre, et même premier ministre, puisque les autres secrétaires d'Etat viennent recevoir ses ordres... Seulement le nom du régent jeté de temps en temps au travers des discours du cardinal rappelle que ce dernier représente Son Altesse Royale. Or Villeroi s'était rendu à l'audience de Dubois dans le bâtiment de l'intendance à Versailles. L'assemblée était nombreuse, illustre ; on y remarquait entre autres clients deux cardinaux. Le maréchal cause avec un grand nombre de personnes, se montre à tout le monde, expose enfin de son mieux la comédie qu'il se proposait de jouer. Abor-

dant ensuite le cardinal d'un ton presque respectueux, notre vieux comédien commence par lui adresser les compliments d'usage. Passant ensuite aux affaires, Villeroi en parle avec un calme parfait; quelques minutes après, une petite pointe de critique se mêle aux félicitations sur les soins que Son Eminence donne au gouvernement. Bientôt la censure prend le ton du reproche amer... Enfin, montant par degrés de l'insolence à l'invective, de celle-ci aux sarcasmes sanglants et de ces derniers à l'outrage le plus emporté, le gouverneur de Louis XV, par un *crescendo* d'intonations approprié à ses vues, en vint à laisser échapper un torrent d'injures contre celui qui l'écoutait...

« Vous êtes, lui dit-il, cardinal et mari en dépit de tous
« les conciles : vainement vous flattez-vous que Breteuil,
« intendant de Limoges, a enlevé les preuves de votre
« mariage ; la vérité finit par se faire jour, ce qui n'em-
« pêchera pas que ce vil complaisant ne soit ministre de
« votre façon... Et voilà cependant ce qu'on souffre dans
« la première cour du monde ! poursuit l'audacieux ora-
« teur en s'adressant à l'assemblée. Il faut que nous
« n'ayons plus de sang sous les ongles, pour plier ainsi
« le dos devant un intrigant obscur élevé par charité chez
« un vieux prêtre limousin dont il était le domestique.
« Ses titres sont d'avoir perverti l'enfance du duc d'Or-
« léans, dont les qualités naturelles auraient fait un prince
« accompli et religieux. » Puis, revenant à Dubois, qui,
muet et immobile de surprise, ressemblait à une statue
du dieu Terme, Villeroi continua : « Vous avez sacrifié
« toute la cour du feu roi, exilé les grands de l'Etat, bou-
« leversé les fortunes du royaume et le département
« des finances, tandis que le faste de votre maison était
« le produit de vols scandaleux faits impunément grâce
« au système... » Terminant sa harangue par l'affranchis-
sement de toute bienséance, l'irascible maréchal ajouta :
« Tu es un scélérat, l'horreur de la France et de ceux-là
« même qui te font la cour ; mais dans peu, le crime qui
« circule avec ton sang, vengera le royaume des maux
« que tu lui fais. En attendant sévis, si tu le peux, contre

« cette tête forte qui te parle, et fais-moi exiler ou ren-
« fermer... » A ces mots Villeroi sortit laissant les cour-
tisans pétrifiés d'une audace assurément sans exemple.
Personne ne savait après un tel style comment ramener
l'entretien au ton qui convient pour demander des faveurs
et des grâces. Les assistants n'osaient ni se parler entre
eux, ni s'adresser à Dubois, ni le regarder. Le cardinal, si
emporté, si brutal de son naturel, et dont l'extrême irri-
tabilité fait trembler tous ceux qui l'approchent, était lui-
même atterré par l'étonnante sortie de Villeroi. On assure
que Son Eminence avait écouté son histoire avec une
sorte d'attention, les yeux baissés et sans oser l'interrom-
pre par un seul mot; seulement Dubois dit à l'assemblée
quand le maréchal fut sorti : « Il y a longtemps que ce
« vieillard extravagant mérite de finir ses jours aux Pe-
« tites-Maisons; mais je veux dans cette circonstance
« prouver par ma modération que je sais au moins par-
« donner les offenses. »

Au premier moment, cette protestation de longanimité
ne trouva que des incrédules; il eût fallu plus qu'une
grande vertu pour oublier l'injure que Dubois venait de
recevoir, et ce favori n'avait que des vices. Cependant,
plusieurs semaines s'étant passées sans qu'aucune mesure
sévère fût prise contre Villeroi, on commençait à croire
que l'offensé pardonnait politiquement à son ennemi.
Pendant ce temps, le maréchal dont l'orgueil égale l'in-
solence et la nullité, disait hautement « que la vengeance
« du cardinal avait reculé devant un homme aussi puis-
« sant que lui, et qu'un seigneur de sa naissance pouvait
« toujours humilier sans danger un malotru comme Du-
« bois. »

Cependant Philippe a depuis quelque temps déclaré
dans le conseil que, le roi approchant de sa majorité, il
allait, lui régent, commencer à travailler avec Sa Majesté,
pour l'instruire dans les maximes de gouvernement, l'ini-
tier progressivement au secret des affaires, et lui faire
connaître les hommes dont elle devra s'environner. En
conséquence, le régent se présenta, le lundi 10 août, au

lever de Louis XV, pour commencer l'exécution de ce projet. Le duc de Bourbon, le comte de Clermont, le maréchal de Villeroi et l'abbé de Fleury se trouvaient alors dans l'appartement du roi. « Sire, dit Philippe, je prie
« Votre Majesté de passer dans son cabinet, j'ai à lui
« communiquer des choses qui exigent que je sois seul
« avec elle. » A ces mots, *M. le duc* et les autres seigneurs se retirèrent ; mais Villeroi se disposa à suivre Louis XV dans son cabinet. « J'ai dit, répéta le régent,
« que je désirais être seul avec Sa Majesté. — Monseigneur, répondit le maréchal, en qualité de gouverneur
« du roi je ne dois pas le perdre un seul instant de vue.
« Le testament de Louis XIV, reconnu par un arrêt du
« parlement et par la loi nationale, m'a confié la garde de
« ce prince ; je réponds de sa vie, et je veux assister en
« personne aux travaux et aux conférences secrètes de
« Votre Altesse Royale avec Sa Majesté. — Si vous aviez
« tout votre bon sens, monsieur, répondit Philippe, je
« vous dirais que la personne du roi est tout autant en
« sûreté avec moi qu'avec vous ; que vous oubliez en ce
« moment que vos impertinentes difficultés s'adressent
« au régent du royaume, au premier prince du sang, qui
« pourrait sur l'heure vous en punir... Mais je veux bien
« considérer que votre conduite est un effet de folie, et
« vous recommander seulement de pourvoir à votre guérison. » Puis, se tournant vers Louis XV, *M. d'Orléans* ajouta : « Sire, j'aurai l'honneur d'entretenir Votre Ma-
« jesté plus tard » ; et il prit congé, laissant Villeroi se livrer à ses réflexions, si l'orgueil lui permettait d'en faire.

Sur-le-champ Philippe tint un conseil extraordinaire dans lequel, après avoir démontré combien les prétentions de Villeroi étaient devenues nuisibles aux intérêts de l'Etat et à la dignité du ministère, il établit la nécessité de bannir de la cour ce vieillard orgueilleux. Le maréchal a peu d'amis ; il ne trouva pas dans le conseil un seul défenseur ; son exil fut unanimement décidé ; et ce qui prouve le peu d'intérêt que les courtisans lui por-

taient, c'est que personne ne daigna le prévenir du coup dont il allait être atteint. Le lendemain 11 août, au moment où Villeroi traversait la salle de l'*Oeil-de-Bœuf* pour se rendre auprès du roi, une troupe de jeunes seigneurs l'environna : c'étaient les roués du régent, en habit de cour, et guidés par la Fare. Ils enlevèrent le vieux général par forme de partie de plaisir, sans qu'il sût lui-même si c'était un jeu ou une action sérieuse. Il ne lui resta plus de doute à cet égard lorsqu'il se vit jeté dans une chaise de poste, et quand le capitaine des gardes, en le confiant à une forte escorte, lui déclara qu'on allait le conduire à sa terre de Villeroi, où Son Altesse Royale le priait de vouloir bien se tenir jusqu'à nouvel ordre. Villeroi se mit alors à crier, à jurer, à se répandre en vociférations ; mais le bruit des roues couvrit bientôt celui de ces vaines paroles. C'est ainsi que le gouverneur du roi fut enlevé, ou plutôt escamoté de la cour, sans que ni Sa Majesté, ni les princes, ni les ministres, ni les courtisans, ni même les gens de Villeroi, eussent eu le temps de voir comment cela s'était fait.

Mais le lendemain de cette expédition, un événement tout à fait imprévu jeta le régent et Dubois dans un grand embarras. Fleury, ancien évêque de Fréjus et précepteur du roi, avait disparu de la cour, sans qu'on pût avoir aucune idée de ce qu'il pouvait être devenu, ni du motif d'une aussi étrange disparition. Louis XV, déjà fort affligé de l'enlèvement de son gouverneur qu'il aimait parce que ce seigneur ne lui parlait jamais d'études, le fut bien davantage quand il apprit qu'il était encore privé de Fleury que Sa Majesté affectionnait quoiqu'il lui parlât souvent de la nécessité de s'instruire. Le jeune monarque qui commençait déjà à sentir qu'il était le maître, montra du dépit au régent de l'exil de Villeroi, et lui demanda sèchement si son précepteur était aussi exilé. « Non, sire, » répondit Philippe avec dignité, on ne l'aurait point « caché à Votre Majesté. Le régent de France est investi « par les lois de l'Etat d'une autorité entière jusqu'à votre « majorité, et en l'exerçant il ne doit redouter la censure

« de personne... Il ne pouvait donc y avoir aucune raison pour que je fisse enlever mystérieusement l'abbé de Fleury. » Le roi, ne pouvant rien répliquer à cela, se mit à bouder, il refusa de prendre toute nourriture ; il passa la nuit à sangloter, à pousser des cris aigus et des gémissements. Tous les grands officiers de la cour se désolaient, et le duc de Charost, qui remplaçait M. de Villeroi comme gouverneur du prince, ne savait à quel saint se vouer. Le duc d'Orléans et Dubois, consternés, commençaient à se repentir d'avoir banni le maréchal ; ils s'avouaient franchement qu'ils n'avaient pas assez calculé les suites de cet événement. Trente courriers partirent pour chercher Fleury dans tous les coins de la France ; mais les bruits calomnieux n'en allaient pas moins leur train : ici l'on disait que le gouverneur et l'évêque de Fréjus avaient été jetés dans un cul de basse-fosse pour laisser le roi abandonné à ses ennemis ; plus loin on poussait la noirceur jusqu'à dire que déjà le poison coulait dans les veines de Louis XV. Heureusement pour Sa Majesté qui avait la fièvre, pour le régent qu'on accusait, et pour Dubois qu'on vouait à tous les feux de l'enfer, on découvrit Fleury chez M. de Lamoignon, à Bailleul... Moitié de force, moitié de gré, le bonhomme fut ramené à Versailles où M. le duc d'Orléans se trouvait : « Monsieur, lui dit brusquement ce prince, quand je vous ai placé près de Sa Majesté, je ne croyais pas avoir donné à cet enfant un autre enfant capable de s'enfuir et de se faire chercher comme un écolier... Qu'une pareille chose n'arrive plus... Allez. »

Cependant l'évasion de l'ancien évêque de Fréjus n'était pas précisément un enfantillage ; on a su depuis qu'il existait un compromis entre cet ecclésiastique et Villeroi, portant que si l'abbé était disgracié le maréchal se retirerait dans ses terres, et qu'en cas de disgrâce du dernier, Fleury, qui n'avait pas de terres, s'enfermerait dans un couvent. Telle était la convention que le bonhomme commençait à exécuter quand on le découvrit à Bailleul. Mais, avant même qu'on l'eût trouvé, il regrettait d'avoir été si

fidèle à ce traité, où l'on n'avait pas prévu la vive douleur qu'éprouverait le roi en se voyant privé à la fois de son gouverneur et de son confesseur. C'était d'après cette considération majeure que M. de Fleury avait consenti à peu près volontiers, à revenir auprès de son illustre élève.

Malgré ces excellentes raisons, Villeroi, qu'on venait de conduire sous bonne escorte dans son gouvernement du Lyonnais, jetait feu et flamme contre Fleury, prétendant qu'il avait manqué à sa parole écrite, ce qui, pour un prêtre surtout, était un cas essentiellement damnable. Le maréchal écrivit au précepteur une lettre remplie de reproches amers. L'ancien évêque de Fréjus la lui renvoya après avoir écrit ces mots au bas : « Je n'ai pu la lire. De « grâce, que ce secret reste entre nous... de peur que le « public ne sache que le roi a dans vous un gouverneur « qui ne sait pas écrire et dans moi un précepteur qui ne « sait pas lire. »

Un événement bien autrement curieux que la disgrâce de Villeroi est depuis quelques jours le sujet de tous les entretiens. Jusqu'ici le cardinal Dubois n'avait dirigé les affaires que pour en épargner le fardeau au régent ; mais à dater du 22 août, à neuf heures du soir, il gouverne avec la qualité de *premier ministre*, que personne n'avait obtenue depuis la mort du cardinal Mazarin, comme si l'on eût attendu pour la rétablir qu'il parût un homme plus immoral encore que cet Italien. Les compliments des plus grands seigneurs ne manquèrent pas au fils de l'apothicaire de Brive-la-Gaillarde ; tout le monde lui brûla de l'encens sous le nez. Un seul homme osa joindre un avis à ses félicitations, et ce fut le neveu de Son Eminence. « La nouvelle dignité dont vous êtes revêtu, lui écrivait « l'abbé Dubois, chanoine de Saint-Honoré, vous oblige « à redoubler vos prières à Dieu pour qu'il vous fasse « la grâce de ne faire servir le pouvoir que le roi vient « de vous confier qu'au bien de l'Etat et à celui de la religion. — Mon pauvre neveu ! dit le cardinal après avoir « lu, il y a longtemps que j'ai prévu que ce ne serait « jamais qu'un cerveau étroit. »

Un des roués de Philippe parla sur un autre ton à ce prince de l'avènement de Dubois au premier ministère. « Votre Altesse Royale, lui dit Nocé, peut en faire tout ce qu'elle voudra, mais elle n'en fera jamais un honnête homme. — C'est possible, répondit le régent piqué d'une critique aussi libre de son choix; mais, pour essayer de faire un homme prudent de vous, dont je n'ai pu faire un homme utile, je vous exile à vingt lieues de Versailles et de Paris. » Nocé s'inclina et sortit, en reconnaissant trop tard le grave inconvénient des incontinences de langue.

A peine Dubois eut-il la main au timon des affaires qu'il songea à remplir la promesse qu'il avait faite à M. de Breteuil, intendant de Limoges, pour le service essentiel qu'il lui avait rendu lorsqu'il s'était agi de faire disparaître les traces du mariage de monseigneur l'archevêque de Cambrai. Le cardinal fit d'abord attacher son protégé au conseil d'Etat, en attendant qu'il pût trouver un prétexte pour renvoyer un secrétaire d'Etat et lui donner sa place:

Le jésuite Daubenton, confesseur de Philippe V, n'avait pas laissé échapper l'occasion du traité de paix avec la France sans en tirer tout le parti que les enfants de Saint-Ignace savent tirer de toutes les circonstances. Un des articles secrets de ce traité, dans la rédaction duquel Dubois avait semé des complaisances pour recueillir des dignités, portait que les jansénistes seraient tout doucement éloignés des emplois en France, que les molinistes y seraient rappelés, et que surtout il serait nommé, aussitôt que cela serait possible, un jésuite à la place de confesseur du roi. L'escapade du vieux Fleury parut à Dubois une occasion favorable pour effectuer cette clause secrète; sous prétexte que les fonctions de précepteur allaient devenir trop importantes pour que Fleury pût en être distrait, on donna la direction de la conscience du jeune monarque au père de Lignières, jésuite par esprit comme par état, et sa compagnie rentra ainsi dans une charge qu'elle ne se consolait pas d'avoir perdue. Mais la cour

et la ville murmurèrent de ce choix ; on n'a point encore oublié les fureurs du père le Tellier. Le nouveau confesseur fut accueilli partout avec froideur, quelquefois avec impolitesse. Le cardinal de Noailles lui déclara même en face qu'il lui défendait de confesser Sa Majesté. « Vous
« voulez des pouvoirs, lui dit brusquement Son Éminence,
« eh bien ! vous n'en aurez pas, et je ne vous dirai point
« les motifs de mon refus... Laissez-moi tranquille ; j'ai
« la fièvre, je suis enrhumé. » Comme la mauvaise humeur et le rhume de M. de Paris pouvaient durer longtemps, le jésuite eut recours à l'évêque de Chartres pour être autorisé à entendre la confession du roi qui fut obligé d'aller la lui dire à Saint-Cyr, et cela très peu volontiers, parce que le père de Lignières ne lui convenait pas plus qu'au cardinal de Noailles. La semaine dernière, M^{me} de Chelles lui fit ce singulier compliment en réponse au sien : « Mon père, puisqu'il fallait qu'un jésuite fût confesseur du roi, j'aime autant que ce soit
« vous qu'un autre ; mais je ne puis vous dissimuler que
« je suis fâchée de voir un religieux de votre robe dans
« cette place, car vous devez savoir que je n'aime pas
« la compagnie de Jésus... En récompense, je la crains...
« Vous voyez que je suis bonne Française. »

Tout principe a sa conséquence, et celle des excès manque rarement d'être funeste. Dubois est attaqué d'une maladie grave qui l'obligea dernièrement à recourir à la chirurgie. Il manda Boudon, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu.

— J'espère au moins, dit-il en le voyant entrer, que vous ne me traiterez pas comme vos gueux de l'Hôtel-Dieu ?

— Pourquoi donc, monseigneur ?

— Belle demande ! Je vous payerai, je crois, un peu mieux.

— Ah ! monsieur le cardinal ! le paiement ne fait rien à l'affaire, et tous ces gens-là sont des Eminences pour moi. De quoi s'agit-il ?

— De conserver une partie de moi-même, qui, vous en

convieudrez, ne sert qu'à augmenter la misère de vos malades de l'hôpital.

— Je suis pourtant convaincu, monseigneur, qu'ils y tiennent tout autant que vous.

— Le mot est drôle... Mais parlons de ma maladie.

J'arrive de Reims, où j'ai été témoin de la solennité la plus imposante de la carrière des rois ; le sacre de Louis XV a eu lieu le 25 octobre.

Le roi fit son entrée à Reims le 16, accompagné des princes du sang, de M. le duc de Charost, son gouverneur, et des principaux seigneurs de la cour. Sa Majesté descendit de carrosse sur le parvis de l'église métropolitaine ; l'archevêque l'y attendait à la tête de son chapitre et entouré de dix évêques. Louis XV fut reçu sous le dais, puis conduit au chœur où il fit sa prière, après laquelle Sa Majesté se rendit à l'hôtel qu'on avait préparé pour la recevoir. Le 25, dès la pointe du jour, toutes les cloches de la ville annoncèrent l'auguste cérémonie qui se préparait ; on vit accourir de toutes parts les habitants des campagnes, revêtus de leurs plus beaux habits ; tous voulaient voir leur jeune roi ; mais les rues et les maisons étaient envahies par la foule des courtisans, des soldats et des valets. A peine les habitants avaient-ils obtenu la permission de rester chez eux, et beaucoup de Rémois vendirent chèrement à des étrangers le droit d'habiter leur toit et de se coucher dans leur lit.

Il est au sacre des rois quelques usages qu'on voudrait n'y plus voir dans un siècle éclairé, parce qu'ils ne se justifient ni par la raison, ni par la dignité, ni par l'allégorie. Je ne comprends pas bien, par exemple, quel sens on attache à la course de l'archevêque consécrateur de l'église au palais du roi ; si ce prince doit recevoir la couronne et le sceptre dans le temple du Seigneur par les mains de son ministre, c'est un sacrifice trop grand fait à la puissance terrestre que la démarche de ce même ministre vers le monarque à sacrer... Celui-ci, au contraire, semblerait devoir se jeter spontanément dans le sein de

Dieu pour lui demander le pouvoir. Si l'on examine ensuite le vide de grandeur qu'offrent ce clergé frappant à la porte de l'appartement royal, ce grand chambellan qui demande *Qui est là ?* ce roi qui est censé dormir encore, on ne voit dans tout cela que des détails indignes d'une solennité où tout devrait être noble et grand. Il est rare aussi que ces oiseaux auxquels on donne, à certain passage du rituel, la volée dans l'église, et qu'on voit se jucher sur la tête des dames, ou s'accrocher à la perruque des magistrats, n'excitent pas quelques traits d'hilarité aussi peu compatibles avec la circonstance qu'avec la sainteté du lieu. Je cherche vainement l'allégorie qu'on peut se proposer en cela : le sacre du roi le plus vertueux, le plus disposé à faire le bonheur de ses sujets, ne saurait être cependant considéré comme un signal d'affranchissement ; et le début du règne le plus paternel d'un prince que les peuples appellent leur maître serait mieux exprimé, quoi qu'on dise, par la mise en cage des oiseaux. Revenons au sacre spécial de Louis XV, en éloignant de mon récit les rites qui ne feraient que l'encombrer comme ils encombrèrent le cérémonial.

L'église était tendue dans toute sa hauteur de velours cramoisi parsemé de fleurs de lis d'or. Cette riche tenture, cette harmonie, qui, de la tribune où j'étais placée, me semblait lointaine et mystérieuse, ces mille lumières semées comme autant d'étoiles scintillantes dans l'espace assombri par les vitraux colorés, tout portait l'esprit à une religieuse méditation. Peu à peu mes sens s'assoupirent dans une douce rêverie ; son voile léger, en couvrant mes yeux, déguisa les objets qui m'environnaient, je me crus tour à tour au sacre de plusieurs rois... Je revis, à travers ce prisme fantastique, Jeanne d'Arc, le casque en tête, la bannière à la main, le sein armé de fer, conduisant au pied de l'autel Charles VII dont elle avait reconquis les Etats. Il m'apparut ensuite ce François I^{er} qui fut assez grand pour sentir qu'un prince couronné peut recevoir un complément d'illustration des mains d'un simple chevalier, quand ce chevalier est l'homme le plus brave de la terre... Je croyais le voir auprès de son maître, ce preux Bayard,

dont l'épée était si forte et l'âme si pieuse... Il me semblait que là, sous un arceau gothique, son regard étincelait, à moitié caché par la visière dorée. Enfin je retrouvai, dans ma rêverie historique, le roi qui fut de ses sujets le vainqueur et le père... L'illusion me rendait son mâle visage où voltigeait toujours le sourire ; je voyais sa courte chevelure, sa fraise, sa blanche écharpe, son vaste haut-de-chausse... Près de lui étaient Sully, qui servit son maître et ne le flatta point ; d'Épernon, dont l'âme parut soumise, et qui médita la trahison, peut-être l'assassinat ; Mayenne, qui ne se consola jamais d'avoir fait la guerre au grand Henri ; Bassompierre, qui combattit, but et aima sans mesure ; la Noue, dont le cœur ne cessa point d'être protestant, mais dont le bras, dit de fer, en servant le catholique Louis XIII, prouva que la soumission peut être aussi une grande vertu... J'en étais là quand la voix d'une de mes voisines me fit faire un brusque retour vers le règne de Louis XV.

En ce moment l'archevêque de Reims, assis sur sa chaise épiscopale, avait devant lui le roi de France à genoux. Dans cette position, Sa Majesté reçut les sept onctions sur le sommet de la tête, sur la poitrine, entre les deux épaules, sur l'épaule droite, sur la gauche, à la jointure du bras droit et à celle du bras gauche. Après cette partie de la cérémonie, l'archevêque consécrateur, assisté des évêques de Laon et de Beauvais, referma les ouvertures pratiquées à la camisole et à la chemise du roi pour lui donner les onctions. Sa Majesté, s'étant ensuite levée, reçut de M. le prince de Turenne, grand chambellan, la tunique, la dalmatique et le manteau royal de velours violet brodé de fleurs de lis d'or, avec fourrure et bordure d'hermine. Dès que le roi fut habillé, l'archevêque lui donna les huitième et neuvième onctions sur les paumes des mains ; puis ce prélat remit à Sa Majesté les gants bénits, après lui avoir passé l'anneau royal au quatrième doigt de la main gauche.

Ici Louis XV s'avança jusqu'au pied de l'autel où l'attendait l'archevêque officiant qui lui remit le sceptre dans

la main droite et la main de justice dans la gauche... Il est donc consacré par les lois divines qu'un prêtre doit remettre aux rois les marques du pouvoir. Sans doute le prélat n'est dans cette noble mission qu'un ministre du ciel ; mais c'est en puissance de la terre qu'il s'en prévaut.

L'instant du couronnement étant venu, le chancelier de France appela les pairs selon leur rang ; alors s'avancèrent les ducs d'Orléans, de Chartres, de Bourbon, les comtes de Charolais, de Clermont et le prince de Conti, qui, selon l'usage, représentaient les grands feudataires de l'ancienne monarchie, les ducs de Bourgogne, de Normandie, d'Aquitaine, et les comtes de Toulouse, de Flandre et de Champagne. On vit aussi s'avancer le maréchal de Villars, tenant lieu du connétable de France, et le prince de Rohan, qui remplaçait le grand maître. Tous ces pairs laïques s'étant groupés autour du monarque, l'archevêque prit sur l'autel la grande couronne de Charlemagne, qu'il posa sur la tête de Louis XV, tandis que les pairs laïques et ecclésiastiques y portaient la main, comme pour soutenir cet insigne de la royauté. Un évêque récitait à haute voix les oraisons du couronnement. Lorsqu'il fut terminé, l'archevêque-duc de Reims conduisit le roi sur son trône, récita les prières de l'intronisation, et, après avoir quitté sa mitre, fit un profond salut à Sa Majesté en disant : *Vivat rex in æternum !*

Le sacre de Louis XV offrit un épisode qui n'était prévu ni par le rituel ni par le programme des cérémonies du jour. On sait que la sainte ampoule est conservée à l'abbaye de Saint-Remi de Reims, et qu'au moment où elle est transportée processionnellement à la cathédrale pour servir aux onctions dont j'ai parlé, quatre gentilshommes, désignés sous le nom d'*otages*, restent à Saint-Remi jusqu'à ce que la précieuse fiole y ait été rapportée. Ajoutons cependant que les moines sont trop polis pour donner des gardes aux otages ; ils sont là sur parole, comme de loyaux chevaliers. Or les quatre courtisans envoyés cette fois au couvent en qualité d'otages de la sainte ampoule ont sans façon rompu leur ban, et sont venus se mêler aux curieux

dans l'église métropolitaine, ce qui pourtant n'a pas empêché que la bouteille sacrée n'ait été rendue à ses légitimes conservateurs. Le clergé métropolitain de Reims est incapable d'abuser d'un tel dépôt, et, disons-le, la précaution de messieurs de Saint-Remi est tant soit peu injurieuse.

Anne de la Trémouille, princesse des Ursins, cette autre Maintenon, qui gouverna longtemps l'Espagne pour prix de quelques complaisances galantes, mourut à Rome le 5 du présent mois de décembre. Elle était née en 1637. Ainsi cette courtisane de haut parage était déjà parvenue à sa soixante-quatrième année lorsqu'en 1701 elle échangeait ses bonnes grâces contre la puissance à peu près souveraine que lui abandonnait Philippe V qui n'avait alors que dix-sept ans. On croira sans doute difficilement qu'en 1706, époque à laquelle je vis à Versailles M^{me} des Ursins septuagénaire, l'observateur le plus exercé ne lui aurait pas donné plus de trente-six ans, tant sa taille était droite, fine, souple, élancée, tant sa gorge paraissait blanche et ferme, tant son teint était encore animé et son œil étincelant. Si du reste on admet qu'en amour l'expérience puisse compter pour une qualité, on concevra que Sa Majesté Catholique ait demandé des faveurs à cette femme étonnante au lieu de compter ses années ¹.

Après avoir mentionné ici la mort d'une femme essentiellement galante je puis sans transition parler de celle du marquis de la Fare qui termina cette année une longue carrière aussi licencieuse que spirituelle. Mais ce capitaine des gardes du régent n'avait pas, comme la princesse des Ursins, conservé cette longévité de tempérament qui rarement est le partage des hommes. Quand on annonça sa fin à M^{me} de Parabère dans son exil du *Blanc*, elle dit : « La Fare a bien pu se faire enterrer récemment, mais il y a « vingt ans qu'il est mort. »

1. On peut citer, en parlant de M^{me} des Ursins, deux singularités : le nom primitif de sa famille était *Rossini*, et le prénom de plusieurs membres de cette famille *Napoléon*.

CHAPITRE IX

1723

JUSQU'AU 22 FÉVRIER

Coupe-gorge entretenu par privilège de grandeur. — Aigle à deux têtes vivant. — Majorité de Louis XV. — Premier entretien de ce prince devenu maître absolu. — Lit de justice. — Dubois confirmé premier ministre. — Le régent fait rendre compte de son administration. — Coup d'œil sur l'éducation de Louis XV.

Le commencement de cette année fut marqué par une discussion entre M. le duc de Tresmes, gouverneur de Paris, et M. de Machault, lieutenant de police, dans laquelle on a vu la morale aux prises avec la faveur; il est presque superflu d'ajouter que la dernière a triomphé. Les jeux publics de hasard ont été dès longtemps défendus; mais il entre dans les prérogatives du gouverneur d'autoriser un de ces coupe-gorge, moyennant une forte redevance: il faut bien que les privilèges de la grandeur soient respectés. M. de Machault à qui l'on rendait compte chaque jour de nouvelles catastrophes arrivées dans ce repaire, déclara au régent, vers la fin de l'année dernière, qu'il était impossible de maintenir ouverte une maison où des fripons galonnés, brodés et même décorés de différents ordres attiraient de jeunes bourgeois pour les dépouiller de l'argent volé à leurs parents ou à leurs patrons. Le lieutenant de police ajouta qu'il se passait peu de soirées où le tapis vert protégé par M. de Tresmes ne fût pas teint du sang de quelque victime de la friponnerie, de la passion ou du désespoir. « En un mot, dit le magistrat en terminant sa remontrance, ce lieu est un véritable séminaire de la Grève, et certes il doit répugner à un pair du royaume d'en tirer un lucre; car si, comme le disait Vespasien, l'or n'a pas d'odeur, il me semble qu'on doit voir sur celui-ci l'empreinte de sa vile origine. » Malgré

cette éloquente péroration, Philippe n'ordonna point la fermeture immédiate du tripot; il demanda quelque temps pour y réfléchir, racheta de M. de Tresmes par une pension de deux mille livres le droit attaché au gouvernement de Paris, et, la maison de jeu ayant été close, on cessa de se ruiner et de s'égorger sous la protection d'un haut fonctionnaire commis à la conservation de l'ordre public.

Les honnêtes gens applaudissaient à cette mesure; mais tout n'était pas fini. M. le gouverneur de Paris ayant appris que la dévote princesse de Carignan tenait un tripot dans son hôtel même, rouvrit immédiatement le sien. M. de Machault, soutenu cette fois par le régent, fit signifier à M. de Tresmes qu'il eût à fermer de nouveau ce jeu, déclarant que le privilège invoqué par le duc n'était consacré par aucune ordonnance, et que Sa Seigneurie serait condamnée si la question était portée au parlement. L'affaire fut en effet évoquée devant cette compagnie; mais M. le lieutenant de police n'étant ni pair, ni premier gentilhomme de la chambre, ni cordon bleu, eut tort, parce que M. le duc est tout cela. Le gouverneur de Paris conserve boutique ouverte de vice et de brigandage, ce qui ne l'empêche pas de garder la pension de deux mille livres... Oh! c'est une belle chose que le crédit!

On a vu dernièrement à Paris un animal que l'on croyait fabuleux : c'est cet aigle à deux têtes que les Romains avaient adopté pour signe martial, et que les empereurs d'Allemagne admirent depuis dans leurs armoiries. Cet oiseau est de la grosseur d'un coq d'Inde, et de la couleur d'un aigle ordinaire. De sa poitrine s'élancent deux cous assez minces de la longueur de sept à huit pouces, lesquels se terminent par des têtes offrant cette singularité que le bec de la tête droite est plus fort, plus aigu que celui de la tête gauche. Quand on donne à manger à l'animal, l'une des têtes semble faire le guet pour la conservation de la proie qu'il dévore de l'autre. Ces deux fonctions sont exercées alternativement par les deux chefs; on a même remarqué que l'alternative est d'une régularité qui ne se dément jamais, et l'on n'a pas vu une seule fois dans l'es-

pace d'un mois que la même tête ait mangé ou surveillé deux fois de suite. « L'allégorie de l'aigle impériale s'interprète plus largement, disait à cet égard un homme d'esprit; la puissance dont elle est l'emblème dévore à la fois de tous côtés. »

Le 16 février, Louis XV était à peine éveillé, que M. le duc d'Orléans entra dans sa chambre, tira ses rideaux, mit un genou en terre, et lui fit son respectueux compliment en lui déclarant « qu'il n'était plus qu'un sujet soumis aux ordres de Sa Majesté. » Le roi entra dans sa quatorzième année; l'horloge du château venait de sonner l'heure de sa majorité. Le jeune souverain répondit avec affabilité à son parent.

— Je vous remercie, mon cousin, lui dit-il, des soins que vous avez donnés à mon royaume pendant plus de sept années, et je suis bien aise de prévenir à cet égard ce que vous dira mon chancelier dans le lit de justice que je tiendrai.

— Sire, répliqua le prince, je sais tout ce qui a manqué à mon administration pour que j'aie mérité ce compliment... Mais la perfection n'est pas habitante de la terre, et, dans les affaires, agir pour le mieux c'est faire le moins mal possible. Quels ordres Votre Majesté a-t-elle à me donner ?

— Mais, mon cousin, je ne sais...

— Par exemple, relativement aux personnes exilées...

— Mon cousin, je n'ai exilé personne.

— Je le sais, sire, et je désire que Votre Majesté ne croie jamais à la nécessité de le faire.

— Ah ! puisque me voilà tout à fait le maître, je veux que l'on ôte de ma chambre le lit de mon gouverneur.

— Votre Majesté sera obéie.

— Cependant, ajouta Louis XV, je trouve bon que le duc de Charost ou mon sous-gouverneur couche encore près de moi pendant trois ans, mais sous un pavillon que l'on enlèvera le matin. Vous concevez, monsieur le duc, qu'il est important que je ne passe plus aux yeux de ma cour pour un enfant qui a peur la nuit.

— Votre Majesté, dit en riant le duc d'Orléans, ne m'a pas encore parlé ce matin de l'*homme au masque de fer*, dont elle me demandait le nom hier à son coucher. Alors encore j'aurais manqué à mon devoir en révélant ce secret, puisque Votre Majesté n'en devait être instruite qu'à sa majorité... Me voilà prêt maintenant à répondre aux questions qu'elle daignera me faire sur ce captif mystérieux.

— Parlez donc, mon cousin, racontez-moi les aventures du *masque de fer*... Je vous écoute.

— Je vais obéir... Et Philippe raconta.

— Eh bien ! dit Louis XV après avoir entendu ce récit jusqu'au bout, s'il vivait encore, je vous prierais à l'instant de courir lui rendre la liberté... Je suis fâché que le roi mon bisaïeul ne l'ait pas fait.

Le 20 février le roi se rendit aux Tuileries, où le surlendemain il tint le lit de justice dans lequel sa majorité fut proclamée en présence des pairs, du parlement, des chevaliers de l'ordre et du conseil d'Etat. La séance fut ouverte par un discours du chancelier annonçant que, selon les lois de la monarchie, le roi prenait à dater de ce jour le gouvernement direct de ses Etats. Sa Grandeur remercia ensuite, au nom de Sa Majesté, M. le duc d'Orléans des services qu'il lui avait rendus pendant sa minorité, pria ce prince de les lui continuer, et de l'aider de ses conseils dans l'administration du royaume. Louis XV confirma ensuite le choix fait par le régent de M. le cardinal Dubois pour la charge de premier ministre. Philippe fit rendre compte dans la même séance de son administration durant les sept années et demie de la régence. M. d'Armenonville, chargé de cette tâche délicate, s'en tira en homme habile. Avouant avec une sorte de franchise les erreurs financières qui ont découlé du système de Law et les malheurs qu'ils ont amenés, il prouva néanmoins que les finances étaient dans un état beaucoup plus florissant qu'à la mort de Louis XIV. Le contrôleur général fit voir d'ailleurs la France sur un pied glorieux dans ses relations et ses alliances avec l'Europe. Enfin ce ministre montra l'Eglise française pacifiée et les ressentiments religieux à

peu près éteints. Sans doute, en examinant de bien près ces divers points, on aurait pu trouver beaucoup de choses à contredire dans le rapport de M. d'Armenonville ; mais les affaires de l'Etat sont aux yeux des masses gouvernées comme ces tableaux qui pour offrir un point de vue satisfaisant doivent être regardés d'un peu loin.

Terminons ici nos observations sur la régence par un rapide examen des soins donnés à l'éducation de Louis XV. Rien de ce qui peut contribuer à former un grand roi ne fit partie de l'instruction de ce prince, que la nature avait doué cependant d'une facilité de conception qu'il ne fallait qu'exciter en la dirigeant bien ; mais la première de ces conditions ne fut remplie qu'en faveur d'une foule d'éléments ou secondaires, ou complètement inutiles. On éleva Louis XV de manière à en faire le roi de sa cour et de ses ministres plus que celui de la France. Villeroi ne savait rien que se faire valoir, que relever l'éclat de ce qui brille, et vanter cette chimère d'avantage qu'on appelle une grande naissance. Ce seigneur si fier et si nul n'était bon qu'à mettre dans la tête du prince des idées de vanité. Fleury, trop peu instruit pour apprendre à Louis XV ces grandes choses que Fénelon apprit au duc de Bourgogne, les lui faisait entrevoir par des professeurs à gages qui, occupés uniquement de se faire une position, rendaient leur régime d'autant plus *bénin* qu'ils espéraient en tirer un plus grand parti en flattant la paresse de leur royal disciple. C'est ainsi qu'ils lui montrèrent, au moyen de ce système à l'eau de rose, un peu d'histoire faite exprès pour lui, quelques notions de géographie tendant surtout à lui prouver qu'il était le monarque le plus puissant de la terre, de faciles éléments de physique générale afin qu'il eût une faible teinture du rôle que jouent dans l'univers la portion de globe qu'il gouverne et les vingt-cinq millions d'âmes qui lui obéissent.

Pendant que ces professeurs complaisants se ménageaient, à l'aide d'une tâche si facile, des places d'académiciens et des pensions, l'ancien évêque de Fréjus éloignait soigneusement de Louis XV ces grandes catastrophes his-

toriques qu'il serait si important de mettre, comme leçons, sous les yeux des princes destinés au trône; il ne lui avait pas même laissé entrevoir les auteurs qui ont traité des hauts intérêts de la politique, de la diplomatie, du commerce, des finances, des arts. En récompense, au jour de sa majorité, le roi est déjà fort avancé dans la connaissance de sa généalogie; il connaît mieux que certains évêques la coutume de Paris sur les offices divins, et ce prince en remontrerait à son grand chambellan sur la science de l'étiquette. Enfin Villeroy, Fleury et les instituteurs parasites se sont parfaitement entendus pour faire de notre maître un monarque vain, faible, complaisant, accessible aux grands, réservé et défiant avec le peuple, petit dans les exercices de la religion, et, par-dessus tout, un monarque chasseur, parce qu'avec le secours de cette passion, les ministres ne laisseront à Sa Majesté de son pouvoir que ce qu'ils voudront qu'il en ait.

MAJORITÉ DE LOUIS XV

CHAPITRE X

SUITE DE 1723

Le roi réintègre les princes légitimés dans leurs honneurs. — Le salut du bonnet. — Subtilités de Breteuil pour enlever les preuves du mariage de Dubois. — Breteuil est fait ministre pour cela. — Mort du cardinal Dubois. — Détails curieux sur la fin de ce cardinal. — Énumération de ses richesses. — Le frère et le neveu de Dubois. — Nouvel échantillon de la reconnaissance des grands. — Le duc d'Orléans est premier ministre. — Il ne signe pas les ordonnances relatives aux finances. — Nouvelle organisation de la compagnie des Indes. — Le curé Meslier et ses *Confessions*. — Les fermes sont données à bail. — Mort de *Madame* duchesse douairière d'Orléans. — Philippe d'Orléans est frappé d'apoplexie. — Détails sur ses derniers instants. — Poncet de la Rivière. — Oraison funèbre du régent. — Comment *M. le duc* est nommé premier ministre. — *Inès de Castro* de la Motte.

Le roi a déjà fait acte de souveraineté à la manière de Louis XIV en faveur des princes légitimés ; il leur a rendu, sauf le droit de succéder à la couronne, tous les honneurs et prérogatives dont ils jouissaient sous le règne précédent. Louis XV, tout jeune qu'il est, se pénètre déjà de cet esprit de souveraine puissance qui prétend que personne dans l'État ne puisse donner tort à celui qui gouverne ou a gouverné. C'est là l'essence de la royauté. Cette affaire est une des premières qu'on ait discutées dans le conseil de Sa Majesté aussitôt que sa forme stable a été arrêtée ; la déclaration est du 26 avril. Elle porte que les

légitimés prendront place au parlement immédiatement au-dessous des princes légitimes ; qu'ils y auront, comme eux, voix délibérative avant les ducs et pairs ; mais qu'ils ne pourront traverser le parquet ni faire marcher devant eux plusieurs huissiers, ce qui ne les empêchera pas cependant de recevoir le *salut du bonnet*. Expliquons ce que c'est que ce privilège. Lorsque dans une délibération le premier président adresse la parole aux princes légitimes, il ôte son bonnet et leur dit : « Monsieur, votre avis. » La même chose aura lieu pour les princes légitimés, avec cette distinction que le premier président dira : « Monsieur le duc du Maine, ou monsieur le comte de Toulouse, votre avis. » Sentez-vous la différence ? Ce nom mis après Monsieur, comme cela vous fait descendre un homme dans l'opinion des assistants !

Du reste, dans les festins ou dans les cérémonies publiques, les légitimés ne devront pas tenir tout à fait le même rang que les légitimes : il est probable qu'un règlement supplémentaire établira cette partie du cérémonial par pieds, pouces et lignes ; c'est d'une importance trop majeure pour qu'on néglige d'être précis à cet égard. En attendant, il est décidé que le prince de Dombes et le comte d'Eu jouiront pendant leur vie des honneurs autrefois accordés à MM. de Vendôme ; mais qu'ils s'éteindront avec eux.

Cette déclaration, où tant de restrictions sont mêlées aux honneurs rendus à MM. du Maine et de Toulouse, ne les a point satisfaits ; dès que l'affaire a été décidée, le premier est parti pour Sceaux, le second est allé s'enfermer à Rambouillet.

Enfin le cardinal Dubois s'est acquitté envers le marquis de Breteuil ; il a pu trouver l'occasion de pousser doucement M. Leblanc hors du ministère de la guerre, et l'ancien intendant de Limoges a été mis en possession de ce département. Le public est outré du renvoi d'un homme actif, exercé aux affaires, aimé des troupes et rempli de talent et d'honneur, surtout quand il est reconnu que

M. de Breteuil n'a jamais vu d'autres troupes qu'un régiment qui passait sous ses fenêtres quand il habitait la capitale du Limousin.

Voici les détails que le nouveau secrétaire d'État a révélés lui-même sur la cause qui lui a mérité la reconnaissance du premier ministre. Dès que Breteuil fut informé de l'importance que Dubois attachait à l'enlèvement des papiers constatant son mariage, cet ami serviable se mit en tournée dans le ressort de son intendance, suivi seulement de deux valets. Un soir, bien tard, notre voyageur arrive à la porte du curé qui a marié jadis monseigneur l'archevêque de Cambrai ; il frappe au presbytère et demande l'hospitalité. Au nom de M. l'intendant, pasteur, nièce, servante, jardinier, tout s'empresse. Les canettes ne sont pas assez vastes pour épancher le meilleur vin des messes ; il n'y a pas assez de couteaux à la cuisine pour égorger les gras chapons que mademoiselle la nièce, ou soi-disant telle, sait fort bien distinguer des poulardes, indépendamment même de leur embonpoint. Le souper fut excellent, Breteuil y fit honneur ; mais ce qui surtout charmait M. le curé, c'était la familiarité tout affable avec laquelle M. l'intendant daignait le traiter, et la grâce empressée qu'il mettait à lui verser son propre vin. Avant que l'honnête ecclésiastique fût tout à fait gris, Breteuil lui dit que l'objet spécial de sa tournée était de vérifier par lui-même comment les registres des paroisses étaient tenus dans la province, et qu'il ne doutait pas que lui, curé rempli d'intelligence autant que de piété, ne les tînt mieux que tous ses confrères. Le prêtre campagnard répondit que M. l'intendant était bien bon d'avoir une idée aussi avantageuse de lui, mais qu'en ce point au moins elle était fondée ; et pour preuve, tirant les registres d'une armoire, il les mit sur la table devant le marquis. Celui-ci eut l'air de les parcourir négligemment, chercha l'année intéressante, la trouva, reconnut l'acte dangereux, fit une petite corne au bas de la page, et, posant avec indifférence le livre sur une chaise, s'écria : « C'est à merveille, curé... Buvons. » La nièce était allée disposer le lit de

M. l'intendant, les valets s'étaient retirés discrètement au dessert ; on but souvent, et le curé but sans mesure. Il jura beaucoup, rit plus que les canons ne le permettent, jura même deux ou trois fois ; puis, nonobstant le respect dû à M. l'Intendant, il s'endormit. Breteuil s'empare alors vivement du registre, retrouve l'endroit marqué et enlève le feuillet accusateur. « Curé, dit-il ensuite en frappant sur l'épaule de son hôte, il se fait tard, il faut que je reparte de bonne heure ; allons nous coucher. » Le lendemain Breteuil glissa quelques louis dans la main de la servante du presbytère, baisa au front mademoiselle la nièce, qui trouva peut-être que pour un homme de cour M. l'intendant était bien modeste, et bientôt il perdit de vue la maison curiale et le coq-girouette du clocher de l'église. Il est probable que, malgré sa grande exactitude, le curé ne se sera pas aperçu de la soustraction du feuillet.

Mais ce n'était pas tout ; on n'avait négligé aucune formalité légale lors du mariage de Dubois ; il existait certain contrat chez un notaire de campagne ; or on n'escamote pas la minute d'un acte comme un feuillet de registre, l'intendant ne pouvait d'ailleurs faire aucune recherche motivée dans l'étude du garde-note. Il fallait agir par séduction ; la chose, heureusement, paraissait praticable : les consciences limousines ne sont pas invulnérables comme le corps d'Achille. Le tabellion qui avait passé le contrat était mort depuis longtemps ; Breteuil fit venir son successeur, et, s'étant expliqué sur ce qu'il attendait de sa condescendance, il lui laissa l'option entre une bourse très ronde et un cachot très noir. L'homme aux contrats répondit qu'il n'aimait pas moins l'argent que le grand jour ; il livra la minute, reçut les espèces, fit rebâtir sa maison et ne se repentit nullement du marché. Breteuil y trouva bien mieux son compte encore : le notaire n'avait gagné qu'une maison ; le marquis eut un ministère avec lequel il gagnera des châteaux.

Les hommes les plus habiles, les plus heureux dans les

efforts qu'ils font pour se procurer des biens et des honneurs, sont impuissants contre le destin qui peut les leur enlever en un instant avec la vie. Dubois, archevêque, cardinal, premier ministre ; Dubois, jouissant d'un revenu de deux millions, n'a pu reculer d'une seconde le terme de ses prospérités. Il est mort à Versailles des suites d'une maladie honteuse.

Le cardinal avait fait transporter la cour de Versailles à Meudon, sous prétexte de procurer au roi le plaisir d'un nouveau séjour, mais réellement dans le but de se trouver plus à portée des secours que sa situation exigeait quand il était forcé de rester auprès de Sa Majesté, ou d'abréger de moitié les souffrances aiguës que la voiture lui causait lorsqu'il allait travailler avec le roi. Son Éminence qui jamais, en dépit de la mitre et de la pourpre, n'avait déguisé ses débauches effrénées, se faisait traiter fort secrètement de la maladie qu'elles avaient causée, non qu'il eût honte du principe ou de la conséquence, mais parce qu'un homme environné d'une haute faveur ne doit point s'avouer malade. D'après ce système Dubois voulut, à la fin de juillet, assister à une revue que Louis XV passait de sa maison, afin de recevoir les honneurs qu'on rend au premier ministre, honneurs peu différents de ceux rendus au roi lui-même. Le cardinal monta donc à cheval un quart d'heure avant l'arrivée de Sa Majesté, et passa devant la troupe. Les drapeaux s'inclinèrent à son approche, les officiers le saluèrent de l'épée, les tambours battirent, les trompettes sonnèrent... Son Éminence paya cher cette satisfaction, cet éclair rapide d'une gloire enivrante. Le mouvement du cheval fit crever un abcès que Dubois avait à la vessie ; il dut passer du théâtre de son triomphe dans un lit de douleur. Les médecins déclarèrent le surlendemain que la gangrène était survenue ; trois jours après, elle avait fait des progrès rapides qui se manifestèrent au dehors... Une opération majeure, une amputation que je ne puis désigner avec précision devint indispensable. Lapeyronie, opérateur célèbre, se chargea d'annoncer au cardinal que, s'il ne se soumettait à son

scalpel, c'en était fait de lui. A cette nouvelle, Son Éminence entra dans une fureur horrible qui s'exhala en un déluge de vociférations contre les médecins ; ceux présents au lit du malade furent salués de la plus riche salve de jurements que jamais membres de la Faculté aient entendue, avec accompagnement de grimaces et de grincements de dents dignes d'inspirer un peintre chargé de peindre les damnés.

Cependant on décida Dubois à se faire transporter de Meudon à Versailles ; dès qu'il y fut arrivé, les médecins revinrent sur la nécessité de procéder immédiatement à la *soustraction totale*...

— Totale ! coquins que vous êtes... vous ne sentez donc pas la force de ce mot ? s'écria-t-il.

— Pardon, monseigneur, répondit Lapeyronie, mais ne vaut-il pas mieux sacrifier la partie que de perdre le tout ?

— Sans doute, bouchers infâmes ! et si vous ne me demandiez qu'un bras ou même une jambe, je me résignerais ; mais... ce qu'il faut vous livrer...

— Est devenu tout à fait superflu à Votre Éminence.

— Ah ! sac... bourreau, dit le cardinal d'une voix qui fit vibrer les vitres... tu viens me débiter des quolibets du théâtre de la foire ; sors d'ici, double traître, pendard, scélérat, gibier de Montfaucon ! Et le prince de l'Église, faute de mieux, jeta son bonnet à la tête de Lapeyronie.

— Tout cela, monseigneur, ne fait qu'empirer votre situation, répondit le docteur en jetant doucement sur le lit le projectile peu offensif que l'irascible malade venait de lui envoyer.

— Allons, Dubois, il faut être raisonnable ! dit Philippe qui se trouvait là... Que diable ! puisqu'il y a nécessité absolue, et que d'ailleurs l'inutilité ultérieure est constatée...

— Votre Altesse Royale en parle à son aise, répliqua l'archevêque de Cambrai en se faisant un violent effort pour ne pas blasphémer... Mais si l'on vous proposait de faire un eunuque noir du premier prince du sang, vous tiendriez un autre langage.

— Ce n'est pas moi qui suis affligé d'un ulcère à la vessie.

— Je le sais ; Votre Altesse Royale a toujours été plus heureuse que moi aux jeux de hasard, quoiqu'elle ait rarement choisi les joueurs... Il y a une providence particulière pour les princes...

— Qui m'a déjà fait perdre un œil... Mais revenons, il faut que tu te décides... Je le veux...

— C'est cela, Votre Altesse m'ordonne de me réduire au néant, comme elle m'ordonnait naguère de faire un rapport au conseil... Mais je dois jusqu'à la fin lui obéir... je me sacrifie.

— Après tout, Dubois, je ne prétends pas que tu te fasses opérer par obéissance... et si tu tiens aux superfluités...

— Non, non, me voilà décidé... Prépare-toi, bourreau que l'enfer confonde ! dit le cardinal en lançant un regard foudroyant sur l'opérateur.

— Je suis prêt, répondit Lapeyronie ; mais je dois inviter Votre Éminence à se faire administrer les sacrements avant l'opération.

— Ah ! voilà ce que j'avais prévu, cannibale affublé d'une robe, membre de la Faculté que le diable préside ! il te tarde de boire mon sang, de déchiqueter mon cadavre...

— Je me retire, dit l'opérateur impatienté...

— Non, demeure, reprit Dubois d'un ton plus calme, je vais te livrer ta proie... Et il fit appeler un récollet de Versailles pour se confesser.

Le cardinal ne resta pas avec ce religieux plus d'un demi-quart d'heure, et ce bref entretien fut le seul acte de pénitence qu'il fit. D'après ce que les médecins lui avaient dit de l'extrême danger de l'opération, le confesseur conseilla à son pénitent de recevoir sur-le-champ le viatique.

— Le viatique ! s'écria le malade, c'est promptement dit ; mais il y a un grand cérémonial pour les cardinaux, que vous ne connaissez pas vous autres gueusaille ecclé-

siastique de Versailles... Qu'on aille à Paris le savoir de Bissy.

— Le danger est pressant, dirent les médecins d'une voix unanime... il faut opérer à l'instant.

— Opérez donc, tigres carnassiers ! vociféra le ministre en se découvrant lui-même jusqu'aux pieds.

Lapeyronie, malgré le roulement d'invectives et de blasphèmes que Dubois fit entendre pendant l'opération, la consumma avec autant d'adresse que de célérité. Mais, outre que d'avance le malade était condamné, les transports de fureur auxquels il se livrait rendaient son salut impossible. Il acheva de consumer ce qui lui restait de forces en imprécations contre le ciel, contre toute la nature, contre lui-même, et bientôt les premières convulsions de la mort se joignirent à celles de sa colère et de son désespoir. Ce fut seulement alors, c'est-à-dire quand les facultés presque éteintes de ce prince de l'Eglise ne lui permirent plus de blasphémer, qu'on lui donna l'extrême-onction qui lui tint lieu de viatique.

Le prêtre, dans la précipitation avec laquelle il fallut administrer ce dernier sacrement, déposa les saintes huiles auprès du hideux produit de l'opération, qui était encore sur la table, et dont l'honnête ecclésiastique n'avait pu reconnaître ni la nature ni la forme. Pendant les dernières lueurs de sa connaissance, Dubois voulut voir ce que l'art venait de soustraire de son corps. Je passe sous silence la harangue étrangement pathétique que Son Éminence adressa à cette cause première de tous ses maux, et je n'essayerai point de dépeindre les contorsions, la décomposition de physionomie qui servirent de pantomime à ce discours.

Enfin, le 10 août, mourut, à l'âge de soixante-six ans, le cardinal Dubois, archevêque de Cambrai, titulaire des abbayes de Nogent-sous-Couci, Saint-Just, Hérivaux, Bourgueil, Berg-Saint-Vinox, Saint-Bertin et Cercamp, premier ministre du royaume de France, surintendant des postes, et de plus membre de l'Académie française, ce que j'avais négligé de dire, parce que Dubois étant un des

hommes les plus riches et les plus puissants de la France, il était entendu qu'il devait être académicien.

Le corps de ce phénomène de fortune fut transporté de Versailles dans l'église du chapitre de Saint-Honoré à Paris, où l'abbé Dubois, neveu du défunt, était chanoine. On l'enterra dans la première chapelle à droite en entrant ; on doit lui élever un beau mausolée. L'assemblée du clergé, ouverte au mois de janvier, et dont le cardinal était président, fit célébrer pour lui un service solennel. Il y en eut un autre dans l'église métropolitaine, auquel les cours supérieures assistèrent. Mais tous les casuistes déclarèrent unanimement l'oraison funèbre impossible.

Les richesses que laisse Dubois sont immenses ; essayons d'en découvrir les sources. La place de premier ministre lui valait cent cinquante mille livres, la surintendance des postes cent mille livres ; l'archevêché de Cambrai donnait à peu près autant, et les sept abbayes dont il était pourvu rapportaient davantage. Indépendamment de ces divers revenus, le cardinal recevait de l'Angleterre quarante mille livres sterling par an, somme équivalant à un million de notre monnaie. Cette énorme allocation, que Dubois ne cachait point, prouvait avec une évidence irrécusable que ce ministre avait fait plier la politique du cabinet de Versailles à celle de la cour de Saint-James. La vaisselle d'argent ou de vermeil qu'on trouva chez le premier ministre, ses meubles d'une recherche extrême, ses bijoux, ses pierreries, ses équipages somptueux, ne valaient pas moins de trois millions, et son coffre-fort renfermait onze cent mille livres. Le portefeuille du cardinal apprit qu'il avait une créance de cinq cent mille livres sur le marquis de Breteuil, ministre de la guerre ; on découvrit en outre parmi ses papiers un brevet de retenue sur les postes de trois cent mille livres, le titre de trente mille livres de rente sur la ville de Paris, et celui d'une charge de secrétaire du cabinet dont le remboursement était exigible.

Sans doute les énormes émoluments de Dubois s'éteignent avec lui ; mais en récapitulant la valeur des terres dont je n'ai pas parlé, les trésors qu'on a trouvés chez lui,

son mobilier et les rentrées à effectuer, on reconnaîtra que ce cardinal laisse plus de douze cent mille livres de rente à ses héritiers, c'est-à-dire à son frère unique, ancien chirurgien de Brive-la-Gaillarde, qu'il avait fait secrétaire du cabinet, et à l'abbé Dubois, fils du précédent, chanoine de Saint-Honoré. Ce dernier, ecclésiastique digne des temps primitifs de la chrétienté, vécut toujours dans la retraite, sans avoir jamais voulu accepter ni dignités, ni pensions, ni bénéfices. Son père n'est pas moins simple, pas moins modeste que lui, et ces deux riches héritiers ont déclaré que l'immense héritage que Dieu leur envoyait était le patrimoine des pauvres.

Les Français ont ri de la mort de Dubois, comme ils avaient ri de son élévation au siège de Cambrai, au cardinalat et au premier ministère, sans lui tenir compte ni de son esprit ni de l'adresse qu'il apporta dans les affaires, adresse qui souvent diminua les calamités de la France. Le régent, oubliant que cet homme immoral fut pour lui un serviteur indispensable pendant son administration, ne lui donna pas un soupir de regret. La veille de la mort du cardinal, Son Altesse Royale écrivait à Nocé, que Son Éminence avait fait exiler : « L'orage qui menace va faire
« partir mon drôle, et demain, sans doute, tu auras de
« mes nouvelles. » En effet, le lendemain, Philippe écrivit à l'exilé : « Morte la bête, mort le venin ; je t'attends ce
« soir au Palais-Royal. » Nocé ne manqua pas au rendez-vous ; les funérailles de Dubois furent célébrées le verre à la main, et M. le duc d'Orléans rit beaucoup de ce distique qu'un des convives proposa de faire graver sur le monument du favori :

Rome rougit d'avoir rougi
Le maq..... qui gît ici.

Voilà un nouvel échantillon de la reconnaissance des grands. Mais Dubois s'en était rendu compte d'avance : il savait que ce bien-là finit toujours par se réduire à rien ;

et c'était pour cela que, le réalisant en valeurs plus solides, il en avait tiré à peu près quarante millions.

Il était naturel de penser, après la mort de Dubois, que le duc d'Orléans demanderait la place de premier ministre, et tout portait à croire que Louis XV ne la refuserait pas à celui qui avait gouverné la France. En effet, l'évêque de Fréjus, dont l'empire sur l'esprit du roi équivalait à une autorité absolue, n'a pas songé un instant à conseiller un refus à Sa Majesté; mais cet ecclésiastique lui a donné l'idée d'une restriction. Fleury a fait entendre au jeune monarque que Son Altesse Royale, avec la disposition qu'elle eut toujours à se laisser dominer par ses favoris, ne pouvait sans danger pour l'Etat être revêtue du pouvoir de signer les ordonnances des finances. Cet objet était en même temps agité dans le conseil particulier du duc ; quelques-uns de ses amis essayaient de lui persuader qu'après avoir été le maître du royaume, il ne pouvait accepter des attributions ministérielles mutilées; d'autres, mieux inspirés peut-être, représentaient à ce prince que, sans cesse poursuivi par les calomnies de ses ennemis, il devrait éviter une responsabilité qui le rendrait garant des déprédations et des fautes de ses subordonnés qu'il lui serait trop difficile de surveiller. M. d'Orléans se rangea à l'avis de ces derniers conseillers : il fit lui-même, en acceptant le premier ministère, une exception des ordonnances des finances que le roi signe lui-même sous la direction de son conseil.

D'après un nouveau règlement, la compagnie des Indes sera régie par douze directeurs, propriétaires de cinquante actions au moins chacun ; ils seront assistés de huit syndics, aussi porteurs de cinquante actions, et contrôlés par quatre commissaires du conseil. Ces officiers tiendront séance deux fois par mois, et la compagnie se réunira chaque année en assemblée générale le 15 mars. Le 17 septembre, présent mois, une réunion générale a eu lieu en présence de M. le duc d'Orléans, premier ministre, pour

le choix des directeurs et syndics. Dans la même séance Son Altesse Royale, au nom du roi, a confirmé à la compagnie le privilège exclusif de la vente du café et du tabac.

Le nommé Jean Meslier, curé d'Etrépigny en Champagne, connu par des opinions religieuses mêlées d'une philosophie peu orthodoxe, mourut dans sa cure le 30 septembre âgé de cinquante-cinq ans. En même temps qu'on apprenait à Paris la mort de cet ecclésiastique, les presses de la Hollande terminaient l'impression d'un manuscrit intitulé *Confessions du curé Jean Meslier*, et que les curieux se procurent à grands frais ¹. J'ai lu ce livre qui exprime avec une entière indépendance les pensées de l'auteur sur la religion. On lisait au verso d'un papier servant d'enveloppe aux cahiers originaux sur lesquels on a imprimé : « J'ai vu et connu les abus, les erreurs, les vanités, les folies, les méchancetés des hommes ; je les ai haïs. Je n'ai osé le dire pendant ma vie ; je le dirai au moins en mourant et après ma mort. C'est afin qu'on le sache que j'ai écrit le présent mémoire, pour qu'il puisse servir de témoignage à la vérité. »

Peu de jours avant sa mort, Meslier écrivit à deux curés de son voisinage pour leur déclarer qu'il consignait une copie de son écrit au greffe de Sainte-Menehould, mais qu'il craignait qu'on ne le supprimât, suivant l'usage établi d'empêcher que les peuples ne soient instruits. Meslier aimait la justice avec ardeur, il la pratiquait avec courage. Un jour le seigneur de sa paroisse ayant maltraité des paysans, ce curé refusa de prier pour lui au prône. Le gentilhomme en porta plainte à l'archevêque de Reims, qui, selon l'usage encore, donna raison au noble sur l'obscur ministre des autels et l'obligea à réintégrer le premier dans ses droits spirituels. Meslier, contraint par les ordres de son chef, y satisfît de la sorte : « Nous priérons le Sei-

1. Voltaire a donné depuis un extrait de cet ouvrage ; mais ce grand écrivain a refait les opinions de Meslier et lui a prêté des assertions athées qu'il n'a point émises.

« gneur, dit-il à ses paroissiens, de convertir ces riches
« au cœur dur, et de leur donner l'humanité dont ils ont
« besoin. »

Les fermes générales, mises en régie après la chute du système parce qu'il avait été impossible de trouver une compagnie assez hardie pour s'en charger, viennent d'être confiées à une société de traitants moyennant cinquante-cinq millions par année ; ce sera fort avantageux si l'on paye.

Continuant ma chronique funéraire, comme disait ma tante, chronique interrompue par la brève mention financière que je viens de faire, j'ai à consigner ici la mort de *Madame*, duchesse douairière d'Orléans, arrivée dans les premiers jours de novembre. Cette princesse avait beaucoup de connaissances assidues, mais peu d'amis, et encore moins d'ennemis. Son existence depuis la mort de *Monsieur*, frère de Louis XIV, fut toute négative quant à l'influence dans les affaires publiques ; elle affectionnait trop le repos d'esprit pour entrer dans les intrigues de l'État. *Madame* aimait son fils avec faiblesse ; tous les défauts de ce prince étaient à ses yeux de brillantes qualités. Quand on lui parlait de son libertinage effréné, elle répondait : « Vraiment, il est bien heureux de pouvoir y suffire ; » et si l'on déplorait en sa présence les orgies habituelles du régent, elle disait sans s'émouvoir : « Il faudra que je lui « conseille de choisir les vins. » Ces mots naïfs prouvent que la duchesse douairière ne se piquait ni de sévérité pudique ni de sobriété. En effet, elle eut toujours ou des amants ou des complaisants ; elle aima Louis XIV assez ouvertement pour qu'on ait pu dire sans trop d'in vraisemblance que le régent et la duchesse de Lorraine étaient un peu plus que le neveu et la nièce du grand roi. Aussi la princesse palatine eût-elle toujours la plus grande aversion pour M^{me} de Maintenon qu'elle ne désignait que par les épithètes de *bigote*, de *sorcière*, de *vieille truie*. L'abbé Dubois dut à la bienveillance de *Madame* sa place de sous-gouverneur de M. le duc de Chartres, l'air libre et la répu-

tation de ce petit collet ayant, dit-on, plu à cette Altesse allemande, qui, en fait de politesse, aimait beaucoup qu'on s'exprimât et qu'on agît franchement. Vieille, la duchesse douairière parvint à détourner quelques émanations de la reconnaissance que Law devait à M. le duc d'Orléans. Les entrevues de cet Écossais avec *Madame* avaient lieu le soir à Saint-Cloud. Il ne s'y rendait pas, à coup sûr, sur les ailes de l'Amour, mais les soupers qui l'attendaient étaient délicats, les vins exquis coulaient à flots pressés... et puis la reconnaissance ne savait plus ce qu'elle faisait.

Madame eut toujours des inclinations masculines. Elle portait des perruques d'homme, endossait la fameuse casaque bleue imaginée pour les chasseurs privilégiés de Louis XIV; quelquefois on la vit, du vivant de son mari, revêtue littéralement du haut-de-chausse. Son Altesse Palatine enfourchait le coursier de chasse, lui serrait les flancs de son robuste genou, et le faisait obéir à sa main plus que féminine. Personne ne devançait *Madame* au courre du cerf; elle maniait le fusil, le couteau de chasse, la dague comme une autre femme manie l'éventail. Rentrée dans son palais, cette nouvelle amazone passait des heures entières à écrire dans toute l'Europe sans nécessité, et seulement par manière de récréation. C'est ainsi que, de son aveu, elle a fait pleuvoir chez les princes ou princesses de la chrétienté quinze ou vingt mille lettres anecdotiques, critiques, satiriques, et généralement peu canoniques, sur les événements, aventures, intrigues, scandales recueillis à la cour de France; elle disait quelquefois, dans les dernières années de sa vie, que sa correspondance formerait au moins vingt volumes in-folio. *Madame* était franche jusqu'au cynisme, sans esprit, sans détour, sans pruderie. Louis XIV disait d'elle que « sice « qu'on appelle dans une femme le tempérament pouvait « prendre une figure, il ressemblerait à sa belle-sœur. »

A la mort de cette princesse, les spectacles ont été fermés pendant huit jours parce qu'elle était veuve d'un fils de France. Le roi drape, et le deuil sera de quatre mois.

Les méchants ont proposé de graver sur la tombe de *Madame : Ci-gît l'oisiveté*. Cette épitaphe ne conviendrait pas à tous égards ; car si Son Altesse Royale fut oisive dans les affaires, le mot de Louis XIV que je viens de citer laisse entrevoir qu'elle ne l'était pas dans les plaisirs.

A peine les tombeaux de la maison d'Orléans sont-ils refermés sur la duchesse douairière qu'il faut les rouvrir pour y descendre son fils... Philippe est mort à Versailles le 2 décembre, présent mois, à l'âge de quarante-neuf ans et demi.

Le duc d'Orléans n'avait voulu le premier ministère que pour satisfaire aux obsessions sans doute intéressées de ses favoris qui lui persuadèrent qu'il ne pouvait se dispenser d'en être pourvu. A peine l'eut-il obtenu qu'il en fut accablé. Il s'excita dans les premiers temps au travail ; mais la paresse et la dissipation reprirent bientôt leurs droits sur le prince voluptueux. Il abandonna les affaires aux secrétaires d'État et se jeta de nouveau dans les dérégléments. Mais sa constitution usée ne pouvait plus les supporter, sa santé s'altéra visiblement ; il était engourdi pendant toute la matinée ; ses yeux étaient remplis de sang extravasé ; les muscles de son visage s'agitaient par suite d'une irritation nerveuse née des excès ; en un mot, tout le physique de Philippe faisait prévoir aux médecins une prochaine attaque d'apoplexie. Ils l'engageaient avec instance à se livrer sans retard au régime et surtout à rentrer dans les bornes d'une vie raisonnable, lui donnant à entendre assez clairement que la continuation de ses habitudes actuelles ne pouvait manquer de lui être funeste. « Je vous
« dirai, messieurs, répondait le duc, que, blasé sur tout,
« je me livre au plaisir par laisser-aller plutôt que par
« goût ; mais ce laisser-aller a pour moi quelque charme,
« et certes une vaine crainte ne m'y ferait pas renoncer.
« D'ailleurs loin de craindre une mort subite, que vous
« me faites pressentir, c'est celle que je choisirais s'il était
« permis à l'homme de choisir la route qui doit le con-

« duire au tombeau. Cependant, pour l'honneur de la
« Faculté, je me mettrai très incessamment à suivre ses
« avis. » Quelques jours après la promesse de M. le duc
d'Orléans, Chirac la lui rappela et lui dit d'un accent très
animé qu'il y avait urgence. « Pas trop, répondit Phi-
« lippe en riant, car M^{me} d'Averne me disait hier au soir
« que je ne lui avais pas encore paru si bien portant. Au-
« jourd'hui, d'ailleurs, je n'ai pas le temps de faire le
« malade, j'ai des affaires urgentes qui ne peuvent être
« retardées. Mais lundi, sans remise, je suis tout à vous,
« docteur, et au dieu d'Epidaure, patron des saignées, des
« purgations et des clystères, que je hais autant que la
« duchesse ma femme les affectionne. »

Au jour dit, le prince, loin d'être fidèle à sa parole, mangea, par extraordinaire, beaucoup à son dîner, l'habitude de Son Altesse Royale étant de se ménager pour le souper, qui était son repas de prédilection.

Dans l'après-dîner, M. le duc d'Orléans, enfermé dans son appartement avec la duchesse de Phalaris, l'une de ses maîtresses, était assis à côté d'elle, auprès de la cheminée, en attendant l'heure du travail avec le roi. Tout à coup le prince se laisse tomber sur le bras de cette favorite, qui, le voyant privé de connaissance, le renverse doucement sur son fauteuil, se lève effrayée, éperdue, et court dans la pièce voisine chercher du secours. Mais, par une malheureuse fatalité, il ne se trouvait personne ni dans cette chambre, ni dans aucune partie de l'appartement. Les gens de M. d'Orléans, sachant qu'il montait toujours chez le roi par un escalier dérobé, et qu'à cette heure il n'avait jamais besoin d'eux, s'étaient tous écartés. M^{me} de Phalaris fut obligée de courir jusque dans la cour de marbre pour trouver quelqu'un. Bientôt le cabinet où le duc était toujours évanoui fut rempli d'une foule empressée, mais inexpérimentée, et plus d'une demi-heure se passa avant qu'on trouvât un chirurgien. Enfin quelqu'un amena le valet de chambre de M. le duc de Rohan qui se hâta de saigner Son Altesse Royale après l'avoir fait porter sur son lit. Mais il n'était plus temps, Philippe

d'Orléans avait cessé de vivre, et la duchesse qu'on avait avertie, ne trouva plus que le cadavre de son mari... En ce moment, l'horloge du château sonnait dix heures.

On voit, d'après ce récit véridique, le cas qu'on doit faire des propos de ces méchants qui, faisant survivre leur haine au prince qu'ils ont calomnié pendant sa vie, vont publiant partout qu'ayant préparé un poison pour Louis XV, il avait par erreur, d'autres disent par l'adresse d'un valet prévenu du complot, avalé lui-même le fatal breuvage. Les mêmes calomniateurs disent que les caves du Palais-Royal sont remplies d'or, tandis qu'il est à la connaissance de tous ceux qui ont voulu s'en convaincre que la succession de Philippe est grevée de neuf millions de dettes, que son fils, le duc d'Orléans actuel, a promis d'acquitter par des retranchements considérables sur les dépenses de sa maison.

Il est mort avec son confesseur ordinaire, dirent les légers Parisiens en apprenant que le duc d'Orléans avait une femme près de lui à son heure suprême. Sans doute la vie licencieuse de ce prince environnera sa mémoire du blâme de la postérité, comme elle lui mérita celui de ses contemporains ; mais nos neveux, plus équitables que nous, écartant l'enveloppe de vices qui déparait ce beau caractère, tiendront compte au petit-fils de France d'une générosité pleine de noblesse et de désintéressement. Ils admireront en lui ce courage héroïque qui, à Steinkerque, à Nerwinde, à Turin, à Saragosse, montra le digne descendant de Henri IV sous les traits les plus ressemblants à ceux de ce grand roi. On louera dans Philippe d'Orléans une bonté, une humanité, une clémence qui lui firent oublier jusqu'aux injures les plus outrées, les plus injustes. On recherchera longtemps dans un rang aussi élevé le savoir universel, l'esprit étendu, la haute capacité qu'on trouvait réunis chez ce neveu de Louis XIV, et l'amabilité qui présidait à tous ses entretiens. Comme régent, Philippe offrira à ses juges impartiaux quelques actes dignes d'éloges, surtout s'ils reportent un œil observateur sur l'abîme où le feu roi avait plongé la France. L'essai du

système de Law, dans la situation déplorable léguée à la régence, pouvait se faire avec sagesse, l'abus seul devait être prévenu ; l'unique reproche que Philippe ait mérité en cela, c'est celui de s'être laissé entraîner par l'amorce enchanteresse. Du reste, M. d'Orléans, soit par ses alliances, soit par la clémence dont il a usé dans la conspiration du prince de Cellamare, renvoyé en Espagne après quelques jours de détention, M. d'Orléans, dis-je, a prouvé qu'il voulait à tout prix la tranquillité dont le royaume avait si grand besoin. La courte guerre contre Philippe V fut plutôt un moyen de pacification qu'une suite de vues hostiles : l'agression a cessé dès le premier instant des négociations : la paix n'était pas encore dans les traités, et déjà le régent l'avait rendue aux vaincus. Qui pourrait nier la grandeur avec laquelle M. le duc d'Orléans opposa l'indifférence aux calomnies dirigées contre lui, et le pardon généreux qu'il accorda, quand il avait à la main le glaive des lois pour les punir?... Quel autre prince, quel maître de la France eût laissé la vie à la Grange-Chancel ?

Ajoutons qu'on voit s'évanouir, après le plus bref examen, toutes les accusations qui ont été portées contre Philippe relativement à la succession de la couronne. Nul doute que ce prince n'ait eu la pensée de s'assurer ce riche héritage si la destinée, si funeste aux enfants de Louis XIV, enlevait encore l'arrière-petit-fils de ce monarque. Mais en cela le duc n'exerça-t-il pas un droit qui lui était acquis par sa naissance ? Ne se conforma-t-il pas, d'ailleurs, et à la raison d'Etat, et à la politique européenne, qui s'opposaient à la fois à ce que Philippe V régnât sur la France et sur l'Espagne ? Or, dans quelle circonstance M. le duc d'Orléans songeait-il à se ménager un accès au trône ? Quand le cacochyme Louis XV paraissait près d'en tomber, quand cet enfant couronné traînait sous la pourpre royale une peau jaune, luisante, collée sur les os. Les mesures que le régent prit alors pour la succession éventuelle étaient donc justes, raisonnables ; elles étaient même dans l'intérêt de la nation qui ne devait pas rester indécise sur un sujet qui se rattachait de si près à

son sort. Quant à l'intention criminelle que l'on a supposée à l'homme le moins capable de le concevoir, on peut se borner à dire, après le régent lui-même : « Une
« grande preuve que je n'ai pas voulu perdre mon roi,
« c'est que je ne l'ai pas fait. Je ne souffrirai jamais, disait
« souvent le duc, même au prix de ma vie, que personne
« attente à celle de cet enfant ; mais aussi, et quoi qu'en
« puissent dire mes ennemis, je ne souffrirai pas davan-
« tage que l'Espagnol règne en France. »

On a choisi pour faire l'oraison funèbre de Philippe d'Orléans un évêque nommé Poncet de la Rivière, prélat un peu accessible aux grâces de la terre, et qui écrivait un jour à une de ses cousines qui lui envoyait des fleurs par un aveugle :

Recevant le don le plus doux,
Que mon bonheur serait extrême
Si cet aveugle était le même
Qui me fait tant penser à vous !

Il y a dans ces vers la preuve d'un grand fonds d'indulgence pour les faiblesses humaines ; aussi cet Anacréon mitré commença-t-il l'éloge du prince par ces mots : « Je
« crains, mais j'espère... Pourquoi, ô mon Dieu ! après
« avoir fait un prodige de talent, ne feriez-vous pas un pro-
« dige de miséricorde ?... » Certainement l'orateur sacré ne pouvait pas déployer une éloquence plus conciliatrice ; eh bien ! M. le duc de Bourbon, devenu premier ministre, trouva fort impertinent ce doute du salut d'un prince et fit exiler le pauvre Poncet de la Rivière : tant il est difficile de concilier les intérêts du ciel et les intérêts de la terre.

Je viens de dire que M. le duc était déjà premier ministre au service funèbre de feu le duc d'Orléans ; il convient d'expliquer comment ce prince fut revêtu de cette dignité après le régent, qui, par un jeu bizarre de la destinée, en avait hérité du fils d'un apothicaire de Brive-la-Gaillarde.

Le duc d'Orléans étant mort, M. de la Vrillière conseilla au duc de Bourbon d'aller demander sur-le-champ au roi le premier ministère que Sa Majesté ne pouvait lui refuser. Le prince, malgré le peu de goût qu'il se sentait pour les affaires, écouta ce conseil, parce qu'il espéra devenir aisément le maître de la monarchie avec un monarque de quatorze ans, et parce que Son Altesse n'aimait pas moins qu'un autre le pouvoir et les richesses qu'il procure. *M. le duc* se rendit donc immédiatement dans le cabinet de Louis XV; l'ancien évêque de Fréjus était auprès du roi quand Son Altesse entra. « Sire, dit M. de Bourbon, vous « connaissez mon respectueux dévouement à la personne « et au service de Votre Majesté; je la supplie de me « mettre à même de lui en offrir de nouveaux temoigna- « ges, en m'accordant la place qui devient vacante par « la mort de M. le duc d'Orléans. » Le roi ne répondit rien; et regardant l'abbé de Fleury, il attendit qu'il lui indiquât la réponse à faire au duc, ce que le précepteur fit par un signe approbatif... Cependant le silence continuait et le cousin de Louis XV ne savait pas encore à quoi s'en tenir. Le prélat prit enfin la parole: « Vous « voyez, monsieur, dit-il, que Sa Majesté agréé la demande « que vous lui faites, et qu'elle vous nomme son premier « ministre. » M. le duc de Bourbon avait vu seulement que la première charge de l'État venait de lui être donnée par un précepteur; mais Son Altesse savait que c'était là une des sages conséquences de la majorité des souverains à treize ans. Le nouveau dignitaire prêta sur l'heure le serment de fidélité.

Après avoir enregistré les actes mortuaires des divers essais tragiques que M. de la Motte a produits depuis quelques années, il y aurait de l'injustice à ne pas mentionner le premier succès qu'il ait obtenu. Je me hâte donc de dire ici qu'*Inès de Castro* a complètement réussi, et que cette tragédie attire la foule au Théâtre-Français. Il s'en faut cependant de beaucoup que cet ouvrage soit irréprochable, et jamais peut-être aucune composition

théâtrale n'attira sur son auteur autant de critiques. Prenant un juste milieu entre tout ce qui a été dit d'outré sur *Inès*, on ne peut se dispenser d'y reconnaître la réunion des passions les plus dramatiques ; mais, par malheur, c'est une marqueterie où l'auteur ne s'est appliqué qu'à rassembler et mettre en évidence de belles couleurs, sans s'occuper de l'effet général qu'elles produiraient. On assure même que la Motte a disposé son action sans avoir choisi aucun sujet, et que ce n'est qu'après avoir élevé cet échafaudage sans base qu'il a prié ses amis de lui chercher une donnée historique qui pût s'y adapter après coup. Or, il est résulté de l'investigation des complaisants érudits que les annales du Portugal présentaient un événement qui pouvait s'ajuster dans le cadre tragique de la Motte, et la pièce s'est appelée *Inès de Castro*¹. Du reste, et malgré le choix de beaux sentiments que renferme la tragédie nouvelle, l'auteur n'a réussi à faire que des vers d'une grande médiocrité. La Motte a, dit-on, un goût décidé pour la prose ; peut-être est-ce par ce motif que sa poésie est essentiellement prosaïque. « Oui, monsieur, disait-il dernièrement à Voltaire « en se chauffant au café Procope, la prose est bonne à tout : votre *Œdipe*, par exemple, voilà le plus beau « sujet du monde... Quel dommage que cela soit assujéti « à cette rime monotone qui gâte tout !... Tenez, je veux « mettre *Œdipe* en prose. — Faites cela, répondit Voltaire, et je mettrai votre *Inès* en vers. »

CHAPITRE XI

1724-1725

M^{me} de Prie maîtresse de M. le duc. — Ses manœuvres pour s'occuper des affaires de l'Etat. — Les frères Paris, la Vrillière,

1. Ce sujet a été traité deux fois de nos jours, par MM. Arnault fils et Firmin Didot, mais avec peu de succès. La tragédie du dernier a été imprimée magnifiquement dans ses ateliers : c'est un chef-d'œuvre typographique.

d'Armenonville, Morville, Dodun, Breteuil. — La montagne en travail. — Cinquante-sept chevaliers de l'ordre. — Les rendez-vous dans la garde-robe. — Prétentions du jeune duc d'Orléans. — Comment *M. le duc* a connu M^{me} de Prie. — Portrait de cette dame. — Retour de la Grange-Chancel à Paris. — Notice sur ses courses européennes. — La pensée et le fromage de Hollande. — Mariage du duc d'Orléans. — Abdication de Philippe V, roi d'Espagne. — Louis I^{er} roi d'apparat. — La jeune reine d'Espagne et ses caméristes. — Fruits du jésuitisme introduit de nouveau à la cour. — Les protestants sont encore persécutés. — Secte dite des *adamites* ; ses œuvres. — La pragmatique sanction ; ce que c'est. — Famine à Paris. — Mort du czar Pierre le Grand. — Encore un mot sur ce prince. — Aventure de Villebois. — Mort de Louis I^{er}, roi d'Espagne. — Sa veuve revient en France. — L'infante fiancée à Louis XV est renvoyée à Madrid. — M^{lle} de Vermandois. — Alliance de l'Espagne avec l'empereur et l'Empire. — Impôt dit *le cinquantième*. — Le mémoire touchant. — Marie Leczinska est sur le point d'épouser le comte d'Estrées. — Elle devient reine de France. — Un roi manquant de chemises. — L'évêque de Fréjus professeur de galanterie. — Portrait de la reine. — M^{lle} de Clermont et M. de Melun. — Fadaises de la cour de Sceaux. — *L'Indiscret*, comédie de Voltaire. — Le ballet des *Éléments*. — Le Chinois à Charenton.

Il y avait longtemps que M^{me} Berthelot de Prie, maîtresse en titre de *M. le duc*, rêvait pour lui le ministère, et pour elle le pouvoir absolu qu'elle exercerait en son nom s'il arrivait à la tête des affaires. Les débauches de *M. le duc d'Orléans*, dont la continuité ne pouvait manquer d'être funeste à ce prince, dans l'état de désorganisation physique où il était entraîné, rendaient le songe de cette favorite d'une réalisation probable ; elle avait d'avance préparé ses batteries, de concert avec les frères Paris, dont l'adresse égalait l'habileté financière et le crédit. La Vrillière, ami de M^{me} de Prie, et pourvu de la charge nouvelle de ministre de la maison du roi, n'avait aucun talent, mais il ne manquait pas d'audace, et c'était un homme à jeter en avant aussitôt que l'occasion s'en présenterait. On a déjà vu que, vedette de l'ambition de M^{me} de Prie, c'est lui qui a donné le signal à celle de *M. le duc*. Cette femme adroite s'était également assurée

des autres secrétaires d'État. D'Armenonville, garde des sceaux, courtisan sans principes, versatile, capable de prévariquer à la vue de l'or, s'était plié aux séductions des favoris sous le ministère de Dubois ; sa conscience serait la très humble servante du crédit qui le maintiendrait en place et l'enrichirait. Morville, fils du garde des sceaux et ministre des affaires étrangères, ne paraissait pas moins disposé à se prêter aux vues de M^{me} de Brie ; vendu à l'Angleterre, il avait promis de faire acheter M. de Bourbon par cette puissance, et d'obtenir à Son Altesse la pension que le cabinet de Saint-James faisait à Dubois. Dodun, contrôleur général, ne se prêta pas aussi aisément que les autres secrétaires d'État aux vues de la favorite : c'était cependant celui qu'il lui importait le plus de dominer... ; il tenait les clefs des coffres royaux... N'ayant pu séduire d'abord ce ministre, elle prit le parti de l'intimider, en protégeant Paris Duverney qu'elle pouvait d'un moment à l'autre pousser au contrôle général. Dodun capitula : au moment où j'écris, il est devenu le plus humble des serviteurs de M^{me} de Prie ; c'est son plus assidu complaisant, son valet de chambre, au besoin même son courrier. Quant à Breteuil, l'ambitieuse dame le soumet à d'autres titres : il y a entre eux un accord plus intime que celui de l'intérêt, dont il ne sera jamais fait mention en présence de M. le duc. Telle est la disposition des rouages du ministère au moment où M. de Bourbon devient le moteur de cette machine compliquée, que M^{me} de Prie dirigera plus que lui... Nous verrons les résultats.

Le congrès de Cambrai vient de finir après quinze mois de conférences. On croit peut-être que tous les grands intérêts de la chrétienté ont été réglés dans une assemblée si longue, où les puissances de l'Europe avaient envoyé les plus fins politiques de leurs cabinets ; eh bien ! tant et sans doute de si beaux discours se sont bornés à investir le roi d'Espagne, ou plutôt don Carlos, son deuxième fils, des États de Toscane, de Parme et de Plai-

sance, ensuite à régler le cérémonial des têtes couronnées selon le plan arrêté au congrès d'Utrecht :

La montagne en travail enfante une souris.

Je ne sais si c'est à l'occasion de cette importante conclusion diplomatique qu'il y eut, le 2 février, une promotion de chevaliers de l'ordre ; mais jamais, au temps où la noblesse méritait le plus de récompense, on ne vit à la fois autant d'élus : il y en eut cinquante-sept. Il est bien dommage que Dubois soit mort ; le cordon bleu lui revenait de droit dans cette nomination : la moitié au moins de ceux qui s'y trouvent compris sont de la force de cette défunte Eminence pour les mœurs et la probité. Vivent les souverains majeurs à treize ans !

L'abbé de Fleury élève Louis XV au sein d'une grande continence ; à peine s'il peut regarder du coin de l'œil les jolies dames qui déjà essayent de diriger vers lui les feux croisés de leurs prunelles noires ou bleues, et toutes les gorges qui approchent de la cour sont rigoureusement consignées dans leurs corsets.

Cependant, à quatorze ans accomplis, l'adolescence commence à recevoir quelques avis d'une nature nouvelle ; il se développe à cet âge dans l'individu, homme ou femme, un besoin d'épanchement, de communication, d'intimité, que les rois subissent comme le reste des humains. Cet avertissement, cette velléité, cet appétit, n'importe le nom, ne sympathise point avec des cheveux blancs, et Louis XV, qui l'éprouvait, n'avait nulle envie d'en faire confidence à son vieux précepteur. Il lui eût semblé plus naturel de s'en ouvrir à l'une de ces charmantes créatures qu'il apercevait à la chapelle, ou qu'on faisait passer devant lui comme des ombres ; mais il n'y avait pas moyen, et, à défaut de ces êtres fugitifs, le roi s'attacha aux jeunes gens que leurs charges retenaient auprès de sa personne. MM. de la Trémouille, d'Epernon et quelques autres écoutèrent d'abord les petites confidences du jeune monarque ; ils lui apprirent ensuite les

causes des effets qu'il commençait à soupçonner, et l'on ajoute que ces professeurs, bercés des principes infâmes que le régent avait presque tolérés, infestèrent l'imagination du roi d'une horrible hérésie dans un culte qu'il ne connaissait point encore, et qu'ils lui ôtèrent l'envie de connaître pur. Des rendez-vous dans une garde-robe de Sa Majesté, que protégeait un valet de chambre, furent longtemps ignorés de Fleury ; mais enfin il les découvrit et parvint à y mettre ordre.

Cependant, au début du ministère de M. de Bourbon, le duc d'Orléans, colonel général de l'infanterie, qu'on avait introduit depuis quelques mois dans les affaires, exprima assez ouvertement son mécontentement d'être dominé par un prince qu'il regardait comme son inférieur et sous le rapport du rang et sous celui des capacités. A ce dernier égard, le régent avait pourtant dit plusieurs fois à son fils qu'il ne serait point un personnage supérieur ; on avait même entendu le prince défunt dire en pleine assemblée à l'héritier de son nom : « Sachez, mon « fils, que vous ne serez jamais qu'un honnête homme. » Malgré cette prédiction paternelle, le prince s'aide de tout son crédit pour supplanter *M. le duc* au premier ministère ; mais si M. de Bourbon ne peut opposer aux prétentions de M. d'Orléans que bien peu d'adresse et d'esprit, M^{me} de Prie est là pour suppléer à l'insuffisance de son amant. Faisons connaître plus particulièrement cette intrigante, qui, par malheur, joue déjà un trop grand rôle dans les affaires de l'Etat. *M. le duc* venait de perdre sa femme, morte en 1720 des suites de la petite vérole, après avoir exercé une faible réciprocité des infidélités de son mari avec le marquis du Cheyla, qu'elle avait, dit-on, converti au culte de la beauté. Le prince, devenu plus libre, remplit son hôtel de maîtresses et de favoris qui tour à tour excitèrent son humeur licencieuse. Le marquis de Nesle, l'un des roués de *M. le duc*, lui avait fait autrefois l'hommage de sa propre femme, ce fut la première conquête du sexe qu'il voulut bien faire ; vint ensuite M^{me} d'Aussy, puis la marquise de Prie, dont Son

Altesse fit la connaissance au bal de l'Opéra, véritable bazar de beautés, où chaque jour les appas se vendent au plus offrant. La marquise, dont toute la personne est un composé des plus rares attraits, des grâces les plus charmantes, eut bientôt un empire despotique sur le prince, et cela sans avoir paru le prendre. Il y a dans cette femme un air de candeur et de naïveté qui séduit, qui enlance, dans le temps où l'on croit sa volonté non seulement innocente, mais incapable du moindre larcin. Elle est d'une fausseté d'autant plus dangereuse qu'elle simule mieux la franchise, l'abandon et la douceur. Sous ces voiles si habilement étendus sur son naturel, M^{me} de Prie cache une femme cupide, violente, libertine jusqu'au cynisme ; jamais enveloppe plus séduisante n'a recouvert plus de vices, plus de perfidie. Mais, je le répète, cette favorite exerce avec un tel bonheur le grand art de fasciner, que tout récemment elle fit croire à *M. le duc* qu'elle avait à lui reprocher un funeste présent, lorsqu'elle était la coupable, et lui la victime.

Le premier ministre ne pousse cependant pas la bonne foi jusqu'à croire que la marquise lui soit rigoureusement fidèle ; mais, par le temps qui court, on proclame à son de trompe la vertu d'une femme quand le nombre de ses amants n'excède pas la demi-douzaine. Il faut un peu aider à la lettre pour que cette pauvre vertu ne soit pas tout à fait un être idéal : les moralistes imitent en cela les peintres, qui prennent dans un modèle ce qu'il a de beau et créent le surplus de la perfection. Or, *M. le duc*, en accordant à la sagesse de sa maîtresse une latitude de trois ou quatre intrigues, s'en dédommage, dit-on, par un commerce fort tendre avec un *M. de Livry*, son gentilhomme, qui, en faveur d'un si noble service, vient d'obtenir le cordon bleu.

Avec un adversaire tel que M^{me} de Prie, les prétentions de *M. le duc d'Orléans* ne pouvaient fournir une longue carrière ; aussi furent-elles promptement paralysées, et depuis quelque temps elles s'exhalent en vaines déclamations qui ne sont pas même écoutées.

L'auteur des *Philippiques*, la Grange-Chancel, est de retour à Paris, où il aurait pu revenir depuis longtemps s'il ne se fût pas amusé à faire la victime dans les cours étrangères. On sait combien le régent était porté à l'indulgence, et le poète, pour se donner de l'importance, a fait grand bruit d'une disgrâce à laquelle personne ne songeait plus.

Après avoir passé quelques mois dans sa prison des îles Sainte-Marguerite, la Grange commença à la trouver un peu sombre ; il fit amende honorable à la cour du Palais-Royal, et obtint de l'air en échange de son repentir. On lui avait permis de se promener deux heures dans la journée : un soir, l'auteur des *Philippiques* excéda la permission, il disparut. Philippe, averti de cette évasion ; dit qu'elle était de bonne guerre, Son Altesse Royale en rit, quoique Dubois voulût faire punir le gouverneur des îles Sainte-Marguerite. « Bah ! songe donc, l'abbé, répondit le régent, qu'il s'agit d'un homme qui n'a conspiré qu'en vers. » L'ancien page de M^{me} de Conti se réfugia en Sardaigne, où Victor-Amédée l'accueillit, par un effet de cette propension qu'ont les princes à favoriser les rebelles d'un autre pays que le leur, ce qui prouverait presque que la mauvaise intelligence est plus naturelle entre les nations que la bonne. Mais la Grange ne tarda pas de recevoir de la duchesse du Maine une mission qui l'envoyait à Madrid conspirer contre la régence. Le dévot Philippe V reçut parfaitement notre libelliste ; il le paya bien pour écrire en vers et en prose, tant que la cour d'Espagne fut mal avec celle de France ; mais à peine le traité de 1720 était-il signé, que Sa Majesté Catholique fit enjoindre au poète de quitter ses États. Cette injonction ne surprit point la Grange, il connaissait les allures de la reconnaissance de cour. L'auteur des *Philippiques*, réfugié en Hollande, se fit naturaliser Hollandais. Malheureusement la pensée avait alors à la Haye un cours moins favorable que le fromage et les harengs fumés. Le poète transfuge courait le risque de mourir de faim, lorsque Auguste, roi de Pologne l'appela dans ses États : il allait

s'y rendre et se faire au besoin Polonais ; mais ayant lu un matin dans une gazette que le régent était mort, il se décida à revenir en France où la poésie l'emporte encore sur le fromage, bien qu'elle ne fasse le plus ordinairement manger que cela.

Pour tâcher de parvenir à un meilleur régime, la Grange-Chancel fit offrir à *M. le duc* de lui livrer tous les renseignements qu'il avait recueillis de son commerce avec les ministres étrangers, commerce qui dès ce moment méritait de prendre un autre nom. La proposition parut malsonnante, même à M^{me} de Prie ; le premier ministre fit répondre au poète « qu'il l'engageait à faire des « tragédies, afin de mettre le roi à même d'encourager « un poète, au lieu de récompenser des communications « d'une nature peu honorable. »

Mécontent de cette réponse, la Grange, qui s'était cru presque un homme d'État, vit qu'on le prenait pour un espion, et la semaine dernière il partit pour le Périgord, où peut-être il va méditer quelque nouvelle *Philippique* contre *M. le duc*.

M. le duc d'Orléans, n'ayant pu devenir premier ministre, a consenti à devenir époux, ce qui offrait moins de difficulté. La duchesse sa mère, qui désirait lui voir former sa maison, pour être débarrassée d'une représentation qu'elle détestait, fit demander au prince de Bade la princesse d'Armstadt, sa fille : elle fut accordée, et *M. d'Argenson*, chancelier de feu le régent, épousa cette jeune Allemande par procuration. La duchesse de Villars-Brancas alla recevoir la fiancée à Strasbourg. *M. le duc* d'Orléans l'attendait à Châlons, où le mariage fut conclu le 19 juillet. La duchesse a de la beauté, de la grâce, de l'innocence... hélas !!!

Au milieu des réjouissances qui eurent lieu à Versailles et à Paris à l'occasion de ce mariage, on apprit que Philippe V, roi d'Espagne, après vingt-quatre années de règne, s'est démis en faveur du prince des Asturies, son fils ; ce prince a pris le nom de Louis I^{er}. Le petit-fils de Louis XIV, atteint d'une mélancolie sombre et quinteuse, qui lui ren-

dait le travail insupportable, s'est décidé tout à coup à abdiquer, et s'est retiré au château de Balsain avec sa femme, son confesseur et son ministre de confiance, qui, du fond de cette retraite, continue de gouverner l'État. Don Louis n'est donc qu'un roi d'apparat ; la représentation souveraine reste à Madrid, mais le pouvoir émane du château de Balsain. Ce n'est qu'à ce prix qu'il a été possible de faire consentir l'impérieuse Élisabeth à descendre en apparence du trône, et à dérober aux yeux de la nation la déplorable situation de Philippe V.

La fille de feu le régent, aujourd'hui reine d'Espagne, a reçu au Palais-Royal la même éducation que les princesses ses sœurs, c'est-à-dire qu'on lui apprit à parler sans mesure, à agir sans réserve et à mépriser non seulement l'étiquette, qui n'est qu'une petitesse juchée sur des échasses, mais les bienséances, qui sont des nécessités dans une société civilisée. Tant que la princesse des Asturies s'était trouvée en présence du roi et de la reine, elle avait contenu ses penchants trop libres, elle s'était efforcée de comprimer ses caprices ; mais dès que Philippe V eut abdiqué et qu'elle se vit reine, elle donna l'essor à ses penchants impétueux. Douée de passions plus précoces encore que celles de ses sœurs, la jeune souveraine, à peine âgée de seize ans, attaqua toutes celles de ses caméristes qu'elle jugea passionnées, et leur demanda ces témoignages de complaisance que tant de jeunes religieuses accordent à l'abbesse de Chelles. Sa Majesté fut presque généralement écoutée ; des scènes scandaleuses troublèrent le silence des nuits dans le palais des rois castillans. La vieille comtesse d'Altamira, première camériste, dont les sens refroidis ne concevaient plus de tels dérèglements, osa parler à la reine des heures du coucher, que le cérémonial espagnol ne permettait pas de retarder. Sa Majesté rit au nez de sa *camarera mayor*, qui, comme de raison, trouva l'étiquette bien autrement violée par cette liberté. Moitié devoir, moitié vengeance, M^{me} d'Altamira fit son rapport au roi. Il fit expliquer deux fois le genre de scandale auquel la reine se livrait, et qu'il ne comprit pas encore après une

répétition à laquelle l'honnête duègne s'était prêtée en baissant les yeux.

— Mais comtesse, dit-il enfin, il y a donc parmi ces dames des hommes déguisés ?

— Eh ! mon Dieu, non, sire, elles s'en passent.

— Je ne comprends absolument rien à cela, madame.

— Ni moi non plus, sire.

— Il faut convenir que ces princesses de la maison d'Orléans ont le diable au corps.

— Je ne dis pas le contraire à votre Majesté.

Don Louis aimait sa femme, mais il crut devoir à l'honneur du trône de lui faire subir une pénitence ; il la renferma huit jours dans un château, et profita de son éloignement du palais pour renvoyer toutes les beautés lesbiennes qui s'étaient prêtées au goût de la reine, plus étrange encore en Espagne qu'en France. Douze caméristes furent congédiées, le roi ne laissa à la cour que des dames trop âgées pour attirer le soupçon ou reconnues patentées femmes vertueuses. Une reine de seize ans exerce une puissante séduction sur un roi de dix-sept ; après avoir subi son châtiment, celle-ci excita par ses caresses ce genre d'indulgence qu'un jeune homme est rarement le maître de refuser à une jolie femme, quand elle n'est pas depuis longtemps la sienne. Tout fut oublié ; mais on sait combien le naturel chassé revient vite. Peu de jours après le pardon conjugal, la princesse se permit de nouveau, mais mystérieusement, quelques petits divertissements enfantins avec d'autres dames de son âge.

Ces aventures ont suivi de si près l'abdication de Philippe V, que des lettres particulières les ont apprises à Paris en même temps que l'ambassadeur de France y notifiait l'avènement de don Louis au trône d'Espagne. La reine n'a pas perdu de temps pour se livrer à ces petites récréations souveraines.

Les jésuites sont parvenus à donner au roi un confesseur de leur robe, nous ne devons pas tarder de voir les fruits de cette mesure, et les voici. Louis XV, par un édit très sévère, a interdit, sous de grandes peines, aux protes-

tants, l'exercice de leur religion ; les biens des relaps seront confisqués, et la mémoire de ceux qui mourront hors de l'Église sera flétrie. Il ne manque plus à ces nouvelles dispositions que l'appareil des dragonnades ; les âmes dévotes ne désespèrent pas d'obtenir ce moyen *religieux* de la *bonté* du monarque. Sur les plus vives représentations de l'Alsace, les habitants de cette province sont néanmoins exemptés des rigueurs de l'édit, attendu que la conservation de leur culte est garantie par les traités qui ont réuni l'Alsace à la France... C'est fâcheux : on ne pourra ni emprisonner, ni déshériter, ni lapider les Alsaciens à la plus grande gloire de Rome. Il y aurait de l'injustice à faire tous les honneurs des *saintes* proscriptions qui se renouvellent au jésuite de Lignières ; l'ancien évêque de Fréjus y a plus de part que ce confesseur. Ce même abbé de Fleury, qui, sous la régence, se flattait d'être ennemi des partis et gallican avec sincérité, se montre aujourd'hui disposé à continuer les manœuvres de le Tellier contre les calvinistes et les jansénistes. Fleury, si simple, si modeste en apparence, cache une ambition qui n'a besoin que d'être adroite pour devenir heureuse. Ce précepteur aspire depuis longtemps au premier ministère, mais il a senti qu'il ne pourrait encore lutter à forces égales avec *M. le duc* pour le lui disputer. Il s'est donc borné à laisser voir au prince qu'il tenait cette charge de sa main, se réservant peut-être de lui enlever un jour ce qu'il paraît lui donner aujourd'hui. Cependant Fleury n'a point laissé ignorer à M. de Bourbon que, dans l'intérêt de notre sainte religion, il désirait conserver la direction des affaires de l'Église ; que ce soin était le seul prix qu'il réclamât de ses bons offices. *M. le duc*, trop peu subtil pour voir que la réserve en apparence toute pieuse, toute spirituelle du cauteleux prélat, pouvait entraîner tout le pouvoir, accorda bien volontiers à Fleury les attributions qu'il demandait, attributions auxquelles Son Altesse ne tenait guère. M. de Fréjus s'empressa de profiter de cette concession pour se lier avec les jésuites dont les intrigues pouvaient le servir. D'un autre côté, le pacifique Inno-

cent XIII était mort au mois de mars, Benoît XIII lui succédait. Ce pontife, disposé à faire sentir pesamment la main du ciel, et qui montre une piété âcre, impérieuse, correspond avec le précepteur du roi ; il lui a demandé la soumission des protestants, lui faisant entrevoir le chapeau de cardinal pour prix du succès.

On a vu comment Fleury s'est mis à l'œuvre, et déjà plusieurs milliers de calvinistes ont quitté la France pour se rendre en Suède où les appelle un édit hospitalier. C'est ainsi que nous allons encore voir notre industrie, notre commerce s'appauvrir de ressources et d'intelligences, tandis qu'à la voix d'un fanatisme renaissant, la France sera de nouveau livrée à la discorde religieuse, plus terrible que toutes les guerres politiques.

Voici venir une secte qui du moins ne veut la mort de personne : il se forma dernièrement en Normandie une association dont les apôtres avaient pris le nom d'*adamites* ; ils se montraient nus en public, prétendant que la première des conditions véritablement religieuses était de se dépouiller de toutes les vanités de la terre. Il faut dire que ce point de doctrine était prêché par ces sectaires au mois d'août, ce qui donnait à leurs arguments un certain degré de conviction. On doit présumer qu'au mois de janvier la morale des *adamites* composera avec la vanité des vêtements. Quoi qu'il en soit, une foule de ces croyants se rendit en costume négatif dans un village du pays de Caux où, pendant que les paysans travaillaient à la moisson, nos *adamites* voulurent faire des *évites* d'un bon nombre de jolies Normandes. Ils travaillaient de tout leur pouvoir à cette initiation quand les maris revinrent des champs. Les rites du nouveau culte furent, comme on le pense bien, troublés par les survenants, auxquels il fut impossible de faire comprendre la moindre partie du dogme *adamite*. Les incrédules villageois, sans respect pour l'office et les officiants, les saisirent, et les ayant attachés derrière des charrettes attelées, ils leur firent traverser le village en les reconduisant à grands coups de fouet, dont l'application immédiate était un terrible argu-

ment contre la prétendue superfluité des habits. Les flagellés eurent beau crier qu'ils étaient des gentilshommes du voisinage, cette déclaration ne fit qu'augmenter l'ardeur des flagellants. Les paysans conducteurs, joignant l'ironie aux coups, dirent aux pauvres *adamites* qu'en déposant les pompes de la terre ils avaient dû renoncer aux distinctions, que la nature ne connaissait point de marquis, et que leurs titres étaient restés chez eux avec leurs dentelles et leurs pourpoints galonnés... Si le régent vivait encore, il rirait beaucoup de cette représentation en grand des saturnales de Saint-Cloud, dont quelque acteur aura sans doute voulu, pour son malheur, essayer la célébration en Normandie.

Tandis que l'abbé Fleury persécute de nouveau les protestants pour conquérir la pourpre et le premier ministère, une grande mesure politique, prise par l'empereur Charles VI, remplit l'Allemagne de clameurs, et va ranimer peut-être les brandons à peine éteints des guerres européennes. Ce prince a fait publier, le 6 décembre présent mois, la *pragmatic sanction*, par laquelle l'indivisibilité des États de l'empire est proclamée. D'après cette loi, les royaumes et principautés sur lesquels Charles règne maintenant passeront en entier, après sa mort, à l'aîné de ses enfants mâles, ou, à défaut de celui-là, à ses frères, dans l'ordre de primogéniture ; au défaut de mâles, ces mêmes États reviendront aux filles de Sa Majesté, que la *pragmatic sanction* admet à l'héritage de la couronne impériale. Au défaut des enfants mâles et femelles de la branche régnante, la succession, toujours indivisible, passera aux filles de feu l'empereur Joseph. Enfin, au défaut de ces deux lignées, la couronne appartiendra, sans partage, à l'aînée des sœurs de l'empereur. La plupart des princes de l'Europe, qui prétendent avoir des droits à l'immense succession autrichienne, se disposent à protester contre la *pragmatic sanction*, prétendant que Charles VI n'a pas le droit de disposer à son gré de ses États.

Cette grande affaire, qui occupe beaucoup de puissances au delà du Rhin, ne nous inquiète guère en France au commencement de l'année 1725, quoique nous ne puissions pas être indifférents à ce que l'Empire demeure à jamais une monarchie colossale; mais une calamité actuelle nous distrait des appréhensions dont l'objet est encore à venir : l'impéritie du gouvernement de *M. le duc* a laissé frapper les Parisiens d'une affreuse famine qu'on eût prévenue avec plus d'adresse, surtout avec plus de fermeté. Sans doute l'intempérie des saisons en est la première cause; mais en France, où la terre produit dans une année la nourriture de la population pendant trois ans, ce n'est jamais que par l'œuvre de la malveillance que les habitants peuvent être privés de pain. Il en est ainsi cette année; le peuple ne jeûnerait pas si le ministre, plus prévoyant et plus sévère, eût su arrêter les accaparements des hommes avides qui spéculent sur la misère publique. Après les avoir laissés resserrer impunément les grains, qu'ils vendent à tel prix aujourd'hui que le pain vaut dix sous la livre, l'autorité sévit contre les infortunés qui se révoltent parce qu'ils souffrent... Ils demandent la subsistance, on leur donne la mort : déplorable effet de l'imprévoyance des gouvernants ! il ne leur reste que la ressource d'être cruels pour mettre un terme à l'extrémité qu'ils ont amenée pour avoir été inhabiles... On a déjà pendu trois hommes... Vaine sévérité ! le cri de la faim dominera toujours la menace des lois, et l'homme qui manque du nécessaire redoute peu leur glaive.

Les Russes viennent d'être frappés d'un malheur presque aussi grand que la famine : ils ont perdu le 8 février leur czar, Pierre I^{er}, et les bons souverains sont si rares que la mort de ceux qui furent tels peut être le signal d'une longue calamité. Catherine Alexina, que ce prince avait fait couronner czarine, règne aujourd'hui sur les Russes. Pierre le Grand mourut d'un abcès à la vessie qui, comme la maladie de cardinal Dubois, était le fruit de la débauche. Ce monarque, ainsi que je l'ai dit ailleurs, avait de grandes qualités, sans posséder peut-être une

seule vertu. Supérieur à sa nation par ses connaissances, il en avait conservé toute la barbarie dans ses mœurs. Pierre était féroce jusqu'au sein du plaisir, et la grandeur n'était en lui qu'un orgueil impérieux. Mais les vues de cet homme si peu civilisé étaient vastes, généreuses ; la Russie lui doit l'honneur de compter parmi les puissances européennes, et de faire asseoir ses ambassadeurs aux tapis de nos congrès. Avant le czar Pierre, les États qu'il gouverna ne faisaient point partie du système politique de l'Europe ; le nom de la Russie parut pour la première fois en 1716 sur les almanachs des cours. Il est donc impossible de refuser une place parmi les plus grands souverains à celui qui se sentit pourvu d'assez de force, d'assez de résolution, d'assez de persévérance pour se créer lui-même afin de créer ensuite sa nation.

Voici une anecdote qui prouve que la raison d'État exerçait une telle puissance sur le czar Pierre qu'elle pouvait dominer même sa violence, qui cependant était extrême. A la fin du règne de Louis XIV, un gentilhomme breton nommé Villebois, peu favorisé de la fortune et doué d'un grand courage, exerçait ce dernier pour tâcher de vaincre les rigueurs de la première : il faisait la contrebande sur un petit bâtiment qu'il commandait lui-même. Cet intrépide marin naviguait par les plus gros temps avec une grande habileté ; jamais les gens de la ferme ne pouvaient le prendre en défaut : c'était, pour me servir d'une expression marine, un véritable loup de mer. Un jour cependant il fut arrêté, mais il se sauva à la nage du navire sur lequel on le tenait captif, et se réfugia en Hollande. Dans ce pays, Villebois luttait tantôt heureusement, tantôt malheureusement contre la destinée lorsque le hasard le fit rencontrer sur un petit bâtiment avec le czar Pierre qui étudiait alors en Hollande l'art de construire les vaisseaux. Tout à coup une tempête se déclare ; le danger devient bientôt imminent. Le pilote, tout Hollandais qu'il était, perd la tête, et, se jetant à genoux, implore la miséricorde divine. « Ote-toi de là, capucin, » s'écria alors Villebois en s'emparant de la barre, je vais

« l'apprendre ton métier. » En effet, notre Breton dirigea et commanda si bien la manœuvre que le bâtiment et les passagers furent sauvés. Pierre le Grand, debout sur le tillac, et incapable de frayeur, avait observé froidement Villebois pendant la bourrasque. Il s'approcha de lui quand le danger fut passé.

— Vous êtes, lui dit-il, un homme intrépide et de résolution.

— Il n'y a pas grand mérite à cela quand il y va de la vie.

— N'importe, votre conduite m'a charmé et votre humeur me plaît.

— C'est fort heureux ! répondit ironiquement le gentilhomme à son interlocuteur dont les simples habits n'annonçaient point un souverain.

— Plus heureux que vous ne pensez peut-être, reprit Pierre le Grand avec un sourire. Quel est votre état, monsieur ?

— Je n'en ai point.

— Mais votre vocation ?

— Celle que m'indiquent les circonstances et la nécessité.

— Le hasard peut vous avoir favorisé aujourd'hui : voulez-vous servir la Russie ?

— Pourquoi pas ? l'on dit que le czar Pierre est un bon b....

— La flatterie est naïve. Bref, je ne suis pas si mal à sa cour, et je me fais fort de vous y faire parvenir.

— A la cour ? non, je n'aime pas ce pays, quoique j'aie l'honneur d'être gentilhomme. Mais si le czar veut m'employer à bord de ses flottes, je suis à lui.

— Je te prends au mot, tu es capitaine de mes vaisseaux.

— Quoi ! sire, c'est à l'illustre Pierre lui-même que j'ai l'honneur de parler...

— Ne change pas de ton, je n'aime pas plus que toi les fadeurs de la cour... Je hais le musc, et la fumée de tabac me paraît exquise.

— On m'avait bien dit que Votre Majesté était un luron.

— Charles XII en est convenu. Viens me trouver dans

trois jours à Sardam, je te donnerai des lettres pour mes ministres ; tu iras m'attendre à Saint-Pétersbourg, et je t'y rejoindrai dans trois mois. Bonjour.

Villebois ne manqua pas au rendez-vous ; Pierre le Grand le reçut avec bonté, lui remit ses dépêches, y joignit de l'or, et quinze jours plus tard notre Breton débarquait à Kronstadt.

De retour dans ses États, Pierre le Grand employa Villebois avec avantage ; bientôt il lui donna le commandement d'une escadre de galères, et le trouva toujours au-dessus des devoirs qu'il lui imposa. Souvent même il arrivait au czar de confier à ce Français des missions étrangères à la marine ; il s'en tirait avec autant d'intelligence que de fidélité. Peu de temps après son second mariage avec la pauvre Livonienne qu'il éleva au trône dont il vient de lui laisser l'héritage, Pierre chargea un matin Villebois d'une commission secrète pour cette princesse qui était alors au château de Strelemoitz. Le marin aimait l'eau-de-vie ; il en but d'autant plus immodérément en route qu'il eut à se prémunir contre un froid excessif. En un mot, le commandant des galères était ivre quand il arriva à la maison de plaisance. Tandis qu'on l'annonçait à la czarine, Villebois attendit dans une salle excessivement chauffée : le passage subit du froid au chaud acheva de l'étourdir ; son ivresse était complète lorsqu'il fut introduit près de la souveraine, qui était au lit et dans une parure plus que négligée. Catherine ayant fait retirer ses femmes, ordonna à Villebois de lui dire ce dont il s'agissait. Il commençait à obéir ; mais la vue d'une femme jeune, belle et peu vêtue, compliqua soudain l'ivresse du marin d'une autre ivresse dont il ne put se rendre maître... Ses idées se brouillent, sa tête se perd ; le malheureux oublie le sujet du message, le lieu où il se trouve, le rang de la femme devant laquelle il est, et, se précipitant sur elle, il se rend coupable du plus odieux attentat. Catherine appelle, crie, se débat... On vient ; mais tout ce qu'on eût voulu prévenir était consommé. Les gardes se saisissent du gentilhomme français ; on le jette dans un cachot, où il ne

tarde pas de s'endormir aussi tranquillement que s'il n'avait rien à se reprocher.

Cependant Pierre le Grand, qui n'était qu'à quelques milles de la czarine, fut promptement informé de la conduite inouïe de Villebois ; il accourut pour consoler la princesse et sans doute pour la venger. Elle était dans un état si déplorable qu'il fallut recourir à la main des chirurgiens pour la guérir des suites d'une tentative sans exemple sur une souveraine. Pierre fit ensuite amener devant lui le commandant des galères, encore à moitié ivre.

Je t'avais chargé ce matin d'une commission, lui dit le czar avec calme.

— Oui, sire, répondit le marin en cherchant à rallier ses idées, et sans doute j'aurai exécuté les ordres de Votre Majesté, mais le diable m'emporte si je me rappelle comment.

— Tu les as étrangement dépassés, mes ordres ! dit Pierre en regardant Villebois d'un œil étincelant.

— C'est possible, sire ; cette eau-de-vie, ce froid, et puis cette chaleur de poêle...

— Misérable ! as-tu donc oublié l'attentat que tu as osé commettre sur la personne de la czarine...

— Eh ! mais oui... je me souviens... Mille sabords, quel coup !... Mais Votre Majesté a un excellent damas turc, ainsi...

— Tu viens de prononcer toi-même ton arrêt.

— Sans doute... décapité, et cela sans autre forme de procès... Mais j'étais ivre quand j'ai commis le crime... Je prie Votre Majesté de ne pas me manquer.

— Me prends-tu pour un bourreau ?

— Du tout, sire ; mais, en pareil cas, je ne voudrais confier à personne le soin de répandre, d'épuiser le sang du coupable.

— Tu es plus barbare dans ta résignation que je ne le suis dans ma vengeance... Ton crime fut un transport de l'ivresse ; tu m'as été utile, je ne t'enverrai point à la mort... Va ramer sur les galères que tu commandais.

— Galérien, moi !... Ma vie appartient à Votre Majesté, je ne lui dois pas mon honneur.

— Villebois, as-tu respecté le mien ? s'écria Pierre avec un terrible éclat de voix.

— Sire, c'est juste... Je vais ramer.

A six mois de cet entretien, le marin français, après avoir séjourné mais non pas ramé sur les galères, fut rétabli dans son commandement, et Pierre lui rendit tous ses honneurs. Sans doute la czarine lui pardonna aussi, car elle le maria plus tard avec la fille de Gluk, archiprêtre de Riga, et l'on disait ce matin à l'OEil-de-bœuf, où l'aventure de Villebois a été racontée, que, depuis la mort du czar, Catherine a nommé ce Breton général de la marine... Il peut se mêler quelque douceur aux souvenirs les plus amers.

Le règne du roi castillan Louis I^{er} n'a duré que quelques mois ; il est mort à l'âge de dix-sept ans des suites d'une petite vérole maligne. Philippe V, avec une extrême répugnance, a ressaisi ou plutôt a repris d'une main énervée les rênes de l'État Catholique. La veuve du jeune roi put espérer un instant d'épouser le frère puîné de ce prince, mais l'éclat que venait de produire l'aventure des caméristes lui avait fait perdre l'estime des Espagnols ; son renvoi fut décidé.

Pendant que ces choses avaient lieu en Espagne, des événements plus propres encore à désunir les cours de Versailles et de Madrid se passaient en France. J'ai dit que la société de petits garçons qui folâtraient peu décemment avec le roi dans la garde-robe de Sa Majesté, avait été divisée par les soins de Fleury : quelques-uns de ces jeunes débauchés furent exilés dans les terres de leurs pères ; d'autres reçurent des commissions de cadets ou de cornettes de cavalerie. Mais le roi était initié à certaines pratiques dont il ne manquerait pas de chercher l'équivalent ; la santé de Sa Majesté pouvait être de nouveau compromise... On décida, dans un conseil auquel Louis XV n'assistait pas, qu'il convenait de marier le roi. *M. le duc* qui avait ses vues, et stylé d'ailleurs par *M^{me} de Prie*, ajouta sur-le-champ que, dans cette pres-

santo nécessité, il était impossible de songer à l'infante d'Espagne dont l'âge trop tendre ne pouvait offrir aucune garantie contre les dérèglements du roi que l'on voulait prévenir. Dans l'intervalle de ce premier conseil à un autre, Pâris Duverney et M^{me} de Prie firent insinuer aux secrétaires d'État, à l'ancien évêque de Fréjus, au roi lui-même, qu'une sœur de *M. le duc*, nommée M^{lle} de Vermandois, et qui se trouvait alors à l'abbaye de Fontevrault, conviendrait parfaitement à Sa Majesté... Personne n'admit ni ne rejeta cette ouverture; mais on pensait généralement qu'il fallait renvoyer l'infante en Espagne, et marier Louis XV à une femme toute formée. Or, jamais mesure désobligeante ne fut prise avec moins de réserve que ce renvoi: non seulement on ne pressentit nullement le Roi et la Reine Catholiques, mais le cabinet de Versailles n'adoucit par aucune excuse ce que cette rupture violente d'un traité solennel avait de brusque et de déloyal. Seulement on chargea l'abbé de Livry, nommé ministre en Portugal, de passer à la cour de Philippe V pour l'informer qu'on lui renvoyait sa fille qui était déjà en route. Sa Majesté Catholique et surtout la sœur Élisabeth écoutèrent impatiemment l'ambassadeur qui s'efforçait de leur expliquer comme quoi Louis XV, devenu fort et vigoureux, mettait le conseil dans l'obligation de lui donner une épouse de son âge. Ces raisons ne parurent point convaincantes au couple royal qui parla d'alliance avec les puissances de l'Europe, de guerre contre la France, et finit par pousser Livry hors de l'appartement.

A peine ce diplomate était-il sorti du palais que la reine, suffoquant de colère, fit mettre dans une voiture la veuve de don Louis; on y mit aussi M^{lle} de Beaujolais, sa sœur, fiancée en 1722 avec don Carlos, et dont le mariage fut ainsi rompu. Mais, avant de partir pour revenir en France, la jeune douairière, qui avait toute la liberté des princesses de la maison d'Orléans, dit au roi son beau-père « qu'il payerait sans doute cher l'injure qu'il faisait à une « princesse française, et qu'il était surprenant qu'ayant « si peu de puissance il manquât à ce point de politique. »

La quatrième fille de Philippe d'Orléans partit sans prendre congé, revint à Paris en poste et s'enferma dans un couvent.

Après le départ de l'infante d'Espagne, qui s'éloignait du roi avec autant d'indifférence que Sa Majesté lui en avait montré le jour de son départ, M^{me} de Prie se rendit à Fontevault afin de juger si M^{lle} de Vermandois lui conviendrait et si l'on pourrait, avec une telle reine, continuer de gouverner le roi.

— Je viens, princesse, dit la marquise, vous faire part des grands projets que le prince votre frère a conçus pour votre établissement.

— Qui êtes-vous, madame? répondit M^{lle} de Bourbon avec fierté.

— Je suis la marquise de Prie, et Son Altesse Royale le premier ministre a bien voulu me charger de venir vous entretenir de votre mariage probable avec le roi de France.

— Je vous avoue, madame, reprit la princesse d'un ton dédaigneux, que je suis surprise de vous voir chargée d'une telle mission.

— Pourquoi donc, mademoiselle?

— Mais il me semble qu'en établissant par intermédiaire des rapports avec moi, *M. le duc* aurait pu choisir autrement...

— Je vous comprends, mademoiselle, répliqua M^{me} de Prie en se levant, et je vois que la couronne, offerte par mes mains, vous humilierait... Nous tâcherons de la poser sur un front moins superbe. A ces mots la marquise de Prie fit une profonde révérence, demanda des chevaux de poste et revint à Versailles.

A son retour la favorite prouva facilement à *M. le duc* que la main de sa sœur ne pouvait convenir au roi, parce que cette femme habile prouvait à Son Altesse tout ce qu'elle voulait. On a depuis envoyé des gentilshommes dans toutes les cours où se trouvent des princesses à marier, afin de les voir et de juger par aperçu si elles réunissent les qualités exigées par M^{me} de Prie.

Pendant qu'on s'occupait de ces intrigues matrimoniales, et que l'infante était reconduite à la cour de l'irrité Philippe V, un ambassadeur de ce souverain concluait à Vienne une alliance avec l'empereur et l'Empire, hâtée peut-être par l'oubli d'égards du cabinet de Versailles envers celui de Madrid. Sa Majesté Catholique, en traitant avec la maison autrichienne, cherche l'équivalent de l'appui qu'elle ne peut plus trouver dans la France; et, déterminé par les procédés injurieux de cette dernière puissance, le monarque castillan s'affranchit de ce pacte de famille qui semble ne devoir plus être pour lui qu'un joug. Quatre traités ont été signés à Vienne le 30 avril par le baron de Ripperda, ministre espagnol; le premier, en confirmant celui de la quadruple alliance, porte une nouvelle renonciation du roi d'Espagne à la couronne de France et de l'empereur à celle d'Espagne. Le second traité assure aux héritiers de Philippe V la succession éventuelle des États de Toscane, Parme et Plaisance. En retour, Sa Majesté Catholique cède à la maison d'Autriche les autres parties de territoire qu'elle a possédées en Italie, ainsi que les anciennes provinces espagnoles des Pays-Bas. Le troisième traité garantit, d'une part l'ordre de succession au trône d'Espagne établi par les conventions d'Utrecht, et d'autre part la reconnaissance de la *pragmatique sanction*. Le même acte renferme une clause d'un effet bien douteux : l'empereur s'engage à faire tous ses efforts auprès de l'Angleterre pour décider cette puissance à restituer à Sa Majesté Catholique l'île de Minorque et Gibraltar. Enfin le quatrième traité, dans lequel le corps germanique est intervenu, contient une alliance offensive et défensive, et les princes de l'Empire y accèdent aux droits héréditaires de l'infant don Carlos sur les duchés de Toscane, Parme et Plaisance.

Après cet accord politique entre l'Espagne et l'Empire, suite de nos dédains inconsidérés pour la première de ces puissances, une guerre redoutable peut nous tomber sur les bras au moment où l'embarras extrême des finances rendrait les levées et les armements très diffi-

les. Cependant cet embarras n'est pas tel qu'il y ait eu nécessité pressante d'imposer un nouveau sacrifice à la nation, et voilà cependant ce qu'on vient de faire. Les frères Pâris, qui, depuis le ministère de Desmarets, furent tant de fois les moteurs de notre système financier sans avoir paru le diriger, sont parvenus à faire croire au duc de Bourbon, à Fleury, au conseil, qu'à la mort du régent il se trouvait pour dix-neuf cents millions de dettes, et que l'État devait aux rentiers cinquante-sept millions d'arrérages. Vainement la veuve et le fils de Philippe d'Orléans ont-ils repoussé cette assertion comme mensongère; Dodun, contrôleur général, que M^{me} de Prie enchaîne servilement au char de sa fortune, a soutenu la déclaration de MM. Pâris. Le conseil, inhabile à juger les déprédations des gouvernants et les besoins de l'État, en a cru la parole d'un ministre, et un impôt fixé au cinquantième du revenu a été déclaré indispensable. Cependant mille protestations s'élevèrent dès lors contre une résolution qui allait achever de consommer la ruine de la France; M^{me} de Prie eut à supporter les remontrances du clergé, des parlements, de tous les corps de la nation. « Tout cela, disait-elle à *M. le duc*, ne prouve rien, si ce « n'est la nécessité de mettre à la main du roi le fouet « dont Louis XIV se servit jadis pour dresser le parle- « ment de Paris... Qu'est-ce, je vous prie, que toutes ces « remontrances? cela sent la province d'une lieue; c'est « pitoyablement écrit. » Un matin, le premier ministre apporta à la marquise un mémoire plein de force et de raison. « Qu'avez-vous à répondre à cela? lui dit-il quand « elle l'eut parcouru. Cette pièce a touché le conseil. — « Elle me touchera aussi », répondit M^{me} de Prie avec un geste très significatif. Et elle envoya le mémoire à sa garde-robe.

Enfin, malgré l'opposition la plus vive, la plus universellement exprimée, l'imposition d'un *cinquantième* du revenu de tous les biens du royaume, payable pendant douze ans, fut consacrée par une déclaration du roi. Cet impôt fut enregistré dans un lit de justice tenu le 8 juin

au milieu de quatre mille soldats dont les officiers disaient hautement qu'ils étaient là pour enlever le parlement, dans le cas où cette compagnie refuserait l'enregistrement.

Au sein des intrigues financières qui occupèrent M^{me} de Prie pendant toute la durée de mai, de juin, et une partie de juillet, elle ne perdit pas de vue le mariage du roi. On avait songé un moment à la fille du duc de Lorraine; mais elle tenait de trop près à la maison d'Orléans qu'on était loin de vouloir favoriser. Il y avait une princesse de Portugal; mais elle sortait d'un sang redoutable aux maris, et une reine galante a trop de moyens de domination. L'attention de la favorite s'arrêta quelque temps sur une Allemande; mais, examen fait de ses domaines, on les trouva trop médiocres pour relever une naissance bien inférieure à celle du roi de France. Enfin M^{me} de Prie tourna les yeux vers les contrées russes; mais la fille de Catherine n'offrait qu'une naissance équivoque, une conduite suspecte et les habitudes d'une nation encore barbare. Dans cette indécision, Pâris Duverney, sur des renseignements qu'il avait reçus d'une dame Texier, proposa une princesse polonaise, de laquelle, jusque-là, personne n'avait entendu parler : c'était la fille de *Stanislas Leczinski*, fait roi de Pologne par Charles XII et détrôné par Pierre le Grand. Stanislas et sa fille vivaient à Veissembourg d'une pension modique, payée très irrégulièrement par le ministère de France. Certes ce monarque précipité du trône était loin de s'attendre à l'illustre alliance qu'on songeait à lui proposer, et même le cœur de Marie Leczinska avait répondu aux soupirs d'un simple gentilhomme, le comte d'Estrées, capitaine dans un des régiments qu'on entretenait à Veissembourg pour faire honneur à Stanislas. Le comte était jeune, beau, bien fait, aimable; le roi s'aperçut que sa fille, toute sage, toute modeste qu'elle était, avait pris un goût très vif pour le brillant officier; il le tira un jour à part et l'entretint à ce sujet : « J'ai peu d'espoir de remonter sur le trône, « lui dit-il, mais je ne doute point que je ne puisse re-
« cueillir un jour les biens qui me reviennent en Polo-

« gne, et que je ne sois à même de donner une riche dot
« à ma fille. Rien alors ne s'opposera à ce qu'elle épouse
« un petit souverain; mais je veux avant tout son bon-
« heur. Marie répond à l'amour que vous avez pour elle ;
« je me suis aperçu de vos sentiments mutuels, et je ne
« suis point éloigné de faire votre bonheur en vous unis-
« sant. Tâchez donc, comte, de joindre à votre naissance
« illustre quelque haute dignité qui assure à votre posté-
« rité un grand état; obtenez, par exemple, un duché-pai-
« rie, et ma fille est à vous. » D'Estrées avoua à Sa Ma-
jesté qu'une passion tendre et respectueuse l'enflammait
en effet pour la princesse, mais qu'il n'aurait jamais osé
porter ses vues jusqu'à elle. Le comte ajouta que l'ouver-
ture de Sa Majesté le comblait d'honneur, et qu'il allait
tâcher de s'en rendre digne. Ceci se passait vers le milieu
de la régence : d'Estrées courut à la cour du Palais-Royal
solliciter la dignité exigée. « Comte, je ne puis faire cela,
« répondit le duc d'Orléans, vos aïeux ont sans doute no-
« blement servi l'État, mais vous, personnellement, qu'a-
« vez-vous fait pour mériter la pairie? Vos amours ne sont
« pas un titre suffisant. Et puis vous feriez là, mon cher
« d'Estrées, un triste mariage ; un souverain électif sans
« couronne est bien peu de chose parmi les puissances ;
« sa fille vous convient moins que celle d'un fermier gé-
« néral... » Les projets de mariage du jeune officier en
restèrent là, et Marie Leczinska, que le régent n'avait pas
trouvée un parti sortable pour un capitaine de cavalerie,
est aujourd'hui reine de France.

Sur les communications de Pâris Duverney et de
M^{me} Texier, qui avaient exalté les vertus de Marie Lec-
zinska, M^{me} de Prie se rendit à Veissembourg et trouva
que l'éloge avait été modéré. Le mariage fut promptement
décidé dans le conseil : Fleury déclara qu'il ne se mêlait
point de ces sortes de conclusions ; *M. le duc* affirma que
l'union convenait parfaitement à Sa Majesté ; Louis XV
répondit que c'était possible ; et après une demi-heure de
délibération un courrier porta à Stanislas la nouvelle du
choix de sa fille. Le bon prince s'évanouit en lisant la dé-

pêche : « Si j'ai quelquefois désiré remonter sur le trône, « dit ensuite ce monarque, c'était afin d'établir ma fille « d'une manière digne d'elle. Je ne songe plus à la couronne, cet établissement passe tous mes vœux. »

Le contrat de mariage du roi avec la princesse de Pologne fut signé le 19 juillet à Paris : le garde des sceaux d'Armenonville, le maréchal de Villars, les comtes de Morville, de Maurepas, et le contrôleur général Dodun stipulèrent au nom de Louis XV ; le comte de Tarlo représentait Stanislas. Cet acte étant dressé, le duc d'Antin et le marquis de Beauvau se rendirent à Strasbourg pour faire au roi et à la reine de Pologne la demande solennelle de la princesse Marie, tandis que le roi de France faisait lire dans son cabinet les articles du contrat de mariage, en présence des princes et princesses du sang, et de l'ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté Polonoise à laquelle le jeune souverain venait d'envoyer le cordon bleu. Pendant le cours de ces préliminaires M^{me} de Prie, qui avait vu de près la situation extrêmement gênée de la cour de Veissembourg, dit à *M. le duc* qu'il était indispensable de venir au secours de Stanislas, afin de le mettre à même de paraître décemment aux cérémonies du mariage. En conséquence, on commanda tout ce qu'il fallait au roi, à la reine, à la princesse de Pologne, pour remonter leur garde-robe, et l'on s'y prit avec une telle délicatesse qu'on envoya à Veissembourg jusqu'à des chemises, sans que l'illustre famille se doutât qu'on avait reconnu qu'elle en manquait.

Le 15 août, M. d'Orléans, chargé de la procuration du roi, épousa Marie Leczinska dans l'église cathédrale de Strasbourg où le cardinal de Rohan fit la première célébration de ce mariage. Tandis qu'on épousait ainsi pour la forme, le vieux abbé de Fleury, qui savait que le roi son maître n'avait pas la plus légère idée de l'expérience qu'un homme doit avoir pour épouser en effet, se creusait la tête afin d'imaginer un moyen d'initier Sa Majesté à une certaine connaissance préalable des devoirs conju-

gaux. La société de petits débauchés éloignée naguère de Louis XV, loin de parler du rapport que les sexes ont entre eux, ne lui avait montré la félicité que dans une infâme hérésie. Il arrivait souvent à Sa Majesté de se récrier sur la beauté des jeunes garçons qu'elle rencontrait ; mais les plus charmantes dames ne lui inspiraient pas la moindre velléité. Fleury lui-même se reprochait d'avoir élevé ce prince dans la crainte des femmes, crainte qui peut-être fut la première cause du penchant qu'il avait été facile de faire naître en lui pour les mystères d'une idole monstrueuse. Le précepteur était obligé de prendre littéralement le contre-pied de sa morale, et de dire à son élève que, dans le mariage, une femme était un être privilégié de Dieu. L'honnête prélat dut aller plus loin : reconnaissant que le roi n'avait décidément aucune idée de la mission d'un mari, il s'érigea en professeur de galanterie et copia de sa main épiscopale ces vers de Chaulieu :

Cette insensible Iris, cette Iris si farouche,
 Dans mille ardents baisers vient de plonger mes feux.
 Pour goûter à longs traits ce nectar amoureux,
 Mon âme tout entière a volé sur ma bouche.
 J'ai savouré la fraîcheur
 De ses lèvres demi-closes;
 Sa bouche avait la couleur
 Et le doux parfum des roses, etc.

Louis XV trouva cette description érotique, avec ce que j'en retranche, affichée dans sa chambre ; d'un autre côté, il lut des devises telles que celles-ci : *L'amour naissant, la recherche, le bouton de rose, la rose ravie*. « Tout cela, disait M^{me} de Prie à ses complaisantes qui lui racontaient en riant aux éclats le manège du vieux abbé, tout cela n'est point assez démonstratif ; je l'ai dit à M. le duc. J'avais offert de déniaiser Sa Majesté... ; on n'a pas voulu... La belle figure que ce pauvre enfant va faire avec une femme de vingt-deux ans ! »

Cependant la marquise retourna auprès de Marie Lec-

zinska, non dans le dessein de l'initier aux mystères de l'hymen, parce qu'elle savait très bien qu'après quinze ans il est pour les filles une prescience de ce qu'elles doivent faire en ménage, mais afin de mettre la princesse en garde contre les ennemis qu'elle allait, lui dit-elle, trouver à la cour; ennemis qui n'étaient autres, comme on le pense bien, que ceux de la favorite.

Enfin la reine fit son entrée à Paris et à Versailles le 3 septembre, et le 4 M. le cardinal de Rohan qui avait béni l'union préparatoire à Strasbourg, donna aux époux la bénédiction nuptiale dans la chapelle du château. Louis XV pleura toute la journée dans le sein de son précepteur en songeant que le soir il lui faudrait coucher avec une femme si formée, à laquelle il ne craignait plus sans doute de donner des coups de pied, mais auprès de qui le pauvre prince sentait qu'il aurait à rougir de son inexpérience. Cependant le roi, dûment exhorté par l'ancien évêque de Fréjus, et prévenu sur quelques points par un valet de chambre qui avait parlé clair, se mit en tremblant à côté de Marie Leczinska, et le lendemain Sa Majesté ne pleurait plus.

Avec beaucoup moins de charmes que n'en possède la reine, une femme pourrait être très jolie, et Sa Majesté n'est que belle. Marie a de beaux yeux, un nez bien fait, une bouche fraîche, un teint superbe et des cheveux d'une nuance heureuse, tenant le milieu entre le brun et le blond. Mais le regard de cette princesse, obéissant à la modestie pieuse qui forme le fond de son caractère, est habituellement dérobé par de longs cils, qui seraient eux-mêmes un attrait s'ils n'en cachaient un plus précieux. En général, la physionomie de la reine manque d'expression et fait trop ressembler ses traits à ceux de ces charmantes figures, filles du ciseau, que l'on regrette de voir immobiles. La taille de Marie Leczinska est fine; sa gorge, qu'à peine quelques-unes de ses femmes ont entrevue, a, dit-on, les proportions idéales de celle de Vénus; la jambe de Sa Majesté est bien prise; son pied est petit... Mais point de grâce, nulle aisance dans les manières, une démarche

embarrassée et comme incertaine. En un mot, l'épouse de Louis XV n'est point séduisante parce qu'elle ne veut pas l'être, afin que la modestie de ses dehors ne démente en rien la réputation de vertu que cette princesse veut se faire et qu'elle se fera sans doute.

Malgré tout ce que je viens de dire, le roi est amoureux fou de sa femme. « La reine, dit-il avec transport à tous ceux qui se trouvent auprès de lui, la reine est une créature enchanteresse. » Je le crois ; et tout le monde le croira en se faisant l'idée de la nature des enchantements que Marie a découverts à son mari.

Les transports amoureux du jeune monarque n'empêchent pas la politique de marcher. La France, pour contre-balancer l'alliance conclue à Vienne entre l'empereur, l'Empire et l'Espagne, signa, le 3 septembre, un traité d'union offensive et défensive avec l'Angleterre et la Prusse. A peu près dans le même temps, le duc de Richelieu fut nommé à l'ambassade de Vienne, objet de tous ses vœux. M^{me} de Prie lui accorda ce poste au prix d'une petite place sur la liste des bonnes fortunes du célèbre duc ; car c'est pour une femme de la cour une sorte de honte que de n'avoir pas eu ce coryphée des galants en crédit.

Puisque me voici sur le chapitre des amours profanes, je dois parler du désespoir de M^{lle} de Clermont, sœur de M^{lle} de Charolais, qui vient de perdre M. le duc de Melun avec lequel cette princesse vivait depuis l'année 1716. La première rencontre des amants eut lieu dans un bal au Palais-Royal. M^{lle} de Clermont n'avait pas alors plus de quinze ans, et elle était si naïve, quoiqu'elle ne fût pas innocente, qu'elle fit à la déclaration du duc cette singulière réponse : « Écoutez, monsieur de Melun, je veux bien vous aimer, parce que je vous trouve très aimable ; mais je vous avertis que je ne veux pas faire comme M^{lle} de Charolais, qui a fait un enfant avec M. de Richelieu. » Je ne sais pas ce que le duc répondit à cela ; mais les amants, alors déguisés, sortirent du bal après cet entretien et n'y rentrèrent qu'au bout d'une heure. Quels

qu'aient été le motif et le résultat de cette disparition, M. de Melun plaça auprès de la princesse un domestique qui lui était dévoué ; et souvent cet homme prêtait sa livrée au duc pour se glisser chez M^{lle} de Clermont. Cette intrigue fut à peu près mystérieuse jusqu'en 1723 ; mais, devenue alors maîtresse de ses volontés, cette digne sœur de M^{lle} de Charolais bannit toute réserve. M. de Melun ayant été tué à la chasse du roi, au mois d'octobre dernier, par un cerf aux abois, sa maîtresse mit aussi peu de retenue dans sa douleur qu'elle en avait gardé dans ses amours. On lui a vu porter publiquement le deuil de son amant ; et ce trait, bien caractéristique des mœurs de l'époque, ne doit pas être négligé par l'historien.

Tandis qu'on affiche ouvertement l'immoralité à l'hôtel de Condé, la duchesse du Maine fait toujours distiller de l'esprit à la cour de Sceaux : je veux copier ici un petit bulletin qui me parvint hier de cette manufacture de fadaïses prétentieuses. Les courtisans de la princesse demandaient un soir à Fontenelle quelle différence il y avait entre elle et une pendule. « L'une, répondit le philosophe musqué, marque les heures, l'autre les fait oublier... » Et le cœur de la dame de Sceaux s'épanouit. Une autre fois on imposa à ce même bel esprit des vers se terminant par ces bouts rimés : *fontanges*, *collier*, *oranges*, *soulier*. Fontenelle fit sur-le-champ le quatrain suivant à l'intention d'une des jolies femmes de l'assemblée :

Que vous montrez d'appas depuis vos deux *fontanges*

Jusqu'à votre *collier* !

Mais que vous en cachez depuis vos deux *oranges*

Jusqu'à votre *soulier* !

Les oranges allaient fort bien quant à la forme, mais la couleur ne dut pas offrir une comparaison bien galante à la dame qui recevait le compliment.

Dans la même soirée, Voltaire fut condamné à faire une énigme pour racheter un gage, et cet autre philosophe, dont l'esprit était monté ou plutôt descendu au ton du madrigal, improvisa ce quatrain sur le mot *oiseau* :

Cinq voyelles, une consonne
 En français composent mon nom,
 Et je porte sur ma personne
 De quoi l'écrire sans crayon.

Le mot *papier* proposé à la Motte, qui n'avait pas besoin de descendre pour se trouver au niveau des bagatelles du bel esprit, produisit cet autre quatrain :

A la candeur qui brille en moi
 Se joint le plus noir caractère ,
 Il n'est rien que je ne tolère,
 Mais je suis méchant quand je bois.

Je doute qu'en occupant ainsi leur philosophie messieurs les rimeurs de la cour de M^{me} du Maine nous rendent de longtemps Socrate et Platon. Voltaire ne se rapprochera guère plus de Plaute, de Térence, ni de Molière par sa comédie de l'*Indiscret* qu'il fit jouer cette année au Théâtre-Français. Cette petite pièce est une épître en un acte agréablement versifiée, mais vide de comique et d'action. L'auteur me semble plus en crédit à la cour de Melpomène qu'à celle de Thalie. L'*Indiscret* a été froidement accueilli du public et n'a fait croire qu'à une excursion indiscrete de Voltaire dans la carrière des poètes comiques.

C'est avec un succès aussi équivoque qu'on a joué à peu près dans le même temps à l'Opéra le ballet des *Éléments*, qui avait été représenté aux Tuileries en 1724 pour faire danser Louis XV à l'exemple du grand roi son bisaïeul. Dans une parodie donnée à l'Opéra-Comique sur ce ballet, l'*enchanteur Mirliton* chante ce couplet :

Tout Paris croit que l'Opéra
 De santé crèvera
 En dépit des dérangements
 De tous les éléments !

Ce refrain assez niais prouve que l'Opéra-Comique est atteint de cette espèce de jalousie qu'éprouve l'homme affamé en voyant son voisin dîner abondamment.

Mais voici des vers moins mauvais de la même parodie faits sur un pas de vestale dansé dans le ballet des *Éléments* :

De quoi va-t-on s'aviser, ma sêale,
De vous placer incongrûment ?
A l'Opéra montrer une vestale !
Ce n'est pas là son élément.

On parlait ce matin à l'OEil-de-bœuf d'une aventure toute récente qui enrichira l'histoire des jésuites sans l'embellir toutefois. En 1723, le père Fouquet de la compagnie de Jésus revint de la Chine par suite d'une dispute de religion avec ses confrères et parce qu'il avait enseigné à quelques Chinois des dogmes différents de ceux professés par sa compagnie. Ce religieux apportait en Europe des mémoires sur les points discutés, mémoires qui devaient être soumis au jugement du pape. Deux *lettrés* du Grand Empire s'étaient embarqués avec le père Fouquet; mais, l'un d'eux étant mort pendant la traversée, on ne vit à Paris qu'un Chinois, qui suffit bien pour captiver l'attention publique pendant huit jours au moins.

Le missionnaire et son lettré logeaient à la maison professe de l'ordre, rue Saint-Antoine, quoique le premier fût loin de vouloir mettre les jésuites de Paris dans la confidence des différends qu'il avait eus avec ceux de la Chine. Mais les pères, aussi pénétrants que leur confrère était dissimulé, ne tardèrent pas de découvrir une partie de ses vues. A jésuite jésuite et demi: Fouquet pénétra de son côté les projets que ses frères en saint Ignace méditaient contre sa sûreté. Il partit par une belle nuit avec son lettré pour la capitale du monde chrétien. Les enfants de Loyola n'abandonnent pas aisément leur proie: ils firent courir après nos fugitifs; mais le missionnaire leur échappa, le seul Chinois tomba en leur pouvoir. Malheureusement pour ce pauvre habitant de l'Asie il ne savait, tout lettré qu'il était, que sa langue naturelle: il ne put se défendre et dut subir le sort qu'il plut aux jésuites de lui imposer. L'infortuné, sur une lettre de cachet obtenue aisément

du cardinal Dubois, fut conduit à Charenton en qualité d'aliéné. L'exempt chargé de venir prendre ce prétendu fou crut aisément à sa maladie en lui voyant faire des révérences étranges et en l'entendant solfier, pour ainsi dire, des paroles qui, au jugement d'un officier du guet, durent passer pour des sornettes. Arrivé à Charenton notre pauvre *lettré* fut fouetté deux fois par jour avec une régularité ponctuelle. Il ne laissait pas de trouver les mœurs françaises fort singulières, et l'hospitalité des Chinois, quoique moins touchante, lui semblait infiniment plus polie. Deux ans et demi s'écoulèrent pendant lesquels le malheureux étranger ne connut pas d'autre régime que celui du pain, de l'eau et des coups, régime qui ne lui présentait même de bien régulier que le retour doublement quotidien des frères fouetteurs. Enfin le nouveau lieutenant de police ayant fait une visite la semaine dernière dans la maison des fous demanda après les avoir vus tous, sauf le *lettré*, s'il ne lui restait plus personne à voir. M. le directeur répondit qu'il y avait encore dans un cabanon un aliéné que M. le lieutenant de police n'avait pas visité, mais que cet homme parlait un langage que personne n'entendait. Le magistrat ordonna néanmoins qu'on lui amenât cet individu; tandis qu'on l'amenait, un jésuite qui accompagnait M. Hérault essaya de lui insinuer que la folie de cet insensé était de ne vouloir jamais parler français, qu'on n'en tirerait rien et qu'il conseillait à M. le lieutenant de police de ne pas se donner la peine de s'en occuper. Le successeur de Machault n'eut point égard à ce conseil, et l'étranger fut conduit devant lui. Commencant par se jeter à genoux, il fit entendre un déluge de paroles qui ne furent pour le magistrat qu'un vain cliquetis de sons parmi lesquels il distinguait cependant le mot *Kanton* souvent répété. On parla au pauvre diable espagnol, italien, grec, latin, allemand, anglais; point de réponse, mais toujours des génuflexions, une pantomime fort animée et des *Kanton* redoublés. Le jésuite assura que ce fou était probablement déjà possédé et que ce qu'on pouvait faire de mieux était de l'asperger d'eau bénite, ce qui, à

tout prendre, eût mieux valu que de le fouetter. Mais en ce moment M. le lieutenant de police s'avisant enfin de ses connaissances géographiques se rappela qu'il y avait à la Chine une province appelée *Kanton* et pensa que l'aliéné pourrait bien être Chinois. Curieux d'éclaircir son doute et de se faire honneur de sa pénétration, ce magistrat envoya quérir sans désespérer un interprète aux missions étrangères... Tout fut reconnu. « Vous méritez, mon père, dit le lieutenant de police au disciple de saint Ignace, que je vous fisse renfermer dans le cabanon où votre compagnie avait plongé ce malheureux étranger. »

M. le duc, à qui cette aventure fut rapportée, fit donner des habits et de l'argent au Chinois et le renvoya dans son pays. Je ne pense pas qu'il inspire aux lettrés ses confrères le désir de faire le voyage de Paris.

Il y eut cette année une grande mortalité parmi les maréchaux de France : MM. de Medavi, de Grammont, de Tessé, de Montesquiou et de la Feuillade ont payé leur tribut à la nature. Voilà, comme disait ma tante, bien des bâtons flottants sur le fleuve de l'ambition.

CHAPITRE XII

1726-1727-1728

La reine ; sa tendresse conjugale, ses manières, ses habitudes intérieures. — La duchesse de Boufflers. — Singulière condition faite à un amant. — Petite maison de la rue Cadet. — Le comte de Charolais ; son cynisme, ses cruautés. — Ce prince est dissolu et cruel comme Néron. — Disgrâce de *M. le duc* et de *M^{me} de Prie*. — Fleury gouverne la France. — Portrait de ce ministre. — Économie de bouts de chandelles à la cour. — Suppression du *cinquantième*. — Les *mirmidons* ; ce que c'est. — Nouveau bail des fermes. — Création des milices et de six compagnies de cadets. — Fleury est fait cardinal. — Maurice, comte de Saxe, élu duc de Courlande. — Aperçu historique sur

ce jeune seigneur. — Adrienne Lecouvreur. — Auréole boréale ; terreur qu'elle produit. — *Pyrrhus*, tragédie de Crébillon. — Lettre posthume de Louis XIV. — C'était le fruit d'une intrigue. — Fin contre fin. — Commencement de réconciliation entre Louis XV et Philippe V. — La bacchante de la rue Cadet. — Newton ; ses œuvres, sa mort, honneurs qui lui furent rendus. — Mort de Catherine I^{re}, czarine de Russie. — Le diacre *Pâris*, sa vie, sa mort, son tombeau. — Les convulsionnaires, l'œuvre, les sauteuses, les aboyeuses, les miaulantes. — Concile d'Embrun. — Guerre entre l'Angleterre et l'Espagne. — Médiation de Fleury. — Mort de Georges I^{er}, roi de la Grande-Bretagne. — Robert Walpole. — Réconciliation de Louis XV et de Philippe V. — Mort du prince de Conti. — *Le Philosophe marié*, comédie de Destouches. — Le comte de Saxe et Adrienne Lecouvreur. — Richelieu à Vienne. — Superstition de ce seigneur. — L'alchimiste Damis ; la pierre philosophale. — Congrès de Soissons. — Les nouvelles ecclésiastiques. — Le barbet contrebandier. — Bombardement de Tripoli. — Une puissance comme la France doit laisser la république de Saint-Marin se prévaloir d'une victoire sur Tripoli ou Alger. — Le canal de Picardie. — Louis XV a la petite vérole. — Coup d'épée dans l'eau. — La jeune duchesse d'Orléans. — Défection du cardinal de Noailles. — Mort horrible de la marquise de Prie.

La reine est toujours chérie du roi ; ce n'est pas de l'amour qu'il éprouve pour elle, mais une sorte de culte fervent. Marie Leczinska reçoit cet hommage avec un air qui ressemble plus à la complaisance qu'à un tendre retour : cette princesse est avec son mari, en public du moins, d'une réserve poussée jusqu'à la froideur. Quand Louis XV l'embrasse, on dirait une maman un peu sévère recevant les caresses de son fils. La reine, dont l'humeur est d'ailleurs charmante et l'affabilité infinie, laisse remarquer en elle un petit ridicule : on dirait qu'elle a complété son éducation avec les femmes savantes de Molière ; tranchons le mot, Marie a dans l'esprit, non dans le caractère, une légère nuance de pédantisme. Je crains réellement que Stanislas n'ait fait apprendre à sa fille un peu trop de latin, d'histoire, de théologie, et qu'il ne lui ait pas laissé enseigner assez de poésie, de musique et de danse pour une reine de France. Cependant Sa Majesté, qui, durant le premier mois de son séjour à Versailles, se renfermait

toutes les après-dînées dans son cabinet où elle se livrait le reste de la soirée aux exercices pieux, a modifié cette habitude : elle passe maintenant ce temps avec ses dames qui travaillent à des ouvrages d'aiguille tandis que l'une d'elles fait la lecture de quelque sujet de piété... Il me semble voir d'ici M^{me} de Nesle lisant les *Actes des apôtres* avec une rotondité de taille dont la cause fut il y a quelques mois le sujet de tous les entretiens. Racontons.

Il y a par le monde une duchesse de Boufflers qui semble avoir pris à tâche d'effacer toutes les réputations galantes que les dames se sont acquises à la cour de France depuis les beaux jours de la comtesse de Soissons. Les bonnes grâces de cette beauté sont une monnaie tellement courante que le comte de Riom assurait un jour au duc de Luxembourg qu'il était honteux pour un homme du bel air comme lui de ne pas les avoir eues. Riom ajouta qu'il y avait presque autant de honte à rester enchaîné au char de M^{me} de Nesle plus de huit jours, et que tout ce qu'il y avait de gens comme il faut jetait la pierre au duc d'être encore fidèle à la marquise après deux mois d'assiduités. « Le moment est favorable, dit enfin le comte ; M^{me} de Boufflers est sans amant en titre depuis environ quarante-huit heures, remplissez cette lacune : c'est une occasion qui ne se retrouvera plus. » M. de Luxembourg profita du conseil : M^{me} de Boufflers parut disposée à ne pas le laisser languir ; mais elle mit une condition à sa défaite : ce fut qu'avant de quitter M^{me} de Nesle le duc lui ferait un enfant. « Je ne puis souffrir cette femme, » poursuivit la duchesse ; on ne peut se tourner d'aucun côté sans la rencontrer étalant sa belle taille... Eh bien ! « puisqu'elle est si fière de cette perfection-là, je ne suis pas fâchée de trouver l'occasion de la *déperfectionner* au moins pour quelque temps. Ainsi, voilà qui est entendu, monsieur le duc, je vous attends aux premiers maux de cœur de la marquise de Nesle. » Le nouveau soupirant de M^{me} de Boufflers ne tarda pas à remplir la condition exigée ; il faut croire même qu'il était alors en grande veine, car on sut en même temps à Versailles la

grossesse de M^{me} de Nesle et celle plus légitime de la duchesse de Luxembourg.

Du reste, cette pauvre dame de Boufflers est réellement digne de pitié : la nature l'a formée de telle manière que de son propre aveu il lui est impossible de résister un instant à l'occasion de faillir. Elle racontait dernièrement à M^{me} de Rochechouart, qui me l'a redit, qu'étant chez la reine on lui annonça l'arrivée imprévue de M. de Luxembourg qui l'attendait dans son appartement. Incapable de commander à son impatience, la duchesse sortit aussitôt pour rejoindre son amant ; mais elle fut obligée de s'arrêter deux fois en chemin... J'avoue que je ne puis me faire l'idée du motif de ces pauses-là.

M. de Luxembourg, malgré six à sept mois de possession, est toujours amoureux de M^{me} de Boufflers ; vainement le comte de Riom, son professeur en galanterie, lui a-t-il représenté plusieurs fois qu'une telle constance pour une telle maîtresse était d'un ridicule scandaleux ; le duc est soumis à un talisman dont il ne peut vaincre le charme. Il faut tout dire, ce seigneur n'est pas seulement d'une constance à toute épreuve, il a le malheur d'être aussi d'une simplicité approchant de la bêtise. La duchesse, enchantée d'avoir un amant tout à la fois sot et opulent, deux conditions précieuses pour une femme qui ne veut pas se gêner, la duchesse a fait tout au monde pour fixer un homme de si bonne composition, et y a réussi. Elle s'est formé une société de tout ce que Paris offre de gens du bel air, qu'elle reçoit sans façon, sans scrupule, dans la petite maison de M. de Luxembourg, rue Cadet. M^{me} de Boufflers est intimement liée avec M^{me} de Luxembourg, femme de son amant, qui vient prendre part gaiement aux soupers ou plutôt aux orgies de la rue Cadet. Quand les fumées du vin commencent à échauffer les têtes, et particulièrement celle de la duchesse de Boufflers, qui ne sort jamais de table le soir sans être grise, on se met à *parler anglais*, c'est-à-dire qu'on se livre aux propos les plus libres, dans le cours desquels on ne déguise nullement les désignations. Des libertés verbales on passe aux licences

effectives, et rarement ce sont des chapitres sans conclusion. Dans ces parties, M^{me} de Boufflers l'emporte sur toutes ses compagnes ; mais le duc, malgré le témoignage de sa vue, il est vrai un peu obscurcie, ne croit des dérèglements de sa maîtresse que ce qu'elle veut bien lui laisser croire, et se montre tout à fait impassible à ceux dont sa propre femme le rend témoin... Il est affligeant d'avoir à signaler de telles horreurs ; mais, pour éloigner de la société les vices qui la dégradent, il faut quelquefois les lui laisser entrevoir dans toute leur dégoûtante nudité.

Ces mœurs sont d'autant plus horribles, que, placées plus haut dans l'échelle sociale, on les aperçoit inévitablement. Il est impossible, par exemple, que personne ignore la conduite infâme d'un prince de la maison de Condé, le comte de Charolais, qui joint le cynisme le plus révoltant à une férocité dont on se fait à peine l'idée. L'hôtel de ce prince, situé rue des Francs-Bourgeois, au Marais, avait il y a quelques mois une vue sur le couvent des sœurs hospitalières de Saint-Athanase. Alors Son Altesse ne trouvait rien de plus récréatif que de se mettre dans un état complet de nudité, et de se livrer à mille indécentes devant ces religieuses. Scandalisées au dernier point d'un tel spectacle, mais ne pouvant rien contre un homme de ce rang, les bonnes sœurs ont du moins fait élever entre l'hôtel de Charolais et leur maison un mur très haut qui rend désormais impossible la communication des regards entre l'un et l'autre lieu. Dissolu comme Néron, le comte de Charolais n'est pas moins cruel que ce monstre couronné ; on peut dire qu'à l'imitation de l'empereur romain le prince français se délecte dans le meurtre. Rien ne lui paraît plus agréable dans ses orgies avec ses maîtresses que d'abattre à coups de fusil ou des couvreurs sur les toits ou des passants ; et lorsqu'il va demander sa grâce au roi pour ces assassinats de sang-froid, ils ont toujours été l'effet d'un malheureux hasard ou de la nécessité. Le mois dernier M. de Charolais ayant tué d'un coup de pistolet un malheureux postillon père de famille, sous prétexte qu'il ne le menait pas assez vite, Fleury fut informé

de ce meurtre avant que Son Altesse vînt, comme de coutume, s'en faire absoudre par Sa Majesté, et l'ancien évêque de Fréjus dicta la réponse que le roi devait faire dans cette circonstance à son féroce parent : « Mon cousin, lui » dit le jeune monarque, voici votre grâce, mais je vous » déclare en même temps que celle de celui qui vous tuera » est toute prête. » Il est probable que cette déclaration tempérera un peu l'ardeur meurtrière de Charolais.

Cependant le ministère de *M. le duc* était devenu tellement onéreux, tellement vexatoire, qu'on regrettait hautement le régime du régent et même celui du cardinal Dubois. Les murmures éclataient de toutes parts ; les épi-grammes, les couplets malins et même les satires sanglantes pleuvaient sur le premier ministre, sur la favorite et sur Pâris Duverney qui gouvernait ou plutôt rançonnait la France au nom de cette femme. A la cour même, les esprits commençaient à s'aigrir ; le joug de *M^{me} de Prie* devenait intolérable pour les courtisans, qui pourtant savent se plier à tout. Dans cette effervescence des esprits, l'ancien évêque de Fréjus déclara un matin, au lever, à *M. le duc*, que le seul moyen de rétablir l'ordre était de renvoyer la marquise ; mais celle-ci avait un emploi auprès de la reine. Cette princesse, croyant lui devoir sa fortune, paraissait disposée à la soutenir, disposition dont l'ingrate maîtresse du duc songea à profiter pour chasser de la cour le vieux prélat occupé de l'en bannir elle-même. C'était dans les règles de la guerre. Jusqu'alors *M. de Bourbon* avait toujours eu à subir une déconvenue qui lui tenait au cœur : lorsqu'il travaillait avec le roi aux affaires de l'État, l'abbé de Fleury assistait toujours à l'audience ; tandis que, quand le précepteur s'entretenait avec Sa Majesté des affaires ecclésiastiques qu'il s'était réservées, le prince ministre n'avait point accès dans le cabinet. Un jour il en fut différemment : à l'instigation de *M^{me} de Prie*, *M. le duc* fit consentir la reine à ce que le roi vînt travailler chez elle ; et lorsque l'ancien évêque de Fréjus se présenta à la porte de l'appartement, l'entrée lui en fut interdite.

Le bonhomme, incertain si son royal élève était du complot, résolut, dans tous les cas, de boudier ; il monta incontinent en voiture et se retira au village d'Issy. Louis XV, qui n'avait attaché aucune importance au travail du matin chez la reine, et qui s'était laissé entraîner dans le piège sans l'apercevoir, fut très surpris de l'absence de son vieux directeur. Pendant qu'il s'en alarmait, M^{me} de Prie, le premier ministre, Marie elle-même, qu'on travaillait à prévenir contre le prélat boudier, cherchèrent à insinuer au roi que son éloignement était un manque d'égards. Louis XV montra un moment de l'humeur ; le parti de la favorite crut son triomphe assuré. Mais bientôt l'attachement du roi pour Fleury prit le dessus sur son mécontentement ; Sa Majesté, toute jeune qu'elle était, commença à soupçonner quelque perfidie. Peu à peu la tête de ce prince se monta ; il reprocha à *M. le duc* d'avoir causé la retraite de son *bon ami* ; la reine eut aussi sa part de reproches... Elle pleura, et le roi ne parut pas sensible à ses larmes. Enfin, prenant une intonation souveraine que personne ne croyait encore dans sa voix de seize ans, Louis XV ordonna au premier ministre d'écrire *de sa main* à l'évêque de Fréjus et de *le prier*, au nom du roi, de revenir à Versailles.

Fleury revint en effet le lendemain : il était dévot et même un peu jésuite dans le fond ; ce bon prêtre reparut à la cour le sourire sur les lèvres ; pas la moindre plainte, pas le plus léger témoignage de mécontentement... Mais ce calme était trompeur. Tout à coup, et au moment où le parti de M^{me} de Prie croyait le calme rétabli, le roi déclara, dans le conseil du 11 juin, qu'il voulait désormais gouverner par lui-même. Louis XV n'ajouta rien à cette déclaration qui pût faire soupçonner la disgrâce de *M. le duc* ; Sa Majesté eut recours, pour la consommer, à une ruse qui ferait honneur à un disciple de saint Ignace. Elle invita *M. le duc* à venir coucher au château de Rambouillet, où elle allait l'attendre. A peine le monarque était-il parti que le duc de Charost, capitaine des gardes en service, entra dans l'appartement du prince premier

ministre, et, l'ayant arrêté par ordre du roi, le remit entre les mains d'un exempt chargé de le conduire à Chantilly où Son Altesse était exilée. Pour M^{me} de Prie, elle fut envoyée au fond de la Normandie, avec injonction de s'y tenir.

Ainsi finit le ministère de M. le duc de Bourbon, durant lequel, indépendamment d'une foule de déprédations, on a vu un prince de la maison régnante à la solde de l'Angleterre; car *M. le duc* se faisait continuer la pension de quarante mille livres sterling que l'immoral Dubois avait reçue avant lui. Le roi a supprimé le premier ministère, et, se chargeant de l'administration de son royaume, Sa Majesté a ordonné au cardinal de Noailles, archevêque de Paris, d'adresser à Dieu des prières afin d'obtenir les grâces dont elle a besoin pour gouverner dignement ses États.

Cependant l'ancien évêque de Fréjus, avec le simple titre de ministre d'État que Louis XV venait de lui conférer, succéda par le fait à *M. le duc*; les fonctions de premier ministre subsistèrent, et la suppression du titre ne fut que le prétexte du renvoi de Son Altesse. Fleury, qui est âgé de soixante et treize ans, pourrait paraître bien vieux pour se charger d'un tel fardeau; mais c'est un vieillard robuste et bien conservé. Ce ministre a la figure encore belle; il a le teint frais, les yeux vifs, la physionomie mobile; son front est élevé, son nez bien fait, sa bouche vermeille. Ce prélat tire tout le parti possible d'une taille médiocre, pour montrer une démarche noble et assurée; il laisse voir avec quelque coquetterie une jambe fort heureusement tournée. Fleury a l'esprit délié; sous une modestie habilement simulée il cache beaucoup d'ambition, et cette ambition sera heureuse car le précepteur du roi possède mieux que le plus fin des courtisans cette subtilité, cet art de se plier aux circonstances pour en profiter, cette habileté insinuante qui sait s'emparer de la confiance afin d'en tirer parti; enfin le nouveau ministre sait jeter mieux que personne cet hameçon des grâces et des faveurs qui manque rarement son effet.

L'ancien évêque de Fréjus passe pour avoir sacrifié avec la puissance d'Hercule sur les autels de la beauté; aujourd'hui encore, un observateur exercé peut reconnaître que cet ecclésiastique est voluptueux par goût; mais, plus maître de lui-même que la plupart des débauchés, il est sobre et réglé par raison. Fleury a de l'instruction, mais point de génie; son âme manque de ressort, son imagination a peu d'élan. D'ailleurs, lent et indécis, facile à embarrasser, quoique difficile à tromper, cet homme est privé des qualités propres à faire un ministre habile, sans être doué de celles qui font un ministre estimable. En effet, Fleury ne sait ni récompenser les services qu'on lui a rendus, ni oublier les injures qu'il a reçues; c'est un ennemi d'autant plus dangereux qu'il est plus dissimulé, et un ami d'autant plus ingrat que son ingratitude est toujours assaisonnée de protestations amicales. Achéons ce portrait en disant que Fleury l'emporte en avarice sur le juif le plus cupide; voici un trait qui manqua à Molière pour peindre son Harpagon. Le précepteur, entrant un soir chez le roi, fut emporté à tel point par son naturel, qu'il éteignit deux ou trois bougies dont la consommation lui parut inutile.

Le premier acte de l'administration dite directe de Louis XV a été de supprimer le *cinquantième* qui devait être perçu pendant douze ans. Cette mesure, prise le 15 juin, valut au roi autant de bénédictions que l'établissement de l'impôt avait attiré de malédictions à *M. le duc*. La chute de cet édifice audacieusement élevé par M. Pâris Duverney fut le signal de sa disgrâce; on le mit à la Bastille et ses trois frères furent exilés. Ces proscriptions ont ameuté contre Fleury un parti de jeunes seigneurs qui se montrent fort mécontents du ministère actuel parce qu'il les a privés des faveurs dont ils jouissaient sous le régime précédent. Ces dissidents, qu'on appelle les *mirmidons*, n'empêchent point le prélat-ministre d'aller son train; et comme leurs armes ne consistent que dans des chansons, le vieux gouvernant se moque d'une artillerie si légère.

Pendant que les *mirmidons* crient, quelques disposi-

tions favorables sortent du cabinet de Versailles, dirigé par Fleury ; et l'on doit citer le nouveau bail des fermes générales, passé avec une compagnie, moyennant quatre-vingts millions au lieu de cinquante-cinq que le gouvernement recevait annuellement d'après le bail de 1723. Voilà de quoi remplacer une partie du cinquantième.

Une ordonnance du roi fonde en France des corps dits de milices, qui ne seront appelés sous les drapeaux que dans certaines circonstances graves, comme l'était jadis l'arrière-ban. Sa Majesté a créé en même temps six compagnies de cadets gentilshommes, dont chacune sera composée de cent maîtres, indépendamment des officiers ; elles tiendront garnison dans les villes de Caen, Metz, Cambrai, Strasbourg, Perpignan et Bayonne.

La cour de Rome ne se méprend pas sur la prétendue administration directe d'un roi de seize ans, et sentant qu'il est de son intérêt de vivre en bonne intelligence avec un précepteur qui a toutes les allures d'un premier ministre, elle vient d'envoyer le chapeau de cardinal à M. de Fleury. Le bref d'investiture est du 11 septembre.

Une autre élection a eu lieu dans le même temps : c'est celle du comte de Saxe, choisi par les États de Courlande pour succéder à leur souverain Ferdinand. Maurice, comte de Saxe, que la France doit regretter de voir s'éloigner, parce que, jeune encore, il lui promettait un homme distingué, est fils naturel de Frédéric-Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, et de la comtesse de Konismark. Dès l'âge le plus tendre Maurice eut des inclinations guerrières ; comme Achille, il n'aimait à jouer qu'avec des armes. Ennemi de l'étude, le jeune comte de Saxe ne consentait à s'y livrer quelques instants qu'en faveur de la permission qu'on lui donnait de monter à cheval et de faire des armes. Il apprit néanmoins la langue française avec facilité. « C'est celle de du Guesclin, Bayard et Turenne, disait-il, je veux la savoir. » Malgré son goût prononcé pour la France, ce brave Saxon fit pourtant ses premières armes contre cette puissance, dans l'armée du

grand Marlborough. Après avoir combattu Charles XII à côté de Frédéric-Auguste, au siège de Stralsund et à la sanglante bataille de Quedelsburch, Maurice de Saxe, déjà célèbre par sa valeur, servit sous les bannières d'Eugène, en 1717, dans la guerre de l'empereur contre les Ottomans. Il vint ensuite en France où le régent, à l'oreille de qui la renommée de ce jeune guerrier était parvenue, lui donna un brevet de maréchal de camp.

Pendant la paix qui régnait alors en Europe et qui depuis n'a été troublée qu'un moment, le comte de Saxe se livra à un genre d'hostilités auxquelles il ne paraissait pas moins propre qu'à celles du champ d'honneur : les combats de l'amour occupèrent une grande partie de ses loisirs, et pour continuer la figure, je dois dire que les adversaires ne pouvaient manquer à un homme qui au courage d'Alcide unit sa force et ses formes athlétiques. La fameuse tragédienne Lecouvreur, dont l'âme est aussi belle que son talent, fut une des premières à proclamer que le fils d'Auguste II était un héros dans toutes les acceptions du mot ; et, soit qu'Adrienne ait également paru une héroïne à l'Herculesaxon, soit que les belles qualités de cette actrice l'aient captivé, elle n'a pas cessé de l'emporter dans son cœur sur les nombreuses rivales qu'il lui a données. Mais le comte de Saxe va régner en Courlande, et les amours le pleurent à Paris.

Un phénomène assez rare dans nos contrées presque méridionales nous est apparu le 19 octobre, à sept heures du soir : c'était une *aurore boréale*, qui a duré jusqu'à une heure du matin. Au moment de l'apparition la nuit était extrêmement sombre ; tout à coup le jour a semblé renaître après une obscurité de deux heures, et la lumière était telle qu'on pouvait lire l'impression et même l'écriture les plus fines. L'instruction du grand siècle n'a pas encore pénétré dans toutes les classes : une foule éplorée parcourait les rues en psalmodiant des *Ave* et des *Confiteor* qu'interrompaient mille cris de désespoir. « C'est la fin du monde, disaient ces bonnes gens ; Dieu a per-

« mis que le jour revînt pour éclairer les morts qui vont
« sortir de leurs tombeaux ; nous touchons au jugement
« dernier... » Quelques vieillards superstitieux croyaient
même entendre déjà la fatale trompette ; et les *meâ culpâ*
de retentir de toutes parts. Vainement M. le lieutenant de
police faisait-il parcourir la ville par des savants qui s'ef-
forçaient d'expliquer le phénomène ; ces messieurs per-
daient leur physique, et la crainte subsistait. Enfin, à une
heure et quelques minutes, la lumière s'étant évanouie,
les esprits se sont calmés, et chacun a gagné son lit avec
l'espoir de se lever encore le lendemain. Les gazettes ont
appris depuis que cette aurore boréale a été vue en Espa-
gne et en Italie ; mais il paraît qu'elle s'est montrée plus
brillante en France que dans ces deux autres parties de
l'Europe.

Ce n'est point un phénomène lumineux que la tragédie
de *Pyrrhus*, jouée cette année à la Comédie-Française ;
cependant Crébillon a mis cinq ans à la composer, ce qui
prouve que le temps ne fait décidément rien à l'affaire.
L'auteur de *Rhadamiste* et d'*Atrée*, touché du reproche
qu'on lui faisait depuis longtemps de tuer tous ses person-
nages, a voulu prouver qu'il pouvait réussir sans avoir re-
cours à ces meurtres poétiques. Personne ne meurt dans
la tragédie de *Pyrrhus* ; mais, voyez la bizarrerie du public,
il a tué sans pitié la pièce où contre son habitude Cré-
billon s'était montré élément. Nouveau témoignage en
faveur de cet excellent conseil du plus naturel, du plus
sensé de nos poètes :

Ne forcez point votre talent,
Vous ne feriez rien avec grâce.

Dans les premiers jours de la présente année 1727,
Louis XV trouva sur la cheminée de sa chambre une let-
tre qui, d'après son contenu, semblerait avoir été confiée
par Louis XIV mourant au duc du Maine, pour être remise
à Sa Majesté au moment où elle prendrait les rênes de

l'État. Je copie cet écrit, tout apocryphe qu'il est, car il a produit une grande sensation à la cour.

« Mon fils, si la divine Providence à laquelle je me confie
« daigne conserver vos jours jusqu'au temps où la raison
« puisse vous faire agir par vous-même, recevez avec res-
« pect cette lettre des mains de M. le duc du Maine, ce
« fidèle sujet à qui j'ai fait jurer de vous la rendre en main
« propre. Vous y trouverez les dernières volontés de votre
« père, de votre roi, qui, au moment de quitter la vie, sent
« redoubler sa tendresse pour vous en qui il voit tous ses
« enfants réunis, et dans un âge si tendre, qu'il prévoit
« sous votre minorité des maux qui lui donnent plus d'in-
« quiétude que les horreurs du trépas qu'il va subir ne lui
« causent d'effroi.

« Si quelque chose peut adoucir ma peine dans cet état,
« c'est, mon cher fils, la promesse de tant de bons sujets
« qui ont fait serment dans mon sein de veiller sur vos
« jours, et de verser leur sang pour votre conservation.
« Récompensez leur zèle lorsque vous en aurez l'âge, et
« n'oubliez jamais les soins que mon fils le duc du Maine,
« que j'ai jugé capable de mettre auprès de votre per-
« sonne, en prendra après ma mort. Cette distinction
« que j'ai crue nécessaire pour l'amour de vous, lui sus-
« citera sans doute pour ennemis tous ceux qui se verront
« par cette prévoyance trompés dans le désir qu'ils ont de
« régner ; et si, par les troubles qui pourront survenir
« dans votre royaume, il arrivait quelque malheur à ce
« prince, ou quelque changement à ce que j'ai établi, je
« désire, mon fils, si Dieu vous conserve, que vous réta-
« blissiez les choses dans l'état où elles se trouvaient à ma
« mort, tant pour la religion et l'État que pour ce qui tou-
« che le duc du Maine. Ayez confiance en lui, suivez ses
« avis et ses conseils ; il est très capable de vous bien
« conduire. Si la mort vous privait d'un si fidèle sujet, ren-
« dez à ses enfants, en leur conservant leur rang, toute
« l'amitié que vous devez à leur père qui m'a promis et
« juré de ne vous abandonner qu'à la mort.

« Que le sang et l'amitié vous unissent avec le roi d'Es-

« pague, sans aucune raison d'intérêt ni de politique mal
« entendue ; ne vous en séparez jamais, c'est le seul
« moyen de conserver la paix, l'union et la balance de
« l'Europe.

« Ayez toujours un attachement inviolable pour le père
« des fidèles, et ne vous séparez jamais, pour quelque
« motif que ce soit, du sein et du centre de l'Eglise. Met-
« tez en Dieu toute votre confiance ; vivez en chrétien
« plus qu'en roi... Gardez-vous d'attirer sur vous la colère
« de Dieu qui protège si visiblement ce royaume.

« Donnez à vos sujets le même exemple qu'un père
« chrétien donne à sa famille ; regardez-les comme vos
« enfants ; rendez-les heureux si vous voulez l'être. Sou-
« lagez-les le plus tôt qu'il vous sera possible de tout l'im-
« pôt violent dont la nécessité d'une longue guerre les a
« surchargés, et que leur fidélité leur a fait supporter
« avec zèle.

« Faites-les jouir d'une longue paix, qui seule peut réta-
« blir les affaires de votre royaume ; préférez-la toujours
« aux événements douteux, et souvenez-vous, mon fils,
« que la plus éclatante victoire coûte toujours trop cher
« quand il faut la payer du sang de ses sujets. Ne le ver-
« sez jamais, s'il est possible, que pour la gloire de Dieu ;
« cette conduite vous attirera la bénédiction du ciel pen-
« dant le cours de votre règne. Recevez la mienne, mon
« fils, avec mes derniers embrassements.

« LOUIS. »

Il faudrait avoir bien peu de pénétration pour ne pas reconnaître que cette lettre sort des ateliers de bel esprit de M^{me} la duchesse du Maine, où sans doute on la fabriqua entre une énigme et une pièce de bouts-rimés, afin de se conformer au précepte de Boileau :

Passez du grave au doux, du plaisant au sévère.

C'est une petite tentative de l'ambitieuse princesse, au moment où le roi commence à se diriger quelquefois d'après des

idées qui lui appartiennent. Mais, outre que l'amorce est jetée maladroitement par le dépôt clandestin du papier sur la cheminée du roi, les éloges immodérés donnés au duc du Maine trahissent trop clairement l'origine de la prétendue homélie royale, pour que les gens sensés aient pu s'y méprendre. Mais comme les choses extraordinaires ne manquent jamais d'apologistes, celle-ci en a trouvé beaucoup, et bon nombre de courtisans ont déclaré, tout bas néanmoins, que le roi ne ferait pas mal de se conduire conformément aux conseils qu'on lui donnait. Quant au public, qui, dans ses interprétations, excède toujours les lois de la raison, il se persuade que la lettre de Louis XIV arrive de l'autre monde, qu'elle a été déposée sur la cheminée du roi par un ange, et que Dieu a permis ce message pour mettre le jeune roi dans la bonne voie.

Le cardinal de Fleury a pris la chose comme il la devait prendre, en accueillant avec un sourire moqueur toutes les observations sérieuses qu'on lui adressait journellement sur le message posthume du feu roi. Cependant les niais puissants de la cour étant revenus auprès de lui sur cette affaire jusqu'à la plus assommante ténacité, ce ministre voulut mettre fin à ces fades et oiseux discours.

Il y avait cercle chez la reine : la compagnie était nombreuse ; le roi s'y trouvait, et M^{me} la duchesse du Maine aussi. Le cardinal, jugeant la circonstance favorable à l'exécution de son projet, s'approche de la dame de Sceaux :

— Recevez, madame la duchesse, lui dit-il, mon bien sincère compliment.

— De quoi, monsieur ?

— De la lettre écrite à Sa Majesté par le feu roi.

— Si M. le duc du Maine eût remis cet écrit au roi avec la décence convenable, peut-être y aurait-il eu à cela quelque mérite ; mais le déposer clandestinement...

— La façon dont a été remise la lettre ne fait rien à l'affaire, madame... Et puis, continua Son Eminence en souriant, la modestie, l'humilité pieuse de M. le duc ne lui permettaient pas d'entendre lire un écrit renfermant son

éloge... Mais c'est pour la lettre elle-même que je félicite Votre Altesse.

— Je ne comprends pas Votre Eminence, répondit M^{me} du Maine en rougissant.

— Les sentiments généreux exprimés dans cette lettre, les nobles pensées qu'elle renferme, et les beautés académiques qui assaisonnent le tout...

— Eh bien, monsieur le cardinal...

— Font le plus grand honneur à la cour de Sceaux.

— J'ignore absolument ce que vous voulez dire.

— Je m'attendais à cette réponse ; le vrai talent est modeste. Mais Votre Altesse s'en défend vainement ; c'est à elle que le roi doit ce superbe morceau d'éloquence modèle, composée sans doute pour donner à Sa Majesté une idée des beaux mouvements épistolaires, et qui ne peut manquer de produire cet effet.

— Monsieur le cardinal oublie que ses plaisanteries s'adressent à une princesse du sang !

— Je ne plaisante nullement ; ce sont de sérieuses félicitations que je fais à M^{me} la duchesse.

— Finissons, monsieur ! dit la princesse avec une colère difficilement comprimée.

— Voici mon dernier mot, reprit le cardinal : on ne gouverne point un Etat avec des phrases. Le panégyrique des gens illustres et les fleurs de rhétorique sont bons pour charmer l'amour-propre et l'oreille ; mais, dans l'administration publique, il faut de l'aptitude, du travail et la connaissance des hommes ; il faut enfin marcher avec le temps actuel, et non avec des souvenirs.

A ces mots le ministre fit une profonde révérence à M^{me} la duchesse du Maine, et se mêla à la foule qui s'était réunie autour des interlocuteurs.

Depuis ce jour la prétendue lettre de Louis XIV a perdu tout son crédit ; on n'en parle plus qu'avec ironie.

Le renvoi peu civil de l'infante d'Espagne et l'alliance conclue par Philippe V avec l'empereur avait rompu la bonne intelligence entre les cours de Versailles et de

Madrid ; la guerre eût même éclaté, si l'une et l'autre puissance eussent été plus en état de la soutenir. Mais le premier soin de Fleury après son avènement au ministère fut de réconcilier deux souverains que le sang et la politique semblent devoir tenir sans cesse unis. Louis XV écrivit le premier à son oncle, au commencement de cette année, à l'occasion de la grossesse de la reine Elisabeth ; Philippe V se hâta de répondre par une lettre polie, mais dans laquelle perçait encore un peu de froideur. La correspondance n'a pas continué.

Décidément M^{me} de Boufflers l'emporte sur toutes les femmes qui, depuis cent ans, ont inscrit leur nom dans les fastes de la galanterie. Il est impossible de suivre le cours de ses bonnes fortunes ; l'attention la plus soutenue n'y pourrait suffire. Si le roi voulait un beau matin passer la revue des amants de cette dame, la cour du château de Versailles ne serait pas assez vaste pour les contenir. Voici un petit épisode des prodigieuses aventures de la duchesse, qui égaye singulièrement la ville et la cour : M. de Durfort eut dernièrement la fantaisie de soupirer quelques instants pour M^{me} de Boufflers : « *Quel jour ?* » répondit-elle à la première déclaration de ce nouvel amant. On convint d'un rendez-vous rue Cadet, pendant l'absence déjà connue que M. de Luxembourg devait faire. Durfort, pour rendre le souper plus agréable, y conduisit Chassé, acteur de l'Opéra, très aimé du public, et dont quelques dames de la cour font le plus grand cas sous un autre rideau que celui de l'Opéra. Lorsque le vin eut excité M^{me} de Boufflers, elle se mit à comparer les traits, les formes, la tournure de M. de Durfort, sa conquête du jour, avec ceux du chanteur amené pour égayer la soirée, et la duchesse jugea qu'il y avait une source de gaieté plus féconde dans le dernier que dans le premier. La duchesse se mit à faire des agaceries très expressives au comédien ; celui-ci pensa qu'il était de son honneur d'y répondre, quoi qu'il pût arriver. Mais, M. de Durfort, qui n'avait pas arrangé la partie pour les plaisirs d'un comé-

dien, fit sortir Chassé de table et le renvoya. A cette vue M^{me} de Boufflers entrant dans la plus violente colère, se précipite sur les traces du chanteur ; on essaye de la retenir, mais elle s'arrache des bras de ceux qui l'avaient suivie. Echevelée, l'œil ardent, et dans le plus grand désordre, elle court après Chassé jusqu'au bout de la rue, en criant de toute sa force : « Je le veux ! je le veux ! » M. de Durfort, après avoir, avec beaucoup de peine, ramené cette bacchante à la petite maison, parvint à calmer un peu ce transport... « A la bonne heure, dit-elle ; mais je vous assure que je l'aurai. » En effet, le lendemain au soir, on vit le beau chanteur entrer chez M^{me} de Boufflers, et prendre rang dans la onzième ou douzième centaine de ses amants.

La mort frappa le 30 mars le grand Newton, l'un des rares génies à qui l'Eternel ait permis de reconnaître et d'expliquer quelques-uns des ressorts mystérieux de la nature. Dans ses *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, en démontrant l'affinité des corps, ou, si l'on veut, l'attraction, cet illustre Anglais fit comprendre par quelles causes secondaires, à la voix du Tout-Puissant, le chaos se débrouilla ; comment le feu jaillit de la matière, attiré par le feu ; comment l'eau se réunit à l'eau pour couler en torrents, et comment les métaux, obéissant aux lois qui attireraient leurs molécules les unes vers les autres, percèrent les entrailles de la terre pour former des masses homogènes. Quel champ ouvert à la raison que cette explication des sympathies physiques, dont on a sans doute outré le pouvoir, en les supposant le principe des affections ou des antipathies humaines ! L'*Optique* de Newton est une autre création presque divine à laquelle nous devons en grande partie la révélation des mystères de cette lumière qui nous étonnait par tant de phénomènes inexpliqués. Grâce au philosophe de Wols-trop, nous connaissons enfin l'origine des couleurs, que son intelligence sublime a décomposées. Ajoutons que les immortels ouvrages de Newton ont prouvé, mieux que

tous les livres de théologie, la puissance infinie du Créateur : le grand homme l'a démontrée par les œuvres mêmes de la création ; il marque du doigt, dans le système de l'univers, le point où finit la cause physique, et où commence la cause indispensable d'une volonté supérieure aux lois de la nature. Si j'avais un enfant athée, je lui ferais lire Newton. Ce mortel d'un ordre supérieur mourut à Kensington à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Les plus grands honneurs lui ont été rendus, non comme président de la Société royale de Londres, ni comme directeur général des monnaies du royaume, mais parce qu'il a marqué en Angleterre la plus haute région où le savoir de l'homme soit parvenu. Six pairs portaient les coins du poêle au convoi funèbre. Dans la Grande-Bretagne, on ne songe pas à donner des lettres de noblesse au génie ; c'est au contraire par lui que la nation cherche à s'ennoblir. Les six gentilshommes dont je viens de parler compteront parmi leurs plus beaux titres d'illustration le choix qu'on avait fait d'eux pour accompagner les restes de Newton. Il repose à Westminster, sous quelques pieds de marbre ; mais sa grande âme remplit l'univers, et son nom retentira dans tous les siècles.

Combien il faut baisser de ton pour parler d'un mortel qui n'est que souverain, quand on s'est élevé jusqu'à Newton ! mais la tâche que je me suis imposée exige de fréquentes transitions : la variété doit naître sous ma plume comme elle naît autour de moi. La czarine Catherine Alexina, qui, d'un cabaret de la Livonie, monta au trône des Russes, et qui les gouverna quinze mois après la mort de Pierre le Grand, vient, en le rejoignant dans la tombe, de laisser le sceptre au czarowitz son fils, proclamé sous le nom de Pierre II. Catherine suivit les plans du gouvernement de son illustre époux ; elle acheva plusieurs des fondations qu'il avait commencées, créa même des établissements, et se fit aimer de ses sujets. La conduite de cette souveraine ne fut pas exempte de blâme : elle eut pour amant le comte de Lewenvolden, et ensuite le comte de Sapieha, ce qui fait concevoir l'indulgence avec

laquelle Catherine oublia l'attentat du Breton Villebois sur sa personne.

L'esprit de secte s'appuie de tout, s'accroche à tout, et rarement ses principes ne vont pas jusqu'à l'exaltation. Le jansénisme, que des hommes tels que Nicole, Arnauld et Sacy ne purent empêcher de dégénérer en fanatisme, devait s'affranchir tout à fait des lois de la raison, lorsqu'il était abandonné à des sectateurs vulgaires, et les persécutions ne pouvaient manquer de le convertir en délire. C'est ce qui se voit maintenant.

Il y avait par le monde un janséniste nommé *Pâris*, fils d'un conseiller au parlement, et qui, ayant pris les ordres mineurs, abandonna à son frère ce qu'il avait à prétendre dans la succession paternelle. Mais, par une humilité sincère, Pâris se borna au diaconat, et, renonçant au monde, se retira, faubourg Saint-Marcel, dans une espèce d'ermitage au fond d'un jardin qu'il cultiva de ses mains pour aider à la subsistance du pauvre. Vincent de Paul en miniature, l'honnête diacre fournissait des carottes, des choux, des oignons aux familles nécessiteuses du quartier ; il instruisait leurs enfants, et le soir, après tous ses exercices de pénitence et de charité, se procurait une innocente récréation en tricotant des bas pour ses protégés. Pâris vécut ainsi plusieurs années sans que sa réputation s'étendît au delà du faubourg dont il secourait les habitants, car il faisait le bien sans ostentation, ce qui devait nécessairement le laisser dans l'obscurité. Ce diacre mourut il y a quelques mois ; son convoi ne fut escorté que par les infortunés dont il avait été le bienfaiteur, et sa dépouille mortelle fut déposée sous une simple pierre dans le cimetière de l'église Saint-Médard. La reconnaissance réunit d'abord sur la tombe de Pâris un certain nombre de pauvres du quartier qu'on entendait prier à haute voix pour lui ; bientôt quelques jansénistes, qui avaient honoré ses vertus modestes, grossirent ce cortège pieux ; enfin on fit du tombeau le rendez-vous des disciples de Jansénius, et l'on vint s'y forti-

fier, s'y roidir contre les renaissantes persécutions des jésuites... Peu à peu les têtes s'échauffèrent près des restes de Pâris ; on se crut inspiré par le sépulcre de cet homme vertueux ; les prières redoublèrent, le fanatisme s'accrut, les cervelles se détraquèrent. Le délire fut surtout porté à son comble chez une multitude de jeunes filles, qui, parvenues à cet âge où une nature impérieuse exalte les passions du sexe, éprouvèrent sur la tombe de Pâris des convulsions moitié ferventes, moitié hystériques. Rien de communicatif comme l'exaltation ; de ce que ces jeunes filles avaient été saisies d'une irritation nerveuse, toutes les femmes jansénistes habituées du cimetière de Saint-Médard crurent en sentir le principe, et ce qu'on croit fermement à sur l'âme toute la puissance de la vérité. Ces dévotes ne tardèrent pas de se tordre les bras, de faire craquer leurs jarrets, de décomposer leurs traits par d'horribles grimaces ; puis, s'étendant sur la tombe pour ressentir plus immédiatement ce qu'elles appelaient l'*œuvre*, on les vit s'agiter convulsivement de manière que, par un véritable saut de carpe, elles se retournaient avec une inconcevable souplesse de reins, sans s'occuper du désordre, quelquefois complet, que ces brusques mouvements causaient dans leurs vêtements. A l'origine de ces actes d'un étrange fanatisme, peut-être la conviction seule y présida-t-elle ; mais il me paraît démontré aujourd'hui que les jansénistes, spéculant sur les convulsions, songent à s'en faire une ressource pour rendre, s'il se peut, leur parti redoutable à ses adversaires, sous l'invocation du diacre Pâris qui n'en peut mais.

Toujours est-il qu'il existe depuis quelque temps une société organisée de convulsionnaires : elle a ses chefs, ses règlements, ses employés. Déjà le charlatanisme s'ingénie ; les miracles ne peuvent tarder, et les martyrs suivront de près. En attendant, les convulsionnaires ont leurs spectateurs : tout ce qu'il y a de curieux à Paris, et surtout de curieux libertins, vient, des fenêtres du voisinage qu'on loue à cet effet, assister aux tours de force, aux sauts périlleux des jansénistes femmes du cimetière

de Saint-Médard. Les fanatiques qui se livrent à cette gymnastique dévote ont reçu dans le monde le nom de *sautenses* ; d'autres, qui poussent des cris semblables à l'abolement d'un chien, sont appelées *aboyeuses* ; enfin une troisième subdivision de convulsionnaires femelles, dont la manie est de miauler comme des chats, a reçu la qualification de *miaulantes*... On voit que la variété ne manque pas à ce spectacle qu'il faudrait déplorer plutôt que d'y courir comme à un amusement.

Les convulsionnaires, ou, si l'on veut, les jansénistes, ne se bornent pas aux sauts de carpe, aux aboiements et aux miaulements du cimetière de Saint-Médard : c'est la parade dont on amuse les badauds arrêtés à la porte. Ces sectaires, qui savent très bien que le cardinal de Noailles, en accédant à la bulle *Unigenitus*, n'en est pas moins resté attaché au parti des anticonstitutionnaires, cherchent à s'appuyer de la secrète adhésion de ce prélat à leurs mystères, et ces jansénistes ne désespèrent pas de réussir. Mais les jésuites ont prévu le cas ; n'ayant pu vaincre l'opposition du cardinal par la persuasion, ils se sont déterminés à l'effrayer par un exemple de sévérité. Alléguant auprès de Fleury la prétendue nécessité de discuter des matières intéressant le dogme et la discipline de l'Église, ces pères ont prié ce ministre d'obtenir l'agrément du roi pour la réunion d'un concile à Embrun. Son Éminence, peut-être séduite, peut-être trompée, a sollicité et obtenu de Sa Majesté une déclaration qui autorisait cette assemblée ecclésiastique. En conséquence, l'archevêque d'Embrun a convoqué dans sa métropole les évêques de Senez, de Gap, de Bellai, de Fréjus, de Vence, de Sisteron, de Glandèves, d'Autun, de Viviers, d'Apt, de Valence, de Grenoble, de Grasse et de Marseille. Presque tous ces prélats s'étaient rendus à Embrun avec la persuasion qu'il s'agissait de traiter quelque point important de doctrine religieuse ; leur surprise fut grande quand le promoteur du concile dénonça l'un des évêques présents, M. de Senez, pour une instruction pastorale contenant des termes injurieux à la bulle *Unigenitus*, et recommandant

la lecture des *Réflexions morales* du père Quesnel. L'évêque ayant reconnu l'ouvrage inculpé comme sien, et s'étant refusé à le rétracter, fut déclaré suspendu de ses fonctions épiscopales, et relégué, par ordre du roi, à l'abbaye de la Chaise-Dieu. Cet ecclésiastique est âgé de quatre-vingts ans.

Cet exemple ne produisit point l'effet que les jésuites en attendaient : M. de Noailles, qui avait reconnu leur intention, déclara qu'il n'avait rien à se reprocher et ne craignait personne.

Pendant le cours de ces discussions religieuses, des événements politiques plus sérieux encore se passaient en Europe. L'empereur Charles VI fonda en 1722, dans les Pays-Bas, une compagnie des Indes sous le nom de *compagnie d'Ostende*. Cet établissement ne paraissait pas appelé à de hautes destinées chez une puissance aussi peu maritime que l'Autriche ; cependant il excita la jalousie des nations commerçantes, et particulièrement de l'Angleterre, qui motiva du moins sur cette cause des hostilités contre Philippe V, protecteur de la compagnie d'Ostende. A peine la guerre eut-elle éclaté que le comte de Torres, général espagnol, fit ouvrir follement la tranchée devant le rocher de Gibraltar. Déjà pourvue de tout ce qui pouvait la mettre à même de soutenir un long siège, cette place, en présence même des assiégeants, reçut un renfort de trois régiments que le vice-amiral Wayer y débarqua sans que les Espagnols pussent s'y opposer ; et dès ce moment le siège fut changé en simple blocus.

Cependant le cardinal de Fleury, qui s'était entremis entre les puissances belligérantes, parvint à arrêter cette guerre ; des préliminaires de paix furent signés à Paris le 31 mai. L'empereur consentit à ce que la compagnie d'Ostende demeurât suspendue pendant sept années, à condition que les puissances maritimes laisseraient rentrer paisiblement les vaisseaux de cette compagnie, ce qui fut accordé.

Peu de temps après ce traité, Georges I^{er}, roi d'Angleterre, mourut, et Georges-Auguste II lui succéda le

16 juin. Le prince défunt, qu'on vit commander avec distinction dans les guerres de la succession d'Espagne, n'étant alors que duc de Brunswick, a régné sur l'Angleterre avec habileté, sagesse et fermeté; mais il faut, pour être juste, attribuer en grande partie la prospérité dont la Grande-Bretagne a joui sous son règne au célèbre Robert Walpole, son premier ministre, homme d'État dont le nom mérite d'être associé à celui de Colbert.

L'entremise du cabinet de Versailles entre l'Angleterre et l'Espagne a consommé la réconciliation de Philippe V et de Louis XV. Celui-ci, à l'occasion de l'accouchement de la reine Élisabeth, a écrit une nouvelle lettre de félicitation à Sa Majesté Catholique; le comte de Rosembourg, qui était chargé de la porter, avait en même temps la mission de remettre au roi castillan le cordon bleu pour l'infant nouveau-né, don Louis-Antoine-Jacques. Après avoir lu le message, Philippe déclara, le 11 août, en présence de toute sa cour, « qu'il était entièrement et « sincèrement réconcilié avec le roi de France, son bien-aimé neveu. »

Un membre de la famille royale, le prince de Conti, succomba cette année, dans un âge peu avancé, aux suites de ses débauches effrénées, qui, l'ayant conduit à un épuisement absolu, ne lui laissaient plus que l'ennui d'exister. A ses derniers moments, il voulait s'enivrer pour passer, disait-il, de la vie à la mort sans y penser. Son confesseur s'opposa à ce qu'il fit cette fin épicurienne. « Vous avez « beau faire, répondit-il, je n'ai plus le temps de me « repentir. » En effet il expira presque aussitôt. Si ce prince ne chercha que la réputation d'être l'homme le plus immoral de la France après le régent, il l'a obtenue; mais il n'a pas, comme Philippe d'Orléans, racheté ses vices par de belles qualités: M. de Conti n'eut que des défauts.

On a donné cette année, à la Comédie-Française, une bonne comédie de Destouches, intitulée *le Philosophe marié*, ou *le Mari honteux de l'être*. « Je ne sais pas, « disait un spectateur en prenant son billet, comment « l'auteur l'entend, mais un homme qui se marie, se mon-

« tre, par cela même, très philosophe, c'est-à-dire qu'il
« s'est d'avance résigné à tout ce qui peut lui arriver ;
« son caractère se dément donc si, devenu mari, il est
« honteux *de l'être*... C'est le cas, ou jamais, d'avoir de
« la philosophie. » Quoi qu'il en soit de l'exactitude de
ce bon mot, la pièce de Destouches a été vivement ap-
plaudie. Une action bien conduite, des caractères vrais et
un dialogue spirituel couvrent avec bonheur ce que le
fond du sujet offre d'invraisemblable. Un philosophe,
autrement dit un sage, ne pourrait rougir de s'être marié
que si le mariage blessait les lois de la sagesse ; et c'est
précisément le contraire, puisque cette alliance est le
moyen légitime d'accomplir un des grands desseins de la
nature, auxquels la philosophie veut que nous soyons
fidèles avant tout. La honte du héros de Destouches n'est
donc qu'un témoignage d'orgueil de la part d'un homme
qui croit avoir perdu de sa dignité en se soumettant à
l'empire d'une femme, et l'on va voir que la donnée du
poète repose en effet sur un tel sentiment. Destouches,
ministre de France en Angleterre, ne put, à travers les
grands intérêts dont il était chargé, se défendre d'une vive
passion pour Dorothée Johnston, demoiselle d'une nais-
sance distinguée, dont la main ne pouvait qu'honorer un
ambassadeur jadis comédien. Le mariage se fit ; mais
Destouches crut devoir se faire donner la bénédiction nup-
tiale très secrètement, et tenir quelque temps son hymen
caché. Le motif de ce mystère, qui a fourni le sujet de la
comédie nouvelle, n'était-il pas évidemment celui que j'ai
attribué au principal personnage mis en scène ? Or il n'y
a pas la moindre philosophie dans tout ceci ; je n'y vois
que la petitesse d'un diplomate gourmé qui craint de
paraître distrait des hauts intérêts de la politique par le
vulgaire plaisir de coucher avec sa femme. Il faut pour-
tant pardonner à Destouches, en faveur d'un bon ouvrage,
de nous avoir offert une faiblesse pour le scrupule d'un
sage, et un courtisan pour un philosophe, ce qui ne laisse
pas de faire deux contre-sens incontestables.

Le brave comte de Saxe n'a pu se maintenir en Cour-

lande ; accablé par les armes de la Russie, il s'est vu forcé d'abandonner à cette puissance un Etat trop voisin d'un si grand empire, et qui lui agréait trop pour que Maurice réussît à le lui disputer longtemps. Mais ce n'est pas sans avoir défendu ses possessions que le fils d'Auguste les a laissé échapper : il a combattu comme jadis Léonidas combattit avec sa poignée de Spartiates contre les innombrables légions de Xerxès. Je dois, à cet égard, citer un trait qui prouve que le comte de Saxe avait trouvé dans notre célèbre tragédienne M^{lle} Lecouvreur une âme digne de la sienne. Vers le milieu de l'année dernière, ce prince écrivit en France pour obtenir des secours d'hommes et d'argent. Ses lettres furent à peine lues au ministère ; mais on lui répondit de la façon la plus affectueuse qu'on ne pouvait lui envoyer ni écus ni soldats. Adrienne Lecouvreur avait bien quelques amants ; mais, en supposant qu'ils eussent voulu faire le voyage de Courlande, cela n'aurait offert au comte Maurice qu'un faible corps auxiliaire : c'eût été autre chose, si la duchesse de Boufflers se fût décidée à enrégimenter ses favoris. L'excellente actrice ne possédait pas non plus de gros trésors ; mais elle voulait à toute force secourir celui qu'elle appelait son *dieu Mars*. Elle mit donc en gage sa vaisselle, ses bijoux, et, joignant leur produit au peu d'argent qu'elle possédait, elle fit passer au souverain de la Courlande une somme de quarante mille livres qui lui servit du moins à revenir commodément en France après avoir défendu pied à pied son Etat envahi. Maurice arriva à Paris dans les premiers jours de ce mois (janvier 1728) ; je n'ai pas besoin de dire que sa reconnaissance envers M^{lle} Lecouvreur s'est montrée fort expansive... « Adrienne, « je vous rendrai votre argent », lui dit-il souvent dans les intervalles de ses témoignages de gratitude... « Bon, bon, « se hâte toujours de répondre la célèbre actrice, cela ne « presse pas... Je suis contente de la manière dont vous « servez l'intérêt. »

Les grandes réputations produisent sur nous l'effet de

ces corps lumineux qui nous éblouissent d'abord, et dont l'éclat décroît à nos yeux par l'habitude de les voir. On ne parle plus à la cour de France des prouesses amoureuses de Richelieu ; peut-être s'en occupe-t-on davantage à celle de Vienne, auprès de laquelle il est depuis trois ans ambassadeur. Cependant on dit que ce seigneur est devenu difficile en fait de galanterie, à la manière de ces gourmands qui, las de bonne chère, ne veulent plus que des mets exquis. S'il en est ainsi, je doute qu'il se plaise aux banquets galants de l'Allemagne, car il lui faudra revenir à la grosse nourriture. Dans ce pays, où l'amour est une rêverie qui plane au-dessus des nuages, ou c'est le simple mot d'ordre d'un plaisir épais. Une Allemande écoute un amant juste le temps nécessaire pour savoir comment elle le possèdera ; la chose étant convenue, les fleurettes, les compliments, les billets doux, les madrigaux seraient en pure perte, il ne s'agit plus de débiter de l'esprit.

On voit donc que le duc de Richelieu ne peut se complaire au sein de ces tendresses tout effectives, qui, par leur nature, doivent offrir trop peu de variété pour séduire son âme inconstante et légère ; aussi se livre-t-il presque exclusivement, m'écrivait-on dernièrement de Vienne, à certaines pratiques superstitieuses auxquelles il fut enclin dès sa tendre jeunesse. On aura peine à croire qu'un gentilhomme spirituel, un membre de l'Académie française, croie, au temps où nous vivons, à l'astrologie judiciaire, et cherche de bonne foi la pierre philosophale. Rien n'est cependant plus vrai : Richelieu a la plus robuste confiance aux prédictions ; il accueille avec bonté tous les charlatans qui font métier de lire dans l'avenir, et surpasse en crédulité ces bonnes vieilles qu'on voit toujours occupées à tirer les cartes. Cette ridicule manie, que les ennemis de Richelieu brodent à loisir loin de lui, a failli l'empêcher d'obtenir le cordon bleu. On dit que le duc a fait un pacte avec le diable ; que souvent il se rend, accompagné de bohémiens possédés comme lui, dans les vieux châteaux de la Bohême pour s'y livrer, au sein des nuits, des mystères infernaux. Alors, ajoutent les tradition

populaires, on aperçoit à travers les vitres des ces gothiques édifices, qui jamais, de mémoire d'homme, ne furent habités, on aperçoit des flammes bleuâtres éclairant des figures étranges, tandis que des légions de démons aux ailes de chauve-souris volent au-dessus des tours noircies dans lesquelles se passent ces terribles choses. On va même jusqu'à dire qu'un soir, dans une forêt voisine de Vienne, l'ambassadeur de France, assisté de quelques seigneurs allemands, renouvela les mystères d'Hécate, et sacrifia un homme à la lune. Ces bruits sont aussi trop puérils; on n'y a point cru à la cour de France, et, le 24 février, les insignes de l'ordre du roi ont été envoyés à ce ministre.

Les plus grandes absurdités sont quelquefois fondées sur une vérité : l'on n'eût pas fait Richelieu sorcier s'il ne se fût pas montré superstitieux à l'excès. Entre autres charlatans que le duc rechercha et admit à sa table, je citerai un nommé Damis, qui se disait tout à la fois astrologue, mathématicien, alchimiste et médecin. L'ambassadeur le consulta un jour sur sa santé, dont il avait sujet d'être inquiet parce qu'il crachait le sang depuis cinq à six mois.

— Soyez sans crainte sur les suites de cette indisposition, s'écria Damis avec un ton d'inspiré ; votre vie, monseigneur, sera aussi longue que glorieuse... Vous pliez sous le poids des lauriers, des honneurs et des ans. Rien ne vous manquera, si ce n'est quelquefois l'argent. Mais je veux corriger cette partie de l'arrêt du destin... Monseigneur, je vous donnerai de l'or.

— De l'or, dites-vous, Damis, et comment? vous n'en avez pas pour vous-même.

— Votre Seigneurie a raison; mais cela ne m'empêchera pas de lui en donner, et beaucoup.

— J'avoue que je ne comprends pas où vous prendrez ce précieux métal.

— Eh! parbleu! je le ferai.

— Vous le ferez!... Vous raillez : la pierre philosophale est une chimère.

— Dites que sa dénomination est une sottise, car rien

n'est moins philosophique que l'or qui sert à corrompre tous les philosophes ; mais c'est de la chose qu'il s'agit, et j'ai l'honneur de vous répéter que je vous donnerai à foison cette matière tant recherchée... Quelques instants me suffisent pour la créer.

— Quoi ! lorsque la nature ne la produit, dit-on, qu'après des centaines de siècles...

— La nature ! monseigneur, elle obéit... et moi je commande.

— Oh ça, Damis, pourquoi donc n'êtes-vous pas aussi opulent que vous me semblez pauvre?...

— Ma réponse sera simple, monsieur le duc : il faut semer pour recueillir... et je ne puis créer les causes premières... cela dépasse mon pouvoir.

— Je vous entends. Eh bien ! nous sèmerons ensemble.

— Et vous moissonnerez seul ?

— Non, certes ! nous partagerons.

— Sachez donc, monseigneur, le reste de mon secret... Je puis enrichir les autres, mais il m'est ordonné de rester pauvre... Damis ne peut, à l'exemple de Saturne, dévorer ses propres enfants.

— Vous êtes un homme bien singulier...

— Attendez, pour en juger, que mes œuvres aient justifié mes paroles.

Richelieu aime l'argent, non par avarice, mais parce que sa magnificence, ses dépenses inconsidérées et le gros jeu qu'il affectionne nécessitent de grandes ressources. Le duc ne prit pas de repos qu'il n'eût mis son alchimiste à même de lui faire de l'or. Damis commença l'opération : on brûla du charbon, beaucoup de charbon ; le duc, garçon de fourneau du grand opérateur, souffla avec une patience merveilleuse, tandis que son maître observait le creuset d'un air sombre et méditatif. Enfin l'opération étant achevée, Damis produisit à l'ambassadeur un lingot d'or d'un excellent titre, qui fut estimé sept cent vingt-deux livres dix sous, et dans la composition duquel il n'était entré qu'un double louis. Richelieu sautait dans son laboratoire comme un enfant : il embrassait Damis, le nommait

son meilleur ami, son dieu tutélaire... Rien de respectable comme les gens qui nous enrichissent. Un assez grand nombre d'expériences furent faites en présence de l'enchanté seigneur, et toutes eurent le même succès... Richelieu croyait avoir trouvé enfin une mine de richesses telle qu'il la lui fallait, c'est-à-dire inépuisable, lorsqu'un beau matin Damis disparut. Le duc espéra quelque temps que son *cher ami*, comme il l'appelait, ne ferait qu'une courte absence; il se flattait de le voir reparaitre d'un moment à l'autre... Vain espoir! Richelieu fit chercher l'alchimiste de tous côtés, il pria tous ses collègues les ambassadeurs de tâcher de le découvrir, personne ne put ressaisir la trace de cet homme extraordinaire... Le duc vit donc évanouir sans retour la belle chimère qu'il s'était créée... Il dut se consoler de la perte d'une fortune infinie comme le pouvoir de celui qui devait en être l'artisan.

Ce qui devait le plus surprendre dans cette aventure, c'est que Damis n'avait jamais demandé d'argent à Richelieu; il ne s'était montré exigeant en aucune manière, et avait toujours remis au duc le produit des opérations faites dans son laboratoire et devant lui. Qu'était-ce donc que ce Damis? C'est ce qu'on n'a jamais su.

Les souverains qui n'ont rien à faire s'amuse à jouer au congrès, comme des enfants jouent aux osselets entre deux classes. Voici de nouvelles conférences ouvertes à Soissons le 14 juin. Le cardinal de Fleury, le marquis de Fénelon et le comte de Brancas, plénipotentiaires de la France, ont reçu à la porte de l'hôtel de ville les envoyés des autres puissances; puis, sans autre cérémonial, chacun est allé s'asseoir près d'une table ronde, dont la forme a sauvé l'embarras de toute discussion de préséance. La première séance du congrès a été consacrée à entendre un discours de M. de Fleury, et la réponse du comte de Sintzendorf, ministre de l'empereur... Il y avait longtemps qu'on n'avait vu une journée diplomatique aussi bien remplie.

Les jansénistes, dans un pamphlet hebdomadaire qu'ils

sont paraître depuis quelques mois, sous le titre de *Nouvelles ecclésiastiques*, ont pris la liberté grande de ridiculiser un peu le congrès de Soissons, dont l'utilité ne leur paraît pas bien démontrée. Ce petit recueil, qu'on lit avec plaisir chez les gens du bel air, est écrit avec autant d'esprit et de délicatesse que d'amertume et d'ironie, ce qui fait que M. Hérault, lieutenant de police, se consume en recherches pour en découvrir les auteurs. Peine perdue ! on ne sait ni qui compose, ni qui imprime, ni qui distribue cette gazette ; elle tombe des nues chaque semaine, et en tombe avec une régularité ponctuelle. Les dispositions sont si bien prises à cet égard, qu'un jour, certain personnage en crédit paria avec M. le lieutenant de police que tel autre jour, à telle heure, un grand nombre d'exemplaires des *Nouvelles ecclésiastiques* entrerait par une barrière indiquée et échapperait à la vigilance des commis. En effet, au jour et à l'heure convenus, plusieurs personnes se présentent à la barrière choisie ; on les fouille jusque sous la chemise, mais inutilement : ces braves gens étaient étrangers à l'introduction du pamphlet. En ce moment le parieur montra à M. Hérault un barbet qui se glissait le long des maisons : c'était le fraudeur... On s'en saisit, et l'on trouva que sa peau de barbet était cousue par-dessus le poil ras de l'animal, et qu'entre-deux était recélée une centaine des feuilles clandestines. Le magistrat se déclara vaincu ; et comme il serait extrêmement difficile de visiter tous les contrebandiers quadrupèdes qui peuvent colporter l'écrit dont il s'agit, il continue de circuler à Paris.

Tandis que la critique s'attache aux œuvres du gouvernement et fronde avec raison le retour du régime des jésuites, une escadre, composée de onze vaisseaux ou frégates et de quelques galères, sous les ordres du chef d'escadre de Grandpré, châtie, par un bombardement de Tripoli, la régence barbaresque de ce nom, pour le refus qu'elle a fait de donner satisfaction au roi sur certains griefs. Cette expédition, qui n'est, pour une puissance comme la France, qu'une petite distraction guerrière, vau-

dra à M. de Grandpré le grade de général de la marine ; du reste le succès déjà presque réalisé ne méritera pas d'occuper une place dans nos annales... Il faut laisser à la république de Saint-Marin, dont l'étendue est de deux lieues carrées, le plaisir de célébrer une victoire sur les pirates de Tripoli ou d'Alger.

Si l'on se récréait dans la Méditerranée en jetant quelques milliers de bombes sur une ville infidèle, le régiment de Picardie trouve que c'est pour lui une récréation un peu dure que de travailler au canal de Saint-Quentin. M. le marquis de Maulevrier, colonel de ce régiment, a bravement donné le premier coup de pioche ; mais il n'en a pas donné deux. Pendant que les soldats fournissent à l'ardeur du soleil le zèle que cet officier a promis, il passe son temps à courtiser les jolies Picardes, ce qui fait dire aux travailleurs que c'est entrer pour trop peu dans l'accomplissement de sa promesse.

Le 16 octobre, Louis XV fut attaqué de la petite vérole, qui, cette fois, se montra bénigne. Le roi se rétablit en peu de jours, sans que la maladie laissât sur le visage de Sa Majesté la moindre de ces petites traces qui signalent souvent son passage. Cet événement a contribué encore à augmenter l'attachement du roi pour la reine sa vertueuse épouse ; elle n'a pas voulu s'éloigner un instant de lui jusqu'à son entière convalescence : jamais on ne vit un nœud conjugal plus étroit... Mais, hélas ! ce sont les liens les plus serrés qui sont les plus sujets à rompre.

Dans le même temps où Louis XV n'était plus atteint que d'un appétit démesuré que ses médecins l'empêchaient de satisfaire, il se passait à cause de lui, en Espagne, des événements étranges. On ne pense pas à tout : au moment de l'invasion variolique, les ministres avaient laissé partir un courrier sans écrire à la cour d'Espagne ; Philippe V en conclut, sans autre examen, que le roi son neveu était mort. Tout aussitôt Sa Majesté Catholique convoque une junta extraordinaire ; il lui déclare qu'il va se rendre à Versailles avec le second de ses fils pour

recueillir l'héritage de la couronne de France, et qu'il laisse celle d'Espagne au prince des Asturies. Celui-ci prononça, et signa le jour même, dans la chapelle du palais, une renonciation formelle au trône de France en faveur de l'infant son frère.

Immédiatement après ces dispositions, on se mit à préparer les équipages de Sa Majesté; on fit partir des relais pour les carrosses de la cour. Les rôtisseurs, les pâtisseries, les chefs d'office passèrent la nuit à préparer les provisions de route. Le lendemain, de bonne heure, Leurs Majestés entendirent la messe tandis qu'on mettait les chevaux aux voitures, et pendant que les officiers et les valets faisaient retentir les corridors de leurs baisers d'adieu. Enfin, la reine était déjà dans le carrosse de voyage, le roi avait la jambe levée pour y monter, on apporte le courrier de France...: il annonçait que Louis XV jouissait de la meilleure santé.

La nouvelle du coup d'épée dans l'eau que je viens de citer égaya les courtisans de Versailles, le roi lui-même en rit beaucoup; moins cependant que le duc d'Orléans, qui pourtant n'est pas rieur de sa nature. Il fallut même, pour que ce prince eût ce mouvement d'hilarité, que l'équipée de Philippe V excitât dans Son Altesse ce petit sentiment de malice que l'on a toujours en réserve pour les gens qu'on n'aime pas. Indépendamment de son humeur mélancolique, le fils du régent regrette encore vivement sa femme morte en couches le 8 août 1726. Cette princesse, dix mois après son mariage, avait donné le jour heureusement à un fils, mais la naissance de sa fille lui a coûté la vie: ajoutons cependant que la duchesse douairière d'Orléans doit, selon tous les rapports, se reprocher la mort de sa bru. Cette fille naturelle de Louis XIV, qui, de son propre aveu, ne s'occupa jamais ni de l'éducation ni de la conduite de ses enfants, s'est occupée minutieusement de tout ce qui se rapportait à sa belle-fille, et cela pour la tyranniser parce qu'elle en était jalouse. Or, à l'époque de sa seconde couche, la jeune duchesse fut atteinte à Versailles des premières douleurs

de l'enfantement; mais sa belle-mère ne voulut pas qu'elle accouchât dans cette ville, et malgré ses souffrances elle la fit monter en carrosse pour venir à Paris. A Sèvres les douleurs de la princesse augmentèrent : elle voulait se faire transporter à Saint-Cloud et y rester ; mais les officiers de la suite déclarèrent qu'ils avaient ordre de conduire Son Altesse au Palais-Royal dans tous les cas... Le malaise de la duchesse fut extrême pendant le reste du chemin ; elle arriva fort malade, accoucha le même jour, et mourut quarante-huit heures après. Cette princesse remplie de douceur et d'affabilité, fut regrettée de tout le monde excepté de sa belle-mère, qui ne lui donna pas une larme... M^{me} la douairière d'Orléans est cependant très dévote.

J'aime de tout mon cœur le cardinal de Noailles, et cependant je déclare, dans toute la sincérité de mon âme, que, pour sa gloire, il a trop vécu. Douze évêques, sous la direction de ce prélat, avaient protesté dans les mains du roi contre l'arrêt du concile d'Embrun et la déposition du respectable évêque de Senez. Un grand nombre d'avocats au parlement de Paris avaient en même temps dressé une consultation contre ce jugement ecclésiastique : la pièce est convaincante, sans réplique ; aussi les jésuites ne s'avisèrent-ils pas d'y répondre, ils aimèrent mieux la faire supprimer comme renfermant des propositions injurieuses à l'autorité de l'Église... Ce sont toujours des injures que les raisons auxquelles on ne saurait rien répliquer. La vieillesse est souvent timide jusqu'à la lâcheté : moins il nous reste de jours, plus nous faisons de sacrifices pour en jouir, et l'honneur est peu de chose aux yeux de celui qui ne songe plus qu'à vivre. Le cardinal de Noailles, après avoir fait admirer pendant vingt ans sa noble fermeté, a vu dans un seul instant crouler l'édifice entier de sa réputation. Par un mandement du 11 octobre, ce prince de l'Église accepte purement et simplement la constitution *Unigenitus*, condamne les *Réflexions morales* de son ami Quesnel ainsi que les cent et une propositions qui en furent extraites jadis, révoque ses ins-

tructions pastorales contraires à la bulle, et déclare hérétique tout ce qu'il a publié en faveur du *quesnelisme*. L'homme qui ne songe plus qu'à vivre peut faire par crainte une telle profession contre sa conscience ; mais c'est un acte bien coupable de la part d'un ministre des autels, qui, pendant toute sa vie terrestre, doit songer à la vie immortelle.

Depuis l'exil de *M. le duc*, la marquise de Prie vivait ou plutôt languissait dans sa terre de Cour-l'Épine, près de Bernay, en Normandie. On l'avait surveillée pendant la première année du ministère de Fleury ; mais, après ce temps, le cardinal ne craignant plus cette intrigante, lui fit permettre d'aller aux eaux de Forges, ce qu'elle avait demandé. La marquise trouva à ces bains un grand nombre de courtisans avec lesquels elle essaya de négocier le rappel de *M. de Bourbon* ; mais le talisman de cette enchantresse était détruit : enlaidie par le chagrin et la colère, elle ne savait plus persuader, parce qu'elle ne pouvait plus séduire... Tous les efforts de *M^{me} de Prie* furent vains ; cette femme autrefois si puissante ne recueillit à Forges, auprès de ceux qui l'ont encensée durant sa faveur, que dédains et mépris : tel est le sort des puissances tombées d'un rang usurpé. De retour dans ses terres, la marquise se laissa aimer d'un conseiller nommé *M. de Brévedent*, qu'elle ne paya point de retour ; elle avait épuisé la coupe des voluptés, et ne fut sensible qu'au cruel plaisir de faire souffrir cet amant... Un soir pourtant, excitée apparemment par les transports de désespoir du conseiller, les sens refroidis de cette courtisane titrée se réveillèrent un moment ; elle lui abandonna ses charmes, jadis pollués par des myriades d'hommages impurs... Il fut heureux. Mais la marquise s'était trompée en croyant pouvoir être encore heureuse... « Que fais-je de la vie ? s'écria-t-elle quand « *Brévedent* l'eut quittée ; j'ai perdu même le vulgaire « plaisir que l'amour procure à la dernière de mes filles « de basse-cour... Il faut sortir d'esclavage... Mon ami, « dit *M^{me} de Prie* au conseiller qui la trouva au lit deux « jours après celui où elle avait comblé ses vœux, j'ai

« passé une bien mauvaise nuit ; donnez-moi cette fiole. » Le tendre Normand qui crut offrir à sa maîtresse un breuvage salulaire, se hâta d'obéir ; mais quelle fut la douleur du pauvre robin lorsque la marquise, après avoir bu, ajouta : « Je vais être affranchie des chagrins de ce monde ! » Trop éclairé par ces mots, Brévedent se jette aux genoux de celle qu'il chérit ; il la supplie d'arrêter les progrès du poison. « Impossible, répond-elle avec un sourire affreux ; « gardez-moi le secret, et faites venir le curé... *Je dois* « me confesser et recevoir les sacrements... » La marquise remplit les devoirs des chrétiens, mais sa conscience y fut étrangère : elle était athée... Le ciel la punit en même temps et de son suicide et de sa piété menteuse : cette femme coupable souffrit trois jours entiers les plus horribles douleurs. Ses cris, ou plutôt ses hurlements, s'entendaient, dit-on, à trois cents toises de son château... Enfin Dieu en eut pitié, elle rendit le dernier soupir au milieu d'une convulsion. L'effet du venin avait été tel que tous les membres de cette péchèresse expirée étaient recourbés sur eux-mêmes : il fut impossible de les étendre ; on dut la mettre par morceaux dans sa bière.

CHAPITRE XIII

1729-1730-1731-1732

Les pavillons à l'orientale. — Tentatives galantes sur le cœur du roi. — M^{me} de Gontaut ; son portrait, ses vues. — Jalousie de la reine. — M. de Gesvres est une vieille coquette. — Le lieutenant général fardé. — La chasteté de Louis XV est sauvée. — Le roi préfère sa santé aux amours. — Second mariage du duc de Bourbon. — Naissance du Dauphin père de Louis XVI, etc. — Le page du duc de Gesvres. — Eau claire du congrès de Soissons. — Traité de Séville. — Mort du cardinal de Noailles. — M. de Vintimille le remplace. — Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, et Charles-Frédéric, depuis Frédéric le Grand. — Horrible catastrophe de Catt. — Abdication de Victor-Amédée, roi

de Savoie. — *Callisthène*, tragédie de Piron, et *Brutus*, tragédie de Voltaire. — Le parterre et la calotte. — Mort de la comtesse de B***, auteur des *Tablettes*. — Révolte des Corses contre les Génois. — Les convulsionnaires : le nouveau prophète Élie. — Le parlement et les *Nouvelles ecclésiastiques*. — Édit sur les donations. — Victor-Amédée emprisonné par son fils. — Conduite de la cour de Versailles dans cette circonstance. — Grossesse simulée de la duchesse de Parme. — Louis XV fait le monopole du commerce des grains. — Le cimetière de Saint-Médard est fermé. — Troubles à ce sujet. — *Pragmatique sanction* ; ce que c'est. — Richelieu et l'écuyer complimenteur. — Le confesseur courtisan. — Guerre entre la cour et le parlement. — Mort de Victor-Amédée. — *Zaïre*, tragédie de Voltaire. — Le pâté tragique. — *Le Glorieux*, comédie de Destouches.

Sous le ministère de Fleury, la cour est pauvre de particularités parce que le scandale n'ose pas s'y montrer. Du temps de *M. le duc*, la galanterie avait encore ses petites entrées à Versailles, grâce à M^{me} de Prie, et malgré la dévotion de la reine. Aujourd'hui c'est bien différent : le roi et son principal ministre sont sans maîtresses ; c'en est assez pour éloigner les amours. Ils ont pris leur volée vers Paris ; ils s'abattent chaque soir sur les petites maisons, sur les pavillons à l'orientale qu'il est du bel air d'avoir au fond du jardin de son hôtel. Rien de commode comme ces jolis édifices asiatiques ; depuis que quelques voyageurs nous en ont donné l'idée, toutes nos nobles dames sont devenues rêveuses, amies de la méditation ou de la lecture. Là se consolide le succès du poème de *la Ligue*, que M. Voltaire publia, il y a quelques années, en Angleterre¹, et dont je parlerai quand il aura cessé de le corriger. Sous prétexte donc de réfléchir, de méditer ou de lire, nos belles passent les après-dînées dans leur boudoir solitaire du jardin ; on devine le reste ; et les pauvres maris de s'écrier, par crédulité ou par ironie : Suis-je

1. Voltaire, par suite d'un démêlé avec le chevalier de Rohan, avait été mis pour la seconde fois à la Bastille ; on l'en fit bientôt sortir, mais à condition qu'il quitterait le royaume. Ce poète alla en Angleterre, où Georges I^{er} l'accueillit.

heureux d'avoir une femme si réfléchie, si studieuse !

Cependant plus d'une dame titrée songe à ramener au sein de la cour les beaux jours de la galanterie ; plus d'une a déjà calculé que quatre ans se sont écoulés depuis le mariage du roi, qu'une telle période d'amour conjugal offre un exemple extrêmement rare de fidélité, et que si, par la force des choses, cette étrange longévité de tendresse n'était pas près de finir, il faudrait y mettre ordre. Parmi les femmes qui aspirent à plaire au jeune monarque, on comptait, le mois dernier, M^{me} de Gontaut, fille du maréchal de Gramont. Cette dame est certainement la plus jolie femme de la cour, et quoique ni sa taille, ni sa gorge, ni son pied, ni sa main ne répondent à la perfection de son visage, il est difficile de se défendre, en la voyant, d'une vive admiration. Elle sait, d'ailleurs déguiser habilement ses défauts ; enfin, on est trop ébloui par ce bel astre pour songer à chercher les taches qui le déparent. M^{me} de Gontaut n'a pas seulement de la beauté ; son esprit est subtil, astucieux ; son audace ne connaît point les obstacles, et les préjugés n'arrêterent jamais ni son ambition ni ses désirs. Voulant conquérir le cœur du roi à tout prix, M^{me} de Gontaut avait su, peut-être aussi à tout prix, s'entourer d'une cabale de jeunes seigneurs, qui parlaient d'elle à Sa Majesté toutes les fois que l'occasion s'en présentait, et ne manquaient jamais de lui faire remarquer ses charmes éclatants. Il y a quinze jours, l'intrigue paraissait toucher de si près à sa conclusion que le maréchal de Biron, beau-père de l'ambitieuse beauté, songeait à se retirer dans ses terres, ne voulant point, disait-il, être témoin du déshonneur de sa belle-fille, et rougir à Versailles de la honte qui en rejaillirait sur sa famille.

La reine avait aisément reconnu les vues de M^{me} de Gontaut qui était attachée à elle en qualité de dame du palais. La jalousie de Sa Majesté fut extrême : tout occupée qu'elle est des biens du ciel, Marie Leczinska tient encore un peu aux joies de la terre, et le partage des félicités de l'hymen lui paraissait dur. Mais n'osant pas maltraiter ouvertement celle qui la menaçait d'une rivalité de peur

d'être soupçonnée d'un attachement profane aux plaisirs qu'on songeait à lui disputer, cette princesse montrait sa mauvaise humeur à propos de toute autre chose que le sujet litigieux. Elle faisait à M^{me} de Gontaut des querelles en l'air : un jour c'était la couleur de sa robe, un autre c'était la peinture de son éventail, le lendemain c'était la forme de ses bijoux qui semblaient de mauvais goût à Sa Majesté, et chaque matin la fille de Stanislas, sous prétexte de rajuster la coiffure mal disposée de sa dame du palais, la dérangeait le plus complètement possible. M^{me} de Gontaut, quoique fort méchante, supportait toutes ces tracasseries dont elle espérait se venger bientôt. Mais cette même méchanceté, qu'elle comprimait auprès de la reine, éclata, pour le malheur de cette belle ambitieuse, à l'égard d'un homme puissant, qui dans une seule minute renversa tous ses projets.

Le maréchal de Biron mariant une de ses filles, le roi qui aimait ce seigneur, chargea le duc de Gesvres, son premier gentilhomme, de lui faire porter dans cette circonstance du gibier provenant de la chasse de Sa Majesté. Le grand officier voulut s'acquitter lui-même de la commission, et le maréchal, touché de l'intention du duc, crut la reconnaître en l'invitant à la noce. Or il est nécessaire de dépeindre ici M. de Gesvres. C'est une chose malheureusement constatée par un grand scandale qui occupa longtemps la renommée, que ce gentilhomme, tout lieutenant général et gouverneur de Paris qu'il est, n'a pu justifier suffisamment de sa qualité d'homme ; en récompense il a toutes les façons d'une femme. Ce chef des armées de Sa Majesté met du rouge et des mouches, se peint les sourcils, dessine des veines sur son front et sent le musc de cent pas. Vous le trouvez chez lui jouant de l'éventail, brochant au tambour ou faisant de la tapisserie. Le moral de M. de Gesvres est conforme à ces goûts féminins : il babille, chuchote, médit, se mêle de tout ; son caractère est en un mot celui d'une véritable caillette. Mais au fond le duc passe pour une bonne créature ; ses défauts ne nuisent qu'à lui-même et ses ridicules ne le rendent

pas ridicule dans le monde, parce qu'on le trouve toujours serviable et bienveillant.

M^{me} de Gontaut n'aime point M. de Gesvres : les manières affectées de ce seigneur révoltent cette femme naturellement méchante ; d'ailleurs si elle pouvait avoir de l'indulgence pour quelqu'un, elle ne la réserverait pas à un homme qui ne l'est que de nom. Au milieu du souper de la noce, la prétendante aux bonnes grâces du roi eut l'idée d'humilier le premier gentilhomme de Sa Majesté. « Char-
« les, dit-elle à son fils encore enfant, je vous trouve bien
« des couleurs aujourd'hui, par hasard auriez-vous mis
« du rouge ? — Non, maman, répondit le jeune Gontaut,
« cela ne m'arrive jamais. — Eh bien ! si vous dites vrai,
« reprit la mère, frottez-vous avec votre serviette pour
« faire voir à tout le monde que vous n'en avez pas, car
« rien n'est plus affreux pour un homme et ne le couvre
« d'un plus grand ridicule. » Pendant cette remarque faite à très-haute voix, M^{me} de Gontaut n'avait pas cessé de regarder fixement M. de Gesvres. Celui-ci n'eut point l'air d'y prendre garde, mais déjà son projet de vengeance était arrêté, et l'exécution ne tarda pas.

Le lendemain Louis XV, fortement préoccupé des charmes de M^{me} de Gontaut, parla d'elle à son lever avec de grands éloges. « Oui, sire, répondit le premier gentil-
« homme, la figure de la comtesse est charmante, c'est
« bien dommage que des dehors si séduisants couvrent
« un sang gâté par le libertinage le plus effréné. » Dès ce moment Louis XV ne songea plus à la dame du palais de la reine ; il ne voulut même plus en entendre parler, quelques efforts qu'elle ait tentés ou fait tenter depuis pour achever la conquête du cœur de Sa Majesté.

Ainsi échoua le premier projet formé pour rendre infidèle l'époux de la pieuse Marie Leczinska, qui pieusement a déjà donné deux princesses à la France et qui se prépare à un troisième acte de maternité. Le roi n'ose plus regarder en face les dames de la cour, il croit toujours voir circuler sous leur teint de lis et de roses ce sang vicié qu'on lui a fait redouter. Ce prince préfère sa santé à

toutes les délices de l'amour : il en est tellement occupé que le moindre mal de tête, la plus légère accélération de pouls que tout autre mépriserait plonge Sa Majesté dans une sombre mélancolie. Au milieu de cette crainte des épines du rosier des amours, la jeune duchesse de Rochecouart, qui, encore toute enveloppée du deuil de son mari, s'était mise sur les rangs pour devenir maîtresse du roi, n'a pu, malgré ses grâces et sa beauté, captiver un instant l'attention de ce monarque. Elle en maigrit de chagrin, tant un déshonneur d'origine royale est recherché par le temps qui court !

M. le duc de Bourbon, depuis deux ou trois ans, bâtit des palais, creuse des bassins, plante des bois à Chantilly, pour mettre à profit les fruits du système de Law, les réserves du premier ministère, et les dons de la générosité intéressée des Anglais. Mais tout cela finit par l'ennuyer, et, pour faire diversion, le prince vient d'épouser une princesse de Hesse-Kinfelds, sœur de la reine de Sardaigne et petite-nièce de feu *Madame*. Si la nouvelle duchesse de Bourbon a quelque peu des inclinations de sa grand'tante, elle doit se trouver fort mal d'être entrée dans l'illustre maison de Condé ; *M. le duc*, par l'effet d'une inexplicable singularité, n'a point encore, après plusieurs mois de ménage, consommé son mariage, et se montre extrêmement jaloux de sa femme. Il passe quelquefois de singulières bizarreries dans la tête des hommes !

La France possède un Dauphin : Marie Leczinska accoucha, le 4 septembre, d'un prince qui a reçu le nom de *Louis* ¹. M. d'Orceval, page du duc de Gesvres, apporta le premier cette heureuse nouvelle à l'hôtel de ville de Paris ; il était venu de Versailles en trente-trois minutes. L'arrivée de ce gentilhomme, qui criait partout sur son

1. Ce prince fut le père de Leurs Majestés Louis XVI, Louis XVIII et Charles X, qu'il eut de Marie-Josèphe de Saxe.

passage : *Nous avons un Dauphin !* fut accueillie par des acclamations unanimes : une foule nombreuse le suivait en jetant en l'air et chapeaux et bonnets. A peine M. d'Orceval était-il arrêté devant le perron de l'hôtel de ville, que la populace l'enleva et le porta jusque dans la salle où le prévôt des marchands et les échevins étaient réunis. Ces magistrats gratifièrent à l'instant ce jeune homme d'une pension de quinze cents livres, et à son retour M. de Gesvres le nomma exempt de ses gardes. Voilà une course de postillon bien payée. Un *Te Deum* a été chanté dans la cathédrale de Paris ; je doute qu'il soit répété dans celle de Madrid.

Tandis qu'on se réjouissait à Paris à l'occasion de la naissance du Dauphin, le congrès de Soissons, après avoir perdu beaucoup de temps, de belles paroles et de beau papier de Hollande, se séparait sans bruit et sans avoir rien décidé, l'empereur n'ayant pu se déterminer ni à supprimer la compagnie d'Ostende, objet des jalousies de l'Angleterre et de la Hollande, ni à reconnaître d'une manière irrévocable les droits de la couronne d'Espagne sur la succession éventuelle des duchés de Toscane, de Parme et de Plaisance. Les ambassadeurs se sont quittés en se prodiguant des témoignages mutuels de condescendance, et aucun d'eux n'avait abandonné la moindre de ses prétentions.

Dans cette ténacité politique dont Philippe V avait surtout à se plaindre en qualité d'allié fidèle de l'empereur, l'ambassadeur de France en Espagne fit aisément comprendre à Sa Majesté Catholique combien un moment d'humeur contre le roi son neveu l'avait entraînée loin de ses véritables intérêts, lorsqu'elle s'était alliée avec la cour de Vienne, sa rivale naturelle. Le ministre français prouva que la rivalité de Charles VI renaissait tout entière, puisqu'il refusait de reconnaître les droits de la cour de Madrid sur les États italiens dont la succession lui était acquise. Le monarque castillan, frappé de la justesse de ces observations, parut dès ce moment disposé à rentrer dans les vues de la France, de l'Angleterre et de la Hol-

lande, et le 9 novembre fut conclu à Séville un traité entre ces trois puissances et Philippe V.

Au moment où le cardinal de Noailles, mort cette année à l'âge de soixante et dix-huit ans, apprend dans le sein de Dieu si la constitution *Unigenitus* est juste ou injuste, la Faculté de théologie en impose l'acceptation pure et simple aux nouveaux docteurs et bacheliers ; en conséquence, défense est faite au syndic d'admettre aucun sujet à la thèse ou à la licence sans que cette adhésion ait été préalablement signée. Nous revenons tout doucement au régime du père le Tellier, et l'on peut imprimer des lettres de cachot. L'archevêché de Paris a été donné par le roi à M. de Vintimille, archevêque d'Aix ; il est inutile d'ajouter que ce prélat est constitutionnaire.

Frédéric-Guillaume I^{er}, second roi de Prusse, est un prince guerrier qu'on vit combattre avec gloire dans les rangs d'Eugène à la fameuse bataille de Malplaquet. Depuis, il eut des succès contre Charles XII que ce Prussien n'égalerait jamais. Guillaume est un homme d'un caractère dur et rigide ; il rend la justice par acquit du devoir, nullement par affection. Son dire favori est « qu'il convient, quand on règne, de rendre les peuples « heureux, non qu'il y ait nécessité de leur donner des « preuves d'un amour dont ils n'ont pas besoin, ni de se « faire aimer d'eux, ce qui est sans utilité, mais parce « qu'il faut qu'une nation soit régulièrement gouvernée, « comme un régiment exactement aligné à la parade. » Tout ce qui ne paraît pas rigoureusement utile déplaît à ce souverain ; les beaux-arts et les lettres qu'il appelle les enjolivures de la société, n'ont aucun crédit sur lui. « Je « fais plus de cas, répète-t-il jusqu'à satiété, d'un grenadier de mes gardes que de vingt académiciens. »

Le prince Frédéric-Charles, fils de ce roi spartiate, ne lui ressemble en rien : ami des arts et des lettres, il les cultive, à l'âge de dix-huit ans, avec aptitude et succès. En général, Frédéric-Charles, que la nature, plus encore que l'éducation, semble appeler aux grandes choses, brûle

d'apprendre et de former son expérience en rapprochant par la pensée et en comparant les œuvres des hommes, leurs actions, leurs sentiments observés en divers pays. Or, dans le but de s'instruire, le prince royal de Prusse demanda à son père, vers la fin de janvier (1730), la permission de voyager en Europe.

— Voyager ! répondit brusquement Guillaume, pourquoi faire ?

— Afin d'étudier les mœurs, les usages, les institutions, à l'exemple de Pierre le Grand.

— Pierre le Grand ! qu'a-t-il rapporté de ses courses ? Des rêveries, le talent de grimper dans la mâture d'un navire, l'habitude de s'enivrer avec du vin de Champagne au lieu de s'enivrer avec de l'eau-de-vie, et le projet de faire décapiter son fils, qui l'avait trahi pendant sa promenade européenne.

— Mais, sire, le czar avait appris l'art difficile de construire des vaisseaux.

— Belle nécessité ! quand il n'avait pas un ducat pour établir des chantiers chez lui.

— Ce prince s'est éclairé dans l'art de gouverner.

— Ne gouvernait-on pas en Russie avant qu'il courût le monde ?

— Sans doute, sire, mais à la manière des barbares.

— Ah ! voilà votre grand mot, messieurs les freluquets..., des barbares !... Où sont les biens conquis par votre civilisation ?

— Sire, les sciences.

— Bel avantage !... rêver méthodiquement.

— L'histoire.

— Nous avons assez des folies nouvelles, sans nous bourrer la mémoire de celles des temps passés.

— Mais l'histoire instruit les rois...

— Et fait raisonner les peuples.

— Il me semble, sire, que ce n'est pas un malheur.

— Pardonnez-moi, monsieur, et un grand même : les peuples qui commencent par raisonner finissent par désobéir.

— Jamais, mon père, quand les rois sont sages, justes et bons.

— Taisez-vous, faquin... Je veux bien me rappeler que vous êtes le prince royal de Prusse ; sans cela ma canne se serait déjà promenée sur vos reins, qu'il serait sans doute plus aisé de rompre que votre caractère.

— Sire, je supplie Votre Majesté de croire à mon profond respect.

— C'est fort heureux... Sachez donc que vous ne voyagerez pas... J'aime mieux réserver mes trésors pour une guerre imprévue que de les faire semer par vous sur les grands chemins ou sur la toilette d'une catin de Paris.

Guillaume était absolu, mais Frédéric n'était nullement persuadé ; il ne renonça point à ses projets de voyage, et, après s'être procuré quelque argent chez des juifs, il se disposa à partir secrètement avec un jeune gentilhomme nommé Catt et quelques domestiques parmi lesquels il se trouva un délateur. Le roi, prévenu par ce traître, fit arrêter et conduire à la forteresse de Spandau Frédéric et son confident. Guillaume s'y rendit le lendemain pour interroger les coupables dont il voulait, disait-il, instruire lui-même le procès. Il avait résolu, dans le premier moment, de faire trancher la tête à son fils ; mais s'étant ouvert de cet horrible projet à un officier qui avait toute sa confiance, ce militaire représenta à ce père dénaturé que le prince royal appartenait à la Prusse, que c'était l'espoir d'une autre génération, et qu'il y aurait le plus grand danger à sacrifier une telle victime. Le roi partit pour Spandau sans avoir fait connaître sa détermination, et, décidé à ne pas voir Frédéric, il se fit seulement amener Catt.

— Parle, misérable, lui dit-il d'une voix tonnante, savais-tu que j'avais défendu au prince royal de quitter le royaume ?

— Oui, sire, je le savais.

— Ah ! tu es franc au moins.

— Jamais un mensonge ne souilla ma bouche.

— J'aurai égard à ta sincérité... Et comment, puisque

tu connaissais ma défense, as-tu consenti à suivre Frédéric ?

— Sire, j'obéissais au prince qui me l'avait ordonné.

— Et tu me désobéissais à moi, malheureux !

— Non, sire ; je n'avais rien promis à Votre Majesté, elle ne m'avait rien défendu.

— Mais tu viens de dire que ma volonté t'était connue.

— Elle n'engageait que le devoir du prince ; le mien était tout entier dans mon dévouement.

— N'importe ! en partageant la faute tu as épousé la responsabilité...

— Ma liberté est à Votre Majesté.

— Oh ! je veux un peu plus, répondit Guillaume avec un sourire affreux.

— Vous êtes maître de ma vie, sire.

— Tu n'as pas cherché à me tromper, je veux te tenir compte de ta déclaration sincère... J'avais résolu de te faire pendre, tu ne seras que décapité.

— Ah ! sire, s'écria l'infortuné Catt en se jetant aux genoux du roi, que tout mon sang vous suffise, et daignez épargner le prince...

— L'épargner, lui ! non... Il verra rouler ta tête, et vivra...

Une heure après, l'échafaud était dressé devant la prison du prince royal ; des gardes furent chargés de le tenir à la croisée. Il vit son ami paraître près du fatal billot ; l'infortuné sourit à Frédéric, lui envoya un baiser, et prononça d'une voix ferme un adieu que les échos de la place d'armes firent murmurer trois fois à l'oreille de l'illustre prisonnier... Une minute après, un autre bruit, un bruit lugubre, lui parvint : c'était celui qu'avait produit la tête de Catt en tombant sur le plancher... On l'y laissa pour que Frédéric fût témoin des progrès de cette pâleur qu'y étendait la main de la mort, pour qu'il vît s'éteindre ces yeux qu'animait tout à l'heure le dernier regard de l'amitié... L'amitié ! Guillaume venait de payer son dévouement. Toute l'Europe a été indignée de cet acte de barbarie.

Louis XV est toujours un mari fidèle ; il désespère ses courtisans qui voudraient bien fonder leur crédit sur une de ces bonnes passions que les rois prétendent qu'on serve au prix des gouvernements et des capitaineries dans les gardes. Mais on a beau tendre des pièges au jeune monarque et lui montrer les beautés les plus séduisantes, saint Antoine de vingt ans, il résiste de toutes les forces d'une sagesse stoïque : il aime trop le devoir ou craint trop les maladies pour céder. Un grand seigneur cherchait dernièrement à lui inspirer du goût pour une très jolie femme qu'il lui montrait au spectacle de la cour : « La trouveriez-vous plus jolie que la reine ? » répondit ingénument ce prince. — On ne fera jamais rien de ce garçon-là, » grommela le courtisan.

Il faut aussi faire honneur à la religion de la continence de Louis XV, et sous ce rapport on doit se féliciter ; mais, en rendant hommage à la retenue qu'elle lui inspire, le public déplore l'accession de plus en plus marquée de Sa Majesté aux rigueurs exercées contre les calvinistes et à celles que les anticonstitutionnaires ne tarderont pas de subir. Les Parisiens ont beaucoup murmuré du lit de justice tenu le 3 avril dans l'unique but de faire enregistrer une déclaration du 24 mars pour l'exécution rigoureuse de la bulle *Unigenitus*. A cette occasion, les *Nouvelles ecclésiastiques* ont offert des articles remplis de fiel et d'esprit, où le parlement et le roi lui-même n'étaient point ménagés ; le cardinal de Fleury surtout y était traité avec une rigueur d'autant plus accablante que la critique paraissait fondée sur le raisonnement et appuyée de preuves convaincantes. M. Héraut remit en campagne tous les limiers de la police pour tâcher de découvrir, sinon l'auteur, du moins les distributeurs du pamphlet. A force de recherches, un des imprimeurs fut reconnu, arrêté et condamné au carcan avec trois de ses ouvriers. Non content de cet arrêt, le parlement condamna, et cela sans rire, cinq exemplaires des *Nouvelles ecclésiastiques* à être lacérés et brûlés par la main du bourreau... Il faut que les grands enfants s'amuseut comme les petits.

Tandis qu'on se réjouissait encore de la naissance d'un second fils de Louis XV, le duc d'Anjou, on apprit à Paris la brusque abdication du roi de Sardaigne, Victor-Amédée, ce prince que nous vîmes tantôt notre allié, tantôt notre ennemi, et qui fut un moment les deux à la fois, puisqu'il traitait avec l'empereur dans le temps que ses troupes et lui-même étaient encore sous nos drapeaux en Italie. Victor, dont la vie fut en toutes choses une longue indécision, las sans doute de la monotonie du pouvoir, abandonne le trône à l'âge de soixante-quatre ans ; c'est montrer trop d'impatience : encore quelques années, et la mort l'en eût fait descendre plus honorablement. La tâche du roi est de régner, comme celle du laboureur de conduire sa charrue ; l'un et l'autre ne peuvent sans faiblesse abandonner la carrière ouverte devant eux qu'ils n'en aient atteint le terme, et le souverain ne doit échanger la pourpre que contre le suaire. Charles-Emmanuel est le nom du second roi de Sardaigne.

Deux tragédies ont été jouées cette année ; l'une d'elles, intitulée *Callisthène*, est de M. Piron, auteur d'une foule de comédies spirituelles jouées sur les théâtres de la foire, et d'une *ode* trop fameuse pour laquelle le régent prétendait qu'il fallait faire le poète académicien. Il est vrai que cette pièce de poésie est pleine de ces inspirations que Philippe trouvait essentiellement académiques, surtout dans les soupers du Palais-Royal. La seconde tragédie est *Brutus*, par M. Voltaire, revenu récemment de Londres où il a vécu quelques années des bienfaits du roi Georges I^{er}.

Le sujet romain traité par l'auteur d'*OEdipe* a fait dresser l'oreille à nos courtisans ; les pensées républicaines dont la pièce est remplie sont des plantes étrangères sur notre sol essentiellement monarchique ; je doute qu'elles y prennent. Cela serait sublime dans la Grande-Bretagne où le pouvoir suprême n'est qu'une concession du peuple ; mais, chez nous, la nation est possédée par ses rois comme une ferme et tout son bétail sont possédés par un propriétaire ; or, les gens de cour, valets-nés de la métairie

royale, ont trouvé fort inopportunes les maximes populaires du sénat de Rome ; on les a vus surtout frémir d'indignation à ces deux vers de Titus :

Je suis fils de Brutus, et je porte en mon cœur
La liberté gravée et les rois en horreur.

Si la tragédie de M. Voltaire n'eût pas été compromise par M^{lle} Dangeville, excellente soubrette de comédie, qui a fort mal joué le rôle inutile de Tullie, l'ouvrage serait tombé par la puissance des opinions, peut-être doit-on dire des préjugés qu'il fronde. D'ailleurs l'action repose sur une base beaucoup trop légère ; le poète l'eût faite plus solide s'il eût mieux consulté l'histoire. Titus n'est condamné à mort, dans la tragédie, que pour une simple pensée de trahison à peine conçue, et qui ne reçoit aucune exécution, si ce n'est dans des soupirs assez niais pour la fille de Tarquin. La versification mérite seule des éloges ; elle abonde, comme toutes les poésies de Voltaire, en figures pompeuses, en périodes sonores, en mots philosophiques. *Brutus* est une magnifique thèse républicaine, et voilà tout. Un petit incident comique survenu dans la salle pendant la représentation, a provoqué ce rire moqueur qui, presque toujours, est mortel aux compositions tragiques. Un abbé s'était placé sur le devant d'une loge, quoiqu'il y eût des dames derrière lui. Cette irrévérence mécontenta le parterre ; il se mit à crier : « Place aux dames, et à bas « la calotte ! » L'abbé, las de ces cris, impatienté surtout d'être le point de mire de tous les spectateurs, prend sa calotte, et la jetant aux criards, leur dit : « Tiens, parterre, « la voilà, ma calotte, tu la mérites bien. » Cette allusion aux ridicules qui font admettre dans le régiment des *calottins* ramena les rieurs du côté du petit collet : il fut applaudi et laissé à sa place, en dépit de la galanterie. Mais, pendant que les comédiens débitaient les beaux vers de Voltaire, la calotte, restée au parterre, voltigeait au-dessus des têtes, jetée par un bachelier ès-lettres à un clerc de la basoche, et renvoyée par celui-ci à un élève en

chirurgie. Enfin, vers le dénouement, la malencontreuse calotte, lancée d'un bras trop vigoureux, tomba au milieu du théâtre, et tournoyant sur elle-même entre le consul Valérius et l'ambassadeur de Porsenna, provoqua une explosion de rires qui acheva de tuer la pièce.

La tragédie de *Callisthène*, production de tout point fort médiocre, n'est pas sortie plus heureusement de l'épreuve, et le coup fatal porté à l'un des héros a été celui de l'ouvrage lui-même. Callisthène, résolu à se donner la mort, recevait un poignard des mains de Lysimaque. Malheureusement les pièces composant cette arme n'étaient pas mieux jointes ensemble que les scènes de la tragédie : pour parler net, le poignard était tout disloqué. Callisthène, ne pouvant décidément se tuer avec cet amas de débris, les jeta loin de lui, et se poignarda d'un coup de poing... Un rire inextinguible fut l'acte mortuaire de l'œuvre de Piron.

La comtesse de B..., ma belle-mère et ma tante, est morte le 24 décembre, le jour même où elle venait d'atteindre sa quatre-vingt-onzième année ; il y avait quinze ans juste qu'elle avait clos ses Tablettes. « J'ai cru, disait-elle gaiement une heure avant de mourir, que Dieu « voulait me charger de porter mon bagage critique à « l'année 1816, je vois maintenant qu'il n'en est rien ; « laissons faire ce voyage séculaire à Marion Delorme, « cette doyenne de toutes les courtisanes de la terre, dont « la cent vingt-quatrième année sonna cet automne. Je « crois vraiment que la mort l'a oubliée. Pour moi, je « sens qu'un voile épais s'abaisse sur ma vue ; il y a long-« temps, mes enfants, que j'assiste au drame, tantôt grave « tantôt plaisant, et presque toujours ridicule, qu'on appelle « la vie... Je ne regrette pas de voir tomber le rideau... « D'ailleurs je m'en vais en bonne compagnie : les maré-« chaux d'Uxelles et de Villeroi, le roi de Danemark Fré-« déric IV, le czar Pierre II et le pape Benoît XIII, morts « cette année, voilà des gens d'excellente société : pour « peu qu'il y ait eu presse au bateau de Caron, je trou-

« vrai encore tous ces illustres à la sombre rive, et j'arriverai chez Pluton bien escortée. » La comtesse de B... mourut quelques instants après avoir achevé cette plaisanterie ; son dernier soupir s'exhala dans un sourire.

Le premier mois de cette année 1731 fut marqué par un commencement de révolte des habitants de la Corse contre les Génois, leurs dominateurs depuis le douzième siècle. Les Corses, hommes robustes, braves, portés à l'indépendance, ne furent jamais soumis aux peuples qui se firent leurs maîtres ; facilement conquis comme nation, ils sont difficiles à contenir comme individus. Leur âme fortement trempée ne sait aimer et haïr qu'avec excès ; amis chauds, généreux, prodigues de dévouement, rien ne leur coûte pour servir ceux qu'ils affectionnent ; mais, ennemis sombres, perfides, vindicatifs, implacables, ils satisfont leur haine à tout prix : c'est un ulcère incurable qui dévore l'objet auquel il s'est attaché. Le premier besoin de ces montagnards à l'humeur âcre est de haïr quelqu'un : au défaut d'étrangers, on les vit jadis se déchirer entre eux ; ils furent subjugués faute d'union. Aujourd'hui même, partagés en factions mortellement ennemies, les Corses ne savent pas se réunir contre leurs tyrans.

La maison d'Ornano, l'une des plus illustres de l'île, voulut tenter dernièrement d'exciter le courage des Corses pour secouer le joug de ces républicains orgueilleux qui les asservissent : les insulaires s'armèrent un instant à ce mot de liberté qui retentit délicieusement à l'oreille de tous les hommes ; mais il fallait marcher unis à l'ennemi commun : les promoteurs de la révolte ne purent obtenir cet effort, et les entraves des Corses furent encore serrées.

Cependant les convulsionnaires, autrement dit les jansénistes fanatisés, deviennent de plus en plus nombreux, et le tombeau du diacre Pâris produit des miracles bien autrement démonstratifs que ceux opérés par le tombeau de Mahomet. Le parti a maintenant des chefs aussi hardis que fanatiques : il faut citer, entre autres, le nommé

Pierre Vaillant, prêtre du diocèse de Troyes, qu'on enferma à la Bastille en 1725 comme agent de l'évêque de Senez, et qui fut relâché en 1728. Cet ecclésiastique devait être banni du royaume ; mais, étant parvenu à se cacher, il s'unit secrètement aux convulsionnaires, parmi lesquels il prit bientôt une grande influence fondée sur les persécutions qu'il avait subies. Cet homme avait de l'esprit, de l'imagination, une certaine éloquence ; les sectateurs de Paris reconnurent Vaillant pour leur chef, et s'appelèrent dès lors *vaillantistes*. Ce janséniste, dans les espèces de sermons qu'il débite au cimetière de Saint-Médard, dit « que le prophète Elie est ressuscité, qu'il reparaît sur la terre pour convertir les juifs et la cour de Rome ». Qui peut assigner des limites à l'esprit de secte ? D'autres prêtres, notamment Augustin Housset, prêchent que Vaillant est le prophète lui-même ; les convulsionnaires croient ou paraissent croire à cette résurrection, et se sont donné le surnom d'*éliséens*. Un autre prêtre, l'abbé Becheran, a mérité le titre de directeur de l'*œuvre* par la force avec laquelle il éprouve les convulsions : couché sur la pierre funéraire du diacre, cet inspiré fait le saut de carpe avec une légèreté, une dextérité, un aplomb tels, qu'il pourrait défier les sauteurs les plus alertes qui nous viennent de l'Espagne. On mit dernièrement l'abbé Becheran à Saint-Lazare afin de prouver qu'il n'y aurait ni inspirations ni convulsions ; et comme il n'en eut point en effet, les convulsionnaires dirent que « Dieu l'avait ainsi permis pour cacher la vérité à ceux qui la combattaient. »

Pendant que l'abbé Becheran donne de nouveau l'exemple des sauts périlleux dans le cimetière de Saint-Médard, l'abbé Blondel préside une assemblée secrète qui se tient la nuit au château de Vernouillet, près Poissy, et où l'on prépare des écrits contre la bulle *Unigenitus*. L'abbé Vaillant assiste quelquefois à ces conciliabules ; et comme c'est un article de foi parmi les jansénistes fanatisés que ce chef des convulsionnaires est Elie, ils ne manquent jamais de voir une belle lueur blanche étendue sur le château de Vernouillet quand le prophète ressuscité s'y trouve.

L'esprit de parti doit, par essence, s'affranchir des lois de la raison ; les *Nouvelles ecclésiastiques*, ouvrage rempli de force et de raisonnement quand il se borne à combattre les molinistes dans leurs absurdités, deviennent plus absurdes qu'eux lorsqu'elles proclament l'excellence des doctrines de Saint-Médard, et la pieuse gravité des sauts de carpe pendant lesquels les dames sectaires produisent au grand jour leurs charmes secrets. Nonobstant ce ridicule auquel on pourrait s'en rapporter pour tuer doucement le pamphlet clandestin, l'archevêque de Paris qui n'a pas la patience d'attendre ce genre de mort, attaque à coups de mandements les *Nouvelles ecclésiastiques* ; il ne se passe pas de semaine que cette artillerie pastorale ne joue contre l'écrit janséniste. Le parlement, de son côté, se chauffa assez longtemps avec des numéros de ce journal saisis çà et là par M. Hérault ; mais, depuis deux ou trois mois, cette compagnie, ayant trouvé que cinquante ou soixante magistrats en robe suffiraient bien pour faire justice de quelques feuilles de papier, s'est formalisée de ce que M. de Vintimille marchait toujours, à ce sujet, sur ses brisées. Non seulement *messieurs* ont cessé de brûler l'écrit janséniste, mais ils se sont pris à faire des remontrances au roi sur l'excès de puissance accordé l'an dernier à la constitution. Il était facile de raisonner sur cette matière d'une façon convaincante ; le conseil fut persuadé, et Sa Majesté, par une déclaration adressée aux évêques, prescrivit « de ne point donner à la bulle l'importance d'une règle de foi, mais seulement celle qu'on « doit attacher à un jugement de l'Église, et de ne point « imposer d'obligations aux laïques à cet égard. » Cette déclaration donna un grand dessous aux molinistes ; mais la compagnie de Jésus se mit sur-le-champ à travailler en sous-œuvre pour reprendre l'édifice de sa puissance qu'elle voyait près de crouler. Le roi rendit, dans le même temps, un édit qui répandit la consternation parmi les bons religieux noirs, bruns ou blancs, habitués au doux régime des donations faites à leurs couvents par les dévots sauvés à ce prix de la damnation. Cet édit, déterminé aussi par

les remontrances du parlement, est conçu de manière à réprimer les abus, à prévenir les surprises dans les donations en assurant l'exécution des legs authentiques et légitimes. Il faudra maintenant que les bons confesseurs enfroqués accordent *gratis* l'absolution finale à leurs pénitents, et l'on doit craindre qu'il ne meure à l'avenir peu de chrétiens consolés par eux.

Il est moins facile qu'on ne pense de perdre l'habitude du pouvoir : Victor-Amédée qui abdiqua l'année dernière, eût pu s'en repentir un peu plus tard ; cette versatilité de la part d'un prince qui fut toute sa vie mobile et inconstant eût été d'ailleurs une émanation toute naturelle de son caractère. Mais il n'en est pas moins faux que Victor ait voulu ressaisir le sceptre qu'il remit librement à son fils. Les probabilités ont, dans cette circonstance, porté la multitude à croire au bruit de cette renaissante ambition. La vérité, plus démonstrative encore, doit rétablir l'exactitude des faits ; les voici dans toute leur sincérité.

Victor-Amédée avait un fils qu'il chérissait ; ce jeune prince, appelé à succéder à son père, était rempli de qualités aimables dont le roi s'efforçait de faire des qualités brillantes, lorsque l'objet de tant d'affections et de soins mourut. Charles-Emmanuel, second fils du monarque, lui inspira alors la même sollicitude, mais non pas le même attachement. Sa Majesté sarde n'avait jamais aimé ce prince dont l'extérieur disgracieux l'humiliait. Cependant, la raison d'État dominant cette répugnance, le roi s'occupa assidûment de l'instruction de Charles, et n'épargna rien pour le rendre digne de la haute succession qu'il était appelé à recueillir. Cette tâche était remplie, et Victor avait marié son fils, lorsque, las des affaires, usé par cinquante ans de fatigues, et désirant jouir paisiblement du soir de sa vie, le vieux monarque prit la résolution d'abdiquer. Il s'était attaché à la marquise de Saint-Sébastien, dame d'honneur de la princesse sa belle-fille, non par un besoin impérieux de possession dès longtemps éteint en lui, mais par suite d'une douce habitude de communications confiantes qui s'était formée entre eux. Victor res-

sentait le plus violent désir de voir continuer sa race ; il redoutait, plus que toutes les calamités du monde, que sa bru ne fût stérile. Dans cette crainte, Sa Majesté avait chargé M^{me} de Saint-Sébastien d'étudier les plus secrets détails du ménage de Charles, et de l'appeler, lui, Victor, à vérifier, dans certains moments, les remarques qu'elle aurait faites. Le roi était, comme je l'ai dit, revenu des brûlantes illusions de l'amour ; la marquise avait de la vertu ; mais des rapports de la nature de ceux que ce couple observateur avait ensemble excitent les sens même froids ou refroidis ; la dame d'honneur devint maîtresse du roi qui l'épousa ensuite, le 12 août 1730, vingt jours avant son abdication.

Ayant posé la couronne de Sardaigne sur le front de son fils, Victor lui recommanda ses ministres comme des sujets fidèles, et, entre autres, le marquis d'*Ormea* : on verra bientôt comment ce gentilhomme reconnut les bontés de son ancien souverain. Le grand-père maternel de Louis XV ne s'était point trompé dans ses prévisions : il retrouvait le bonheur au fond de sa retraite paisible, dans le sein de la religion, et grâce au commerce d'une épouse attentive. Mais les infirmités, souvent éloignées par les agitations d'une vie laborieuse, se déclarent souvent aussi dans les jours de repos : c'est ce qui arriva au roi descendu du trône de Sardaigne. Il fut frappé, l'hiver dernier, d'une violente apoplexie dont il demeura défiguré. Lui-même, dans cette circonstance, défendit à son fils de venir le voir ; mais le jeune prince écrivit à son père pour l'engager à se rapprocher de Turin, désirant, disait-il, être à même de lui donner à toute heure des témoignages de son respectueux attachement. Des bulletins étaient envoyés au roi régnant pendant la maladie de Victor ; *Ormea*, pour premier témoignage d'ingratitude, cessa de faire prendre ces bulletins. Le vieux prince s'offensa de cette marque d'indifférence à laquelle Charles était étranger ; et ce dernier ayant été voir son père, en passant, pour se rendre aux eaux, à Chambéry, où il résidait, il en fut très mal reçu. Le roi Victor le traita, dans cette occasion, avec la

même humeur, la même dureté qu'il lui avait prodiguées pendant son enfance, ce qui n'empêcha pas Charles de revoir à son retour ce prince si injustement sévère. Sa Majesté avait résolu de passer quinze jours à Chambéry, mais elle en fut détournée par le perfide *Ormea*. Ce ministre sentit qu'une explication ne pouvant manquer d'avoir lieu entre le père et le fils, sa perte en serait peut-être la suite au moment où il se flattait d'avoir bientôt un empire sur l'esprit de Charles. Le marquis chercha donc à faire concevoir des inquiétudes au jeune roi sur sa liberté dans le château de Victor; il parvint même à lui persuader que sa vie n'était point en sûreté. Sous un prétexte frivole que Charles allégua par écrit, il partit à cheval au milieu d'une nuit sombre, malgré les difficultés d'une route mal entretenue, et ce départ précipité augmenta le mécontentement du vieux roi qui ne se méprit point au motif léger dont on avait voulu amuser sa crédulité.

Peu de jours après, Victor et sa femme partirent eux-mêmes pour le Piémont avec le projet de s'y établir. Le roi s'arrêta à Moncalier, d'où il écrivit à son fils que, d'après le conseil qu'il lui en avait donné, il venait s'établir près de sa cour, et qu'il l'invitait à lui indiquer une nouvelle retraite. La première entrevue des deux princes fut orageuse : l'ancien monarque reprocha au nouveau l'empire qu'il laissait prendre à ses ministres, qui le rendaient ingrat et dénaturé. Charles revint de cette entrevue sombre et soucieux ; d'*Ormea* prévit que la proximité de Victor ne tarderait pas de lui être funeste ; il pensa qu'il était perdu s'il ne perdait pas le père de son maître. « Il faut que je succombe, se dit-il à lui-même, ou que Victor soit jeté dans une prison. » Mais comment amener un fils, jusqu'alors soumis et respectueux, à s'élancer hors des bornes du devoir jusqu'à priver son père de la liberté ? Comment porter Charles à soulever contre lui toute l'Europe par cet acte impie ? En recourant au mensonge, en chargeant le vieux roi de crimes imaginaires ; et la fable atroce du marquis fut promptement conçue. Il rapporta, avec un mystère feint, que Victor avait formé

le projet de remonter sur le trône ; que ce prince avait consulté secrètement des médecins, des apothicaires de la cour ; qu'il entretenait chaque nuit des courtisans dont le dévouement au roi pouvait être suspect ; qu'on avait vu des officiers de l'ancien monarque examiner les endroits faibles de la citadelle ; qu'enfin l'osquieri, gouverneur de Turin, n'attendait que l'occasion de livrer cette ville à l'ambitieux Victor. « Voilà, sire, où nous en sommes, » ajouta d'Ormea avec fermeté ; c'est à Votre Majesté de « voir si elle veut prévenir les événements funestes qui se « préparent en descendant d'elle-même du trône, action « qui vous couvrira d'opprobre aux yeux des puissances, « ou montrer une résolution, malheureuse sans doute, « mais indispensable, en faisant conduire Victor dans une « prison d'État. » Suffoqué par la terreur que lui inspi- raient les prétendus projets de son père ; pénétré d'indi- gnation par les conseils de son ministre ; flottant indécis entre la honte et la cruauté, Charles ne savait que répon- dre, que décider, lorsque tous les autres ministres, dont le traître d'Ormea s'était assuré, vinrent joindre leurs obsessions aux siennes et montrer au roi la proximité d'un danger imaginaire... Charles prit un parti... ce fut celui d'ôter la liberté à l'auteur de ses jours.

La nuit suivante, et tandis que Victor dormait paisi- blement aux portes de Turin, des grenadiers, armés de baïonnettes et munis de flambeaux, pénétrèrent dans la mai- son de ce prince, brisent à coups de hache la porte de sa chambre, qui soudain est remplie de soldats. Le roi était couché avec sa femme ; un officier présente l'ordre de son fils ; il le repousse avec horreur. « Je ne répondrai point, » s'écrie Victor indigné, à des gentilshommes descendus « trop bas par la trahison pour que je leur adresse la « parole ; mais vous, grenadiers, avez-vous oublié le sang « que j'ai versé à votre tête pour le service de l'État?... « S'il en est ainsi, osez porter la main sur votre vieux « souverain ; je n'obéirai point à un fils dénaturé. » On arrache le malheureux prince des bras de sa femme qu'il tenait embrassée ; elle-même est traînée sur le parquet

vers une autre chambre... Sa chemise, déchirée, mise en lambeaux, laisse bientôt son corps entièrement nu exposé aux yeux des soldats. Enfin Victor consent à se laisser habiller. On le jette ensuite dans une voiture; mais quand un colonel des satellites, officier de fortune, veut y monter à ses côtés, Sa Majesté le repousse rudement: « Appre-
« nez, lui dit-elle, homme tiré par moi de la tourbe popu-
« laire, que, dans quelque état que soit votre roi, vous
« n'êtes pas fait pour vous asseoir près de lui. » Victor fut conduit à Révole, dans une maison dont toutes les fenêtres étaient grillées; c'est là que vit ce malheureux prince, entouré de gardes et d'espions, tandis que sa femme languit dans la forteresse de Ceva, parmi les prostituées.

Cependant d'Ormea, pour soutenir l'imposture jusqu'au bout, a fait arrêter les marquis de Fosquieri et de Rivarol, ainsi que plusieurs autres seigneurs qui ne savaient à quoi attribuer cette rigueur étrange. On envoya aussi en prison des médecins, des apothicaires, dont la surprise ne fut pas moins grande. Mais comme il ne fut trouvé dans les cassettes de Victor aucun papier qui chargeât qui que ce fût, on relâcha bientôt tous ces prisonniers de peur que la vérité ne répandît un trop grand jour sur les auteurs de cet affreux coup d'État.

Il est affligeant d'avoir à ajouter que Louis XV demeure paisible spectateur d'un attentat qui plonge son grand-père dans les fers, quoique Sa Majesté ne puisse même motiver son unimaginable indifférence sur l'erreur, car l'ambassadeur de France à la cour de Turin a clairement déclaré dans ses rapports que Victor-Amédée était victime d'une intrigue ministérielle. Notre cour se tait quand il ne faudrait, pour rompre les chaînes du royal captif, que détromper un fils abusé. Il est à craindre, dit-on dans le conseil, de voir Charles-Emmanuel s'unir avec l'empereur, qui, tout bien examiné, n'a aucune raison de prendre ce parti. Et c'est à une considération sans réalité que Louis XV rend hommage, au mépris de la nature, du devoir, de l'honneur, sacrifiés dans sa propre famille. Sous l'empire

d'un tel scrupule, ce prince pousse la faiblesse jusqu'à ne pas demander qu'on adoucisse la captivité de son grand-père ! jusqu'à laisser l'épouse d'un roi confondue avec les filles de mauvaise vie !

Tandis que les événements que je viens de rapporter se passaient à Turin, d'autres intrigues moins graves, mais aussi honteuses, avaient lieu dans un État voisin. Le duc de Parme, Antoine Farnèse, est mort sans postérité le 10 janvier, et, par son testament, il appelle à lui succéder don Carlos, son petit-fils. Par une dizaine de traités, l'empereur s'est engagé à laisser prendre cette direction à l'héritage du prince défunt ; mais les rois ont le privilège de violer impunément les engagements dont la violation déshonorerait les autres hommes. Charles VI ne pouvait se décider à laisser remettre le pied en Italie à cette maison d'Espagne qui, une fois dans cette presque-île, songerait à faire valoir ses droits sur les autres États jadis espagnols, et que possède maintenant la cour de Vienne. La duchesse douairière de Parme, pour favoriser l'empereur, avait déclaré qu'elle était enceinte ; en conséquence, les troupes autrichiennes étaient entrées dans la capitale du duché, déclarant, au nom de leur maître, qu'elles remettraient cet État au prince ou à la princesse à naître, ou, à son défaut, à l'infant don Carlos.

Philippe V prit donc patience ; mais le terme ordinaire de la grossesse d'une femme étant passé, et Sa Majesté Catholique ne pouvant se persuader qu'il y eût à cet égard quelque chose de particulier pour la duchesse de Parme, ce prince somma la France, l'Angleterre et les États Généraux de se joindre à lui pour donner à don Carlos l'investiture des duchés de Toscane, de Parme et de Plaisance. La Grande-Bretagne seule agit si efficacement auprès de Charles VI qu'elle le détermina à remplir la promesse tant de fois signée. Voyant qu'il n'y avait plus moyen d'éluder, la duchesse de Parme déclara que les symptômes de sa grossesse s'étaient évanouis, et don Carlos, à la tête de six mille Espagnols débarqués à Livourne, prit pos-

session de l'héritage qui lui était acquis. Et voilà un nouvel échantillon de la bonne foi de ceux qui, sur la terre, sont l'image de la Divinité.

Passons à un autre témoignage de cette justice des maîtres du monde. La pénurie des finances inspira de tout temps des expédients plus ou moins heureux, dans lesquels l'équité n'entra jamais qu'en qualité de considération bien secondaire ; mais on n'avait pas encore porté aussi loin qu'on vient de le faire le mépris des intérêts publics. Le contrôleur général savait que le commerce des blés était une source féconde de richesse. Pourquoi, dit-il un jour, ne ferions-nous pas Sa Majesté marchande de blé ? Une bonne idée en amène une autre : après avoir imaginé la spéculation royale, on pensa qu'elle serait bien plus fructueuse encore si elle était exclusive. De là cet accaparement, ce monopole organisé qu'on nomma le *pacte de famine*, et dont les statuts criminels remontent à l'année dernière. Ces menées furent quelque temps mystérieuses : des agents achetaient secrètement des grains dans les provinces qu'ils affamaient, et les revendaient ailleurs pour le compte de Sa Majesté. Aujourd'hui l'on n'y met plus de mystère ; vous entendez parler hautement dans les marchés des blés du roi : « M. le contrôleur général » est à la tête de notre opération, » disent les agents du monopole à qui veut les entendre ; et partout il se trouve des archers et de la corde prêts à faire raison aux plaignants.

Les convulsionnaires sont devenus nombreux et presque puissants. Ces rêveurs inquiètent plus le cardinal de Fleury que la révolution du royaume de Sardaigne ; et le cabinet de Versailles, qui vient de voir froidement emprisonner le grand-père de Louis XV comme un voleur de grands chemins, s'alarme sérieusement des sauts de carpe du cimetière de Saint-Médard. Dans un tel danger, le roi a rendu le 27 janvier une ordonnance portant que ce cimetière sera clos immédiatement, et qu'il sera fait défense de l'ouvrir autrement que pour cause d'inhumation. La

même ordonnance défend, sous peine de prison, de s'assembler dans les rues ou maisons adjacentes. M. Hérault, lieutenant de police, en robe, s'est rendu le 28 au lieu de réunion des convulsionnaires et l'a fait fermer en sa présence. Le lendemain on lisait au-dessus de la porte :

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Ce distique, que les *Nouvelles ecclésiastiques* commentèrent avec esprit, échauffa la bile de M. l'archevêque de Paris, qui, le 27 mars, fulmina un mandement contre cette feuille; mais cet écrit pastoral, conçu *ab irato*, n'eut pas l'assentiment général, même parmi les constitutionnaires. Vingt-deux curés de Paris, après avoir fait à monseigneur des remontrances sur l'esprit ultramontain de son mandement, refusèrent de le publier. Le prélat se mit dans une grande colère contre les ecclésiastiques récalcitrants qui se bornèrent à lui répondre :

Quoi, vous êtes dévot et vous vous emportez !

Cependant l'œuvre épiscopale de M. de Vintimille fut dénoncée au parlement comme renfermant des principes contraires à ceux de l'Église gallicane ; cette compagnie se disposait à réunir toutes ses chambres pour juger l'affaire, lorsque le roi fit à *messieurs* la défense de connaître d'aucune cause concernant la discipline ecclésiastique sans sa permission expresse. Le parlement, qui vit clairement d'où partait le coup, se promit de se venger à la première occasion sur la pourpre romaine de Fleury de ce qu'il faisait en ce moment pour ternir la pourpre magistrale. M. de Vintimille eut de ce côté gain de cause de par le roi, quoique, dans la chaleur du combat, il eût oublié de faire chanter un *Te Deum* en actions de grâces de la naissance d'une princesse : Marie-Adélaïde de France. Mais les curés tinrent bon, ils ne publièrent point le mandement.

Pendant que des dissidences religieuses occupaient la cour de France, l'empereur Charles VI recevait de la diète de Ratisbonne la *pragmatique sanction* confirmée, à quelques exceptions près, par tous les princes de l'Empire. Cette assemblée avait fait registre de la renonciation des archiduchesses, femmes de l'électeur de Bavière et du prince électoral de Saxe, mais non de la protestation de l'électeur de Bavière lui-même et des électeurs de Saxe et du Palatinat, qui de leur chef, prétendaient avoir des droits à la succession autrichienne. Nonobstant ces diverses oppositions, la diète donna un rescrit portant acceptation et garantie de la loi impériale. Voilà une nouvelle source de guerres.

Hier j'ai trouvé tous les habitués de l'*OEil-de-bœuf* d'une humeur charmante; on riait à se tenir les côtés, et je me suis doutée tout de suite, à l'universalité de ce transport, qu'on devait rire aux dépens de quelqu'un. Je ne me trompais pas : M. le duc de Richelieu, veuf depuis quelques années de sa première femme, est revenu en poste de Vienne pour épouser M^{lle} de Guise dont il est amoureux. Cet amour a dispensé les parents de la fiancée de faire stipuler dans le contrat que le mariage serait *complet*; cela, vu les soupirs préalables, va sans dire. Or, point de flamme amoureuse sans jalousie : le duc recevait à Versailles les compliments des seigneurs sur son prochain hymen, lorsqu'il vit s'avancer vers lui certain écuyer de feu M^{me} de Richelieu, écuyer dont on n'a point oublié l'intimité avec elle. Ce gentilhomme se faisait un devoir de joindre ses félicitations à celles de tout le monde; mais le duc le reçut fort mal. « Quoi ! monsieur, lui dit-il, vous « savez déjà que je me marie ! vous êtes bien alerte ! Je « reçois votre compliment, mais de loin, je vous prie, de « très loin. » Et Richelieu tourna le dos au complimenteur, laissant aux familiers de l'*OEil-de-bœuf* une ample provision de matière malicieuse et de bon sang.

J'ai apporté aux rieurs une petite anecdote digne de succéder à celle que je viens de raconter. M^{lle} de Clermont,

aussi constante dans sa douleur qu'elle le fut dans son amour, ne peut se consoler de la perte de M. le duc de Melun. Une mélancolie qui ne vit que de souvenirs s'est emparée de cette jeune princesse ; on la voit errer seule des journées entières dans les bosquets lointains du parc de Versailles. On dirait la nymphe Écho pleurant au fond des bois la mort du beau Narcisse. Une femme sensible est plus près qu'on ne pense de la dévotion : chez elle, l'amour profane n'est souvent séparé de l'amour pieux que par un repli du cœur ; c'est cette mince barrière qui disparaît de quarante-cinq à cinquante ans. M^{lle} de Clermont se confesse souvent au père Bertin, récollet de Versailles, le prototype de tous les courtisans enfroqués. La jolie pénitente, malgré sa douleur, n'a pu s'empêcher de raconter qu'à sa dernière confession le père lui disait après la révélation de chaque péché : « Bon ! princesse, ne vous
« fatiguez pas. » Et que, lorsqu'elle eut fini, ce moine ajouta : « Que Votre Altesse ait la bonté de prendre la
« situation la plus commode, afin que j'aie l'honneur de
« lui donner l'absolution. »

La guerre est décidément déclarée entre la cour et le parlement ; voici le manifeste qui a déterminé les hostilités. Le parlement arrête « qu'attendu que la défense du
« roi relative à la discipline ecclésiastique attaque les
« principes constituant la cour des pairs, il ne peut con-
« tinuer ses fonctions aussi longtemps que cette défense
« subsistera. » Les conseillers Pucelle et Titon, qui, dans la délibération préalable, avaient opiné avec le plus de force contre l'interdiction royale, furent enlevés au sortir du palais et conduits, le premier, qui était en même temps conseiller et abbé, dans son abbaye ; le second au château de Vincennes. A cette nouvelle, le parlement met en permanence ses chambres assemblées. Le roi lui ordonne de continuer son service ordinaire. Feignant de prendre cet ordre pour une restitution de la plénitude de ses droits, ce corps remet le mandement de M. de Vintimille entre les mains des gens du roi ; ceux-ci prennent des conclusions, et le mandement est condamné comme abusif. Le

lendemain un arrêt du conseil casse celui du parlement ; une députation de ce corps est mandée à Compiègne, où se trouvait la cour, à l'effet d'entendre la signification des ordres du roi. De retour à Paris, la députation ayant fait son rapport aux chambres assemblées, le parlement, dans un accord unanime, déclare, le 20 juin, que tous ses membres se démettent de leur charge et déposent la simarre. Fleury, dont la politique est trop faible et les vues trop peu élevées pour faire tête à un pareil orage, met alors beaucoup d'eau dans son vin ; il fait négocier secrètement auprès de *messieurs*, qui reprennent de nouveau leurs fonctions, et s'immiscent de nouveau dans les affaires de discipline ecclésiastique. Un arrêt du parlement supprime des imprimés qui circulent dans Paris sous le nom du nonce de la cour de Rome, en ce que ces écrits semblent établir en France une juridiction attachée au caractère d'un envoyé du pape. Cet arrêt ranime la guerre, que l'on croyait apaisée. Le roi, par sa déclaration du 18 août, détermine la manière dont Sa Majesté entend qu'à l'avenir les affaires publiques soient traitées au parlement, et défend que les appels comme d'abus soient portés aux chambres assemblées, mais seulement à la grand'chambre. *Messieurs* refusent d'enregistrer cette déclaration, la regardant comme contraire aux véritables intérêts de la couronne... Le roi est supplié de la retirer.

La fermentation était au comble : les Parisiens voyaient déjà suspendus sur leurs têtes les malheurs de la Fronde ; leur imagination effrayée renouvelait les barricades, la cavalerie des portes cochères, la guerre des pots de chambre, et tout ce cortège de calamités qui marquèrent le déplorable ministère de Mazarin. Les premiers ministres cardinaux ne rassuraient point le peuple : Richelieu, Mancini et Dubois, chacun dans son genre laissait des souvenirs amers, et la robe rouge de Fleury effrayait les paisibles Français autant que jadis les effraya l'oriflamme de Charles Martel.

Le 3 septembre un lit de justice fut tenu à Versailles où le parlement avait été mandé. La déclaration du

18 août y fut enregistrée ; mais, le lendemain, nouvelle protestation du parlement et contre le lieu où le lit de justice a été tenu, et contre l'enregistrement qu'on y a fait. *Messieurs* ajoutent qu'ils ne cesseront de représenter au roi l'impossibilité de mettre à exécution un acte qui détruit les attributions de la compagnie et déclarent qu'ils suspendent de nouveau leurs fonctions. Là-dessus, tous les présidents, tous les conseillers des enquêtes et des requêtes sont exilés, et le même jour, 7 septembre, la grand'chambre est commise pour former la chambre des vacations.

Victor-Amédée, roi de Savoie, a vu finir son esclavage, mais avec sa vie ; ce malheureux prince n'a pu trouver de clémence dans le cœur de son fils... Est-il donc pour le trône une nature spéciale ! Le vieux monarque avait été transporté de sa prison de Révole dans la forteresse de Pontarlier. La première était en vue de Turin ; Charles-Emmanuel l'apercevait des fenêtres de son palais, et tous les jours ce prince prenait le plaisir de la chasse sous les murs de la maison où l'auteur de ses jours languissait captif. Un étranger, franc et loyal, fit sentir à d'Ormea l'inconvenance de cette proximité d'un fils régnant et d'un père esclave. Victor fut éloigné et sa femme lui fut rendue. L'indigne ministre fit défendre à cette infortunée, sous peine de la vie, de révéler qu'elle eût été détenue parmi les prostituées de Ceva.

Se sentant atteint, dans les premiers jours de novembre, d'une maladie qu'il jugea mortelle, Victor demanda à voir son fils, promettant de ne lui adresser aucun reproche. Mais d'Ormea prévint cette entrevue, qui sans doute eût découvert le secret de sa perfidie au moment où la tombe allait en engloutir les traces avec la victime. Le premier roi de Sardaigne mourut sans avoir pu voir son fils, même pour lui dire qu'il lui pardonnait.

Louis XV avait appris depuis peu de jours cette lugubre nouvelle, lorsqu'il rappela les membres du parlement exilés en septembre. Ces magistrats exercèrent une terri-

ble vengeance contre Sa Majesté, en la *complimentant* sur la mort de son aïeul, dont la vie s'était terminée, à quelques pas de nos frontières, dans une obscure prison.

Rentré le 1^{er} décembre, le parlement envoya une députation au roi pour le supplier de retirer sa déclaration du 18 août ; Fleury s'attendait à cette démarche, et, las de guerroyer avec des gens si obstinés, il avait d'avance annoncé à Sa Majesté qu'il serait juste de satisfaire *messieurs* sur ce point. Le règlement demeura donc comme non avenu.

Deux nouveautés dramatiques fort distinguées ont paru cette année sur la scène française : l'une tragique, la *Zaïre* de M. Voltaire : l'autre comique, le *Glorieux* de M. Destouches. Ces deux ouvrages iront à la postérité, quoique ni l'un ni l'autre ne soient exempts de défauts. Parlons d'abord de la tragédie.

Il ne fallait rien moins que le brillant succès de *Zaïre* pour consoler M. Voltaire de l'échec de sa pauvre *Eriphile*¹, qui n'a fait que paraître au théâtre. L'abbé Desfontaines avait été consulté par l'auteur sur cet ouvrage, que ce critique trouva mauvais, et dont il annonça la chute. L'impétueux tragique, blessé vivement de cet arrêt, traita Desfontaines d'âne, de cuistre, de pédant, d'homme sans goût. « Nous verrons, monsieur, répondit l'abbé, auquel
« de nous deux le jugement du public méritera tous ces
« titres-là. Mais sachez, en attendant, qu'il ne suffira
« jamais, pour faire une bonne tragédie, d'accumuler des
« vers pompeux, des sentences ronflantes, des traits
« brillants, des beautés de détail en un mot ; il faut encore
« savoir concevoir une action et la concevoir raisonnable-
« ment. » Le parterre fut de l'avis de Desfontaines : c'est un grief de plus pour Voltaire ; jamais il ne pardonnera à son Aristarque d'avoir eu raison.

La destinée de *Zaïre* fut bien différente ; le public

1. Cette tragédie, refaite et très améliorée, a reparu en 1748 sous le titre de *Sémiramis*.

accueillit cet ouvrage avec des transports d'admiration inexprimables. Etourdis, enivrés, les spectateurs laissèrent passer les deux ou trois premières représentations sans mêler la moindre critique aux éloges prodigués à l'auteur ; mais, quand ils commencèrent à s'habituer à la vue de l'astre étincelant, les *mais* restrictifs arrivèrent. Le parterre éclairé trouva qu'en examinant de sang-froid la marche de cette pièce, on en voyait à chaque instant dépendre la continuation d'un mot retenu, et qui souvent devrait être dit ; que toute la fable roulait sur un quiproquo de comédie qui ne durerait pas un instant, si Orosmane, au lieu de faire le matamore et de se monter la tête à propos de rien, apportait dans sa conduite un grain de cette raison que l'amour peut troubler, mais qu'il ne saurait détruire entièrement, surtout chez un prince qui gouverne avec sagesse, et que l'auteur fait parler quelquefois comme un Solon. *Zaïre* produit donc aux yeux de l'homme impartial l'effet de ces édifices tout à la fois élégants et majestueux que l'on craint de voir crouler sur la base trop légère qui les supporte ; il ne faudrait pour renverser cette belle construction qu'un *pourquoi* sensé, et l'on est surpris pendant toute la représentation qu'il ne soit pas articulé.

Ce défaut capital était choquant à la première apparition de l'ouvrage ; mais Voltaire a fait d'importantes corrections ; il en fait encore tous les jours qu'il a beaucoup de peine à faire accepter aux comédiens dont ces changements fatiguent la mémoire. Je dois à cet égard rapporter une anecdote plaisante, qui a fait admirer la présence d'esprit d'Arouet. Dufrêne est chargé du personnage brillant d'Orosmane qu'il joue avec une perfection que cet acteur peut puiser tout entière dans la chaleur de son jeu. L'auteur de *Zaïre* a singulièrement modifié le rôle de l'impétueux sultan depuis qu'il est logé dans la tête du comédien ; mais, après un bon nombre d'actes de complaisance, ce dernier ne se prêtait plus qu'avec une extrême répugnance aux corrections que M. Voltaire ne cessait de demander. Aux heures où l'infatigable correcteur venait ordinairement

rement chez Dufrêne, celui-ci usait du moyen vulgaire, mais sûr, de faire dire qu'il était sorti. Vaine précaution ! on ne se débarrasse pas ainsi d'un poète que guide l'amour-propre ; Voltaire, au défaut d'une communication directe, glissait ses variantes dans la serrure de son Orosmane. Désolé de voir que Dufrêne n'y avait plus égard, l'auteur s'avisa dernièrement d'un stratagème qui lui réussit mieux. Sachant que le comédien devait donner un grand dîner, il lui envoya un pâté de perdrix avec recommandation expresse au messenger de ne point dire d'où venait le présent. Un pâté, quelle qu'en soit l'origine, est toujours bien reçu par un homme qui traite ses amis, surtout quand il ne coûte rien. Remettant à un autre temps le soin de découvrir son bienfaiteur, Dufrêne fit servir la pièce de pâtisserie aux acclamations unanimes des convives ; on procéda avec pompe à l'ouverture. Soudain un fumet exquis parfuma la salle à manger ; mais l'eau vint à la bouche et la larme à l'œil de tout le monde lorsqu'on découvrit douze têtes de perdrix s'élevant avec orgueil au-dessus d'un massif succulent de viandes assorties. « Le « pourvoyeur mystérieux a voulu que la galanterie fût « complète, dit l'amphitryon enchanté ; chacun de ces jolis « oiseaux a dans le bec un petit papier qui, sans doute, « est une devise ingénieuse... Charmante allégorie, mes- « sieurs, que celle qui se présente sous la forme d'un pâté... « Voyons. Ah ! je devine maintenant le mystère, reprit « Dufrêne en riant ; l'auteur de l'envoi est celui de *Zaïre*, « et tous ces petits papiers sont autant de lettres de « change tirées sur ma mémoire : ce sont des corrections. » Un grand éclat de rire accueillit cette révélation ; chacun loua la façon heureuse dont Voltaire faisait agréer ses changements... « Vous avez raison, mes amis ! reprit Dufrêne ; « je ne sais pas si notre poète se nourrit des mêmes prin- « cipes, mais nous lui prouverons que nous les avons « goûtés. » On fit d'abord honneur au pâté ; et le lendemain, au théâtre, le brillant écrivain reconnu qu'Orosmane avait fait accueil aux corrections. J'ai cru devoir rapporter cette anecdote, parce qu'il n'est pas sans intérêt pour

l'histoire dramatique qu'on sache que *Zaïre*, l'une de nos plus belles tragédies, tient une partie de son mérite d'un pâtre de perdrix.

Ajoutons que l'auteur doit une notable portion de ses lauriers à M^{lle} Gaussin, jeune actrice douée d'une sensibilité entraînante, d'un accent enchanteur, qui, dans le rôle de *Zaïre*, produit l'effet le plus touchant. On admire surtout la grâce avec laquelle cette charmante actrice meurt frappée par son terrible amant ; pour peu qu'elle y mette de bonne volonté, ce coup de poignard fera sa fortune.

Dufrêne n'est pas moins applaudi dans *le Glorieux* de Destouches que dans *l'Orosmane* de Voltaire. On dit, au surplus, que cet acteur joue M. de Tufière avec d'autant plus de naturel, que lui-même servit de modèle à l'auteur pour dessiner cette figure. Voici, en effet, dans la vie privée de Dufrêne, un trait qui seul caractérise le personnage. Un soir, ne se sentant pas disposé à jouer, il appela son valet : « Champagne, lui dit-il, allez au théâtre dire à « ces gens que je ne jouerai pas aujourd'hui. » Le valet malicieux rendit le message tel que son maître le lui avait donné... et les comédiens de rire aux larmes.

Quoi qu'il en soit de l'origine du *Glorieux*, cette comédie est un des bons ouvrages du Théâtre-Français : l'heureuse opposition du caractère de Lysimon à celui de Tufière est du meilleur comique ; rien de plus ingénieux encore que la scène du contrat, où le financier ne fait écrire, à côté de la kyrielle de son gendre futur, que le prénom d'Antoine, avec cette solide qualité :

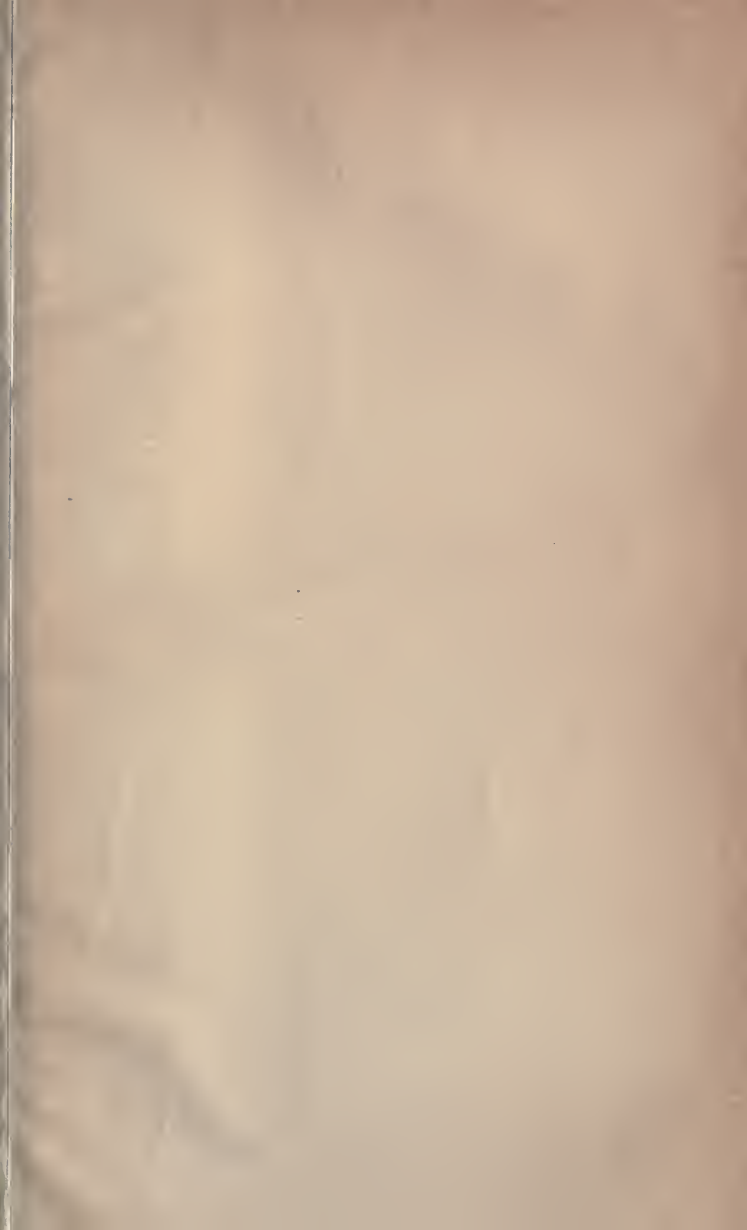
Et seigneur suzerain d'un million d'écus.

Toujours échauffé par l'action et par le choix des situations, Destouches a versifié cette pièce avec un talent qu'on ne retrouve dans aucun autre de ses ouvrages. Ce talent apparaît cependant dans le *Philosophe marié*, mais ce sont des éclairs.

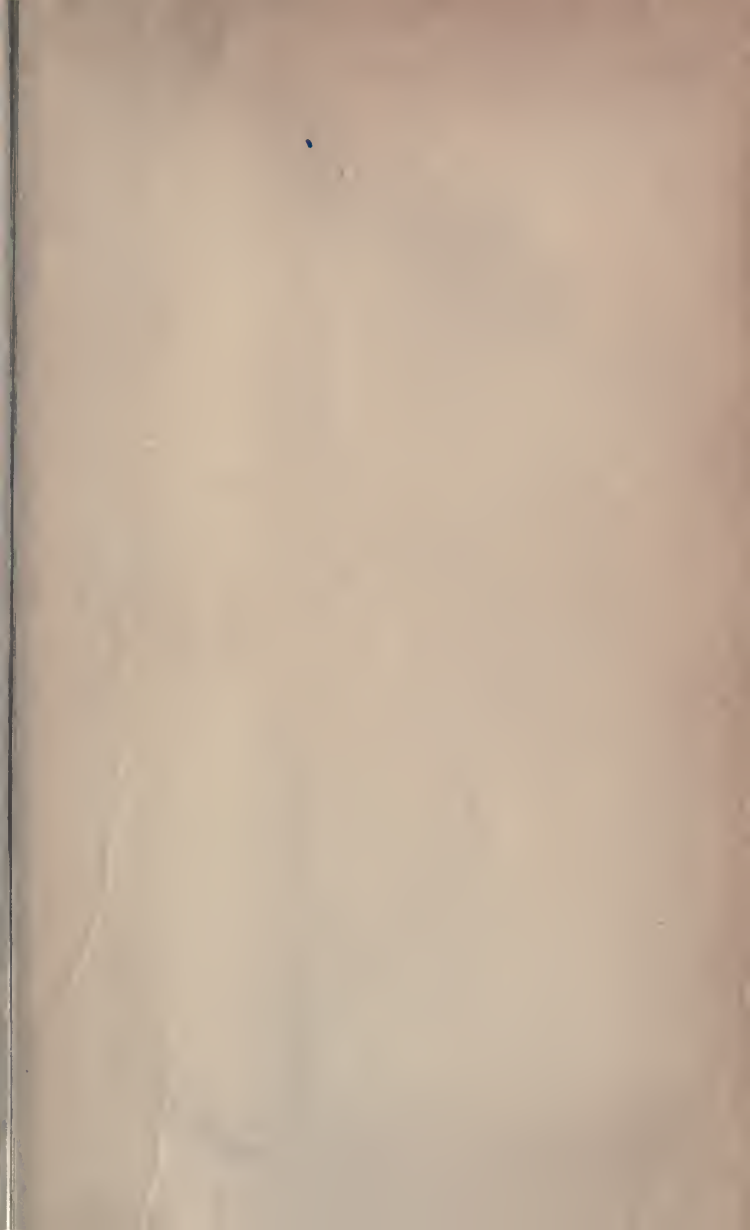


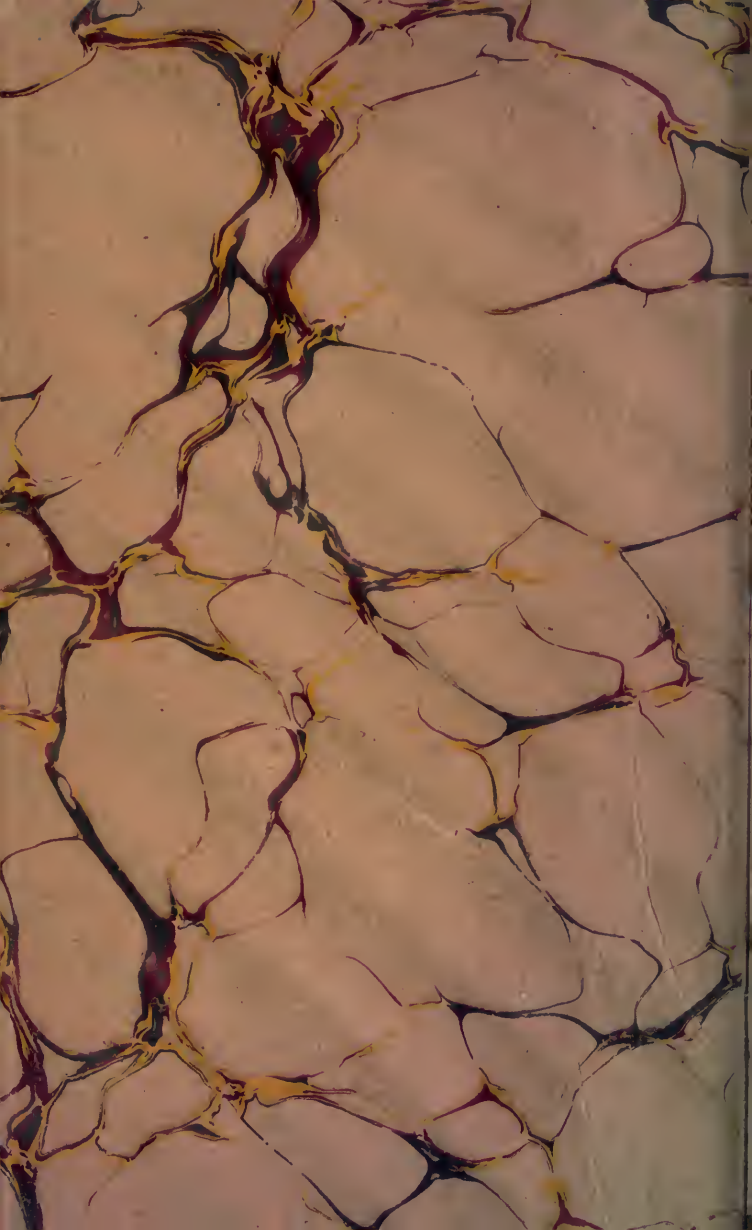
MAYENNE, IMPRIMERIE DE CHARLES COLIN











LF
T722c

Touchard-Lafosse, *G. Georges*
Chroniques de l'Oeil de Boeuf.

Vol.3.

102330.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET



